

P

L

IMPR/M

FEUILLETON DE "L'ETENDARD"

Edouard Desy.

LA

PERLE JAUNE

— OU —

La Vierge de l'Hindoustan.



MONTREAL

IMPRIMERIE DE "L'ETENDARD," 37 RUE SAINT-JACQUES

1887

PS8457

E785P4

P

Gran
Dep
les me
celles
Don
plutôt
de la
Honni
Tou
comme
haute
velles
tales d
Les
C'est u
élevés,

LA PERLE JAUNE

— OU —

LA VIERGE DE L'HINDOUSTAN.

PREMIERE PARTIE

Les millions de lord Richemond

I

Grand bal, cette nuit-là, à l'ambassade d'Angleterre.

Depuis plusieurs semaines, les journaux ne tarissaient point sur les merveilles de cette fête, qui devait être la plus splendide de toutes celles de la saison de 1880.

Donc, nous transportons le lecteur dans ce magistral hôtel, disons plutôt palais, du faubourg Saint-Honoré, dont le portail est surmonté de la Licorne et du Lion Britannique, qu'encadre la fière devise : *Honni soit qui mal y pense.*

Tout Paris s'était donné rendez vous dans ces superbes salons comme sur un terrain neutre. Les hommes du jour coudoyaient la haute aristocratie, la haute banque, la finance ; les baronnies nouvelles se trouvaient en face des blasons séculaires de toutes les capitales de l'Europe.

Les jardins de l'ambassade s'étendent jusqu'aux Champs-Élysées. C'est un véritable parc, aménagé avec un art exquis. Des murs peu élevés, surmontés de treillage à claires-voies, permettent à la vue

de jouir d'un agréable trompe-l'œil ; si bien que l'espace paraît centuplé et que l'on ne voit pas la fin de ces jardins féeriques.

La fête était l'une des dernières de la saison. Ainsi que se produit souvent pareille surprise, à Paris surtout, une élévation soudaine de température avait devancé le printemps. Un cuisant soleil se faisait sentir depuis plusieurs jours.

Si bien que le parc avait pu être éclairé à giorno par des globes électriques, et qu'au milieu des bosquets, l'orchestre du Tsigane Daras-Miska, faisait entendre les mélodies de Bohême, tour à tour mélancoliques et endiablées.

Dans les salons, Waldeufel enlevait avec son brio habituel les valse de Johann Strausse et celles d'Olivier Métra.

A l'entrée de l'un des grands salons, appuyé contre une colonne, un lieutenant de vaisseau de la marine française, en grande tenue, le claque sous le bras, le sabre au côté, causait avec animation avec un jeune homme en habit noir. L'officier de marine portait des aiguillettes, indiquant qu'il remplissait après d'un amiral les fonctions d'aide de camp.

Grand, bien découpé, l'air franc et ouvert, avec des cheveux blonds taillés en brosse et dessinant sur son front cinq pointes bien marquées, un teint mat un peu hâlé et faisant ressortir le bleu clair de ses yeux, il avait une physionomie originale, toute distinguée et toute spéciale.

Raoul de Blignac était né à Toulon.—Les Blignac, portent *d'azur à trois merlettes de sable*, appartiennent à la meilleure et à la plus ancienne noblesse de Provence. Grâce au ciel, Raoul avait été transplanté de bonne heure hors de sa province et ne conservait point le plus petit vestige de cet épouvantable accent,—les naturels prononcent *assent*,—que les Provençaux, Gascons, Languedociens, d'autres encore, conservent jusqu'à la fin de leurs jours et transmettent à leurs descendants.

Raoul de Blignac était donc Provençal de naissance, mais Parisien et Français de la tête aux pieds, bien que ses premières années d'enfance et même d'adolescence se fussent écoulées à Woolwich, tout auprès de Londres, dans la maison de milady Hautrope, la meilleure amie de sa mère.

Mme la baronne de Blignac, aimant lady Hautrope comme une sœur, avec laquelle elle avait été élevée, du reste—Mme de Blignac était anglaise—s'était vite aperçue qu'elle était atteinte d'une de ces maladies cruelles qui enlèvent de bonne heure les jeunes femmes.

—Si je meurs, répétait-elle, vous vous chargerez de Raoul. Vous veillerez sur lui ; vous l'aidez à conserver sa foi. Vous me le jurez. J'ai perdu mon mari, je n'ai confiance qu'en vous. Jurez moi que mon enfant sera le vôtre.

Lady Hautrope, créature hors ligne, s'était engagée par un serment solennel. Et dès lors Mme de Blignac mourait tranquille, sachant l'avenir de son fils assuré.

Raoul, dans cette famille anglaise, avait reçu une éducation ferme, solide, élégante et forte à la fois, telle qu'on doit la donner au jeune homme dont on veut faire un gentilhomme doublé d'un gentleman

Ror
vigu
poss
sacr
tena
d'un
tou
ava
cou
écon
ren
O
à sc
dit p
que
l'un
mon
O
mar
unic
T
tém
tout
mèr
Il
Rich
inst
R
vers
noir
naît
H
peu
cont
Rao
l'esc
emb
Le
que
effus
vont
com
ques
avon
brita
gran
—
pag

Rompu à tous les exercices du corps, à tous les sports, il était d'une vigueur peu commune, défilant faiblesse et fatigue. En un mot, il possédait toutes les qualités pour jouer les ténors dans le bataillon sacré du high-life parisien. Ce qui était plus précieux encore, il tenait de son père, quoiqu'il l'eût perdu bien jeune, les principes d'une solide éducation chrétienne. Un point noir, petite fortune ; tout au plus une quinzaine de mille livres de rentes. Mais Raoul avait presque toujours navigué. A peine faisait-il à terre de rares et courtes apparitions, durant lesquelles il dépensait princièrement ses économies, avec ce laisser-aller et cette prodigalité que si souvent l'on rencontre chez les marins.

On affirmait, — le terme est consacré, — que Raoul de Blignac avait à son actif de grandes espérances. Mme de Blignac, nous l'avons dit plus haut, était anglaise, — sœur cadette de lord Richemond. Presque sans dot, elle avait épousé le baron de Blignac, le père de Raoul, l'un des plus jeunes capitaines de vaisseau de la marine française, mort de la fièvre jaune au Mexique.

On prétendait donc que l'oncle de Raoul, lord Arthur Richemond, marquis de Rosberry, n'était pas éloigné de faire de lui son seul et unique héritier.

Toujours est-il que lord Arthur Richemond, colossalement riche, témoignait une affection sincère à son neveu et que celui-ci occupait, toutes les fois qu'il se trouvait à Paris, un appartement à l'hôtel même de lord Arthur.

Il en était ainsi pour lady Hautrope, parente éloignée de lord Richemond, et sa fille Grâce Hautrope, que nous allons dans un instant présenter au lecteur.

Revenons sur l'heure à Raoul de Blignac. Il est en grande conversation avec un jeune homme qu'à son teint mat, à ses cheveux noirs légèrement ondulés, à son accent un peu grasseyant, on reconnaît aisément pour un créole.

Henri d'Alreimpe est né effectivement à Pondichéry. Il est depuis peu en France et il vient, il y a quelques instants à peine, de rencontrer dans les salons de l'ambassade anglaise, son ami bien-aimé Raoul de Blignac qu'il a connu dans l'Inde, durant une station de l'escadre, sur l'un des bâtiments sur lequel Raoul de Blignac était embarqué.

Les deux amis ne s'étaient point vus depuis tantôt quatre ans. Aussi, que de choses n'avaient-ils point à se dire ! Après les premières effusions, les étonnements du premier instant.

— Mais ma sœur et ma mère sont ici, fit Henri d'Alreimpe. Elles vont être enchantées de vous voir, mon cher Raoul. Vous savez combien elles vous aiment. Nous ne sommes arrivés que de quelques jours, et du diable, si je m'attendais à vous trouver, ici, où nous avons été amenés, régulièrement introduits, suivant la formule britannique, par le consul de Pondichéry, M. Mac Pherson, un des grands amis de notre famille...

— Et votre excellent père, demanda Raoul, ne vous a pas accompagné en Europe ?

— Mon excellent père n'a pas voulu nous suivre en France. Il a

prétendu qu'il étoufferait dans l'une de vos maisons parisiennes. Le vrai, c'est que là bas il a ses habitudes; qu'avant tout, de grands intérêts réclament sa présence. Il est absolument indispensable, car s'il a le génie du commerce, les facultés industrielles et mercantiles lui font complètement défaut. Nous possédons, vous le savez, une grosse maison à Pondichery même, et trois comptoirs très importants dans le nord de l'Inde. Mais c'est assez parler de moi et des miens. Laissez-moi vous répéter une fois encore combien je suis heureux de vous retrouver ici, tandis que je vous croyais avec votre amiral de Monthéant, à New-York, ou même dans la baie d'Hudson, au Kamschatka ou au Groënland, que sais-je ? Votre dernière lettre ne me laissait-elle pas entrevoir cette agréable perspective ?

— Nous devons y être encore, répliqua Raoul, mais dans le golfe du Mexique la division de l'amiral Monthéant a essuyé un tel cyclone, les bâtiments ont subi des avaries tellement majeures que force a bien été de les rappeler en France. Ensuite je vous avoue que mon pauvre amiral n'est pas très bien en cour à ce moment. On ne le trouve pas assez *laïque* et on n'est pas fâché de lui jouer un vilain tour.

Au même instant une voix de tête, à la foi aigue et aigre partit de derrière la colonne.

— Eh bien ! cousin ! vous ne dansez pas !...

Cette organe criard appartenait à un être d'un aspect essentiellement désagréable.

C'était un jeune homme, à coup sûr, que celui qui venait d'interpeller ainsi Raoul de Blignac. Petit, court, la tête dans les épaules, l'épine dorsale gondolée d'une façon choquante, celui qui traitait ainsi Raoul de cousin, faisait partie des déshérités de la nature. Il était bossu, mais bossu à face glabre, bossu aux yeux bridés, pétillants de méchanceté et de malice. Avec cela une ossature grêle, terminée par des membres longs et nerveux, les mains surtout qui gesticulaient sans cesse comme si elles eussent voulu saisir et déchirer tout ce qui se trouvait à leur portée.

— Mon cousin sir Joseph Egerton, fit Raoul, en présentant le petit bossu à Henri d'Alreimpe.

Les deux jeunes gens échangèrent les plus courtois saluts, une fois la présentation terminée.

Joë Egerton reprit alors, en agitant ses bras :

— Vous ne dansez pas, cousin ! Est-il possible que vous ne preniez pas de plaisir à danser ! Moi, je donnerais dix ans de la vie de lord Grandville pour pouvoir faire un tour de valse. Malheureusement, fit-il avec un sourir amer en pinçant les lèvres et en clignant des paupières, mon aimable personne, qui flotte comme conformation entre celle de Triboulet et de Polichinelle, m'interdit ce genre de divertissement.

— Ma foi, monsieur, s'écria Henri d'Alreimpe avec cette franchise qui est le propre des créoles, je ne vois pas pourquoi vous ne danseriez pas, puisque tel est votre bon plaisir. Le comte Godot de

Mauroy dansait fort bien ; M. de Béthune en faisait autant ; aujourd'hui, je vous citerai...

—Oui, oui, répliqua Joë Egerton avec une méchante grimace, et en me voyant rouler au milieu de ces couples, vous seriez tout le premier à vous en offrir une bosse.

Joë Egerton était un parent éloigné de Raoul de Blignac. Possesseur d'une fortune assez belle, habitant tantôt Paris, tantôt Londres, il était admis dans la plus grande intimité de lord Richemond qui lui passait ses méchancetés, ses perfidies et ses boutades en faveur de son esprit amusant et mordant.

Parlant très purement le français, presque sans accent, connaissait jusqu'aux finesses de notre langue, il maniait l'épigramme, la raillerie, la méchanceté, avec une cruauté que rien ne pouvait désarmer.

—Vous voudrez bien nous suivre, monsieur, reprit au bout d'un instant Henri d'Alreimpe. Je dois conduire notre cher Raoul à ma mère et à ma sœur, qui vont être bien heureuses de le revoir. J'aurai en même temps l'honneur, si vous le permettez, de vous présenter à ces dames... le cousin de Blignac sera toujours...

—Je refuse, cher monsieur, s'écria Joë Egerton de sa voix la plus acide, je refuse, tout en vous étant des plus reconnaissants. On ne sort point les montres le soir.

Henri ne lui répondit pas et, se tournant vers Raoul :

—Vous, je vous ménage une surprise, une surprise à laquelle vous ne vous attendez certainement pas.

—Cousin, où diable avais je la tête ? reprit Joë Egerton, qui malgré son refus, avait emboîté le pas aux deux jeunes gens. Vous ne savez pas que j'étais un ambassadeur. Grâce m'avait chargé de vous retrouver et de vous amener à elle. Et elle n'aime pas à attendre, cette chère Grâce.

—Je ne vous retiens que quelques secondes et vous serez libre, fit le jeuné créole.

Et perçant à grand peine un triple rang d'habits noirs qui formaient un cercle obstiné devant une rangée de jeunes femmes et de jeunes filles, Henri amena son ami jusqu'auprès de Mme d'Alreimpe, en le tenant par la main.

A cet instant, Raoul de Blignac ne fut point maître de lui. Il ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

Ce n'était pas, à coup sûr, Mme d'Alreimpe qui lui avait arraché ce cri étouffé.

Mme d'Alreimpe était encore une femme charmante, mais la quarantaine avait depuis longtemps sonné pour elle.

Ce n'était pas non plus sa fille Nathalie.

Cependant, Nathalie était bien belle ! Type accompli de brune créole, aux yeux noirs, au teint mat, à la ruisselante chevelure d'ébène !

Entre Mme d'Alreimpe et sa fille était assise dans une pause pleine de charme, une créature idéale, inouïe, dont la beauté était frappée au coin de la plus saisissante et de la plus superbe originalité.

L'ovale le plus pur encadrait ses traits, les traits d'une statue grecque, mais adoucis, embellis, perfectionnés encore.

Un teint chaud, à reflets de lait et de nacre, doré par un rayon de soleil ; et sous le clair étincelant des lustres, des luisants d'agate se jouaient sur le satin de ses épaules à courbe royale.

En s'entr'ouvrant, l'incarnat de ses lèvres laissait voir un éblouissement d'émail.

Ce qui fascinait le plus dans cette adorable tête, modelée et sculptée avec amour par les anges, c'était l'outremer de ses yeux, profonds et purs, inoubliables qui rayonnaient d'un radieux et divin éclat.

Au milieu de toutes ces beautés anglaises, russes et françaises, l'adorable jeune fille se détachait comme une révélation céleste.

Mme d'Alreimpe, avec un malin sourire, contemplait la stupéfaction de Raoul, il en était de même de Nathalie.

Fort heureusement, M. de Blignac, grâce à un puissant effort de volonté, s'était promptement remis et serrait les mains des deux créoles qui s'étaient spontanément tendues vers lui.

— Nous sommes enchantées de vous voir, cher monsieur Raoul, disait Mme d'Alreimpe, et j'espère bien que vous allez nous faire l'amitié de nous venir voir souvent ; non pas à Paris même, mais à Marly où nous avons loué une maison de campagne. Vous trouverez là Henri, qui a gardé pour vous une amitié fraternelle, Nathalie et... Niama, ma seconde fille, ma chère Niama, que vous vous obstinez à ne point reconnaître, je le vois bien, à votre étonnement.

— Quoi ! s'écria Raoul, c'est Niama !... la petite Niama !...

— Vous avez bien dit, fit la jeune fille d'une voix perlée, avec un charmant sourire, c'est bien la petite Niama, qui ne vous a point oublié, qui a grandi un peu... voilà tout... et qui se souvient de vos contes, de vos complaisances infatigables, de toute l'affection que vous avez témoignée à l'enfant.

En prononçant ces derniers mots, elle défaisait lentement son long gant de chevreau immaculé et tendait au jeune homme une adorable petite main fine et potelée.

Raoul tressaillit à ce pur contact.

— Mon cousin, prononça d'errance lui un voix aigre, en sourdine, vous oubliez que Grâce vous attend.

C'était Joë Egerton, qui, de son côté, n'avait point trop de ses deux yeux pour admirer Niama.

Raoul de Blignac ne pu réprimer un mouvement d'impatience.

Son cher cousin, cependant, continuait, en monologuant à la muette :

— Si la douce et aimable Grâce voyait à cet instant son flancé elle lui arracherait tout simplement les prunelles. Et je comprendrais, par Dieu ! bien sa jalousie ! Le blond Cardoville de la jolie cousine ne peut réellement pas lutter avec l'aile de corbeau de ce rêve de la création,

Sir Joë n'était point le seul à admirer Niama.

L'apparition de la jeune fille à l'ambassade avait été un gros événement.

Niama c'était la *great attraction* de la soirée.

Un triple cordon d'uniformes et d'habits noirs se pressaient, faisant cercle à distance respectueuse.

Derrière, on se bousculait pour tâcher d'apercevoir la merveille du jour.

Et du premier coup on avait baptisé la nouvelle venue, en lui donnant, de fait, ses lettres de grande naturalisation parisienne.

Dans la foule, dans les groupes, on ne s'abordait qu'en s'adressant la même question :

—Avez-vous vu la *Perle Jaune* ?

Bien trouvé, le surnom, exact surtout.

C'était effectivement une perle que cette Niama.

Une femme sans pareille, sans jumelle, venue, elle aussi, de l'Inde, et dépassant en splendeur, en *Orient*, celle d'Ormuz de Ceylan, de Chiraz.

Avec une coquetterie pleine de tact, elle avait su mettre d'accord et sa beauté et l'originalité d'une toilette que toute autre femme eût été incapable de soutenir.

Elle portait une robe de cette gaze de soie féerique, que l'on tisse à Dacca, dans la province du Bengale, dont une pièce peut passer à travers une bague. Cette étoffe, d'un jaune clair, lamée et jaspée d'or mat, s'harmonisait à ravir avec la nuance chaude de son teint.

Aux oreilles des perles invraisemblables, d'un orient légèrement paillé. Perles que l'on ne pêche qu'à Bahrein, plus estimées des Asiatiques que toutes les autres, car elles sont impérissables, leur eau ne meurt pas.

Comme coiffure, au milieu du jais ondulé de la chevelure de Niama, encore et toujours, une perle de la même sorte, mais grosse comme un œuf de pigeon, et sertie dans la coupe d'un lotus en diamants.

Un autre lotus, tout autant peut-être que la resplendissante beauté de la jeune fille, attirait l'attention et éveillait la curiosité.

Cette fleur, — signe mystérieux, — qu'on eût dit tracée avec une encre indélébile, était tatouée sur l'épaule gauche de Niama, un peu plus bas que la naissance du cou.

Que l'on se figure un lis minuscule, d'un bleu-noir.

Le succès de la jeune femme était incontestable, et la preuve en est que toutes les femmes trouvaient la *Perle jaune* outrageusement attifée, tandis que les hommes se montraient d'un avis diamétralement opposé.

De ce côté l'unanimité était touchante.

On n'en était point encore arrivé aux pschutt et aux v'lan ! mais on s'arrêtait sur un ah ! absolument admiratif.

Une fois la reconnaissance faite, Nathalie et Mme d'Alreimpe s'étaient aussitôt mises à parler avec volubilité de l'Inde, de Pondichéry, rappelant à Raoul des souvenirs gracieux et aimables, des parties de plaisir, des fêtes, des amitiés, des sympathies.

Et le jeune homme se perdant dans la contemplation de Niama,

heureux de son affectueux accueil, de celui si cordial de Mme d'Alreimpe, de sa fille, de son fils, oubliait plus que jamais la commission dont Joë Egerton avait bien voulu se charger.

Niama, de son côté, ressentait à garder ainsi Raoul auprès d'elle, un charme indéfinissable, que jusqu'alors elle avait ignoré.

Il vint cependant un instant où sir Joë se trouva dans l'obligation d'adresser un nouvel appel à l'oubliens Raoul.

S'approchant, il lui toucha légèrement le coude en lui glissant dans l'oreille :

— Mon cousin, lord Arthur vous cherche.

Cette fois à son grand regret, Raoul de Blignac, prit précipitamment congé, et se retournant brusquement vit à quatre pas de lui un grand gentleman à chevelure et à favoris entièrement blancs, qui portait un frac noir, surchargé de cordons et décorations, avec une élégance et une distinction également britanniques.

Il avait au bras une superbe jeune fille, une de ces anglaises à teint de rose thé, dont les cheveux blonds, les grands yeux bleu clair ont servi de types à ces adorables keepsakes qui illustrent les œuvres de lord Byron.

Grâce Hautrope était d'une éclatante beauté ; plantureuse, solide, mais découplée et nerveuse, bien faite pour courir le renard en Angleterre ou jouer au croket ou au lawntennis durant d'entières après-midi.

Un air décidé, volontaire, un air dur pour dire le mot, qu'elle savait à merveille dissimuler derrière la frange de ses longs cils.

Ce soir-là, elle n'y songeait point, un pli d'humeur mauvaise lui barrait le front. Ses yeux gardaient un éclat étincelant ; on eût dit que ses dents d'une blancheur éblouissante, cherchaient à déchirer et à mordre.

— Ah ! vous voilà, fit-elle d'un ton d'acerve reproche à Raoul, sitôt qu'elle l'aperçut. Heureusement lord Richemond a bien voulu m'offrir son bras, car voici deux fois que vous ne vous êtes point souvenu que je devais danser avec vous.

Raoul allait répliquer en s'excusant, mais lord Richemond ne lui en laissa pas le temps.

— Je vous abandonne à une explication avec Grâce, dit-il avec un sourire à moitié railleur. Je suis sans inquiétude, la paix sera bientôt faite. Le duc de Yarmouth m'attend, paraît-il, dans un petit salon pour discuter un point de politique générale qui a trait aux Indes. Mais vous ne partirez pas sans moi, n'est-ce pas, mon neveu ? Je vous ramènerai à l'hôtel. En attendant, faites valser Grâce.

Et lord Arthur abandonnant Raoul et sa nièce, alla rejoindre le duc de Yarmouth.

Alors, lui parti, le visage de grâce Hautrope prit une expression de cruauté froide.

— Je n'ai nulle envie de valser, dit-elle, et je vous prie de me reconduire à ma mère. Je pourrais, comme toutes ces pimbèches de France, vous faire une scène de jalousie en trois points. Vous n'espérez point cela de moi, n'est-ce pas ?

— Cepe d'ant, j'avoue et ce sera mon seul reproche, j'avoue que

je suis indignée de me voir délaissée, moi, votre fiancée, pour cette perruche au safran, qui dans l'Inde n'oserait seulement pas franchir le seuil de mon home. Mais en voilà assez. Je suis assez sûre de moi, assez belle, pour être certaine que demain il ne restera rien de cette mauvaise humeur. Tenez ! Je vous laisse libre. J'aperçois ma mère. Il est inutile de lui montrer que nous nous querellons. Adieu à demain.

Raoul de Blignac demeura planté au milieu du salon, complètement abasourdi.

— Qu'a-t-elle donc ? fit-il en se parlant à lui-même. Ce n'est certainement pas la jalousie qui la met dans cet état.

— Je vous le disais bien, cousin, cria derrière lui la crécelle de Joë, de ne pas abandonner ainsi notre chère Grâce. Elle a ce soir des yeux d'un bleu d'enfer, mon cousin ! A votre place, je ne serais pas tranquille. Vous logez sous le même toit. C'est peut-être au tour de Desdémone d'étouffer tant soit peu Othello. Je vous laisse, my fellow, je pense que vous allez profiter de votre liberté pour flirter avec la *Perle Jaune*. Mais vous n'avaz rien à craindre ; ma discrétion auprès de Grâce vous est acquise.

Raoul de Blignac fronça les sourcils. Joë Egerton abusait de sa situation. Peut-être aussi Raoul était-il furieux d'avoir été si bien perçé à jour par le malin bossu.

Toutjour est-il que Raoul se mit à chercher aussitôt, à travers les galeries de l'ambassade, Niamia et la famille d'Alreimpe.

Il faisait dans les salons une chaleur étouffante. Il eut beau les parcourir en tous sens la *Perle Jaune* avait disparu.

L'idée lui vint qu'elle avait pu, fuyant l'admiration gênante de la galerie, chercher la solitude dans les immenses serres de l'ambassade, peut être même un peu de fraîcheur glaciale dans les jardins.

Effectivement il l'aperçut au moment où il entrait dans l'une des orangeries, complètement déserte à cette heure.

Niamia était à l'autre bout, tout auprès de l'issue vitrée. Mme et Mlle d'Alreimpe, accompagnées d'Henri, suivaient sans doute une allée latérale.

A son grand désappointement, bien qu'il pressât le pas, Niamia sortit de l'orangerie.

Et au même moment, il entendit un cri de détresse. C'était la voix de Niamia qui appelait au secours !...

Raoul courut.

Au milieu des cyprès et des platanes du jardin, Niamia se débattait entre les bras d'un homme étrange.

II

Bien étrange, en effet.

Un démon ou un djinn !

Ce n'était pas à coup sûr un invité, et il n'y avait point moyen de rendre cet être mal mis, noir et dépenaillé pour l'un des élégants danseurs de l'ambassade.

A l'aspect de Raoul, qui s'était élancé à plein cœur au secours de la jeune fille, il eut une seconde d'hésitation. Dans l'ombre ses yeux brillèrent d'une lueur infernale.

D'une voix rauque, dans un idiome inconnu, il prononça quelques mots avec un véritable accent de rage déçue.

Le tigre auquel on vient arracher sa proie n'a pas d'autre rugissement.

M. de Blignac, en entrant au bal, ne s'était point désarmé. Il avait gardé, pendu au ceinturon, le sabre de marine, à la lame courte, large, qui n'est faite que pour la lutte corps à corps, et dont la blessure est terrible.

Il avait mis le sabre au clair et il chargeait l'inconnu.

A la lueur d'un candélabre et d'une girandole, il put alors l'apercevoir en plein.

C'était un homme mal mis, couvert d'une vareuse, d'un pantalon de molleton qui s'engouffrait dans des bottes courtes. Sur la tête un méchant chapeau de feutre.

Quel âge pouvait-il avoir ? Il semblait voûté, mais ses biceps saillaient avec une vigueur peu commune. Et, archouté sur ses jarrets, les bras croisés, il attendait bravement le choc de Raoul.

Le bord recroquevillé de son feutre mou laissait voir à cet instant ses traits.

C'était ceux d'un indien à face glabre, dont la rage se lisait dans ses yeux étincelants ; ses lèvres relevées, crispées, montraient des dents blanches et pointues semblables à celles d'un loup.

Tout en faisant face à Raoul, il battait maintenant en retraite avec lenteur. Bientôt il fut acculé à la muraille basse, surélevée par une claie, au moyen de laquelle les jardins de l'ambassade sont clôturés.

M. de Blignac n'était plus qu'à quelques pas de lui.

A cet instant un sifflement modulé et prolongé se fit entendre de l'autre côté du mur.

L'homme s'élança alors avec une agilité, une promptitude de clown, et, s'accrochant aux aspérités du mur, enjambant la clairvoie sans en briser une latte, il disparut avec une rapidité fantastique.

Toute cette scène, si longue à raconter et à décrire, n'avait duré que l'espace de quelques secondes.

Les jardins étaient déserts à cette heure ; la fête déjà sur son déclin, le vide se faisait peu à peu dans les salons.

M. de Blignac tout stupéfait avait remis le sabre au fourreau.

En se retournant, il aperçut Henri d'Alreimpe, sa mère, sa sœur, qui entouraient Niama défaillante.

Il allait lui adresser une question, répondre à celles qui lui étaient posées à la fois par Mme d'Alreimpe et ses deux enfants, lorsque ses yeux rencontrèrent ceux de Niama, et la phrase expira sur ses lèvres.

Dans le regard de la jeune fille, il avait lu une supplication désespérée.

—Taisez-vous, au nom du ciel, semblait-elle dire, taisez-vous, si

vous vous souvenez de la petite Niama qui vous a tant aimé, qui vous aime tant encore.

Et alors il s'était tu, pâle suffoqué, haletant ; tandis que Niama se remettant soudain, répondait à sa mère adoptive avec ce calme et ce sang-froid que les femmes les plus frères savent si bien trouver au moment du danger :

—Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? Qu'ai-je donc fait pour mettre ainsi en émoi tous ceux qui me sont si chers ? Je me suis tordu le pied en courant dans cette serre toute pleine de fleurs et de lianes qui me rappelaient mon bien-aimé pays ; j'ai voulu prendre l'air, et la douleur est devenu si forte, que je n'ai pu retenir un cri de douleur. Je suis une sotte ! et je suis vraiment désolée.

Se tournant vers Mme d'Alreimpe, elle ajouta avec une câlinerie pleine de charme :

—Ma chère maman ! ma chère et bonne maman, vous avez donc eu peur pour votre fille ?

—Mais enfin, s'écria Mme d'Alreimpe, quelle idée de partir comme une flèche, comme une flèche folle, même sans prévenir, sans dire un mot, d'enfiler ces galeries, ces serres interminables ? Nous n'avons pu parvenir à vous rattrapper, Niama, et c'est seulement votre cri d'effroi qui nous a guidés et nous a fait vous découvrir.

Au bord des cils de la jeune fille perla une larme.

—J'ai eu tort, ma bien-aimée mère, je vous ai fait peur. Oui, j'ai eu grand tort. Mais que voulez-vous ? il faut bien me pardonner. Lorsque j'ai vu ces flamboyants, ces tulipiers, ces fleurs de pomme cythere... je n'ai plus été maîtresse de moi, je me suis sentie poussée par une force irrésistible, je n'ai pu m'arrêter. Malgré moi, il me fallait aller plus loin, voir de nouvelles fleurs, admirer d'autres lianes...

—Eh bien, et cette entorse ? demanda Nathalie, complètement dupe, ainsi que Mme d'Alreimpe et Henri.

—Oh ! ce n'est rien. La douleur est encore cuisante, mais dans un instant je pourrai marcher, j'en suis sûre.

M. de Blignac, témoin muet avait assisté à toute cette explication, en proie à une véritable angoisse.

Quoi ! il avait donc vu cette Niama, cette enfant, perle de candeur, aux prises avec un être répugnant et ignoble ! Que voulait dire ce mystère ? Cet Indien, était-ce un amant dédaigné ? Avait-il des droits sur elle ? Comment avait-il pu amener la jeune fille à traverser les serres, à arriver juste à point dans cet endroit désert pour lui permettre de porter la main sur elle, et tenter un enlèvement ?

De quelle comédie était-il donc la dupe ? Allait-il être le jouet de cette créature si merveilleusement belle qui lui semblait être en même temps incapable d'un acte impur, même d'une pensée mauvaise.

Les hommes sont tant de fois trompés, quo le doute entre facilement dans leur âme.

La jeune fille s'apercevait bien du combat qui se livrait dans celle de Raoul.

—Monsieur de Blignac, lui dit-elle tout à coup, votre bras, à moins que vous ne préfériez aller me chercher une béquille.

Sans dire un mot, Raoul s'empressa d'obéir.

—Ne restons pas là, reprit-elle, grâce à cet appui sûr, je vais marcher.

Effectivement, en boitillant un peu, avec une affectation bien simulée, elle prit les devants entraînant à sa suite, Henri, Nathalie, et Mme d'Alreimpe.

Ces trois personnes avaient tellement foi dans Niama, elles avaient tellement été habituées dans sa loyauté de chaque jour qu'il ne venait à l'idée d'aucune d'entre elles de mettre en doute ses paroles.

Elles acceptaient l'entorse, la douleur, comme explication de ce cri d'épouvante arraché à la jeune fille.

Alors, de la main, Niama fit un signe qui ne pouvait être vu que de Raoul seul, car Mme d'Alreimpe se tenait derrière elle avec ses deux enfants.

Niama porte le doigt à ses lèvres et d'une voix sourde, concentrée, suppliante surtout :

—Monsieur de Blignac, fit-elle doucement, pas un mot, le silence entier, absolu, voilà ce que j'exige de vous. Dans quelques jours, je veux vous revoir, je vous expliquerai tout ; je pourrai me disculper à vos yeux, car je vois que vous m'accusez. Jusque-là je vous le répète, pas un mot.

Et elle ajouta d'une voix qui sombra dans un tremblement de terreur.

—Il y va de votre vie... de la mienne!!!

Au bout de quelques instant, ils arrivèrent dans les grands salons.

Là, Raoul prit congé de Mme d'Alreimpe, qui lui demanda comme dernier service de prier un huissier d'appeler ses gens et sa voiture.

En partant, elle l'invita instamment à venir la voir à Marly, où elle serait installée avec ses deux enfants au bout de la semaine suivante.

Lorsque Raoul de Blignac se trouva seul, au milieu du salon où commençait le cotillon, dernier espoir des derniers danseurs, il fut obligé de s'avouer à lui-même combien il était troublé, perplexe.

Bien qu'il voulut s'en défendre, il était forcé de reconnaître que cette Niama avait produit sur lui une impression bouleversante.

—Et moi qui, dans deux mois, dois épouser Grâce Hautrope, se répétait-il. Ah ! elle a eu raison, ce soir, d'être aussi désagréable pour moi, car, vraiment, à la vue de cette enfant devenue cette incomparable merveille, j'ai senti ce que je n'avais jamais éprouvé. Et pourtant, moi qui ai été à même de voir, de toucher de près les perversités de l'Inde, vais-je me laisser duper par cette petite fille qui ne peut être, qui ne saurait être en définitive, qu'une rouée précoce. C'est, évidemment un amoureux de son pays, qui s'est trouvé là juste à point pour remettre le grappin sur elle. Et pourtant, elle paraissait sincère lorsqu'elle me dit : " Il y va de votre

vie, et de la mienne ! "... Bah ! un procédé pour me faire taire. Je n'irai certainement pas à Marly.

Une porte latérale s'ouvrit et donna passage à lord Arthur Richemond qu'accompagnait le duc de Yarmouth, la conférence avait été longue.

Une fois libéré, lord Arthur vint droit à son neveu.

Lady Hautrope est partie, lui demanda-t-il, et elle a emmené sa fille ? Avez-vous fait votre paix avec Grâce ? Je vous avoue qu'elle m'a paru ce soir de fort mauvaise humeur. Je le comprends, car j'ai eu un entretien avec elle, le même du reste que je compte avoir avec vous, mon neveu, lorsque nous serons de retour à l'hôtel. Mais rien ne presse.

— Un entretien avec vous mon oncle, demanda Raoul. Un entretien grave, sérieux. En tout cas, il ne saurait, j'en suis certain, me causer aucune peine ; vous avez toujours été si bon pour moi !

Lord Richemond hocha la tête d'un air qui ne voulait rien dire, sinon qu'il n'entendait pas se compromettre.

— Si rien ne vous retiens plus à l'ambassade, reprit-il, voulez-vous partir ?

— Je suis à vos ordres mon oncle.

Un huissier s'élança sur un geste de Raoul, appelant les gens de lord Richemond.

Un lourd carrosse à huit ressorts, à draperies, attelés de deux superbes steppers fourni par Martial, le grand marchand de chevaux de l'avenue de Neuilly, s'arrêta sous la marquise, après avoir décrit une courbe savante.

Lord Richemond s'y installa et Raoul prit place à ses côtés.

Le carosse partit au grand trot.

— Vous savez mon cher oncle, fit Raoul au bout d'un instant, que vous avez éveillé ma curiosité.

Lord Arthur demeura un moment sans répondre.

— Mon cher enfant, finit-il par dire avec effort, j'ai à vous aprendre une nouvelle qui va vous faire une peine extrême, et sans doute bouleverser toute votre existence.

— Mon cher oncle, fit le jeune officier d'une voix grave, permettez-moi de vous répondre. Je crois que vous exagérez les choses. En quoi ma vie pourrait-elle être changée ? Rien, si ce n'est la mort, ce me semble, ne doit écarter ma destinée d'une ligne droite toute tracée à l'avance. Je sers mon pays, j'aime avec passion mon métier, je suis le fiancé de Grâce Hautrope, notre parente, que j'épouserai avant deux mois. Je vous le répète, rien ne doit être changé dans ma vie, comme aussi rien ne saurait altérer l'affection profonde que je vous porte.

Lord Richemond ne répondit point. Il semblait être en proie à une émotion pénible.

Raoul l'entendit même répéter à diverses reprises, comme s'il cherchait à chasser une pensée obsédante :

— Non ! je ne le puis ! je ne le dois point ! Et pourtant...

Les steppers, avec leurs grandes allures, avaient vite franchi la distance qui séparait l'ambassade d'Angleterre de l'avenue Fried-

land, où était situé le splendide hôtel Richemond. Durant le trajet, très court, lord Arthur ne prononça point une parole.

A l'appel du cocher, le suisse fit tourner sur ses gonds les lourds battants de l'une des portes de chêne. Raoul, dont les yeux étaient distraitemment fixés sur la glace du carrosse, crut alors apercevoir une ombre qui guettait sans doute et s'enfuyait rapidement dans la direction de l'Arc-de-l'Etoile.

Il lui sembla même que cette silhouette était bien celle de l'homme cuivré aux mains duquel il avait vu Niama une heure auparavant.

A cet incident, il n'attacha aucune importance. Lord Arthur ne lui en laissa pas le temps, du reste, car en mettant pied à terre à l'entrée d'un vaste vestibule dallé de marbre, et éclairé à giorno par des torchères, il se tourna vers son neveu en lui disant :

— Vous me suivez chez moi, n'est-ce pas, Raoul.

— Oui, oui, mon cher oncle, répliqua celui-ci, je n'ai point oublié que vous avez à me parler.

Lord Arthur interrogeait en même temps un valet de pied :

Lady Hautrope et miss Grâce sont rentrées ?

— Il y a une heure, milord.

Instinctivement Raoul releva la tête vers l'aile de l'hôtel où se trouvaient les appartements de lady Hautrope et de sa fille. Tout reposait, pas une lueur aux fenêtres.

M. de Blignac occupait, tout à côté de son oncle, une grande chambre séparée de l'appartement de ce dernier par une courte galerie et un grand et somptueux cabinet de toilette.

Cette installation de garçon donnait par un escalier dérobé sur sur le côté latéral de la cour. Il pouvait ainsi aller et venir avec la plus grande liberté, conservant ses aises, sans troubler en rien les habitudes toutes anglaises, c'est-à-dire en tous points régulières, du maître du logis.

Par contre, l'oncle et le neveu, tout près l'un de l'autre, n'avaient qu'à entr'ouvrir deux portes pour se trouver réunis.

Précédés par un maître d'hôtel tout de noir habillé, en culotte courte, qui portait un volumineux et étincelant candélabre, lord Arthur Richemond, marquis de Rosberry, gravit lentement, les degrés du grand escalier conduisant au premier étage ; un valet de pied souleva de lourdes portières, poussa de double portes capitonnées, et lord Arthur, accompagné de son neveu, pénétra dans sa chambre à coucher.

C'était une pièce carrée, meublée avec une somptuosité vraiment royale. Un grand lit Henri III, à baldaquin et à estrade, arrivait jusqu'au milieu de la chambre. Des tapisseries de haute lice tenaient les murs et le plafond. De ce dernier pendait un petit lustre tortillé et fouillé avec cet art exquis que les artistes de la Renaissance ont apporté dans leurs œuvres en fer forgé.

Tout autour, des pufs, des sièges bas, capitonnés, sans ordre apparent. Deux meubles italiens en ébène, à incrustations d'ivoire, et s'accordant avec le lit, se dressaient en face l'un de l'autre des deux côtés de la chambre

A
sant
çaise
By
l'œu
men
trou
Lytt
tout
num
niqu
Au
d'eau
en p
d'une
const
de se
To
n'eût
tend
torpe
Le
marc
retir
Lo
lui-m
—M
dans
que j
même
grin.
aimée
mon s
jusqu
nuît,
Or,
perdu
n'a pa
Raoul
—E
bien c
Je l
sous l
ressen
le fair
Raoul
Richer
et plus
rait ; i
suis po
2

Au fond une bibliothèque du même style, sans vitrages et laissant voir un certain nombre d'ouvrages choisis de la littérature française et anglaise.

Byron y coudoyait Musset, Milton, Hugo et Lamartine, et dans l'œuvre actuelle, si M. Zola était prescrit de ce choix essentiellement *selected*, les meilleurs et les plus délicats de nos maîtres se trouvaient sur le même rang que Dickens, Trackeray et Bulwer-Lytton. Sur une petite table en bois de bite, à portée de la main, tout coupés, le dernier né d'Ollendorff ou de Michel Lévy, et les numéros courant de la *Revue des Deux-Mondes* et de la *Revue Britannique*.

Auprès de l'estrade, sur un piédouche servant de somno, un verre d'eau en argent nickelé. Le valet de chambre, allant et venant tout en préparant le service de nuit, avait édulcoré un grog, additionné d'une légère solution de morphine, car lord Arthur, malgré une constitution solide et nerveuse, était condamné, comme beaucoup de ses pareils, à des insomnies fréquentes et prolongées.

Toutes les nuits il avait recours à cet adjuvant, sans lequel il n'eût pu parvenir à trouver le repos. Sitôt qu'il ouvrait les yeux, il tendait la main et avalait quelques gorgées de ce grog, et alors la torpeur le reprenait et il retombait dans un profond sommeil.

Le service terminé, lord Arthur qui, pendant tout ce temps, avait marché d'un pas énervé à travers la chambre, le domestique se retira sans bruit, fermant et tirant après lui portes et tentures.

Lord Richemond désigna d'un geste un pouf à son neveu, s'assit lui-même dans un vaste fauteuil, et commença :

— Mon cher enfant, je vous en demande pardon, mais je me vois dans la nécessité de vous faire beaucoup de peine. Ne croyez pas que j'aie pris une immuable détermination sans m'être livré à moi-même de violents combats. J'éprouve en ce moment un dur chagrin. Je vais droit au but. Vous êtes mon neveu, le fils de ma bien-aimée sœur. Jusqu'à présent, je vous ai toujours regardé comme mon seul et unique héritier. Aux yeux de la loi, vous l'êtes même jusqu'à ce que j'aie fait un testament. Je mourrais demain, cette nuit, que vous hériteriez de toute ma fortune et de tous mes biens.

Or, à ce sujet, un scrupule m'est venu. Je me suis marié, j'ai perdu une chère créature qui faisait le bonheur de ma vie. Le ciel n'a pas béni cette union. Je n'ai pas de fils. J'en ai un cependant, Raoul, vous, car je vous aime comme mon enfant.

— Et cette affection, mon oncle, répliqua M. de Blignac, soyez bien convaincu qu'elle est payée de retour.

Je le sais, Raoul, je le sais, et lord Arthur respira péniblement, sous le poids d'une émotion cruelle. Je le sais et c'est pourquoi je ressens un violent crève-cœur à agir comme je me crois obligé de le faire. Vous êtes Français, Raoul; je suis anglais. Vous êtes Raoul de Blignac; bon gentilhomme, à coup sûr. Lord Arthur Richemond, marquis de Rosberry, est le chef de l'une des plus hautes et plus anciennes maisons d'Angleterre. Moi mort, mon nom disparaît; il retourne à la reine qui en fera... Dieu sait quoi!... Et je me suis posé cette question : M'est-il permis de donner ma fortune, mal-

gré les liens du sang qui nous unissent, m'est-il permis de faire sortir d'Angleterre les biens du duc de Richemond et d'en faire profiter la France.

Il y eut un silence ; M. de Blignac n'avait pas bougé.

Il y aurait un moyen, reprit lord Arthur. Voulez-vous que je vous adopte ? Voulez-vous devenir le fils de lord Richemond ? Vous faire naturaliser Anglais, vous serez comte de Rosberrey jusqu'à ma mort et, moi parti, vous siégerez à la chambre, vous aurez...

Raoul arrêta le gentilhomme anglais d'un geste.

— Je m'appelle Blignac, mon oncle, dit-il doucement, je suis Français... et je suis certain qu'en votre âme et conscience, si vous me voyez accepter la proposition que vous me faites, Raoul de Blignac serait votre héritier à coup sûr, mais il se perdrait dans votre affection et dans votre estime.

Lord Arthur s'était levé très ému, très agité.

— Vous avez raison, Raoul, je ne vous aurais jamais fait l'injure de vous supposer capable d'accepter cette proposition. C'est évident, un Blignac ne change pas de nom ; un Français ne troque pas...

— Dites, ne vend pas sa nationalité, mon oncle.

— Bien, Raoul, oh ! cher et loyal enfant !... Je ne puis vous dire à quel point mon cœur est déchiré, et pourtant... je ne dois pas donner à un Français, fût-il mon neveu, une des grosses fortunes de l'Angleterre. C'est impossible.

— Mon oncle, répliqua vivement Raoul, vous ferez tout ce que vous croirez devoir faire, vous agirez à votre guise... Mais soyez bien convaincu d'une chose, c'est que moi ! votre héritier, ou simplement votre neveu, rien ne saurait porter atteinte à l'affection profonde, sacrée, que je vous ai vouée. Je vous aime, mon oncle, non pas pour vos millions, mais pour l'intérêt que vous m'avez toujours témoigné. Je vous aime comme j'aime lady Hautrope, qui a été pour moi une seconde mère. Gardez cette fortune, mon cher oncle, elle vous appartient, et laissez-moi la place que j'occupe dans, votre cœur, celle-là est bien à moi, et rien ne saurait m'en bannir.

Lord Arthur, les larmes aux yeux, ouvrit les bras et pressa tendrement son neveu sur son cœur :

Mais, se reculant :

— Et, Grâce ? demanda-t-il ? Elle ne m'a rien répondu, car je lui ai déjà dit ce que je viens de vous apprendre. Croyez-vous que rien ne change en elle, qu'elle supporte sans chagrin cette décision :

— J'en suis certain, mon oncle, Grâce est violente, elle a des inégalités de caractère comme tous les enfants gâtés, mais c'est la fille de sa mère, une nature loyale, désintéressée. Nous serons à coup sûr, moins riches, lord Arthur, mais est-ce la richesse qui fait le bonheur ? Nous serons heureux... quand même.

Ces derniers mots il les prononça avec hésitation.

Mais ce n'était point l'idée d'une fortune perdue qui traversa son esprit, c'était l'image de Nïama qui venait de passer devant ses yeux, et c'est cet éblouissement qui lui avait fait dire : " Quand même."

Je ne sais ce que je serai, disait lord Arthur. Malgré mon âge, je

is de faire
a faire pro-

ous que je
ond ? Vous
ey jusqu'à
aurez...

e suis Fran-
i vous me
de Blignac
votre affec-

t l'injure de
est évident,
que pas...

vous dire
ne dois pas
fortunes de

tout ce que
Mais soyez
ter, ou sim-
l'affection
mon oncle,
m'avez tou-
trophe, qui a
e, mon cher
occupe dans,
n'en bannir.
pressa ten-

n, car je lui
us que rien
écision :
e a des iné-
c'est la fille
ons à coup
e qui fait le

raversa son
devant ses
: "Quand

mon âge, je

me remarierai peut-être. J'adopterai peut-être aussi Joseph Egerton, votre petit cousin Joë.

—Vous ferez ce que vous voudrez, mon oncle, interrompit Raoul avec un loyal sourire. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas cesser de m'aimer.

L'oncle et le neveu se séparèrent sur ce mot : lord Arthur très énervé, très ému, Raoul de Blignac parfaitement calme : Sa noble nature, sa haute éducation chrétienne le mettaient bien au-dessus des convoitises de l'avarice.

Une fois chez lui, Raoul se mit au lit mais il ne put dormir. Non, non, disons-le une fois de plus, ce n'était pas les millions perdus qui l'obsédaient, c'était la pensée, l'image de cette adorable *Perle Jaune*.

Il se démenait comme sur des charbons.

Ne pouvant résister à ce grésillement il se leva.

Un livre lui ferait peut-être prendre patience, détournerait son attention, lui procurerait le sommeil.

Des livres, il n'en avait pas, mais il s'en trouvait dans l'appartement de lord Arthur.

Sur la pointe du pied, il sortit de sa chambre. Ayant un vêtement de flanelle, et traversant la galerie, le cabinet de toilette, il arriva jusqu'à la porte de lord Richemond.

La porte glissa sans bruit.

Il souleva une lourde draperie.

Et il s'arrêta pétrifié...

Une ombre blanche glissait dans la demi-obscurité de la pièce, éclairée par une seule veilleuse.

Cette ombre, c'était Grâce Hautrope !...

Elle approchait du lit du duc.

Et alors... Raoul vit distinctement qu'elle versait le contenu d'un flacon de cristal dans la coupe en argent nickelé que supportait le piédouche...

Sur le seuil de la porte qui, sans bruit, avait glissé sur ses gonds, Raoul de Blignac était demeuré pétrifié.

Cette horrible scène muette, fantastique, il la dévorait des yeux. La draperie soulevée laissait seulement passer sa tête effarée et livide.

Dans la demi-obscurité, à la lueur de deux veilleuses, dont la flamme clignotait à travers le noir de cette immense pièce, Grâce lui apparaissait comme une ombre maudite s'approchant de ce grand lit à estrade qui se perdait dans le sombre et prenait un air de lugubre catafalque.

D'abord Raoul avait voulu douter.

Il s'était cru le jouet d'un affreux cauchemar.

—Mais non ! c'était bien elle ! sa fiancée !

L'infurnal éclat de ses yeux, qui l'avait tant frappé durant la fête de l'ambassade, il en connaissait maintenant la cause.

Elle méditait un crime !

Ce lord Richemond, son parent, qui lui offrait dans sa propre demeure une royale hospitalité, elle le condamnait à mort !...

Et le motif du crime ?

Parce que lord Arthur lui avait signifié qu'il renonçait à faire Raoul de Blignac, pour les motifs que l'on sait, son unique héritier.

Grâce Hautrope, fille ambitieuse et positive, voulait être riche à millions, une fois comtesse de Blignac.

Et sitôt qu'elle s'était vu condamnée à sa seule dot et au mince patrimoine de Raoul, son parti avait été vite pris.

Il fallait ne pas laisser à lord Richemond le temps de faire un testament et le supprimer sur l'heure.

C'était à peine croyable ! Et cependant, il en était ainsi de Grâce. Triste effet d'une nature essentiellement perverse qu'elle tenait de son malheureux père. Personne ne saura jamais ce qu'avait souffert l'héroïsme chrétien de Lady Hautrope, durant quinze années d'un mariage mal assorti où son angélique piété avait dû subir le contact journalier d'une impiété cynique et brutale.

Grâce ne devait pas seulement au caractère violent, irrégulier et froidement cruel de l'auteur de ses jours, la perversité révoltante qui en faisait le monstre que l'on a sous les yeux ; elle s'était malheureusement inspirée de son athéisme railleur et de ses sarcasmes à l'adresse de tout ce qui était catholique. Lord Hautrope ne s'était pas contenté de blesser journellement les sentiments pieux de sa femme. Il avait voulu en quelque sorte revivre dans sa fille et lui léguer son hideux voltérianisme en faisant l'un de ces monstres contre nature que l'on appelle la femme esprit-fort.

Hélas ! il n'avait que trop réussi !

Bien souvent Lady Hautrope avait deviné en partie la profonde perversité de sa fille ; mais cette dernière, par un reste de pudeur et des bons sentiments qu'avait tâché de lui inspirer sa mère s'était étudiée à lui dissimuler ce qu'il y avait de plus pernicieux chez elle. Et puis, l'amour maternel était parvenu à l'aveugler sur bien des indices déplorables ! Aujourd'hui Grâce en était venue à empoisonner son bienfaiteur.

Raoul avait tout compris.

Oh ! point n'était besoin d'être un profond détective, ou un juge d'instruction subtil, pour ne conserver aucun doute à cet égard.

Grâce Hautrope empoisonnait lord Arthur Richemond, marquis de Rosberry.

Et maintenant, Raoul se rappelait que la jeune fille, à table, le jour précédent, avait interrogé lord Arthur sur ses insomnies, sur le traitement narcotique... sur les dangers nombreux du morphinisme ; terminant même, l'éhontée créature, par ce mot :

— Vous verrez lord Arthur, qu'une belle nuit vous vous trompez, et vous finirez par vous jouer à vous-même un mauvais tour.

Lord Richemond avait expliqué que la quantité de morphine absorbée par lui était peu considérable, qu'il abusait le moins possible de ce calmant. Que la nuit, s'il s'éveillait à moitié, dans la crainte d'interrompre tout à fait son sommeil, il étendait la main et absorbait instinctivement quelques gorgées du breuvage.

Oui ! Raoul se rappelait tous ces détails ! Grâce en avait profité.

Elle exécutait le crime avec une effroyable sûreté de main.

Rien ne la troublait, rien ne la faisait trembler.

Le contenu de la fiole versé, elle avait pris la cuiller et agitait avec précaution le mélange.

C'était fini. Un dernier coup d'œil pour juger son œuvre et elle allait se retirer.

Dans un demi-sommeil, lord Arthur avancerait la main et absorberait la dose de poison qui devait le foudroyer !...

Il ne se révoilerait pas !...

A cet instant, Raoul de Blignac, laissa retomber la draperie et s'avança au milieu de la chambre.

Grâce l'avait vu !

Elle l'avait deviné plutôt dans le fond d'ombre d'où il allait sortir.

Une crispation nerveuse convulsa ses traits.

Mais elle ne songea ni à s'humilier ni à fuir...

Oh ! non ! Elle faisait tête à l'orage, elle marchait au-devant de l'ennemi, car elle devinait bien que c'était un ennemi qui s'avançait vers elle.

Les Aubussons qui recouvraient le plancher de la chambre assourdissaient le bruit de ses pas. Lord Richemond avait sans doute déjà bu une gorgée du grog morphiné, et il reposait d'un sommeil de plomb sous ses lourdes courtines.

Le devoir de Raoul de Blignac était d'appeler son oncle, de tout lui dire, de dénoncer Grâce Hautrope.

Pourquoi ne fit-il pas tout cela ? Pourquoi se tut-il ? Pourquoi devint-il en quelque sorte le complice de cette fiancée, qui n'était plus à ses yeux qu'une criminelle immonde ?...

Pourquoi ? Par crainte et par faiblesse.

Parce que Grâce, en marchant sur lui, lui avait d'un mot fermé la bouche.

— Ou cri, une parole de vous, Raoul !... et vous tuez ma mère !...

Elle le frappait juste, elle portait bien le seul coup qui pouvait le toucher...

Et alors elle avait ajouté :

— Vous le savez bien, n'est-ce pas, ma mère ne survivrait pas au déshonneur de sa fille !...

Oh ! comme elle disait vrai, l'infâme ! Comme il savait bien que de son silence dépendait la mort ou la vie de cette créature exquise, type de loyauté et d'honneur qui l'avait élevé, qui avait fait de lui un homme.

Et Grâce, qui lisait à livre ouvert dans son âme, qui suivait pas à pas l'effroyable combat qui se livrait en lui, répondit à cette dernière pensée en lui disant :

— Je suis bien tranquille, allez, Raoul !... Je suis bien certaine que vous épargnerez celle qui vous a servi de mère.

Grâce disait vrai, l'empoisonneuse était sûre de son silence.

Désignant du doigt lord Richemond étendu :

— Il n'a plus rien à craindre lui non plus, fit-elle, je vous le jure.

Le coup est manqué. Dieu est témoin que c'est pour vous que je l'accomplissais !... je voulais...

—Taisez-vous, répliqua-t-il, lui fermant la bouche d'un geste terrible, ne blasphémez pas !... Moi aussi, vous entendez, je lis dans votre âme comme vous venez de le faire dans la mienne. Vous avez vu mes hésitations coupables et vous me croyez assez faible, assez... sot pour croire que votre tendresse pour moi vous a conduit au crime. N'essayez pas de jouer cette comédie. Elle vous perdrait !...

D'un regard glacial elle arrêta son indignation.

—Faites ce que vous voudrez, répondit-elle. Je vous répète que je n'attenterai plus à ses jours. C'est assez, c'est déjà trop d'une fois.

Et prompte comme l'éclair, elle revint au piédoche qui supportait le gobelet d'argent, s'en empara et jeta le contenu dans les cendres d'une vaste cheminée où brûlait encore une braise ardente.

Cela fait, elle remit le gobelet à sa place et, sans bruit, pareille à une goule fantastique, souleva la portière qui cachait l'issue donnant sur la galerie conduisant aux appartements occupés par lady Hautrope et disparut.

Il était temps.

Lord Arthur venait de s'éveiller.

Le dernier mouvement de Grâce, celui de Raoul qui avait fait violemment plusieurs pas pour s'élancer à sa poursuite l'avaient sorti de son sommeil.

Et il s'était dressé sur son séant.

Ses yeux grands ouverts sondaient le vide et le noir.

Alors à trois pas de lui, il reconnut son neveu, Raoul de Blignac !

Une des lueurs des deux veilleuses éclairait en plein à cet instant le visage du jeune homme.

L'épouvantable émotion qui lui poignait le cœur décomposait atrocement son visage.

Il était hideux, livide, pareil à un spectre

Et ce fut si effrayant que lord Arthur ne put retenir un cri sourd, un cri d'effroi, tandis qu'il s'avavançait les deux mains comme s'il eût essayé de repousser une attaque.

—Mon oncle ! mon oncle ! s'écria Raoul, qu'avez-vous ? au nom du ciel !

—Rien, je n'ai rien ! ce n'est rien ! répliqua lord Richemond d'une voix étranglée. J'étais en proie à un affreux cauchemar. Et vous voyant tout debout auprès de mon lit, j'ai cru...

Il n'acheva pas... "que vous alliez m'assassiner," mais Raoul lut clairement cette horrible accusation dans ses yeux.

—Mon oncle, fit M. de Blignac, je ne pouvais dormir et j'ai commis l'indiscrétion de pénétrer dans votre chambre pour y chercher un livre. Je vous demande pardon d'avoir fait, bien malgré moi, du bruit et d'avoir troublé votre sommeil.

Les traits de lord Richemond se contractèrent.

—La bibliothèque est à l'autre bout de la chambre, répondit-il comme en se parlant lui même, et elle n'est pas auprès de mon lit.

— Vous vous plaigniez pendant votre sommeil, répliqua Raoul, en commettant pour la première fois un mensonge, et j'allais vous réveiller lorsque vos yeux se sont ouverts.

Les regards de lord Arthur tombèrent sur le piédouche.

— Tiens ! fit-il au comble de la stupéfaction, mon grog n'y est plus !... Ce gobelet est vide, je suis certain cependant de ne point y avoir touché !

— Mon oncle, tenta encore Raoul, votre épouvantable morphine vous donne, j'en suis sûr, des hallucinations et vous enlève la perception nette des faits.

— Je vous demande bien pardon, mon neveu, répliqua sèchement lord Arthur. Je ne suis ni ivre, ni fou, et une quantité infinitésimale de morphine ne saurait produire des troubles semblables à ceux que vous exposez. Vous avez besoin d'un livre, m'avez-vous dit, prenez-le et laissez-moi, je vous en prie. Je vais essayer de reprendre mon sommeil.

M. de Blignac, pour se donner une contenance, s'empara du premier volume qu'il trouva sous sa main et se retira sans mot dire.

Il n'avait pas refermé la porte qu'il entendit lord Richemond donner un violent coup de sonnette.

Raoul ne put résister, il demeura à côté de la porte.

Et alors au bout de quelques minutes, il entendit son oncle donnant un ordre au valet de chambre qui venait d'arriver à lui.

Dick, faisait-il, vous allez dresser un lit dans cette pièce et vous dormirez à côté de moi.

Une sueur glacée perla au front de Raoul.

— Il m'accuse, murmura-t-il d'une voix sourde, il me croit capable de l'assassiner pour hériter de ses millions ! Oh honte !... oh ! malédiction !...

Cependant Dick se préparait à obéir à la volonté de son maître.

M. de Blignac regagna son appartement en proie à une agitation désespérée.

Qu'allait-il faire ? Quelle conduite allait il tenir.

Accuser Grâce !... Dire à cette malheureuse mère qui l'aimait, lui, comme s'il était son véritable enfant :

— Votre fille est une empoisonneuse ! Je l'ai trouvée cette nuit dans la chambre de lord Richemond, au moment où elle tentait de l'assassiner.

Et quelle foi ajouterait-on à ses paroles ?

Où prendrait-il des preuves ?

Dans les cendres de la cheminée ! Mais le feu n'aurait-il pas détruit toutes les traces de morphine ?

Et lord Richemond !... Ne répondrait-il pas à lady Hautrope qui voudrait défendre l'honneur de sa fille.

— Rassurez-vous !... Ce n'est point Grâce qui était dans ma chambre, c'est Raoul, mon neveu, que j'ai trouvé auprès de mon lit, les yeux hagards, le visage bouleversé, comme s'il allait commettre un crime !...

III

Une fois seul, Raoul n'essaya même point de trouver le sommeil.

Une rage froide broyait à la fois son cœur et son corps et tordait ses nerfs. Il se sentait accusé par ce parent, par cet Anglais, chez qui l'orgueil national primait tous les autres sentiments.

Et en passant son examen de conscience, il ne se reprochait rien, le loyal jeune homme.

Pas une pensée haineuse, pas une rancune ne lui étaient venues à l'esprit lorsque lord Arthur lui avait annoncé qu'une fortune sur laquelle il était, et de par les lois humaines et les lois du sang-absolument en droit de compter, lui était à jamais ravie. Il était chrétien avant tout, puis français et gentilhomme.

Ce n'était pas la convoitise de quelques millions qui avaient pu troubler son cœur et ternir sa conscience.

—Sa richesse lui appartient, répétait-il, ainsi qu'il l'avait déjà dit à son oncle

Et en s'exprimant ainsi, il mettait réellement à nu le fond de son cœur.

Mais l'indignation soulevait violemment maintenant sa poitrine quand il songeait, que par suite d'une fatalité maudite, il se trouvait sous le coup d'une monstrueuse accusation.

Il en voulait à lord Arthur dans le premier effarement d'un subit réveil de l'avoir cru capable d'un crime. Il trouvait cela indigne du noble lord, son oncle avait été à même de le juger, de l'apprécier, de le connaître!...

La nuit fut longue. Les heures se traînèrent lentes et cruelles. En vain il se jeta sur son lit pour reposer un peu ses nerfs surmenés.

Au petit jour, un coup frappé discrètement à sa porte le fit tressaillir.

—Entrez, dit-il, en se dressant sur son séant.

Dans certaines secousses morales, le moindre bruit vous cause une réelle douleur.

La porte s'ouvrit doucement et une tête bizarre apparut dans l'entrebâillement.

—Ah! c'est toi, mon vieux Brien, fit Raoul avec un soupir de soulagement en se rejetant sur son oreiller, tu ne dors donc plus, toi?

Celui auquel s'adressaient ces paroles prononcées par un ton affectueux, offrait le type le plus accentué du vieux matelot.

Cinquante ans environ, mais solide, conservé par l'exercice constant des travaux de force, par le hâle de la mer, le soleil de toutes les latitudes qui avaient cuivré et bronzé cette brave figure de Breton de la côte.

Yves-Marie Brien avait connu Raoul de Blignac alors que celui-ci débutait dans la marine, comme aspirant de seconde classe, à bord de la frégate la *Flore*, qui croisait dans les mers du Sud.

Dans une manœuvre difficile et dangereuse, un virement de bord

par gros temps, Yves-Marie Brien, chef de hune d'artimon, était tombé à la mer.

Et lui, qui nageait comme un phoque, il était en train de se noyer, car au moment où le cordage auquel il était accroché cassait sous l'effort de la tempête, il avait reçu sur la tête une énorme poulie ferrée.

L'aspirant de service, Raoul de Blignac, s'était jeté dans une baleinière, et après quatre heures de lutte, il avait fini par arracher à l'eau salée ce vieux marsouin de Brien, qui s'était instinctivement cramponné à une cage à poules qu'on lui avait jetée du bord de la frégate, mais qui était déjà privé de connaissance, de sentiment, et roulait bord sur bord, ballotté par les lames, comme une misérable épave.

Raoul avait donc repêché le chef de hune d'artimon, et dans l'embarcation celui-ci était revenu à lui.

Point gaie la position.

La frégate la *Flore*, emportée par l'ouragan, avait disparu. Les six matelots, l'aspirant et le sauvé se trouvaient dans une baleinière à la merci des vagues. Et ils étaient demeurés là, dans cette situation désespérée, tout le jour, toute une nuit et jusqu'au lendemain matin, tandis que la faim leur tordait les entrailles.

Enfin, la tempête se calmant, avait permis à la frégate de revenir croiser dans ces parages, et elle avait pu recueillir le frère canot et son équipage, à moitié mort de fatigue et d'inanition.

A partir de ce jour, Yves-Marie Brien s'était attaché à la personne de son sauveur, et il l'avait suivi partout avec la fidélité d'un caniche pour son maître.

Toujours bougonnant et grognant, Brien, qui ne se trouvait jamais bien où il était, poursuivait son capitaine de ses éternelles boutades. Mais c'était une de ces natures d'élite, qui cachent si souvent une rude enveloppe. Raoul savait qu'à toute heure de la nuit et du jour il pouvait compter sur son vieux matelot; et celui-ci n'avait au cœur qu'une affection, qu'une passion réelle, son capitaine, pour qui il se serait fait hacher comme chair à pâté, à seule fin de lui procurer une simple satisfaction.

Au physique, Yves-Marie Brien était de taille moyenne, avec de larges épaules, de grands bras, de grosses mains, véritables crampons. une forte tête encadrée de cheveux poivre et sel en brousaille, avec de petits yeux bruns pétillants de malice et une barbe courte, hérissée, taillée tout de travers qui rappelait de très près les brosses les plus dures que l'on doit au sanglier.

Signe caractéristique : une joue un peu plus grosse que l'autre. Brien avait le défaut de mâchonner ce qu'il appelait un petit pruneau. Un nœud de bitord, petite corde de tabac qui procure, paraît-il, à nombre des habitants des prisons de bois appelées navires de véritables délices.

Rien n'avait pu déshabituer Brien de son pruneau. Et le vieux matelot n'abandonnait un nœud de bitord que pour le remplacer immédiatement par un autre.

Comme costume, celui des marins de l'Etat. Le grand col bleu

sur la vareuse s'engouffrait dans le pantalon large, le tout d'une propreté méticuleuse, car Brien était toujours astiqué, paré et pomponné, selon ses propres expressions, au doigt et à l'œil.

A l'entrée matinale de son matelot, dans sa chambre, Raoul avait répété sa question sous une autre forme :

— Tu ne dors donc pas toi, non plus Yves ?

— Peuh ! grogna celui-ci, avec ça qu'on dort chez les Anglais ! — Brien, en sa qualité de breton, professait une haine invétérée pour les habitants d'outre Manche. — Milord votre oncle était sorti hier au soir, les domestiques ont profité de ça pour s'affaler sur le brandy et ils se sont mis à faire des tours de force, histoire de passer le temps. Il a fallu leur montrer qu'ils n'y connaissent rien. Alors, naturellement, ils ont voulu une fois encore me démontrer ce que c'était que la boxe. Des bêtises. J'en ai assis une paire et les autres se sont tenus tranquilles. Alors, comme milord votre oncle rentrait, on a été se réconcilier à une guinguette, ils appellent ça un bar, qu'ils ont comme ça à la barrière, et je...

— Comment ! s'écria Raoul, tu as encore tapé sur les gens du duc !... Tu m'avais bien promis...

A coups de tête, seulement. Ils jouaient des poings et moi je gardais les bras croisés. C'était entendu. La partie était organisée comme ça. Ces gredins là, ça cogne comme des sourds. Mais vous savez bien, mon capitaine, mettez une tête de Breton à bouillir pendant tout un carême, elle sera encore dure à Pâques.

— Enfin, encore une noce ! à ton âge !... Tu ne peux pas te ranger ! et à cette heure aller te coucher.

— Mon capitaine, je vais vous dire, c'est que j'ai une commission pour vous.

Raoul de Blignac se leva en sursaut.

— Une commission pour moi, répéta-t-il violemment intrigué.

— Oui, mon capitaine. Je rentrais en douceur, pour ne pas faire de bruit, parce qu'enfin ; la politesse, c'est toujours la politesse, on a beau être chez les Anglais, c'est pas une raison pour troubler leur sommeil. J'avais déjà dépassé la porte vitrée qui conduisait à l'escalier de service, quand je me trouvai nez à nez, devinez avec qui... même que ça m'a bien étonné car enfin ce n'était pas pour sûr la place d'une demoiselle.

— Mais parle donc, satané bavard, s'écria M. de Blignac au comble de l'impatience.

Minute, mon capitaine faut jamais se presser dans la vie, vous savez bien, ou sans cela on n'est jamais paré à la manœuvre ; donc je me trouve face à face avec Mlle Grâce, la jeune personne que vous devez épouser. Malheur ! comme si un officier de la marine française ça lui était permis de conjuguer le conjugo avec une demoiselle qui est née, qui a été baptisée et qui a été vaccinée en Angleterre. Enfin suffit, tout ça c'est pas mes affaires.

Le monde est renversé. Faut s'y faire, seulement c'est dur. Donc je la rencontre derrière la porte vitrée qu'on aurait dit qu'elle m'attendait.

Voyant que M. de Blignac entrait dans une véritable colère, Yves-

Marie Brien se décida, à son grand regret, à abrégier quelque peu sa narration et à arriver au fait.

—Brien, qu'elle m'a dit comme ça, je sais que vous aimez votre maître. Voilà une lettre que vous ne devrez remettre qu'à lui seul.

En disant ces mots il sortit de la poche de sa vareuse une enveloppe carrée. Mais le loquace personnage crut devoir ajouter en manière de conclusion :

—Faut croire qu'elle n'était pas à son aise, la demoiselle. Elle n'avait pas bien sûr passé la nuit à se battre à coups de tête, mais elle était blanche comme une aile de mouette.

Raoul s'était emparé de la lettre, en brisant le cachet d'une main frénétique.

—Laisse-moi, dit-il brusquement à Brien, je veux être seul, je te sonnerai lorsque j'aurai besoin de toi.

La vieux matelot se retira sans mot dire.

Et alors sous le poids d'une angoisse aiguë, M. de Blignac lut les lignes suivantes :

« Raoul,

« Après ce qui s'est passé cette nuit, je sais que tout est fini entre nous. Je ne serai jamais votre femme. Je vous rends votre parole. Cherchez une excuse. Peut-être la trouverais-je moi-même. Vous n'avez pas voulu me croire, c'est pour vous cependant que j'ai voulu commettre un crime. C'est pour vous seul que je voulais la fortune de lord Arthur. Pardonnez-moi, oubliez-moi. Moi, je vous aimerais toujours. Ma vie est perdue. Je l'abandonne. Mais en échange, je vous demande celle de ma mère qui, vous le savez, je vous l'ai dit, ne survivrait pas au déshonneur de sa fille.

« Grâce... »

Raoul relut plusieurs fois la lettre.

La preuve qu'il cherchait, l'éclatante preuve de son innocence, il la tenait entre ses mains.

Devait-il croire au remords, à la contrition de Grâce Hautrope ?

Comment l'orgueilleuse, l'indomptable créature avait-elle pu avoir cette heure de fléchissement ? Comment pouvait-elle écrire une lettre semblable et mettre dans les mains de son flancé, la preuve indéniable du crime qu'elle avait voulu commettre.

Raoul chercha longtemps la solution de ce problème.

Il finit par la trouver.

—Elle aussi, se dit-il, elle a attendu derrière la porte. Elle a entendu les paroles de lord Arthur, elle a su qu'il m'accusait... Et alors elle essaye d'une supplication suprême pour que je ne la livre pas...

La perplexité de Raoul était cruelle.

Dans l'âme du jeune homme, continuait un violent combat.

Cette preuve de son innocence, elle venait au-devant de lui, il la tenait dans les mains, et voilà que maintenant il hésitait à s'en servir.

Il comprenait bien la terrible lutte qui s'était livrée dans le cœur de l'orgueilleuse jeune fille.

A mesure qu'il y réfléchissait, il se confirmait dans cette idée que Grâce, haletante, retenant son souffle, avait entendu lord Richemond. Dans les quelques paroles prononcées par lui, à cet accent étranglé par la frayeur, elle avait deviné le soupçon qui, tout d'un coup, était né dans l'esprit du vieillard, et l'accusation infâme qu'il avait portée contre son neveu.

Alors sa cynique audace s'était évanouie.

Elle s'était vue perdue.

Car elle ne pouvait croire que son cousin pût un seul instant consentir à se taire.

Sans doute, Raoul avait voué à lady Hautrope une éternelle reconnaissance.

Mais elle ne pouvait aller jusqu'à lui faire sacrifier son honneur pour sauver celui de sa fille.

Voilà pourquoi la tête lui avait tourné, à l'indomptable créature ! Voilà pourquoi, sans y réfléchir, sans songer qu'elle allait livrer à Raoul une arme terrible, elle avait écrit d'un trait de plume ces quelques lignes, qui ne contenaient pour elle qu'une supplication suprême ; mais qui, pour tous, établissaient l'aveu de son crime.

Belle et orgueilleuse comme on le sait, elle se disait d'ailleurs.

—Raoul m'a aimée. Sans doute il m'aime encore. Une passion que l'on éprouve pour moi n'est pas de celles qui s'écroulent en une seconde. Il ne m'épousera plus. Soit. Mais il ne consentira pas à accuser la fille de ma mère, celle, en outre, à laquelle il a failli donner son nom.

Sur un point, elle se trompait. Sa vanité, sa haute opinion de sa beauté et de sa personne l'emportaient trop loin.

A côté de la cruelle blessure que le soupçon de lord Richemond faisait au cœur du jeune homme, un autre sentiment y pénétrait sans qu'il s'en rendit compte.

Il éprouvait comme une sensation de délivrance, un poids de moins qui ne l'étouffait plus.

Et c'était avec une satisfaction pleine qu'il se voyait délivré de ce mariage de convenance que les siens avaient préparé et organisé pour lui, et qui, depuis la veille, lui semblait être au-dessus de ses forces.

Par instants, devant ses yeux voilés par la tristesse, passait comme une vision fulgurante la radieuse image de Niama.

Un regard, un mot, un sourire décident souvent de bien des existences.

S'il n'avait pas trouvé dans la vie la Perle Jaune, il eût été sans doute l'heureux mari de l'heureuse et altière Grâce Hautrope.

Sans doute, il eût à jamais ignoré les divines jouissances d'un sincère amour. Mais une affection douce, unie, encadrée par une haute vie aristocratique, lui eût assuré un bonheur uniforme et tranquille.

Au lieu de cet avenir borné, il était libre, et son esprit, malgré lui, volait auprès de Niama. Et un frisson faisait tressaillir tout son être, en songeant à l'éclair qui avait jailli, à sa vue, de ses grands yeux de velours.

Bientôt pourtant une souffrance le mordait au cœur.

Le souvenir de la scène du jardin revenait à son esprit.

Mais il avait foi, il voulait avoir foi dans la parole de Nïama. La jeune fille s'était engagée à lui expliquer le mystère. Il attendait patiemment qu'elle remplit sa promesse.

—D'ailleurs, se répétait-il, elle ne peut m'avoir menti. Elle ne peut être coupable. Elle aussi, alors ! Elle, après Grâce ! Mais toutes les femmes ne seraient donc que d'infemales créatures !... Tout ne serait donc autour de nous que mensonge et infamie !

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'on gratta de nouveau à sa porte.

C'était le fidèle Brien qui, par l'entrebâillement, laissa voir son visage basané.

—Mon capitaine, fit-il en clignant de l'œil, grimace qui lui était habituelle lorsqu'il voulait attirer l'attention sur un incident inattendu, mande pardon de vous déranger, mais je dois vous avertir de quelque chose.

Raoul l'interrogea du regard.

Dans la situation où il se trouvait, le moindre des faits pouvait avoir une grave importance.

—Je vas vous dire, reprit Brien ; j'étais allé, comme bien vous pensez, casser une croûte à l'office et tuer un verre ; quand on se lève si *à matin*, ce n'est pas de refus. Lorsque le valet de chambre de votre oncle, cette pomme cuite de Dick, qui a l'air avoir du sang de limace dans les veines, est arrivé, tout pressé, donner des ordres au cocher qui trinquait avec moi. Parce que, vous comprenez mon capitaine, que ce n'est pas une raison, parce qu'on est Français et Anglais, qu'on s'est tanné la peau et qu'on se la tannera encore à l'occasion, ce n'est pas une raison, que je dis comme ça, pour ne pas boire ensemble.

—Mais va donc, s'écria comme toujours M. de Blignac, qui n'avait jamais pu arrêter le flux verbeux dans lequel Yves-Marie Brien s'obstinait à toujours noyer ses narrations.

—J'y vas, mon capitaine, j'y vas. Donc, ce lavement de Dick, car c'est un pas grand'chose, pour ne pas dire un rien du tout, car, voyez-vous, mon capitaine, un homme qui ne boit pas, qui ne fume pas, qui ne chique pas, c'est pas nature. Faut pas piquer le nez dans la plume. Mais un homme qui recule devant un verre de vin, c'est un paroissien qui a quelque chose à cacher. Donc le voilà qui s'approche du cocher et qui lui glisse en sourdine :

—Tom, dépêchez-vous ; milord vous demande. Il désire que vous atteliez la grande berline de voyage, celle qui peut emmener tous les bagages.

Raoul, en entendant ces derniers mots, avait relevé brusquement la tête.

Lord Richemond se préparant à partir, subitement, alors que rien ne motivait ce voyage ! Il était évident qu'entre les événements de la nuit et cette résolution il existait une corrélation directe.

—Où va lord Richemond ? demanda-t-il à son ordonnance.

—Ca, répliqua Brien, ni vu, ni connu, Tom, le cocher, a posé la même question, et Dick lui a répondu sèchement :

—Milord vous le dira, s'il le juge convenable. Il ne me l'a pas dit et comme je n'ai pas l'habitude d'interroger mon maître, je n'en sais rien. Les ordres sont simplement : la berline, afin que l'on puisse charger les bagages.

Qu'allait faire M. de Blignac ?

Laisserait-il son oncle partir, emportant dans son esprit l'idée que son neveu avait comploté sa mort ?

—Ce n'est pas tout, fit encore Brien. Ce gredin de Dick, qui vous déteste, car il voit en vous l'héritier de votre oncle, et c'est ma foi justice, et ce sera justice, car si ça ne fait pas pitié de voir un Anglais remuer les millions à la pelle...

—Tu peux rayer cela de tes papiers, interrompit M. de Blignac en haussant les épaules, je ne serai jamais l'héritier de lord Richmond, et, je l'avoue, je ne regrette point sa fortune.

—Tonnerre de sort ! s'écria le vieux matelot, pas de chance !... Et moi qui vous croyais riche comme Crésus ! et qui faisait déjà des rêves cousus d'or pour mon capitaine.

—Non, mon brave Brien ; pour devenir son héritier ; mon oncle me proposait de me faire naturaliser sujet anglais.

—Mâtin, fit Brien en hochant la tête, il n'est pas dégoûté, votre milord d'oncle !... Devenir un Goddem !... Pourquoi pas Chinois tout de suite !...

—Brien ! dit sévèrement Raoul.

—Bon ! bon ! on se tait, vous ne pouvez pas, pourtant, mon capitaine, empêcher votre vieux Brien de passer de la Chine à l'Angleterre... Mais il ne s'agit pas de ça pour l'instant. Ce gueux de Dick avait encore d'autres ordres, car il a appelé un groom et il lui a dit :

—Courez chez sir Egerton et priez-le de se rendre, toutes affaires cessantes, sitôt son lever, auprès de lord Richmond.

Brien détestait d'instinct sir Joë Egerton qu'il accusait dans son fort intérieur de convoiter l'héritage de lord Arthur d'une part, et d'envier et d'exécrer, de l'autre, son cousin de Blignac. Et naturellement, tout être n'aimant pas l'idole du vieux matelot était voué aux divinités infernales.

La situation se dessinait aux yeux de Raoul.

Lord Arthur lui cédait la place. Il prenait le prétexte d'un voyage et il emmenait sans doute son héritier présomptif, sir Joë Egerton.

La même pensée était venue au vieux matelot, et, sans souci pour le respect dû à l'oncle de son maître, il la traduisit brutalement ?

—Votre milord d'oncle, dit-il avec humeur, aura beau encadrer son *petit bombé* avec des billets de banque, il ne le fera jamais passer pour un amour.

—Assez ! s'écria M. de Blignac d'un ton sec.

Petit bombé était une expression fort irrévérencieuse dont se servait parfois le vieux matelot pour désigner sir Joë Egerton.

Disons bien vite, pour l'excuser un peu, que sir Joë n'épargnait jamais une insolence au vieux matelot, qu'il ne désignait jamais à Raoul autrement que par « votre domestique », malgré les nom-

breuses explications et protestations de M. de Blignac, qui, chaque fois lui répétait :

— Brien n'est pas un domestique mais un matelot qui, par affection pour moi, consent à être mon serviteur.

Ce à quoi Joë Egerton répondait avec ce sang-froid d'outre-Manche que rien ne démonte :

— Je ne vois pas la différence, mon cousin. Je vous demande bien pardon.

Cependant Raoul se décidait à prendre un parti.

Non, il n'accuserait pas Grâce Hautrope. Il lui répugnait de devenir le dénonciateur d'une femme. Mais il dédaignerait aussi de se justifier aux yeux de lord Arthur. Il ne se sentait ni atteint, ni flétri par les soupçons de son oncle. Non, il ne s'abaisserait pas à lui dire qu'il méprisait ses millions et que jamais l'idée d'un crime n'avait pu naitre dans son âme loyale.

Entre l'oncle et le neveu il n'y aurait donc pas d'explication.

Mais il ne voulait pas demeurer un instant de plus à l'hôtel Richemond. Il entendait partir le premier. Il entendait prendre congé de son oncle, la tête haute, le regard dans le regard.

Peut-être, au moment de se séparer, le cœur de lord Arthur se fondrait-il, peut-être retrouverait-il en lui cette affection si sincère qu'il avait témoignée durant tant d'années au fils de sa sœur. Ne suffisait-il pas d'un coup d'œil pour s'assurer que les soupçons de lord Richemond, enfantés dans les terreurs d'un subit réveil, touchaient à la folie ?

— Tu vas aller trouver lord Richemond, commanda Raoul à son matelot, et tu lui diras que je demande à lui présenter mes respects. Pas un mot de plus, surtout.

Brien accomplit la commission d'une façon correcte, et apporta la réponse à son maître quelques instants plus tard.

Lord Richemond procédait à sa toilette, il ferait prévenir son neveu sitôt qu'il lui serait loisible de le recevoir.

IV.

Battant la charge contre les vitres, Raoul de Blignac attendit longtemps l'invitation de son oncle.

Un roulement de voiture attira son attention.

C'était le brougham de sir Joë Egerton qui entrait dans la cour.

L'élégante voiture s'arrêta devant le perron ; son propriétaire mit aussitôt pied à terre et gravit avec précipitation les degrés, poussé qu'il était par l'aiguillon de la curiosité.

Le jeune homme ne se savait pas observé à cet instant, et Raoul étonné de l'expression de sa physionomie. On pouvait y lire une méchanceté froide, une avidité âpre, en un mot tous les mauvais sentiments.

— Si lord Arthur l'adopte, se dit M. de Blignac, s'il fait de lui l'héritier de ses titres et de ses biens, Dieu veuille que Joë soit heureux. C'est du plus profond de mon cœur que je lui souhaite. Mais j'ai bien peur que sa difformité l'ait à jamais aigri.

On frappa sur ces entrefaites à la porte.

C'était Dick qui venait prévenir M. de Blignac que son oncle attendait sa visite.

Raoul se disposait à traverser la galerie qui faisait communiquer son appartement avec celui de son oncle, lorsque le valet de chambre s'adressant à lui en employant toutes les formes d'un obséquieux respect :

—Je me permettrai de dire à monsieur le comte que la porte de la galerie est pour l'instant impraticable. Elle est en ce moment encombrée par les bagages de milord.

M. de Blignac sentit le rouge de la honte et de la colère lui monter à la fois au visage. La condamnation de la galerie, était à n'en douter, une précaution prise contre lui.

—Bien ! dit-il d'un ton qu'il sut rendre indifférent, précédez-moi et annoncez moi chez votre maître.

Et, s'engageant dans l'escalier dérobé, il traversa la cour d'honneur, et, rentrant dans l'hôtel, monta au premier étage.

Sur la large plate-forme en marbre blanc formant palier, il trouva lady Hautrope et sa fille.

Son regard alla droit à celui de Grâce.

Celle-ci soutint le choc sans broncher.

Son visage était impassible.

Elle aborda Raoul avec un bonjour aussi simple, aussi froid, aussi aisé surtout que le salut quotidien qu'elle avait l'habitude de lui adresser.

Lorsque M. de Blignac offrit ses respects à lady Hautrope, il fut frappé de l'altération de ses traits.

Lady Hautrope était une femme d'un certain âge qui avait renoncé à toutes prétentions et à toute coquetterie.

Sa vie s'était concentrée dans l'amour qu'elle avait pour sa fille.

Elle avait dû être très belle ; de cette beauté, il ne restait que de grandes lignes rehaussées par une distinction princière.

Une bonté extrême se lisait sur son visage, si pâle, si décomposé en ce moment que Raoul ne put se défendre d'une angoisse en se demandant :

—Est-ce qu'elle connaîtrait le drame de cette nuit ? Pauvre mère.

Et alors, pour cette femme qui avait été si excellente, si affectueuse pour lui, qui lui avait donné des soins si délicats et si tendres, il se sentit pris d'une inconsolable pitié.

Raoul, à l'aspect de cette douleur muette avait discrètement interrogé des yeux lady Hautrope.

—Mon enfant, lui répondit-elle, tandis que de grosses larmes roulaient le long de ses joues, j'éprouve en ce moment l'un des grands chagrins de ma vie : je ne puis vous instruire sur l'heure, car lord Arthur nous a fait demander.

Dick, à cet instant, venait de soulever les lourdes portières drapant les doubles portes de l'appartement de lord Richmond, et à mi-voix, il annonçait lady Hautrope, sa fille et M. de Blignac.

Lord Arthur, déjà en costume de voyage, était assis dans un vaste fauteuil.

Sir Joë Egerton, debout, se tenait tout près de lui. Une joie infernale se lisait dans les yeux de sir Joë.

Il avait trouvé son parent dans un état de tristesse accablée. Lord Arthur lui avait annoncé son voyage, son départ fortuit et précipité.

De plus, chose étrange et qui avait continué à intriguer Joë Egerton, dont la curiosité était déjà éveillée par l'appel subit de lord Arthur, contrastant violemment avec ses habitudes, le gentilhomme anglais avait prié sir Joë de demeurer auprès de lui, ce matin là même, de l'accompagner à la gare; il lui avait fait promettre en outre de venir le rejoindre à Londres, sitôt que ce déplacement lui serait possible.

D'ordinaire, Joë Egerton n'était pas habitué à tenir une aussi grande place dans la vie de lord Richemond.

C'était Raoul de Blignac, qui jusqu'alors avait occupé le premier rang dans l'amitié de son oncle. C'était lui que sir Arthur aimait à avoir à ses côtés. Ce dont Joë enrageait fort. Malgré le titre affectueux de « cousin » qu'il prodiguait à tout instant à Raoul, il ressentait à l'endroit de ce dernier une jalousie féroce, haineuse. Il ne pouvait pardonner à Raoul d'être grand, bien fait de sa personne, le fiancé choisi et aimé de la belle Grâce Hautrope, et par-dessus tout l'héritier probable des biens et titre de lord Richemond.

Et si la chose lui eût été possible, il aurait ressenti une jouissance inexprimable à l'étrangler lentement, à le faire longtemps souffrir, en lui serrant le cou de ses grandes mains osseuses.

Voilà pourquoi une joie intense brillait au fond des orbites profondes de sir Joë.

Il se demandait comment Raoul de Blignac était tout d'un coup tombé en disgrâce. Pour quel motif? Quelle fée bienfaisante avait opéré cette subite métamorphose? Et ses petits yeux clignotants se portaient tour à tour sur les nouveaux venus pour tâcher de découvrir le mot de l'énigme.

Il avait salué courtoisement lady Hautrope et sa fille, s'informant de leurs nouvelles en termes parfaits et leur demandant si elles ne se trouvaient point fatiguées de la fête de la veille.

Et quittant le dossier du fauteuil de lord Arthur, sur lequel il s'appuyait, il se rapprocha de Grâce par un mouvement tournant.

Sir Joë éprouvait un sentiment fort complexe à l'égard de sa belle parente.

D'abord, il la trouva belle entre toutes. Et s'il n'avait eu conscience de son infériorité infime, il eût certainement éprouvé pour elle une violente passion qu'il ne retenait qu'à grand-peine.

Ensuite il devinait en elle une nature sœur de la sienne, mauvaise, violente, hautaine, capable de bien des choses, sinon de tout, pour satisfaire une ambition enragée.

Grâce, de son côté, avait toujours ménagé son cousin Joë, lui témoignant, de par la vie, une amitié familière et en quelque sorte fraternelle, qui allait au cœur gangrené de la méchante créature.

Joë Egerton rendait la terre entière responsable de sa difformité. Il était le premier à la tourner en ridicule, mais au fond il ressen-

DALE
tait une douleur aiguë et constante et tous les êtres bien faits lui inspiraient une égale aversion.

Seule Grâce, comme il le disait avec son mauvais rire dans ses instants de franchise, faisant un méchant jeu de mot, l'avait trouvée devant lui.

Elle avait tout fait, du reste, l'astucieuse fille, pour s'attacher âme et corps cet avorton dans lequel elle devinait une intelligence doublée d'une force, un de ces êtres que l'on déchaîne et calme à volonté, et dont on peut disposer à toute heure pour attaquer ou pour se défendre.

Sitôt qu'il avait été tout auprès de la jeune fille, il lui avait murmuré, si bas que seule elle pouvait l'entendre :

—Que veut dire tout ceci ? Quelle est toute cette nouveauté ?

Elle lui avait répondu du bout des lèvres et sur le même ton :

—Du nouveau, en effet. Taisez-vous et regardez ; n'en demandez pas davantage.

Joë Egerton s'était tu, se bornant à ne perdre aucun détail de la scène.

Lord Richemond s'était tout d'abord levé pour recevoir lady Hautroote et sa fille. Puis ses yeux avaient rencontré ceux de Raoul, et alors, une imperceptible rougeur avait coloré ses joues pâles, et il avait balbutié quelques phrases embarrassées dans lesquelles il cherchait à expliquer qu'il avait tenu à réunir à cette heure matinale les parents qu'il avait à Paris.

Un violent battement de cœur avait soulevé à cet instant la poitrine de Raoul.

Le généreux jeune homme se demandait avec une angoisse aiguë.

—Est-ce que c'est un conseil de famille que mon oncle a assemblé ici ? Est-ce que, pour me défendre, pour me disculper, je vais être obligée d'accuser Grâce sous les yeux de sa mère ?

Faudrait-il donc, pour sauver mon honneur outragé, que je lise à haute voix, devant tous, la lettre qu'elle vient de m'écrire ?

Cette douleur lui fut épargnée.

Lord Richemond ne songeait pas à accuser son neveu.

Au vrai, dans l'âme du lord se livrait un combat étrange. Il ne pouvait s'expliquer la présence de Raoul dans sa chambre au milieu de la nuit. Dans d'autres instants, son cœur se refusait à admettre que cet être si honnête, si loyal, qu'il avait aimé et estimé depuis son enfance, fût coupable d'un crime odieux. Et un moment plus tard, il se disait qu'une fortune telle que la sienne est capable de faire tourner le lait des consciences les plus fermes.

Dans cette conjoncture, il avait pris la détermination que l'on sait. Il allait retourner à Londres. Il s'éloignait de son neveu. Il se rapprochait de son autre parent, Joë Egerton, et c'était pour expliquer cette résolution qu'il avait réuni les différents membres de sa famille.

Malgré lui, cependant, ses yeux revenaient à Raoul, et ce fut malgré lui aussi que sa main se tendit vers le jeune homme, tandis qu'il se sentait gagné par une émotion violente.

Raoul fit un pas en avant, en même temps qu'il sentait une joie

pleine inonder son âme, et saisit cette main dans les siennes. Son oncle avait fait justice de l'hallucination due au cauchemar, il ne l'accusait plus, si tant est qu'il eût formé contre lui une accusation réelle.

Oh ! il lui pardonnait le doute, il oubliait tout

Grâce avait suivi cette scène muette à travers ses paupières plissées, et un long soupir, seul signe de faiblesse qu'elle ne put retenir, s'échappa de sa poitrine.

Lord Richemond tendait la main à son neveu, celui-ci se gardait bien d'accuser la véritable coupable ; car il ne devait le faire que poussé dans ses derniers retranchements.

Cependant lord Arthur avait repris la parole.

— Je vais à Londres, disait-il en s'adressant indistinctement à tous. J'ai omis de vous prévenir hier, j'étais trop préoccupé sans doute par la conférence que je venais d'avoir avec le duc de Yarmouth relativement aux affaires.

Mais mon absence ne saurait être de longue durée, mon hôtel, mes gens, mes écuries restent aux ordres de lady Hautrope et de sa fille, ainsi qu'aux vôtres, mon cher Raoul. De plus, je serai de retour, car rien ne saurait me retenir dans cette circonstance, aussitôt que l'on m'aura fait connaître la date fixée pour le mariage de ces deux enfants.

Raoul eut un mouvement qui n'échappait point à sir Joë, dont les yeux étaient à cet instant fixés sur lui.

Alors Grâce s'avança, et d'une voix ferme :

— Je dois vous apprendre, lord Arthur, une nouvelle qui va vous faire de la peine et changera certainement vos projets. Ce mariage n'aura pas lieu.

Et comme lady Hautrope ne parvenait pas à retenir un douloureux gémissement, elle ajouta :

— J'ai rendu sa parole à Raoul : il est libre comme je le redeviens moi-même à partir de ce jour.

Un éclair, aussitôt éteint, avait brillé dans les yeux de Joë Egerton.

Le mariage de Grâce rompu !

Cette nouvelle lui causait une joie infinie ! Que de fois la rage ne l'avait-il pas mordu au cœur à la pensée que cette belle jeune fille, cette Grâce incomparable, allait devenir la femme, allait appartenir à cet homme accompli qui se nommait Raoul de Blignac.

Il se disait que ces deux êtres éprouveraient l'un pour l'autre un amour entier, délicieux... et les jouissances des autres n'inspiraient à Joë qu'une cruelle envie.

Du coin de l'œil il suivait Grâce Hautrope, mais celle-ci ne paraissait nullement décontenancée. Elle semblait avoir fait, en brisant, en dénonçant ses fiançailles, le plus naturel des actes, et continuait à demeurer dans une indifférence superbe comme s'il se fût agi d'une toute autre personne.

Par contre, la stupéfaction de lord Richemond était portée à son comble. Au milieu de l'agitation dans laquelle il se trouvait encore, cette rupture le frappait en plein cœur.

Pourquoi Grâce renonçait-elle à cette union ?

— Parce que Raoul n'hériterait pas de lui !

Cette raison lui paraissait la plus plausible, et cependant il n'hésita pas à l'écartier dès qu'elle se présenta à son esprit.

Un secret pressentiment l'avertissait que l'avidité n'était point la cause de cette séparation.

— Mais enfin, demanda-t-il, en cherchant dans ses paroles, d'où vient cette résolution subite ?

Mlle Hautrope se redressa de toute sa hauteur.

— Vous m'interrogez, je crois ? lord Richemond ! dit-elle en rapprochant l'arc de ses sourcils, et je ne veux pas vous répondre. Oh ! croyez tout ce que vous voudrez, livrez-vous à toutes les suppositions imaginables, cela m'importe peu. Dites vous par exemple que j'ai accepté d'être la femme de Raoul tant que j'ai pu croire qu'il hériter de vos millions, sir Arthur, et que ma volonté est devenue toute différente le jour où j'ai été fixée sur la médiocrité de sa position.

— Oh ! ma fille, s'écria lady Hautrope, ne pouvant contenir ses sanglots, comment un tel langage peut-il sortir de vos lèvres !... Raoul, mon cher et bien-aimé enfant !... pardonnez-lui !... Elle ne sait ce qu'elle dit. Oui, ma fille !... je préfère douter de votre raison que de votre cœur !...

Grâce, en enfant outrageusement gâtée, laissa voir un mouvement de colère, montrant ainsi qu'elle trouvait cette scène parfaitement ridicule.

— Mais on dirait, vraiment, fit-elle avec emportement, que je ne suis point maîtresse de disposer de ma personne. On serait donc condamné à un éternel malheur, parce qu'il a plu à des parents, ne songeant qu'aux convenances sociales, à leurs convenances personnelles, d'organiser une union...

— Votre malheur ! interrompit avec indignation lady Hautrope, votre malheur !...

— Mais enfin, ma mère, on n'est donc pas libre de ses sentiments ? Les miens, que je croyais éternels, n'ont-ils pas pu changer ? Et qui vous dit, continua-t-elle en regardant M. de Blignac bien en face, qui vous dit que le cœur de Raoul m'appartient toujours en entier ? En jurerait-il ? Tenez ! regardez-le, ma mère, et voyez s'il est encore tel que vous l'avez connu !

Un flot de sang, à ces paroles prononcées par l'audacieuse créature, montait aux joues du jeune homme. L'accusation de Grâce le frappait en plein cœur, et comme pour répondre au coup qu'elle lui portait, comme pour lui donner raison, l'image de Niama passa à cet instant devant ses yeux.

Du regard, lady Hautrope l'interrogea, et il fut obligé de se taire. Sa conscience le condamnait au silence. Il ne voulait point accuser sa fille, lui dévoiler son infamie.

Et il n'osait lui avouer que, même avant de la savoir coupable, une autre, tout d'un coup, avait su prendre la première place dans son cœur.

Lady Hautrope comprit-elle ce silence ? Toujours est-il que, de

ses deux mains, elle se voila le visage et répéta par deux fois, dans un sanglot étouffé :

—J'ai perdu mes deux enfants !

—Toujours des exagérations ! ma mère, répliqua sèchement Grâce en se levant.

Et elle ajouta à mi-voix, en adressant un regard direct à lord Richemond, qui ne put en soutenir l'éclat :

—Mais personne ici ne voudra donc me comprendre ! Personne ne m'évitera donc la honte d'être obligée d'avancer que je me suis trompée, alors que, Dieu merci, il en était temps encore, et que j'ai été forcée de reconnaître que le sentiment que je ressentais pour mon fiancé n'était pas de l'amour !...

S'inclinant alors devant lord Arthur, elle lui tendit la main, lui souhaitant un heureux voyage, la réussite de tout ce qu'il pouvait désirer et en terminant :

—Revenez-nous bien vite, mon cher lord, lui dit-elle, en soulignant ses paroles de son plus gracieux sourire. Je vous prie de croire que Paris sans vous me sera absolument congé de son oncle. Si vous deviez séjourner longtemps en Angleterre, nous préfererions de beaucoup aller vous y rejoindre, ma mère et moi.

Et sur ces mots, elle quitta l'appartement, tandis que sir Joë, qui ne l'avait pas quittée pendant toute cette scène, se demandait à voix basse :

—Que veut dire ceci et quelle est cette tactique. Pardieu ! avant qu'il soit une heure, il faudra que j'en aie le cœur net.

M. de Blignac prenait également congé de son oncle.

En quelques mots, il le remerciait de tout ce qu'il avait fait pour lui, de l'affection qu'il lui avait témoignée.

Aussi bien, par la fenêtre ouverte, on entendait les grelots des postiers attelés à la berline. Les domestique ajustaient les malles et prenaient place sur les sièges de derrière.

—Raoul, fit une dernière fois lord Richemond, embrassons-nous. Vous me voyez très malheureux, mon cher enfant. Peut-être si j'avais su que ce mariage sur lequel nous comptions lady Hautrope et moi était près de se rompre, mes résolutions eussent-elles été changées. Je vous le répète, je ne sais ce que je vais faire. Lord Yarmouth me pressait hier encore de reprendre le commandement d'une des provinces de l'Inde. Peut-être l'écouterai-je, car dans l'état où je me trouve, mieux vaudrait pour moi voyager. En tous cas, de loin, comme de près, dites-vous bien que je m'estimerai heureux de vous rendre service le jour où vous pourriez avoir besoin de moi.

—Je vous remercie, mon oncle, répliqua d'une voix émue M. de Blignac.

Pour sir Joë, qui accompagnait son parent jusqu'à la voiture, il s'adressa à Raoul.

—Cousin, dit-il, je vous reverrai avant mon départ de Paris. Je vous fais tous mes compliments de condoléance, bien que, continuait-il tout bas en se penchant à son oreille, vous me fassiez l'effet de prendre cette rupture soudaine avec une extrême philosophie.

M'est avis, cousin, qu'il est de par le monde une divine Perle Jaune qui pourrait bien être la cause de ce stoïcisme. Ne fronchez pas le sourcil, cousin, vous savez que vous pouvez compter sur ma discrétion à la vie à la mort.

Lady Hautrope rentra dans ses appartements, tandis que sir Joë accompagnait lord Richemond jusqu'à sa voiture.

Quant à Raoul, poussant un soupir de satisfaction, car toute la scène avait tourné mieux qu'il n'eût osé l'espérer, puisqu'il n'avait point été forcé d'accuser Grâce et que lord Arthur avait fait justice des soupçons qui avaient pris naissance dans son esprit timoré, quant à Raoul, il revint à sa chambre, et sonnait Yves-Marie-Brien, qui accourut aussitôt, il lui donna l'ordre de tout préparer pour leur départ.

Hélas ! combien cette maison où il avait été si heureux lui pesait d'un poids horrible sur les épaules. Il avait une excuse pour ne point continuer à user de l'hospitalité de son oncle, sa rupture avec Grâce ne lui permettant point de demeurer avec elle sous le même toit.

Cù irait-il ?

A l'hôtel. Le premier venu.

Pas bien loin à coup sûr de la gare Saint-Lazare, car n'est-ce pas celle-là qui dessert Marly et les localités avoisinantes ?

Tandis que Brien accomplissait cet ordre, Joë Egerton, après avoir accompagné lord Richemond jusqu'au train qui l'emportait lui, sa berline et ses domestiques, avait allumé un cigare, et à pied, lentement, se livrait à ses réflexions tout en remontant le boulevard Haussmann pour rejoindre l'avenue Friedland.

Il retournait auprès de la belle Grâce. Mais il n'était pas fâché de prendre son temps pour mettre ses idées en ordre.

La conduite de la jeune fille le bouleversait et le surprenait fort. Et c'est en vain qu'il cherchait les moyens de l'analyser.

Il flairait une énigme, un mystère, et voulait à tout prix entrer dans le jeu de Grâce et faire parler le sphinx.

Un valet de chambre, questionné par lui au moment où il rentrait à l'hôtel Richemond, lui répondit que miss Hautrope se trouvait dans un petit salon où elle se tenait d'habitude.

C'était une pièce en rotonde, tendue d'étoffes asiatiques, meublée de divans très bas ; le parquet et les meubles étaient recouverts de ces épais tapis du Daghestan, avec nuances si douces à l'œil. Lord Arthur, qui ne refusait rien à Grâce, lui avait laissé arranger cette pièce à sa fantaisie. Elle y avait fait porter un piano, un chevalet, et y passait des après-midi tout entières à faire de la musique où à peindre, ne permettant à personne, pas même à Raoul de Blignac, de venir l'y déranger.

C'était le terme dont elle se servait.

Et comme on connaissait l'humeur fantastique de l'étrange fille, on se gardait bien de contrecarrer ses désirs, ni même ses manies.

Elle se trouvait bien là, dans cette solitude en plein Paris.

Par la grande baie de la porte vitrée donnant à même sur les immenses jardins de l'hôtel Richemond, l'odeur des fleurs embau-

mait ce buen-retiro ; et Grâce demeurait la plupart du temps à ne rien faire, étendue sur un divan et perdue dans d'interminables rêveries.

Joë Egerton avait renvoyé le domestique qui voulait l'annoncer.

Doucement, il tourna le bouton de la porte et, se glissa sans bruit dans le petit salon, s'arrêta tout près du seuil, contempla miss Hautrope.

Elle était assise sur une chaise longue, les mains croisées sur le genou, la tête penchée dans cette pose méditative que Pradier a immortalisée dans Sapho.

Ses traits durcis par un sentiment indéfinissable, gardaient un air d'indomptable défi.

Sr Joë crut voir, dans ses yeux bleus si profonds, si clairs, une lueur de triomphe.

Il s'avança vers elle avec lenteur.

Alors, elle l'aperçut, et, bien loin de paraître contrariée de sa présence, elle lui adressa le plus gracieux de ses sourires en lui disant :

— Je vous attendais, mon bon Joë, j'étais certaine que vous alliez venir.

Le bon Joë eut un mouvement de surprise.

— Vous m'attendiez ! fit-il, voilà certes une perspicacité étrange ! Et qui vous faisait croire à ma venue ? Je pouvais avoir mille autres choses à faire.

— Non, insista-t-elle, avec un regard câlin qui fit palpiter le cœur du difforme jeune homme, j'étais certaine que j'allais vous voir, parce que vous avez deviné que j'avais besoin de vous.

Les lèvres minces de Joë se plissèrent en signe de satisfaction.

Grâce venait à lui et lui évitait la moitié du chemin qu'il avait à parcourir pour satisfaire sa curiosité.

— Besoin de moi, dit-il en se rengorgeant et en redressant sa courte taille, tant mieux, je ne saurais avoir une meilleure joie sur terre. Et vous savez, ma chère Grâce, que je suis tout à vous. D'autres riraient d'un bossu offrant ses services. Vous, vous avez compris que je puis à l'occasion vous être utile, car si je suis laid, je sais que je ne suis point bête, et pour vous faire plaisir, vous entendez bien, je tordrais le cou au gars le plus solide avec les mains que voilà.

Et il tendait devant elle ses deux grandes mains osseuses, nerveuses, armées d'ongles redoutables qui les faisaient ressembler à deux crampons.

V

— Oui, dit-elle, avec un sourire féroce qui entr'ouvrit ses lèvres, laissant voir l'émail laiteux de ses dents de chat, oui, je sais que vous m'aimez bien, mon bon Joë, comme un bon chien, comme un bon dogue ; je sais que celui qui voudrait me faire du mal, celui qui oserait lever la main sur moi, vous le mettriez en pièces.

Elle disait vrai.

Sous cette enveloppe difforme se cachait une force terrible.

—« Je suis grotesque, s'était dit sir Joë ; je suis méchant ; je me sens capable de devenir féroce. Je ne suis que laid, mais je veux être terrible. »

Et de fait il l'était devenu.

Tous les exercices du corps, tous les sports, il les avait pratiqués avec une indomptable énergie.

Il n'avait pas seulement des membres de quadrumane, avec la face, la forme du singe, il en possédait aussi l'agilité et l'adresse.

Il savait boxer comme les plus solides lutteurs de Londres. La savate allait de pair avec le chausson ; de même que l'épée avec le pistolet.

A bras tendu, il enlevait comme un jeu les plus pesants des halteres.

Chez cet être petit et contrefait, une vigueur irrésistible offrait le danger d'un fléau.

Le pis, c'est que personne n'aurait été se douter de cette force inouïe, cachée qu'elle était derrière cette gibosité qui inspirait la pitié au premier abord.

Jamais sir Joë Egerton ne faisait étalage de ses avantages en public. Jamais il ne tirait dans un assaut, dans une salle, dans un cercle. Jamais il ne touchait à un pistolet dans un stand. Une seule fois, la nuit, il avait eu maille à partir avec un cocher de fiacre qui avait été grossier avec lui. Le cocher recevant un coup de poing en pleine poitrine, était demeuré sur place, assommé comme on abat un bœuf, et le petit Egerton s'en était allé les mains dans les poches, sans même détourner la tête.

Et Grâce, qui se disait que peut-être, le cas échéant, elle aurait de grandes luttes à soutenir, n'était point fâchée de s'attacher ce colosse déguisé en être débile et maladif. Un secret instinct le lui avait fait ménager jusqu'alors.

A cette heure elle voulait en faire son instrument, sa chose, une bête féroce que l'on déchaîne ou que l'on muselle à volonté.

—Joë, fit-elle après un silence qu'ils avaient rempli à se mesurer des yeux, pareils à deux lutteurs avant d'engager la partie, Joë avez-vous cru que c'était la question d'argent qui me faisait rompre mon engagement avec Raoul ?

Joë Egerton dessina une grimace de doute en fronçant davantage encore son cou dans ses épaules.

—Je n'ai pas d'opinion arrêtée à ce sujet fit-il en accompagnant ses paroles d'un petit rire sec. Mais que m'importerait, en tout cas. Est-ce qu'une créature parfaite comme vous, Grâce, n'a pas été créée pour posséder des millions ? Est-ce que ce cher cousin de Bli-gnac, tout beau garçon qu'il puisse être, vous va à la cheville ? Il est gentilhomme, certes, et des meilleurs ; mais il possède aussi, pa contre, toutes les infériorités, tous les préjugés de la bourgeoisie.

Ce n'est pas du sang qui coule dans les veines du beau cousin, c'est de l'orgeat, une limonade à la groseille. Il est et je le trouve

charmant; tenez, Grâce, je vais vous offrir un critérium : il est incapable de commettre un crime pour vous posséder.

—Parfaitement dit, répéta Grâce, du bout de ses lèvres rouges.

—Eh bien ! moi ! moi ! le gnôme ! le Triboulet doublé de Quasimodo... je commettrais une série de crimes pour vous avoir à moi.

Grâce de toutes les grâces :

La jeune fille darda sur Joë des regards étincelants.

—Mais, fit-elle d'une voix grave, glaciale, profonde, ceci ressemble fort à une déclaration ! Est-ce que vous seriez amoureux de moi, par hasard !

Joë Egerton, qui avait pris un pouf pour s'asseoir, se dressa brusquement sur ses jambes grêles et gesticulant de ses longs bras débilités, d'un ton qu'il voulut rendre comique, le vers fameux du poète :

Je suis un ver de terre amoureux d'une étoile !

Et ce n'était pas comique !

C'était lugubre et effrayant.

Dans cette voix aigre, acide, qui sortait de sa gorge contractée, on devinait les convoitises les plus enragées, les envies les plus féroces.

Un fauve ! un monstre hurlant la faim !

Elle le regarda longuement, et la joie secrète de son cœur se lut enfin son visage. Elle le trouvait tel qu'elle le voulait.

—Je ne m'étais pas trompée, dit-elle à voix basse et comme se parlant à elle-même, c'est bel et bien une déclaration.

Il tapa du pied avec colère.

Un effort de volonté le rendait froid et railleur à son tour.

—Allons donc, ma belle cousine, car nous sommes cousins, pas vrai, au quinzième degré peut-être, mais enfin je puis vous donner ce titre, lord Richemond était notre parent à tous les deux, une déclaration de ma part... Vous ne me trouvez donc pas assez grotesque ! Vous voulez m'accabler ! Tenez ! vous êtes bien belle, Grâce !... Vous êtes bien forte ! Et je parlais vrai tout à l'heure en disant que vous n'étiez point faite pour ce glacial de Raoul ; mais si j'étais amoureux de vous !... mais ça serait horrible, car vous feriez de moi votre chien, un chien de garde... vous joueriez avec moi, vous vous joueriez de moi, quitte à me repousser du pied après m'avoir fait mordre.

La jeune fille furieuse de se voir aussi bien percée à jour, eut un mouvement de colère ; mais de son côté, elle fit appel également à tout son sang-froid, car entre eux deux la partie devait se jouer serrée.

—Cousin Joë, dit-elle, fermant à demi les yeux, et lui rendant ce titre de parenté qu'il lui donnait pour la première fois, vous me jugez mal, où plutôt vous me jugez fausement. J'ai une ambition féroce, inouïe, folle ! Rien ne me coûterait pour la satisfaire,—elle appuyait sur le mot *rien*, en lui donnant un sens sinistre,—car je trouve que pas une créature de mon sexe ne me vaut sur la terre. Mais aussi, je n'ai point de préjugés, cousin Joë. La forme !... Ah !...

la forme !... chez un homme !... je m'en soucie comme de ce vieux Saxe.

Et d'une chiquenaude elle envoya se brayer contre la muraille une adorable figurine de pâte tendre qui se trouvait sur une étagère.

Sa voix était devenue âpre et prenait un étrange mordant.

Elle avait commencé à lui répondre d'un ton sourd ; maintenant le diapason s'élevait en vibrant et les nerfs du cousin Joë, quelque bien trempés qu'ils fussent, commençaient à subir une inquiétante agitation.

Elle se rassit, cessa de le regarder, parut oublier jusqu'à sa présence et reprit :

— Oui ! oui ! j'ai rêvé d'avoir un être à moi, bien à moi !... Fût-il bancal, bossu, boiteux ou borgne !... que me fait tout cela !... à moi !... Ce Raoul !... il est beau !... de ce beau convenu qui peut plaire aux femmes !... Mais à moi !... Allons donc... Oui, j'ai rêvé avoir à moi, à mes pieds, toujours à ma portée, un être qui vivrait de ma vie, qui lirait à livre ouvert dans mon âme, qui ferait de moi une créature riche, puissante, la première de toutes en un mot. Il ignorerait les jalousies idiotes ou mesquines, les calculs égoïstes des autres êtres, des êtres inférieurs. Aux yeux du monde, cet être introuvable, il ne serait rien pour moi !... Mais bien à moi... j'en ferais mon Dieu !...

Et de nouveau, en prononçant ces dernières paroles, sa voix sombre et devint à peine distincte.

Joë Egerton l'écoutait haletant, de grosses larmes de sueur lui coulaient le long des tempes. Il se laissait aller à une admiration si entière, si poignante, qu'elle faisait rougir son front et trembler son corps.

La jeune fille s'était tue et semblait plongée dans une contemplation profonde.

— Grâce, finit-il par dire en espaçant ses paroles, laissez-moi espérer que je puis être un jour ce bienheureux, et nul sacrifice, nulle douleur ne me coûteront pour acheter ces jours suprêmes !...

Elle était redevenue tout autre.

— Vous, cousin Joë !... à mon tour de vous répéter, vous voulez rire !... Vous ne savez point ce que je serais capable d'exiger de vous !

— Jamais trop, répondit-il. Je puis même dire jamais assez !...

Bien vrai ?

Et d'un regard hyalin elle hypnotisa complètement le malheureux affolé.

Mait tout à coup elle tendit l'oreille.

Un roulement de voiture, traversant murs et tentures, venait de parvenir jusqu'à son oreille.

Qu'est-ce donc : demanda-t-elle. Une voiture dans la cour d'honneur ! Mais nous n'attendons personne... Voyez donc, mon bon Joë, voulez-vous ? Commencez votre rôle de Patito.

Joë Egerton sortit précipitamment pour s'informer.

Une fois seule Grâce releva la tête, sa physionomie subit une

complète métamorphose, ses yeux étincelèrent et jetant au ciel un regard de défi :

— Ah ! fit-elle d'une voix sourde. Vous n'avez pas voulu de moi, Raoul, alors que je commettais un crime pour vous donner des millions !... Vous n'avez pas voulu de moi telle que je suis !... Vous m'aurez pire.

Sir Joë rentra aussitôt ; il paraissait être en proie à une joie intense.

— Mais, ma chère Grâce, s'écria-t-il, c'est Blignac qui prend la poudre d'escampette. En bonne conscience, vous ne pouvez lui demander de rester à se morfondre sous le soleil de vos beaux yeux Raoul s'en va. Il a fait même demander à lady Hautrope si elle pouvait le recevoir, madame votre mère lui a fait répondre qu'elle était trop souffrante. Alors il se retire, sans tambour, ni trompette escorté de son pot à goudron qui me portait considérablement sur les nerfs.

Mais Grâce ne l'écoutait pas.

Une douleur cuisante, une angoisse mortelle venaient tout à coup de la mordre au cœur !...

— Ma lettre, murmurait-elle tout bas, la lettre que je lui ai écrite... Il l'emporte !... il va donc garder dans ses mains la preuve du crime que j'ai voulu commettre !...

Elle se leva.

Elle voulait aller le trouver et lui redemander ce papier plus précieux pour elle que tous les diamants, que tous les trésors !

— Ah ! gronda sir Joë, en dardant sur elle ses petits yeux féroces, vous l'aimez toujours ?

Grâce se redressa et le toisa dédaigneusement par-dessus son épaule.

— Joë Egerton, fit-elle en accompagnant ces paroles d'une moue méprisante, vous êtes un sot. Et je crois que je ne vaudrais pas mieux que vous, car j'ai pu ajouter foi à vos protestations de dévouement, à vos grands mots, à vos grandes phrases. Vous avez besoin d'une leçon et je vais vous la donner.

— Grâce, pardon, balbutiait-il, épouvanté de cet effrayant sang-froid.

— Taisez-vous ! et écoutez-moi ! Je n'ai que faire de vos prières, de vos supplications.

Durant cette longue période de fiançailles, j'ai écrit une lettre, une seule, à Raoul de Blignac. Cette lettre peut être compromettante pour moi. Lettre de jeune fille, due à un moment d'égarement et de faiblesse. C'est à la suite de cette lettre, Joë, qu'en voyant que Raoul n'accourait pas à mes pieds, fou d'amour, c'est à la suite de cette lettre que j'ai compris que je m'étais trompée. J'ai senti que je n'aimais pas M. de Blignac, que je ne l'avais jamais aimé. Me comprenez-vous ?

— Oui, Grâce. Je vous répète que je n'ai pas été maître d'un mouvement de colère. Il a été le premier, il sera le dernier, vous pouvez en être sûre.

— J'y compte bien. Et dites-vous le, vous le paieriez cher. Je

reprends. Cette lettre peut me compromettre, aux yeux du plus sot des mondes, le nôtre. Cette lettre, il me la faut ! Vous m'avez accusée d'aimer M. de Blignac, de vouloir le recevoir une fois encore, d'essayer peut-être de le ramener à mes pieds. C'est vous qui allez lui réclamer cette lettre. Il ne saurait vous la refuser. Partez, je vous attends.

Quelle métamorphose que celle de sir Joë...

Ce n'était plus le méchant bossu, le singe malin que nous avons pour la première fois aperçu à l'ambassade d'Angleterre, tournant les hommes et les choses en ridicule, à commencer par lui-même.

Sa mauvaise nature apparaissait maintenant en pleine lumière. Ce petit jeune homme difforme, qu'on pouvait croire au premier abord un être inoffensif et malheureux, était tout d'un coup devenu la plus dangereuse des créatures.

Qu'avait-il fallu pour cela ?

Un regard de femme.

Le bleu regard de la belle Grâce Hautrope.

—Allons, dit celle-ci, en se retournant vers la glace, je crois que je suis réellement très forte. Dans la vie nouvelle que je vais parcourir, Raoul va être mon ennemi. Il faut qu'il soit tout d'abord celui de Joë... et, ajouta-t-elle avec un pâle sourire, je crois que je n'ai pas grand'chose à faire pour cela.

Bien forte, en effet ! Et jugeant la situation avec la netteté, la sûreté d'une femme rompue à toute les intrigues, elle, la fille pure et chaste qui ne comptait pas vingt printemps. Elle n'avait pas tremblé à l'idée de remettre son secret aux mains de sir Egerton.

Raoul pouvait lui rendre la lettre ; sous enveloppe brisée, il n'aurait pas pour elle un coup d'œil, il rapporterait le papier comme un chien fidèle, heureux de subir l'épreuve, d'en sortir victorieux et de ne pas même vouloir connaître le contenu de ces lignes qui devaient être toutes chargées de phrases énamourées et brûlantes.

Sa laideur lui interdisait d'être jamais aimé, pensait-il jusqu'alors. Et voilà que tout d'un coup, une d'entre les plus belles se dressait devant lui, pareille à une apparition féerique, et lui disait :

—Joë ? je suis forte ! je suis ambitieuse !... Joë ! Je veux devenir une des reines de ce monde. Aidez-moi à conquérir ce royaume, et alors j'oublierai que vous êtes un disgracié de la nature, vous ne serez pour moi que l'homme fort ! le dompteur ! l'aimé !...

Oh ! oui ! il était bien à elle désormais : il l'eût suivi au bout du monde.

Voilà pourquoi, le cœur débordant d'une joie pleine, il allait au-devant de M. de Blignac chargé de la mission que l'on sait.

Nul ambassadeur de souverain n'eût été ni plus heureux ni plus fier.

Il éteignit le feu de ses yeux brillants, reprit un maintien calme et, traversant la cour d'honneur, se trouva en face du fiacre que Brien avait été quérir.

M de Blignac descendait à cet instant le petit perron qui donnait accès à l'escalier dérobé.

Sir Joë Egerton, ne voulant point paraître donner trop grande importance à l'affaire, marcha à lui, la main tendue et le sourire sur les lèvres.

—Vous partez, cousin, lui dit-il, je viens de l'apprendre à l'instant. Mais je ne vous fais point mes adieux, car je ne quitterai Paris que dans quatre ou cinq jours.

Et comme Raoul lui répondait de la tête par un signe d'assentiment, il ajouta d'un ton qu'il essayait vainement de rendre indifférent et détaché :

—A propos mon cher cousin, j'ai quelque chose à vous demander ;—il baissa la voix et s'approcha de son oreille,—Grâce m'a prié de vous réclamer une lettre d'elle que vous avez entre les mains. Donnez-la-moi, je vous prie, et je vais la lui porter à l'instant, elle m'attend.

Et il s'avança les doigts pour recevoir ce papier.

A cette attaque directe, Raoul rougit légèrement.

Il releva la tête et ses yeux rencontrèrent tout droit ceux de Joë Egerton.

Les deux hommes échangèrent un regard froid et clair comme une lame d'épée.

Sur la face de son cousin, M. de Blignac venait de lire une telle haine, une aversion tellement féroce qu'il se mit instinctivement en garde.

Une appréhension confuse traversa son esprit.

Il se sentit menacé, combattu... et il se dit que la seule arme qu'il avait pour sa défense, c'était cette lettre que Grâce avait eu l'imprudence de lui écrire, et dont elle comprenait trop tard toute la portée.

Alors, après un instant de silence durant lequel il chercha sa réponse, il se crut en droit de déguiser la vérité.

Il voulut garder par devers lui cette terrible preuve, et alors, il répondit froidement :

Je suis fâché de ne pouvoir me rendre au désir de Grâce : cette lettre, je ne l'ai plus, je l'ai brûlée !...

Joë Egerton fit vivement un mouvement de recul.

—Brûlée ! répéta-t-il avec un éclat de rire sardonique. Brûler une lettre de Grâce Hautrope ! Voilà, cousin, un sacrilège que je vous crois incapable de commettre. Ces papiers-là se portent sur le cœur jusqu'à la mort, ou se rendent à celles qui les ont écrits. Quant à les brûler ou à les déchirer, allons donc !...

M. de Blignac devint très pâle.

Un autre homme que Joë Egerton eût senti certes à cet instant tout le poids de sa colère.

Mais il regarda d'un œil de pitié la difformité de son cousin, et redevenant maître de lui :

—Je crois, Joë, lui dit-il tranquillement, que l'on vous a monté la tête. Je vous répète que je me suis défait de cette lettre. Je ne puis vous dire autre chose. Par conséquent épargnez-moi tout commentaire blessant, que, de votre part, je persisterais à ne point relever. Nous n'allons pas nous couper la gorge, n'est-ce pas, à propos

d'un papier sans conséquence ; si le cœur vous en dit, car je vois dans vos yeux que vous devenez très méchant, moi, je m'y refuse absolument...

—Oui, ricana Joë Egerton, vous me jugez un adversaire indigne de vous. On ne se bat pas avec un bossu, n'est-ce pas ?... Et pourtant.....

Il n'acheva point, un « hum ! » très accentué se fit entendre derrière lui.

Yves-Marie Brien, avec son sans-façon ordinaire, se jetait au milieu de la conversation pour demander à son maître :

—Faut-il charger les malles sur la voiture ? Jamais tout le bazar de mon capitaine ne tiendra là-dessus

—Non, répondit M. de Blignac, heureux de trouver une diversion et de couper court à cette scène pénible, laisse les bagages dans ma chambre. Tu viendras les chercher ce soir avec un autre fiacre.

Et montant dans la voiture tandis que le fidèle Brien lui tenait la portière et grimpait lestement auprès du cocher :

—Adieu, cousin, dit-il à sir Joë, je regrette ce qui vient de se passer entre nous. Non, au revoir, je veux vous serrer la main, lorsque votre moment de méchante humeur sera passé. Je dînerai au cercle.

Sir Joë ne répondit point.

Il se sentait en proie à une rage froide.

Battu ! vaincu ! Raoul de Blignac s'était moqué de lui.

Et par dessus tout, cette phrase qui revenait entre ses dents serrées :

—Que va dire Grâce ?

Très calme en apparence, elle l'attendait à la même place.

—Et bien ? fit-elle en l'interrogeant en même temps du regard

Mais à son visage bouleversé, elle comprit aussitôt qu'il avait échoué.

—Il refuse donc ?

Et son front si pur se barra d'un pli profond.

—Oui, répondit-il avec accablement, il prétend qu'il l'a brûlée.

—Il ment ! répondit-elle avec véhémence.

—C'est ce que je lui ai dit : on ne brûle pas une lettre de vous, Grâce !...

Elle leva les yeux d'un air étonné, mais elle voila son regard et se répondit tout bas :

—Surtout celle-là ! Remettez-vous, mon bon Joë, reprit-elle tout haut. Il n'y a pas de votre faute. Je le devine bien. Vrai, je croyais Raoul incapable de se servir d'un procédé indigne d'un galant homme.

—Qu'allez-vous faire ? demanda Joë.

—Rien... Je vous avoue que je ne sais à quel parti m'arrêter. Tenez, Joë, laissez-moi ; toute cette matinée pleine d'émotions m'a énervée au dernier point. Je vais monter à cheval, faire une grande course, me briser. J'ai besoin de remettre mes idées en ordre. Après, nous verrons. Revenez ce soir. Je serai plus calme. Surtout pas

d'histoires avec M. de Blignac. Ne le revoyez même pas, je vous prie.

Joë avait pris son chapeau. Il obéissait sans mot dire.

Il avait déjà la main sur le bouton de la porte, lorsque, se retournant avec lenteur, il darda sur elle ses yeux perçants en lui disant :

—Voulez-vous que je tue Raoul ?

—Non, non, répliqua-t-elle avec un sourire un peu forcé. Comme vous y allez, mon bon Joë ! Pas de sang... pour le moment, du moins. Je crois, si vous voulez connaître tout le fond de ma pensée, que Raoul va faire un retour sur lui-même et que, sous enveloppe, il renverra la lettre à mon adresse.

Elle ne pensait point un mot de ses paroles, mais elle voulait gagner du temps, remettre ses idées en ordre et raisonner avec calme. Le refus de M. de Blignac la mordait au cœur.

—Au revoir, Grâce, à ce soir, alors. Mais souvenez-vous de ce que je vous ai dit. Ce n'est pas une parole vaine : je suis à vous corps et âme. Et si Raoul se met en travers de votre route, je tuerai Raoul... vous entendez, comme un chien.

—Merci, Joë, lui répondit-elle en lui tendant la main, merci, à ce soir.

Quand elle fut seule, elle se leva, se tordit les bras, tandis qu'à travers ses paupières baissées passait un flamboiement et elle murmura :

—Cette lettre !... folle que j'ai été de l'écrire ! Il me la faut pourtant !... Je l'aurai !...

La journée se passa sans aucun événement.

Grâce rentra du bois après une course enragée ramenant un cheval fourbu.

Elle était maintenant revenue à elle-même.

Cette lettre, elle la voulait sans doute, ainsi qu'elle l'avait dit, mais le tout était de s'y prendre. Pour cela, divers moyens étaient à sa portée.

—J'y mettrai le prix se répétait-elle avec un mauvais sourire.

Le prix ! Qu'entendait-elle par ces paroles ?

Irait-elle se traîner aux pieds de Raoul, le supplier de ne pas la perdre, de mettre un terme au tourment de sa vie ? jouerait-elle une scène de larmes, d'amour désespéré ?

Non !... rien de tout cela... mauvais moyens

Alors, faire reprendre la lettre de force, puisqu'il ne voulait pas la céder de bon gré ?

A l'heure du repas, elle passa chez sa mère.

Lady Hautrope, toujours souffrante, la pria de se mettre à table sans elle.

On sait la liberté grande dont jouissent les jeunes filles anglaises. Grâce dans une charmante toilette fit les honneurs du dîner à son cousin, sir Joë, avec lequel elle demeura en tête-à-tête.

D'ailleurs, le gentleman n'était point compromettant. Miss Hautrope fut étincelante de verve et d'esprit, et sir Joë, lui rendit vail-

lamment la réplique. On eût dit, à les voir, à les entendre, que la lettre était sortie de leur esprit.

Le repas terminé, Grâce dit à son cousin :

— Joë, je monte un instant chez ma mère pour prendre de ses nouvelles,—une bonne fille doit se conduire ainsi,—et je descends auprès de vous. Je vous ferai un peu de musique. En attendant, fumez un cigare dans le jardin. Il fait doux, votre cigare terminé, vous me retrouverez à cette même place.

Joë Egerton suivit le conseil de sa cousine. Sous un massif de charmes dissimulant le mur de l'avenue Friedland, un banc se trouvait juste à point, il s'assit-là savourant les bouffées d'un pur havane.

Une seule idée dans son cerveau :

—Comment faire céder Blignac ?

Il était plongé dans ses réflexions, cherchant toujours un moyen, lorsqu'il entendit bruire à son oreille un sifflement léger.

En même temps, une corde, une lanière s'enroula autour de son cou et il tomba comme une masse sur le sable du jardin.

VI

Joë Egerton était demeuré sur le sol, pareille à une masse inerte, une bête assommée.

Une, deux, trois secondes s'écoulèrent sars qu'il fit un mouvement.

Alors, derrière un massif, un imperceptible craquement se fit entendre.

Un homme, avec une légèreté, une agilité de reptile, se laissait glisser le long de l'un des charmes, au milieu des feuilles duquel il était tapi.

Une fois pied à terre, il s'arrêta encore, se coulant le long des troncs d'arbres, se dissimulant dans les branches de la haie vive.

Il regardait sa victime, il s'assurait de son insensibilité, de sa mort.

Satisfait de son examen, sans bruit, avec des précautions infinies, s'approcha du corps de sir Joë, et se pencha vers lui.

Il ne put retenir un cri étranglé.

Bondissant comme un chat-tigre, le terrible bossu lui avait noué ses longues mains autour du cou et à son tour lui arrêta net la respiration.

Dans le portrait que nous avons tracé du nain difforme, il a été dit quelques mots de son irrésistible vigueur.

Nous ajouterons qu'en regard de ses qualités mauvaises, de sa méchanceté envieuse et simiesque, sir Joë possédait un réel courage et une intrépidité à toute épreuve. Ajoutons-y un sang-froid superbe dans la lutte et en face du danger, et le lecteur comprendra aussitôt la scène.

Sir Joë avait senti l'attaque dirigée contre lui.

Un inconnu, un ennemi cherchait à l'étrangler au moyen d'un lazzo, d'une mince courroie de cuir.

Le procédé n'était pas neuf. Les cours d'assises n'ont-elles pas retentit des hauts faits des étrangleurs de Londres, de ceux de Paris, avant de servir de thème à l'imagination de plus d'un romancier !

N'y a-t-il pas eu les Thungs, les *garotters* indiens et tout Paris n'attendait-il pas anxieusement, à certaines époques, que Féringha eût parlé !

Il avait donc eu, comme un éclair, la perception nette de l'attaque, et aussi de la façon dont elle était dirigée.

Et dans cette circonstance, sa difformité avait admirablement servi.

La courroie était bien tombée sur ses épaules, lancée d'une main exercée, mais l'assassin n'avait pu serrer le nœud coulant qui la terminait autour du cou de sir Joë.

Joë Egerton n'avait pas de cou.

Encore avait-il eu soin de rentrer sa tête entre ses épaules. Si bien que la courroie ne rencontrant point de temps d'arrêt, avait glissé des deux côtés le long de la nuque et du visage.

Mais la violence de la secousse avait été telle, qu'il avait été jeté sur le sable.

Une fois là, il y était demeuré, faisant le mort.

Sa réflexion avait été celle-ci :

—L'individu qui m'attaque est, sans aucun doute armé. Si je me débats, il me plantera un couteau entre les deux épaules, et ma misérable bosse ne me préservera pas d'une mort sûre. Peut-être a-t-il même un revolver, et alors, si je donne signe de vie, je lui sers de cible à distance.

Tout au contraire, si je réussis à lui faire croire que je suis passé de vie à trépas, il va sans aucun doute s'approcher de moi pour me dévaliser.

Joë Egerton était convaincu qu'il avait affaire à un voleur.

—S'il me touche se disait-il encore, je lui saute à la gorge, et ma foi, au petit bonheur. Quand je tiens, je ne connais pas de boxeur capable de me faire lâcher prise. L'étrangleur pourrait bien être étranglé à son tour.

Ce qui avait eu textuellement lieu.

Sir Joë et l'assassin se débattaient sur le sable.

À la lueur des étoiles, le premier des deux vit même son agresseur porter la main à sa ceinture, mais la main retomba inerte, un râle s'échappa de la gorge serrée du bandit et, perdant connaissance, il se laissa aller sans force au beau milieu de l'allée, tandis que sir Joë se relevait en poussant un fort soupir de soulagement.

Sa première pensée fut d'appeler un domestique et de lui donner l'ordre d'aller chercher un sergent de ville pour prendre possession du maladroit assassin.

Mais il renonça à cette idée.

Ce voleur n'était peut-être que l'éclaireur, le hulan de toute une bande.

Peut-être ne pénétrait-il avec effraction dans l'hôtel Richemond que pour en faciliter l'accès à ses complices.

La colossale richesse de lord Arthur, légendaire aussi bien à

Paris qu'à Londres, était de nature à tenter l'avidité des escarpes, aigrefins, pick-pockets et voleurs de toutes les espèces.

Mieux valait s'emparer de lui sans bruit et faire soi-même l'enquête.

De plus, il craignait, en faisant appel à la police, d'effrayer Grâce Hautrope, qui devait à cette heure l'attendre dans le petit salon où nous avons déjà conduit le lecteur.

Enfin, d'un autre côté, il n'était pas fâché, après avoir pris au préalable mille précautions pour lui éviter toute surprise et toute crainte, de lui montrer de quoi était capable un contrefait infirme qui avait pu sortir sain et sauf d'une aventure où les mieux doués et les mieux trempés auraient eu dix chances contre une de laisser leur peau.

Les deux crampons du bossu avaient opéré avec une telle vigueur, que l'étrangleur demeurait toujours plongé en pleine syncope.

Sir Joë eut donc tout le temps de mettre à exécution une nouvelle idée qui venait de poindre dans son cerveau.

Sortant de sa poche un élégant petit couteau à manche d'écaille, il coupa une branche de noisetier de la grosseur de deux pouces. Il lui donna une longueur de vingt centimètres, et de la pointe—sir Joë n'était point tendre—il entrouvrit les dents de l'évanoui. Avec son mouchoir tourné en corde, et noué aux deux bouts, il assujettit ce bâillon, après l'avoir mis en place, à seule fin d'empêcher son vaincu d'appeler au secours dans le cas où il reprendrait connaissance.

Cela fait, il attira à lui la courroie de cuir qu'il avait failli si bien utiliser à son dam. Elle était souple, mince et longue.

Cette longe fut plus que suffisante pour entortiller son homme et le ficeler comme une véritable carotte de tabac, le mettant dans l'absolue impossibilité de remuer pied ou patte.

Cela fait, il répara autant que possible le désordre de sa toilette qui avait été, on le conçoit, un tant soit peu frippée dans la lutte qu'il venait de soutenir et, le cœur léger, marcha d'un pas allègre vers le petit salon donnant de plein pied dans le jardin.

Bientôt son oreille fut frappée par les accords de piano.

En l'attendant, Grâce Hautrope charmait ses loisirs en exécutant de main de maître une mélodie de Schumann.

Il entra sur la pointe du pied. Mais elle s'arrêta bientôt.

—Le cigare a été suivi d'un autre, dit-elle d'un ton de gracieuse raillerie. Voici tout un grand quart d'heure que je vous attends.

Elle s'arrêta au milieu de sa phrase en ouvrant de grands yeux et demanda :

—Mais ! mon bon Joë, vous vous êtes donc roulé dans le sable du jardin ?

Le fait est que le frac et le pantalon noir de Joë étaient encore, malgré son soigneux essuyage, souillés, par grandes places, de poussière.

—Parfaitement ! répondit-il avec un éclat de rire, charmé de cette facile entrée en matière. Je me suis roulé ou plutôt on m'a roulé dans le sable de cette allée qui se trouve au bout du jardin.

On vous a roulé, répéta-t-elle en agrandissant ses yeux ? Oh ! qui, donc ?

—Mais un individu dont j'ignore les noms et prénoms, vu qu'il a omis de se faire régulièrement présenter à moi, et qui a cherché de son mieux à m'étrangler.

Et, en quelques mots, tournant son aventure au comique, il raconta l'attentat dont il avait failli être victime.

Et, en terminant, il conclut :

—Vous voyez, chère Grâce, que cela peut quelquefois servir d'être bossu !...

La jeune fille, assise sur le tabouret de piano, son beau visage tourné vers la porte, sur le jardin, était demeurée pensive aux dernières paroles prononcées par son cousin.

—Et... il est là... dit-elle en hésitant. Il est resté là... vous en êtes sûr.

Et du doigt elle désignait par la baie noire les nombreuses profondeurs du parc.

—Mais oui ! répliqua sir Joë, avec un sourire modeste de triomphateur.. C'est moi qui ai fait les nœuds, et je vous prie de croire que si la respiration lui revient, comme je l'espère, il est incapable de reprendre son vol... Tiens ! c'est presque un mauvais jeu de mot, termina-t-il, car il était enchanté de voir Grâce prendre autant d'intérêt à son aventure.

La jeune fille s'arrêta de nouveau... Elle n'osait point ; mais l'amour des situations excentriques reprenant le dessus, peut-être aussi un dessein caché, inconscient, encore dans son fort intérieur, à l'état d'ébauche, elle demanda avec câlinerie à sir Joë :

—Un voleur ! cousin Joë, un vrai voleur ! Et il est là, dites-vous !... Oh ! que ce doit être amusant !... Vrai ! Vous devriez bien me le montrer.

Au fond il ne demandait pas mieux. Pour se bien faire venir de la belle Grâce, pour faire montre de sa force, de son courage, il serait entré devant elle dans une cage de bêtes féroces. Cependant, au nom du *cant*, en prenant les convenances pour prétexte, il crut de son devoir de se faire prier un peu. Mais ce n'était que pour donner plus de valeur et de de charme à sa concession.

—Réellement ! fit-il, vous voulez que je vous amène ce misérable ici... Mais ensuite, il faudra le faire sortir. Les gens !... que diront-ils ?... Enfin, puisque vous le voulez absolument... je vais vous le chercher et je vous l'apporte.

Quelques instant plus tard, portant sans effort son fardeau humain, il opérait une entrée triomphale dans le petit salon

L'homme ficelé, baillonné se laissait faire ; bien qu'il eût repris connaissance, il n'essayait pas de se défendre, ni de briser ses liens. Encore eût-il pu, bien que réduit à l'impuissance, faire quelques efforts. Non !... ses yeux seuls, des yeux brillants comme des escarboucles, papillottant sous l'éblouissement des torchères et des bougies du boudoir, disaient l'anxiété et l'angoisse qui s'agitaient en lui.

Sir Joë avait déposé l'homme sur le tapis du salon.

Debout, le surplombant, Grâce Hautrope le regardait avec curiosité.

— Cousin, fit-elle au bout de quelques secondes, déliez-le, enlevez-lui son baillon, et tâchons de savoir ce que cet individu est venu faire ici. Ça va être très amusant de jouer au juge d'instruction.

Joë Egarton fouilla au préalable les poches de son prisonnier, s'assura qu'elles ne contenaient point d'armes à feu, lui enleva un couteau-poignard qui, dans un étui de cuir, était passé sa ceinture, et obéissant à Grâce Hautrope, se mit en devoir d'ôter le bâillon et de dévider la longue lanière de cuir.

La jeune fille, curieuse de voir une arme d'assassin, s'était emparée du poignard que sir Joë avait déposé, à portée de sa main, sur une petite table d'ébène à incrustations de nacre.

— Oh ! s'écria-t-elle, c'est étrange ! Un poignard d'Indien. Et ce n'est pas une contrefaçon anglaise. Tenez, voici la marque de la fabrique de Mindnapour. Le fourreau de cuir est gaufré de caractères tamouls ! Oh ! que c'est curieux !... que c'est étrange !

Lord Hautrope avait été longtemps gouverneur de l'une des provinces de l'Inde anglaise. Les premières années de l'enfance et même de l'adolescence de la jeune fille s'étaient écoulées sous ce ciel de feu. Elle connaissait les coutumes hindoues et parlait elle-même la langue tamoul, ayant été élevée par une nourrice qui lui avait appris son idiome.

Une fois délié, le prisonnier de sir Joë s'était d'un bond dressé sur ses pieds.

Et il apparut alors en pleine lumière.

Très maigre, l'air égaré, c'était un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, au teint fortement cuivré, aux lèvres charnues, complètement imberbe.

Sa chevelure d'un noir d'ébène, encadrait son visage en longues mèches lisses. Nerveux, ascétique, d'une musculature redoutable, il regardait sir Joë avec une stupéfaction profonde, en ayant l'air de se demander sans doute :

— Comment, c'est cet avorton qui m'a étranglé, attaché et apporté ici ?

Grâce Hautrope, au comble de sa stupéfaction, ne pouvait cesser de le regarder.

— Mais, finit-elle par dire, c'est un Hindou !... Comment se fait-il qu'il soit entré chez lord Richemond pour le voler ?...

L'homme darda sur elle des yeux étincelants, et répondit en excellent anglais, idiome dont s'était servie miss Hautrope :

— Vous vous trompez, je ne suis pas un voleur.

Un éclair de surprise, aussitôt éteint, brilla dans les yeux de Grâce Hautrope.

Elle regarda attentivement l'homme qu'elle avait devant elle, flairant un mystère et cherchant à découvrir un indice qui pût la mettre sur la voie.

Rien dans le costume de celui-ci ne pouvait attirer l'attention. Une vareuse sombre, un pantalon de même étoffe s'engouffrant

dans de courtes bottes, une ceinture de cuir pour soutenir le poignard que sir Joë lui avait enlevé : c'était tout.

Lui, s'était plongé dans une indifférence admirablement jouée. Son premier mouvement de surprise passée, il demeurait là les bras raidis le long de son corps dans une posture d'esclave vraiment humilié.

—Ah ! tu n'es pas un voleur, fit Grâce Hautrope en dardant sur lui des yeux glauques. A qui pourrais-tu faire croire pareille sottise !... Tu n'es pas un voleur ? Que viens-tu donc faire en franchissant le mur de cet hôtel ?...

L'homme ne broncha point. On eût dit qu'à cet instant il ne comprenait plus l'anglais.

—On peut te livrer à la justice.

L'ombre d'un sourire superbe vint errer sur ses lèvres.

—On peut t'étrangler à ton tour, toi qui voulais étrangler les autres.

Même stoïcisme inerte.

Le cuivré, maigre, nerveux, semblait défier tous les supplices.

Sir Joë jubilait.

Il trouvait la scène curieuse. Son étrangleur commençait considérablement à l'intéresser.

Il ne comprenait pas bien pourquoi Grâce, une fois rassurée, une fois son originale fantaisie du face à face avec un voleur assassin satisfaite, ne lui faisait pas signe d'appeler un constable français, un sergent de ville, lequel avec tous les égards dus au rang d'un sujet de la haute pègre, se chargerait de sa personne et de son avenir.

Mais miss Hautrope ne paraissait nullement pressée de donner une solution à cette scène ; elle semblait, tout au contraire, y prendre un curieux plaisir.

Et lui, il attendait patiemment que ce caprice féminin prit fin, tout en ne quittant pas l'homme du regard.

La jeune fille était entêtée. Elle s'était fiché sous son bonnet, — terme consacré, car sa luxuriante chevelure semblait défier toute fontange, — elle s'était fourrée dans la tête qu'elle ferait parler cette statue de bronze

Or, elle savait par expérience qu'un Hindou pris en faute supporte les plus cruels supplices plutôt que de se laisser aller à un aveu.

—*Poh ! naï !* — Arrière ! chien !... fit elle tout d'un coup en tamoul, et feignant une grande colère, tu n'es qu'un misérable paria tout prêt à renier ses dieux. Arrière ! être impur, mes lèvres sont salies de l'air que tu respires.

Disons que la plus cruelle injure que l'on puisse faire à un Hindou, c'est de l'appeler paria, c'est-à-dire un être appartenant à la caste la plus abjecte.

D'abord, en entendant parler la langue de son pays, le prisonnier de sir Joë n'avait pu conserver son masque de glace.

Un éclair de joie folle avait brillé malgré lui dans ses noires

prunelles. Ses paupières avaient battu la chamade, un tremblement nerveux l'avait instantanément saisi.

C'est en vain qu'il s'était subitement recoulé en bronze.

Le mot : *Arrière, chien !* lui semblait dans l'idiome béni du pays natal, une musique céleste.

Mais lorsqu'il s'entendit traiter de paria !... une flamme brilla au fond de ses orbites. Il ne fut plus maître de ses paroles, sa langue se délia et ce fut avec une volubilité tout asiatique qu'il répondit :

— Je ne suis pas plus un paria que je suis un voleur. Je consens à voir mon âme passer après ma mort dans le corps d'un chacal ou du plus immonde des chiens si je n'ai pas dit la vérité.

Grâce ne fut point maîtresse, elle non plus, de dissimuler sa satisfaction.

Elle était parvenue à vaincre cet obstiné mutisme.

Alors, continuant à lui adresser la parole dans cette langue tamoul dont elle connaissait jusqu'aux moindres finesses, elle reprit :

— Tu ne peux donc pas avouer pourquoi tu es entré ici ? Que venais-tu y faire ?

Silence obstiné.

— Pourquoi voulais-tu étrangler ce gentleman, si ce n'est pour lui voler sa bourse, sa montre, ses bijoux ?

Il allait répliquer, lorsque sir Joë Egerton prit la parole.

Cette fois, il s'exprima en français, car il n'oubliait pas que son prisonnier entendait fort bien l'anglais.

— Comment ! fit-il, en montrant ses dents pointues, vous avez réussi à le faire parler, ce singe !... Mais c'est un succès, ma chère Grâce, un vrai succès... Et que vous débitez-il, s'il n'y a point d'indiscrétion, dans son baragouin ?

Cette plaisanterie ne fut point sans doute du goût de miss Hautrope, car elle répliqua d'un ton sec qui fit baisser la tête à son serf :

— Ce n'est point la peine de me couper la parole, mon bon Joë. Je vous en prie, tant que durera cet entretien, qui m'intéresse beaucoup, faites moi donc le plaisir de vous taire !

Il ne fallut point le lui répéter.

Sir Joë s'incrusta dans son fauteuil et son rôle se borna désormais à une surveillance complètement passive.

Grâce put donc recommencer sa question.

Et son interlocuteur consentit, cette fois, à lui répondre :

— Ce n'est point à ce buffone — il comparait irrévérencieusement dans son langage, sir Joë à un bœuf bossu — que j'en avais. Mais il faut croire que les *mentrans*, les esprits, m'ont troublé les yeux et la cervelle, car ce n'est pas lui qui a l'habitude de...

Il ne put continuer.

On frappait trois coups rapprochés à la porte du petit salon.

Et sans attendre l'autorisation, la tête embroussaillée et goguenarde d'Yves-Marie Brien apparut dans un entrebaillement à peine suffisant de la porte.

— Pardon, excuse la compagnie, fit-il avec toutes les démonstra-

tions d'une humilité complète. Suis fâché au-delà de tout de venir troubler la société, mais faut vous dire que lord Arthur Riche-
mond, ayant emmené avec lui les domestiques parlant français, sauf le suisse, mais il ne peut pas laisser sa loge, et pour *lorsse*, je me trouve tout seul avec les portes fermées. Même que je ne puis pas avoir le bazar de mon capitaine qu'il m'envoie chercher. Et c'est rapport à ça que je suis venu *iôsser* à la porte. Enfin, suffit, je me suis expliqué, et j'attends au port d'armes. Y a pas d'offense.

Et ses yeux malins, tout en parlant, inspectaient la scène dans tous ses détails.

Il lorgnait « *le jaune* », comme il disait dans son jargon tout spécial, et il se demandait ce que cette « *peau de citron* » pouvait faire là, à pareille heure, dans la société de la fille mylady Hautrope et de sir Joë Egerton.

Cette investigation ne pouvait être du goût de l'orgueilleuse Grâce Hautrope, car elle lança un coup d'œil foudroyant au vieux matelot, tandis qu'elle disait à sir Joë :

— Donnez donc aux domestique l'ordre de servir cet homme, et qu'il s'en aille !

Moins patient encore, le petit bossu se dressa sur ses pointes, et désignant la porte à Yves-Marie Brien, lui cria d'une voix grêle et furieuse :

— Sortez !

— Sortez ! répéta en grognant le Breton... faudrait d'abord que je soye entré, pour sortir. Avec ça qu'elle est agréable, leur cassine à ces avaleurs de gin !... pour qu'on y reste à faire de vieux os ou à y pourrir.

— Sortez, vous dis-je, répéta sir Joë de plus en plus hors de lui, ou je vais vous jeter dehors !...

— Ça, minute ! gronda encore Brien, et d'un coup de langue il assura le pruneau qui lui grossissait la joue. Minute que je dis.

Et baissant la voix encore davantage, il ajouta :

— Maintenant que nous n'héritons plus, faut pas croire qu'il va continuer à me tarauder longtemps, ce bisque en coin. C'est méchant comme un mauvais caïman, ces bêtaites-là. Dans le commencement, ce que c'est d'avoir bon cœur, il me faisait à penser une sorte de pitié. Voir maintenant, c'est tout changé, que je suis sûr qu'il est aussi doux qu'un âne longé...

Joë Egerton, s'était dirigé vers la porte, après avoir porté la main à un timbre, force fut à Brien de retirer sa tête de l'entrebaillement ; mais il ne le fit pas sans jeter un dernier conp d'œil à la « *peau de citron* » dont la présence, en pareil lieu et en semblable négligé, l'intriguait fort.

Sir Joë, au comble de l'énervement, donnait un ordre précipité au domestique, accouru à son coup de sonnette, et du geste qui lui était habituel lorsqu'il était en colère, il agitait ses grandes mains menaçantes.

— Donne l'air à tes avirons, ronchonnait Brien, tout en battant en retraite, ça ne t'avancera pas à grand'chose, mon joli jeune homme.

Il a de beaux grappins d'abordage, se répétait-il souvent, car lui seul, peut-être, avait deviné sous cette frêle et maladive enveloppe une terrible musculature, mais j'ai aussi à mon apt des pattes d'ancre qui ne sont pas moisies, et si jamais nous nous crochons, comme j'en ai idée, faut pas qu'il se coule dans la cervelle qu'il aura affaire à une vieille carcasse en relingue.

Quelques instants plus tard, Brien, Yves-Marie, était en possession de tout le *bazard* de son capitaine.

Son premier soin, en retrouvant M. de Blignac, fut de lui raconter l'étrange rencontre qu'il avait faite dans dans le petit salon de l'hôtel Richemond.

Involontairement, Raoul pensa aussitôt à l'Hindou au pouvoir duquel il avait vu se débattre Niama. Il songea également à l'apparition du même individu qu'il avait cru reconnaître guettant aux abords de l'hôtel de lord Arthur.

Cependant celui qu'il avait eu devant lui dans les salons de l'ambassade était à coup sûr un homme d'un certain âge, tandis que Brien parlait d'un jeune homme ayant « une belle pièce de vingt-cinq ans, » ainsi qu'il s'exprimait.

Donc ils étaient au moins deux, car M. de Blignac établissait entre ces divers personnages une corrélation directe.

Et il n'avait point tort. La scène qui se continuait avenue Friedland lui donnait absolument raison.

Brien sorti, sir Joë Egerton ayant regagné son fauteuil, l'Hindou dompté par le terrible ascendant de Grâce Hautrope, se laissait aller à un peu plus de confiance.

Il tenait beaucoup à ce que l'on fut certain qu'il avait dit la vérité.

—Tu affirmes que ce n'est pas à celui-là, et elle désignait sir Joë dans son angle, que tu en voulais ! Tu le jures par la triple incarnation ?...

—L'Hindou jura, prononçant le serment le plus solennel.

Grâce fut certaine de ne point être trompée cette fois ; elle savait que pas un Hindou n'oserait mentir en pareille circonstance, c'est-à-dire commettre un semblable sacrilège.

—Alors, qui voulais-tu étrangler ? demanda-t-elle, en dardant sur lui ses prunelles étincelantes et en essayant de pénétrer jusqu'au fond de son âme.

—C'est un autre, répondit il en hésitant, un jeune homme, grand, bien fait. Un officier de marine qui habitait hier encore cet hôtel. J'en suis certain.

Grâce et sir Joë échangèrent un regard expressif.

Cet homme voulait assassiner Raoul de Blignac !

Pourquoi ?

Dans quel but ?

—Que t'a-t-il fait, demanda la jeune fille ? Pourquoi voulais-tu sa mort ? Que t'a-t-il fait ?

—A moi, rien ! Mais... j'obéis aux ordres du maître.

Il prononça ce dernier mot presque à voix basse et en proie à une mystérieuse terreur.

On eût dit qu'à cet instant il éprouvait un pressentiment funeste de ce mot : « le maître ! » était pour lui un arrêt de mort.

Grâce ressentait une joie intense.

Elle nageait en plein roman.

Un roman de vengeance et de haine !

Sans qu'elle s'en doutât, des auxiliaires venaient à elle. On en voulait aux jours de Raoul, de ce Raoul qui avait le droit de la mépriser désormais et qui, dans ses mains, possédait la preuve de son infamie, preuve dont il refusait de se dessaisir.

Pourquoi en voulait-on aux jours de Raoul ?

C'était là la clé du mystère.

Il fallait arriver jusqu'à ce « maître » par son seul titre inspirait une grande frayeur à ce misérable instrument qu'ils avaient sous les yeux.

C'était donc la guerre qui commençait, une guerre de perfidies, de trahisons, d'embûches, et Grâce Hautrope se sentait taillée pour cette tâche.

Bien plus, le diable qui tient en mains la veine, se déclarait pour elle et mettait complaisamment des atouts majeurs dans son jeu.

— Quel maître ? demanda-t-elle doucement.

Il secoua la tête sans répondre.

Là, on en était certain, on se heurterait à un invisible entêtement.

— Et sais-tu pourquoi, questionna-t-elle encore, il faut que l'autre meure ?

Second signe négatif.

Il est évident que le malheureux disait la vérité. Il ignorait le motif de l'œuvre qu'il avait l'ordre d'accomplir.

Toute cette partie de l'entretien, nous l'avons dit plus haut, avait lieu en tamoul. Sir Joë n'y comprenait donc point un traître mot.

Il avait remarqué cependant l'effroi de l'Hindou.

Grâce s'était tue, perdue dans sa tension d'esprit. Il se hasarda à l'interroger.

En quelques mots brefs, précis, elle le mit au courant de l'aventure.

— Tiens ! tiens ! tiens ! sir Joë Egerton, en graduant ces trois exclamations d'une satisfaction croissante, mais nous sommes d'heureuses créatures !

« Encore un peu nous n'aurions qu'à nous croiser les bras, et notre bien-aimé cousin de Blignac passerait certainement de vie à trépas, sans que nous n'y soyons pour rien. Car voilà des gaillards qui, j'en suis sûr, ne le lâcheront pas. Ça tient comme la peste, ces êtres !... »

La jeune fille leva sur lui ses yeux froids :

— Ce n'est pas cela que je veux, mon bon Joë, dit-elle avec lenteur.

— Oui ! oui ! répliqua-t-il, je vous comprends. Vous voulez être de la partie. Vous voulez entrer dans le jeu de ces aimables inconnus, ou plutôt les mettre dans le nôtre. Eh ! mais, ce doit être fai-

sable, ma chère Grâce, très faisable. Et vous savez ce que je vous ai dit, vous pouvez compter sur moi.

—Je le sais, Joë. Nous avons fait un pacte. Et je n'ai nulle envie de le rompre.

—Moi non plus ! Et puis, vous l'avouerez-je, je travaillerai avec une douce jouissance à la suppression de cette excellent Blignac. Je n'ai point de préjugés, ma chère Grâce, je vous l'ai dit. Et cet être parfait que vous avez adoré.—non, ne vous fâchez point,—aimé un temps soit peu, a toujours eu le don de m'être essentiellement désagréable.

—Je le sais, je le sens. Vous le détestez. Et moi je le hais !... La lettre qu'il refuse de me rendre, il me la faut, je la veux !... Et je ne l'aurai, j'en suis certaine, qu'avec sa vie.

—Eh bien ! nous les lui prendrons l'une et l'autre, ma chère Grâce. Je n'y vois aucune espèce d'inconvénient pour ma part.

—Alors, c'est sur l'heure que nous allons nous mettre à l'œuvre.

—Je suis prêt. Ordonnez et j'obéirai. Et vous verrez que vous n'aurez pas à vous plaindre de votre esclave.

—Eh bien, il faut, c'est la première chose à faire, il faut savoir où va cet homme, quels sont ses tenants et ses aboutissants. Lui, certainement ne peut rien nous apprendre de plus : donc, il nous est nécessaire de remonter à la tête. C'est votre avis, n'est-ce pas ?

—Parfaitement. Nous devons y arriver coûte que coûte.

—C'est bien, mais je vous avoue que je ne trouve pas immédiatement le moyen. Je suppose que nous laissons aller cet homme. Il va nous glisser des mains comme une anguille, et au milieu de cette fourmillière qui se nomme Paris, il nous sera impossible de le retrouver. Il est à jamais perdu pour nous. Le suivre ! Il aura de la méfiance et saura bien dépister nos poursuites.

—Peut-être, répliqua sir Joë. Si vous acceptez ce que je vais vous proposer, je crois qu'il ne m'échappera point. Le suivre, non, vous avez raison, la chose nous deviendrait impossible, c'est le précéder qu'il nous faut. Et c'est moi-même qui m'en chargerai si vous le voulez bien.

Sir Joë expliqua alors à Grâce qu'il allait sortir le premier de l'hôtel, par la grande porte, et qu'il irait se poster à l'intersection de l'avenue Friedland et de la rue de Châteaubriand, le derrière des jardins y dormant.

C'est par la porte dérobée du parc que miss Hautrope ferait évader le prisonnier.

Elle le laisserait libre, et Joë Egerton, à longue distance, prendrait la direction de l'Hindou et connaîtrait l'endroit où il devait se rendre.

—Et ne craignez point que je le perde, termina-t-il ; je vois dans l'obscurité comme un chat et je cours comme un basque. Une seule chose m'inquiète c'est de vous laisser seule avec cet individu. Vous n'aurez pas peur ? Il est sans armes et vous avez entre les mains le poignard que je lui ai enlevé... Mais enfin...

—Peur !... et elle haussa les épaules. Moi peur ! Vous voulez rire ! Mon cœur ne connaît pas la crainte, et mon bras ne saurait trem-

bler. Si ce malheureux, qui semble si défait à cette heure, osait lever la main sur moi, je l'étendrais à mes pieds, croyez le bien. Donc, mon bon Joë, faites-moi grâce désormais de vos inquiétudes sentimentales. Partez... et ne perdez pas notre homme!

Sir Joë Egerton allait lui obéir, lorsqu'elle l'arrêta d'un geste.

—Sotte que je suis! Votre plan est inapplicable... La porte du jardin est fermée à clef, impossible de la faire ouvrir. Comment le demander à un domestique? Ce serait se compromettre bien inutilement aux yeux des gens.

Joë Egerton se frappa le front et ses traits grimacèrent une contorsion joyeuse.

—J'ai le moyen! Je le possède! il se trouve une clef de la petite porte dans la chambre de lord Arthur. Je cours la chercher. Je la trouve et vous la rapporte.

Durant toute cette conversation, l'homme demeurait impassible. Il s'était assis dans un coin, sur le tapis, les jambes croisées et paraissait plongé dans la plus complète des indifférences.

Joë Egerton revint quelques minutes plus tard avec la bienheureuse clef.

Cela fait, il prit congé de la belle Grâce, en lui embrassant la main, ce qu'elle lui accorda de grand cœur.

Et quand elle jugea qu'il devait être rendu à son poste d'observation :

—Lève-toi, dit-elle à l'Hindou dans sa langue natale. Viens et suis-moi. Je vais te donner la liberté et la vie! tandis que je devrais te faire jeter dans un des puits de cette demeure, où jamais certes on n'irait te chercher.

Un éclair de joie et de reconnaissance brilla dans les yeux du jeune homme.

Il s'inclina, mit les deux genoux à terre et baisa le bas de la robe de miss Hautrope.

Evidemment, dans la longue conversation que Grâce venait d'avoir avec son cousin, le bon Joë, conversation à laquelle il n'avait pu rien comprendre, il avait cru qu'il n'était question que du supplice qu'on allait lui infliger et de la façon dont on devait le faire disparaître.

C'était bien la vie qu'elle lui donnait!

—Et surtout, lui recommanda la jeune fille, au moment où la porte tournait, sans bruit sur ses gonds et lui livrait passage, ne fuis pas, ne cours pas, ou sans cela les *pions*, les hommes de police, l'arrêteraient et te mettraient en prison.

L'homme fut dupe de cette injonction et fila sans mot dire.

D'un pas rapide, mais régulier, il s'engagea dans le lacs de petites ruelles qui avoisinent l'avenue Friedland et les abords de l'Arc de l'Etoile, se dirigeant vers le parc Monceau. Là il obliqua sur la droite et gagna le boulevard extérieur, se dirigea vers les Batignolles.

Il connaissait son chemin et n'hésitait point pour suivre sa route.

Deux ou trois fois il se retourna, sondant l'obscurité du regard,

prêtant une oreille attentive, s'assurant enfin que personne derrière lui ne relevait sa trace.

Nul bruit ne lui causa d'inquiétude, nulle ombre ombre n'éveilla son attention.

Au coin de la rue Lévis, qui donne sur le boulevard de Courcelles, se trouve toute une série de bouges infects, hôtels borgnes, tavernes salles, sombres, ruelles puantes, impasses infectes que l'édilité parisienne a jusqu'à présent respectés, mois qui disparaîtront avant peu, car ce sont là de véritables coupe-gorges.

L'homme s'arrêta devant un de ces antres et sonna à une porte basse surmontée d'une lanterne à vitres brisées, éclairée par un bec de gaz qui permettait de lire encore à peu près le mot *Hôtel*, privé seulement de deux de ses lettres.

Juste en face se trouvait une station de fiacres.

Sur le siège de l'une des voitures, un cocher ronflait à pleins poumons.

L'homme était rentré depuis tout au plus un quart d'heure, lorsque l'une des glaces de devant du fiacre s'affaissa doucement et laissa passer la tête grimaçante de sir Joë.

—Hein ! quoi ! grogna l'automédon d'une voix chargée de pituite. On y est, bourgeois.

—Chut, dit doucement sir Joë. Ne parlez pas si haut, mon ami. Voulez-vous gagner un louis, et cela sans faire une course ?

—Tiens, c'te bêtise, répliqua le cocher dont la diapason se mit au même niveau que l'organe de son interlocuteur. Deux plutôt qu'un, mon prince.

—Vous aurez le second après celui-ci, si vous accomplissez bien la commission dont je vais vous charger, et elle n'est pas difficile, vous allez en juger.

Le cocher empocha la pièce d'or en l'appuyant de ces mots :

Tout à vos ordres, patron.

—Vous voyez bien cet hôtel, fit Joë en désignant la hideuse maison. En bas se trouve un cabaret, un marchand de vin. Vous allez y entrer. Vous vous ferez servir à boire. Vous vous assurerez que dans l'intérieur de l'établissement personne ne surveille votre voiture.

—Pas malin, comme vous dites, jusque là, patron ! Et puis après ?

—Vous ferez signe au maître de cet établissement que vous avez deux mots à lui dire, et alors vous lui demanderez, dans le tuyau de l'oreille, s'il veut gagner une grosse somme d'argent : deux ou trois cents francs, par exemple ?

—Et pour cela, j'aurai mon second louis ?

—Oui, mon ami, et même un troisième. Car vous prierez le marchand de vin de vous suivre. Oh ! son absence ne durera que quelques minutes. Il montera dans votre voiture, prévenu par vous qu'il va y rencontrer quelqu'un qui a un service à lui demander.

—Pas malin ! répliqua en douceur le cocher tout joyeux. Je le connais, le mannezingue, c'est le père Durand, qui ne crache pas sur une pièce de cent sous. Vous pouvez être certain que je vas vous l'amener avant cinq minutes.

—Attendez, je n'ai point encore fini. Une fois le père Durand, ainsi que vous le nommez, dans votre voiture, vous remontrerez sur votre siège et vous marcherez, ne vous arrêtant qu'au bout du boulevard, à cinq cents mètres d'ici. C'est bien entendu, n'est-ce pas ? Que le marchand de vins monte dans la voiture et s'y installe sans dire un mot, comme s'il allait faire une course pour son propre compte.

Cinq minutes plus tard, pas une de plus, un gros homme, à figure réjouie, qui avait conservé l'insigne de sa profession, c'est-à-dire un grand tablier bleu, traversa la rue, se dirigeant vers le fiacre, dans lequel il s'installa sans mot dire aux côtés de sir Joë. La leçon avait été bien faite.

Le cocher monta alors sur son siège et le fiacre s'en alla droit devant lui, tout naturellement, au petit trot

VII

Sans dire un mot, en homme qui a compris tout droit la situation, le père Durand s'était glissé dans la voiture.

Dès le début de son expédition sir Joë avait la main heureuse, il tombait sur un individu de corde et surtout de sac, voleur à l'occasion, recéleur d'ordinaire, fort surveillé par la police et qui ne demandait qu'à manger le morceau toutes les fois que la chose pouvait lui être faisable.

Le père Durand se taisait donc, attendant qu'on l'interrogeât.

N'était-il pas tout aux ordres de son riche client ? Car c'était bien un client qui lui tombait de la lune, et ne faut-il pas être riche pour offrir à un marchand de vin de gagner dix louis ou plus en quelques secondes.

Jusqu'au boulevard de Clichy, au coin de l'avenue, le fiacre roulait au petit trot. Là, il s'arrêta, sir Joë ayant tourné le bouton du timbre.

Alors sans autre préambule :

—Vous tenez un hôtel meublé, demanda-t-il, en même temps un commerce de vins ?

—Oui, pour vous servir, mon bourgeois, répliqua le père Durand du ton le plus aimable ; j'ai des bijoux de chambre, avec tapis partout, pour trente-cinq francs par mois, service compris ; vue sur le boulevard, sans compter que, d'en bas, on peut se faire servir à déjeuner, à dîner ou à souper au choix, et de la cuisine, tout ce qu'il y a de fin.

A la lueur des lanternes et des becs de gaz, le père Durand, qui n'avait pas les yeux dans sa poche, s'était aperçu de l'exiguïté et de la difformité de la taille de sir Joë, et il en avait conclu que son client devait chercher un lieu écarté pour surveiller quelque intrigue romanesque.

Il était loin de compte.

Sir Joë était bien amoureux en effet, mais il était aux ordres de l'objet de son culte, la belle Grâce Hautrope, qui n'aurait jamais consenti à salir ses pieds blancs dans les taudis du père Durand.

—Veuillez m'écouter sans m'interrompre, reprit le jeune homme du ton sec qui lui était propre, en coupant court à l'énonciation des splendeurs de l'hôtel. J'ai besoin d'avoir des renseignements sur des personnes qui habitent votre maison. Je vous les paierai suivant leur valeur. Voyez, consultez-vous, et dites-moi si vous êtes disposé à me répondre.

Le père Durand tapa violemment ses cuisses.

—J'en suis sûr, fit-il avec la voix d'un homme qui s'est laissé prendre à un piège. Vous êtes de la rousse et vous m'avez fait presser. Oh ! je ne vous en veux pas. C'est bien joué. Je m'étais toujours dit que ces bons hommes au jus de réglisse me ferait avoir du désagrément. Mais que voulez-vous, ils paient d'avance, et je me suis laissé tenter par un bon prix. Voilà tout mon crime. Car le diable m'emporte si je sais ce qu'ils font avec leurs micmacs.

Sir Jcê ne put dissimuler une grimace de satisfaction que ne put voir bien entendu, son interlocuteur.

—Je ne suis pas de la police, répondit-il, et vous n'avez rien à rien à craindre de ma part. Je veux savoir seulement ce que font ces individus qui vous intriguent, vous-même. J'ai intérêt à connaître leurs agissements, à pénétrer le mystère qui entoure leur conduite. C'est là les renseignements que je veux avoir de vous et que j'entends vous payer.

Le père Durand poussa un soupir de soulagement.

—Ah ! bien ! Je ne puis vous dire grand chose. Ils sont quatre, deux vieux et deux jeunes. Ils sont arrivés ici il y a une quinzaine de jours ; l'un des vieux parle le français sans se tromper, lentement, avec un accent comme une espèce d'Anglais. Il y a deux maîtres là-dedans, et deux domestiques, et pourtant, c'est tous des bohémiens de la même famille.

L'un des vieux tient la caisse, il faut croire qu'ils ont de l'argent, car il paye tout recta. Tant, c'est tant.

Ils partent parfois deux ou trois et restent le jour et la nuit dehors. Qu'est ce qu'ils font ? Je n'en sais rien, je vous le répète. Je ne leur ai pas demandé ; d'ailleurs, il est probable qu'ils ne m'auraient pas répondu.

Toujours est-il, que j'ai reniflé un mystère, car jamais ils ne sortent tous les quatre à la fois : il en reste un pour monter la garde. Mais c'est du drôle de monde tout de même.

Et je me disais qu'un jour ou l'autre, les curieux (1) viendraient mettre le nez dans leurs affaires.

Enfin, vous me dites que vous n'en êtes pas, c'est bien... Quoi que... je vous avoue...

Sir Jcê ouvrit son portefeuille, y prit un billet de banque et le remit dans les doigts du père Durand.

Le vrai moyen de lui donner confiance et de lui prouver qu'il n'avait point affaire à quelqu'un de la police et qu'il n'avait rien à craindre de ce côté.

(1). Les agents de police.

Le papier eut le don de donner une activité nouvelle à la langue du marchand de vins.

Et il se mit à raconter alors mille détails insignifiants sur ses hôtes mystérieux.

Ils habitaient tous les quatre ensemble, on ne les voyait ni manger, ni boire ; parfois ils se mettaient à fumer des heures durant, en face les uns des autres, sans se parler, sans desserrer les dents, et ils demeuraient immobiles, faisant des yeux blancs, comme des hommes ivres.

Leur fumée se répandait par toute la maison, et ce n'était point de la fumée de tabac, mais bien une odeur fade qui ne pouvait être comparée à aucune autre.

Le père Durand s'étendait à perte de vue sur ce chapitre. Il était bien évident qu'il voulait en donner à son interlocuteur pour son argent ; aussi revenait-il à diverses reprises sur les mêmes objets.

Mais, au milieu de la plus belle de ses périodes, sir Joë l'arrêta net.

—Vous dites qu'ils s'enferment, fit-il fort judicieusement ; comment pouvez-vous savoir qu'ils restent immobiles et sans se parler durant de longues heures ?

Ah ! voilà ! répliqua aussitôt le marchand de vins. Vous comprenez bien que, dès le second jour de leur arrivée, j'ai voulu savoir ce que manigauçaient des cocos pareils. Regarder par le trou de la serrure... bernique, ils la bouchaient. Un carreau en verre dépoli, un jour de souffrance éclairait un des cabinets qu'ils occupent, car ils ont loué deux chambres et un cabinet qui se commandent les uns les autres, ce jour de souffrance, même, ils l'ont condamné. Oui, mais le père Durand a plus d'une ficelle dans son sac. Et j'ai fini, pourtant, par en avoir le cœur net.

—Et comment avez-vous donc fait ? ne put s'empêcher de demander sir Joë.

—Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple. Ils ont pensé à la serrure, au carreau dépoli ; ils n'ont pas songé au plafond. Au-dessus de leurs deux chambres se trouve le grenier, et en se mettant à plat ventre en fermant un œil, en ouvrant bien l'autre, on voit par un trou imperceptible, et on aperçoit tout ce qui se passe dans l'appartement.

—Continuez donc, fit sir Joë, c'est très intéressant.

—Mais c'est tout. Je ne sais rien de plus, aussi vrai que je me nomme Durand (Joseph Pamphile).

—Eh bien, voici un autre billet de cent francs, et sir Joë Egerton froissa dans ses doigts le soyeux papier, en produisant un bruissement qui résonna aux oreilles du marchand de vins comme la plus agréable des musiques ; un de ces hommes vient de rentrer à votre hôtel, il y a quelques minutes à peine.

—Je l'ai vu, c'est un des deux plus jeunes.

C'est parfaitement cela. Eh bien, je voudrais voir par moi-même ce que font ces hommes. Je voudrais regarder par le petit trou du grenier. Est-ce possible ?

—Tout ce qu'il y a de plus faisable, et personne ne vous verra entrer dans la maison. La voiture me déposera à ma porte ; vous continuerez, vous tournerez par la rue Lévis, et vous reviendrez sur

vos pas en prenant la rue des Dames. C'est bien compris n'est-ce pas ?

—Parfaitement, répéta pour la seconde fois sir Joë.

A la troisième maison se trouve une petite impasse. Le fond donne, au moyen d'une porte basse que l'on croit condamnée, sur la cour même de mon hôtel. Dame, vous savez, souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise. Cette petite porte là a rendu souvent service à plus d'un bon garçon. Je serai derrière la porte, vous gratterez doucement et je vous ouvrirai. Il y a un petit escalier appliqué en dehors contre la muraille il conduit au grenier, c'est moi qui vous mènerai jusqu'au trou, vous vous étendrez doucement en prenant toutes les précautions imaginables, car ces citoyens-là me font l'effet de n'être ni sourds ni aveugles, et vous pourrez voir tout le temps que cela vous sera agréable. Quand vous en aurez assez, vous repartirez par le même chemin, je n'aurai pas besoin de vous accompagner, vous retrouverez bien votre route, et, ni vu ni connu je l'embrouille. Ça peut-il faire votre affaire, ce que je vous propose là ?

—On ne peut mieux ; c'est fort bien combiné. Et ce plan si simple, nous allons le mettre immédiatement à exécution.

Et le papier bienheureux passa des mains de sir Joë dans celles de maître Durand.

La voiture, sur les ordre de sir Joë, avait fait demi tour.

Le marchand de vins descendit quelques mètres avant d'arriver à la hauteur de sa porte, en disant à son compagnon :

—Vous savez mon nom, n'est-ce pas ? Toutes les fois que je pourrai vous être utile, je suis à votre service.

S'il n'ajoutait point « au même prix », c'est qu'il considérait la chose comme un pléonasme.

Les instructions du père Durand furent suivies de point en point, et quelques minutes plus tard sir Joë Egerton grattait doucement à la petite porte de l'impasse.

Elle glissa sans bruit sur ses gonds, et maître Durand, prenant sir Joë par la main, le guida jusqu'à l'escalier latéral.

Une fois là, à voix basse, il lui souhaita « bonne chance » et l'abandonna complètement à lui-même.

Joë Egerton parvint promptement au faite des degrés et se trouva en face d'une baie sans fermeture qui donnait accès dans le vaste grenier.

Il n'eut point de peine à voir le bienheureux trou, une lueur qui s'en échappait signalait sa place.

Doucement, bien lentement, le jeune homme s'étendit sur le plancher et il regarda alors par la fissure.

Il releva la tête en retenant une exclamation de surprise.

La scène qui se passait au-dessous de lui présentait en effet quelque chose de fantastique et d'effrayant.

Il apercevait une pièce carrée assez vaste, meublée comme un vulgaire salon d'hôtel meublé, sauf qu'il ne s'y trouvait plus ni fauteuils ni chaises. Ils avaient été relégués sans doute dans la chambre voisine.

Trois hommes se trouvaient dans cette pièce. Le quatrième, sir Joë aperçut son ombre se profilant sur le mur, il se tenait dans autre chambre.

Des bougies étaient allumées sur la cheminée, mais une grande clarté provenait de quatre réchauds brûlant aux quatre coins de l'appartement, qui projetait les langues de feu d'une flamme éclatante.

De là montait un parfum pénétrant, une vapeur à la fois âcre et fade, rappelant vaguement le santal, le bois de rose et d'autres essences que sir Joë ne put sur-le-champ définir.

Des trois hommes, sir Joë connaissait déjà l'un d'eux.

C'était son étrangeur.

Les deux autres, beaucoup plus âgés, se tenaient au fond de la pièce, assis les jambes croisées à la turque.

C'étaient évidemment les deux *vieux* signalés par le père Durand.

Le troisième était debout, il avait l'air de subir un interrogatoire.

La tête basse, les bras tombants le long du corps, il rendait sans doute compte de sa mission dans un débit lent et monotone qui ne parvenait aux oreilles de sir Joë que comme un murmure confus.

Malgré tous ses efforts, sir Joë ne pouvait en saisir un mot.

Il remarquait seulement l'expression terrifiée du pauvre diable qui semblait navré, tandis que probablement il expliquait le concours de circonstances auxquelles il devait d'avoir manqué son coup.

Celui des deux hommes âgés qui jouait le rôle de juge d'instruction offrait une physionomie réellement effrayante.

La cruauté de son visage glabre, la fixité de ses regards féroces, tout jusqu'à ses lèvres contractées par la colère et qui laissaient voir en s'entrouvrant de véritables dents de bête fauve, tout en un mot faisait de lui une espèce d'être diabolique, une sorte de démon qui eût certainement frappé d'épouvante un être dont les nerfs eussent été moins solidement trempés que ceux de Joë Egerton.

L'autre, assis à quelques mètres de lui, semblait ne prendre aucun intérêt à cette scène ; il fumait sans discontinuer des cigarettes qu'il puisait à même dans une boîte placée à portée de sa main, tandis que ses doigts roulaient sans interruption les grains d'ambre d'un chapelet.

Au fur et à mesure que sir Joë continuait à regarder l'étrange scène qui se déroulait sous ses yeux, il arrivait à une perception plus nette et plus complète des personnes, des objets et des actes.

Tout d'abord les éclats intermittents de la flamme des réchauds, les spirales de la fumée avaient surpris son rayon visuel.

Il se demandait s'il n'était pas le jouet d'un songe, d'une fantasmagorie, d'une scène de magie blanche ou noire ?

A quel sortilège, à quelle incantation allait-il assister ?

Les êtres bizarres qui s'agitaient au-dessous de lui s'étaient entourés de précautions les plus minutieuses pour que rien de leur sabbat ne transpirât au dehors.

D'épais tapis étaient tendus aux fenêtres, bouchant tous les interstices et ne laissant passer aucune infiltration de lumière.

D'autres tapis étaient appendus aux murs pouvant étouffer jus-

qu'aux bruits les plus stridents, les chants, les cris, tout le fracas et le vacarme d'une saturnale.

Toutes ces tentures pouvaient être décrochées en un tour de main, roulées, pliées ; et les meubles remis en place, le salon du père Durand reprenait sa physionomie odieusement banale et triviale d'une chambre d'hôtel de dix-neuvième ordre.

Une chose entre toutes intriguait Joë Egerton.

C'était l'impassibilité des deux spectateurs muets de la scène.

L'homme Agé qui demeurait accroupi dans son coin, en proie à une béatitude extatique.

Et l'ombre du jeune homme qui continuait par instant à se projeter sur le mur, prenant, en ce cas, une immobilité d'automate.

La silhouette émaciée de cet être qu'il n'avait point vu encore, éveillait inconsciemment, chez sir Joë, une idée de crainte. Involontairement il pensait que cette ombre était celle d'un bourreau, de l'un de ces exécuteurs muets dont il est tant parlé dans les légendes et les poèmes de l'Orient.

Le costume des personnages était le même, un costume civilisé réduit à son expression la plus simple ; un paletot ou une vareuse sombre, un pantalon de même étoffe ; rien de vulgaire comme ces habits sortant d'un magasin de confection trivial et commun.

Mais les traits, le teint, les cheveux et les yeux surtout donnaient aux visages une originalité spéciale et saisissante.

La père Durand ne s'était point trompé. Tous ces maugrabins, ces bohémiens appartenaient à la même race, sinon à la même famille. C'étaient bien des Hindous. Sir Joë les avait reconnus dès le premier coup d'œil.

A mesure que la scène continuait, la frayeur du malheureux érangleur de sir Joë semblait aller en augmentant.

Par fois les voix montaient par éclats, par bouffées.

Le *Maitre*,—c'était évidemment lui que le jeune homme lui avait désigné par ce titre, à l'hôtel Richemond,—c'était le *Maitre* qui actuellement l'interrogeait.

Et dans les sons qui parvenaient jusqu'à lui, sir Joë démêlait sans peine un accent de prière et les éclats étouffés d'une implacable colère.

Mais alors, sur un signe impérieux, le jeune homme baissait la voix, et sa plainte se terminait par un douloureux gémissement.

L'interrogatoire se continuait et semblait rentrer dans une phase plus aiguë.

Le maître, sir Joë le devinait parfaitement, voulait arracher une réponse à son serviteur.

Et le docile instrument avait un accès de révolte inerte ; il essayait de ne point répondre, il éludait, car il semblait, dans son effacement, redouter un châtimement suprême.

Mais l'autre, le vieux dont la face se contractait avec violence, le pressait sans relâche, sans trêve, poursuivant son but avec un acharnement de tortionnaire.

L'autre persistait dans ses supplications, il joignait les mains, il se tordait les bras ; Sir Joë voyait les gouttes de sueur qui coulaient

le long de ses tempes, y collant les mèches de ses cheveux noirs.

Rien n'y faisait, rien ne pouvait désarmer l'inexorable, que le pauvre diable essayait d'attendrir au prix d'efforts surhumains.

L'ombre du cabinet eut un mouvement : elle parlait, disant probablement à l'interrogé d'obéir et de se résigner à son sort.

Toujours est-il que ce dernier se laissa aller à un découragement absolu, sa tête s'inclina sur sa poitrine, ses bras retombèrent le long de son corps.

Toute cette pantomime voulait bien dire :

—Faites de moi tout ce que vous voudrez, je n'avouerai rien.

Cependant, il essaya, pour fléchir son maître une dernière tentative.

Il se jeta à ses genoux, il baisa la terre, il se traîna en rampant jusqu'à ses pieds.

Il n'obtenait qu'un geste de mépris ; le maître le repoussait en l'injuriant, en l'insultant, crachant des blasphèmes et des menaces.

A cet instant sir Joë se sentit mordu au cœur par une poignante angoisse, car il lui sembla que le maître dardait un regard inquiet sur le plafond.

Mais non, il s'était trompé sans aucun doute ; le vieil Hindou, avec un entêtement enragé, reprenait son interrogatoire.

Ne pouvant vaincre le mutisme du serviteur, il se décidait à employer un autre moyen.

La scène entrait dans une autre phrase, plus émouvante, plus terrible encore que les premières.

Sir Joë, tout sceptique, tout railleur qu'il put être, n'était point au bout de ses surprises et de ses saisissements.

Le maître s'était levé.

Les mains étendues, les doigts écartés, il semblait menacer maintenant le jeune homme agenouillé devant lui.

—Où veut-il en venir ? se demanda Joë Egerton ? Voilà la scène de la malédiction qui va commencer. Il va le flanquer à la porte. Il eût peut-être mieux fait de commencer par là.

Mais il s'arrêta tout d'un coup.

Ce n'était point une malédiction ! ce n'était point un anathème !...

L'Hindou s'était relevé tout d'un coup. Il s'était reculé jusqu'à la cloison, étendant les bras à son tour, fixant le regard de son maître. Il rampait maintenant le long des murailles, comme si, son épouvante se décuplant, il eût perdu la raison à la pensée de ce qui allait lui arriver, à l'approche du nouveau danger qui le menaçait.

Le maître n'avait point bougé cependant, il ne prononça même plus une parole. Il demeurait immobile, les mains projetées ; mais ses yeux endiablés, ses prunelles d'un noir d'enfer avaient pris une intensité éclatante et sinistre.

Le jeune homme fuyait toujours, tournant le dos, palpant les murailles, cherchant une issue.

Il arriva jusqu'à la porte du cabinet et voulut la franchir.

L'ombre étendit alors les bras, sir Joë se rendit compte du mouve-

ment, et le malheureux, arrêté net, recula lentement, le corps replié sur lui même.

Plus un mot, plus de bruit, plus rien ? La flamme des réchauds devenait vacillante et n'éclairait plus les personnages que de reflets mourants.

Mais qu'est-ce que toutes ces singeries signifient ? continuait à murmurer sir Joë.

Il sut bien vite à quoi s'en tenir sur le compte de ces singeries.

Il retint même une exclamation de surprise.

Le plus jeune des Indiens s'était arrêté, vacillant, essayant vainement de résister, se débattant une dernière fois

Puis il demeura rigide, la face convulsée par une épouvantable contraction de terreur.

Sir Joë était trop instruit pour n'avoir point entendu parler de l'extension que les Hindous sont parvenus à donner dans leur pays au magnétisme. Il savait, par ouï dire, la place que tiennent ces phénomènes physiques, dans les cérémonies secrètes des brahmes, des gourous et des bonzes ; à quelque degré d'éréthisme nerveux, de somnambulisme, d'hypnotisme ils parviennent à soumettre leurs fakirs.

N'avait-il pas suivi lui-même, sans manquer une seule séance, les expériences extraordinaires de Sengal-Djonna, un médium hindou, qui pendant toute une saison avait fait fureur dans la fashion *select* de Londres.

Malgré les phénomènes les plus surprenants, les résultats obtenus sur des sujets pris au hasard dans l'assistance, Joë Egerton n'avait pu vaincre son septicisme, il s'était toujours cru en présence d'un compérage adroit, ou ayant affaire à un de ces êtres timorés qui y mettaient par trop de complaisance.

Mais là, dans le grenier du sordide hôtel, par la fissure du plancher, il allait assister à une véritable scène de magnétisme, à une expérience concluante.

La séance avait avoir lieu pour un seul, il était tout le public, et il était certain, cette fois, qu'elle serait sans aucune préparation, non plus que de supercherie.

Il se sentait remuer étrangement.

Le maître lui semblait un personnage d'un genre tout spécial et qui prenait maintenant à ses yeux une redoutable ampleur.

Dans la demi obscurité de la pièce, à la lueur vacillante des deux bougies et des réchauds, les prunelles du vieillard se chargeaient de fluide et brillaient pareilles à des escarmouches.

Ses mains, qu'il ramenait lentement vers lui en les avançant en suite vers le pauvre diable qu'il avait fasciné, soumettaient le corps de ce dernier à de véritables décharges électriques.

Bientôt, il demeura rigide ; le maître arrêta ses passes.

Le jeune homme, debout en face de lui, était complètement en dormi.

Alors, le vieillard parla, il ordonna, et le magnétisé obéit avec une précision automatique.

Le sujet, se tenant debout, renversa de lui-même sa tête en arrière, ses yeux fermés dirigés vers le plafond.

Sur un nouvel ordre, il étendit les bras horizontalement à la hauteur des épaules et se tint immobile et en équilibre dans cette position instable.

Le maître avait recommencé son interrogatoire, et, cette fois, le sujet, rompu, brisé, obéissait sans hésitation et sans défenses.

C'était désormais un corps inerte au pouvoir du terrible médium.

— Cette fois, se dit Joë Egerton, je suis convaincu, je suis converti. Ce malheureux est littéralement endormi, et il obéit bien malgré lui à cette volonté supérieure. C'est excessivement curieux et je suis certain d'intéresser prodigieusement Grâce, en lui racontant toutes les péripéties de cette scène réellement surprenante. Mais pourquoi diable ces gens-là en veulent-ils au cousin Blignac ? Est-ce une vieille vengeance ? Raoul aurait-il profané un temple là-bas ? Il est resté si longtemps dans l'Inde. A-t-il commis quelque sacrilège ? Ce n'est guère dans ses allures... Ce qui est certain, c'est qu'ils veulent le rayer du nombre des vivants. Et avec les moyens dont ils disposent, je crois qu'ils pourraient fort bien y parvenir. Pour ma part je ne donnerais pas dix shillings de sa jolie peau.

Au milieu de son soliloque, il fut coupé net par un mouvement de surprise qu'il ne put réprimer.

— Que veut-il faire de ce pauvre diable ? demanda-t-il.

Le maître était certainement parvenu à obtenir l'aveu qu'il poursuivait.

Une expression de triomphe diabolique illuminait maintenant son regard, tandis qu'une contraction de fureur enragée se lisait sur son visage.

Ses hochements de tête voulaient dire à ne pas s'y méprendre.

— J'en étais sûr.

L'endormi se maintenait toujours dans la même position, inconscient du secret qu'il venait de laisser échapper, la tête toujours renversée, les bras toujours étendus.

Le maître alors s'adressa à l'autre vieillard qui parut sortir de sa torpeur.

Il eut un geste de tête affirmatif à une question posée.

Ce fut net, précis comme l'arrêt d'un juge.

— Ma parole d'honneur, se dit sir Joeë Egerton, on jurerait qu'ils le condamnent.

Mais l'attention de sir Joë fut attirée par une agitation de l'ombre du quatrième personnage.

Celui-ci entra en scène.

Joë Egerton l'aperçut pour la première fois.

C'était un jeune homme, lui aussi ; les renseignements du père Durand étaient en tous points exacts.

Il s'avancait au milieu de la chambre, obéissant à son appel.

Son costume, semblable à celui des trois autres, ne le signalait en aucune manière. Il était de même âge que le magnétisé, et por-

tait sur le visage une expression de résignation et de servilité passive.

—Ah ! ça ! se demanda Jc^o Egerton, est-ce qu'il vont condamner celui-ci à étrangler l'autre ? C'est de plus en plus prodigieux.

Mais non ! C'était plus horrible encore.

Sur un ordre du maître, l'esclave sortit de sa ceinture un poignard à lame courte qui y était passé et le mit dans la main de l'endormi.

Cela fait, il disparut.

Et alors, la tête du magnétisé se releva, ses bras se rapprochèrent de son corps.

Le maître soumit son patient au plus puissant effort de volonté.

Le malheureux, au milieu de son sommeil léthargique, eut une révolte suprême, sitôt vaincue, et, de sa main armée, d'un coup sec, violent, se frappa lui-même.

Le sang jaillit d'un flot ; et son corps s'abattit sur le parquet.

Cette fois, sir Jc^o ne put retenir une exclamation d'horreur.

Mais elle s'arrêta dans sa gorge.

Une lourde toile venait de tomber sur lui, chargée d'un poids énorme, et paralysait ses forces et ses mouvements.

Au prix d'un effort herculéen sir Jc^o tenta de soulever la toile.

Ce fut en vain. Il était pris comme sous l'une des chapes des plombs de Venise.

Rien ne put le délivrer. Ses ongles se retournèrent contre les parois de cette prison mouvante !... Il retomba vaincu en proie à une rage impuissante qui le faisait écumer et rugir.

Des mains nerveuses, tenaces, le roulaient et l'enveloppaient. On le ficelait de même que quelques heures auparavant il était parvenu, grâce à la valeur de son coup de poing, à enlacer son étrangleur.

A présent c'était son tour et il devait être le premier à reconnaître que le susdit tour était merveilleusement joué.

Bientôt dans cette toile, repliée en forme de sac, il ne fut plus qu'un véritable paquet, un colis !...

Ce colis se mit en mouvement avec une lenteur pleine de précautions. Point de heurts !... C'était un glissement insensible, continu et cependant irrésistible.

D'ailleurs, toute défense lui était interdite, réduit qu'il se trouvait à une passivité absolue.

Un fier retour sur lui-même que faisait à cet instant sir Jc^o !

—Voilà ce que c'est, se disait-il, que d'être trop sûr de soi, de ne pas prendre ses précautions. Si j'avais prié le père Durand de veiller sur moi !... je ne serais pas où je suis.

Et vainement il essayait de se retourner dans sa carapace de toile où il étouffait.

—Parbleu ! grondait-il, je la comprends, je la vois, la scène. Le vieux a fait parler son esclave après l'avoir endormi, et l'autre lui a dit que je l'avais suivi, que j'étais là. Il a vu tout cela dans son sommeil extra-lucide. Ah ! si jamais on me prend à douter du magnétisme, je veux bien être pendu. Peuh ! conclut-il en cher-

chant à retrouver sa respiration, je ne m'avance peut-être pas beaucoup, car qui sait ce qui va m'arriver tout à l'heure ?

En tant que scène, sir Joë ne se trompait pas.

Il avait parfaitement et justement traduit toute la mimique qui s'était déroulée sous ses yeux.

Le coolie, l'Hindou qui l'avait filé, était entré d'un pas furtif dans l'hôtel du père Durand, et lentement, comme à regret, il avait gravi les degrés de l'escalier en spirale.

Arrivé au second étage, il avait sifflé d'une façon particulière, imitant quelques mesures du chant modulé du bouboul.

La porte, sans bruit, s'était ouverte, et il s'était trouvé dans un cabinet obscur donnant dans une première chambre complètement déserte.

- Le maître ? avait-il demandé d'une voix hésitante.

— Il est là. Et l'autre Hindou de son âge, qui lui avait ouvert la porte, lui faisait signe de la tête qu'il pouvait avancer.

Franchissant le second cabinet, il pénétrait alors dans la pièce que connaît déjà le lecteur, pièce transformée par eux en sorte de hall oriental grâce aux tapis, aux carreaux et aux coussins.

Les deux vieux Hindous, accroupis sur leurs orteils, se tenaient immobiles.

Celui qu'on nommait le maître l'interrogea d'un regard.

Et le jeune homme baissa la tête.

Un éclair de fureur avait brillé dans les yeux du vieil Hindou.

Et par monosyllabes, qui tombaient comme du plomb fondu dans les oreilles du pauvre diable, il avait fait subir à celui-ci un sévère interrogatoire.

Il fallait avouer qu'il s'était trompé, qu'il avait enroulé la fatale courroie autour du cou d'un autre, d'un bossu !... Que lui-même, trompé par le jeu de celui-ci, s'était laissé prendre à son tour et que pendant deux heures il avait été le prisonnier de ceux qui l'avaient interrogé.

A mesure qu'il parlait, qu'il s'expliquait avec une peine extrême, ne répondant que par lambeaux de phrases arrachées aux injonctions précipitées et colères de son dominateur, la fureur de celui-ci, on s'en souvient, prenait une intensité effrayante.

Et le vieil Hindou voulait savoir ce que Tchaga, avait répondu lorsqu'il avait été pressé de questions.

Tchaga, le vieux le nommait ainsi, appartenait à la secte des fakirs. Et son maître devait occuper dans la hiérarchie brahmine un rang élevé, l'un des premiers, peut-être, car il inspirait au malheureux une profonde terreur.

Et cette crainte l'empêchait d'avouer qu'il s'était laissé aller à une loquacité qui pour son supérieur était un crime irrémissible.

Une indiscretion doublée d'une maladresse !... Il savait que le maître ne lui pardonnerait point et que sa mort approchait d'heure en heure.

Alors, il avait essayé, on l'a vu, de ne point répondre. Mais sou

mis à l'irrésistible fluide, dans son inconsciente lucidité, il avait tout avoué, et son indiscrétion et sa maladresse.

Il avait même vu à travers la muraille, il avait révélé que Joë Egerton le suivait, qu'il montait dans le grenier et que, par la fissure du plafond, il assistait à toute cette scène fantastique.

On sait ou on devine le reste : un ordre à Djaoud, l'autre jeune homme, un autre fakir, un autre esclave plus robuste, plus solide, plus fidèle encore que la malheureuse victime, et sir Joë Egerton, surpris étendu, ne pouvait se défendre et tombait aux mains de ceux dont il venait de surprendre une partie des secrets.

— Non, se répétait sir Joë tandis que les bras nerveux de Djaoud continuaient à le rouler, jamais je ne douterai plus du magnétisme.

C'est une terrible science, un redoutable pouvoir aux mains de ceux qui savent s'en servir, et je veux être pendu si jamais... mais, fit-il en s'arrêtant, on est tout justement occupé à me pendre.

En effet, attaché à une corde, le paquet contenant sir Joë descendait sans bruit le long de la muraille, ce dernier en sentait le frottement contre les aspérités.

Ce mouvement vertical cessa bientôt, une fenêtre s'ouvrit et le colis roula sur le plancher d'un appartement. Sir Joë put même reconnaître que le parquet était recouvert d'un moelleux tapis.

Durant l'espace de quelques instants, il demeura immobile, puis en desserrant les liens, la toile fut déroulée et le jeune Anglais, libre de toute entrave, put bondir sur ses pieds et s'acculer à la muraille, défiant ses ennemis du regard et du geste.

Rendons cette justice à sir Joë ; certes il possédait une âme en rapport avec son enveloppe charnelle, il était méchant, envieux, haineux, capable de tout, nous l'avons dit, pour satisfaire ses passions. Mais dans ce petit corps battait un cœur courageux, un cœur d'élite, et qui eût pu aspirer aux plus grandes choses si une main droite, honnête, généreuse, l'avait mené au bien.

Sir Joë ne songea tout d'abord qu'à se défendre ou même à attaquer, à vendre chèrement sa peau.

Dans la poche de son gilet, il venait de trouver, sous ses doigts, un petit colt, un bijou de revolver nickelé, à crosse d'ivoire, et cette merveille de l'armurerie américaine devenait dans ses mains un instrument des plus meurtriers. Six coups, six balles, qui, à quinze pas, grâce à une force violente de pénétration et à la merveilleuse adresse du jeune homme pouvaient coucher six ennemis par terre.

En face de lui, il n'en avait que trois. Ce qui faisait deux balles par tête.

La partie s'égalisait donc.

En reculant de deux mètres, Joë Egerton gagna un coin et alors poussa une exclamation de triomphe, en brandissant son joujou.

— Maintenant, dit-il de sa voix grêle, qui, sous l'empire de la colère, grinçait à l'aigu, le premier qui bronche, je le brûle. C'est bien entendu. Ça vous apprendra, ignobles coolies que vous êtes, à oser porter la main sur un sujet d'Angleterre !

Son petit discours prononcé, sir Joë fut obligé de constater qu'il avait produit peu d'effet sur ses auditeurs.

Les deux vieux Hindous n'avaient pas bougé, ils demeuraient dans le même état d'impassibilité indifférente. Les yeux du maître seul étaient fixés sur les siens, et Joë Egerton comprenait qu'il avait devant lui un ennemi redoutable.

La pièce était maintenant éclairée à *giorno*, la flamme des réchauds jetait une lueur nouvelle. Rien n'y était changé.

Détail sinistre : en face de lui, le long de la muraille, un coffre d'ébène, long, étroit. Ce coffre, à n'en pas douter, renfermait le corps du malheureux Tchaga.

La pensée que ce cadavre encore chaud était là à deux pas de lui, ne fit point trembler sir Joë.

Il s'apprêta à recommencer son speech, bien qu'il se demandât si ses adversaires comprenaient l'anglais, idiome dont il s'était servi pour la circonstance, lorsque le maître lui adressa la parole dans la même langue :

— Vous avez tort de menacer, dit-il avec une lenteur calme, un mot de moi, un ordre et vous vous trouverez dans l'impossibilité de vous servir de votre arme. Si vous l'abattez de nouveau, si vous touchez la gâchette, c'est fait de vous, et rien ne pourra vous arracher à la mort.

— J'ai fait le sacrifice de ma vie, répliqua vivement Joë Egerton, mais je tiens la vôtre dans ma main. Quant à ma mort !... elle ne vous profitera pas. On me cherchera, on trouvera mon corps et comme il sera reconnaissable, vu le grain de beauté que je possède entre mes deux épaules, et que je commence à aimer fort, car il m'a sauvé l'existence, vous serez pendus comme des bandits, des assassins que vous êtes, car vous savez que l'on ne porte jamais impunément la main sur un citoyen de la vieille Angleterre ?... J'ai dit !

— Voilà bien des paroles inutiles, répondit le maître, sans se départir de son calme. Je veux vous prouver pourtant que rien ne pourrait vous sauver si tel était mon désir.

En prononçant ces derniers mots, il étendit les mains, la flamme du réchaud s'éteignit comme par enchantement, et toute la chambre fut plongée dans une obscurité profonde.

En même temps une main de fer saisissait son poignet, et le revolver lui était arraché des doigts.

Cette fois sir Joë ne put retenir un véritable hurlement de rage.

Deux secondes plus tard, les réchauds se rallumaient d'eux-mêmes, l'Hindou et non loin de lui son impassible compagnon étaient toujours à la même place.

— Vous êtes des chiens ! et vous serez pendus, s'écria sir Joë au comble de l'exaspération.

— Et qui ira donc nous dénoncer ? demanda le vieil Hindou d'une voix railleuse.

— Moi ! répliqua sir Joë, tant qu'il me restera un souffle de vie, mon corps, lorsque vous m'aurez assassiné. Ah ! vous vous croyez dans votre pays de sauvages !... Mais vous verrez ce qu'il en coûte pour venir commettre vos actes de banditisme chez une nation civilisée.

—Vous ! nous dénoncer ! reprit le maître, de plus en plus moqueur Vous en seriez bien fâché ! Vous donneriez plutôt fort cher pour nous protéger, pour nous donner asile, pour être notre avocat, au besoin. Si nous vous avons fait prisonnier, si nous vous avons amené ici, si même je vous ai montré jusqu'où pouvait aller ma puissance, ce n'était point pour vous faire étrangler, ce qui serait facile, et porter votre corps dans un endroit où l'on n'irait certainement pas le chercher ; c'est pour faire de vous notre allié, je ne dirai point notre ami, car je lis dans votre cœur que l'amitié vous est inconnue. Pour l'instant nous avons la même haine, et nous poursuivons le même but.

Un profond saisissement se lut sur le visage de Joë Egerton.

—Oui, continuait le maître, le même but ! Vous avez un parent éloigné, un Français qui se nomme Raoul de Blignac. Il a séjourné dans l'Inde à diverses reprises. Actuellement il est à Paris. Il habitait hier encore à l'hôtel Richemond. Ce Français, vous le détestez. Et vous donneriez même une forte somme à l'heure actuelle pour en être débarrassé.

Sir Joë marchait d'étonnement en étonnement, la stupéfiante perspicacité de cet homme fantastique qui mettait si bien à nu le fond de son cœur le foudroyait.

Mais bien vite il se remit de son ahurissement.

D'abord, Joë Egerton était avant tout pratique, sens qui marche souvent de pair avec celui du scepticisme.

Le vieil Hindou disait vrai. Celui qui venait de payer de sa vie une indiscretion légère avait également dit la vérité.

Ses ennemis devenaient de puissants alliés, et sir Joë n'avait plus de raison de leur en vouloir. Bien au contraire, il voulait faire cause commune avec eux.

A quelle reconnaissance n'aurait-il pas droit de la part de la belle Grâce !... Et comme il grandirait à ses yeux, lui, l'avorton... lorsqu'il viendrait lui rendre compte de l'aventure.

Cependant il se taisait : un reste de respect humain le retenait encore.

Il n'osait avouer que dans son for intérieur il désirait la mort de ce Raoul de Blignac, ce type de loyauté et d'honneur qui ne lui avait jamais témoigné qu'une affection sincère.

—Eh bien, demanda l'Hindou, en fixant sur lui ses yeux perçants, me suis-je trompé.

—Non répliqua-t-il d'une voix sourde vous êtes dans le vrai : Blignac est mon ennemi !

—C'est-à-dire que vous êtes le sien. Alors nous pouvons nous entendre. Nous comptons sur vous pour nous aider. Oh ! sans vous compromettre. Vous ne paraîtrez point, vous resterez derrière la toile. C'est bien ce que vous désirez, n'est-ce pas ? Vous voyez que je vais au-devant de vos désirs.

A ce dernier mot, Joë eut honte de lui-même.

Une rougeur vive trancha sur son teint blême.

Il faillit rompre le pacte, le déchirer, jeter l'insulte à la face des assassins en leur disant :

—Je suis un gentilhomme. Blignac est mon parent, mon ami, et je défendrai sa vie contre vous.

L'image de Grâce Hautrope passa devant ses yeux. Il se rappela qu'il avait signé un autre contrat avec elle, qu'il lui appartenait, qu'il l'avait juré sur son honneur.

—Oui, dit-il, je voudrais voir disparaître Raoul de Blignac. C'est mon ennemi.

—Bien ! bien ! c'est entendu. Et vous serez la tête qui guide, nous, nous serons le bras qui agit.

Une fois le cri de sa conscience étouffé, sir Joë songea à tirer parti de la situation.

—Ecoutez, fit-il, M. de Blignac a entre les mains une lettre qui peut compromettre une personne qui m'est chère, c'est une lettre de femme. Elle ne peut vous être d'aucune utilité. Cette lettre, Raoul de Blignac doit toujours la porter sur lui. Prenez-là, et je vous en donne mille livres sterling.

—Vous aurez la lettre, et vous garderez votre argent, répondit le maître, et je crois que nous allons nous être réciproquement fort utiles.

VIII

Trois jours se sont écoulés.

Raoul de Blignac, fort triste, très préoccupé, les a passés dans un hôtel de la rue Tronchet, où il a élu domicile.

Deux pièces et un cabinet de toilette au premier étage, tel est l'appartement qu'il occupe.

Sur le même carré, une petite soupente de débarras a été concédée au fidèle Yves-Marie Brien, qui, sur un lit de sangle, y dort comme un loir, à portée de voix de son cher capitaine.

Le vieux matelot n'est pourtant pas content.

Son capitaine est sombre, il a passé ces longues heures dans cette triste chambre d'hôtel... et, Yves-Marie, — qui connaît son officier comme s'il l'avait fait, expression très irrévérentieuse mais naturelle de la part de ce vieux serviteur, enfant de l'eau salée, — devine qu'il est en proie à des idées noires.

Nous le savons, Raoul de Blignac est un homme fort.

Et, sans précipitation, résistant à l'aimant qui l'attire vers deux grands yeux de velours, il a voulu sonder son cœur et sa conscience.

Et il s'est bien convaincu que le mal est sans remède.

Son âme n'est plus en proie qu'à deux sentiments tout contraires : un amour naissant qui, pareil à un coup de foudre, l'a embrasé tout entier ; une sensation de soulagement excessif, à l'idée qu'il a échappé à l'empire de Grâce Hautrope, de cette jeune fille dégradée qui aurait pu devenir sa femme et porter son nom !...

Sans doute, au milieu de cet examen de conscience, l'image de lord Arthur vient à passer devant les yeux de Raoul. Il regrette cette rupture avec ce parent qui, bien que d'une faiblesse extrême, a toujours été si bon pour lui.

Mais comme sa conscience ne lui reproche rien, rien, comme il

ne pouvait point briser du même coup le cœur et la vie de lady Hautrope qui lui a servi de mère, il compte sur le temps qui éclairera lord Richemond, il espère que l'avenir l'affection de son oncle lui sera rendue.

Rien que l'affection !...

Les millions de lord Arthur, il les a en horreur !...

C'est cet or maudit qui a conduit Grâce Hautrope jusqu'à essayer de commettre un crime.

Parfois il se souvient que dans un moment de folie, l'altière jeune fille a eu l'imprudence de lui écrire la plus compromettante des lettres.

Ce précieux et terrible papier il le porte toujours sur lui.

Vingt fois il a été sur le point de le brûler.

La menace qu'il a lue dans les yeux de sir Egerton l'a retenu. C'est une arme vengeresse. Il ne s'en servira pas, il en est certain, comme d'une arme offensive, mais elle peut être à l'occasion le meilleur des boucliers.

Il a déjà trop vécu pour ne point savoir qu'il est nécessaire que vos ennemis vous craignent. Et il a l'intime conviction que Grâce Hautrope et sir Joë Egerton sont désormais ses irréconciliables ennemis.

Le plus souvent il pense à Niama...

La souveraine beauté de la Perle Jaune s'est incrustée dans le fond de son cœur. Il ne peut l'en détacher. Il ne l'essaie point du reste, tout entier au bonheur d'avoir retrouvé dans la vie cette bonne créature.

Yves-Marie Brien, de son côté, n'a pas qu'un sujet de préoccupations.

S'il éprouve du chagrin en voyant son capitaine en proie aux diables noirs, il est poursuivi par la recherche de la solution d'un problème qu'il formule ainsi :

—Qu'est-ce que la demoiselle et le petit bombé faisaient dans le salon avec cette peau de citron ?

Il n'en a point reparlé à son capitaine, jugeant la chose inutile ; mais il ne sait pourquoi—affaire de pressentiment, sans doute—la réunion hétérogène de ces trois êtres lui semble louche... Il trouve que, de ce côté, pour employer ses expressions pittoresques, « ça fleure la trahison », et il se promet « d'ouvrir l'œil au bossoir. »

Au bout de trois jours, n'y tenant plus, Raoul de Blignac prenait un parti, et se disposait à rendre visite à cette famille créole qui était devenue la famille adoptive de la charmante Niama, lorsque Yves-Marie, qui tous les matins donnait un coup de pied jusqu'à l'hôtel Richemond pour y prendre les lettres de son capitaine, remit au jeune homme une enveloppe carrée portant le timbre de Marly même.

Henri d'Alreimpe rappelait en termes chaleureux et affectueux à son ami que celui-ci avait promis de venir le voir à la campagne...

La lettre se terminait par ces mots qui n'admettaient point d'excuse :

« Nous vous attendons tous, sans faute, mon cher Raoul, ma

mère d'abord, qui ne peut croire que vous lui refusiez de quitter Paris pour lui faire plaisir, ma sœur Nathalie et mon autre sœur, Maya Nîama, qui se font une fête, ainsi que moi, de vous serrer la main. Venez vingt-quatre heures, quarante-huit, huit jours, un mois... tout le temps dont vous pourrez disposer... C'est entendu, n'est-ce pas ? Votre couvert sera mis à partir de ce jour et il vous attendra jusqu'à ce que vous veniez l'occuper.»

Suivait un itinéraire détaillé.

Raoul de Blignac devait s'arrêter à Port-Marly, le tramway à vapeur le conduisait jusque là. Et d'un pied léger il gravirait les pentes abruptes conduisant à Marly et aux coteaux de Louveciennes.

Raoul lut et relut cette lettre qui arrivait si juste à point, allant au-devant de ses plus chers désirs.

Encore quelques heures et il reverrait Nîama !

Maya Nîama, ainsi que l'écrivait Henri d'Alreimpe, en donnant à la jeune fille son nom hindou tout entier.

Et à cette pensée, son cœur battit à tout rompre.

—Quelle folie !... se répétait-il en vain. Je vais avoir trente ans. Il y a cinq jours, je ne me souvenais même plus de cette enfant, et il m'a suffi de l'apercevoir pour ne plus être maître ni de ma pensée, ni de ma personne. Encore, a-t-elle un mystère dans sa vie !... un secret qui peut cacher quelque chose de hideux... J'ai beau me redire cent fois ces mêmes raisons, rien n'y fait...

Rien ne devait y faire, en effet !... Il était pris, et bien pris.

Un regard avait suffi pour embraser ce cœur, qui sommeillait inconscient, d'un amour véritable.

—Brien, commanda-t-il d'une voix joyeuse qui amena une allègre grimace sur le visage du vieux matelot, Brien, une valise, des vêtements bourgeois !...

Yves-Marie d'un coup de langue, assura son pruneau traditionnel et avec la liberté qu'il avait l'habitude de prendre :

—M'est avis, fit-il sentencieusement, que voilà un brin de papier qui a bien fait de trouver le chemin de la poste. Faut pas mentir, mais voilà trois jours que vous êtes à courir sur le même bord, et c'est pas le bon. Même que je ne comprends pas que vous soyez mal ici, car, ça vaut toujours mieux que d'être chez des Anglais. Enfin chacun a son idée et je ne vais pas à l'encontre de la vôtre. Béni soit tout de même le petit papier. Voilà un babillard qui est bien venu, car, sauf le respect que je vous dois, mon capitaine, il vous a mis le soleil dans les yeux.

—Te tairas-tu : satané bavard ! tu es là à *japetasser* comme une vieille femme.

—Je n'aime pas les vieilles femmes, mais il y en a qui valent mieux que certaines jeunes. Tenez, mon capitaine, voulez-vous que je vous dise ! Votre ex-fiancée, oh ! ne vous mettez pas en colère, eh bien ! c'est un bonheur de Dieu qu'elle vous ait rendu votre parole, car, ma foi de Breton, de matelot, par tous les sacrements, la vraie vérité, elle ne vaut pas plein un obusier d'eau chaude.

—Brien ! fit sévèrement M. de Blignac, je me fâcherai ! Tu te permets...

—Faut me pardonner pour une fois, voyez-vous, mon capitaine. D'autant que ça serait toujours à recommencer. J'ai la parlotte un peu longue, ça c'est sûr, mais elle est trop vieille pour lui faire prendre un ris. Dame, oui ! Je ne veux pas garder ce que j'ai sur le cœur, ça me remonte, surtout quand ça vous touche, parce que n'y a pas plus que m'intéresse. Faut donc pas m'en vouloir, voyez-vous, m'sieur Raoul, parce que la peau de celui-ci et le cœur qui est dedans c'est tout à vous.

Et le brave matelot s'administra sur la poitrine une claque à démolir un bœuf.

Cela fait, il ouvrit délicatement une petite boîte en argent, présent de son capitaine, remplaça par un pruneau neuf celui qu'il mâchait depuis le matin et qui était réduit à sa plus simple expression, et s'avança les bras croisés en regardant Raoul d'un air attendri.

Il avait bien dit, le vieux père Brien, la peau et le cœur, tout appartenait à Blignac.

Le moyen de se fâcher contre un être d'un dévouement à toute épreuve !

Sans doute il était bavard, un brin trivial, un autre brin curieux ; mais s'il parlait, c'était de ce qui intéressait son capitaine ; s'il voulait fourrer son nez partout ce n'était que dans les affaires de son capitaine, car toute sa vie, toute son affection, tout son orgueil étaient concentrés dans la personne de son bien aimé officier.

—C'est bon, répondit M. de Blignac, je sais que tu m'es attaché, mais ce n'est pas une raison pour être curieux comme une vieille chouette, et pour te laisser aller à des paroles qui ne sont que des manques d'égards pour moi et les miens. Prépare ma valise et dépêche-toi.

—Ça va être paré dans les cinq minutes. Et sans vous commander, mon capitaine où-t'est-ce que nous allons comme ça... Nous allons donc laisser le reste de votre bazar ici ?

—Comment, nous ? interrompit Raoul, il n'y a pas de nous, je pars seul. Je ne t'emmène pas.

—Vous me laissez tout seul ici ! à terre ! dans une hôtel ! Y a pas de bon Dieu possible.

—Mais je vais à la campagne, pour un jour, deux peut-être. Je ne puis pas t'emmener.

—Pas m'emmener ! C'est donc encore chez les Anglais que vous allez ? Pas m'emmener ! Qu'est-ce que je leur ai fait, pour ne pas m'emmener ? Et me laisser tout seul dans une vilaine baraque d'hôtel ! Encore, chez monsieur votre oncle, il y avait au moins les cochers ; on pouvait, de temps à autre, se tanner un peu le cuir pour se distraire. Mais ici, vous demande un peu !... Et où allez-vous comme ça, sans être trop curieux.

—A Port-Marly.

—Dans un port ! et Yves-Marie Brien, suffoqué, faillit du coup en avaler son pruneau. Vous allez dans un port et vous me laissez moisir à l'hôtel !... Bon Dieu de bon Dieu ! mais j'aime mieux qu'on me colle aux fers, mais je vais démolir la mâchoire du premier

bourgeois qui me regardera de travers, au moins comme ça on me mettra à l'ombre. Dans un port !... j'ai trop vécu et me laisser ici...

M. de Blignac ne put s'empêcher de rire, et il fallut un certain temps pour arrêter ce flux d'indignation. Il dépensa des trésors d'éloquence pour expliquer au vieux Breton que le port en question n'était qu'un port d'eau douce, l'escale d'un fleuve. Mais, têtue ainsi que tous ses pareil, Yves-Marie tenait à son idée.

—Un port d'eau douce ! Ça doit-il être drôle, tout de même, mon capitaine ! Faut me payer la vue de ça ! Un port d'eau douce !... Je ne verrai ça qu'une fois dans ma vie. Je ne demande pas à vous déranger. À ce moment que c'est un port, y a bien une auberge. Je suis curieux de goûter à leur poisson, à ces gens-là. Et puis je trouverai bien un bout de raffiot pour tirer un bord, soit à la voile, soit à l'aviron. Vous ne tenez pas à me faire crever d'ennui, n'est-ce pas, mon capitaine, comme un ravet dans une vieille boîte ?

Pas moyen de s'en dépêtrer, impossible à M. de Blignac de placer un mot. Yves-Marie Brien était fêru de son port d'eau douce et n'en voulait pas démordre.

Raoul réfléchit qu'après tout il pouvait bien emmener son ordonnance avec lui jusqu'à port-Marly.

D'abord, sa bonté naturelle le faisait céder d'ordinaire à toutes les fantaisies du vieux matelot.

Ensuite, pour la circonstance, mieux valait peut-être ne point le laisser à l'hôtel, où son humeur batailleuse pourrait lui attirer une mauvaise affaire sur les bras.

Rien d'oisif, rien d'ennuyé comme un matelot à terre. L'oisiveté est la mère de tous les vices, affirme un vieil exemple de la grammaire. Il est exact surtout pour les matelots, qui ne descendent à terre que pour jeter par les rues leurs économies et font alors ce que l'on est convenu d'appeler les cent dix-neuf coups.

Aussi, ce fut d'un élan joyeux que, permission donnée, Yves-Marie Brien s'élança par la rue à la poursuite d'un fiacre.

La chance voulut que le premier cocher qu'il rencontra sur sa route fût libre et consentit à marcher, autrement, il aurait eu maille à partir avec le vieux gabier.

Une heure plus tard, le tramway les emmenait et les déposait, lui et son maître, à la station de Port-Marly. Là, la déconvenue de Brien fut grande, il avança dédaigneusement la lèvre inférieure et fit entendre un «Peuh !» des plus méprisants.

—C'est ça un port d'eau douce ! répéta-t-il, eh bien ! c'est du propre !

Un remorqueur passait dans le bras droit de la Seine, traînant dans son sillage un long cordon de chalands.

—En voilà des soldats ! fit Yves-Marie, en désignant les matelots du petit bâtiment.

Puis, s'arrêtant tout d'un coup :

—Tenez, voulez-vous que je vous dise, mon capitaine, voilà un bateau, pas vrai !... Eh bien, je vous parie, mon capitaine, que dans tout l'équipage y en a pas un qui chique à bord.

Et sur ce, Yves-Marie assura son pruneau avec une satisfaction toute intime.

Après s'être assuré qu'au restaurant donnant sur la rive le vieux Brien ne manquerait de rien et qu'il passerait tant bien que mal son temps en se démenant dans un bachot quelconque, Raoul prit congé de son serviteur et d'un pas allègre se mit en devoir de gravir les raidillons escarpés qui conduisent aux hauteurs de Louveciennes.

De son côté, le vieux gabier se dirigea vers l'église de Port-Marly, où la cloche appelait les fidèles à la messe du matin. C'était un Dimanche. Et dans toute sa vie aventureuse le brave Brien avait conservé les pieuses traditions de sa Bretagne. Jamais une journée ne s'était écoulée sans que le vieux Breton ne répâtât avec émotion les prières apprises sur les genoux de sa mère.

Bientôt de Blignac s'engagea dans un bois touffu, cherchant sa route au milieu d'un lacs d'allées sombres. Il la trouva facilement, grâce à un poteau indicateur.

Un embranchement de deux routes s'ouvrait devant lui, l'une à droite, l'autre à gauche ; la seconde, qu'il lui fallait éviter, conduisait à une pente raide où des rochers s'étageaient par gradins.

A un moment donné, il prêta l'oreille.

Un froissement de feuilles avait attiré son attention, on eût dit que quelqu'un le suivait.

Un chevreuil s'ébrouant sous bois probablement.

En tous cas nul être humain ne lui apparut dans les taillis.

Bientôt, il pénétra dans une route carrossable ; elle allait en s'élargissant et aboutissait à une allée sur la campagne.

Une jolie villa, élégante et blanche, apparut à ses regards.

C'était évidemment la demeure de la famille d'Alreimpe.

Nathalie et Nîama qui n'étaient pas encore rentrées s'étant laissé devancer par le reste de la famille en revenant de la messe accouraient au-devant de lui, tandis qu'Henri prévenait sa mère en disant à pleine voix :

—Chère maman, vous allez être enchantée. C'est Raoul de Blignac. Comme c'est aimable à lui de ne s'être point fait attendre !

—Quel accueil !... Comme l'arrivant rencontrait bien là une sympathie franche et sincère !...

Mme d'Alreimpe accourait elle-même, et son premier mot était :

—Mon cher enfant ! que c'est aimable à vous de consentir à quitter Paris et ses plaisirs, vos parents, votre fiancée, pour faire plaisir à de vieux amis et venir vous enterrer avec eux dans ce coin perdu !

Mme d'Alreimpe, en qualifiant les *Charmes* de ce coin perdu, calomniait sa villa.

Bâtie à l'italienne, avec des terrasses carrées, la maison blanche, sur laquelle tranchaient des stores à raies rouges, était spacieuse et commode.

Sur l'un des côtés de l'habitation, une rotonde bien aérée servait de hall.

Devant la villa, au milieu d'une pelouse verte, un petit étang où des canards de la Caroline, aux couleurs diaprées, prenaient leurs

ébats, et tout autour un parc de dix hectares séparé de la forêt par un mur élevé.

Là, avaient été transportés, par les soins de la maîtresse de la maison, le luxe et le confort créoles.

Mme d'Alreimpe était résolue à passer aux *Charmes*, avec ses enfants, toute la belle saison, et une partie de l'automne. Ils retourneraient à Paris aux approches de l'hiver.

Le matin, le soir, les deux jeunes filles et Henri montaient à cheval. Parfois dans sa voiture Mme d'Alreimpe les accompagnait. Dans la journée, la sieste créole, la lecture, la musique, où, sous l'ombrage des charmes, une partie de lawn-tennis.

Mme d'Alreimpe mettait M. de Blignac au courant des habitudes de la maison.

—Mais termina-t-elle, je prends sans doute là une précaution inutile, car je ne vous vois pas de bagages, mon cher enfant. Je le comprends du reste, dans votre situation, un futur n'abandonne point ainsi sa fiancée.

—Je vous demande pardon, madame, j'avais une valise. Je l'ai laissée, je l'avoue, à l'auberge de Port Marly, ayant la paresse de ne point m'en charger à travers le bois.

A cette conversation assistaient Henri et les deux jeunes filles.

Au mot de « futur », à celui de « fiancée » qui l'accompagnait, Raoul se demanda s'il n'était point le jouet d'une illusion.

Il lui sembla que la peau ambree de la Perle Jaune prenait une teinte plus claire que ses yeux de velours se voilaient derrière l'ombre de ses longs cils et qu'elle détournait la tête.

Qu'il la trouvait, là, dans le cadre de ce ravissant paysage, au milieu de cette verdure et de ces fleurs, plus charmante, plus belle encore !

Bien simple, sa toilette ; une robe de toile anglaise d'un ton paille,—toujours,—qu'encadrait un feston d'un rouge vif ; un paillasson japonais pour coiffure, orné de fleurs de grenadier dont la pourpre pâlisait auprès de l'incarnat de ses lèvres.

Sa robe, largement échancrée, laissait voir le lotus d'un bleu sombre, signe de beauté étrange, fantastique, dont personne à coup sûr, pas même elle, ne connaissait ni l'origine ni le sens.

Et Raoul demeurait devant elle sous le charme, ne pouvant détacher ses regards de ses yeux qui, avec un éclair, avaient décidé de sa vie.

Fort heureusement, Henri rompit ce silence qui commençait à devenir embarrassant.

—Vous devez mourir de faim, mon cher Raoul, dit-il d'un ton enjoué ; il nous faut revenir aux trivialités de l'existence. C'est très joli la campagne, les prés, les bois, les champs fleuris, mais ça creuse. Nous causerons, j'en suis sûr, tout aussi bien à table, et il y a cruauté à vous avoir fait faire une promenade matinale aussi sérieuse sans vous offrir un réconfort.

La cloche du déjeuner se fit entendre, et Raoul de Blignac pénétrait quelques instants plus tard dans la salle à manger des *Charmes*, en ayant à son bras la maîtresse de la maison.

—Je vois que vous avez toujours Yambo, dit Raoul en saluant de la tête un maître d'hôtel correctement mis à la française, mais jaune comme de l'ocre pure.

—Que Dieu me garde de le perdre ! répliqua Mme d'Alreimpe, c'est le seul qui connaisse le service de la maison. Il fait partie de la famille, Yambo. Voici quinze ans qu'il ne nous a quittés.

« Et lorsqu'il a été question de notre voyage en France, il s'est jeté à mes pieds en sanglotant, s'imaginant que je voulais le laisser là-bas. Il y a un proverbe qui dit qu'il n'y a pas d'hommes indispensables. Ce proverbe là n'est pas fait pour Yambo.

—Oh ! ces coolies, quand ils sont dévoués, c'est comme le chien le plus fidèle.

Avec l'impassibilité d'un domestique de grande maison, maître Yambo écoutait ce dialogue, tout comme s'il n'eût point été en cause. Il servait, sans paraître s'occuper de ce qui se disait autour de la table.

—Vous ne vous douteriez pas, fit Nathalie, avec une chaleureuse vivacité, jusqu'où va son dévouement ! Sans lui, il y a quatre ans, nous perdions notre Niama. Un cobra s'était jeté sur elle et entourait son poignet ! Elle était perdue ! Yambo heureusement était présent. Il s'est élancé, a saisi le serpent et l'a écrasé sous ses pieds. Mais il a été mordu ! On a pu le secourir à temps ; malgré cela, il a perdu l'usage d'un doigt regardez bien, il a le pouce de la main droite complètement ankylosé. C'est un miracle que l'on ait pu arriver assez tôt pour l'arracher à la mort.

Aussi je l'aime bien, Yambo, s'écria Niama de sa voix perlée, en adressant un affectueux regard au maître d'hôtel qui ne put parvenir cette fois à dissimuler la joie que lui fit éprouver cette douce parole accompagnée d'une caresse des yeux.

M. de Blignac lui-même balbutia quelques mots de gratitude à l'adresse de Yambo. Un homme qui avait arraché Maya-Niama à la mort ne prenait-il pas dans son for intérieur des proportions épiques ? Et il ne trouva pas de meilleur compliment à adresser au maître d'hôtel que de le comparer au fidèle Brien.

—Lorsque l'on possède un bon serviteur, dit-il, il faut le conserver à tout prix. Tenez, vous avez connu mon ordonnance ?

—Vous l'avez toujours, je suppose ! répondit Henri d'Alreimpe.

—Certes ! et la mort seule pourrait m'en séparer. C'est l'être le plus bavard, le plus curieux, le plus désagréable de la terre. Il sait prendre avec moi toutes les libertés, vu que je le gâte outrageusement...

—Pourquoi ne l'avez-vous point amené ? fit Mme d'Alreimpe.

—Amener Brien chez vous ! répliqua Raoul. Ah ! chère madame ! Dieu m'en préserve. Mais vous ne le connaissez donc point ! Mais il aurait aussitôt proposé à vos domestiques une partie de boxe, anglaise ou française, de savate, de pointe, de contre pointe. Brien est tout ce que l'on peut trouver de plus insupportable, de plus grincheux. Je ne dirai point chez des étrangers, mais chez des amis, c'est une véritable peste.

—Il est demeuré chez lord Richemond ? demanda Niama.

L
L
ceux
Ce
nou
—
un
baga
Ma
reter
—
repi
tout
M,
—
gré l
ses, s
trophe
que, r
un sir
—V
créole
ment
bleus.
—
Natha
Nada
plagia
bien d
—Il
mérite
—N
Mlle H
puis n
mettre
trouve
Cet
Une
n'aura
heurs
Rao
Et d
Ses
illumi
vait le
Yan
sur sa
—Y
pintad
les ver

L'interrogation était directe.

Les grands yeux noirs de la jeune fille plongeaient tout droit dans ceux de Raoul.

Celui-ci crut le moment venu d'apprendre à ses amis la grande nouvelle qui changeait du tout au tout sa destinée.

—Je n'habite plus l'hôtel de lord Arthur, répondit-il. J'ai loué un appartement rue Tronchet, dans une maison meublée. Mes bagages s'y trouvent, j'y resterai pendant tout mon séjour à Paris.

Maya-Niama avait dressé l'oreille, et les lèvres entr'ouvertes, retenant sa respiration, elle attendait anxieuse.

—Mais enfin,—pardonnez-moi mon indiscrétion, mon cher enfant, reprit Mme d'Alreimpe, et ne voyez dans ma question, qu'un motif tout affectueux,—mais enfin, votre mariage avec Mlle Hautrope.

M. de Blignac secoua négativement la tête :

—Mon mariage est rompu, fit-il d'une voix ferme, où perçait malgré lui toute la plénitude d'une satisfaction réelle. Oh ! sans secousses, sans drame, tout naturellement. D'un commun accord, Mlle Hautrope et moi, nous nous sommes rendu notre liberté. Je vous avoue que, malgré son incomparable beauté, j'accomplissais, en l'épousant, un simple mariage de convenance.

—Vous ! Raoul ! s'écria Henri d'Alreimpe avec l'impétuosité du créole, vous n'aimiez point Mlle Grâce. Elle est cependant idéalement belle. Blonde ! un teint de lis, et le ciel se mire en ses yeux bleus.

—« Sa voix comme un chant amoureux... s'exhale ? » répliqua Nathalie avec un rire un peu railleur. C'est tout au long dans Nadaud, mon cher frère, et je ne te croyais point capable d'un pareil plagiat. Mais enfin, l'admiration la plus passionnée fait excuser bien des choses.

—Il me semble, fit Henri légèrement vexé, que Mlle Hautrope le mérite bien !...

—Ne vous querellez point, enfants ! interrompit Mlle d'Alreimpe, Mlle Hautrope est réellement une incomparable créature. Mais je puis maintenant, puisque ce cher Raoul ne l'épouse point, me permettre une critique bien faible et bien innocente surtout, je lui trouve quelque chose de dur, de cruel même dans le regard.

Cet incident avait permis à Niama de se remettre de son trouble.

Une joie céleste inondait son âme !... Ce mariage rompu,—elle n'aurait su dire pourquoi,—c'était peut-être le plus grand des bonheurs !

Raoul était libre, il pouvait aimer qui bon lui semblerait !

Et depuis le bal de l'ambassade, elle ne pensait qu'à lui !

Ses yeux pleins de langueur jusque-là s'étaient tout d'un coup illuminés. Une animation fébrile l'agitait à cette heure ! elle éprouvait le besoin de parler, de rire... pour rien elle aurait pleuré !

Yambo, s'arrêtant au milieu de son service, avait les yeux fixés sur sa jeune maîtresse.

—Yambo, fit Henri d'Alreimpe, du homard et de cette exquisite pintade. Tu nous laisses mourir de faim, malheureux. Regarde ! les verres et les assiettes sont vides.

Le maître d'hôtel tressaillit et s'empressa d'obéir à cet ordre.

—Alors ! reprit Nathalie, vous avez eu la cruauté d'abandonner votre vieux Brien tout seul dans un hôtel de Paris !... Mais il va expirer d'ennui, ou se livrer, sur des malheureux qui n'en pourront mais, à ses terribles et guerriers penchants. La solitude va les pousser à l'extrême.

—Rassurez-vous, répondit en riant M de Blignac, Brien m'a accompagné. C'est lui qui garde ma valise à Port-Marly, où je les ai laissés tous les deux. Il voulait voir à tout prix un port d'eau douce. A l'heure qu'il est, il s'occupe, j'en suis certain, à tirer des bordées sur la Seine, ou à manger une matelote d'anguille qu'il déclare bien inférieure à la cotriade ou à la bouillabaisse, car en fait de cuisine, le vieux Brien est d'opinions cosmopolites.

—Encore une fois, s'écria Mme d'Alreimpe, pourquoi ne point l'avoir amené jusqu'ici ?

—Mais, je vous le répète, chère madame, parce que ce vieux et trop gâté serviteur est impossible dans une habitation civilisée, et qu'il aurait mis les *Charmes* sens dessus dessous.

—C'est peut-être exact, fit Niama, mais en tous cas une voiture va aller chercher votre valise et la ramènera en compagnie de votre Brien, qui m'a si bien portée dans ses bras... un soir d'orage... vous souvenez-vous ?...

M. de Blignac allait répondre, mais Henri ne lui en laissa pas le temps.

—J'ai une autre proposition à placer, répliqua-t-il, et je suis certain qu'elle aura l'agrément de tout le monde. Ce cher Raoul vient de nous dire qu'il était libre, et qu'il avait quitté l'hôtel de lord Richmond pour un bien moins luxueux situé rue Tronchet.

—Lord Arthur a quitté Paris il y a quatre jours, fit M. de Blignac.

—Donc, plus un motif pour ne pas adhérer à ma proposition, continua le jeune créole. Je demande que pour l'instant on laisse maître Brien là où il est.

Des protestations indignées partirent de trois côtés différents. Mme d'Alreimpe, Niama et Nathalie prenaient en mains le parti du vieux matelot.

—Mais laissez-moi finir. Je reprends. Mon avis est que Brien demeure à Port-Marly où son maître ira le rejoindre ce soir.

Pour le coup, ce fut une révolution, personne ne sachant où Henri voulait en venir ; ce dernier était enchanté de la tournure que prenait la discussion.

—Veut-on me laisser achever ? fit-il. Oui, notre ami Raoul repart ce soir pour Paris... et nous revient demain matin, ayant donné congé à son affreux hôtel, où il doit être horriblement mal, et apportant ici tous ses bagages. Nous le gardons égoïstement toute la fin de l'été. Il jouit d'une liberté pleine et entière, va à Paris toutes les fois que l'idée peut lui en prendre. Mais enfin son quartier général est ici, sa demeure est la nôtre... et notre toit hospitalier abrite également le vieux Brien.

Si celui-ci a des accès d'humeur belliqueuse, voici Yambo, qui,

malgré son pouce hors de combat, sera tout disposé à faire sa partie de boxe, et malgré toute la solidité du vieux Breton et ses légendaires coups de tête, je ne sais pas si je ne parierais pas pour Yambo. Ma proposition est accueillie par acclamation. J'ai droit aux honneurs du triomphe après avoir été jeté aux gémonies. Rassurez-vous, j'aurai la modestie du plein succès. Je refuse les lauriers dont on voudrait m'accabler. Je me contenterai d'une tasse de café glacé que Yambo va nous servir sous la rotonde.

M. de Blignac essaya bien de résister pour la forme

Au fond, il était enchanté de la lumineuse idée de son camarade.

Malgré tout, il allait refuser par un sentiment de discrétion bien naturel, lorsque dans les yeux de Nياما, il lut une prière instante.

Et il accepta pour lui et pour Brien. C'était entendu, il habitait aux *Charmes* jusqu'à l'automne.

Et à la façon dont fut accueillie sa décision, il put se convaincre qu'il faisait un réel plaisir à tout le monde.

On se levait de table pour passer dans la rotonde qu'ombrageaient des nattes de vètièr rapportées de l'Inde, et où un système heureux de ventilation maintenait une agréable fraîcheur.

Nياما était restée la dernière dans la salle à manger.

—Mademoiselle a le ciel dans les yeux, murmura Yambo en passant à côté d'elle.

—C'est que je suis heureuse, bien heureuse, mon bon Yambo.

Et, avec une légèreté d'oiseau, elle s'élança sur les traces de Nathalie.

—Elle l'aime ! fit à mi-voix le coolie en la suivant d'un long regard... Et rien ne saurait désormais arracher cette passion de son cœur.

Henri d'Alreimpe, qui suivait son idée, parlait avec animation tout en dégustant du café consciencieusement gelé.

—Quelles parties de law tennis nous allons faire sur la pelouse... Et les promenades à cheval !... Nous allons passer le plus délicieux des étés.

—Il ne manquera que Mlle Hautrope, lui glissa sa sœur à l'oreille.

—C'est très méchant ce que tu dis là, Nathalie, repiqua le jeune homme. Je suis enchanté que Raoul consente à venir passer l'été avec nous, et c'est très mal à toi de gâter son plaisir.

Cependant Nياما cherchait, tout en prenant un air indifférent, à se rapprocher de Raoul.

Elle parvint bientôt à se trouver tout auprès de lui, et alors, baissant la voix de façon que seul il pût l'entendre :

—Monsieur de Blignac fit-elle avec lenteur, je vous ai promis une explication, la journée ne s'écoulera pas sans que je parvienne à vous la fournir.

Ces dernières paroles avaient été prononcées tandis que Maya-Nياما présentait le sucrier à Raoul.

Ce n'avait été qu'un imperceptible bruissement plutôt compréhensible aux mouvements des lèvres.

M. de Blignac l'avait saisie au vol, les yeux attachés sur le visage de la jeune fille.

Mais un bruit strident lui fit faire un mouvement de recul.

Yambo lui offrait une tasse de café, et par maladresse, sans aucun doute, venait de laisser tomber la soucoupe qui se brisait en dix morceaux.

Maladresse bien surprenante en elle-même car rien d'adroit, d'attentionné et d'habile comme un domestique coolie.

—Ce n'est rien, mon bon Yambo, s'empressa de s'écrier Nîama, en voyant la physionomie désolée du vieux serviteur. Donne une autre sous-tasse à M. de Blignac et enlève les morceaux de ce petit malheur. Personne ne songe à te gronder, cela peut arriver à tout le monde.

Le maître d'hôtel, sans répondre un mot, obéissait et sortait bientôt après de la rotonde.

—On va vous proposer une promenade à cheval, fit vivement la jeune fille à voix basse ; refusez-la et insistez pour qu'Henri monte avec sa sœur, c'est le seul moyen que nous ayons de nous trouver seuls un instant, et je tiens à vous parler, car je veux conserver votre estime. Et, je vous l'avoue pour ma plus grande peine, j'ai vu un soupçon luire l'autre nuit dans vos yeux.

Mis sur la défensive, Raoul prit même les devants pour se plaindre d'une prétendue douleur rhumatismale qui lui interdisait pendant quelque temps l'équitation.

—Voilà ce que c'est que le Gabon, le Sénégal et la Cochinchine, dit-il en terminant.

—Et moi qui allais vous demander de nous accompagner dans notre promenade quotidienne, répliqua aussitôt Henri. Nous montons d'ordinaire à cheval à la fin de l'après-midi.

—Nous ne monterons pas aujourd'hui, voilà tout, s'écria Nathalie.

—Voilà ce que je ne souffrirai pas, répliqua très vivement M. de Blignac. Comment voulez-vous que je consente à accepter l'hospitalité aux *Charmes*, si je dois être un objet de trouble et si je dois causer un dérangement quelconque ; vous ne changerez rien à vos habitudes ou je repars sur l'heure.

Force fut donc à Henri d'Alreimpe de ne point contremander les ordres qui avaient été déjà donnés.

Le café enlevé, un piano se trouvant sous la rotonde, Nathalie et Nîama jouèrent et chantèrent tour à tour. M. de Blignac prit lui-même part à ce petit concert improvisé, car il possédait une fort jolie voix de ténor.

La première partie de l'après-midi s'écoula comme par enchantement, et l'on fut tout étonné lorsque deux palefreniers amenèrent les chevaux tout sellés devant le perron.

Yambo les accompagnait.

—Mademoiselle ne monte pas à cheval ? demanda-t-il à Maya-Nîama.

—Non, Yambo, pas aujourd'hui. J'avais dit, il me semble, de ne pas seller Fatma.

Fatma était une magnifique jument isabelle, jaune d'or, à queue et à crinière blanches, qui piaffait aux mains d'un homme d'écurie.

Et la jeune fille s'approcha de la bête qui se calma aussitôt sous sa caresse.

—Non ! non, ma belle Fatma ! pas aujourd'hui. Nous ne galopons pas ensemble. Puis se tournant vers M. de Blignac :

—Vous voyez bien Fatma, lui dit-elle, personne ne peut en venir à bout, et une fois que je la monte, jamais une sottise ou un écart, elle est douce comme un véritable agneau.

Mme d'Alreimpe, de son côté, annonçait qu'elle ne sortait point en voiture.

—Notre promenade ne sera point de longue durée, s'écria Henri, tandis qu'il mettait en selle Nathalie, qui avait été passer une amazone.

—Le temps habituel, insista M. de Blignac, ou autrement, je vous le répète, je refuse toute espèce d'hospitalité.

Le jeune homme et sa sœur partirent au grand trot.

—Nathalie, fit Henri mettant son cheval au pas, sitôt que dans l'allée du bois ils se trouvèrent hors de vue de l'habitation, tu m'as plaisanté tout à l'heure, à propos de Mlle Hautrope. Je ne te garde point rancune, puisque je reviens à ce même sujet de conversation.

—Et tu as bien raison, répliqua Mlle d'Alreimpe en rangeant sa monture auprès de celle de son frère. Je serais si désolée de te causer une contrariété réelle. Je sais ce que tu vas me dire, mon cher Henri, à propos de cette rupture. Elle t'étonne, elle te surprend, et ne te semble pas naturelle. A moi non plus. Comment deux êtres qui semblaient si bien créés l'un pour l'autre ne ressentaient ils pas l'un pour l'autre aussi un véritable amour.

—Je n'y comprends rien. Raoul a affirmé qu'en cédant aux désirs de ses parents, il n'accomplissait qu'un mariage de convenance !... Voilà la belle Grâce Hautrope tout à fait libre.

—Ne deviens pas amoureux d'elle, voilà tout ce que je te demande.

—Eh ! pourquoi cela ? s'écria le jeune créole, en ouvrant de grands yeux. Nous sommes de bonne noblesse, notre fortune est solide, sérieuse.

—Pourquoi !... pour bien d'autres raisons.

D'abord, parce que je suis convaincue que la fille de lady Hautrope, avec toute sa morgue britannique, ne nous regarde que comme des méchants petits hobereaux créoles, que notre fortune n'est point assez considérable pour ses convoitises. Enfin, parce que je partage à son sujet l'avis de notre mère. Je la crois dure, sèche, cruelle, et pour l'affection toute fraternelle que je porte à M. de Blignac, je suis heureux de cette rupture. Car, si belle qu'elle puisse être, elle ne fera jamais son bonheur et ne saura jamais le comprendre.

—Tu es bien sévère, ma chère sœur. Je ne puis croire que la perversité habite le cœur d'une créature aussi royalement belle.

—Je te le répète, ne deviens pas amoureux d'elle, car je te verrai malheureux ! J'en ai le pressentiment. Grâce Hautrope est une de ces créatures néfastes, destinées à briser la vie de ceux qui les entourent.

Le jeune homme baissa la tête sans répondre. On eût dit qu'il

ne voulait point pousser plus loin cette discussion et qu'elle lui était pénible ; et brusquement il revint à M. de Blignac.

— Raoul vient de nous dire tout à l'heure qu'il n'avait jamais été amoureux de sa cousine Hautrope, mais je suis porté à croire que son cœur ne restera pas longtemps libre.

— Que veux-tu dire ? demanda Nathalie en manifestant à son tour une profonde surprise.

— N'as-tu pas remarqué comme moi, ma chère sœur, que Niama a été d'une tristesse navrante depuis le bal de l'ambassade, et que ce matin, depuis l'arrivée de Raoul, elle a tout d'un coup repris sa gaieté. Je ne me trompe pas, crois-le bien.

— Si Niama se met à aimer M. de Blignac, elle se prépare bien des déboires, bien des chagrins.

— A moi maintenant de te demander pourquoi ? Elle est merveilleusement belle, Niama, et Raoul peut fort bien l'aimer de tout son cœur. Et je l'aime tant, la chère petite créature, que je serais heureux de son bonheur. D'autre part, j'éprouve plus que de la sympathie pour Raoul ; c'est un sentiment qui se transformera, j'en suis sûr, en amitié sérieuse, et rien ne pourrait me faire plus plaisir que de le voir entrer dans notre famille, car elle fait bien partie de notre famille, n'est-ce pas, la chère Niama ?

— Oui, certes ! je l'aime comme si elle était réellement ma sœur.

— Et toi, ma chère Nathalie, quand te marieras-tu ? quand aimeras-tu ?

— Oh ! moi ! répliqua la jeune fille sur un ton d'insoucieuse gaieté qui montrait réellement le fond de son âme, mon cœur n'a point encore parlé, mais quand cela aura lieu, mon bien-aimé frère, vous serez certainement le premier à le savoir.

Elle n'avait point terminé ces derniers mots, que subitement elle changea de ton

— Quels sont ces gens ? demanda-t-elle à son frère, en désignant deux individus qui apparaissaient tout au bout de l'allée.

Ils étaient deux, en effet, l'un grand et l'autre petit, couverts d'immenses chapeaux de paille, et chose étrange pour un dimanche, ils portaient des instruments de labour, pelles et pioches. Cette dernière particularité avait éveillé l'attention de la jeune fille.

Elle avait remis son cheval au trot, et son frère se maintenait à sa hauteur. Au bruit des deux montures les promeneurs tournèrent brusquement la tête et, prenant leurs jambes à leur cou, s'élançèrent en avant de toutes leurs forces.

— Au galop ! cria Nathalie à son frère. Je ne sais pourquoi, on dirait que ces deux individus viennent de commettre un mauvais coup.

La poursuite s'activait ; les deux hommes filaient avec une rapidité, mais les chevaux gagnaient du terrain.

Alors, pour s'alléger, ils jetèrent sur l'herbe les deux pelles et les deux pioches qui entravaient et alourdissaient leur marche, et coupant à angle droit, disparurent brusquement sous bois.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Nathalie qui avait lancé également son cheval à droite, mais qui avait été obligée de s'arrêter, les branches

du taillis, enchevêtrées en cet endroit, ayant fait cabrer la bête ; ah ! mon Dieu ! je jurerais que l'un de ces deux individus est bossu et que c'est le cousin de M. de Blignac.

—Tu es folle, répliqua Henri, qui était également forcé de s'arrêter. Sir Egerton à cette heure dans les bois de Louveciennes, avec une pelle et une pioche !... Pourquoi faire ? je te le demande un peu. M'est avis que nous venons de donner la chasse à deux braconniers qui, grâce à ces deux instruments, pelle et pioche, venaient de défourer des terriers de lapins, lorsque nous les avons dérangés. Que l'un d'eux soit bossu, je n'y vois point d'inconvénients ; c'est son droit. On peut être bossu et braconnier, mais que ce dernier se nomme Joë Egerton, voilà ce que je me refuse à admettre. Réfléchis donc un peu, c'est impossible. Et surtout pas un mot de cette petite aventure à Blignac !

Et les deux jeunes gens, revenant sur leurs pas, prirent la direction des Charmes.

Pendant ce temps avait lieu entre Maya-Niama et Raoul l'explication promise.

Mme d'Alreimpe, remontant dans son appartement, les avait laissés seuls.

Et alors Maya-Niama, entraînant Raoul, lui avait dit d'un ton enjoué :

—Vous savez que ma chère maman,—elle nommait aussi Mme d'Alreimpe,—m'a fait planter tout un bouquet de lataniers, de bananiers, de palmiers. C'est une réduction en miniature de mon pays ; il faut que je vous le fasse voir.

Et elle entraîna Raoul dans un endroit écarté du jardin.

Lorsqu'ils furent hors de portée de vue et loin de toute oreille indiscreète, la jeune fille s'arrêta, son charmant visage prit une expression grave et elle commença :

—Les jours qui viennent de s'écouler m'ont été bien pénibles, car vous pouviez avoir une mauvaise opinion de moi et il m'était interdit de me justifier cependant. Nous voici seuls, je puis m'expliquer à cette heure. Je puis me justifier, bien que ce que j'ai à vous dire soit peu de chose, car j'ignore la plus grande partie du mystère qui plane autour de moi.

—Un mystère, dit-il, ému par le ton loyal et sincère de la jeune fille. Un mystère... un danger peut-être !

—Je ne sais, répondit-elle. Toujours est-il que, depuis mon retour en France, je suis inquiète, tourmentée, et je vais vous dire pourquoi. Avant tout, il me faut remonter bien loin et vous raconter mon histoire, que vous connaissez déjà en partie. Vous savez que M. d'Alreimpe a plusieurs comptoirs dans l'Inde. L'un d'eux est situé tout à côté de la province de Dhoraly. Or, il y a douze ans environ, mon père était le rajah de Dhoraly et était le souverain de ce petit Etat, demeuré indépendant. Il ne payait qu'un tribut à l'Angleterre. L'éternelle histoire cent fois renouvelée s'est produite une fois de plus dans cette circonstance. Les Anglais ont profité d'une révolte partielle des Etats voisins pour envahir la province de Dhoraly ; mon père a été chassé, proscrit, sa tête mise à prix ;

on a tué, on a égorgé, on a incendié et pillé tout ce que l'on a pu. J'étais dans les mains de soldats ivres de gin, ma nourrice ayant été massacrée, car à travers un voile de sang et de flammes je me rappelle ces scènes sauvages, lorsque M. d'Alreimpe, qui se trouvait à cet instant à sa factorie de Dhoraly, vint à passer, m'acheta aux soldats anglais et m'emmena à Pondichery, où j'ai demeuré depuis lors avec sa famille. Qu'était devenu mon père ? Il avait trouvé la mort, sans doute, dans la bataille, car, à la fin, poussé à bout, il avait été obligé de se mettre à la tête de ses soldats.

— Vous n'avez jamais eu de ses nouvelles ?

— Jamais, et M. d'Alreimpe, qui par deux fois est retourné dans le nord de l'Hindoustan, m'a dit que jamais on n'avait pu trouver ses traces, et que dans le pays on affirmait qu'il avait, été tué les armes à la main.

— Certes, c'est une triste histoire, mais heureusement, ma chère Nîama, Dieu a bien voulu que vous soyez recueillie dans une famille où l'on vous adore.

— Oh ! j'y ai été bien heureuse, bien tranquille, entourée d'affections vraies, profondes, et de caresses d'êtres que me sont bien chers. J'y ai connu le bonheur inestimable de connaître la vérité ; j'y ai reçu le don inestimable de la foi. Mais un jour est venu où l'inquiétude a pénétré dans mon cœur.

— Et pour quelle raison, grand Dieu !

— Je vais vous le dire. Il y a tantôt un an, j'étais à Pondichéry, aux environs de la ville, à la maison de campagne que la famille d'Alreimpe possède au bord de la mer. Toute seule, avant le repas du soir, je prenais le frais sous un bananier, lorsqu'un vieillard s'est dressé tout à coup devant moi ; on eût dit qu'il sortait des entrailles de la terre.

« Sa présence, son regard qui pénétrait ma chair en la brûlant, me produisait un effet épouvantable. Je voulais crier et ma voix s'arrêtait dans ma gorge étranglée, courir, et mes jambes se refusaient à me porter.

— Maya-Nîama, me dit-il d'une voix sourde en étendant le bras droit vers moi, la famille de tes protecteurs va partir pour l'Europe. Tu dois l'accompagner.

C'est vrai ; Mme d'Alreimpe se refusait à se séparer de moi : il était entendu et arrêté que moi aussi je viendrais en France.

Ceux qui veillent sur toi, reprit l'horrible vieillard, ceux qui ont tous les droits sur ta personne t'ordonnent de ne pas quitter l'Inde. Ou sans cela si tu enfreins cet ordre, si tu n'obéis point à ceux que je représente, tu verras s'abattre sur toi les plus grands malheurs, et aussi sur ceux que tu aimes.

Et il disparut, me laissant brisée, épouvantée, anéantie.

— Avez-vous parlé de cette aventure à M. d'Alreimpe ? Il était facile d'avertir la police de Pondichéry, de rechercher ce vieillard ; on ne plaisait pas d'ordinares avec les brhames, les fakirs, qui se livrent à ce genre de facéties.

— Non, je n'ai pas dit un mot de cette sinistre apparition à mon bien-aimé père. « Les plus grands malheurs peuvent atteindre ceux

que j'aime. » Ces paroles qui grondent toujours à mes oreilles m'ont empêché de parler. Et si je le fais aujourd'hui, c'est à cause de cette dernière aventure dont vous avez été témoin.

—Avez-vous revu le vieillard ?

Une seule fois. Le paquebot était sous vapeur, les passagers, sur le pont, disaient adieu à ceux qu'il laissaient dans l'Inde. Je l'ai vu sur le quai, debout, le bras étendu, me menaçant, et, à son aspect, je me suis sentie défaillir.

—Une fois en France, s'est-il encore montré à vous ?

—Non ! mais je suis certain que l'homme qui s'est élancé sur moi dans le parc de l'ambassade anglaise n'est autre que lui.

—Mais vous avez quitté Mme d'Alreimpe, son fils, ses filles, vous vous vous dirigiez seule vers la porte de la serre ?

—Dans la journée, j'avais reçu une missive étrange. Un fournisseur, un bijoutier, avait demandé à me parler : il avait à me remettre différents bijoux, disait-il, il devait m'en montrer d'autres.

—Mademoiselle, fit-il d'une voix basse, on m'a chargé de vous remettre cette note.

C'était une petite carte sur laquelle était écrit en tamoul : « Maya-
« Nîama va ce soir à l'ambassade d'Angleterre. Qu'elle se trouve au
« bout de la serre seule, et qu'elle entre dans le parc lorsque la fête
« sera près de finir. Elle pourra ainsi arracher ceux qui lui sont
« chers aux plus grands malheurs ! »

—Toujours les mêmes paroles, interrompit Raoul en hochant la tête !

—Oui, toujours la même menace ! Comprenez-vous ma vie, en sentant, à cause de moi, les êtres que j'aime en péril !... Que faire ? que devenir ? à qui m'adresser ? Hélas ! avec sa témérité folle, n'aurait peut-être que précipité le danger ? Mme d'Alreimpe, malgré l'affection si profonde qu'elle me porte, n'eût traité sans doute tous ces actes que comme des faits sans conséquence, aggravés et grossis par une imagination romanesque de jeune fille. Vous comprendrez mes angoisses, j'en suis sûre !...

—Pauvre enfant, répondit Raoul, vous devez être bien malheureuse !

—Plus maintenant, répliqua-t-elle avec vivacité, en lui adressant un adorable sourire, ce qui rendit M. de Blignac d'une extrême pâleur. Mais je reprends. Ma résolution fut aussitôt arrêtée. Ces signes cabalistiques, ces quelques mots de tamoul flamboyaient devant mes yeux. Il fallait éviter à tout prix un danger à ceux que j'aime. J'irais coûte que coûte, je me rendrais à cet horrible rendez-vous. Et j'y fus. Vous savez le reste, ou à peu près. Je n'étais pas sortie de la serre, m'échappant sans prévenir les miens, que le vieillard dont je vous ai parlé était devant mes yeux. Ses regards étincelaient, une fureur féroce les faisait briller.

—Tu n'as pas obéi, malheureuse ! me dit-il. Tu n'as donc peur ni pour toi ni pour les tiens des plus affreux supplices ? Tu ne sais donc point à qui tu appartiens ? Viens ! il en est temps encore. Tout sera effacé, oublié, purifié ! mais viens !

Et il m'avait pris dans ses bras et cherchait à m'entraîner.

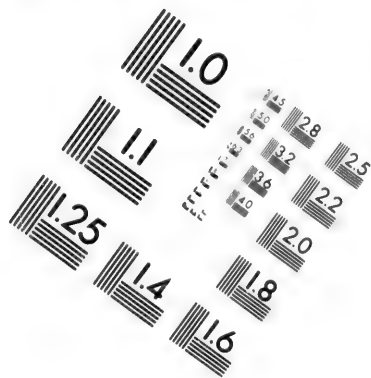
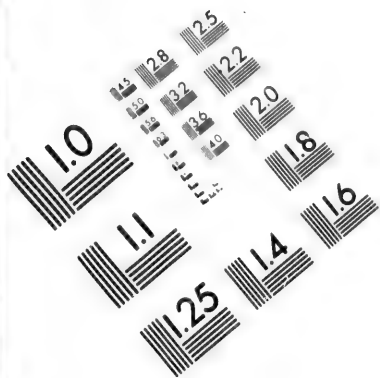
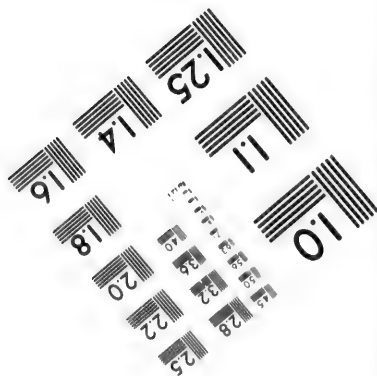
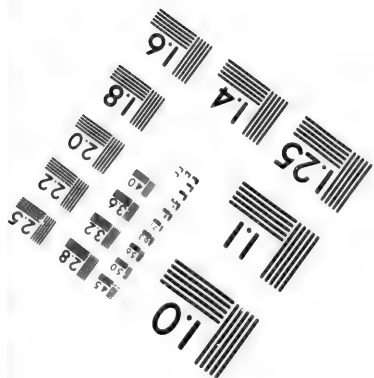
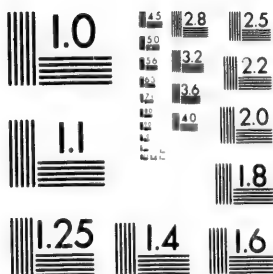


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



4.3 28 25 22 20

10 01

C'est alors que vous êtes apparu mon sauveur ! mon libérateur ! Et obéissant à ma supplication, vous avez eu la générosité de vous taire. Pas un mot ! pas un geste. Merci, cette gratitude profonde, c'est tout mon cœur qui vous l'adresse.

— Oh ! Niama, répliqua Raoul, est-ce que je n'ai point fait mon devoir ? Est-ce que je ne devais point écouter votre prière ! Est-ce qu'elle n'était point un ordre sacré pour moi ? De la reconnaissance ! non, non ! vous ne m'en devez point.

— Bien profonde, bien sincère, reprit-elle en insistant. Il y va de la vie, de la vôtre, de la mienne, vous disais-je. C'était, c'est encore ma conviction intime. J'ai peur, je vous l'avoue. Je ne passe mes jours qu'au milieu d'effroyables trances. Il me semble que je ne vis qu'enlacée au milieu des trames les plus noires, les plus ténébreuses. Je suis toujours dans l'attente d'un malheur, d'une catastrophe !...

— Mais pauvre chère créature, c'est un enfer qu'une existence semblable ?

— Je suis courageuse, cependant ? Le danger ne m'effraye point, je le braverai en face s'il ne menaçait que moi seule. Mais tenez, depuis que vous êtes arrivé, j'ai repris courage !... Je sens qu'auprès de moi j'ai un ami dévoué, sincère. Me voilà forte, prête pour la lutte. Et, malgré moi, poussée par un aimant irrésistible, je vais à vous, en vous demandant votre protection, votre appui.

— Toute ma vie, Niama ! répondit-il en faisant passer son âme entière dans ces mots, toute ma vie, si vous voulez d'elle !

Une flamme de pourpre colora le visage ambré de la jeune fille.

— Toute votre vie, répéta-t-elle, tandis qu'elle portait les deux mains à son cœur pour en comprimer les battements ; mais... ma tête se perd !... je deviens folle !... de joie !... de bonheur ! Toute votre vie !... Vous m'offririez toute votre existence !... à moi !... J'ai mal entendu sans doute... Votre générosité vous entraîne trop loin... ou je ne comprends pas...

— Niama ! chère Niama ! — et s'emparant de sa main, il la porta à ses lèvres, — vous avez bien compris, vous avez bien entendu ! Je vous aime !

« Depuis l'instant où je vous ai retrouvé dans la vie, depuis la première seconde, mon cœur vous a tout entier appartenu. Et l'je maudissais un lien déjà formé... la promesse sacrée qui engageait ma personne et mon avenir. Ah ! grâce à Dieu ! cette odieuse chaîne a été brisée. Et je suis à vous ! en entier ! à jamais !

— Joie du ciel ! murmura Niama !

Et défaillante elle chancela, Raoul se précipitait vers elle pour la soutenir. Mais avec une vivacité extraordinaire elle se redressa :

— Ainsi, vous m'aimez et je vous aime ! fit-elle d'une voix où l'émotion faisait trembler des larmes. Moi aussi, mon cœur a volé vers vous dès la première seconde. Oh ! c'est que votre image est restée en moi, je la portais dans mon cœur d'enfant, elle ne m'a jamais quittée. Oh ! je n'ai plus peur maintenant ! Je défie les ennemis, les embûches ? Etre aimé de vous, Raoul ! qui oserait porter la main sur moi ?

—Vous n'avez parlé de cette étrange persécution à personne ? demanda M. de Blignac.

—A personne, je vous le répète. Vingt fois j'ai été sur le point de prévenir Yambo, qui m'est tout dévoué et qui se jetterait dans le feu pour moi. Je ne sais ce qui m'a retenue. Je vous attendais. Vous, mon sauveur ! Vous, mon maître !... Désormais, c'est vous, c'est vous seul !...

Ces derniers mots s'arrêtèrent sur ses lèvres.

Un bruit de chevaux venait de se faire entendre.

La grille tournait sur ses gonds et Henri d'Alreimpe et Nathalie rentraient au petit trot de leurs montures.

Niama et M. de Blignac s'avancèrent à leur rencontre, quittant le petit bosquet d'arbustes exotiques.

Lorsqu'ils se furent éloignés, les larges feuilles d'un latanier s'écartèrent et donnèrent passage à la tête de Yambo.

Le maître d'hôtel regarda attentivement tout autour de lui, et, effaçant sur le sable la trace de ses pas, disparut dans les massifs de fleurs qui entouraient l'habitation.

Il rentrait à l'office, où personne ne s'était aperçu de son absence.

Que se passait-il dans le cœur de Yambo.

Nul n'aurait pu le dire.

Son visage gardait l'impassibilité du bronze dont il avait la couleur. Dans ses yeux nulle flamme, nulle contraction sur ses traits.

Pourquoi s'était-il caché derrière les yuckas et les palmes pour surprendre le secret des deux jeunes gens et épier leur entretien ?

L'attachement passionné qu'il portait à la *Perle Jaune* dictait-il seul sa conduite.

Mystère !

La suite de ce récit nous donnera, sans aucun doute, la clé de cette énigme vivante.

La radieuse métamorphose du visage de Niama était si complète qu'elle n'échappa point au regard de Nathalie qui d'un coup d'œil appela l'attention de son frère. Henri et Mlle d'Alreimpe échangèrent un regard affirmatif, comme pour se dire que leurs prévisions étaient exactes, et que le cœur de leur chère petite sœur avait parlé.

Le jeune créole fut encore confirmé dans cette idée, lorsque M. de Blignac, d'un ton où perçait une certaine gravité, lui dit, à l'instant où Yambo annonçait que le dîner était servi :

—J'ai accepté, et j'accepte avec une pleine reconnaissance, l'hospitalité que madame votre mère et vous m'avez offerte aux *Charmes*. Mais demain, mon cher Henri, avant mon installation définitive, je réclamerai de vous un moment d'entretien.

—Je suis et serai toujours à vos ordres, répondit chaleureusement le jeune homme en appuyant sur ces paroles, comme pour faire comprendre à son interlocuteur le sens caché qu'elles comportaient. Dites-vous bien, mon cher ami, et ce ne sont pas là des paroles banales, que je suis heureux de la sympathie que vous me témoignez et que vous pouvez compter sur moi comme sur un autre vous-même.

Ces derniers mots furent scellés par une cordiale et solide poignée de mains.

Et le repas commença au milieu d'une franche animation. Mme d'Alreimpe jouissait du plaisir de ses enfants.

Parfois, elle enveloppait d'un même regard sa fille et Raoul de Blignac.

L'esprit d'une mère est toujours en éveil ; Mme d'Alreimpe se disait que Raoul serait un excellent parti pour Nathalie. Elle voyait toujours en lui l'héritier de lord Arthur ; bien qu'elle fût loin d'être intéressée, elle ne négligeait point cette fortune puissante. De plus, il portait un beau nom, avait devant lui un brillant avenir et possédait toutes les qualités physiques et morales qu'elle pouvait désirer pour un fils.

Elle se laissait donc aller au doux rêve de voir l'affection des deux enfants s'accorder et se transformer en amour.

Elle seule ne voyait point l'expression passionnée qui embellissait encore le visage si pur de Maya-Niama.

Les grands cils noirs de la jeune fille s'abaissaient lentement, longuement, voilant le feu de ses regards. Et, à travers la table, assise en face de Raoul, elle adressait à ce dernier cette chaste et puissante caresse de son âme.

— Mon cher ami, fit tout à coup Henri, répondant à une interrogation secrète qu'il s'adressait à lui-même, et qui n'était que la résultante de la rencontre que lui et sa sœur avaient faite dans le bois de Louveciennes, durant leur promenade à cheval, que devient donc votre cousin ? celui auquel vous m'aviez présenté à l'ambassade anglaise ?

— Sir Joë Egerton ?

— Précisément. Je ne sais pourquoi sa physionomie m'a frappé. On est porté à le plaindre, car, être contrefait ainsi, c'est à coup sûr un grand malheur, mais il y a dans sa voix quelque chose de cassant, de strident, qui fait de la peine et affecte désagréablement les nerfs.

— Je le crois aigri et ne pouvant prendre le parti de son infirmité. La destinée lui offre cependant une compensation considérable.

— Une compensation ? fit Nathalie en levant la tête.

— Le mot est peut-être mal choisi, car pour bien des natures, il ne saurait en exister. Mais, malheureusement ou heureusement, l'argent a son poids dans ce monde, et sir Joë Egerton est très probablement en train de devenir à l'heure qu'il est l'un des plus riches et des plus titrés gentilshommes de la Grande-Bretagne.

— Quoi ! ce petit... jeune homme... Ce pauvre être contrefait !

Ces exclamations partirent des différents côtés de la table.

— Ce petit jeune homme, comme vous l'appellez fort irrévérencieusement, répliqua M. de Blignac avec un imperceptible sourire, s'appellera très certainement un jour ou l'autre lord Richemond, marquis de Rosberry, et sera l'héritier de tous les titres, de tous les biens de lord Arthur.

— Eh bien ! et vous, mon cher enfant ? s'écria Mme d'Alreimpe, laissant percer, malgré elle, une nuance de fort désappointement,

votre oncle, le propre frère de votre mère, vous a déshérité?... Et vous m'annoncez cela avec un calme, une froideur, comme s'il s'agissait pour vous de la chose la plus naturelle du monde?...

—La plus naturelle, en effet chère madame, répliqua M. de Blignac. Je reconnais que mon oncle, à qui je porte une affection profonde, est avant tout le maître de sa fortune, et je vous assure qu'il n'entre dans mon âme, pour la décision qu'il vient de prendre à mon égard, ni acrimonie, ni rancune.

Les yeux de Maya-Niama s'étaient encore agrandis, et sans dire un mot elle écoutait toute cette conversation avec une attention profonde.

—Je ne voudrais point commettre d'indiscrétion, Raoul, reprit Mme d'Alreimpe, revenant à la charge, et ne voyez dans ma question, mon cher enfant, que l'intérêt affectueux que je vous porte; mais votre oncle vous a-t-il dit les motifs de ce revirement, de ce que je me permets d'appeler une lubie surprenante? J'ai beau me creuser la tête, je ne puis parvenir à me l'expliquer.

—Parfaitement, madame. Avant d'être mon oncle, lord Richmond est Anglais, et il n'a pu admettre que ses titres et ses biens puissent être transmis à un Français, ce Français fût-il son neveu. Il s'en est fait un cas de conscience, et je le comprends, je vous le répète. Il m'a fait une proposition qui partait de son cœur, mais elle était absolument inacceptable. Lord Arthur m'a proposé de m'adopter si je consentais à changer de nationalité. Ai-je besoin de vous dire que cette idée n'a pas même traversé mon esprit? Quand on est né en France, on ne renie ni sa patrie, ni sa foi.

—C'est très beau! s'écria impétueusement Henri. C'est royalement beau ce que vous avez fait là! Et, franchement, je m'en sens remué jusqu'au fond du cœur.

—Il n'y a pourtant pas de quoi, répliqua en souriant Raoul, et tout le monde en ferait autant à ma place.

—Oh! tout le monde, protesta Mme d'Alreimpe.

—Bien des gens tout au moins, et je vous en supplie, c'est assez s'occuper d'une action aussi simple.

—Et toi, Niama, demanda Nathalie, tu ne dis rien?

—Pourquoi dire à M. de Blignac qu'il a bien agi, répliqua la jeune fille d'une voix qui résonna comme un timbre de cristal; il sait qu'il a fait son devoir.

Et elle retomba dans son mutisme.

L'une des plus grandes joies d'une femme est certainement celle qui consiste à voir éclater chez l'être de son choix, chez l'élu de son cœur, une éclatante supériorité morale.

Maya-Niama buvait à pleines lèvres à cette coupe de bonheur.

—Eh bien, fit Mme d'Alreimpe, en résumant d'un mot la situation au point de vue pratique, voilà sir Joë Egerton l'un des meilleurs partis de France et d'Angleterre.

—Oh! maman! s'écria Nathalie avec indignation, comment une pareille phrase peut-elle être prononcée par vous?

—Ma chère enfant, je serais désolée de voir ma fille épouser M. Egerton, ou tout autre dans sa situation. Mais bien des mères ne

pensent pas comme moi, et bien des jeunes filles ne partageront point mon opinion.

— Pour ma part, fit Henri, je ne crois point que les millions de lord Richemond fassent de lui un homme heureux. Sa difformité le rend odieux à lui-même, et il en voudra toujours à la terre entière et aux humains qui l'habitent de n'être ni droit ni bien fait.

— J'ai peur que vous n'ayez raison, répliqua à son tour M. de Blignac, mais nous nous trompons peut être sur son compte, il faut l'espérer.

— Et où est-il, ce fortuné jeune homme ? demanda Mme d'Alreimpe.

— En Angleterre, depuis deux jours, où il est allé rejoindre lord Arthur, sur les instances de celui-ci. Mlle Hautrope et sa mère se rendront également sous peu à Londres.

A travers la table, Henri adressa un regard à sa sœur en ayant l'air de lui dire :

— Tu vois que tes soupçons sont faux et que l'individu que tu t'es obstinée à reconnaître dans les bois n'était point Joë Egerton.

— Le repas se termina sans autre incident digne d'être rapporté.

En se levant de table, Mme d'Alreimpe rappela à M. de Blignac sa promesse.

Le jeune homme, accompagné cette fois de son fidèle Brien, reviendrait aux Charmes dès le lendemain matin de bonne heure.

La nuit était tombée, une nuit de printemps calme et fraîche, sans être froide. Pas de lune, cependant, pas d'étoiles ; une brume légère interceptait le bleu du ciel, promettant un chaud soleil pour le lendemain.

Il fut décidé aussitôt que M. de Blignac allait retourner à Port-Marly. Déjà Henri avait donné l'ordre à Yambo de faire atteler une voiture, lorsque Raoul insista pour exécuter le trajet à pied.

En voiture, on était obligé à un long détour par Marly même afin d'éviter des pentes trop abruptes ; tandis qu'à pied, il arrivait en descendant les raidillons jusqu'à la berge de la rivière où certainement Yves-Marie Brien l'attendait.

Toute la famille était réunie sur la pelouse, pendant cette petite discussion toute amicale.

On dut céder à l'instance de M. de Blignac ; il fut entendu qu'il se rendrait à pied à Port-Marly, traversant les bois de Louveciennes, et que Nathalie, Henri et Maya-Niama iraient le conduire jusqu'au bout du parc.

Yambo reçut donc l'ordre de ne point faire atteler.

A cet instant Niama dressa l'oreille.

— Yambo ! dit-elle avec un accent de profonde surprise, mon bon Yambo, as-tu entendu ? On dirait que cet oiseau qui chante c'est un bouboul ?

Le bouboul est le rossignol hindou, son chant est mélodieux et doux et a un charme inexprimable. Le bouboul ne saurait vivre que dans l'Inde. Il meurt sitôt que l'on essaie de le transporter.

— Ce n'est pas un bouboul, mademoiselle, répliqua Yambo d'une voix calme, c'est un oiseau de ce pays.

L'oiseau s'était tu.

Ce fut en vain que la jeune fille prêta de nouveau l'oreille pour entendre ce gazouillement, qui lui rappelait son bien-aimé pays.

Et elle n'y songea plus !

Son cœur n'était point absorbé par une foule de pensées tumultueuses ?

N'est-elle pas heureuse ! bien heureuse ! la petite Maya-Niama.

N'allait-elle pas avoir tout auprès d'elle, vivant de sa vie, Raoul de Blignac qu'elle aimait de toute les forces de son âme ?

Ses inquiétudes, ses angoisses, l'amour les emportait sous son aile.

— Donc, c'est entendu, fit Henri, lorsque l'on fut arrivé au bout du parc en raccourcissant encore le trajet de Raoul. Vous n'avez pas à vous tromper. Vous suivez l'avenue, tout droit. Dans dix minutes, deux sentiers à travers le bois se trouveront en face de vous. Vous prenez celui de droite, vous ne pouvez pas vous tromper. Celui de gauche vous conduirait à des rochers au milieu desquels vous pourriez vous rompre le cou. Celui de droite vous amènera en un quart d'heure à Port-Marly.

X

Mais revenons à Yves-Marie Brien, que nous avons abandonné seul et tout désappointé sur la berge de la Seine.

Il s'étira longuement les bras, regarda le ciel, l'eau, une girouette qui pivotait au haut d'un kiosque, et finalement s'assit sur l'herbe, crachant dans l'eau calme et y faisant des ronds comme le plus banal des curieux.

Ce n'est pas drôle, un port d'eau douce ! gronda-t-il. Tout le monde a l'air de s'ennuyer ici. Allons, nous devons nous armer de patience. Faut avoir recours à Juliette.

Juliette était une belle négresse du plus bel ébène, dont les yeux noirs et rouges brillaient comme des points de jais et de corail.

Ajoutons que la susdite moricaude était en écume de mer, et que Brien y tenait comme à ses prunelles, vu que Juliette lui avait été donnée, il y avait tantôt dix ans de cela, par son capitaine, et depuis lors il la *culottait* avec amour et la soignait avec les précautions et les attentions d'un bon père pour sa fille.

Aussi ne put-il s'empêcher d'être flatté, lorsqu'une voix se fit entendre derrière lui, disant dans un simple aparté, et comme une exclamation admirative échappée malgré elle :

— Crédié ! la belle pipe ! Je parie que les empereurs et les rois n'en ont point une pareille !

Yves-Marie Brien aimait peu d'ordinaire les nouvelles connaissances.

Jetant un regard par-dessus son épaule, il toisa dédaigneusement le nouveau venu.

Le bipède, — il le désignait ainsi *in petto*, — tel qu'il se présentait, lui inspirait cependant à première vue une certaine curiosité.

Il avait une manière de costume, d'allure de matelot. Un chapeau de paille, un cazot à raies blanches et bleues, un méchant pantalon de toile, retenu aux hanches par une ceinture rouge, et sous

le bras une vareuse qui ressemblait presque à celles que portent d'ordinaire les marins de l'Etat. Sur les boutons étaient gravées des ancre.

—Ca doit être un des matelots du port, murmura Yves-Marie, et, pour lui souhaiter la bienvenue, il lui envoya par le nez deux ou trois énormes bouffées de *Juliette*.

—Oh ! le bon tabac, exclama aussitôt l'individu, quel parfum ! Ça sent meilleur que le caporal ! S'il n'y a pas d'indiscrétion, pouvez-vous demander, mon officier...

—Pas officier, matelot de première classe.

—Ah ! pardon. Je croyais en voyant ce bout de ruban—Brien était décoré de la médaille militaire...

—Matelot de première classe, on vous dit, pas autre chose. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?...

Tout cela était prononcé d'une voix rogue, avec l'air d'un dogue qui tient un os.

Mais le matelot d'eau douce ne se démonta point, et il reprit en adoucissant encore son ton servile

—Mon Dieu, monsieur le matelot, je vous demande pardon de mon indiscrétion.

Je m'étais approché sur la berge, et j'ai été frappé par votre pipe, qui est un bijou, mieux que de l'or. Et alors j'ai senti votre tabac qui m'a semblé, comme parfum, extraordinaire. Alors, vous comprenez, quand on rencontre dans la vie des personnes d'expérience, des marins, des vrais marins qui naviguent sur la grande mer et qui ne sont pas condamnés comme moi à l'eau douce, on éprouve le besoin de s'instruire.

Cette période, qui proclamait humblement la supériorité de la marine, eut le don d'adoucir les angles de Yves Marie.

Aussi se décida-t-il à fournir l'explication demandée et à instruire son interlocuteur.

—Ca, fit-il en désignant le tabac qui bourrait Juliette, c'est du pur macouba, premier choix. Malheureusement, la provision s'épuise, et si nous n'allons pas en chercher sur place, mon officier et moi, je serai obligé de me frictionner la ceinture, car vos tabacs de régie, c'est du vrai foin.

—Merci bien, et, pardon excuse, sans trop d'indiscrétion, ne pourrait-on pas déguster une seule cigarette de cette rareté ? Vous savez, entre fumeurs, ça se fait.

Sans répondre, Yves-Marie sortit sa blague, faite d'une patte d'albatros, et la tendit au fumeur curieux.

Celui-ci était un homme d'une trentaine d'années, grand, élancé, au dos un peu voûté, à la voix éraillée par des libations fréquentes, offrant en outre cet accent traînard des faubourgs et de la banlieue de Paris.

Des accroche-cœurs, nommés en argot rouflaquettes, se tortillaient prétentieusement autour de ses tempes ; ses yeux clignotaient constamment, dissimulant un regard faux, et sa bouche sans barbe se contournait en parlant pour dissimuler deux dents cassées probablement dans une rixe.

—C'est du nectar, fit l'individu, en avalant la fumée et en la faisant sortir à la fois par le nez et par la bouche. C'est du vrai nectar, aussi vrai que je m'appelle Jules Bobo.

—Un joli nom, répliqua Brien.

Et sans ajouter un mot, il s'entoura des spirales parfumées de *Juliette* comme d'un épais nuage.

Mais Jules Bobo paraissait déterminé à cultiver bon gré mal gré sa connaissance d'Yves-Marie.

—Une politesse en vaut une autre, fit-il en se dandinant. Vous allez accepter une tournée ; là, sur le pouce, chez le père Saumaise, du dur ou du doux, de l'absinthe ou du vermouth au choix.

Brien secoua négativement la tête.

—Je ne bois jamais le matin, répondit-il.

—Tiens ! comme c'est curieux. Et peut-on en savoir la raison ?

—Parce qu'on ne sait jamais ce qui va venir, que le soir on peut être exposé à fortement s'arroser, et qu'alors si on a un fond du matin, on se soûle. Or, moi, je ne me soûle jamais !

—Pardon, excuse.

—Y a pas d'offense.

Et Yves-Marie retomba dans son mutisme.

—Vous allez bien déjeuner quelque part ?

—Ça, pour sûr, répliqua le-Breton, bien que l'odeur de l'eau douce ça me tourne un peu le cœur et que ça ne me creuse guère l'appétit.

—Eh bien alors, vous permettrez bien à un matelot d'eau douce d'offrir à béquiller un brin à un matelot pour de vrai ? Oh ! pas grand'chose, une friture, une côtelette et une pointe de brie. Il y a chez Saumaise un picton...

—Je ne vous connais pas, répliqua Brien d'un ton sec, et je ne me fais payer à manger et à boire que par les gens que je connais.

—Oh ! répliqua Jules Bobo avec bonhomie, je n'ai point l'intention de blesser votre amour-propre. Je vous demande la permission de m'asseoir à la même table que vous, parce qu'on est trop heureux de rencontrer des maîtres dans la partie. Vous payerez votre écot si ça vous convient.

—Ça me convient. Chacun pour sa peau.

Et le vieux matelot n'ayant plus d'objection à faire, se laissa guider chez le père Saumaise.

La friture n'était pas attaquée, que Jules Bobo, qui avait commencé par remplir deux fois les verres, changea son fusil d'épaule, car Yves-Marie Brien avait dardé sur lui un œil clair, en lui disant net :

—Si vous avez l'intention de me griser, faudra me prévenir, mon garçon, parce que moi, de mon côté, je vous avertis que vous serez sous la table avant que je sois en soif. J'ai soûlé des Anglais, tandis que je restais sain comme l'œil.

Maintenant, si le cœur vous en dit..., à votre aise. Je vous ai annoncé que je ne buvais jamais à jeun, mais en mangeant... tant que vous voudrez.

—Non, non ! Dieu m'en garde, répliqua Jules en arrosant son

picton d'eau claire... C'est votre satané tabac de Macouba qui m'a donné une soif du diable.

Brien se contentant de cette explication qui dissipait la méfiance qui venait de naître en lui, s'était mis à tordre et à avaler.

Aux deux bouteilles offertes d'abord par Jules Bobo, il répondait par deux autres fioles du même cru ; mais Jules mangeait du bout des dents et ne buvait que par gorgées, malgré les excitations d'Yves-Marie qui lui dirait en s'essuyant les lèvres :

—Eh bien ! ça ne va donc plus?...

—Je vais vous dire, finit par répondre le marin d'eau douce, ça ne va pas, parce que je suis préoccupé. Si j'osais, voyez-vous, je vous demandrais un léger service. Vous seul pouvez me le rendre avec l'expérience que vous avez. C'est une affaire de métier.

—De métier ! répliqua Brien en dressant l'oreille, pareil à un cheval de chasse qui entend la trompe. Une affaire de métier ? Dégoisez votre histoire ; s'il ne faut que vous donner un conseil, ou même un coup de main, ça y est.

—Voilà la chose, répondit Jules Bobo, et vous pourrez dire que vous m'avez tiré une fière épine du pied. C'est le dieu des matelots et sainte Barbe qui m'auront mis sur votre route. Figurez vous qu'il y a des régates à Argenteuil, des courses à la voile.

—Ah ! des courses à la voile ! Ça doit être curieux tout de même. Faut savoir se patiner pour virer de bord dans un petit espace, lof pour lof, quoi.

—C'est bien ça. Eh bien, je possède un driver. C'est un...

—Je sais ce que c'est, une manière de sloop qui porte une brigantine, un peti foc et une trinquette ; continuez.

—C'est cela même, vous connaissez tout cela comme votre *pater*. Eh bien ! il me semble que mon driver ne gagne pas dans le vent. Et si vous voulez y donner un coup d'œil?...

—Ce n'est pas de refus.

—Après le déjeuner, nous prendrons le bateau ici même, nous le remonterons à l'aviron jusqu'au pont de Bezons, et là, s'il y a une jolie petite brise, nous irons tirer des bordées dans le bassin d'Argenteuil.

—Ça va, répliqua Brien avec un large sourire, car la proposition de Jules Bobo lui agréait fort. Il avait au moins la perspective d'une après-midi agréable. Mais je sais ce qu'il a, votre driver, sans l'avoir vu. Vous avez sans doute trop de mature et votre trinquette trop de largeur.

En savourant un gloria auquel il venait de mettre le feu, Yves-Marie Brien rechargea Juliette d'une pincée de macouba, tout en se disant à part lui :

—Eh bien ! voilà un paroissien qui vaut mieux que sa boule.

Au premier coup d'œil, il avait eu le talent de me déplaire, et tout de même, grâce à lui, je vais pouvoir tuer le temps jusqu'au retour de mon capitaine, ou du moins jusqu'à ce soir. Ça sera toujours autant de pris sur l'ennemi.

Ils se dirigèrent vers l'escale, chacun ayant payé sa part de l'addition, et lorsque Yves-Marie Brien déborda l'un des avirons du

driver, toutes les préventions instinctives qu'il avait éprouvées contre Jules Bobo s'étaient évanouies.

Si cependant il avait pu se douter de l'intérêt que le dit Jules avait à cultiver sa connaissance, il se serait bien gardé de s'embarquer avec lui, et, en sus, il eût commencé par lui appliquer la plus rude correction qui puisse sortir d'une canne solide emmanchée d'un bras vigoureux.

Si il avait pu voir surtout au moment où le tramway à vapeur les descendait, M. de Blignac et lui, à la station de Port-Marly, un homme petit, voûté, les traits dissimulés par un large chapeau de paille, arrêtant Jules Bobo, et lui glissant un billet dans la main, après avoir donné à celui-ci des explications minutieuses et détaillées, tandis qu'en même temps, lui, Yves-Marie, était spécialement désigné au dit Jules, il se serait convaincu que ses défiances étaient justifiées et que le matelot d'eau douce, qui prétendait avoir recours à ses lumières et à son expérience nautique, n'était qu'un vulgaire bandit.

Effectivement le petit homme, qu'une grande blouse et un chapeau énorme métamorphosaient à tous les yeux, s'était approché de Jules Bobo, tandis que celui-ci flânant à l'arrivée du train cherchait, d'un air inoccupé, une commission à remplir, un mauvais coup à accomplir, quelques sous à gagner.

Les coquins forment sur cette terre une affreuse archiconfrérie. A quelque classe de la société qu'ils appartiennent, lorsqu'ils ont besoin les uns les autres, ils se reconnaissent au premier coup d'œil.

—A vos ordres, *bourgeois*, s'était écrié Jules Bobo, accourant avec empressement au signe impératif que lui avait adressé le petit homme. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

Celui-ci avait entraîné l'aimable Jules derrière le petit pavillon qui sert de gare aux voyageurs du tramway.

—Pas de bruit, le temps presse, il faut comprendre à demi-mot, avait prononcé le *bourgeois*, sans soulever son vaste chapeau de paille. Vous ne devez pas être très fortuné, mon garçon?

—Comme vous dites. Pas de braise! Les toiles se touchent!... et une soif!... Vrai!... faut pas en parler!...

—Deux louis et demi et du plaisir. Voilà ce que vous pouvez gagner en un clin d'œil.

—Parfait! parfait! Et qu'est-ce qu'il faut faire pour ça, mon gentilhomme? Tout ce que vous voudrez, et ça sera proprement arrangé, ou sans cela Jules Bobo n'est pas un malin.

—Rien de difficile, ni de fatigant, je vous le répète. Vous voyez ce matelot qui porte une valise?

—Ce vieux mal peigné?

—Lui-même.

Il s'agit de vous occuper de lui, de le griser, si c'est possible, ce dont je doute. Mais surtout de l'éloigner de Port-Marly et de Louveciennes tout le jour... et toute la soirée... Il lui arriverait malheur, sans que vous y soyez pour rien, bien entendu, que nous n'y verrions aucun inconvénient.

—C'est un gêneur, quoi ! un empêcheur de danser en rond !

—C'est tout ce que vous voudrez. Si la besogne est adroitement faite, le double ce soir, derrière la petite gare, au moment du dernier train.

—Compris et salut. Pas besoin de continuer la conversation. Salut, bourgeois, préparez vos cent balles pour ce soir.

On voit comment Jules Bobo s'y était pris pour entrer en relations avec Brien, et comment il était parvenu en peu de temps à réduire à néant les premières méfiances du vieux matelot.

Maintenant, ils remontaient le cours de la Seine, tranquillement, comme une paire d'amis. Yves-Marie reconnaissait même que pour un canotier d'eau douce, Jules Bobo avait un joli coup d'aviron.

Et quand on eût dépassé le pont de Bezons et celui d'Argenteuil, le vieux gabier hissa la voile, étarqua le petit foc et la trinquette, alluma Juliette comme il convient et se mit à courir des bordées dans tous les sens, longeant la terre, soufflant le vent des autres bateaux, avec la légèreté de main, la précision de coup d'œil du plus expert des manœuvriers.

—Ce n'est pas un mauvais bateau, fit-il au bout d'une demi-heure, après avoir manié le driver et exigé de lui tout ce qu'il était capable de rendre, mais ce n'est pas un bateau de course, et m'est avis qu'avec celui-là vous vous ferez joliment souffler le poil, bien que je n'y connaisse rien à vos histoires. Seulement, une fois, au Havre, j'ai vu venir courir les sloops de la Seine, et c'étaient des morceaux de bois autrement ficelés que ça... Même que ce jour-là il y avait pas mal d'Anglais et nous nous sommes administré une rude danse.

—Vous ne les aimez donc point, les Anglais !

—Faut être jeune, fit Brien, en haussant les épaules, pour demander ça à un matelot breton. Mais je reviens à votre joujou ; "avais deviné juste ; trop de mât et la trinquette trop large.

Et maintenant, virons de bord et rallions votre port d'eau douce, car nous n'y serons que trop juste pour l'heure du dîner.

Yves-Marie Brien, un matelot consommé, ne se trompait point sur le compte du driver, qui n'était nullement un bateau de course, mais que Jules Bobo avait loué dix francs quatre heures auparavant chez un loueur de bateaux à Port-Marly. Jules faisait des frais comme on le voit, et mettait au jeu pour essayer de gagner l'argent promis.

Au pont de Chatou, Brien voulait prendre par le bras mort de la Seine, mais Jules l'empêcha, lui expliquant qu'il arriveraient à un barrage, ou au déversoir de la machine de Marly.

Et ils descendirent promptement, grâce au courant du bras vif, Yves Marie tenant la barre, Jules Bobo entassant histoires sur histoires, et servant au vieux matelot, qui n'en pouvait guère, toutes les plaisanteries qui roulaient depuis de longues années dans tous les bas-fonds des estaminets borgnes.

Jules amusait le tapis.

Il avait bien trouvé le moyen de s'occuper pendant le long du jour. Restait la soirée, et pour immobiliser le gêneur durant ce

laps de temps, Jules Bobo se creusait vainement la cervelle, l'imagination lui faisait complètement défaut.

Cependant, il crut avoir découvert son moyen, lorsqu'il fallut entrer dans le bras vif au lieu du bras mort.

— Vous ne connaissez pas la machine de Marly ? demanda-t-il au vieux matelot.

— Ni Marly, ni machine ; c'est la première fois que je viens dans le pays, et je crois que ce sera la dernière. Je ne pourrais pas me faire à naviguer sur de l'eau douce : ce n'est pas ma partie.

— Faut pas croire que ça soit si commode que ça, répliqua Bobo avec un sourire capable. Il y a plus d'un de vos vieux loups de mer qui y laisserait sa peau :

— Ça ! c'est des histoires de brigands, fit Brien en se trémoussant sur son banc. Faudrait pourtant pas me prendre pour un double-six et essayer de me faire poser tout le temps.

— La pure vérité. Tenez ! pas plus tard que tout à l'heure, si je vous avais laissé vous embarquer dans le bras mort, vous alliez vous coller contre le barrage de la machine. Peut-être aussi, comme les eaux sont très hautes en ce moment, nous étions pris par le courant et nous passions par-dessus le déversoir.

Yvès-Marie écoutait avec un vif intérêt.

— Et alors, on boit un coup en passant par-dessus le déversoir ?

— Je vous crois ! Avec un gros bateau comme celui-ci, on serait brésillé. Et avec un petit aussi.

— Oh ! avec un petit ! Y-a-t-y du fond en dessous du déversoir ?

Jules Bobo hésita l'espace d'un éclair.

— Comment, s'il y a du fond ! mais il y a vingt pieds d'eau !

— Alors ça peut se doubler avec une pirogue, tous les Indiens vous font ça sur les rapides de toutes les rivières d'Amérique

— Les Indiens, possible, mais pas les Français ?

— Vous dites ?

— Je dis : pas les Français ; Il y a un Anglais qui a tenté le coup l'année dernière, il a réussi avec une pirogue, une périssière, mais c'est un tour de force tout de même. Et on l'a applaudi... fallait voir. Lui était fier ! Il a même dit :

— Tenez ! ça vous prouve que les Anglais sont les premiers marins du monde. Il y en a pas un de tous vos matelots d'eau douce ou d'eau salée qui oserait en faire autant.

Les traits de Brien s'étaient contractés. Il avait lâché Juliette et machonnait son pruneau avec fureur.

Ah ! il a dit cela

— Oui, il a dit cela ! Et ma foi, jusqu'à présent, personne ne lui a donné le démenti.

— Tu m'affirmes qu'il y a de l'eau en dessous du déversoir.

— Plus de vingt pieds, que je vous dis.

— Bon ! En arrivant, tu vas aller chercher ta pirogue, et tu vas voir si ce que fait un English, un matelot français ne l'exécute pas. Parole d'honneur !... a-t-on jamais vu !... Donc, en mettant pied à terre, ta pirogue et un caleçon de bain, rapport à la décence, et parce que je ne veux pas abîmer mes effets.

Un éclair de joie diabolique jaillit dans les yeux de Bobo.

Et il usa d'un procédé tout naturel pour ancrer davantage encore l'idée folle qui venait de prendre naissance dans la cervelle du vieux matelot.

— Vous savez, lui dit-il, faut bien prendre garde, il peut vous arriver malheur ! Les Anglais, c'est fort, c'est solide, c'est habitué aux cent mille tours. Mais les Français ce n'est pas la même chose, et puis vous n'êtes plus jeune.

— Assez ! commanda d'un ton sec Yves-Marie. Assez ! la moitié de ce que tu as dit est déjà de trop. Plus assez jeune ! On t'en donnera ! Ah ! tu crois que je suis moisi et que je ne rendrais pas des points à des Anglais ? Assez ! pas un mot de plus, ou sans cela, je reviens sur mes pas, je te fais passer toi, ton driver et toute le bataillon par-dessus le déversoir.

Jules Bobo se le tint pour bien dit.

On aborda sur la rive droite de la Seine pour empêcher Yves-Marie d'aller passer une inspection préalable des lieux, inspection qui l'eût fait renoncer aussitôt à son véritable saut de Leucade.

En un tour de main, Brien se déshabilla, revêtit son caleçon et s'élançant dans la perrissoire, se mit à pagayer et à fendre le courant avec une irrésistible vigueur.

Il s'était fait indiquer la position du déversoir.

La rapidité du fil de l'eau, la lui indiqua bien vite, et, arrivé à la hauteur, prenant le milieu de la chute, il se laissa aller, maintenant sa frêle embarcation en équilibre.

On était venu le voir sur la berge. Quelques passants poussaient des cris, croyant avoir un fou sous les yeux.

Le brave Brien pensa-t-il qu'il avait été joué ? Un soupçon traversa-t-il à nouveau son esprit ?

Toujours est-il qu'avec un sang-froid admirable, au moment précis où la perrissoire, piquant sa tête dans la chute d'eau, pénétrait de l'avant dans le bouillon, il se précipita à l'eau de lui-même, non pas la tête la première, mais de biais, sur le côté, certain, au lieu de plonger jusqu'au fond, d'être projeté par la force de l'eau.

Bien lui en prit, autrement son corps allait se broyer sur les dalles.

Malgré tout, son flanc droit toucha et une pierre fit à sa peau solide et coriace, une longue et rouge estafilade.

Le choc avait été atroce. Tout autre que Brien Yves-Marie y fut resté. Mais les côtes d'un Breton sont aussi dures que sa tête. Et Yves-Marie était un Breton bretonnant de la vieille roche, c'est-à-dire doublé et chevillé avec la matière charnelle la plus solide dont jamais le créateur ait doté un être humain.

Du milieu du bouillon, il tira une coupe magistrale, fendit le courant écumeux et tomba plutôt qu'il ne s'assit sur la berge.

Il était temps.

Si vaillant, si dur qu'il pût être, les forces l'abandonnaient.

La tête lui tournait, une barre de fer lui cerclait la poitrine et l'étouffait. Impossible de remettre de l'air dans cette poitrine, qui avait craqué.

Plusieurs personnes l'entouraient. On se racontait sa folie, le danger auquel il venait d'échapper par miracle.

Et on répétait ce que l'on avait dit, le voyant plonger :

—C'est un fou.

Et on le regardait avec une compassion à laquelle se mêlait une vague terreur.

—Qu'est-ce que c'est ? fit une commère qui accourait pour savoir et qui, fendant le cercle, interrogea une de ses congénères.

—C'est un fou qui voulait se faire périr, répondit celle-ci.

A cet instant, Brien ouvrait un œil, et il entendit au vol le récit ainsi quintessencié de son accident.

Il lança un regard furibond qui alla droit à la brave femme et lui fit faire un soubresaut, tandis qu'elle disait à sa bonne amie :

—Oui ! il a l'air très méchant ; ce doit être un fou furieux.

Ni fou, ni furieux, le pauvre diable, que l'on nous pardonne ce méchant jeu de mots, l'air seulement lui manquait, comme il le disait au dedans de lui-même.

—Faut pourtant que je parvienne à rattraper mon *respière*.

Ce qu'il finit par faire, au prix d'un violent effort ; il bâilla comme une carpe et poussa un soupir semblable à celui d'un bœuf.

Avec l'oxygène, la vie rentrait en lui, et bientôt ses poumons fonctionnèrent librement.

—Je ne vais pourtant pas, se dit-il, rester sur l'herbe à me pâmer comme un mouton, d'autant plus qu'il y a là ce tas de moules qui sont à me regarder comme si j'étais un gorille.

Avisant dans le cercle un homme d'un certain âge, il se leva péniblement et allant à lui :

—Dites donc, vous fit-il sans plus de façons, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? N'y a jamais eu d'Anglais qui soit passé par-dessus le déversoir ?

Le bourgeois, peu rassuré par cette interpellation, leva les yeux au ciel en ayant l'air de dire : «—Pauvre homme, flattons sa manie ! et lui répondit :

—Non, mon ami, il n'y a jamais eu d'Anglais qui ait accompli ce tour de force.

—J'en étais sûr, murmura Yves Marie, c'est une couleur que m'a tirée l'autre.

Et alors il répondit tout haut :

—Merci, monsieur.

—Il n'a pas l'air trop fou tout de même fit à mi-voix l'une des deux commères.

—Ni fou, ni sot, ma brave femme, répondit Brien, qui avait l'oreille fine. Si on avait tant seulement la bonté de me prêter une blouse et une culotte, à seule fin de cacher ma peau de chrétien, vous me rendriez un fier service, et je pourrais aller reprendre mes effets de l'autre côté de la Seine.

Ce qui fut fait. On déguisa Yves-Marie Brien avec des vêtements de toile ; il s'était bandé au préalable son estafilade avec des mouchoirs imbibés de vin sucré, et pieds nus, d'un pas essentiellement alerte il se mit en marche.

Il traversa les deux ponts, revint à la berge au point où il avait laissé ses habits, les endossa plus promptement encore qu'il ne les avait quittés, et alors ses souliers chaussés, sa ceinture mise, respirant à pleins poumons, malgré ses côtes qui lui causaient vingt-quatre douleurs, il lança un regard au ciel avec une menace de tête, en murmurant :

Merci. Ste Anne ! j'en suis quitte. Mais je vous en dois une chandelle ! Quant à Bobo, il en aura. Car ce n'est ni du chrétien ni du prochain, ça !

—Maintenant, à nous deux !

Et il ajouta tout haut avec cette colère froide que rien ne saurait calmer si ce n'est la punition du coupable :

—Je vais crocher le nommé Jules et je vais lui en coller, du bobo !...

A l'occasion Yves-Marie Brien ne dédaignait pas le calembour.

Il n'avait pas fini de s'habiller, que le loueur de la périssière lui tomba dessus.

—Vous avez brisé mon bateau, faisait-il en homme dont on a abîmé le matériel, c'est-à dire le gagne-pain. Il faut me le payer, où sans cela, vous me suivrez chez le commissaire.

Et il criait comme un sourd, convaincu qu'il ne saurait être soldé. Mais qu'elle ne fut pas sa surprise.

—Vous dites que votre caisse à savon est détériorée ? Vous en réclamez le prix. Combien ça coûte ?

—Soixante francs avec les avirons.

—Les avirons ne sont pas perdus. Je n'ai pas lâché les pagayes ; elles doivent être sur le bord... mais voilà vos cinquante francs tout de même. Maintenant il faut me dire, par exemple, qui est-ce qui vous a loué votre boîte à violon ?

—Mais c'est Bobo, un râleur, un rêveur de la Seine, même que ça m'a joliment étonné qu'il m'ait payé d'avance... C'est vingt sous de l'heure !... Il m'a donné 40 sous.

—Franchement, grommela Brien, ce polisson-là, pour me faire rompre les os, il n'y met seulement pas le prix. Et où est-il, reprit-il tout haut, car vous pensez bien que nous avons un compte à régler ensemble et je tiens à payer mes dettes de toutes les sortes.

—Il doit être à boire encore chez Larmoise, de l'autre côté du pont, il n'en démarre pas.

—C'est bon, merci.

Et Yves-Marie Brien, s'approchant d'un bosquet, cueillit une souple trique de noisetier, lui donna, au moyen de son couteau, les proportions d'une bonne canne, et se dirigea à pas comptés vers la gargotte du mastroquet nommé Larmoise, située non loin du restaurant Saumaise.

Jules Bobo, sans défiance, s'ingurgitait un perroquet artistement éculcoré, car il se disait que si son homme n'était point mort,—il l'avait vu du bord piquer sa tête et gagner la berge,—il n'en valait guère mieux et serait obligé de garder le lit un bon bout de temps. Il avait donc gagné son argent, car il était convaincu que Yves-Marie Brien était immobilisé, non seulement par la soirée, mais

encore pour nombre de jours. Et le soir venu, à l'heure du dernier train, il recevrait la monnaie et les félicitations du petit homme qui lui avait déjà graissé la patte pour cette jolie besogne.

Quelle ne fut pas sa douloureuse surprise, lorsqu'il se sentit violemment enlevé par la peau du cou, croché durement, pour employer l'expression de Brien, et une voix stridente, chargée de colère lui disant à l'oreille :

— Ah ! mauvais chien ! Ah ! caïman de Seine ! Ah ! ça te faisait donc plaisir de me mettre en purée ? Ah ! il y a vingt pieds d'eau sous le déversoir ! Attends ! attends un peu ! Je vais te régler ton compte et te marquer ! Si on te perds tu auras toujours mon cachet.

Et la trique de noisetier, maniée avec une dextérité incomparable, s'abattit sur les épaules et les reins du misérable, tellement affolé de terreur, que la douleur ne parvenait point à lui faire sortir les cris de la gorge ! Yves-Marie tapait en mesure, sans se presser, régulièrement, et comme le crampon, c'est-à-dire la main gauche, ne lâchait point sa proie, la terrible droite continuait sa besogne.

Le châtiment fut complet. Et Brien qui expliquait la trahison dont il avait été victime, ne trouva pas dans la foule des curieux accourus pour jouir de ce spectacle une voix pour protester, un bras pour protéger Jules Bobo contre sa trique justicière.

Lorsqu'il éprouva le besoin de se reposer, le vieux matelot lâcha sa victime en lui demandant :

— En as-tu assez ?

Pour toute réponse, le malheureux Jules, sans connaissance, alla rouler sous une des tables du cabaret.

Yves-Marie fit siffler sa canne, promena sur l'assistance un regard circulaire, ayant l'air de dire :

— Qui est-ce qui en veut ?

Et la tête haute, les épaules effacées, il sortit de chez le mas-troquet.

De là, il se rendit chez Saumaise, et sa première parole fut, en entrant :

— Servez-moi à dîner ; j'ai une faim de loup.

Et comme la place où il avait déjeuné le matin lui rappelait un désagréable souvenir, il commanda qu'on le servît en plein air, sous une tonnelle, et bien que son côté le fit horriblement souffrir, il mangea de fort bon appétit. Il éprouvait le besoin de réparer ses forces.

La tonnelle sous laquelle il se trouvait était couverte de clématites et de vignes vierges dont les pampres et les branches se mêlaient aux larges feuilles de gobéas.

Brien avait demandé un fort barbillon pour lui tont seul, avec une gibelotte copieuse, et se disposait à attaquer son poisson, lorsque ses regards furent attirés par un léger mouvement de feuilles qui se produisait un peu en avant de lui et au-dessus de sa tête.

Le soleil touchait à son déclin et mettait déjà l'intérieur de la tonnelle dans une ombre relative, tandis que les derniers rayons éclairaient en plein le dôme de feuillage — Le vieux matelot eut conscience, plutôt qu'il ne s'en rendit compte réellement, qu'une

silhouette d'homme était placée au-dessus de ce feuillage. Un être humain, à cheval sur la crête du mur du jardin, l'épiait et le menaçait sans doute.

Il lui semblait en outre que deux yeux noirs, luisants, deux yeux de chat sauvage, perçaient cette verdure et le tenaient en arrêt.

Les êtres qui se sont si souvent colletés avec la mort, savent vite prendre un parti. Celui d'Yves Marie fut tôt arrêté.

—Tiens, fit-il tout haut et comme se parlant à lui-même, je n'ai plus de vin, et la soif m'étrangle ! Cette satanée servante est aussi vive qu'une limace. Mieux vaut se servir soi-même.

Et il sortit de la tonnelle, traversa la salle du restaurant et gagna le mur du jardin en prenant par la rue.

Mais l'être invisible et mystérieux qui le surveillait jouait de finesse avec lui.

Comme Brien tournait le coin, l'espion, se sentant surpris, dégringolait du mur, et filait dans le haut du pays avec une vitesse vertigineuse, se perdant dans un labyrinthe de ruelles et de chemins vieux bordés de haies.

Mais l'œil de Brien était vif, il avait eu le temps de saisir au vol la tournure, le dessin de l'espion. Eh bien que celui-ci lui tournât naturellement le dos, il reconnut une agilité, une ondulation serpentine qui éveilla son attention.

—Ce n'est pas un Européen, ce n'est pas un blanc qui court ainsi, se dit-il.

Et il rentra au restaurant et reprit sa place sous la tonnelle.

Tout en ne laissant que les arêtes du barbeau, et tout en mettant en capitade son lapin, sa cervelle travaillait.

—Pourquoi m'espionne-t-on ? se demandait-il.

Une idée lui sauta à l'esprit.

L'homme qu'il venait de voir filer si prestement n'avait-il pas une certaine analogie avec le jaune, la peau de citron, dont la présence dans le petit salon de l'hôtel Richemont, entre la belle Grâce Hautrope et Joë Egerton, l'avait si fortement intrigué ? Ce n'était pas le même individu. Celui-ci semblait plus grand, plus large d'épaules. Mais entre eux il existait certaines allures similaires dont peu à peu il opérait le rapprochement.

—Tiens, tiens, tiens ! se répéta-t-il par trois fois. Est-ce que le petit bombé et mademoiselle La Grâce auraient un intérêt quelconque à jouer de vilains tours au vieux Breton ?

Et remontant plus haut, il se posa une autre question :

—Est-ce que, à cause de ce mariage manqué, ils en voudraient à mon capitaine ?

Il était sur la vraie piste, un secret instinct le lui disait, il ne devait pas s'arrêter en si beau chemin.

—Mais alors on essaierait donc de casser une patte au vieux birbe parce qu'on sait bien que si on touchait à son bien-aimé officier, il taperait comme un sourd !...

Il réfléchit profondément, l'arc de ses sourcils se rapprocha, voyant ses paupières derrière des houpes hirsutes, et sa conclusion fut celle-ci :

—Ca pourrait bien être, tout de même.

En deux tours il eut terminé son repas, vidé sa bouteille et s'es-suyant les lèvres :

—Si c'est ça, faut que j'aille faire un tour par là-haut, du côté où est mon capitaine, parce que j'ai idée que tout de même, peut-être bien, il pourrait avoir besoin de moi.

Et, après avoir payé sa dépense, il partit, sifflant une gigue an-glaise, signe chez lui d'une préoccupation carabinée.

Où aller ? Il ne connaissait point la route à suivre. M. de Blignac ne lui avait parlé de Mme d'Alreimpe.

Il avait dit :

—Je vais à la campagne chez des amis...

Pas plus

Il avait prononcé un nom cependant...

Oui un nom, les bois de Louveciennes.

C'était bien ça.

Et il demanda les bois de Louveciennes à un passant.

—Tout droit, en tirant sur votre gauche.

Alors il s'engagea dans le bois, grimpant les pentes abruptes.

Au petit bonheur.

Il tremblait tout de même, le vieux dévoué, en pensant que son maître pouvait courir un péril ! Et qu'il n'était point-là, auprès de lui, pour lui faire un bouclier avec sa vieille peau. Il tremblait, et de grosses gouttes de sueur lui ruisselaient le long des tempes. Il ne sentait plus la douleur des côtes, son estafilade. Il avait com-mencé à marcher d'un grand pas, à longues enjambées.

Maintenant, il courait.

Où ?

Droit devant lui.

Et, ma foi, oui, on n'est pas Breton pour rien ; il invoquait sa patronne, la Vierge Marie, la grande sainte Barbe, la protectrice des matelots ; la grande sainte Anne d'Auray, tout le tremblement des saints du Paradis.

La nuit était tout fait venue ; le bois était très sombre ; parfois Brien se heurtait contre une pierre, contre une souche ; il allait toujours, quand même, les mains portées en avant, cherchant à sonder l'obscurité opaque et s'arrêtant de temps à autre pour prêter l'oreille.

Il tressaillit.

Un cri étouffé !...

Oui ! le cri se répétait.

Bon Dieu du ciel, c'était mon nom !

—A moi, Brien !

Comme un buffle furieux qui charge, il fonça à travers le bois.

—A moi Brien !... Il avait bien entendu cet appel par deux fois !

Et c'était lui !... *lui*, son capitaine, son enfant qui était en danger de mort !

Il avait grand'peine à ne pas tomber. C'était une crête de rochers entassés les uns sur les autres qu'il côtoyait maintenant.

L'orée du bois donnait sur une sorte d'estuaire, il y parvint.

Et en dessous, à quelques mètres, dans une sorte de fosse, de chausse-trappe, le bruit d'une lutte, le râle de quelqu'un qu'on étrangle !

Il se laissa choir, lancé de toute sa volée. Et ses doigts saisirent une peau visqueuse, un corps huileux. Une de ces mains s'accrocha à une poignée de cheveux luisants.

L'homme qu'il tenait lui glissa dans les mains comme une anguille, et sauta d'un bond hors de la fosse.

Brien entendit une voix rauque donner un ordre précis, bref, auquel répondit un bruissement de feuilles, et les assassins s'égarèrent et disparurent sous bois.

Dans le noir, Brien avança les mains. Il poussa un soupir, un rugissement sourd.

À côté de lui se trouvait le corps inanimé de M. de Blignac.

Voici ce qui était arrivé.

Raoul, ayant quitté ses hôtes, avait suivi la route étroite qui devait le conduire à l'embranchement qu'Henri d'Alreimpe lui avait si expressément indiqué.

Il marchait vite, préoccupé, le cœur plein de la pensée de Niama, l'esprit inquiet et bouleversé par les révélations de la jeune fille.

Il ne sortait donc d'une grande émotion que pour entrer dans une autre.

Maya-Niama menacée !... Celle qu'il aimait, qu'il adorait maintenant d'une passion ignorée jusqu'alors, visée par des êtres mystérieux et fantastiques !... Et cela en plein Paris hier, aux portes de Paris aujourd'hui. Il la défendrait, il saurait la protéger. Lui d'abord, un autre lui-même, Brien, le bon Brien ensuite !... Il dirait au vieux matelot, en lui montrant la jeune fille :

— Tu la vois bien, n'est-ce pas, mon vieux compagnon ! C'est plus que ma vie, c'est plus que tout pour moi, elle représente désormais tous les bonheurs, toutes les joies. Veille-là comme un chien fidèle, et si on la menace, frappe sans pitié ni merci.

En proie à cette rêverie anxieuse, il suivait en quelque sorte inconsciemment sa route. Il ne s'aperçut donc pas qu'une claie en feuillage semblable en tous points à celle dont on barre les layons pour empêcher les faisans de passer, fermait la voie qu'il devait suivre. Sans le savoir, il prit donc par la ligne qu'il lui fallait éviter, s'attendant à trouver plus loin l'embranchement qui lui avait été indiqué. Parvenu au premier gradin de rochers, il s'aperçut qu'il s'était fourvoyé.

Au moment où, tournant sur la droite, il se préparait à revenir sur ses pas, la terre se déroba sous lui, il sentit craquer sous ses pieds des branches sèches et tête la première il alla rouler au fond d'un fossé qui était recouvert d'une couche légère de bandilles, de mousse, ainsi que cela se pratique d'ordinaire pour prendre les fauves.

L'étourdissement de la chute ne s'était pas dissipé qu'il se sentit aux prises avec deux bras nerveux.

On le fouillait, on lui enlevait sa montre, son portefeuille, sans

d'ailleurs lui faire aucun mal, sans attaque violente. Mais à ce premier assaut en succéda un autre.

Ce n'était plus le même homme !

Celui-ci l'avait pris par le cou et l'étranglait !...

Deux tenailles lui serraient la gorge.

Dix doigts, des doigts de fer, lui entraient dans la chair.

Les nerfs de son cou craquèrent, et tandis que vainement il tentait un dernier effort pour se dégager, tandis qu'avec ce qu'il pouvait reprendre de souffle il poussait un râle dans lequel il faisait passer par deux fois ce suprême appel :

— « A moi Brien ! » un voile rouge lui passa devant les yeux ; il éprouva une contraction horrible et perdit connaissance.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était en plein bois, à la belle étoile, quoique l'on n'en vit point et que la situation ne fut point belle.

Des gouttes chaudes, serrées tombaient sur ses joues, et un sanglot entrecoupé, quelque chose comme une suffocation cruelle se faisait entendre au-dessus de sa tête endolorie.

Ces gouttes tièdes, c'étaient les larmes de Yves-Marie ; cette suffocation, c'était lui qu'elle prenait à la gorge. Il croyait son capitaine mort ! étranglé ! et alors il pleurait comme un enfant.

En revenant à lui, M. de Blignac retrouva l'usage de la parole, et alors, au prix d'un effort, prenant dans ses doigts une des grosses mains de Brien, qu'il avait deviné plutôt que reconnu.

— Tais-toi donc, vieille bête, lui dit-il en faisant passer dans ces mots toute une affection dévouée, tu vois bien que je ne suis pas encore mort.

— Vive le roi ! cria Brien, qui avait gardé, en fils de vieux chouan qu'il était, ce cri qui résume toutes les joies.

Mais, se reprenant aussitôt, il ajouta cette bêtise bien naïve, bien sincère et surtout bien nature :

— C'est-y bien vrai que vous n'êtes point mort mon capitaine ?

Ce à quoi Raoul, ne pouvant s'empêcher de rire, répondit :

— Je t'en donne ma parole d'honneur.

Alors la joie du vieux matelot ne connut plus de bornes et il la manifesta d'une façon sauvage par des cris, des gambades, des contorsions sur place.

— Maintenant, fit M. de Blignac, je suis rompu, et bien que j'espère n'avoir rien de cassé, il m'est impossible de faire un mouvement. Cependant il nous faut sortir de cette tombe, car c'est une tombe, Dieu me pardonne, qu'on nous avait creusée à l'avance, et ce n'est pas commode. Cependant il faut partir, sortir de ce trou, car les gredins qui ont essayé de m'assassiner peuvent revenir plus nombreux et réussir à la fin leur coup.

— Comment ! les gredins ? fit Yves-Marie. Mais moi je n'ai eu affaire qu'à un seul bandit.

Cependant, je suis bien certain d'avoir passé par les mains de deux hommes. Le premier s'est contenté de me dépouiller ; le second, désappointé sans doute de ne point trouver quoi que ce soit à chaparder, était devenu furieux et, par vengeance, essayait de me tordre le cou.

Tous ces détails il les donnait d'une voix suffoquée, douloureuse, à mots entrecoupés.

—Taisez-vous, lui dit doucement Brien, en voilà assez. Vous êtes vivant et faut espérer que vous n'avez rien de cassé. Faut avouer seulement que la grande sainte Anne, je lui dois un fier cierge. Elle l'aura et sainte Barbe aussi, rapport que si je n'étais pas arrivé, ils vous tordaient le coup, ces gredins-là.

Il fallait sortir de la fosse. M. de Blignac s'aidant au prix de cruels efforts, la poussée irrésistible de Brien s'y joignant, ils parvinrent tous les deux à gagner l'orifice extérieur.

Une fois là, Raoul s'assit et respira, cherchant à retrouver ses sens et ses forces.

—Moi, tantôt, lui ce soir, murmura Yves-Marie, c'est trop fort, Tout ça se tient, pour le sûr. Mais nous allons veiller au grain, ouvrir l'œil et le bon, et le premier sur lequel je mets le grappin, je lui promets un petit divertissement après lequel faudra bien qu'il me *débagoule* le fin mot de son histoire.

Malgré tous ses efforts, tandis que le matelot continuait son soliloque. M. de Blignac ne parvenait point à se remettre de la chute et de la strangulation, il essaya de se dresser sur ses pieds, mais vainement. Il chancelait.

—Nous ne devons pourtant point moisir ici, grondait Brien. J'ai toujours une frousse du diable que les peaux de citron ne se ravissent et ne nous retombent sur le casaquin. Allons, voyez vous, mon capitaine, faut faire un effort, à nous deux. Vous allez vous mettre sur votre vieux Brien et il vous portera. Alions ! houp !

Ainsi fut fait, Yves Marie chargea son Raoul sur ses épaules, et en route.

Ce n'était point d'une gaieté folle, la situation, d'autant que le Breton s'était un peu surmené, et que le sang de l'estafilade lui coulait bien un peu le long des côtes. Mais bah ! est-ce qu'il avait le temps de s'occuper de sa douleur, tandis qu'il était question de sauver son capitaine !

—Peuh ! faisait Yves-Marie tout en marchant, car il ne pouvait s'empêcher de faire aller sa satanée langue, vous n'êtes pas si lourd que je croyais, mon capitaine. La fois où vous avez sorti de l'eau la peau de votre Brien, elle devait être d'un autre poids. Et *ousque* que nous allons comme ça sans être trop curieux ?

Aux Charmes ; il fallait y chercher un abri ; Mme d'Alreimpe, Nathalie, Niama seraient effrayés sans doute ; mais il n'y avait pas à choisir.

Descendre à Port-Marly, n'était-ce pas chanceux ? Ensuite ils n'étaient point éloignés de l'habitation de plus de dix minutes.

Sur le dos de Brien, celui-ci suivant les indications que Raoul lui donnait, ils remontèrent ainsi le rayon conduisant à la grille du parc. Là, Brien empigna la cloche et la sonna à toute volée.

—Pas si fort ! pas si fort ! commanda Raoul, tu vas éveiller toute la maison.

—Manquerait plus que ça qu'ils dorment, tandis que vous souffrez, vous... et qu'on a failli vous étrangler.

D
grill
hur
H
s'inf
—
que
a été
—
La
roto
—
d'aff
—
bour
et vo
A
Se
bien
Il
été é
la t
chai
El
maît
Bien
appa
Ma
c'étai
sa m
« L
Et
Les
—
—
sa ch
—
dort
Ya
mém
A l
laiss
gnire
—
lui.
Yv
temp
yeux
En
peau
8

Des domestiques accouraient. Ils parlaient à travers la grille. Des chiens de chasse leur répondaient en poussant de longs hurlements. C'était une véritable panique.

Henri d'Alretimpe se montra bientôt en costume de chambre. Il s'informait.

— Mille tonnerres... ! cria Brien d'une voix de commandant, puisque je me tue à vous dire que c'est M. Raoul, quoi, votre ami, qui a été attaqué en sortant de chez vous !...

— Attaqué ! Blessé peut être ?

La grille roula sur ses gonds et Raoul fut transporté sous la rotonde.

— Ce n'est rien, ce ne sera rien, répétait-il. Mais, mon Dieu, que d'affaire pour si peu de chose. Mais je vous en prie...

— Vous feriez bien mieux de vous taire, fit Yves-Marie d'un ton bourru. Vous remettre sur pied, reprendre vos forces, voilà tout, et vous soigner.

A cette instant, Maya-Niama pénétrait à son tour dans la rotonde.

Ses yeux, où brillait une angoisse poignante, coururent à ceux du bien-aimé.

Il était là, étendu, méconnaissable ! Le col de sa chemise avait été écarté, et sur la peau se voyaient des traces noires, violacées, la trace des doigts de l'étrangleur qui avaient pénétré dans la chair.

Elle ne pâlit point, elle ne se trouva point mal comme une petite-maitresse ; toute l'énergie que contenait ce corps si frêle la soutint. Bien que son cœur battit à tout rompre, elle demeura calme en apparence.

Mais un désespoir navrant descendait en elle. Elle se disait que c'était pour elle qu'il avait été attaqué, que des ennemis voulaient sa mort. Et la phrase du vieil Hindou bourdonnait à son oreille :

« Les plus grands malheurs pour ceux que tu aimes. »

Et lui ! n'était-il pas l'être que pour jamais elle aimait le plus ?

Les yeux de Niama couraient autour de la rotonde.

— Yambo, demanda-t-elle à un domestique, où est Yambo ?

— Nous ne l'avons pas vu, mademoiselle, il dort sans doute dans sa chambre.

— Il dort, répliqua-t-elle avec un accent d'incrédule surprise, il dort avec tout ce fracas ?

Yambo se montrait tout juste à cet instant. Il descendait au même moment de sa chambre.

A l'aspect de M. de Blignac et de son cou meurtri et sanglant, il laissa échapper une exclamation de terreur et ses mains se joignirent.

— Pauvre monsieur ! murmura-t-il. Encore un peu c'est fait de lui.

Yves-Marie, qui était auprès de son blessé et lui bassinait les tempes avec du vinaigre et de l'eau de Cologne, se retourna et ses yeux rencontrèrent ceux de Yambo.

Encore un jaune ! murmura-t-il. Ah ça mais il en pleut ! Les peaux de citron, ça ne me dit rien de bon à l'heure qu'il est.

En même temps, il jeta un regard sur sa main, que le maître d'hôtel semblait fixer malgré lui.

Autour de ses doigts était enroulée une petite mèche de cheveu Brien avec son sang-froid habituel, la prit, la lissa et l'enveloppa délicatement dans un morceau de papier, en disant tout haut :

— Ça, c'est un morceau de la tignasse de celui qui a arrangé comme cela mon capitaine. Le jour où je le crocherai, je compenserai la nuance et nous causerons.

Mme d'Alreimpe, suivie de Nathalie, se montrait enfin. Effarées, pâles, tremblantes, elles demandaient des explications qu'Henri cherchait vainement à leur donner.

— Brien vous dira, fit Raoul avec peine, que j'ai été attaqué, dévalisé par des voleurs.

Des voleurs ! Nïama, d'un geste imperceptible secoua doucement sa jolie tête. Elle n'y croyait pas, aux voleurs.

Brien ne se faisait point prier. Il racontait qu'inquiet du sort de son maître, il avait été au-devant de lui dans les bois et s'était trouvé juste à point pour le sortir du grand péril.

C'étaient réellement des voleurs, puisque la montre, la bourse, le portefeuille de M. de Blignac avaient été enlevés.

Ceci ne faisait aucun doute pour personne. Deux êtres seuls dans toute l'assistance ne partageaient point cette opinion.

Maya-Nïama ne croyait point à un vol. Elle était certaine que la tentative d'assassinat ne l'avait pas eu pour mobile.

Quant à Brien, il ne savait trop à quoi s'en tenir ; mais il devinait vaguement que son maître était la victime d'un guet-apens préparé de longue-main ; que l'accident survenu à lui-même, le jeune entrevu à travers la tonnelle, celui aperçu dans le salon de l'hôtel Richemond, tout cela ne faisait qu'un seul et même tout, et que ces éléments hétérogènes se raccrochaient parfaitement les uns aux autres, que l'on s'en rendrait très bien compte le jour où l'on débrouillerait ce terrible écheveau.

Une chambre fut préparée pour M. de Blignac, et deux domestiques l'y montèrent.

Comme on parlait de reléguer Brien dans l'une des mansardes à côté de celles des autres serviteurs, Yves-Marie sentit une petite main prendre la sienne, et Maya-Nïama lui murmura à l'oreille :

— Ne quittez point votre maître, ni le jour ni la nuit.

— Ça se corse, fit le Breton. Certainement que je ne vais pas le quitter, et que si un certain veut lui dire deux mots, il me passera sur le corps ! Ah ! bien vrai ! qu'on y touche encore à M. Raoul !... et on verra si le père Brien sait se patiner sous ses basses voiles.

Et alors s'adressant à Henri :

— Monsieur Henri, lui dit-il familièrement, car on sait que le vieux dur à cuire ne se gênait avec personne, je ne veux pas monter là-haut. Faut me mettre un lit de sangle auprès de mon capitaine, parce qu'il a besoin d'être veillé, voyez-vous. On l'a rudement secoué, et pour qu'il ne se remette pas tout de suite, faut qu'il ait quelque chose de démolé, j'en ai grand peur.

Henri connaissait Brien, on se le rappelle, il l'avait vu dans l'Inde.

Qui connaissait M. de Blignac, d'ailleurs, savait son Yves-Marie sur le bout de son doigt.

— On t'arrangera à ta fantaisie, mon vieux Brien, tout comme tu l'entendras. J'avais même fort grondé M. de Blignac de ne point t'avoir emmené avec lui. Enfin, tu t'es trouvé là, mon vieux brave. Dieu Merci ! car sans toi, nous pleurerions sans doute notre ami à l'heure qu'il est.

Et on installa Yves-Marie sur une petite couchette à côté du lit de son maître.

A tous les points de vue, la recommandation de Maya-Niama était parfaite.

D'abord, Brien ne se trompait point. Les secousses, la violence de l'attaque, les efforts surhumains qu'il avait faits pour se défendre avaient produit quelques lésions internes dans le corps du pauvre Raoul.

Une fièvre intense s'empara de lui. Un médecin mandé le lendemain en toute hâte s'était déclaré fort inquiet. Non pas que la strangulation dût avoir des suites, mais il craignait la tension d'un vaisseau, d'une artériole. M. de Blignac avait été fortement touché déjà par les fièvres du Sénégal. Elles le reprenaient avec fureur, trouvant le terrain tout préparé par la faiblesse, et le conduisaient, après nombre d'accès agités, aux portes de la tombe.

Yves-Marie demeurait là, sans démarrer, comme il disait. Il avait renoncé à Juliette, au pruneau même, parce que toute odeur de tabac affectait le nerf olfactif du malade. Il ne faisait pas de train, le pauvre bonhomme, il ne bavassait plus. A peine pouvait-on lui arracher quelques rares paroles. Les traits contractés, le front plissé, il se tenait assis, tournant ses pouces, auprès du lit de son pauvre capitaine.

Heureux celui qui a ignoré cette torture ! cet affadissement énérvé, cette exaspération abattue, si ces deux expressions peuvent aller ensemble, qui font que la vie devient un fardeau, un supplice, que tout ce que l'on boit a goût de cendres et que, pourtant, la gorge altérée, desséchée, se contracte sous les étreintes de la plus inextinguible des soifs.

Oh ! cette fièvre du Sénégal, de Cayenne, du Tonkin pestilentiel et maudit ! Il était torturé par elle. Elle ne quittait point sa couche, elle le hantait avec ses cauchemars, ses rêves atroces, ses hallucinations fantastiques.

Et alors, il se dressait sur son séant, le corps raide, les bras convulsés. Il appelait Brien ! Il voulait courir au secours de Niama, de Niama que l'on enlevait, que l'on égorgeait, que l'on étranglait.

Et de ces crises il ne sortait, après s'être débattu violemment dans les bras de son vieux matelot, qui avait, pour ne point lui faire du mal, lui si brusque, si brutal d'ordinaire dans ses mouvements des précautions maternelles, il ne sortait de là que pour tomber dans un accablement, dans une léthargie voisine de la mort.

Alors Brien laissait tomber ses deux bras en poussant un soupir

de désespoir. Il essuyait ses paupières ridées et brunies où roulaient de grosses larmes et on l'entendait murmurer :

— Bon Dieu de bon Dieu ! c'est-y que ça va durer comme ça longtemps et qu'il ne va pas finir par prendre le dessus ! Mais est-ce que le Père éternel ne ferait pas mieux, au lieu de le torturer, de prendre ma vieille carcasse qui n'est plus bonne à rien ?

Niama passait de longues heures au chevet du malade. Sans dire un mot, sans un geste, elle attendait, ses regards fixés sur ses pauvres yeux éteints et égarés.

Seulement une prière, une prière ardente, impérieuse en quelque sorte, s'élevait incessamment de son âme pleine d'angoisses vers Celui qui tient dans sa main le sort de tous les mortels.

Parfois Raoul entrouvrait les lèvres et un nom, toujours le même, le sien, revenait avec une expression d'inexprimable angoisse.

— Niama ! ma bien-aimée Niama !

Alors, à elle aussi, des larmes perlaient au bout des cils et coulaient pressées, continues sur ses joues ambrées.

Et alors ce pauvre Brien, qui avait compris cette affection toute pleine de passion chaste, essayait de lui donner une espérance qu'il n'avait même plus au fond du cœur, en lui disant :

— Faut pas vous désoler si fort, mam'zelle ! le bon Dieu finira peut-être par avoir pitié de nous.

Et il faut croire que le bon Dieu imploré par Brien et Niama exauça les instances de sainte Anne et de sainte Barbe, car un beau jour, pour tout de bon, Raoul de Blignac sortit de la crise journalière pour n'y plus rentrer. La fièvre s'affaiblit par degrés et finit par tout à fait disparaître. Ses yeux retrouvèrent leur regard, tandis que son âme reprenait possession de sa pensée.

En voyant pour la première fois Yves-Marie à son chevet, qui, bénissant le calendrier tout entier, le regardait de ses bons yeux tout attendris, il eut une bonne parole, un mot plein de douceur :

— Te voilà ! vieux Borzounnec ! Je reviens de loin, mon camarade ! Et tu dois bien y être pour quelque chose !

D'un regard il fouillait autour de la chambre, et une indicible joie amena à ses joues une fugitive rougeur.

Il venait d'apercevoir la Perle Jaune. Elle attendait, comme le jour même, comme la veille. Pauvre petite Niama ! Et alors, en voyant la vie qui rentrait dans le cœur de son bien-aimé, cette force nerveuse, cette exaltation fiévreuse qui la soutenait tomba comme par enchantement et elle tomba inanimée sur le tapis.

Yves-Marie la releva, et il fallut voir ce gros onrs tenant dans les bras cette frêle créature.

— Bon Dieu de bon Dieu, mam'zelle, mais puisqu'il est sauvé ! Voyons ! faut vous faire une raison ! Mais répondez donc ! c'est y votre tour à présent !... Mais vous allez lui faire du mal, faut le ménager, voyez-vous !... Mais qu'est-ce qu'il faut faire, bonté divine, je n'ai pas été habitué à soigner des petites filles !... c'est pas ma partie !...

C'était au matin. Le médecin arrivait sur ces entrefaites.

—Du soin, du repos, pas d'émotions... et la santé avant quinze jours !...

Tel fut son bienheureux diagnostic.

Alors, quand il eut entendu cet ultimatum, Yves-Marie Brien poussa un large soupir de satisfaction, ouvrit sa petite boîte d'argent qui chômait depuis l'accident des bois de Louveciennes, y cueillit un *prunreau* copieux qu'il s'introduisit délicatement entre les lèvres, et puis clignant de l'œil avec sa grimace des bons jours :

—Avec votre permission, mon capitaine, je vais avoir un bon quart d'heure de conversation avec *Juliette*. Fait pas de reproche, mais voici trois semaines que je la néglige... elle est très pâle.

Et Raoul et Niama se trouvaient seuls, le médecin étant parti où d'autres douleurs l'attendaient.

Il essaya alors de lui tendre la main.

—Taisez vous, fit-elle, le médecin l'a défendu. Pas un mot ! pas un geste. Oh ! je suis heuseuse ! bien heureuse ! Je bénis Dieu ! vous êtes sauvé. Ce que j'ai souffert ! à mes ennemis mêmes je ne voudrais point le souhaiter. Mais vous voici vivant, vous m'aimez et je vous aime. Je vous adore, mon bien-aimé Raoul ! que voulez-vous de plus !...

La convalescence fut longue. Les forces ne revenaient que lentement.

Henri d'Alreimpe avait été fort occupé de l'enquête qu'il avait conduite et qui avait pour but d'éclaircir le mystère qui recouvrait la tentative d'assassinat dont M. de Blignac avait failli être la victime.

Des agents venus de Paris avaient battu le bois en tous les sens. Très minces les résultats.

Deux pelles et deux pioches ayant évidemment servi à creuser une fosse, qui, recouverte de mousse, de feuillages et de branches sèches, avait servi de piège.

Cette fosse avait été comblée aussitôt après la tentative de meurtre.

Plus loin, les agents relevaient encore les débris de la claie en branchage dont plus haut il a été parlé.

Au fond rien de concluant.

Henri, cependant, rapprochait dans sa pensée certains faits qu'il coordonnait et qui lui servaient de points de repère.

Il commençait à croire que le vol n'avait pas été le seul mobile des bandits sous les coups desquels son ami avait failli succomber. Ainsi, ce bossu que Nathalie s'était obstinée à reconnaître comme étant sir Joë, lui trotait dans la cervelle.

Il n'en avait point parlé aux hommes de police, avec lesquels il avait eu de longues conférences. Mais, de son chef, il s'était rendu à Paris, et au moyen d'un commissionnaire il s'enquérât de sir Egerton.

La réponse concordait avec le renseignement fourni par M. de Blignac.

Sir Joë ne se trouvait point à Paris. On ne l'avait aperçu ni au cercle, ni au Bois, ni à l'hôtel Richemond, que lady Hautrope occupait seule avec sa fille. On l'attendait cependant sous peu de

jours, il devait revenir de Londres à la fin du mois, accompagnant lord Arthur.

D'où Henri d'Alreimpe fut en droit de conclure :

—Allons ! nous sommes fous, ma sœur et moi.

Malgré tout, ce crime était entouré d'une foule de circonstances étranges qui faisaient que son esprit demeurait en éveil.

Et il se promit de garder son ami auprès de lui, afin de lui prêter au besoin aide et assistance.

Pour M. de Blignac, il eût été difficile de savoir ce qui se passait au fond de son cœur car il n'ouvrait point la bouche de ce qu'il nommait son accident.

Un commissaire de police était bien venu essayer de lui faire subir un interrogatoire.

Mais il avait été mal reçu, M. de Blignac ne répondait point et faisait signe qu'on le laissât tranquille.

Inutile, l'insistance du fonctionnaire.

Il s'était trouvé en présence de ce dogue de Brien, qui fort irrévérencieusement lui avait dit :

—Vous savez, faut pas flâner ici. Mon capitaine n'est pas en état de vous répondre, et on ne doit pas le fatiguer. Je vas vous dire tout ce que je sais, dans la chambre à côté, et puis ça sera tout : faudra vous déclarer satisfait.

Le prendre de très haut, rouler de gros yeux, menacer Yves-Marie des foudres de la justice, rien n'y avait fait.

Brien ne savait que répéter, en haussant les épaules :

—Puisqu'on vous dit qu'il ne vous répondra pas. Il n'en sait pas plus que moi, et moi, c'est lui.

—Et sa narration terminée, il était rentré dans la chambre de son cher capitaine, et avait fermé la porte à double tour.

Force avait été à Henri d'Alreimpe de dépenser des trésors d'éloquence pour désarmer le commissaire, qui se prétendait insulté dans l'exercice de ses fonctions et ne parlait rien moins que de faire tâter de la paille humide des cachots à Yves-Marie Brien, matelot de première classe.

Henri montra le zèle, l'affection, le courage du vieux Breton, son fanatisme pour son maître, et le fonctionnaire désarmé se repla en bon ordre, avec ce qu'il avait de poisson de pris, c'est-à-dire néant comme renseignements.

A son retour, l'affaire de Louveciennes fut classée, c'est-à-dire qu'on la mit avec tant d'autres dans les cartons, qui ne sont pas autre chose que le sac aux oublis.

Mieux eût valu peut-être ne point brusquer Brien, l'amadouer, au contraire. Bavard comme nous le connaissons, on serait peut-être parvenu à lui arracher l'histoire de son saut par dessus le réservoir, les causes qui l'avaient amené à ce tour de force. On aurait pu mettre la main sur l'aimable Jules Bobo et obtenir par lui certains renseignements sur un petit gentleman trapu, bombé, qui dissimulait ses traits et son corps sous un grand chapeau et une blouse, mais payait comme un prince.

Au lieu de cela, Yves-Marie se renferma dans un obstiné mutisme,

et, ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'affaire de Louveciennes, qui avait défrayé quelques journaux, et leur avait procuré cinquante lignes de faits divers, s'ensevelissait dans la tombe de classement.

Dans cette affaire, la police ne devait donc plus intervenir. Restaient les intéressés, Brien et la jeune créole, qui se promettaient de veiller chacun de son côté.

Pour Raoul, il semblait ne plus se souvenir des dangers qu'il avait courus, de ceux qu'il devait courir encore, car les êtres qui voulaient sa mort n'étaient pas hommes à abandonner la partie.

Il se laissait aller à la joie à la fois douce et pleine, au bonheur sans nuages que l'on éprouve après une longue suite de souffrances. On est doucement heureux, on trouve qu'il fait bon vivre et l'existence vous rentre par tous les pores.

Beaucoup de plaisir matériel dans cette jouissance, car l'âme se laisse engourdir et ne tente aucun effort pour secouer cette somnolence; quoi qu'il en soit, dans la convalescence; la créature se réjouit fort et chante intérieurement un hymne de grâce au Très-Haut.

Chez M. de Blignac ce bonheur était dépassé par une autre sensation infinie. Il sentait non pas grandir, mais s'épanouir l'amour entier qu'il avait voué à Niama.

Et elle le lui rendait avec usure, vivant de sa vie, s'installant, dès l'aube, au chevet de son lit et ne le quittant qu'aux heures de repas et bien avant dans la soirée.

Un autre être s'était épris pour elle d'une passion folle.

C'était Yves-Marie Brien.

Autant le vieux matelot ressentait une animosité féroce contre la belle Grâce Hautrope, autant, à cette heure, il professait pour Maya-Niama un véritable culte.

Et il s'arrêtait pour l'admirer en roulant ses grands yeux ébahis.

Alors son regard allait d'elle à son capitaine et avec un imperceptible sourire de satisfaction suprême il murmurait :

—Je ne sais pas si à eux deux ils feront une jolie paire ! Y aura pas plus beau sur la terre, pour le sûr et le certain.

Tout le temps que Niama demeurait dans la chambre de Raoul, elle avait le ciel dans les yeux, mais sitôt qu'elle en franchissait le seuil, ses préoccupations et ses angoisses reprenaient possession d'elle-même, et c'était avec un sentiment de terreur profonde qu'elle se posait cette question :

—Que va-t-il nous arriver encore ?

Cet état anxieux ne pouvait échapper aux regards perspicaces des êtres qui portaient à la *Perle Jaune* une affection si sérieuse et si sincère.

Au moment où Maya-Niama sortait de table, un matin, et se préparait à remonter auprès de son bien-aimé convalescent, Nathalie lui prit la main, l'arrêtant au passage :

—Niama, ma chérie, un mot !

La jeune fille se laissa de bonne grâce emmener au jardin, bien

qu'à l'interpellation de Nathalie elle eût éprouvé un sentiment de curiosité inquiète.

—Ma chère petite sœur, fit Mlle d'Alreimpe, en la menaçant du doigt, ma chère petite sœur a des secrets pour sa grande sœur, et ce n'est pas bien, car c'est douter de l'affection qu'on lui porte. Ma chère petite sœur aime de toute son âme, il ne faut pas être malin pour s'en apercevoir, et elle a cru cependant renfermer ce grand secret au plus profond d'elle-même.

—Oh ! Nathalie, s'écria Niama, devenant rouge comme une pivoine et portant ses mains à son visage pour essayer de dissimuler sa confusion. Nathalie ! que c'est vilain à toi ! Tu vois bien...

—Je vois, répliqua en riant la jeune fille que j'ai deviné juste, que j'ai lu, grâce à mon affection pour toi, dans ton cœur que tu croyais fermé... et c'est moi, au contraire, qui suis en droit d'adresser des reproches à ma chère petite sœur qui nous cachait, comment dirai-je pour ne point te faire rougir davantage ?...

—Ne dis pas, Nathalie, ne parle plus.

Et l'adorable enfant, jetant ses deux bras autour du cou de sa sœur, cacha sa confusion dans son sein.

—Qui nous cachait son bonheur, reprit impitoyablement Nathalie. C'est mal. Est-ce que nous ne devons pas partager tes joies comme tes peines. est ce que maman ne t'aime pas autant que moi, autant qu'Henri ? Est-ce que tu n'es pas notre bien-aimée à tous. Allons ? chérie, ne pleure pas, ce n'est pas un reproche ; ce que je te dis, c'est pour que tu sois heureuse, au contraire, bien heureuse.

Et, ajouta-t-elle avec un malicieux sourire, car Niama tenait toujours sa tête penchée sur l'épaule de sa sœur, et tu l'aimes bien ?

—De toute mon âme, répliqua la jeune fille avec véhémence.

—Et lui, t'aime-t-il ?

—De toute la sienne, fit-elle encore sur le même ton.

—Eh bien ! alors, reprit Nathalie, pourquoi est-tu triste ? Parce qu'il est malade ? Mais ce n'est que la suite d'un horrible accident, il est vrai, mais qui s'est terminé d'une façon heureuse, puisque Raoul est survivant de cet affreux piège. Cela ne recommencera pas, tu en es certaine, n'est-ce pas. Le médecin a affirmé que la fièvre ne reviendrait plus, qu'il allait reprendre peu à peu ses forces ? Alors pourquoi ce front soucieux ? Ces soupirs que tu n'as pas la force d'étouffer, ces larmes que tu ne peux retenir ? Tu n'es donc pas heureuse !... Aimée de l'homme que tu aimes !... Que te faut-il donc de plus ? Je ne connais rien de la vie, mais il me semble que cela doit être le paradis sur la terre. Je sais certaine que sitôt guéri, M. de Blignac demandera ta main à notre mère... En vérité, chère petite sœur, tu n'es pas raisonnable.

—Ah ! Nathalie ! si tu savais !...

—Si tu savais quoi ? répondit l'impétueuse créole, si je savais quoi ? tu me fais bouillir avec tes réticences... il y a donc encore autre chose.

Maya-Niama se tut. Elle avait su garder son secret, tant qu'il ne s'était agi que d'elle-même, et aussi pour ne point effrayer sa famille. Mais aujourd'hui, c'était son bien aimé qui était menacé. Et alors,

cherchant à grouper autour de lui des forces pour le protéger elle se laissa aller à un demi-aveu.

—Je devrais être bien heureuse, ma sœur, répliqua-t-elle après un instant de silence, et cependant ma vie se passe dans d'exprimables angoisses. Je ne crois point que les gens qui ont attaqué M. de Blignac soient seulement des voleurs. Je crois qu'ils en voulaient surtout à ses jours. Je suis convaincue qu'aujourd'hui encore ils sont menacés, que nous nous trouvons peut-être, à tout instant à la veille d'une catastrophe nouvelle. Je suis certaine qu'il court les plus grands dangers.

Comme un éclair, la vision de sir Joë que Nathalie avait eue dans les bois de Louveciennes, passa devant ses yeux. Son visage si insoucieux, si rieur d'ordinaire, prit une expression de gravité extrême.

—Tu as raison, ma chère petite sœur ; fit elle. Ceci serait des plus sérieux, si tu ne te trompes point, et si ton amour pour M. de Blignac ne te fait rien exagérer. Permetts-moi de te donner un conseil. Pas un mot à notre mère, il est inutile de l'effrayer, elle se mettrait aussitôt à trembler pour ses enfants ; mais par contre, nous devons immédiatement prévenir Henri, c'est le chef de la famille, en ce moment, il remplace notre père. Nous devons nous confier à lui.

—Mais il va savoir... protesta Maya-Niama en se remettant à rougir.

—Que tu aimes Raoul !... Mais, chère innocente de mon cœur, il le sait depuis longtemps, et il en est bien heureux, car il éprouve pour ton M. de Blignac, Nathalie mit une taquinerie légère dans ce dernier mot, une amitié sérieuse. Il ne faut pas croire que tu as seule le droit d'aimer M. de Blignac. Brien, ce bon Brien, l'adore, et moi aussi je lui porte une affection très vive. En définitive, il nous a tous ensorcelés, ce beau Raoul.

Ayant prononcé ces derniers mots, Nathalie se mit à la recherche de son frère.

En un instant et dans quelques phrases brèves, elle eut mis son frère au courant de la situation et des inquiétudes de Niama.

Une expression inquiète assombrît le visage du jeune homme.

Il partageait en partie les mêmes trances que Niama et ses perplexités ne trouvaient point une base pour les fixer. Il cherchait vainement un symptôme, un fait quelconque qui put lui servir à éclaircir ses alarmes. Et pourtant il se disait que Niama pouvait bien avoir raison.

Ni lui, ni Nathalie ne pressèrent la jeune fille de questions qu'ils regardaient comme indiscrètes. De telle sorte que ni Henri ni Mlle d'Alreimpe ne surent rien de la terrible mystérieuse persécution à laquelle leur petite sœur était en butte.

Et pour donner confiance aux deux jeunes filles, un peu à lui-même, il résuma ainsi la situation :

—Pour l'instant, nous pouvons être certain que notre cher malade ne doit avoir rien à craindre. Il est couché dans sa chambre, ou demeure étendu sur une chaise longue.

Il ne voit que nous ; maman, toi, moi, Nathalie ou son chien de garde, le vieux Brien. Les autres domestiques, à part Yambo, qui fait partie de la famille, ne pénètrent même pas dans l'appartement qu'il occupe. Donc, je le répète, toute crainte de ce côté est impossible. D'ici au moment où il sera sur pied, nous aviserons, et si réellement il a des ennemis, si réellement on en veut à sa vie, nous trouverons bien le moyen de le défendre. D'ailleurs, en continuant à admettre par hypothèse qu'il soit visé par une conspiration, voici tantôt six semaines qu'il est malade ; il ne sera pas sur pied avant un mois. Si réellement on veut l'attaquer encore, on n'aura pas, c'est tout probable, la patience d'attendre jusque-là.

Et comme une larme d'attendrissement et de reconnaissance brillait aux bords des cils de Maya-Niama, Henri prit la jeune fille dans ses bras, la serra tendrement sur son cœur, en lui disant :

—Ma chère petite sœur, vivez tranquille. Nous aimons de tout notre cœur votre cher Raoul, et nous vous répondons de son existence. On n'y touchera point.

La jeune fille ne répondit point, elle leva les yeux au ciel, prit dans ses deux mains la main de Nathalie et celle de son frère, et regagna l'appartement de M. de Blignac en murmurant :

—S'ils savaient tout !... les malheureux !...

Avant d'entrer, elle essuya ses yeux, son charmant visage prit une expression joyeuse, calme, et cet effort qu'elle dut se faire disparut comme par enchantement dès qu'elle eut franchi le seuil de la porte.

Le regard de Raoul était allé à elle, et elle oubliait tout, et les prières et les menaces, et les angoisses pour ne plus songer qu'au bien-aimé.

Brien l'attendait. A son entrée, il s'esquivait un brin, toujours histoire de dire deux mots à Juliette, et Raoul et la jeune fille demeuraient seuls.

Oh ! il était bien faible encore, il ne pouvait soutenir une conversation bien longue, mais avec les yeux il parlait, et pour ce langage-là il ne fallait ni force ni fatigue.

Il était couché ; sa tête jaunie et maigre reposait sur l'oreiller. Dans la cheminée, malgré la chaleur de la température, un feu clair, protégé par un écran, pour maintenir en ébullition les boissons et les tisanes qu'il lui était interdit, de par les ordres de la faculté, d'absorber froides, bien que son gosier desséché le réclamât à tout instant.

—Voulez-vous que je vous fasse la lecture ? demanda Niama à mi-voix. J'irai doucement, bien doucement, pour ne point vous fatiguer.

Il lui répondit par un doux sourire et fit non de la tête.

Pas de lecture. Quel livre, quel journal pouvaient l'intéresser tandis qu'elle était là.

Et quand elle fut demeurée longtemps sans rien dire, dans le silence de cette chambre, protégée contre les rayons du soleil par des rideaux et des courtines, il lui tendit la main, sa main décharnée et débile, et il maintint dans une douce étreinte les doigts effilés

et
par
bra
gaz
—
fon
tez,
D
sou
rapp

Ni
frap
un s
seme
Lé
qu'el
Co
De
Su
A
farou
Ni
ne l'
—
gros
Ya
était
un c
et il
Et
le m
—
chan
chan
P

et satinés de Nîama. Par l'entrebaillement des stores montait un parfum très doux de jasmin et d'héliotropes, et, sur les hautes branches d'un tilleul, des fauvettes à tête noire ne cessaient de gazouiller.

—Chantez, dit-il bientôt, en se laissant aller à ses fantaisies qui font que les malades ressemblent parfois à des enfants gâtés. Chantez, comme lorsque que vous étiez petite... là-bas.

Docile, en souriant, elle fit appel à ses souvenirs, et, d'une voix sourde, elle murmura une de ces mélodies tamoules que Raoul se rappela avec un attendrissement plein de charme :

Un oiseau blanc voltige sur le Yati,
Il chante tandis qu'il picore les graines et les fleurs.
Prunelle de mes yeux, substance de mon cœur,
Vers quels cieux te suivrai-je ?

Une pierre précieuse tombe sur le gazon,
Dans l'herbe on voit ses étincelles,
Mais ton amour est-il comme la rosée sur une feuille.
Le soleil venu, est-ce que comme elle, il disparaît ?

La lune répand sa clarté, les étoiles brillent.
Les corbeaux s'abattent sur les champs de riz.
Si mon ami ne croit pas à mes serments.
Qu'il déchire ma poitrine et regarde mon cœur.

Nîama s'arrêta après cette dernière strophe. Un bruit avait frappé son oreille, bruit douloureux et étrange. On eût dit à la fois un sanglot et un soupir, quelque chose comme un sourd gémissement.

Légère, sur la pointe du pied, elle se leva et courut à la porte, qu'elle entrouvrit d'une main preste.

Contre la chambranle, la tête appuyée, Yambo écoutait.

Deux grosses larmes roulaient sur ses joues de bronze.

Sur ses traits se lisait un désespoir longtemps contenu.

A l'aspect de la Perle Jaune, il s'arrêta confus, irrité ; un éclair farouche brilla dant ses yeux.

Nîama recula d'un pas, effrayée. Yambo, le fidèle Yambo, elle ne l'avait jamais vu ainsi.

—Tu pleures, mon bon Yambo, dit-elle. Tu as des chagrins, de gros chagrins ? Ne peut-on les adoucir ?

Yambo n'a pas de chagrin, répliqua-t-il en secouant la tête, Yambo était dans la chambre à côté ; il a entendu Mlle Nîama qui redisait un chant du pays, alors il a pensé à ceux qui abandonnent leur pays, et il s'est laissé aller à pleurer comme une femme.

Et, sans détourner la tête, sans répondre à l'appel de sa maîtresse, le maître d'hôtel s'enfuit.

—Je ne sais ce qu'a Yambo, fit la jeune fille en entrant dans la chambre, n'a-t-il pas pleuré en m'écoutant chanter cette vieille chanson ?...

Puis ils ne pensèrent plus à l'incident, et la journée se passa d'une

façon toute naturelle. Henri et Nathalie, accompagnés de Mme d'Alreimpe, firent plusieurs visites au convalescent.

Yambo, le soir, au dîner, faisait son service comme à l'ordinaire.

En sortant de table Nïama, lui adressa un affectueux sourire en lui disant :

—Tu n'as plus de chagrin, n'est-ce pas ?

—Yambo n'aura plus jamais de chagrin, répondit-il d'une voix grave.

Et il sortit de la salle à manger.

Peut-être la jeune fille, eût-elle été moins insoucieuse et moins rassurée si elle avait pu suivre le maître d'hôtel et lui entendre répéter à diverses reprises avec une expression de rage froide :

—Oh ! malédiction sur eux, sur lui !... Il le faut, il le faut !

Le lendemain, le mieux continuant, Yves-Marie passa de bonne heure un veston de chambre à son maître, et, le prenant dans ses bras nerveux, il l'étendit sur une *roking-chair*.

Tout ça, grognait-il, en allant et venant par la chambre et le soignant comme un enfant, c'est des frimes. Vous allez vous fatiguer. C'est pour voir Mlle Nïama plus à belle heure !... Mais je le lui dirai !... oui, je le lui dirai.

—Je te le défends.

—Je le lui dirai tout de même. Vous comprenez que vous n'allez pas rester toute la journée sur votre fauteuil à bascule. Le médecin défend de vous donner autre chose que des cuillerées de bouillon chaud, même que c'est une drôle d'idée celle-là. Mais les majors, c'est tout pareil. Il y en avait-y pas eu un, j'étais pour lorsse matelot de seconde classe, et je naviguais dans le nord, campagne de Terre-Neuve, à bord de la *Belle-Poule*, n'avait-il pas eu l'idée cet empoisonneur du diable, parce que j'avais des engelures, de me donner de l'eau strelitz !

Brien voulait sans doute nommer l'eau de sedlitz.

—Fais moi le plaisir de te taire, vieux bougon tu me fatigues.

—Alors, je vais aller griller Juliette.

—Va griller tout ce que tu voudras, mais laisse-moi en repos.

—C'est ça, fendez-vous le dos en quatre pour être consigné de cette façon-là. Enfin, c'est la vie.

Et Yves-Marie se décida à aller griller Juliette.

Nïama avait constamment l'oreille au guet ; les amoureux ne sont-ils pas toujours en éveil !

Brien n'avait pas sitôt quitté la chambre de M. de Blignac, que la portière était soulevée par une petite main fine, et la tête adorable de la jeune fille apparaissait par l'entrebâillement.

—Oh ! fit-elle, déjà levé !... N'est-ce pas une imprudence !... Que dira le docteur ?

Il la rassura de la voix et du geste. Non, ce n'est pas une imprudence, il allait mieux, il se sentait plus fort, et comme preuve, il voulut se soulever et lui tendre la main. Mais la fatigue qu'il avait ressentie en se faisant habiller par Brien n'était pas encore dissipée. Ses joues prirent une teinte de cire, son bras retomba inerte et il s'affaissa malgré lui dans la *roking-chair*.

L'effroi se peignit sur le visage de Nîama. Elle s'élança vers lui les bras tendus, et alors, bien malgré elle :

— Oh ! mon bien-aimé, mon cher bien-aimé !

— Restez là, murmura-t-il, tout près, tout près. Oh ! jamais sensation plus douce, quel bonheur inconnu jusqu'à présent ! On voudrait mourir ainsi.

— Qui parle de mourir ! s'écria-t-elle avec véhémence, c'est vivre qu'il nous faut, vivre l'un pour l'autre. Cher bien-aimé ! si vous mouriez, Nîama ne pourrait plus rester sur cette terre.

— Allons, soyez raisonnable, fit-elle bientôt, car elle se souvenait, la vaillante petite créature, que le médecin avait défendu à M. de Blignac les émotions violentes. Il faut être calme et devenir fort. J'ai bien des choses à vous raconter, d'ailleurs. Ce sont des nouvelles, de grosses nouvelles.

Et vous allez me gronder sans doute.

Il se remettait, mais une soif intense lui desséchait la gorge.

— A boire, ma chère Nîama, lui dit-il, mais une fois, rien qu'une fois, à boire une gorgée d'eau fraîche.

La jeune fille secoua sa jolie tête.

— C'est expressément défendu. De la limonade chaude, très chaude, voilà tout ce qui vous est permis. Et comme on dit que les extrêmes se touchent, la sensation de la grande chaleur doit vous paraître la même que celle du froid.

— Méchante, lui répondit-il en souriant.

Maya-Nîama, déplaçant son écran, s'était approchée du feu clair, auprès duquel bouillonnaient des cafetières et, prenant une tasse de Chine, la remplissait jusqu'au bord du liquide permis. Elle sucra de même et porta une cuillerée à ses lèvres.

— Là, dit-elle, c'est parfait. J'ai bu. Une fois de plus, Raoul, vous allez connaître le fond de ma pensée.

Il la connaissait, par ses yeux de velours. Ne lisait-il pas jusqu'au fond de son âme ? ne voyait-il pas que dans ce corps vierge, il régnait désormais sans partage ?

Il lui avait pris la tasse des mains et la vidait d'un trait.

Dans un fauteuil, tout en face de lui, elle s'assit, se mettant en pleine lumière, ainsi qu'il le lui demandait toujours. Et alors profitant de l'absence de Brien, elle lui raconta la scène de la veille, ou mieux l'explication tout amicale qu'elle avait eue avec Nathalie. Leur amour était connu. Ce n'était plus un secret autour d'eux Henri et Nathalie savaient que M. de Blignac adorait Maya-Nîama et que celle-ci le lui rendait de toutes ses forces.

Elle allait continuer, mais Brien rentra.

L'affectueux et respectueux salut qu'il adressa à la jeune fille ne dissipa point l'air de mauvaise humeur qui était empreint sur la physionomie du vieux matelot.

— Qu'est-ce que tu as ! lui demanda Raoul.

— J'ai !... j'ai !... que mon macouba est épuisé ou égaré. Enfin j'en avais plus que ça dans ma blague. J'ai été obligé de me servir de votre sale tabac de régie, et je l'ai trouver amer comme chicotin. Pas de bon sens de faire fumer à des chrétiens de la saloperie pareille.

J'en ai fumé pourtant pendant longtemps de votre tabac de régie, on n'a pas toujours eu du macouba à sa disposition. Mais faut croire que le gouvernement a besoin de faire de rudes économies, et qu'il fabrique du tabac avec n'importe quoi, des vieilles paillasses, des vieux morceaux de bois...

Yves-Marie Brien ne lâchait pas facilement une idée, une fois qu'il en avait une en tête.

Il furetait par la chambre en continuant à bougonner.

—Ca m'a tout retourné... Encore une comme ça et je lâche Juliette. Ça lui apprendra.

Une lueur d'inquiétude commençait à poindre dans les yeux de Nïama. Elle relevait avec soin les plus petits faits lorsqu'ils présentaient quelque chose d'insolite. Cette persistance du vieux matelot à trouver mauvais son tabac, qui constituait d'ordinaire la meilleure des jouissances de sa vie, commençait à lui sembler étrange.

Ce fut bien pis lorsque Brien, prenant un fauteuil, s'installa près de la fenêtre, se laissant tomber sur le siège, comme un homme accablé par une écrasante fatigue.

Bien plus, il n'était pas assis depuis cinq minutes, que sa tête se renversa sur le dossier, et qu'il s'endormit d'un sommeil de plomb.

Bientôt sa respiration s'embarrassa, et il se mit à ronfler d'une façon bruyante.

—Avez-vous empêché Brien de reposer cette nuit, demanda la jeune fille à M. de Blignac, l'avez-vous réveillé plusieurs fois ?

—Non, répondit Raoul, j'ai peu dormi il est vrai, mais Brien sur son lit de sangle tout à côté de moi, a eu un sommeil de vrai sabot. Je ne comprends rien à cette sieste matinale.

Nïama se leva doucement et marchant à Brien elle essaya de le sortir de sa sorpeur.

Elle lui prit la main, l'appela par son nom.

Vains efforts !

Elle ne réussit qu'à lui arracher quelques grognements inintelligibles.

De plus en plus tourmentée, elle allait mettre le doigt sur un timbre et appeler un domestique lorsque la porte s'ouvrit, sans qu'au préalable on eût frappé, et Yambo apparut sur le seuil.

Une hésitation légère. Il s'arrêta interdit. Ses yeux étaient tombés sur Brien qui était étendu dans son fauteuil auprès de la fenêtre.

Mais la vue de Nïama paraissait le surprendre.

—Que veux-tu, Yambo ? demanda-t-elle.

Il tenait à la main une grande enveloppe de forme et de couleur administrative.

—Un lettre du ministère de la marine fit-il, en s'approchant de la roking-chair de Raoul et en remettant le pli à celui-ci, de la main à la main.

Nïama s'était rassise.

—Elle attendait.

M. de Blignac fit le geste de briser le cachet.

Mais tout, dans l'état où il se trouvait, était effort et fatigue.

Il tendit l'enveloppe à la jeune fille en lui disant :

—Voulez vous me rendre le service de décacheter et de lire cette lettre pour moi ? C'est probablement ma demande de congé qui me revient accordée.

Niama, avançant la main, allait la saisir, lorsque l'on vit une chose étrange...

Yambo s'avança avec un cri sourd, arracha le papier des mains de la jeune fille avant qu'elle parvint à briser le cachet, et jeta le tout au feu.

Debout, les bras croisés, il se tenait devant l'écran, menaçant, terrible.

La lettre, en une seconde, était devenue la proie des flammes. Et une odeur violente, inconnue, indéfinissable, se répandait dans l'atmosphère.

Niama s'était dressée d'un bond.

Ses yeux lançaient un fulgurant éclair.

Menaçante, terrible à son tour, elle étendit la main.

Yambo était tombé à genoux.

—Tu vas tout me dire, s'écria-t-elle.

—Je ne sais rien !... Je ne sais rien.

Et se relevant lentement, la tête basse, courbé en deux, il sortit de la chambre.

Brien dormait toujours.

XI

Le lecteur se souvient certainement d'une petite rue bordant le parc de l'hôtel Richemond, poterne discrète par laquelle s'est esquivé le malheureux Tchaga, au moment où filé sans le savoir par sir Joë Egerton, il regagnait au plus vite l'hôtel des Batignolles, ignorant de l'épouvantable sort qui l'attendait.

C'est derrière cette porte, dissimulée sous des lierres et des vignes vierges, que nous retrouvons la belle Grâce Hautrope.

Un froncement rapproche l'arc de ses deux sourcils, ses lèvres se serrent et se contractent.

Elle attend.

Et nous savons que la belle Grâce n'aime pas à attendre.

Depuis longtemps la nuit étend ses voiles sur le parc de Richemond, une heure vient de sonner au carillon de l'église russe, peu à peu les bruits de la grande ville s'éteignent.

Un orage a passé, versant des torrents sur Paris et ses alentours, une petite ondée fine continue à tomber, et miss Grâce mouille ses petits pieds dans le sable trempé de l'allée, ce qui a l'air de lui causer un médiocre plaisir.

Déjà, à diverses reprises, elle a donné des marques d'impatience, elle a tendu l'oreille et elle n'a perçu que le seul bruit des gouttes d'eau qui coulent une à une des feuilles des platanes.

Mais elle avance encore la tête.

Cette fois elle ne s'est pas trompée.

On a marché dans la ruelle.

Discrètement on gratte à la porte.

Miss Hautrope donne un tour de clé

Le pène, consciencieusement huilé, tourne sans effort, et, par l'entre-bâillement, une ombre se glisse furtivement.

C'est sir Joë Egerton, retour de Londres.

— Venez, lui a dit Grâce après avoir refermé la poterne.

Et le précédant, elle le conduit dans ce petit salon qui donne de plein pied sur le parc.

— Ma foi, s'écria sir Joë, en se jetant sur un fauteuil et en laissant échapper l'aigre ricanement qui lui était habituel, me voici auprès de vous, ma chère Grâce, et je n'en suis pas fâché. Vrai, je ne suis pas fait pour vivre loin de vous... Cette absence m'a coûté plus que vous ne sauriez croire. Enfin, me voici, je vous vois, je suis amplement payé de toutes mes peines. Et cette façon romanesque de vous retrouver, cette entrée furtive par une porte dérobée, tout y est. On jurerait presque un rendez-vous d'amour.

Tandis qu'il parlait, Grâce tenait ses grands yeux bleus fixés sur lui.

— Un rendez-vous d'amour, répétait-elle, vous avez dit, en manière de raillerie, un rendez-vous d'amour ! Mais est-ce donc que vous n'éprouveriez plus d'amour pour moi, mon cousin ?

Sa physionomie changea. L'expression railleuse disparut pour faire place à une contraction nerveuse qui exprimait la douleur et em mêle temps une sorte de rage.

— Amoureux !... oui... ! oui... ! Grâce ! Je sais que vous n'avez point oublié notre entretien ! Vous savez aussi que c'est une passion féroce qui s'est emparée de mon cœur !... Mais je n'ai pas fait assez sans doute pour que l'heure soit venue pour vous de me donner votre main, et ne reparlons pas d'amour, si vous le voulez bien. Ne me regardez donc pas ainsi, Grâce ! vous me feriez perdre la tête. Et j'ai besoin de toute ma pauvre cervelle pour les choses importantes que j'ai à vous communiquer.

— C'est donc bien grave ? fit-elle à son tour.

— Excessivement grave. Mais la partie que nous jouons, quelque dangereuse qu'elle puisse être, nous ne pouvons manquer de la gagner, car réellement nous avons trop d'atouts dans notre jeu.

— Jusqu'à présent, cependant, reprit-elle, en secouant la tête nous avons été indignement battus, et rien ne nous a réussi. Cette lettre que je veux ravoir ! Cette lettre écrite dans un moment de folie... je dirai plus, de sottise... Vous m'avez avoué que M. de Blignac ne la portait pas sur lui, lorsqu'il a été... arrêté dans les bois de Louveciennes.

Joë Egerton courba la tête en homme avouant sa défaite.

J'étais tellement pressé de partir pour Londres, car je me doutais bien que certains soupçons se porteraient sur moi, que je n'ai pu vous fournir des détails précis sur l'aventure. Je vins ici quelques instants avant de prendre le chemin de fer, et je vous rendis simplement compte de ce qui s'était passé. Ce cher Raoul n'avait point le papier sur lui. Je crois qu'il aurait passé un vilain quart d'heure si cet animal, cet ours mal léché que toujours il traîne à sa suite, n'était venu à son aide. J'avais pourtant pris toutes les précautions

pour
Mais
qu'à
—
Grâce
—
notre
Raoul
tenir
jour
vous
le tra
—C
—L
ennen
ment
chez
terre.
cure
leurs
sot a
cher
Lond
« C
sionn
dont
naïve
Blign
déjà
de Bl
—O
Mais l
—C
On lu
l'attaq
—E
vecien
—D
fois, la
retour
J'ai ac
vous c
voix ra
—Il
—C
—C
—E
ne l'a
—A
Et c
9

pour mettre à l'écart ce dérangeant et encombrant personnage. Mais l'homme propose et les dieux disposent. Il faut croire que jusqu'à présent ils sont favorables à ce cher cousin !...

—La veine n'a jamais qu'un temps, interrompit sentencieusement Grâce.

—Vous avez raison ; aussi je suis bien certain que nous prendrons notre revanche. Mais, je mets de côté pour l'instant cet excellent Raoul, et je me permets, durant quelques secondes, de vous entretenir de votre humble serviteur. Bien m'en a pris de ne point séjourner à Paris après l'affaire de Louveciennes et de n'avoir avec vous qu'une entrevue de quelques minutes, afin de pouvoir prendre le train de marée.

—On vous a suivi ? demanda Mlle Hautrope avec anxiété.

—Non ! non ! ce n'est pas si grave que cela. D'autant que nos ennemis sont d'une naïveté sans borne et ne me paraissent réellement pas de taille à lutter avec nous. Blignac, vous le savez, est chez ces créoles qu'il a retrouvés au bal de l'ambassade d'Angleterre. Il est assez malade, paraît-il, et durant les loisirs que lui procure cette immobilité forcée, il est évident qu'ils ont causé, que leurs soupçons se sont portés sur moi, enfin, que vous dirai-je, c'est sot au possible, ce M. d'Alreimpe qui se fait le champion de notre cher cousin, a voulu savoir où j'étais, si je me trouvais réellement à Londres. Il a été bien servi et bien renseigné !...

« C'est plaisir de rouler les gens vertueux et simples ! Le commissionnaire dont il s'est servi était aux ordres de certains amis à moi dont je vous parlerai tout à l'heure et qui font de belle besogne ! Ni naïveté, ni préjugés, ceux-là par exemple. Enfin les amis de M. de Blignac et Raoul lui-même sont à cette heure convaincus que j'avais déjà quitté Paris, avant les désagréments qui sont survenus à M. de Blignac. Tout est donc pour le mieux.

—Oui, répondit Grâce, rien à craindre pour le moment de ce côté. Mais la lettre !... Vous ne me parlez pas de la lettre !

—Ceci c'est un mystère. On a consciencieusement fouillé Raoul. On lui a même enlevé sa montre, sa bourse, pour faire croire que l'attaque avait le vol pour motif. Rien !

—Et chez lui, à Paris ? Et dans l'appartement qu'il occupe à Louveciennes, chez Mme d'Alreimpe ?

—Des fouilles consciencieuses ont été faites. A Paris, par deux fois, la nuit, son appartement, les bagages qu'il a laissés ont été retournés sens dessus dessous. Il en a été de même à la campagne. J'ai acquis la certitude la plus complète que le précieux papier qui vous cause tant de soucis—il souligna ces mots d'une inflexion de voix railleuse—n'est pas dans ses mains.

—Il l'aurait déjà brûlé ?

—C'est possible ! Il l'a peut-être confié à un tiers.

—Ce n'est point probable.

—Enfin, il ne l'a pas, et M. Henri d'Alreimpe, son allié, son ami, ne l'a pas non plus. Voilà ce que je puis affirmer sur l'honneur.

—Alors, c'est qu'évidemment il l'a détruit.

Et cette conviction fit pousser à Grâce Hautrope un soupir de

satisfaction profonde. On eût dit qu'on lui enlevait un poids énorme, qui soumettait sa poitrine à une pression douloureuse.

Elle releva orgueilleusement la tête et une expression de triomphe apparut sur son visage.

On eût dit qu'elle murmurait :

—Maintenant, l'avenir est à moi.

—Vous êtes donc tranquille de ce côté ? lui demanda sir Joë, qui suivait sans en perdre un seul tous jeux de sa physionomie.

—Parfaitement, répliqua-t-elle ; je vous remercie, cousin de l'adroite façon dont vous vous êtes employé dans cette circonstance. Sans doute, je préférerais tenir le papier entre mes mains et le détruire moi-même. Mais nous avons la certitude que Raoul l'a anéanti, et cela me suffit amplement. Je ne demande rien de plus. Donc, merci encore.

Et avec un geste de reine, elle tendit une de ces belles mains à sir Joë, qui la saisit dans ses pattes de crabe et la couvrit avidement de baisers.

—Doucement cousin, fit-elle bientôt, en retirant sa main. Il me semble que la récompense est suffisante et que vous avez d'autres nouvelles à m'apprendre. Et lord Richemond ?

—J'y arrive, répondit-il. De ce côté, je vous l'avoue, je suis fort perplexe, je ne sais pas ce que lord Arthur a dans le ventre. Je croyais qu'il allait me recevoir à Londres comme son fils. Il me priait de quitter Paris pour l'aller rejoindre. Je lui cède. Et je trouve en arrivant ce Richemond glacial ; ma parole d'honneur ! il n'avait même pas l'air de m'attendre !...

Un étrange sourire passa sur les lèvres de la jeune fille.

—Connaissez-vous un certain proverbe turc, cousin ? je vous engage à le méditer.

—Et que dit ce proverbe ?

—Faites-vous rare, on vous aimera !

Sir Joë dressa l'oreille. Une idée confuse commençait à pénétrer de vive force dans son esprit.

—Vous avez sans doute raison, Grâce ; lord Arthur vous avait également demandé de venir le rejoindre à Londres. Et vous êtes demeurée à Paris ! C'est ce qui fait sans doute que tout le temps de mon séjour auprès de lui, il ne m'a entretenu que de vous, de votre beauté, de votre esprit, de votre supériorité intellectuelle.

—Mais je pense, interrompit-elle avec une froide ironie, que ce sujet ne saurait vous être désagréable ?

—Aucunement, certes. Cependant, je vous avoue que si c'est pour me parler de Mlle Hautrope que lord Arthur m'a prié de venir à Londres, il pouvait tout aussi bien attendre qu'il fût de retour à Paris.

Elle se tut durant un court instant.

—Alors, ce cher lord, reprit-elle, s'est beaucoup trop occupé de mon humble personne ?...

—Ne plaisantez pas, ma chère Grâce. C'est-à-dire que lord Richemond serait tombé amoureux de vous, qu'il ne se fût pas comporté autrement.

Un éclair passa dans l'azur de ses yeux.
— Amoureux ! répondit-elle, il ne l'est pas encore. Mais cela pourrait fort bien lui arriver.

Un flot de sang monta aux joues de sir Joë, il se dressa sur ses jambes grêles, lança à Grâce un étincelant regard et se mit à arpenter nerveusement le salon.

L'esclave se révoltait contre son maître.

Grâce Hautrope leva la tête, ses traits reprirent une expression menaçante et ce fut avec un impertinent dédain qu'elle reprit :

— Laissez donc ces meubles, mon cher Joë, ces fauteuils ne vous ont rien fait. Et veuillez m'écouter durant l'espace de quelques secondes. Vous avez la mémoire courte, cousin Joë. Un jour, ou plutôt une nuit, vous étiez ici à cette même place !... Et nous passions ensemble un traité que je croyais indissoluble !... Vous avez oublié mes paroles !... Je veux vous les rappeler une à une.

« Oh ! oui ! vous disais-je. J'ai fait un rêve ! Je voudrais avoir un être à moi, bien à moi !... fût-il bancal, bossu, boiteux ou borgne !... Que me fait tout cela !... Oui, j'ai rêvé avoir à moi, à mes pieds, un être fort, redoutable, qui vivrait de ma vie, qui lirait à livre ouvert dans mon âme ! qui ferait de moi une créature riche,... puissante ! la première de toutes, en un mot !... Il ignorait les jalousies idiotes ou mesquines, les calculs égoïstes des autres êtres, des êtres inférieurs ! Aux yeux du monde, cet être introuvable, il ne serait rien pour moi ! mais moi !... j'en ferais mon dieu !... »

Et alors ! cousin Joë, savez-vous ce que vous m'avez répondu ?

— « Grâce ! laissez-moi espérer que je puisse être un jour ce bienheureux, et nul sacrifice, nulle douleur ne me coûteront pour acheter ce bonheur suprême.

Comme la première fois, Joë Egerton l'écoutait haletant, et de grosses gouttes de sueur lui coulaient le long des tempes.

— Pardon ! dit-il en balbutiant, ... pardon ! c'est vrai j'ai tort ! Mais que voulez-vous, Grâce, vous êtes si belle !... Oui, malgré moi, une jalousie féroce !

— Une jalousie !... vous êtes jaloux ? Ah ! laissez-moi rire un peu, cousin Joë !... Vous êtes jaloux de moi ?... Ah ! ah ! ah ! c'est du dernier bouffon !... Et qui vous a donné le droit d'être jaloux de moi ? Voulez-vous me répondre, je vous prie ? Jaloux de moi ? Mais quels sont vos droits ? Je voudrais le savoir ! Quel est celui de nous qui manque à sa parole, qui déchire le pacte qu'il a signé. Allons, Joë !... vous n'êtes pas de taille, mon cher cousin, retirez-vous ! vous n'êtes point l'être que j'ai rêvé. Vous n'avez rien de supérieur aux autres hommes.

Il était tombé à genoux, humilié, dompté, et il rampait jusqu'à elle, les yeux hors de la tête, les mains, ses terribles mains tremblantes.

Et c'était un horrible spectacle que celui de ce monstre, de ce gnôme, adorant cette fille de marbre, qui semblait, dans son impassibilité souveraine, une statue superbe de mauvais génie l'image d'un ange déchu.

—Non ! laissez-moi, laissez-moi !... Je vous l'ordonne !... je le veux.

Et elle ajouta en changeant de ton :

—Pauvre sot qui n'a rien compris, rien deviné !

—Grâce pardon !... c'est la dernière révolte !

—Eh ! non ! j'en ai assez, c'est toujours à recommencer.

—Pardon ! pour la dernière fois.

—Ah ! fit-elle comme en se parlant à elle-même ! Il a rien vu !...

Non, pas d'ami, pas d'allié, j'agirai seule !...

Il était toujours à genoux baisant le bas de sa robe.

—Mais mon pauvre Joë, vous êtes donc aussi sot que les autres, que ceux dont vous gouaillez la naïveté ! Mais je connais *notre* lord Arthur sur le bout des ongles. Je connais à fond cette indécision, cette hésitation perpétuelle !... Tout entier au chagrin qu'il a éprouvé dès sa rupture avec M. de Blignac, il vous a prié d'aller le rejoindre à Londres, convaincu que la solitude allait lui être d'un poids très lourd.

Ma mère aussi, et moi de même, nous devions nous rapprocher de lui dans un instant où il aurait besoin de toutes ses affections. Mais vous n'étiez pas plutôt à ses côtés qu'il a changé d'avis. Vous croyiez bénévolement que vous vous trouveriez en face d'un homme décidé à vous nommer son fils, à vous adopter, à vous transmettre ses biens, ses titres. Vous vous croyiez déjà lord Richemond, marquis de Rosberry, etc. etc., et alors, dans un rêve, vous vous voyiez tenant d'une main la couronne de marquis, le manteau d'hermine, et dans l'autre les nombreux millions de lord Arthur et déposant le tout à mes pieds !... C'est le rêve du pot-au-lait, mon cher cousin.

C'est tout au plus si lord Richemond a été satisfait de vous revoir. C'est bien simple. Votre vue lui rappelait le chagrin qu'il venait de supporter. J'étais bien certaine que les faits devaient se produire de la sorte. Mon Dieu ! qui sait ! Peut-être m'aurait-il prise en grippe si, accompagnée de ma mère, j'étais accourue à Londres, cédant à son désir, à la promesse que je lui avais faite. Savez-vous pourquoi je suis demeurée à Paris, cousin Joë ?

Il s'était relevé, confus, la tête basse, ne perdant point une de ses paroles.

—Parce que j'étais certaine, ne me rendant pas auprès de lord Richemond, qu'il s'occuperait aussitôt de moi, qu'il ne vous parlerait que de moi. Parce que je ne veux pas, entendez-vous bien, cousin Joë, que la fortune de ce cher lord *nous* échappe et qu'il aille s'amouracher de la première bergère enjuponnée qu'il rencontrera sursur route. Parce que *je veux* que ses millions nous appartiennent. M'avez-vous comprise ?

—Oui, Grâce, répondit-il humblement. Vous êtes plus forte que moi.

—Vous n'êtes point encore aguerri ; mais vous vous y ferez. Oui, Joë, si lord Arthur devient amoureux d'une femme, amour de vieillard qui fera flamber ses jours de vieillesse comme des allumettes, je veux être cette femme. Vous ne pensez pas je suppose, que je puisse

m'éprendre de lord Arthur. Pauvre homme. En m'épousant s'il m'épouse, ce n'est pas avec Grâce Hautrope, c'est avec la tombe qu'il se marierait

Tandis qu'elle parlait, sir^o Joë, tout en se débattant, était maintenu sous le charme.

Au fond il se disait qu'elle ne se servait de lui que comme d'un instrument, qu'elle se jouait de lui, qu'il était un sot de se laisser rouler ainsi. Mais les sentiments fous que lui inspirait cette superbe et altière créature ne lui permettaient plus de voir clair. Il était littéralement affolé.

Elle le tenait hypnotisé sous ses regards ensorcelants. Oh ! lui qui s'était tant moqué du magnétisme, il en subissait maintenant la puissance. C'est en vain qu'il essayait de regimber, de briser le joug ; elle le ramenait d'un coup d'œil ou d'un geste.

La belle Grâce Hautrope était de la race des dompteuses. Et le monstre qui était rampant à ses pieds ne constituait pas la moindre des victoires.

Tant et si bien qu'après bien des hésitations, des attermoiements, qu'elle devinait, bien qu'il n'en laissât rien paraître, il se rendit pieds et poings liés à merci !

Il irait où elle voudrait et jusqu'où elle voudrait.

Jetons un coup d'œil sur la situation de Mlle Hautrope.

Elle triomphait sur toute la ligne.

La seule preuve de son infamie était détruite par ce sot de M. de Blignac, qui avait poussé la générosité jusqu'à s'en défaire. Elle n'avait donc plus rien à craindre de son cousin.

Elle avait en main sir Joë Egerton, qui représentait une force terrible, et qui l'adorait d'une passion collée à ses flancs, pareille à la tunique de Nessus.

Lord Richemond commençait à s'occuper d'elle, tout surpris de ne point la voir accourir à Londres, pour passer la *season* à ses côtés, et profiter du luxe que le riche lord déployait pendant la période élégante qui, comme chacun sait, occupe l'été de la société anglaise.

En résumant ces faits elle en arrivait à ressentir une grande joie et à se dire qu'elle gagnerait certainement la grande partie qu'elle jouait contre la destinée.

D'une fortune modeste qui pouvait, dans un coin retiré de l'Angleterre ou de la France, lui assurer une existence tranquille et confortable, elle faisait fi. Elle voulait être riche ! païresse d'Angleterre !

Elle eût préféré sans doute traverser la vie luxueuse au bras de Raoul de Blignac, parce qu'il était bien fait de sa personne et qu'il possédait toutes les qualités morales et physiques pouvant flatter l'existence d'une femme.

Mais du moment que le crime qui devait assurer cette immense fortune avait manqué, elle tournait sa mise d'un autre côté, elle dirigeait son objectif sur le vieillard : car ce qu'elle entendait acquérir, ce n'était ni une affection, ni un soutien, mais simplement un millionnaire.

Maintenant, cette élucidation que nous croyons nécessaire termi-

née, revenons à l'entretien du gnôme et de la fille orgueilleuse de lady Hautrope.

— Si vous continuez, cousin Joë, reprit-elle, après le silence qu'elle avait employé à le noyer de ses regards endiablés, vous deviendrez réellement un homme fort. Et il le faut être dans la lutte que nous avons à soutenir. Jusqu'à présent les événements ont été contre nous. Mais nous avons trop de cartes dans les doigts pour que cette mauvaise chance nous poursuive longtemps encore.

— D'autant que vous ne savez pas tout, ma chère Grâce, fit-il en relevant la tête, tout fier de l'importance qu'il allait acquérir aux yeux de cette femme qui ne connaissait que les moyens et les forces pour arriver à son but.

— Non-seulement je ne sais pas tout, répliqua-t-elle en souriant, mais j'avoue même que je ne sais rien. Je vous ai vu pendant tout au plus vingt-minutes après l'affaire manquée; comme un trait, vous teniez à partir pour Londres; de telle sorte que, comme vous avez eu le soin de ne point commettre l'imprudence de confier votre narration au papier, ce dont je vous approuve fort, je ne connais que fort peu de chose de votre roman.

— Oui, interrompit Joë Ecart n, roman! C'est bien le roman le plus fantastique, le plus invraisemblable que se soit jamais noué et déroulé sous la calotte des cieux.

— Ce que vous étiez déjà venu m'apporter, avant l'histoire de Louveciennes, ne manquait cependant pas d'un certain piquant. Cet Hindou magnétisé se tuant lui-même, ce Vieux de la Montagne, ou plutôt de la pagode, qui tient au fond de son orbite un tel pouvoir!... tout cela, je le répète, en plein Paris, dans ce siècle de lumière électrique et de progrès, est essentiellement excentrique, et bien fait pour m'intéresser au plus haut point. Car vous le savez, mon cher Joë, votre cousine Grâce n'est point banale, elle sort tout à fait des sentiers battus, elle aime les situation originales.

— Je le sais, et c'est pour cela que je suis certain de vous captiver bien plus encore et de vous intéresser à mon histoire.

— C'est vrai, je vous le répète, bien que nombre de points restent encore dans l'ombre et que je ne démêle pas grand'chose à ce drame, qui me semble aussi invraisemblable que compliqué.

— Interrogez-moi. Je me ferai un plaisir de vous répondre. Je suis en avance de deux trains sur lord Richemond. Il a dû prendre le train de marée à Douvres et n'entrera à Paris qu'à cinq heures du matin. Nous avons donc encore deux grandes heures devant nous; car vous n'êtes point une faible créature, ma chère Grâce, vous ignorez la fatigue, les besoins de sommeil, et vous êtes de ces vaillantes qui regardent les heures consacrées au repos comme du temps absolument perdu.

— Bien vrai, cela, cousin Joë. Tenez, à l'heure actuelle, si lord Arthur ne revenait point, si je n'étais pas ici en tête à tête avec vous, voici ce que je ferais. L'orage a cessé, il a rafraîchi l'atmosphère; je ferais réveiller un *lad*, et il me sellerait *Spring*, ma jument. Je ferais une longue course au Bois, seule, cette nuit même, et je me

trouverais parfaitement bien au retour ; et alors, après un bain agréable, je pourrais parvenir à dormir deux ou trois heures.

Mais revenons au fait. Permettez-moi de vous exposer la situation. Nous avons en face de nous ce cher cousin M. de Blignac et cette petite pécore que l'on a si sottement surnommé la Perle Jaune à l'ambassade ! Voilà bien tout, n'est-ce pas ? Ah ! j'allais mettre de côté, comme une quantité négligeable, ce vieux matelot, dont vous n'avez pu vous défaire. C'est bien tout, cette fois ! de l'autre côté, vous avez avec vous ces deux ou trois Hindous qui me semblent être des coquins de fort jolie trempe. Eh bien ! le point obscur pour moi est celui-ci : Pourquoi en veulent-ils à mon cher cousin M. de Blignac ? Pourquoi en veulent-ils à cette petite ?

En prononçant ces derniers mots, la lèvre de la belle Grâce s'avancait dédaigneusement.

— Enfin je me demande quel intérêt ces bandits peuvent avoir à vous servir ?

La face de sir Joë Egerton grimaça un sourire de haute satisfaction.

— Je puis répondre à toutes ces questions, répliqua-t-il en approchant le pouf sur lequel il était assis et en prenant dans ses longues pattes de crabe les mains potelées de Grâce Hautrope, ce qu'elle lui laissa faire par distraction, je me trouve en mesure de satisfaire simplement votre curiosité. Procédons par ordre, si vous le voulez bien. Je commence par ce cher Raoul naturellement, à tout seigneur tout honneur. Les Hindous veulent sa mort parce qu'il a osé lever les yeux sur la *Perle Jaune*. Et rien ne leur coûtera pour en arriver à leurs fins. A l'heure qu'il est, mon cousin Raoul aurait passé de vie à trépas d'une façon tellement bien machinée qu'elle paraîtrait toute naturelle, que je ne serais pas le moins du monde surpris.

Grâce Hautrope s'était arrêtée pensive.

— Que dites-vous donc, Joë, demanda-t-elle, qu'entendez vous par ces mots : « A osé lever les yeux ? » Raoul... Ah ça ! mais ce serait donc l'arche sainte que cette petite ?

— Non pas l'arche sainte, mais une arche sainte. Raoul est amoureux fou de cette enfant, de cette petite, comme vous l'appellez, et qui est, il faut bien le connaître, une merveilleuse créature.

— Ah !...

Cette exclamation tomba des lèvres de la belle Grâce d'une façon glaciale.

Sir Egerton l'attribua à la jalousie instinctive que toutes les femmes d'une altière beauté ressentent en entendant louer la beauté d'une de leurs semblables.

— Donc, reprit sir Joë, M. de Blignac s'est épris d'une passion féroce pour Maya-Niama. C'est le nom de son idole. Et ça lui coûtera la vie.

— Amoureux ! amoureux ! un caprice sans conséquence, je suppose. En tous cas, il n'a pas la prétention de l'épouser.

— Mais je vous demande parfaitement pardon.

— D'épouser ! Il commettrait une folie pareille ! une mésalliance,

une indignité. Pis que cela ! Un gentilhomme ! un gentleman épouser une femme jaune ! d'une autre race que la sienne ! une Hindoue !... une paria ! peut-être, une créature abjecte recueillie par charité, par ces Français qui, sans souci de leur dignité, ne savent commettre que les mille sottises !...

Tout en parlant, elle s'animait ; l'orgueil, la morgue britannique s'agitaient en elle et la mettaient en proie à une indignation furieuse.

Et elle avait failli épouser M. de Blignac ! Comprenait-on cela !...

—Je vous demande pardon, ma chère cousine, répliqua sir Joë, qui suivait avec un malin plaisir les phases par lesquelles passait la colère de Mlle Hautrope, je vous demande bien pardon, mais vous vous méprenez étrangement sur le compte de cette petite personne. Elle n'est nullement de caste indigne. C'est une jaune, il est vrai, bien que son teint soit à peine doré, à peine coloré, ce qui indique qu'elle appartient à la classe aristocrate des brahmanes, qui se fait remarquer par le sang mieux que moi par la teinte presque blanche de la peau.

—Oui, je sais, interrompit-elle, ne pouvant contenir son impatience, et en haussant les épaules. Oui, je sais, je sais ! La première caste se dit née de la tête même de Brahma, les guerriers de ses épaules, les marchands de son ventre et les artisans de ses pieds... Mais que nous importent toutes ces sottises !

—Cependant, ma chère Grâce, vous êtes obligée de constater que nombre de femmes françaises et même anglaises sont plus brunes de peau que cette petite fille. Elle passerait pour une femme du Midi, pour une créole, pour une Havanaise...

—C'est entendu, elle possède toutes les beautés !

—Et, de plus, ajouta sir Joë en insistant sur ces derniers mots, elle a du sang royal dans les veines ! Son père est un rajah du nord de l'Inde, détrôné par les anglais. Toute enfant, elle a été consacrée au culte de Brahma. Un vœu tout particulier que ces fanatiques appellent *le vœu du Lotus*. Avez-vous remarqué qu'elle porte tatouée à la naissance du cou une petite image de cette fleur ?

—Une espèce de signe bizarre. Oui, j'ai cru voir cela, en effet.

—Or donc, le brahme qui les poursuit et qui me parait être un individu essentiellement supérieur, est fort instruit, très au courant de notre civilisation, de nos usages, de nos mœurs, parle l'anglais avec une pureté parfaite, et est très capable, avec une poudre de riz quelconque ou une lotion pour lui blanchir quelque peu la peau, de se faire passer pour un parfait gentleman.

Tout être qui ose lever la main sur la *Perle Jaune* est un homme mort et sera exécuté, sans recours en grâce, par ce fanatique, qui a, à portée de sa main, deux ou trois instruments vivants et perfectionnés dont il joue en véritable virtuose. Il les supprimera donc d'une façon ou d'une autre, mais il les supprimera.

—Continuez donc, cousin Joë, c'est très intéressant et très curieux, tout ce que vous dites-là. C'est réellement fort extraordinaire.

Quant à elle, quant à la *Perle Jaune*, elle ne court aucun danger,

si ce n'est d'être enlevée un beau jour, à l'heure de sa majorité, paraît-il, et d'être conduite, sous bonne escorte, dans une pagode dont j'ai oublié le nom.

— Elle ne court aucun danger ?

— Aucun ! Ses jours sont sacrés, et ce vieux fanatique, tout le premier, se ferait hacher comme chair à pâté plutôt que de toucher à un cheveu de sa tête.

Tandis qu'il continuait à discourir, Grâce Hautrope ne l'écoutait pas.

Une seule pensée la tympanisait.

Elle se répétait avec une stupeur indignée :

— Est-ce que réellement il aimerait cette fille, alors que moi il m'a dédaignée ?...

Sir Joë, tout entier à son sujet, absorbé surtout par la contemplation de son idole, ne s'apercevait pas de cette rage qui commençait à sourdre en elle.

Il continuait à donner des détails circonstanciés sur Maya-Niama. Ils étaient peu nombreux, pourtant, point précis. Il avait oublié les noms que l'Hindou lui avait cités. Ce qu'il savait seulement, c'était l'histoire en gros : le *vœu du lotus*, la persévérance endiablée que ce bronze déployait à reprendre la *Perle Jaune*, à la remettre sous sa loi, sous son empire, et dont il avait fait le but de sa vie.

— Alors, conclut-il, vous comprenez pourquoi nous nous sommes alliés ? Il veut faire disparaître Raoul, par cette raison bien simple que Raoul s'est épris de sa *Perle* qui doit rester immaculée. Je ne vous cacherai point, cousine, que par suite d'un ordre d'idées tout autres, je ne serais peiné en rien de la suppression de ce cher Bignac. Il suffit que vous l'ayez regardé avec ces yeux-là, pour que je sois arrivé à désirer sa mort. Nous concourons au même but. Ce sont les circonstances qui, au gré des intérêts, unissent ou divisent les hommes.

Un nuage passa sur le front impassible de la belle et fatale créature.

Quelque chose se révoltait en elle.

Elle eut sur les lèvres :

— Raoul est beau ! Raoul est fort ! Vous l'exécrez ! Mais comme vous n'osez l'attaquer de face, vous préférez le faire assassiner. C'est grand ! c'est noble !...

Malheureusement aussitôt cette pensée était-elle née dans son esprit, qu'un revirement s'opéra en elle.

— Mais je suis folle ! se dit-elle, folle !... Mais j'ai les mêmes intérêts que cet affreux gnôme, auquel j'abandonne mes mains et qui me souille de ses caresses. Qu'est-ce que c'est que ce regain de sentiments nobles ? Un seul homme sait que je suis une criminelle, que j'ai essayé de tuer, d'assassiner, pour le dépouiller, un homme, un vieillard ! qui a toujours été pour moi un bienfaiteur. Donc, il faut que Raoul meure !... Que m'importe de quelle façon et par quel moyen !...

La face du bossu s'était convulsée ; il était devenu d'une lividité olivâtre, tandis que sa grosse tête rentrait encore dans ses épaules difformes.

Tandis que ce flot de pensées que plus haut nous avons retracées bouillonnaient dans l'esprit de Mlle Hautrope, malgré elle, elle avait retiré ses mains d'un mouvement brusque, et dans ses yeux Joë avait vu luire un éclair indigné.

Mais ce n'avait seulement été que la lueur d'un éclair.

Grâce était redevenue promptement maîtresse d'elle-même et allant au-devant du soupçon de son affreux allié, elle lui avait dit d'un ton étonné :

—Eh bien ! cousin Joë, que vous prend-il ? Ces mots étaient accompagnés de son sourire enchanteur, qui avait d'autant plus de prix aux yeux du monstre qu'elle ne les prodiguait guère.

Il répliqua, en tombant sous le charme, et en s'emparant de nouveau de l'une de ses mains qu'elle lui abandonna :

—Rien ! rien ! je ne sais plus rien ! Quand je vous regarde, comprenez-vous bien, Grâce ! je ne raisonne plus !... je ne vois plus que vous !... je suis fasciné !... ébloui !...

—Eh bien ! cousin Joë, comme en ce moment nous n'avons pas de temps à donner aux bagatelles, si je vous éblouis tant que cela, vous serez obligé de porter des lunettes bleues !

—Que vous êtes méchante !... dit-il en lui lançant un mauvais regard et en se reculant.

—Ici, Joë ! Baisez la fêrule du maître !

Elle abaissa, en le regardant les sourcils froncés, l'index de sa main droite.

Et courbant sa tête ébouriffée, le monstre, avec délices, appliqua longuement ses lèvres lippues sur la main satinée de la belle Grâce.

—Mon cher cousin, dit-elle, en lui donnant congé. Je vois que vous jouez en ce moment une agréable partie !... Vous êtes en train d'assassiner ou de faire assassiner M. de Blignac, ce qui revient au même, et cela sans courir le moindre risque. C'est affaire à vous !

—Oh ! Grâce ! répondit-il, tandis que ses yeux s'illuminaient, et que ses dents grinçaient, ne croyez pas, cependant, que je manque de courage. Si je le tenais là, devant vous, corps à corps, vous verriez avec quelle joie je l'étranglerais de ces mains-là, et avec quelles délices je vous ferais assister à son agonie !...

Ces dernières paroles furent prononcées avec un accent de férocité tellement violente, tellement sincère, que Grâce Hautrope ne put parvenir à réprimer le frisson qui lui courut entre les deux épaules !...

Cependant l'heure avait marché.

Le jour filtrant à travers les courtines, faisait pâlir depuis longtemps déjà les flammes des bougies qui éclairaient le petit salon.

—Joë, fit Grâce en ouvrant les rideaux, bientôt lord Arthur va arriver. Quelques instant encore et la berline franchira le seuil de l'hôtel. Il ne faut pas qu'il vous trouve ici. Partez, je vais vous reconduire. Mais il convient que vous montriez de l'empressement auprès de lord Richemond sitôt son retour. Revenez à l'heure du déjeuner.

C'était mon intention, répondit-il ; peut-être d'ailleurs, aurai-je

quelque chose d'agréable à vous apprendre, concernant ce Raoul !... si je vous arrivais avec un joli billet de faire part ! je suis convaincu, ma chère cousine, que vous m'accueillerez à bras ouverts.

En prononçant ces derniers mots, il ouvrait la porte du boudoir donnant sur le jardin, et sur la pointe du pied, pour ne point faire crier le sable, il gagnait une charmille latérale conduisant à la petite porte.

Grâce l'accompagnait.

Elle ouvrit avec la clef qu'elle gardait constamment et, le saluant de la main, lui dit avec un gracieux sourire :

—A bientôt, dans quelques heures, nous nous retrouverons.

Sir Joë se faufila par l'entrebâillement de la porte et, se trouvant dans la petite rue, se dirigea vers l'Arc-de-Triomphe.

Parvenu à la place de l'Etoile, il se jeta dans le flacre d'un maraudeur qui passait à vide et se fit ramener chez lui.

Pour Grâce, bien vite elle revint au petit salon.

Lorsqu'elle s'y trouva seule, elle éteignit les bougies, fit glisser tous les rideaux sur leurs tringles, ouvrit les fenêtres, renouvela l'air, s'agitant avec une vivacité fébrile.

Lorsqu'elle eut terminé, elle plissa les lèvres, releva les narines, ferma à demi les yeux en disant d'une voix sourde :

—Ça pue le traître ici !...

Mais, se redressant aussitôt, étouffant la voix de sa conscience :

—Ah ça ! cria-t-elle tout haut, je suis donc folle !...

Et alors se regardant dans une glace énorme qui lui renvoyait son image.

—Malheur du ciel ! s'écria-t-elle en se tordant les bras, je l'aimerais donc !...

Elle marcha à travers les chambres, portant les mains à son cœur.

—Je l'aimerais ! moi qui n'ai jamais aimé personne, et cette passion m'entrerait dans le cœur parce qu'il se donne à un amour indigne de lui !... Quel châtiment ! Dieu juste !...

Inerte, elle retomba sur un siège, et y demeura quelques instants immobile.

Jamais épouvante semblable n'avait pénétré dans son âme.

Elle, aimer quelqu'un !... Elle, la dominatrice, la souveraine, l'autocrate, devenir l'esclave de quelqu'un, une sorte de Joë femelle ! Oh ! c'était horrible, d'autant qu'elle comprenait bien que si une passion, malgré elle, prenait possession de son cœur, elle en serait la première victime, incapable de se soustraire à sa violence.

—Moi, répétait-elle en se tenant la tête dans ses belles mains !... Moi ! aimer !... Mais s'il ne m'aimait pas ! que deviendrais je alors ? la plus féroce, la plus perverse des créatures... la plus malheureuse aussi.

Elle prêta l'oreille.

Un roulement prolongé de voiture se rapprochait avec rapidité.

Une voix de stentor, vibra au milieu de la fraîcheur et du silence du matin.

—Porte ! s'il vous plaît.

Et les deux lourds battants de chêne, mis en mouvement par la main du suisse qui veillait, tournèrent lentement sur leurs gonds.

Le marquis de Rosberry, lord Arthur Richemond, rentrait dans son hôtel.

Grâce eut un instant d'hésitation.

Elle fit un effort désespéré pour secouer le joug dès son début.

Entendant la lourde berline décrire sa courbe devant la marquise vitrée, elle monta au premier étage, et là, ses beaux bras appuyés sur le balustre d'acier poli qui recouvrait la rampe de l'escalier de marbre, elle attendit.

Les portes vitrées du vestibule s'ouvrirent, et lord Arthur, précédé de son maître d'hôtel, gravit les premiers degrés.

—Il s'arrêta stupéfait, ébloui !

Dans l'encorbeillement de l'escalier, tranchant sur l'ombre grise, car les stores, les persiennes, les tentures extérieures n'étaient point encore relevés, il venait d'apercevoir cette apparition blonde, rose, radieuse, étincelante de jeunesse, de beauté et de fraîcheur, qui lui disait de son plus gracieux sourire :

—Lord Arthur, quelque chose m'affirmait que vous alliez revenir ! J'ai voulu être la première à vous souhaiter la bienvenue—

—Merci ! merci ! ma chère Grâce, balbutiait-il, car il était vivement ému, vous ne savez quel plaisir vous me faites. Je rentrais à Paris tout bourrelé d'idées noires, et, grâce à vous, c'est un rayon de soleil que j'entrevois, c'est lui qui m'ouvre la porte.

Sans répondre à cette effusion affectueuse, Grâce lui adressa un geste de la main et, les yeux pleins de larmes, se réfugia dans sa chambre.

Qu'avait-elle ? Quelle fantaisie nouvelle, quel accès nerveux s'emparaient d'elle :

Elle s'était jetée sur une chaise longue, et là, se tordant les doigts, elle répétait d'une voix entrecoupée :

—Non ! non ! c'est plus fort que moi ! Je ne pourrai jamais !... Je ne pourrai jamais !...

Ce qu'elle avait ? une révolte !

Tout ce qu'elle avait en elle de noble, d'intelligent, d'orgueilleux, protestait contre ses menées ambitieuses !

Jusqu'alors, elle n'avait aperçu lord Richemond que mis au point par l'élégance, le soigné et la toilette. Or, Lord Arthur venait de passer une nuit en chemin de fer. De plus, le passage de la Manche avait été rendu difficile par un orage. Et alors, elle le voyait tel qu'il devait être dans l'abandon de l'intimité, flasque, veule, un vieillard abîmé et fini.

Et alors, furieuses, toutes ses fibres protestaient :

—Je serais la femme de ça !... répétait-elle. Je vivrais avec ce vieillard !... et je me vendrais à son amour que bientôt la mort va venir glacer. Et cela ! pour de l'argent !... moi, Grâce Hautrope !...

Et tandis qu'elle parlait, l'image de Raoul passa devant ses yeux. Elle le vit beau ! noble ! fort ! jeune ! possédant dans toute leur fleur les intelligences et les distinctions. Et involontairement, elle compara et établit le bilan des deux différences.

D'un côté, elle eût pu être heureuse, vivant noble et pure à côté du plus digne des êtres.

Au lieu de cela, elle courait après des millions, elle faisait la cour à un vieillard, pour le tromper, pour le séduire !... Elle !... Grâce Hautrope.

—Pouah !...

XII

La robuste constitution de M. de Blignac avait fini par prendre le dessus. La santé était revenue, ramenant avec elle la force et la vigueur.

Yves-Marie Brien pouvait se livrer à la mastication du pruneau avec fureur, à l'aspiration de *Juliette* avec passion, son capitaine devenait ferme comme un roc et solide comme un chêne.

Ce qui faisait dire au vieux matelot :

—Faut pas se vanter, mais à nous deux nous faisons une belle paire d'hommes, tout de même. Et s'il y a de par le monde des malins qui veulent s'y frotter, ils n'ont qu'à venir. Je crois que nous sommes partis pour pouvoir leur offrir un joli tas de divertissements.

Ceux que Brien appelait les « malins » semblaient pour l'instant faire les morts.

On n'avait plus entendu parler de quique ce soit depuis l'incroyable essai de Yambo pour empoisonner M. de Blignac.

Car c'était bien une tentative d'assassinat.

Si quelqu'un, aux *Charmes*, en avait pu douter, Yambo lui même en eût fourni la preuve par sa conduite.

Lorsque Niama, après sa sortie de la chambre, avait demandé le maître d'hôtel, c'est vainement que tous les domestiques s'étaient mis à sa recherche.

Il avait disparu.

Il s'était évanoui sans laisser de traces.

N'était-ce pas avouer sa complicité ?

Il était bien évident que Yambo appartenait aux persécuteurs de la *Perle Jaune*, qu'il n'était qu'un de leurs instruments !...

Mme d'Alreimpe avait poussé les hauts cris à la disparition de son indispensable serviteur. Yambo faisait tout dans la maison, c'était une espèce de majordome.

Son absence causa donc un vide énorme et la paresseuse créole ne put tout d'abord se faire à l'idée qu'elle allait se trouver dans la nécessité de conduire elle-même sa maison.

Aussi, dans le premier moment, lorsqu'Henri put avoir une explication avec sa mère, celle-ci traita-t-elle les révélations qu'il fut obligé de lui faire, des contes de ma mère l'Oie. Il fallut que son fils lui parlât sérieusement, lui dit toute la vérité, dont d'abord il avait essayé de lui cacher une partie.

Mais lorsqu'Henri lui eut expliqué, preuves morales en main, qu'il craignait pour la vie de tous les hôtes de la villa, elle eut peur, non pour elle, mais pour ses trois enfants, car elle aimait Niama tout autant que si celle-ci avait été sa fille.

Elle était une faible femme terrorisée s'il n'était question que d'elle-même, mais tout changeait de face du moment qu'elle croyait les siens en danger.

Alors l'indolente créole disparaissait, il ne restait plus qu'une femme, une mère jeune aux yeux ardents, toute prête, pareille à une tigresse, à défendre ses petits.

On était en présence d'un ennemi terrible.

Rien d'effroyable comme des êtres sauvages, lorsqu'ils ont conservé leurs instincts et qu'ils sont assez forts, assez instruits, assez intelligents pour se servir des moyens multiples que les progrès de la science mettent à leur portée.

L'histoire dont nous nous sommes fait le fidèle historien, l'histoire que les hasards de la vie nous ont mis à même de suivre dans les douloureux et palpitants détails, est malheureusement d'une rigoureuse exactitude.

Nous pouvons l'avouer à notre grande honte, l'imagination du romancier n'y est pour rien. Nous avons connu, nous connaissons encore les héros de ce drame ; nous avons vécu de leur vie, et c'est du doigt qu'il nous a été permis de toucher certains faits étranges et qui doivent parfois paraître invraisemblables.

Cependant nous n'inventons rien. *Nil novi sub sole.*

Que de drames inconnus, qui, s'ils étaient mis en lumière, seraient attribués à l'imagination des hommes qui écrivent !

Voulez-vous un exemple !

Pas plus tard que l'année dernière, le drame Férayrou !... Un feuilletonniste eût mis en scène un cadavre enserré dans un tuyau de plomb, les lèvres fermées par une épingle à cheveux !... et avant cela le guet-apens !..., etc., etc., qui n'eût crié à la fiction ! à l'invraisemblance !...

Résumons-nous en ces mots.

Les faits de ce drame, ce drame lui-même, sont d'une rigoureuse exactitude. Et si, parfois, dans le cours de ce récit, le lecteur surpris ne pouvait croire à l'étrangeté de certains épisodes, nous sommes en mesure de fournir des preuves palpables que celui qui écrit ces lignes s'est simplement borné à retracer les aventures d'un officier de la marine française avec une fille de rajah vouée au culte de Brahma, et que des Gourous, au fait de nos mœurs et de notre civilisation, ont poursuivi avec une férocité et un acharnement enragés.

Ceci posé, revenons à la *Villa des Charmes*.

Ce lieu de retraite était tout en émoi.

Comme chef de famille, Henri s'était mis en devoir de prendre de très sérieuses précautions. Les domestiques avaient été armés ; deux gardes, d'anciens soldats avaient été adjoints à Brien, qui avait organisé des patrouilles nocturnes.

Comme il disait : « *Au pouce et à l'œil !* » Des pièges à loup, des fusils tendus avaient été posés dans les passages et les layons du parc, les gardes étaient doublés de deux grands danois truités, à l'œil bleu clair, véritables bêtes féroces qui, toute la nuit, parcou-

raient l'enclos et qui se seraient, sans rémission, jetés sur n'importe quel être humain qui aurait tenté de franchir les murailles.

Mais toutes ces précautions semblaient inutiles.

Nul ennemi ne se montrait. Calme plat, disait Brien au rapport du matin. Pas même un aboi de molosse. Calme plat, bâbord et tribord, avant et arrière. C'est-à-dire que le vieux Breton en arrivait même à être dégoûté de passer toutes les nuits.

Et pas de *Juliette* avec laquelle il s'était pourtant réconcilié. « Car, disait-il, ces marsouins là, ça vous a un ne: .. » Tout au plus un pauvre petit pruneau de rien du tout.

Et il menait les deux gardes et les domestiques, sans oublier les toutous féroces, au doigt et à l'œil. La maison, était montée militairement et avec une rigoureuse régularité.

Et malgré qu'il demeurât dans un semblable *statu quo*, sa surveillance ne se relâchait point.

—Patience ! répétait il, et espère un peu. Si tant seulement une de ces peaux de citron s'affale sur nous, je ne vous dis que ça. Nous aurons un satané plaisir à lui crocher dans la peau !... Ça sera pis que pour un Anglais !...

M. de Blignac, auquel le médecin avait signé son *exeat*, s'était remis au cours de ses habitudes journalières.

Plusieurs fois déjà il s'était rendu à Paris.

Il postulait auprès du ministre un congé de semestre que l'on tardait bien à lui accorder.

Et cependant, ces six mois, il y avait droit. Depuis tantôt quatre ans, il n'avait demandé ni permissions, ni congés extra-réglementaires. De plus, ils lui étaient nécessaires, car il entendait vivre du moins un certain laps de temps, complètement en dehors du reste du monde, après son mariage.

Car son mariage était décidé.

Certain jour, il était souffrant encore, il avait demandé à Henri d'Alreimpe un moment d'entretien.

Mais il n'avait pas eu le temps de lui ouvrir son cœur.

Le jeune créole était allé au-devant de la communication de son ami.

Une demande en mariage, de quelque côté qu'elle vienne, est toujours embarrassante. Henri trancha donc la difficulté comme si c'eût été un nœud gordien.

—Mon cher Raoul, lui avait-il dit en voyant son ami s'avancer vers lui avec une gravité de circonstance, toutes les circonlocutions sont inutiles. Vous aimez notre petite sœur et vous voulez l'épouser !...

Et comme Raoul, tout décontenancé, le regardait ébahi, Henri ajouta :

—Mon cher Raoul ! Niama est notre sœur. Et c'est un grand bonheur pour Nathalie et pour moi que vous deveniez notre frère. Ma mère partage nos sentiments. Votre choix se serait fixé sur Nathalie ; de son côté, elle eût éprouvé de l'amour pour vous que notre joie n'eût pas été plus grande. Vous êtes l'homme, mon cher Raoule

vers lequel je me suis senti le plus porté, auquel j'ai voué l'amitié la plus sincère, la plus sérieuse.

Dans votre cœur, je le sens, il en est ainsi pour moi. Donc, pas d'explications embarrassantes entre nous. Vous aimez Nîama, elle vous aime de son côté. Depuis longtemps déjà, elle nous l'a avoué en toute franchise. Maintenant, embrassez-moi, et que tout soit dit.

Et les deux jeunes gens échangèrent une loyale et chaude accolade.

—Mais, reprit M. de Blignac en se remettant, vous et votre sœur, c'est très bien; cependant, ce n'est pas tout. Il y a encore madame votre mère, et tant que je n'aurai pas eu son consentement, il n'y aura rien de fait.

—Ma mère vous adore, répliqua Henri; elle ne jure que par vous. Il est évident que vous devez lui adresser une demande en règle; mais doutez-vous de sa réponse? et ne savez-vous pas qu'elle sera au comble de ses vœux en vous nommant son fils!...

Il fut décidé que le jour même M. de Blignac parlerait à Mme d'Alreimpe.

Raoul allait briser là l'entretien, mais son ami le retint d'un geste.

—Ne me quittez pas encore, fit-il, j'ai à vous parler à mon tour. Les dangers que vous avez courus, ceux qui vous menacent peut-être encore, vous et Nîama, m'inspirent de graves inquiétudes. De quelle sorte sont vos ennemis, je l'ignore, j'ajouterai même, peu m'importe. Je n'ai point besoin de les connaître pour qu'ils soient aussi les miens. Vous m'accorderez bien, mon cher ami, que là où il y a péril pour vous, il en existe aussi pour moi. Ne me remerciez pas, continua le jeune homme, voyant que M. de Blignac se disposait à lui exprimer sa reconnaissance, vous en feriez autant pour moi à l'occasion. Mais vous allez voir que je suis égoïste, puisque je mets au jeu, je tiens à avoir voix au chapitre. Or, je me pose depuis quelques jours cette question: ne faut-il pas mieux rentrer à Paris que de rester ici, dans cette campagne? à Paris, nous pouvons à toute heure de la nuit et du jour, trouver des forces sous la main; qu'une nouvelle attaque se produise, on vient aussitôt à notre aide. N'est-ce pas votre opinion, et ne croyez-vous pas que le séjour des *Charmes* soit dangereux pour nous?

M. de Blignac secoua la tête.

—Mais pas d'avis de rentrer à Paris. Au milieu de la foule, nous ne sommes pas au contraire exposés à tous les périls, à tous les accidents que nos ennemis sauraient nous préparer. Tandis qu'aux *Charmes*, nous sommes dans une forteresse. Vous pouvez compter vos domestiques, sur les gardes, sur Brien; il y a en outre vous et moi, sans oublier les deux toutous. Donc, restons. Et si on vient nous attaquer, on trouvera à qui parler.

—Restons! c'est entendu, répéta Henri en tendant la main à son ami. Et vous avez raison, si on nous attaque, on aura affaire à nous. Aussi bien, je vous l'avouerai, mon cher Raoul, l'existence que je menais commençait à me sembler des plus fades. Votre aventure m'a causé un grand chagrin, parce que votre santé a été compromise. Mais le péril, le mystère, le roman au milieu duquel nous vivons, tout cela réuni donne à votre vie un certain attrait que je

ne lu
qu'un
dans
et po
coup
M.
La
eusse
geait
à Na
il son
vie.
qui lu
vanta
Ma
point
taien
En
D'u
Niam
eux.
La
D'u
sait c
la let
des ge
portel
le dév
matio
Mai
S'il
et ceu
formé
tence
—F
ni pou
Il se
Une
féfir.
Un
le tim
à l'œil
étaient
tieuses
C'ét
avec d
Rien
parfur
lettres
Ce c
10

ne lui connaissais point jusqu'ici. Enfin, je nourris toujours l'espoir qu'un beau jour, ou une belle nuit, je pourrai envoyer une balle dans la tête de l'un de ces chiens enragés, le *fidèle* Yambo compris, et pour moi qui suis chasseur, ce sera certainement le plus beau coup de fusil de toute ma carrière de Nemrod.

M. de Blignac leva les yeux au ciel.

La légèreté de son ami l'épouvantait. Ah ! si des hommes seuls eussent été en cause, il eût accepté la lutte avec joie. Mais il songeait à sa bien-aimée, d'abord, et ensuite avec une terreur attendrie, à Nathalie, à cette jeune fille si douce, si vive et à la fois si tendre, il songeait à cette mère qui se montrait si bonne pour lui dans la vie. Oui, il tremblait en se disant que l'existence de tous ces êtres qui lui étaient chers pouvait tout d'un coup sombrer dans une épouvantable catastrophe.

Mais il réprima bien vite cette expression de tristesse, ne voulant point effrayer son ami. Et cependant combien ses inquiétudes n'étaient-elles pas cruelles et multiples !...

En définitive, il se croyait menacé de divers côtés à la fois.

D'une part, il était convaincu que des compatriotes de Maya-Niama la recherchaient et que par conséquent il était menacé par eux.

La tentative de Yambo en était la preuve.

D'un autre côté, l'attaque dans les bois de Louveciennes lui faisait croire que sa chère cousine Grâce Hautrope avait voulu ravoir la lettre qui pouvait la perdre, et qu'elle l'avait fait attaquer par des gens de sac et de corde, qui, non contents de lui enlever son portefeuille contenant la fameuse pièce, s'étaient mis en devoir de le dévaliser d'abord et de l'étrangler ensuite pour éviter toute réclamation de sa part.

Mais il était loin de se douter de la vérité.

S'il avait pu croire un seul instant qu'entre ses propres ennemis et ceux de la *Perle Jaune*, une alliance offensive et défensive s'était formée, il aurait eu d'autres terreurs, motivées toujours par l'existence de ceux qu'il aimait, et il leur aurait dit :

— Fuyez au bout du monde, car ils n'auront de pitié ni pour moi ni pour vous.

Il se trompait cependant à cette heure précise.

Une occasion allait lui être offerte de triompher d'eux sans coup férir.

Un matin, le facteur lui apporta une lettre. Elle ne portait point le timbre du ministère de la marine et ne présentait rien de suspect à l'œil, car les missives, de quelque nature qu'elles puissent être, étaient l'objet, depuis la tentative de Yambo, de précautions minutieuses.

C'était Raoul qui se chargeait de ce soin, coupant l'enveloppe avec des ciseaux en se maintenant un mouchoir sur les lèvres.

Rien n'avait d'ailleurs justifié ces précautions, et le petit billet parfumé que M. de Blignac entr'ouvrit à l'écart, pas plus que les lettres précédentes.

Ce qu'il constatait, ce n'était que quatre lignes.

Mais elle eurent le don de faire battre à tout rompre le cœur de Raoul :

« Si Monsieur de Blignac, disait la lettre, veut préserver ceux « qui l'entourent d'un grand péril, qu'il se trouve seul, à onze heures « du soir, au bout du parc de la propriété des Charmes, à l'entrée « des bois de Louveciennes. On lui donnera le moyen de mettre à « jamais à l'abri les êtres qu'il aime.

« UNE AMIE. »

L'écriture était renversée, rendue à dessein méconnaissable.

De qui cette lettre pouvait-elle provenir ?

C'est en vain qu'il se posa cette question. Il ne pouvait admettre que ce fût Grâce qui l'eût écrite.

Grâce, il le croyait du moins, rentrée en possession de sa lettre, était au comble de ses vœux. Elle n'avait plus à s'occuper de son ancien fiancé. Peut être, cependant, lui conservait-elle une rancune féroce. Car bien qu'il fût désormais certain de ne point lui avoir inspiré d'amour, il connaissait assez la vie pour savoir qu'une créature telle que Grâce ne pardonnerait point à un homme de l'avoir dédaignée et repoussée.

Bien qu'il lui en coûtât d'avoir un secret pour ses amis, il résolut de tenir cette lettre secrète. D'abord, s'il en parlait à Henri d'Alreimpe, celui-ci ne lui permettrait pas de se rendre seul à l'endroit fixé. Ensuite Mme d'Alreimpe, Nathalie et Niama, vivraient au milieu des angoisses.

Il irait donc seul.

Sans même en dire un mot à Brien. Celui-ci eût poussé les hauts cris et n'en eût fait en outre qu'à sa tête.

Mais en prenant cette résolution, Raoul se demandait comment il pourrait la mettre en exécution.

On n'entrait plus aux *Charmes* sans montrer pattes blanches. Il y avait, nous l'avons dit, des pièges à loups et des fusils tendus qui gardaient les issues du parc.

Mais pour sortir de la villa, il fallait franchir des doubles portes barrées de chaînes de sûreté. Et le trousseau de clefs, c'était Henri qui le gardait, il l'avait sur lui le jour, la nuit sous son chevet.

Cependant, il se rendait à ce mystérieux rendez-vous. Il se l'était promis, il se le jurait encore.

Par où sortirait-il de la villa ? Là était la première question.

Il avait remarqué qu'au dessous de la rotonde se trouvait une petite terrasse sur laquelle le soir, à l'heure de la fraîcheur et du calme, maintenant qu'il se portait bien, il venait parfois fumer une cigarette. De là avec de bons poignets et cette habitude de gymnastique que conservent toujours les marins, il était facile, en s'accrochant à un treillage, aux crampons d'une gouttière, de s'affaler jusqu'en bas.

Oui, mais restaient les chiens ! les deux molosses ! les deux gros danois mouchetés qui ne plaisantaient pas et étaient lâchés, dès l'ombre venue, dans la première enceinte, c'est-à-dire le jardin muré qui faisait le tour de la propriété.

La lettre venait d'arriver le matin. Son parti pris, M. de Blignac employa tout le jour à s'attirer les bonnes grâces des deux dogues. Un morceau de viande par-ci, une biscotte par-là, certes, Enéo et Déphobe ne se donnèrent pas plus de peine pour amadouer Cerbère. Mais aussi, les deux molosses, vers sa vingtième visite à leur chenil, remuaient-ils la queue en reconnaissant son pas et saluaient-ils sa venue d'un aboi léger et joyeux.

Dans sa chambre, donnant pour motif de fringales subites que sa convalescence déjà lointaine justifiait amplement, il fit ample provision de gâteaux, et, ces précautions prises, il attendit avec impatience l'heure fixée.

Restait Brien ! Brien qui dormait toujours en gendarme, comme il l'affirmait lui-même, c'est-à-dire avec un œil ouvert.

Yves-Marie occupait, on le sait, un petit lit de sangle dans la chambre même de son maître.

On avait dû renoncer à le faire dormir ailleurs, le têtue Breton affirmait qu'à cette seule place il pouvait trouver le sommeil.

M. de Blignac fut pris d'une inspiration subite. Il envoyait Brien à Paris, porter une lettre quelconque, Brien partait à huit heures du soir, et ne devait reprendre que le train de minuit.

L'un des gardes, prévenu, lui ouvrait la poterne touchant à la grande grille, de cette façon, pendant l'heure du rendez-vous, Raoul serait libre.

Ainsi fut fait. Brien partait à huit heures, grognant et maugréant après son capitaine.

Vers les dix heures, Henri d'Alreimpe, une ronde faite, donna le signal de la retraite, et les hôtes des Charmes regagnèrent leurs appartements.

Était-ce une illusion ? Il sembla à M. de Blignac qu'il lisait dans les yeux de Nîama une expression de tristesse.

Mais non, il s'était certainement trompé. Elle lui souhaita l'affectueux bonsoir avec sa grâce habituelle.

Sitôt dans sa chambre, il prit ses dispositions et passa sur la terrasse.

Les bruits de la maison cessèrent peu à peu. Dans la première enceinte, les deux molosses rôdaient, s'arrêtant parfois au pied de la rotonde et levant le nez vers Raoul, pour réclamer de lui une de ces faveurs auxquelles tout le long du jour il les avait habitués.

Alors il leur jetait un biscuit qui se perdait dans ces vastes gueules et était broyé d'un coup de dents.

Les lumières s'éteignaient une à une. Seule celle de la chambre de Nîama veillait encore.

Dans quelques minutes, onze heures allaient sonner. Et sur le sable du jardin la lueur partant de la fenêtre de la jeune fille brillait toujours.

Elle disparut enfin.

Raoul enjamba le balustre ; et s'accrochant au treillage gagna le sol en deux brassées.

Les deux chiens sautaient à lui, faisant entendre un grognement de méfiance.

Il les rassura par de nouveaux dons, et ses poches vidées, ouvrant une petite porte dont il avait pu se procurer la clef, il se trouva dans le parc.

Onze heures tintaient à cet instant.

Le clocher de Louveciennes se fit d'abord entendre, puis l'écho lointain lui apporta le son affaibli de celui de Port-Marly qui montait par-dessus la cime des bois.

Il ne put réprimer un mouvement d'impatience.

Quelque diligence qu'il pût faire, il ne serait point exact au rendez-vous.

Fort heureusement pour lui, il avait relevé avec soin les chausses-trappes, les pièges à loup et les fusils tendus. Il parvint donc sans encombre à la muraille du parc, qu'il franchit sans trop de difficulté au moyen d'un violent *rétablissement*.

Dans le jardin, les chiens hurlaient. On eût dit qu'ils devenaient furieux, s'apercevant qu'ils avaient été joués.

Encore quelques mètres et il se trouvait à l'endroit même qui lui avait été fixé.

Il était dans une sorte de carrefour, point convergent de divers layons et de plusieurs routes.

Personne ne se trouvait là à l'attendre. Tournant la tête de tous les côtés, il s'assurait qu'il était bien seul, lorsqu'une ombre s'élança de dessous une truie de chênes, et s'avança vers lui.

Il ne put retenir une exclamation où la surprise se mêlait au désappointement et au dégoût.

C'était Grâce Hautrope !...

— Ah ! fit-elle avec une ironie où perçait une sourde colère, il paraît que j'ai bien fait de ne pas signer mon invitation.

Si j'avais eu l'imprudence de mettre mon nom au bas du billet que je vous ai fait parvenir, il est probable que je n'aurais point à cet instant le plaisir de vous voir.

Grâce était en amazone. A une centaine de mètres de là, elle avait attaché son cheval à une branche. Elle était venue d'une traite, piquant droit, menant sa monture à un galop enragé.

Oh ! la lutte qu'elle avait eu à soutenir avec elle-même avait été violente ! C'était avec une véritable rage qu'elle était forcée de s'avouer vaincue !...

Quelle métamorphose ! Quel revirement subit ! Comment une simple jalousie féminine avait-elle pu les motiver chez une créature de la trempe de Grâce Hautrope.

Mystère !... En tous cas, le châtimement était terrible, et dans la furieuse colère de voir cet amour terrible s'accrocher à son cœur, elle s'avouait à elle-même que pour l'instant elle exérait Raoul autant que dans d'autres elle l'adorait follement.

Elle s'était cramponnée à la résistance ; vains efforts.

Elle aimait Raoul.

Non pas d'une passion douce et affectueuse, tel que l'amour qui unissait Niama et M. de Blignac, mais d'un emportement violent, atroce, qui lui faisait subir mille tortures.

Alors, à bout de forces, elle résolut de tenter un dernier effort.

Elle irait à Raoul !... Elle voulait le voir d'abord, le tenir là, sous ses yeux charmes, à deux pas d'elle.

Et puis, elle lui avouerait tout. Son amour ! Sa passion !... Elle, la fille hautaine, s'humilierait devant lui. Il était impossible que M. de Blignac mit dans la même balance Grâce Hautrope et une Maya Niama.

Eh ! mon Dieu, elle n'était pas si sévère, elle connaissait certaines exigences, elle lui pardonnerait parfaitement un écart qui ne pouvait être après tout qu'un simple caprice.

Mais lorsqu'elle se serait confessée à lui, lorsqu'elle lui aurait dit tout son repentir, lorsque surtout elle lui aurait exprimé comment, sans le vouloir, malgré elle, il était entré dans son cœur en souverain maître, oh ! elle ne mettait pas un seul instant en doute qu'il ne lui sacrifiât cette créature d'une autre race, et qu'il ne répondit point à la passion dont il était l'objet.

Chez certaines natures, l'orgueil est tellement violent qu'il absorbe toutes les autres facultés intellectuelles et conduit à une véritable cécité morale.

Une nuit calme, limpide, illuminée d'étoiles, les flots rayonnants d'une lune éclatante éclairaient la forêt, et surtout le carrefour où se passait cette scène.

La taille svelte de Grâce, moulée par son amazone, se dessinait nettement ; elle avait jeté son chapeau à haute forme dans l'herbe et attendait la réponse de Raoul les bras croisés.

Sans doute, en se rendant à ce rendez-vous étrange, elle s'était promis d'être calme, de faire taire son orgueil, de se montrer douce et tendre. Mais à l'exclamation de désappointement et d'humeur que M. de Blignac n'avait pu retenir, tous ces beaux projets s'étaient évanouis, et c'était d'une voix âpre et mordante qu'elle abordait l'entretien.

A l'instant, M. de Blignac redevint maître de lui.

— J'ai été surpris de vous trouver ici, répliqua-t-il d'un ton glacial. J'avais tout lieu de croire que ce billet, sans signature, du reste, et d'une écriture contrefaite, ne pouvait être écrit par vous. J'avais tout lieu de penser qu'ayant profondément regretté la lettre que vous m'aviez adressée, il ne vous viendrait point à l'idée de recommencer une correspondance qui nous avait si mal réussi à l'un et à l'autre.

Elle ne voulut point comprendre le sens caché contenu dans ces dernières paroles. En trouvant Raoul si calme, si indifférent, un froid tomba sur son cœur et la rendit toute autre.

— Ne parlons pas du passé, voulez-vous ? fit-elle, tandis que sa voix semblait douce et triste. Si je suis venue à vous, si j'ai employé ce moyen détourné que je reconnais indigne de moi pour obtenir un moment d'entretien, c'est que ce passé m'est odieux, c'est que je déplore, c'est qu'au prix de mon sang je voudrais l'effacer.

Ce changement de ton, si en dehors des habitudes de Mlle Hautrope, le surprit et le mit en garde.

—Qu'est-ce donc que ceci, murmura-t-il, et quelle nouvelle infamie prépare-t-elle ? soyons sur nos gardes.

Mais non. Elle était sincère et poursuivit :

—Je suis venue à vous, Raoul, poussée par une force irrésistible. Je suis venue à vous pour vous supplier, pour vous conjurer !... Avant tout, je le comprends trop tard, hélas !... je ne puis vivre sans votre pardon.

Il secoua lentement la tête.

—Dieu m'est témoin que je n'ai contre vous nulle rancune dans le cœur... Celui qui serait en droit de vous en vouloir ignorera toujours...

—Eh ! que m'importe ! ce n'est point de lui qu'il s'agit !... c'est de vous !... rien que de vous ; pardonnez-moi une minute d'égarement. Pour un éblouissement dont j'ai honte, que je déplore amèrement aujourd'hui, ne me condamnez point à une éternité de supplices. Raoul ! je vous en conjure ! En mémoire de votre mère qui m'aimait tant, qui voulait nous unir.

En souvenir de la mienne qui vous chérit comme son fils et qui prit soin de votre enfance, Raoul ! je vous en conjure ! Pardon ! tenez ! je tombe à vos genoux : Est-elle assez bas, la Grâce que vous avez connue, et serez-vous impitoyable ?

—Je vous le répète, répondit-il sans se démentir de son impassibilité glaciale, que je n'ai point de pardon à vous accorder. La route que nous suivons dans la vie est différente. Il est même probable que nous ne nous verrons plus...

Elle lui coupa la parole.

—Vous ne m'avez pas comprise, je le vois bien, poursuivit-elle, et bien qu'il faille vous faire un aveu qui coûte à ma pudeur de femme, j'irai jusqu'au bout. Non, vous ne m'avez pas comprise, vous n'avez pas deviné le motif de ma subite métamorphose. Vous ne me demandez pas pourquoi je suis devenue humble, pourquoi je me traîne à vos pieds, suppliante.

Elle poussa un profond soupir et se cacha la tête dans les mains.

—C'est que je vous aime, Raoul !... C'est que je me suis mise à vous aimer avec rage, avec folie. C'est que, malgré moi, vous êtes devenu mon unique pensée.

C'est qu'aujourd'hui je souffre d'intolérables tortures, et que je me demande si, réellement, je ne deviendrai pas folle si vous n'avez point pitié de moi. Ah ! cet amour ! cette passion !... Je m'en moquais. Je ne croyais point qu'ils existassent sur la terre, ou du moins je m'en croyais à l'abri.

Cette fois, M. de Blignac tressaillit.

Mlle Hautrope lui faisait horreur, et, cependant, il comprenait qu'elle disait la vérité.

Elle ne le regardait plus, absorbée par cette pensée qui lui martelait le cerveau depuis plusieurs jours, elle ne songeait qu'à exprimer la passion qu'elle éprouvait et à la faire pénétrer dans l'âme de Raoul.

—Oui, je vous aime ! Je vous aime à en mourir !... Et il ne peut se faire que vous ne partagiez point cette affection si pleine. Oh !

écoutez-moi bien ! je vous ai dit que j'avais horreur du passé !... Il y a plus encore ! Cette révélation m'a tellement bouleversée, que je ne suis plus ni ambitieuse ni avide. Que m'importe la fortune ! que m'importe l'argent ! Dans la vie, je ne vois plus que vous, Raoul ! Je ne veux plus que vous !... Et je vous jure par tout ce qu'il y a de sacré sur la terre et au ciel, que m'appuyant sur votre bras dans la vie, je serai une honnête femme.

Rien de pénible comme la situation dans laquelle se trouvait M. de Blignac, situation cruelle et fausse à la fois.

La répulsion que lui inspirait Grâce n'est point amoindrie, non certes, mais à ce sentiment entier venait se joindre une véritable pitié depuis qu'il la savait malheureuse. Il souffrait de voir l'impérieuse créature se courber et s'humilier devant lui, et il eût voulu, n'importe à quel prix, terminer cette explication qui lui causait un embarras cruel.

Il essaya de briser cette conversation en lui donnant un autre cours.

— Vous m'avez dit, répondit-il, dans le billet que vous m'avez adressé, que ceux que j'aimais couraient des dangers et qu'il était en mon pouvoir de les protéger.

Elle eut une hésitation. Allait-elle lui avouer tout, allait-elle se livrer à une confession entière ? Se montrait-elle à ses yeux avilie, abjecte, l'alliée de Joë Egerton, conspirant contre lui et contre celle pour laquelle il éprouvait ce qu'elle ne croyait être qu'un violent caprice ?

Au milieu des effluves passionnées, l'instinct de la perfide et rusée créature reprit un instant le dessus.

— Ne fallait-il pas un prétexte assez puissant pour vous conduire ici ? Ne m'avez-vous pas dit que vous ne vous seriez pas rendu à mon appel si vous aviez su que c'était moi qui vous l'adressais ?

— Alors, répondit-il, en essayant de lire dans ses yeux, vous ne m'avez point dit la vérité, vous m'avez inventé une fable. Ceux que j'aime...

— Ne me parlez point d'eux, fit-elle avec violence... et écoutez-moi ! Une dernière fois... je vous supplie ! Un mot, un mot d'espoir. Mais au moins qu'il sorte de vos lèvres. Dites-moi, qu'un jour... oh ! je le ferai naître !... vous entendez Raoul, et je défie une autre femme de vous donner un bonheur comparable à celui que je vous procurerai... Dites-moi qu'un jour vous répondrez à mon amour, qu'un jour vous serez mon époux.

Il étendit la main et, d'une voix forte, énergique :

— Jamais !... répondit-il.

— Jamais ! répéta-t-elle, en comprenant que ce jugement était sans appel !... Jamais ! Mais vous ne m'avez donc pas entendu que moi, Grâce Hautrope !... l'une des plus nobles, l'une des plus belles filles de l'Angleterre, j'ai eu l'imprudence de vous avouer que je vous adorais !... Qu'avez-vous donc dans le cœur ?... De quelle chair êtes-vous pétri ?

— Jamais, fit-il pour la seconde fois, en accentuant encore cet arrêt irrévocable.

Nulle fureur n'arrive à son paroxysme, comme la rage d'une créature habituée à voir tout plier sous sa loi, lorsqu'elle se heurte à l'impuissance.

« Jamais ! »

Ce mot résonnait à ses oreilles comme un glas funèbre.

« Jamais ! »

C'en était fini, il ne l'écouterait pas.

Il ne voulait point la voir.

Il ne voulait rien lui céder !...

Pour elle, il n'éprouvait et n'éprouverait jamais qu'indifférence et mépris.

Alors quoi ? que faire ? que devenir ? Comment vivre avec cet amour qui lui dévorait le cœur.

Elle cherchait un mot, une phrase, résumant et sa souffrance et la haine qui lui montait aux lèvres.

Une telle créature ne devait pas prier longtemps.

Dès l'instant qu'elle ne brisait pas l'obstacle lui barrant la route, elle devait menacer, et de la menace, sans transition, frapper et tuer, ou tout au moins essayer de le faire.

Que dire pour le toucher au cœur, lui aussi ? pour lui rendre souffrance pour souffrance ?

Avec son instinct de femme, elle trouva vite le point juste.

Les bras croisés, l'œil étincelant, la tête haute, elle lui lança à la tête ces mots chargés de mépris :

— Mais vous l'aimez donc bien, cette fille ?

Rien ne heurte, rien ne froisse comme l'injure adressée à la femme aimée.

Nous connaissons assez M. de Blignac pour savoir qu'il était incapable de supporter une insulte dirigée contre l'objet de son culte.

Il allait partir, son dernier « Jamais » prononcé, il allait abandonner Grâce Hautrope au milieu du bois, voulant coûte que coûte briser là cet entretien sans issue et qui froissait toutes ses délicatesses ; mais au mot de « cette fille ! » il s'arrêta net, et rendant à Mlle Hautrope mépris pour mépris, il répondit allant droit au but :

— Qui entendez-vous désigner par ces mots : « cette fille » ?

Un ricanement convulsif et forcé lui répondit :

— Il paraît que j'ai visé juste, fit-elle. Ah ! vous savez très bien de quelle fille je parle.

— Je vous défends... commença-t-il.

— De quel droit?... Vous me défendez quelque chose, à moi ? Ah ! monsieur de Blignac, vous venez de me faire la plus sanglante injure qui puisse être adressée à une femme. Et vous me défendez de vous la rendre. Je frappe où je puis, et je suis bien aise de voir que je frappe vrai !

Et quand je pense que j'étais là, tout à l'heure, à vos pieds, suppliante, et que vous m'avez repoussée, moi ! Grâce Hautrope !... Et pour qui ? pour une de ces filles perdues..., une fille jaune !...

— Taisez-vous ! cria-t-il, sentant la colère l'envahir et cessant d'être maître de lui. Taisez-vous ! ou par le Dieu vivant...

— Vous lèveriez peut-être la main sur moi ! ce serait du dernier

galant et bien digne d'un gentilhomme qui traîne son nom et son honneur dans la boue. Je parlerai pourtant, malgré vous, malgré tout !...

Je tiens à ce que vous sachiez, que votre honte est connue, et combien l'on rit dans notre monde de votre idylle et de votre pastorale. Oui, oui, tout le monde sait que vous êtes affolé d'une espèce de bayadère ! une de ces donzelles...

— Misérable ! et Raoul s'élança sur Mlle Hautrope pour lui fermer la bouche.

— Je parlerai ! fit elle en lui échappant, je parlerai quand même ! ah ! il paraît que vous l'aimez, cette fille perdue !...

Elle se grisait au son de ses propres paroles et alors oubliant toute prudence :

— Oui, on assure même qu'elle a rompu son ban, qu'elle a brisé l'engagement qui la liait à une pagode de l'Hindoustan. Ah ! inutile de nous dire que ce n'est pas vrai ! j'ai été élevée dans l'Inde. Je sais parfaitement comment se passent là bas toutes ces jolies choses.

Elle se complut dans le paroxysme de sa rage, à lui lancer à la figure toutes les insultes les plus grossières, les plus imoures, traitant la pauvre Maya-Niama comme l'une de ces vierges folles qui tiennent dans tout l'Hindoustan l'emploi de prêtresses des amours vénales.

C'était tellement ignoble que de l'excès même de cette exaspération découla un bienfait. La colère de M. de Blignac tomba comme par enchantement.

Cette fille de haute classe anglaise s'oubliait à ce point, ne lui inspirait plus que du dégoût, elle et ses injures. Mais tandis que sa fureur s'évanouissait, sa raison reprenait sa place et lui permettait de réfléchir.

Et les imprudentes paroles prononcées par Grâce Hautrope lui revenaient à l'esprit.

Au milieu de ce fatras d'infâmes mensonges, des calomnies ignobles dont elle s'était saisi le bouche, Raoul retrouvait un point offrant un semblant de vérité.

Des hommes, des Hindous, poursuivaient Maya-Niama et voulaient s'emparer d'elle.

Comment Mlle Hautrope était-elle au courant de cette persécution et de cette poursuite ?

Qui avait pu l'instruire ?

Ce point, il fallait l'éclaircir.

Aussi revint-il aussitôt à cette partie du billet qui offrait à M. de Blignac, il savait maintenant à quel prix, de mettre à l'abri du danger les êtres qui lui étaient chers. C'était évidemment la pauvre petite *Perle Jaune* qui était visée par ce paragraphe.

Il fallait essayer de jouer au fin avec Mlle Hautrope et lui arracher tout au moins une partie de son secret.

Mais il put bien vite se convaincre que toute tentative, dans ce sens, serait inutile.

Grâce était trop intelligente pour se laisser prendre à un revirement subit.

Il venait de lui dire, en retrouvant sa voix calme et froide :

— Ecoutez, Grâce, j'ai honte pour vous, de vous voir dans un tel état. Revenez à vous, au sentiment de votre dignité. Dites-vous que votre conduite...

— Laissez là ma conduite, et n'essayez pas de vous jouer de moi, fit-elle avec véhémence, par des paroles que lèvres seules prononcent. Je lis dans votre jeu, Raoul. Vous craignez pour cette créature qui s'est emparé de votre cœur, et voilà tout. Quant à moi !... vous me méprisez et je vous hais ! Oh ! oui ! Je vous hais de toutes les forces de mon âme.

— Tant pis pour vous, répliqua-t-il en secouant tristement la tête. Je n'ai rien fait pour motiver votre haine. Et vous devez vous souvenir de ma... générosité.

— Je ne me souviens que d'une chose, c'est que je vous ai offert mon amour... et que vous l'avez repoussé !... pour une créature de race impure !...

Et dardant sur lui deux yeux où luisaient encore les éclairs de la passion :

— Mais quel philtre vous a-t-elle donc fait boire, cette fille, pour vous affoler, ainsi ?...

Il ne lui répondit pas. Tout entier à celle qu'il aimait, il lui envoyait à travers l'espace son expression entière et sacrée. Et il remerciait Dieu en songeant que, grâce à un hasard providentiel, il avait pu échapper à cette furie qui, sans cela, dans la vie, aurait porté son nom.

Cependant, loin de se calmer, la démence continuait à s'amasser dans le cœur de Mlle Hautrope.

Elle se tordait les bras, elle se mettait les lèvres en sang, et ce sang coulait sans que, dans sa préoccupation hagarde, elle s'aperçût qu'elle déchiquetait aussi ses belles mains.

Se dire que Raoul allait la quitter pour retourner vivre auprès de celle qu'il aimait était au-dessus de ses forces !

De temps à autre elle portait la main à sa ceinture.

Dans une gaine de cuir de Russie, elle avait là, à poste fixe, un stylet corse, et elle se demandait s'il ne valait pas mieux planter cette lame en plein dans le cœur de Raoul, plutôt que de l'abandonner à une rivale.

Elle tenta un dernier effort, pareille à un noyé qui essaie de se raccrocher même à l'herbe la plus faible.

— C'est donc votre dernier mot, dit-elle d'une voix sourde, vous allez me laisser partir ainsi ?

Il étendit la main, la repoussant avec indignation.

— Eh bien ! cria-t-elle en bondissant sur lui, j'aime mieux vous voir mort.

Elle s'était élancée, pareille à une louve sinistre, et à la clarté de la lune brillait la lame du poignard qu'elle tenait dans ses mains.

M. de Blignac avait eu un mouvement de recul.

Mais une clameur d'effroi partait tout près de lui, sous la feuillée, et Niama se jeta éperdue entre elle et lui, le protégeant de son corps.

—Niama ! Niama, fit-il, paralysé par la terreur, cherchant à se dégager de l'étreinte.

Et elle répondait d'une voix convulsive :

—Mon bien-aimé ! mon bien-aimé ! laisse-moi mourir pour toi.

Pour Grâce Hautrope, à la vue de la jeune fille, elle avait poussé un hurlement sourd, sauvage, et elle redoubla d'efforts pour parvenir jusqu'à elle et la frapper.

Durant l'espace d'une seconde, Niama courut un éminent danger.

Mais d'un mouvement nerveux, il enleva la courageuse enfant et put à son tour passer devant elle, et saisissant le poignet de Grâce, violemment il le lui tordit.

Elle fit entendre un rugissement de bête fauve ! le poignard était tombé dans l'herbe ! M. de Blignac se baissa précipitamment et s'emparant de l'arme, la lança à toute volée au milieu des taillis.

Grâce Hautrope était désarmée.

Du coup Raoul avait cassé les dents à la vipère.

Elle reculait maintenant, croyant peut-être vaguement être l'objet d'une représaille.

Mais M. de Blignac ne s'occupait point d'elle. Il n'avait de regard, de soin, que pour la pauvre chère petite, qui, dolente, accablée, se laissait aller dans ses bras.

Comment avait-elle fait pour se trouver là juste à point ?

Est-il utile de le raconter ?

Le lecteur ne l'a-t-il pas deviné ?...

Elle avait remarqué tous les jours les allées et venues de M. de Blignac, ses préoccupations constantes, sa persistance à caresser les deux molosses et à les bourrer de friandises.

—Il y a quelque chose, s'était-elle dit, il a un secret qu'il me cache... Pourquoi se défie-t-il de moi ? Et tout d'un coup : Une femme ! La pensée d'une rivale avait pénétré dans son esprit. Elle avait avalé jusqu'à la gorge l'hameçon lancéolé de la jalousie.

Alors elle avait voulu savoir, elle avait surveillé Raoul, et sa faction sur la terrasse et sa sortie.

Et bravement, sans réfléchir, elle s'était précipitée à sa poursuite.

Fort heureusement, la porte de la première enceinte avait été laissée ouverte par M. de Blignac, sans cela, les deux molosses qui couraient sus à Niama l'auraient mis en pièces.

Elle avait franchi le mur d'enceinte avec une légèreté d'oiseau volant sur ses traces.

Où il allait, elle irait !

Et de loin, à la clarté de la lune et des étoiles, elle avait vu ce détachant sur l'ombre de la forêt, la silhouette d'une femme !

Oh ! douleur ! c'était pour une femme, pour courir à un rendez-vous d'amour qu'il s'échappait *des Charmes* !

Raoul la trompait ! Était-ce possible !

Et sans bruit, avec mille précautions, elle s'était glissée derrière le tronc d'un gros hêtre.

Bien vite elle avait su à quoi s'en tenir.

Oh ! comme elle s'accusait d'avoir pu un seul instant le croire

coupable ! Il l'aimait ! Il l'aimait toujours, plus que jamais C'était pour elle qu'il était venu à ce rendez-vous.

Et, elle lui répétait maintenant en versant de douces larmes de joie :

— Pardon ! Pardon ! cher bien-aimé !

En les voyant ainsi se donner un mutuel témoignage de fidélité, la furie de Grâce devint tellement douloureuse, qu'elle fut sur le point de se broyer la tête contre un arbre.

Ils ne la regardaient point !

Pour eux deux, elle n'existait pas.

Raoul ne s'occupait que de sa chère Niama, cherchait à la consoler, à la calmer, ne comprenant point les incohérences adorables qui s'échappaient de ses lèvres, non plus que les reproches qu'elle s'adressait.

Cette situation devenait intolérable pour Mlle Hautrope.

Elle devait cesser au plus tôt.

Au prix d'un horrible effort, grinçant des dents, les nerfs crispés à rompre, elle reprit un calme factice.

Oh ! pour qui l'eût analysée, ce calme était plus effroyable que la colère qui la tordait tout à l'heure encore.

Elle ramassa son chapeau, elle se recoiffa d'un geste sec, lissant ses cheveux, tandis qu'un soupir rauque faisait rentrer l'air dans ses poumons contractés.

Et alors, à ce bonheur qui la tortionnait elle lança une véritable flèche de Parthe.

Aimez-vous ? fit-elle d'une voix sifflante ! Mais dépêchez-vous !... Car, je vous le promets, ma vengeance sera atroce ! En loyale ennemie, je vous le dis une dernière fois : Gardez-vous, je me garde !... Ah ! vous pouvez m'en croire !... vous verserez tous les deux plus de larmes que vous n'échangerez de serments de fidélité.

— Je vous plains !... et ne vous crains pas, répliqua Raoul, en s'avancant vers elle, je saurai défendre celle que j'aime. J'ai la ferme conviction que je pourrai la soustraire à vos vaines menaces. Partez ! Grâce !... Pour l'amour de votre mère, pour son affection pour moi, je vous pardonne tout !... jusqu'à vos calomnies infâmes sur cette enfant qui ne vous a jamais rien fait. Elle ne vous en veut point non plus, elle aussi, elle !... Elle aussi elle vous pardonne !

Et lorsque vous serez rentrée en vous-même, vous regretterez comme nous cet instant d'égarement, et vous aurez honte de tout ce qui vient de ce passer ici. Adieu...

Honte ! avait-il dit !...

Oh ! oui ! elle éprouvait une atroce honte !...

Etre flétrie ! être écrasée devant cette *jaune* ! qui avait assisté à toute cette scène ! qui l'avait vu rampante, se tordre, folle de passion aux genoux de l'homme qui la repoussait !...

Tandis qu'elle était aimée ! elle ! cette créature appartenant à la race conquise !... cette esclave de l'Angleterre !...

Oui ! elle souffrait horriblement.

Il lui semblait qu'une pluie de sang inondait son cœur.

Et, se retirant, reculant comme une bête fauve, elle répétait, les dents serrées :

— Oh ! ce sang !... ce sang qui coule en moi !... vous le pleurez !... je le jure !... Et vous n'aurez jamais assez de toutes vos larmes pour l'effacer.

Elle détacha son cheval, sauta brusquement en selle, cingla sa monture de deux coups de cravache, la précipitant ventre à terre à travers le bois.

Au grand galop elle dévalait les pentes raides de Marly, redisant dans sa rage folle :

— Oh ! si je pouvais me broyer la tête contre ces roches !... Quel bonheur ! ce serait fini ! Je n'aurais plus à souffrir !

Mais non, écuyère consummée, sa jument dévorait l'espace sous les branches, tenue en main par un poignet d'acier.

Oui, mieux eut valu se broyer sur les pierres, car Grâce entraînait dans une vie infernale.

— La porte, commanda-t-elle d'une voix stridente, en arrivant avenue Friedland.

Et, tandis qu'elle franchissait le seuil de la somptueuse demeure, elle murmura avec un sourire satanique :

— Vous l'avez voulu !... monsieur de Blignac !... Tant pis pour vous... et pour lord Richemond.

XIII

Raoul soutenait Niama et la portait.

Elle voulait marcher. Elle n'était point comme ces filles d'Europe qui se trouvent mal sous l'empire d'une émotion !

Ce frêle corps renfermait une âme de diamant, et des nerfs et des muscles puissants y vibraient aussi, ignorant toute faiblesse.

Ce qui l'avait fait chanceler, c'était le sentiment d'une jalousie qui l'avait conduite à accuser Raoul.

Douter de lui ! Elle avait douté de lui ! Elle ne pouvait se le pardonner.

Ils revenaient sans échanger une parole, lorsque des abois et des cris parvinrent jusqu'à eux !

En même temps des torches brillaient dans le lointain.

On les cherchait. On s'était aperçu de leur échappée...

De sa voix de commandement, pleine et puissante, M. de Blignac fendait l'air..., faisait entendre un sonore appel.

— Tout va bien ! Henri !...

Quelques secondes plus tard, M. d'Alreimpe arrivait auprès d'eux.

— Ah ! ça, fit-il en les apercevant sains et saufs, vous êtes fous ! Vous mettez toute la maison sens dessus dessous, parce que la fantaisie vous prend d'aller courir les bois comme deux tourtereaux !

Sa voix tremblait légèrement, tant sa frayeur avait été grande.

Il les avait crus perdus, enlevés !... que savait-il ?

A cette heure, il les retrouvait ! et c'est tout au plus s'il n'était pas de méchante humeur pour la sottise qu'ils lui avaient infligée.

En quelques mots, M. de Blignac le mit au courant de l'aventure. Il ajouta même :

— Demain, mon cher Henri, nous reparlerons de cette affaire. Mlle Hautrope a laissé échapper des paroles qui m'ouvrent pour l'avenir d'étranges horizons.

Il en étaient là de leur conversation, tenue à quelque distance des serviteurs et des gardes, lorsqu'un coup de sifflet strident partit des profondeurs du bois, venant du côté de Port-Marly.

C'était Brien qui revenait de Paris, où son maître, on s'en souvient, l'avait envoyé pour être tout à fait libre. Il avait reconnu les abois des chiens, et au moyen de son sifflet de marine, par un « Pi... houit... houit ! » prolongé il annonçait son retour.

— Je me doutais qu'il y avait eu quelque chose, fit-il tout en grognant, en rejoignant son maître ! Et je vais vous dire pourquoi. Tout à l'heure, à mi-côte, j'ai failli être renversé par une dame à cheval. Tonnerre de Brest ! Elle n'y allait pas de main morte !... J'aimerais mieux être condamné à prendre dix fois un riz sur les perroquets pendant un fort coup de tabac !... Quel train ! Et à la clarté de la lune, je l'ai reconnue, la dame. M'est avis que c'est tout simplement votre cousine ! N'y a que les anglaises, voyez-vous mon capitaine, qui aient la boule assez de travers pour dégringoler sur un bidet, avec une vitesse de douze ou quinze nœuds à l'heure.

— Fais-moi le plaisir de te taire, interrompit M. de Blignac, car le vieux matelot continuait à ronchonner.

— Bon ! bon ! on se tait, termina-t-il. Seulement, j'ai l'œil américain. Ça a beau être la nuit, je vois bien qu'il y a quelque chose. Et puis, voulez-vous que je vous dise ? La prochaine fois que vous aurez une course à faire à Paris, faudra en choisir un autre. Parce que je n'y vais plus à Paris.

J'ai été tracassé toute la journée. Je devinais qu'il se mitonnait une histoire !... Je reste de quart ici, à la campagne. Et m'est avis qu'on fera bien d'avoir l'œil au bossoir, parce que, voyez-vous mon capitaine, les demoiselles anglaises qui viennent comme ça, la nuit, se trimballer à cheval !... c'est pas naturel.

Et satisfait de son petit speech, Yves-Marie Brien s'administra un pruneau délicatement confectionné.

On était arrivé à l'habitation, et quelques instant plus tard, tout rentrait, définitivement cette fois, dans l'ordre à la *Villa des Charmes*.

Le lendemain matin, de bonne heure, Nathalie d'Alreimpe pénétrait dans la chambre de Maya-Niama qui dormait de tout son cœur.

Elle réveilla la jeune fille en l'embrassant.

— Petite sœur ! lui dit elle en continuant longuement cette caresse, maman te demande. Elle a l'air très sévère, maman. Ça lui va très mal. Il paraît que la scène de la nuit l'a mise de très méchante humeur. Maman en colère... vois-tu cela, Niama ?

Sans l'aide d'une femme de chambre, Maya-Niama s'habilla précipitamment.

Mme d'Alreimpe méchante !... et de mauvaise humeur !..., la mandant à sa barre !... C'était nouveau dans la maison.

Et la jeune fille vit très bien, en pénétrant chez sa mère adoptive, que sa sœur Nathalie ne l'avait point trompée. Le front de l'excellente femme était sévère, plissé par une pensée cruelle.

Elle désigna un siège de la main à sa seconde fille, et sans autre préambule :

—Ma chère enfant, lui dit-elle, je suis profondément peinée, car voilà la première fois que tu nous causes une véritable peine !

—Oh ! mère chérie ! s'écria Nïama d'une voix émue où tremblaient déjà des larmes.

—Réponds moi, chère enfant. Ai-je jamais faite une différence dans mon cœur entre Nathalie, Henri et toi ? N'es-tu pas mon enfant chérie comme les deux autres ? Ce ne sont point des reproches que je t'adresse. Mais qu'est-ce donc que cette aventure de cette nuit ? M. de Blignac va à un rendez vous qui lui est donné par Mlle Hautrope... et toi !... toi, tu le suis !... Oh ! mon enfant !... ma fille !

Mme d'Alreimpe ne disait pas à Nïama qu'en dehors de la question de convenances, elle avait ressenti une mortelle angoisse en la sachant hors de la villa, la nuit, seule, alors que tant de précautions étaient prises chaque jour pour la mettre à l'abri des dangers qui la menaçaient. Mais d'un autre côté, Mme d'Alreimpe ne pouvait croire, elle non plus, qu'entre Mlle Hautrope et les persécuteurs de Nïama, il put exister une corrélation directe et intime. Par conséquent, elle croyait qu'elle se trouvait simplement en face d'une simple histoire d'amour.

L'embarras de la jeune était visible ; elle était devenue toute rouge.

Mais cependant, devant l'accusation de Mme d'Alreimpe, elle n'eut pas une hésitation.

—Ma mère, dit-elle simplement, je suis engagée avec M. de Blignac

Le visage de Mme d'Alreimpe se rasséréna aussitôt.

Et ainsi qu'il convient en pareille circonstance, Maya-Nïama se jeta au cou de sa mère adoptive, et le nuage se dissipa comme par enchantement.

—Mais que ne l'a-t-il dit plus tôt ? s'écria Mme d'Alreimpe ; pourquoi ces cachotteries ?

—Ma mère, répliqua la jeune fille, il devait vous parler aujourd'hui même. Peut être même plus tôt ; je crois que la lettre de Mlle Hautrope, — elle prononça ce nom avec peine, — a retardé d'un jour la demande qu'il doit vous adresser. Henri et Nathalie sont instruits depuis plusieurs jours déjà de...

—De votre affection mutuelle !... fit Mme d'Alreimpe avec un bon sourire, fournissant elle-même à sa chère enfant le mot qu'elle ne parvenait point à trouver. Oui ! oui ! continuait-elle, en la menaçant du doigt, c'était le secret de Polichinelle.

Il n'y avait que moi que l'on tenait à l'écart. Il paraît que je compte pour rien dans la maison !...

Avant le déjeuner, Raoul de Blignac faisait demander à Mme d'Alreimpe un moment d'entretien.

—Il est bien temps, lui dit-elle dès son entrée, en lui tendant

la main. Vous n'avez plus rien à m'apprendre, je sais tout, coureur des bois. Il paraît que l'on vous arrache. Allons ! c'est dit, je vous donne la main de ma cadette.

Vous m'eussiez demandé la main de l'ainée,—elle étouffa un soupir, où l'égoïsme maternel reparaissait un peu,— qu'on vous l'eût également accordée. On a rien à vous refuser. Chargez-vous donc du bonheur de Niama, rendez-la heureuse. Elle le mérite, la chère créature, car il est impossible de rencontrer un être meilleur et plus aimant.

Raoul de Blignac très ému, embrassa longuement la main que Mme d'Alreimpe lui avait tendue.

—Bon ! bon ! fit-elle ce n'est point à moi que ces baisers-là s'adressent. Maintenant, continua t-elle en changeant de ton, parlons affaire. Car, enfin, bien que vous soyez, j'en suis certaine, complètement désintéressé, il est de mon devoir de traiter cette question-là pour vous. Je connais votre position de fortune, à peu de chose près. Quinze ou vingt mille livres de rente et votre épaulette. Ce n'est pas énorme, par le temps qui court, mais c'est très suffisant. Pour Maya-Niama...

—Madame, interrompit M. de Blignac avec chaleur, je serais désolé si vous vous croyiez obligée de faire un sacrifice pour doter votre enfant d'affection.

Ce fut au tour de Mme d'Alreimpe de couper la parole à Raoul.

—Mais détrompez-vous, dit elle, Niama a une fort jolie dot. Et je vais vous expliquer comment.

M. de Blignac n'avait pu retenir un geste d'étonnement.

Il croyait Maya-Niama absolument pauvre, et bien que la fortune de Mme d'Alreimpe fut considérable, bien que son mari fût l'un des premiers commerçants français de l'Inde, pouvant lutter avec les plus gros négociants anglais, il mettait une délicatesse toute naturelle à ne point accepter une dot qu'il croyait due à la générosité de la mère adoptive de sa fiancée.

Mme d'Alreimpe continua :

—Vous connaissez, mon cher enfant, la romanesque histoire de Niama. Vous savez que la pauvre chère créature, qui est d'une simplicité parfaite, a du sang royal dans les veines. Elle est la fille du rajah de Dhorali, une province du grand royaume de Népal, l'un des plus importants du nord de l'Inde. Je n'ai pas à vous raconter de nouveau comment notre bien-aimée est entrée dans notre famille.

—Je connais effectivement tous ces détails, mais j'ai cru que la malheureuse enfant arrachée par la bonté et la charité de M. d'Alreimpe à la grossière brutalité des soldats anglais vous était arrivée pareille à un pauvre être abandonné et sans ressources. Je l'ai aimée telle, et permettez-moi de vous le dire, chère madame, et d'insister sur ce point, je ne voudrais à aucun prix, quelle que soit votre fortune, que vous puissiez distraire une somme quelconque des biens qui appartiennent à Henri et à Mlle Nathalie.

—Veuillez ne pas m'interrompre, mon cher Raoul. Niama m'est arrivée, en effet, dans le dénuement que vous indiquiez tout à l'heure.

Mais ce n'est pas à moi qu'elle doit ce qui est sa propriété. Mon mari avait un comptoir au pied de l'Himalaya, à Dhorali même. Quelques années après l'entrée de Niama dans notre famille, cette factorerie dut être transportée ailleurs. Plus de transactions, plus de commerce. Force fut à M. d'Alreimpe d'abandonner ce comptoir et d'en créer un autre à Patna, beaucoup plus bas, sur les bords du Gange.

Je ne vous parle de ce détail, qui doit vous sembler absolument indifférent, que parce que mon mari et moi nous avons toujours été convaincus que l'abandon forcé de notre comptoir de Dhorali se rattachait directement à l'adoption de notre chère enfant, lorsque mon mari, faisant une tournée annuelle à Patna, reçut une singulière visite. La nuit venue, après une journée fatigante consacrée aux affaires, il fumait nonchalamment étendu sur la terrasse du bungalow qui lui appartient, dans l'un des faubourgs de la ville, lorsqu'un pariah, dont rien n'avait signalé la venue, se dressa tout à coup devant lui. M. d'Alreimpe, assez effrayé de cette apparition soudaine, allait appeler des domestiques, lorsque le pariah, étendant la main, lui dit en excellent anglais de ne rien craindre.

“ Vous n'avez rien à redouter d'un pauvre vieillard de ma caste. “ Voyez, je suis sans armes, et je jure par Brahma que vos jours “ sont sacrés pour moi. On veille sur vous. On vous aime, pour le “ bien que vous avez fait, pour celui que vous pouvez faire encore. “ Votre comptoir de Dhorali a été détruit par la force des choses. “ Vous n'avez rien perdu à le transporter à Patna, puisque vous “ avez doublé le chiffre de vos affaires.”

C'était rigoureusement exact.

“—Donc, je suis un ami. Et si bas tombé que je puisse être, vous “ verrez qu'à une heure donnée, dans la vie, je saurai vous être “ utile à vous et aux vôtres. Vous avez recueilli une fille du sang “ royal, une vierge du Lotus !... Soyez béni.

“ Ceci lui appartient.”

En même temps, il remettait à M. d'Alreimpe un coffret de jade d'une incomparable valeur.

Cela fait, il disparut d'une façon aussi mystérieuse et aussi surprenante que celle qu'il avait employée pour parvenir jusqu'à mon mari.

Le coffret renfermait une véritable fortune. Des perles d'une grosseur fantastique. Des perles jaunes de Bahrein ! qui sont les plus estimées de toute celles de l'Orient, car elles sont imperissables, leur eau ne meurt pas.

Les perles n'étaient pas seules, il y avait des diamants, des saphirs, les uns taillés, les autres encore dans leur gangue. Le tout vaut bien environ quatre cent mille francs.

Vous voyez bien que notre chère fille n'est pas une fille sans dot, conclut Mme d'Alreimpe en riant. Elle a une fortune au moins égale à la vôtre. De plus il a toujours été entendu que nous lui donnerions 100,000 fr. Henri et Nathalie ne me le pardonneraient pas si j'agissais autrement. En agissant ainsi, j'entre parfaitement dans les intentions de mon mari. Libre à vous de refuser et d'avoir

par trop d'amour propre. Mais alors, à mon retour je refuse mon consentement au mariage de ma chère enfant. Et le plus attrapé des deux, ce sera vous.

De la part de M. de Blignac, insister eût été de mauvais goût.

Il accepta donc. Et le mariage fut résolu. Quelques formalités in dispensables restaient à remplir pour Raoul.

Selon toute probabilité, la cérémonie aurait lieu à la fin de l'été, vers le milieu du mois de septembre.

Qui était heureux, c'était Yves-Marie Brien !

Il s'en allait par les bois et la plaine répétant à tout bout de champ :

— C'est ça qui fera une belle paire tout de même ! Et cette demoiselle-là, ce n'est pas une Anglaise, au moins !...

Pour Maya-Niama, la joie l'étouffait.

— J'ai peur !... mon bien-aimé ! redisait-elle, en appuyant sa jolie tête sur l'épaule de Raoul ! J'ai peur qu'un malheur ne nous arrive, autrement ce serait trop beau !...

La pauvre enfant n'osait point l'avouer mais des pressentiments funèbres l'assiégeaient sans relâche. Elle ne pouvait croire que ceux qui la poursuivaient renonçaient à la lutte.

Quelques jours se passèrent sans amener d'incident notable. Les hôtes de la villa des Charmes, Henri tout le premier, avaient repris une entière confiance. On ne se relachait point de la surveillance, mais c'était par acquit de conscience, car rien d'insolite ne s'était produit, depuis le départ de Yambo, à l'intérieur de l'habitation.

Seule Mme d'Alreimpe, sans en rien dire à personne, partageait les appréhensions de Maya-Niama. Le départ de Yambo, après sa tentative d'assassinat sur la personne de Raoul avait profondément frappé l'excellente femme. Par expérience, elle connaissait l'astuce et la patience hindoues et elle flairait un mystère gros d'orages, de dangers pour tous ceux qui l'entouraient et pour elle-même.

La cause, elle l'ignorait et cherchait vainement à la trouver.

Ce qu'elle désirait, c'est que ce mariage se fit au plus vite. Raoul emmènerait sa jeune femme en Suisse, en Italie, et ne reviendrait à Paris que plusieurs mois plus tard.

Pendant ce temps-là, au moins, ils seraient tous les deux complètement à l'abri.

Après, on aviserait.

Malheureusement, les formalités à accomplir par M. de Blignac n'avançaient pas. Des papiers indispensables n'arrivaient point, et Mme d'Alreimpe continuait à être en proie à des inquiétudes, qui, bien que vagues, ne reposant sur rien, n'en étaient pas moins sérieuses.

Telle était la situation à la villa des Charmes, lorsqu'un matin, ses hôtes, à l'exception d'Henri, étaient réunis dans le hall de la rotonde. Au moment de se mettre à table, le jeune homme arriva tout essouffé, donnant toutes les marques d'une stupéfaction profonde.

Il tenait à la main un journal déplié.

—Qu'y a-t-il? lui demanda sa mère, tandis que la même question se posait sur les lèvres de Nathalie et sur celle de Nîama.

—C'est inouï! c'est inouï... répétait Henri sans répondre.

Enfin, pressé par Mme d'Alreimpe, il lui tendit le journal en lui indiquant du doigt un écho de la première page.

Une violente surprise se lut aussitôt sur les traits de celle-ci, dès qu'elle eût parcouru l'entrefilet, et le lisant à haute voix, elle débuta par ce commentaire :

—La nouvelle a l'air d'être sérieuse, et si elle est exacte, il faut avouer que la jeune personne s'est vite consolée.

“ Un grand mariage à l'horizon.

“ Lord Richemond, marquis de Rosberry, le millionnaire bien connu, épouse la belle miss Grâce Hautrope.

“ Le mariage aura lieu à Paris, où lord Richemond, possède un splendide hôtel, avenue Friedland.

“ Sitôt la bénédiction nuptiale, qui aura lieu dans les premiers jours de septembre, les nouveaux époux partiront pour l'Ecosse, où lord Richemond possède d'immenses propriétés.”

Il s'était fait un grand silence, chacun commentant dans son for intérieur la stupéfiante nouvelle donnée par le journal.

Raoul de Blignac était demeuré très calme, bien qu'une pâleur nerveuse eût envahi son visage.

La nouvelle le frappait et le bouleversait.

Grâce épousant lord Richemond que quelques mois plus tôt elle essayait d'empoisonner!... C'était le comble.

—Que fallait-il faire? Devait-il empêcher ce mariage?

Le voulait-il, il n'en avait plus le pouvoir entre les mains.

La lettre qui établissait la culpabilité de Mlle Hautrope, lui avait été enlevée dans les bois de Louveciennes.

Grâce était inattaquable.

Mais la situation de lord Arthur lui inspirait une pitié profonde.

Il aimait son oncle d'une affection sincère, on sait avec quel désintéressement! Et rien ne saurait définir le chagrin qu'il ressentait en sentant cet homme faible indignement trompé, victime d'une infernale coquette, qui ne pouvait l'épouser que pour lui voler sa fortune.

Nîama suivait avec inquiétude les sentiments qui s'agitaient en lui. Non pas qu'elle fût jalouse.

La scène à laquelle il lui avait été donné d'assister avait certainement détruit à jamais ce sentiment dans son cœur. Mais il suffisait que son bien-aimé Raoul ressentît une inquiétude, pour qu'immédiatement, pareille à un écho, une angoisse s'éveillât dans son cœur.

Henri, lui aussi, était tout bouleversé.

Sans qu'il voulût l'avouer, la beauté souveraine de Grâce Hautrope avait produit sur lui une impression sérieuse. Et bien qu'il n'eût jamais eu une espérance réelle d'arriver jusqu'à la hautaine jeune fille, il ressentait une véritable douleur en songeant que Grâce Hautrope allait épouser un vieillard pour sa fortune, se décidant à un mariage d'argent.

Ce fut Mme d'Alreimpe qui rompit le silence.

— Vous voilà obligé d'aller à Paris, mon cher Raoul, car vous êtes l'un des plus proches parents de votre oncle. D'après ce que vous m'avez dit, vous ne l'avez pas quitté en mauvais termes. Vous lui devez donc au plus tôt une visite, il vous faut lui porter vos compliments.

— Mes compliments ! répéta M. de Blignac en redisant le mot avec une ironie amère.

Puis changeant de ton :

— Vous avez raison, ma chère madame. L'obligation est formelle et je ne saurais m'y soustraire. Mais si vous pouviez vous douter de ce qu'elle a de pénible ! ah ! vous me plaindriez sérieusement ! Et pourtant, je suis obligé de le proclamer, car vraiment on pourrait le croire, je jure devant Dieu que ce n'est ni l'envie ni la jalousie qui me font parler, qui me font souffrir, puisque je n'ai jamais aimé Mlle Hautrope. Et j'en bénis la Providence.

Par le premier train, M. de Blignac partait pour Paris.

En arrivant à l'hôtel Richemond, il demanda, tout d'abord, au valet de pied qui vint le recevoir, si lady Hautrope était visible.

Tandis que le laquais allait s'informer, il put se rendre compte de la vérité de la nouvelle donnée par le journal. L'hôtel était sens dessus dessous, on y faisait de grands préparatifs.

Le maître d'hôtel, les valets de chambre étaient assaillis dans un coin, par des reporters qui voulaient à toute force obtenir d'eux des détails à sensation.

De chez Herlez arrivait un carrosse sur les panneaux duquel venaient d'être peints les écussons écartelés des Richemond et des Hautrope.

Le mariage était décidé et cela certainement depuis plusieurs jours.

Le valet de chambre, après l'avoir fait attendre quelques instants, vint lui dire que lady Hautrope le recevait à l'instant même.

Ce fut le cœur battant fort qu'il gravit le grand escalier que le lecteur connaît déjà et où se sont passées plusieurs scènes de ce récit.

Lorsqu'il pénétra dans l'appartement de lady Hautrope, il fut saisi par un surcroît d'émotion pénible.

Cette grande dame, belle encore, distinguée, noble entre toutes, cette créature exquise, qui lui avait servi de mère, lui apparut comme l'ombre d'elle-même.

Frappé de l'altération de ses traits, il n'eut pas le temps de lui adresser la parole.

— Raoul ! dit-elle en lui prenant les deux mains, tandis que des larmes inondaient son visage amaigri, Raoul ! je suis la femme la plus malheureuse de la terre !...

Et avant que le jeune homme eût ouvert la bouche pour lui répondre, elle reprit :

— Ne m'interrogez pas, il est trop pénible pour une mère d'accuser sa fille.

Silencieusement, Raoul serra la main de lady Hautrope.

daie
pour
ma f
tant
luxe
saur
reus
—
—
ensor
Ra
la m
—C
Ah !
Mais
eu lie
finie
oublie
s'est
—E
—C
je ne
croya
conse
d'un
ferait
Oh !
impo
celle
—M
à cet
—A
vous
voir
ment
loir t
que
parti
mon
au co
Ce
conge
remer
Il a
remis
A
palier
lorsq
l'arra

—Oui ! oui ! murmura-t-elle en essuyant les larmes qui inondaient son visage, ce mariage est une honte pour Grâce, pour moi, pour le nom que nous portons. Oh ! je suis sévèrement punie de ma faiblesse. Jamais je n'aurais dû tolérer que lord Arthur usât de tant de générosité à notre égard. Grâce s'est habituée à ce grand luxe et elle ne peut plus s'en passer. Notre fortune très relative ne saurait lui suffire. Ah ! mon pauvre enfant, je suis bien malheureuse.

—Et lord Richemond, demanda M. de Blignac ?

—Pauvre homme, répliqua lady Hautrope, elle l'a littéralement ensorcelé.

Raoul eut un mouvement de physionomie qui n'échappa point à la mère de Grâce.

—Oui, je le vois bien, fit-elle, toute cette comédie vous révolte. Ah ! mon pauvre enfant, j'avais rêvé pour elle un tout autre avenir. Mais je crois que c'est un bonheur pour vous que la rupture qui a eu lieu. Ma fille eût fait votre désespoir ! Moi ! ma vie est brisée, finie ! J'ai eu une scène avec cette malheureuse créature, et elle a oublié tout ce qu'elle me devait, affection et respect. Quelque chose s'est rompu en moi. Je ne serai plus longtemps à les gêner.

—Pauvre mère ! ne put s'empêcher de crier M. de Blignac.

—Oh ! oui ! bien pauvre ! bien désespérée ! Et j'ai les mains liées ! je ne puis rien faire ! Lorsqu'elle est venue m'annoncer cette incroyable détermination, je lui ai dit que jamais je ne donnerai mon consentement à une union semblable. Elle m'a fermé la bouche d'un mot ! Elle m'a répondu qu'elle saurait s'en passer et qu'elle se ferait enlever par lord Richemond. Qu'il l'aimait assez pour cela ! Oh ! je tremble pour son avenir. Elle ne sera pas heureuse. Il est impossible que la main de Dieu ne s'appesantisse pas un jour sur celle qui a tant fait pleurer sa mère.

—M. de Blignac se taisait, n'osant offrir de banales consolations à cette mère de douleur. Elle le comprit.

—Allez, mon enfant, reprit-elle après un pénible silence, c'est vous qui avez été pour moi un véritable fils. Allez !... vous devez voir votre oncle, lui présenter des compliments ! oh ! combien sont mentueuses, ces lois de convention et de politesse !... Il va vous falloir trouver des mots, pour lui dire que vous partagez sa joie ! Ah ! que ces impostures vont coûter à votre nature loyale. Avant de partir, embrassez-moi ! dites-moi adieu ! Vous ne me reverrez plus, mon enfant ! La conduite de ma fille, son ingratitude m'ont frappée au cœur.

Ce n'était point de vaines paroles, il le sentait bien, aussi prit-il congé de celle qui lui avait servi de mère, avec un véritable déchirement.

Il avait quitté l'appartement de lady Hautrope qu'il n'était pas remis de cette émotion bouleversante.

A pas comptés, en proie à des pensées cruelles, il franchissait le palier de marbre blanc reliant les appartements du premier étage, lorsqu'une voix aiguë l'appelant par son nom, le fit tressaillir en l'arrachant brusquement à ses préoccupations.

—Arrivez donc, cousin !... on n'attend que vous.

C'était sir Joë Egerton.

Sa tête hideuse passait, pareille à une grosse boule, par-dessus le balustre, et ses petits yeux perçants dardaient des rayons sardoniques sur celui qu'il interpellait.

M. de Blignac salua d'un coup d'œil glacial cette gaieté intempestive. Tout autre eût payé cher une semblable plaisanterie. Mais la difformité bouffonne de sir Joë lui donnait certains privilèges que l'on était bien obligé de supporter.

—Vous n'avez pas l'air satisfait de me revoir, cousin Raoul, reprit le gnôme. Nous nous étions mal quittés. Nous devions mieux nous retrouver, ce me semble. Mais vous quittez lady Hautrope et je comprends votre mine déconvenue. Notre chère parente ne peut se faire au bonheur de sa fille. C'est devenu une monomanie. Vous, c'est tout le contraire, vous voici des premiers à féliciter lord Richemond !... C'est grand ! c'est noble !... c'est bien d'un Blignac !...

Avoir été évincé par la belle Grâce Hautrope et venir congratuler son heureux rival, c'est digne des temps antiques. *Compos sui*, le sage reste maître de soi-même. Et le cousin Raoul est un sage !... Vous demandez à voir lord Arthur, n'est-ce pas cousin ?

—Je désire effectivement être reçu par lui.

—Dans un instant, il sera tout à vous. Il m'envoie pour vous prier de prendre patience. Encore quelques minutes, et il vous accueillera à bras ouverts. Tenez-le pour certain.

Il y avait quelque chose de tellement railleur dans ces paroles, qu'elles éveillèrent l'attention de M. de Blignac.

Cependant, tout en conduisant celui-ci dans un des salons d'attente du rez-de-chaussée, sir Joë continuait :

—Par exemple, si vous êtes un sage, on ne peut en dire autant de notre incandescent parent. Il est rajenni de vingt ans, ce cher lord. Il ne vole pas, il plane ; il ne brûle pas, il flambe !... on ne peut pas l'arracher du septième ciel.

M. de Blignac ne répondait rien à tout ce persiflage, qu'il trouvait d'ailleurs du dernier inconvenant. Mais sir Joë se grisait de ses paroles.

Au fond un observateur attentif eût pu reconnaître dans cette phraséologie sans queue ni tête, dans ces plaisanteries qui s'empilaient les unes au bout des autres, un énervement âpre, quelque chose comme une douleur contenue et profonde.

Enfin, le valet de chambre de lord Richemond, l'impénétrable Dick, apparut, marchant discrètement sur la pointe du pied, annonçant que son maître attendait M. de Blignac.

Raoul une fois annoncé, pénétra dans un petit salon où lord Richemond se trouvait en tête à tête avec sa fiancée.

Lord Arthur était assis dans un fauteuil profond. A quelques pas de lui, sur un pouf, les deux coudes appuyés sur les genoux, Grâce Hautrope se tenait la tête en arrêt.

Le regard qu'elle lança à M. de Blignac, dès son entrée, fut tellement noir, tellement perfide, il renfermait un tel éclair de triom-

phe et de vengeance satisfaite, que Raoul se mit aussitôt sur ses gardes.

—Elle a dû commettre une nouvelle infamie, se dit-il.

Faisant appel à tout son sang-froid, il s'était avancé jusqu'au milieu de la pièce, saluant respectueusement lord Arthur; instinctivement, il lui tendit la main.

Lord Richemond ne vit sans doute pas ce dernier mouvement, car sa main demeura inerte à la place qu'elle occupait.

Il n'avait répondu au salut de son neveu que par une légère inclination de tête.

Grâce tenait toujours ses yeux fixés sur M. de Blignac.

D'ordinaire, lord Arthur appelait ce dernier par son prénom.

En prenant la parole, dans cette circonstance, il lui donna cérémonieusement le titre de « Monsieur. »

Le jeune homme en fut horriblement froissé, de même que cet accueil glacial qu'accompagnaient de véritables insultes.

—Monsieur, commença donc lord Richemond, j'ai appris tout à l'heure par mon neveu, sir Joë Egerton,—il insista sur le mot *neveu*, pour bien faire comprendre à Raoul qu'il ne le comptait plus comme faisant partie de la famille,—j'ai appris tout à l'heure par sir Joë Egerton que vous vous présentiez chez moi.

Ce début était effrayant.

Les yeux de lord Arthur s'animaient à mesure qu'il parlait, et son teint était devenu très pâle.

—Mon oncle, essaya de répondre M. de Blignac, je ne m'attendais pas à un semblable accueil, et je n'ai rien fait pour le mériter.

—Vous croyez ?...

Et le vieux gentilhomme, fronçant les sourcils, fixa impérieusement son neveu.

Il reprit après un silence :

Laissez-moi continuer, je vous prie. J'ai donc été prévenu de votre présence chez moi. Et tout d'abord vous avez demandé à être reçu chez lady Hautrope. Dès lors, je savais, ou du moins je croyais savoir le but de votre visite. Il était tout naturel que l'hostilité déclarée de lady Hautrope, dans cette circonstance, trouvât en vous un allié et un appui.

—Mais mon oncle...

—Ne m'appellez pas ainsi ; appelez-moi monsieur, ainsi que je le fais à votre égard.

S'armant de patience, au prix d'un effort surhumain, car il sentait une colère violente lui monter à la gorge, M. de Blignac demeura calme.

Lord Richemond poursuivit :

—Mais, je l'avoue, j'ai été surpris d'apprendre qu'après être sorti des appartements de lady Hautrope, vous manifestiez le désir d'être reçu de moi. Mon étonnement ne connut plus de bornes...

En prononçant ces derniers mots, lord Arthur plissa les lèvres en leur donnant une méprisante expression.

—Mais cependant, monsieur, je devais ce me semble me rendre auprès de vous sitôt que m'était connue la nouvelle de votre mariage.

Vous avez jugé à propos de ne point m'en faire part. L'annonce m'en est parvenue par la voix des journaux, néanmoins...

—Je n'avais aucune nouvelle à vous apprendre, car tout lien de parenté est brisé entre nous.

M. de Blignac se mordit les lèvres au sang pour ne point livrer passage à l'émportement qui le gagnait.

—Mon oncle, reprit-il d'une voix forte en donnant malgré lui au vieillard son titre de parenté, voulez-vous m'apprendre ce qui me vaut une telle déchéance? On ne condamne pas un honnête homme sans l'entendre. De quoi m'accusez-vous? Quel crime ai-je donc commis! En quoi suis je devenu indigne?

Lord Arthur s'était levé.

Il allait répondre avec violence. Déjà sa main droite se levait menaçante, lorsque Grâce Hautrope l'arrêta d'un geste.

—Mon cher lord, dit elle d'une voix chargée de tendre conciliation, vous m'avez promis d'être calme, et voici que vous cessez de vous contenir. Je dois vous rappeler cette promesse. Une explication est nécessaire, je le reconnais, mais quelque douloureuse qu'elle puisse être, vous ne devez point oublier ce que vous m'avez formellement promis.

—C'est vrai, ma chère Grâce, répliqua-t-il, vous avez raison. Pareille chose ne m'arrivera plus.

S'adressant de nouveau directement à Raoul :

—Monsieur, lui dit-il en reprenant son imperturbable dédain, vous ai-je manqué en quoi que ce soit? N'ai-je pas été pour vous, dans toutes les relations que nous avons eues ensemble, un bon parent? Ne vous ai je pas témoigné une affection sérieuse, profonde? Je vous prie de me répondre d'un mot.

—Si, mon oncle, répliqua Raoul avec une émotion, qui finit par se faire jour. Vous m'avez aimé avec une tendresse qui m'était bien précieuse, et, par ce que j'ai de plus sacré, je vous jure que vous n'avez pas eu affaire à un ingrat.

—C'est vrai, fit lord Arthur avec un sourire méprisant, et je sais même de quelle façon vous entendiez me témoigner votre reconnaissance.

Une sueur froide perla aux tempes de Raoul !...

Il commençait à comprendre l'épouvantable vérité.

—Monsieur, continua lord Richemond, j'arrêterai d'un mot cette affreuse comédie, dont si longtemps j'ai pu être la dupe :

—Je sais tout.

M. de Blignac comprenait vaguement le sens de ces terribles paroles.

Pour la seconde fois, son oncle l'accusait d'avoir voulu commettre un épouvantable crime. D'abord, ce n'avait été qu'une pensée fugitive, une lueur que lord Arthur avait repoussée avec mépris.

Maintenant, c'était hautement qu'il la formulait.

Raoul était devenu d'une pâleur mortelle.

Son indignation l'étouffait.

Il se demandait si réellement, en face de ce frère de sa mère, qui

l'accusait nettement ! lui ! un Blignac ! d'être un assassin, sa raison n'allait pas l'abandonner.

Et Grâce, d'un regard froid, suivait avec délices cette rage impuissante.

Elle triomphait.

Oh ! à cette heure, elle était bien certaine qu'il n'avait pas en sa possession la terrible lettre. Plus de preuve à fournir, plus de moyen de se défendre.

Lord Arthur, dont l'exaltation allait croissant, continuait :

— Oui, monsieur, je sais tout ! Je sais que, jouant une comédie indigne, spéculant sur la confiance entière que j'étais assez sot, assez inepte pour avoir en vous, vous avez essayé de m'empoisonner !...

Savez-vous ce qui me retient?... Savez-vous ce qui m'empêche d'ouvrir les portes toutes grandes, d'appeler ici mes domestiques, la foule, la justice et de vous désigner du doigt, de vous accuser en criant : Voyez cet homme, je l'ai aimé comme mon fils, je lui ai prodigué toute mon affection, tous mes soins, et c'est un empoisonneur ! Il a essayé de m'assassiner !... C'est que votre mère... portait mon nom !

Lord Richemond s'était levé, menaçant, terrible, mais ce dernier mot, il le prononça en bégayant, tandis qu'il retombait sans forces dans son fauteuil.

D'un geste convulsif il essayait de dénouer sa cravate qui l'étranglait.

Grâce s'était lancée à son secours.

— Calmez-vous ! calmez-vous ! faisait-elle d'une voix suppliante, en étanchant de son mouchoir les gouttes de sueur qui perlaient sur le front du vieux gentilhomme ! Calmez-vous ! Est-ce donc cela que vous m'avez promis ! Par pitié pour moi, modérez-vous ! je vous en conjure. Vous allez vous faire du mal. Je vous ordonne de vous calmer, pour l'amour de moi !...

Tout cela était prononcé avec un art exquis, un semblant de vérité inimitable.

Au son de cette voix charmeresse, lord Arthur respira fortement, passa sa main sur son front humide, et reprit possession de lui-même.

Grâce demeura penchée vers lui, lui abandonnant un de ses belles mains.

Pour Raoul, il était atterré. Le nom de sa mère, auquel lord Arthur avait fait allusion, venait de le frapper en plein cœur.

Ah ! Grâce mettait sa menace à exécution, elle lui portait un terrible coup ! Cet homme qu'il avait devant lui l'accusait.

Et sa parenté, ses cheveux blancs, le défendaient, le protégeaient, le mettaient hors de sa portée.

Mais à l'éclair triomphant que lui lança Mlle Hautrope, il ne fut pas maître de lui...

Il étendit la main à son tour vers elle, la menaçant !...

— Vous avez commis la plus épouvantable des infâmies ! lui dit-il d'un voix forte. Mais une heure de justice viendra. Je vous le jure !

Et ce jour là, milord !... acheva-t-il en se tournant du côté de son oncle, c'est vous qui me demanderez pardon.

—Taisez-vous, cria lord Arthur d'une voix tonnante. N'accusez pas cet ange qui voulait vous sauver !... qui a tout fait pour vous épargner cette honte. Elle ne m'a pas dit un mot. Mais j'ai tenu dans les mains cette preuve irrécusable de votre crime.

Lord Arthur disait vrai ; Grâce Hautrope, pour accuser son cousin, n'avait pas eu besoin de prononcer une parole.

Mais l'inférieure créature avait ourdi une trame dont l'adresse et la noirceur ne permettaient pas le doute au vieux gentilhomme. Voici de quelle façon les choses s'étaient passées.

Nous avons vu lord Richemond saisi et à la fois séduit par la voluptueuse apparition de Grâce, saluant son arrivée matinale à l'hôtel de l'avenue Friedland.

Mlle Hautrope, en se trouvant face à face avec lord Arthur, avait senti faiblir ses résolutions et ses projets de captation.

Mais la scène qui avait eu lieu dans les bois de Louveciennes la ramenait de force à sa détermination première.

Avant tout, il fallait se venger.

Pour tenir dans les mains cette vengeance, elle devait être immensément riche.

Et les millions de lord Richemond étaient seuls à sa portée.

Dès lors, elle avait commencé une attaque savante sur la personne et le cœur du vieux gentilhomme. Elle l'avait prié de l'accompagner à cheval au Bois, le matin, et, là dans ces allées ombrueuses, désertes à cette heure, sous ces feuilles et ces fleurs qui prédisposent si bien le cœur à l'abandon, elle lui avait laissé entrevoir qu'elle gardait un gros secret ! Un secret qui l'étouffait, la bonne et naïve créature. Que ce secret mourrait avec elle. Qu'en tous cas, lord Arthur serait le dernier à le savoir.

La curiosité du vieillard s'émut facilement.

Galantin raffiné, ardent et passionné, ainsi qu'il a été dit plus haut, malgré sa soixantaine, il ne fallut pas grands efforts à l'astueuse Grâce pour allumer dans ses veines une passion terrible.

Ce n'est pas le premier amour qui est à craindre, c'est le dernier.

Lambeau par lambeau, elle finit par se laisser arracher une partie de cet affreux secret qui devait mourir avec elle.

Elle avouait qu'elle n'avait refusé Raoul de Blignac que parce qu'un autre amour avait pris une autre place souveraine dans son âme.

Oh ! elle avait lutté ! Un amour incompréhensible ! presque contre nature... Elle ne ménageait pas ses paroles, trouvant à leur donner, par leur brutalité même, un air de vérité.

Oui, elle aimait d'un amour sans espoir. Et c'était pour elle un chagrin atroce. Jamais l'objet de cette passion irraisonnée ne saurait donc ce qu'il en était. D'abord, la personne était plus âgée qu'elle... elle pourrait se croire aimée par intérêt !... Et cette seule pensée !... Grâce ne la supporterait pas, elle se tuerait plutôt.

Bref, elle employa des moyens idiots, vieux comme le monde,

moyens usés, moyens finis, et cependant toujours des meilleurs, car ils s'attaquent à la plus féroce des bêtes, à la vanité humaine.

Lord Richemond n'était certainement pas un homme inintelligent. Mais il était faible de complexion amoureuse. L'idée d'avoir à lui, bien à lui, portant son nom, l'une des plus jolies femmes de Paris et de Londres, éclata dans son esprit comme une torpille et embrasa toutes les poudres que plusieurs jours de flirt suivi avec Grâce avaient amassées dans son cerveau.

Il finit par découvrir ce mirifique secret, et ce jour-là il se trouva l'homme le plus heureux de France et de Navarre.

Ce qui surprenait d'autant plus facilement sa bonne foi et l'empêchait de se mettre en garde contre la supercherie pourtant si grossière employée à son égard, c'était le changement survenu dans les allures de Grâce Hautrope.

Plus de colères, plus de violences, elle était sucre et tout miel, et lord Arthur jugeait que sir Cupido seul avait pu mater ainsi cette indomptée.

Bref, un soir, dans un petit salon donnant sur le parc de l'hôtel, où se sont passées déjà diverses scènes de ce récit, lord Arthur tomba à ses genoux en lui avouant qu'il l'adorait de son côté, qu'il était convaincu de son absolu désintéressement, d'autant que tous ses millions ne sauraient jamais payer le bonheur qu'un homme de son âge était sûr de trouver en obtenant sa main.

A cette déclaration, Grâce Hautrope fit l'accueil traditionnel. Ses yeux se voilèrent, les prunelles se cachant derrière ses longs cils, elle rougit et pâlit tour à tour, tandis qu'elle portait à ses paupières un mouchoir parfumé chargé d'essuyer des larmes qui ne brillaient que par leur absence.

Restait à accuser M. de Blignac.

Là, l'infâme calomnie parut à lord Arthur une chose toute naturelle et l'ingénue sembla n'y être pour rien.

Il a été dit que le petit salon où se tenait d'ordinaire Grâce Hautrope lui avait été abandonné en toute propriété par lord Arthur.

Des divans, un tout petit piano Pleyel, une bibliothèque tour-nante, un chevalet et une table à aquarelle faisaient de ce *buen retiro* une sorte de hal, d'atelier, où la belle créature passait seule la majeure partie de son temps.

Depuis quelques jours, Grâce Hautrope avait adjoint à cette cacophonie de meubles si divers, un élégant bonheur du jour où elle serrait sa correspondance. Sur la tablette en marqueterie, un buvard, et, en évidence, un assez volumineux registre relié en cuir de Russie, portant sur la première page, bien en évidence, un titre écrit en grosses lettres : « MON JOURNAL ! »

Comme tous les hommes de son âge, lord Richemond était jaloux. Non pas seulement jaloux de l'avenir qui ne lui appartenait pas encore, qui sans doute ne lui appartiendrait jamais longtemps, mais jaloux du présent, du passé surtout, car il lui semblait impossible qu'une créature de beauté aussi resplendissante n'eut pas été déjà aimée.

Et il avait demandé à Grâce la confession de ce passé redouta-

ble, il avait voulu savoir !... Tous pareils !... Elle lui avait fait tous les serments désirables en pareil cas, et pour plus de preuves, elle lui avait dit :

— Mon passé se résume en un seul mot : *Nothing* ! Et je vous permets de fouiller dans mes papiers, de décacheter mes lettres, de lire celles que je puis conserver.

Nageant en plein ciel, lord Arthur jura à son tour ses grands dieux que jamais il ne profiterait d'une permission semblable.

Mais, laissé seul, avec intention, dans le petit salon, tandis que sa flancée se faisait belle... pour lui, il s'était mis à passer en revue meubles et objets, les uns après les autres.

Et ce diable de registre, « *Mon Journal* » avec sa couleur rouge, avait attiré son attention.

Il l'avait pris puis reposé sur la tablette ; repris et regardé le titre flamboyant.

— Je ne le lirai pas, certes, s'était-il répété cent fois. Mais une seconde plus tard, le mystérieux registre était de nouveau entre ses mains, et il s'arrêtait encore devant la première page.

Bientôt l'envie de savoir devint tellement aiguë, qu'il se servit d'un argument tout spécieux. Il fit un compromis avec sa conscience.

— Puisqu'elle m'a promis de lire sa correspondance, je puis bien prendre connaissance de ses pensées intimes.

Est-il besoin de dire que le dit journal écrit et laissé à dessein en évidence, était bien fait pour aveugler lord Richmond et lui enlever jusqu'à la dernière lueur de son bon sens ?

Grâce, dans un style coloré et fortement imagé qui lui était propre, racontait tout d'abord les péripéties de ce surprenant amour qui s'emparait d'elle et la faisait se trouver la plus affligée des créatures, en face de l'engagement contracté à l'égard de Raoul de Blignac...

« — Il est brave, écrivait-elle de cette longue et élégante cursive qui dévore si promptement le papier ; il a tout pour plaire, et je ne l'aime pas !... Bien plus, lui qui passe pour un modèle de loyauté et d'honneur, je le trouve dissimulé et fourbe !... Cependant, un secret instinct me dit que je ne me trompe pas, et qu'il exerce l'être que j'aime le plus au monde !... Ah ! malheureuse ! qu'ai-je fait ? J'avoue donc que je l'aime !... Je me le cachais à moi-même !... Oui, je l'aime ! je l'adore !... Comment cet homme, qui a près du triple de mon âge s'est-il rendu maître de mon cœur !

Puis venaient de longues accusations diffuses et embrouillées sur la duplicité de Raoul, sur son hypocrisie si soigneusement cachée, qu'elle échappait aux yeux de tous !...

Enfin, elle abordait le récit de la terrible nuit... où elle avait voulu empoisonner lord Richmond, et racontait le crime à sa fantaisie en en chargeant M. de Blignac... « Mon cœur ne m'avait pas trompée !... mes pressentiments étaient justes ! Oh ! c'est ignoble ! C'est sous l'empire d'une indignation trop longtemps contenue que

j'écris ces lignes ! Ah ! le noble cœur ! Etre trompé ! Etre trahi par un pareil monstre !... je ne pouvais dormir !...

« On eut dit qu'un péril le menaçait !... Et c'était vrai, celui que j'aime, que j'aimerai toujours sans qu'il en sache rien, courait le plus imminent des dangers !... J'ai entendu un bruit vague qui a trouvé dans mon cœur un douloureux écho ! On eût dit d'un glas funèbre ! Je suis entrée ! Il était là, dans ce grand lit !... et auprès... tout auprès !... Raoul ! Et j'ai vu !... je l'ai vu !... versant le poison !... cherchant à empoisonner son bienfaiteur !... Oh ! qu'il ne se doute jamais !... Il en souffrirait trop !... lui ! le noble cœur qui l'aimait comme son fils !...

« N'est-ce pas une voie secrète qui le faisait déshériter Raoul ? N'est-ce pas d'instinct qu'il se décidait à lui enlever sa fortune et à la laisser à un fils de l'Angleterre, au lieu de l'abandonner à un Français ?

« — Je quitte Raoul !... quelle scène !... à quelles menaces effroyables ne s'est-il pas livré !... J'ai cru qu'il allait lever la main sur moi. Au milieu de cet abîme de crimes où je me débats, au milieu des tortures qu'endure mon cœur, en voyant trahi le plus noble des êtres par celui-là même qui aurait dû baisser la trace de ses pas, j'ai l'affreux égoïsme de l'avouer, je ressens un soulagement indicible !

« J'ai rompu avec Raoul !... Je ne l'épouserai point ! Grâce soient rendues au Créateur. Quand je pense que j'aurais pu devenir la femme de ce monstre ! Je suis libre !... Libre d'aimer au fond de mon âme celui qui ignorera toujours le culte dont il est l'objet. »

D'autres pages brûlantes suivaient encore. Mais lord Arthur ne les lisait plus. Il repassait vingt fois ces lignes accusatrices !

Oh ! Grâce avait bien visé le coup qu'elle portait !...

Il ne s'était pas trompé... La présence de Raoul, au milieu de la nuit, dans sa chambre, qui lui avait paru si fantastique, si insolite, qui l'avait fait l'accuser !... c'était donc vrai ?

Lord Richemond était faible, aveuglé, mais c'était un honnête homme ! La découverte de la tentative de crime commise par Raoul, lui causa un déchirement inexprimable !

— Le fils de sa sœur ! répétait-il, tandis qu'il essuyait de la main une larme qui coulait lentement sur sa joue.

Par la porte entrebâillée Grâce Hautrope épiait tout ce jeu de scène.

Elle crut le moment arrivé d'intervenir.

Brusquement elle pénétra dans le petit salon.

Lord Richemond n'avait pas eu le temps de remettre le petit registre à sa place habituelle !...

Il était pris en flagrant délit d'indiscrétion !

Grâce s'arrêta ! Une expression d'épouvante convulsa ses traits !

— Oh ! dit-elle, c'est indigne !... Vous avez lu !... vous avez tout lu !... Oh ! misérable que je suis ! Et moi qui voulais, au prix de mon sang !...

Inutile de retracer la fin de cette scène, il est des ignominies que la plume se refuse à décrire...

Comment après cela lord Arthur eût-il pu conserver un doute ?...

Tout concourait pour écraser son neveu sous le poids de cette accusation épouvantable !...

Et tandis que Raoul essayait de trouver un mot pour se disculper, le vieillard continuait :

— Je vous défends d'accuser cet ange !... C'est malgré cette adorable enfant que j'ai appris votre indignité.

Et M. de Blignac, à bout de forces, répétait une fois encore :

— Lord Richemond, l'heure de la justice sonnera !... Votre aveuglement cessera... Et ce jour-là... c'est vous qui me prierez de vous pardonner.

— Monsieur, répliqua lord Arthur, sortez ! Je vous chasse !... Je ne vous connais plus.

Raoul s'en alla désespéré.

La grosse tête de Joë Egerton l'épiait par-dessus la balustrade...

— Je crois, murmura l'affreux bossu, que ce cher cousin vient de passer un moment excessivement agréable !... Ce n'est pas l'instant de lui exprimer mes félicitations. Ce n'est pourtant point fini. Mes félicitations. Ce n'est pourtant point fini. Mes petits amis et moi nous allons nous charger de son bonheur !... Décidément, Grâce est la plus forte des créatures de son sexe... et au train dont il va... lord Arthur n'en aura point pour longtemps !... Ce qui fait qu'un certain bossu de notre connaissance, tout laid, tout difforme qu'il soit, pourrait bien être pair, marquis, landlord, et de plus l'heureux époux de la plus belle femme des trois royaumes !... All right !...

XIV

Il fallut toute la puissance de l'amour de Maya-Niama pour faire, non pas oublier, mais supporter cet affreux chagrin à M. de Blignac.

Raoul était revenu aux Charmes profondément désespéré. Cru infâme !... Et par le frère de sa mère !... Cette pensée le tympanisait et le rendait le plus malheureux des êtres.

Le regard de Niama fut un baume divin sur cette blessure.

La jeune fille vit bien que son cher aimé avait éprouvé un violent chagrin.

Elle se borna à l'interroger d'un regard.

— Oui, répondit-il, mais cette seule chose pouvait me consoler dans cette peine cruelle, c'est votre amour, ma chérie.

Quelques jours encore, et les papiers, les pièces nécessaires arrivaient de province. Il n'existait plus d'obstacles au mariage de Raoul.

Mme d'Alreimpe regrettait l'absence de son mari. Mais celui-ci ne pouvait abandonner l'Inde à cette époque, et il eût été trop dur de retarder de six ou huit mois le bonheur des deux jeunes gens.

Le mariage se ferait dans la petite église de Louveciennes. Quelques camarades de M. de Blignac, plusieurs amis faisant partie de la colonie créole, ce serait tout.

Il était entendu que quelques jours après son mariage, Raoul emmènerait sa femme en Italie. Un congé de six mois, qui ne devait courir que de six semaines plus tard, lui octroyait, de par la

libé
était
mar
d'He
Et
que
Ce
trou
Ce
Mme
créa
était
Lu
les n
Il
cinq
tine
De
d'eff
L'
prép
hôtes
avoi
heur
Au
ron
et un
mier
C'
la re
Au
sent
C'
—
une
tout
once
les f
Pour
ont
Et
le pr
Où
ne fi
Il
le no
D
d'oc
sant
tout

libéralité du ministre de la marine, une longue lune de miel. Il était question pour Mme d'Alreimpe, d'aller rejoindre les jeunes mariés à Naples trois mois plus tard, en compagnie de Nathalie et d'Henri.

Ensuite Raoul reprendrait la mer, mais en ce cas il était entendu que Maya-Niama ne quitterait point sa famille adoptive.

Cependant, il fallait s'occuper de la corbeille de Niama, de son trousseau.

Ce soin revenait de droit à Mme d'Alreimpe et à sa fille. Or, Mme d'Alreimpe était un type achevé de paresse et de nonchalance créoles. Un rien la fatiguait outre mesure. Tout déplacement lui était à charge.

Lui demander de se rendre plusieurs jours de suite à Paris courir les magasins et les étalages, eût été une cruauté réelle.

Il fut décidé que toute la famille quitterait les Charmes pendant cinq ou six jours et s'installeraient confortablement à l'Hôtel-Continental.

De là, Mme d'Alreimpe pouvait évoluer dans tout Paris sans trop d'efforts et sans trop de désagréments.

L'administration de l'hôtel prévenue, l'appartement retenu et préparé, les domestiques essentiels expédiés à l'avance, tous les hôtes des Charmes quittèrent la villa, après le dîner, pour ne pas avoir à subir la chaleur du jour, et arrivèrent à Paris vers les dix heures.

Au jour dit, sitôt le café servi, les gens amenèrent devant le perron un grand landau découvert, attelé de deux superbes carrossiers, et un dog cart dans les brancards duquel piaffait un trotteur de premier ordre.

C'était Henri d'Alreimpe qui conduisait le dog-cart pour éclairer la route.

Au moment où il allait mettre le pied sur le marchepied, il se sentit tiré par un pan de son veston.

C'était Brien

—Monsieur Henri, dit-il au jeune créole, veuillez bien me faire une petite place. Pas vrai? Faut pas que je laisse mon capitaine tout seul. Vous savez bien que, loin de lui, je ne me ferais pas une once de bon sang. Et je vous promets d'être convenable de toutes les façons. Vous allez dans une hôtel, que m'a dit mon capitaine. Pour *lorsse*, je renonce à Juliette et à d'autres petits agréments qui ont bien leur charme.

Et ce disant, bien à regret, Yves-Marie Brien envoyait promener le pruneau que, depuis le matin, il tenait à poste fixe.

Obligé de constater ces importants sacrifices, Henri d'Alreimpe ne fit point d'objection à la pétition du vieux matelot.

Il l'aimait beaucoup d'ailleurs, le vieux dur à cuire, ainsi qu'il le nommait dans ces moments de belle humeur.

Donnant l'ordre à son domestique qui devait ramener le dog-cart d'occuper le siège de derrière, il mit Brien à côté de lui; et, baissant les rênes, le trotteur partit à grandes allures, tandis que Brien, tout joyeux, disait au complaisant créole :

—Et puis, voyez-vous, monsieur Henri, je veux être là, parce que si des jaunes et des blancs veulent regarder de trop près de quelle couleur nous avons les yeux, ils trouveront le père Brien qui n'est pas trop moisi, et c'est pas pour dire, mais je suis convaincu que vous serez le premier à lui adresser votre compliment, lorsque vous l'aurez vu se patiner sous ses basses voiles.

Les derniers préparatifs terminés, Mme d'Alreimpe, poussant un profond soupir, se décida à monter en voiture.

—Ah ! chère petite, dit-elle à Niama, c'est bien pour toi que je quitte mes chères habitudes, c'est une bien grande preuve d'affection.

Les chevaux partaient, franchissant la grille et s'avancant au grand trot sous les allées feuillues du parc.

Nathalie était assise à côté de sa mère, tout auprès de Niama, Raoul occupait le siège de devant.

L'attelage semblait singulièrement surexcité ce soir-là. Selon le style consacré, le cocher en avait plein les mains. A chaque instant un cheval pointait, rompant son allure, mordant son mors, couvrant son poitrail d'écume.

—Mais qu'ont donc vos bêtes ? demanda Mme d'Alreimpe au cocher.

—Je ne sais pas, madame, les chevaux sont affolés. J'ai à tout moment peur qu'ils ne me gagnent la main et ne s'emballent. Ils ont cependant mangé et bu comme d'habitude. Je n'y comprends rien.

—Voulez-vous que nous retournions, madame, demanda Raoul, car lui-même commençait à concevoir une secrète inquiétude.

Mme d'Alreimpe hésita pendant l'espace de quelques secondes.

—C'est impossible, répondit-elle, Henri qui nous devance à la station serait trop inquiet. Continuez, Joseph ; seulement allez aussi doucement que possible ! Je n'y comprends rien, deux bêtes si sages, d'ordinaire !

A cet instant on arrivait à la hauteur qui domine la Seine et toutes les pentes qui dévalent jusqu'à Port-Marly.

La route serpente en faisant diverses courbes ; et le danger serait terrible si un cheval emporté ne suivait pas les sinuosités du chemin. Il se précipiterait du haut des roches et se broierait cent fois avant d'arriver à la berge.

La nuit était venue, les voyageurs apercevaient les lumières de Port-Marly.

Tout à coup des détonations partirent à droite et à gauche dans le taillis bordant la route. Des fusées, des feux de bengale s'allumaient avec de violents éclats.

Les chevaux se dressèrent en poussant un renâlement d'effroi, le cocher, impuissant à les maintenir, fut précipité à bas de son siège et l'attelage emporté roula comme un torrent sans entraves le long de la corniche avec des heurts et des chocs terrifiants.

M. de Blignac se cramponnait, gagnait le siège de devant, à la place d'où le malheureux cocher venait d'être jeté sur la route, et essayait de ressaisir les guides des chevaux.

Vains efforts, elles leur battaient les flancs.

Niama n'avait pas dit un mot pour le retenir. Elle avait pris les mains de Mme d'Alreimpe, plus morte que vive.

Nathalie, affolée elle-même, répétait seulement : « Oh ! mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! »

Raoul voyant la course des bêtes furieuses et affolées augmenter encore de vitesse, tenta un effort désespéré.

Il s'élança à corps perdu, essayant de sauter en selle sur le porteur. Mais bien qu'il eût calculé avec précision le bond qu'il était obligé de faire, la bête détacha une ruade telle qu'elle l'envoya rouler sur la route.

Il se releva tout meurtri, les mains ensanglantées, courant éperdu après le landau dont il apercevait les lanternes qui zigzaguaient, pareilles à un homme ivre.

Dans une seule étreinte, recommandant leurs âmes à Dieu, Mme d'Alreimpe enlaçait ses deux filles.

Elle comprenait que toutes les trois elles étaient perdues sans ressource.

Les chevaux aveuglés filaient droit.

Quelques instants encore et ils arrivaient à la crête, la route faisant à cet endroit un coude aigu.

Là, tout l'attelage devait se précipiter dans le vide et se brayer sur les roches.

Une main nerveuse saisit les chevaux par le mors.

Un homme surveillait l'arrivée de la voiture depuis quelques instants.

Il avait entendu les détonations et ses lèvres avaient murmuré un blasphème sans nom.

Alors il avait retroussé ses manches.

Il s'était arc-bouté sur ses jarrets, et bondissant comme lancé par un puissant ressort, il s'accrochait au mors, aux gourmettes, tordant les naseaux du porteur.

Les deux chevaux, saisis et arrêtés au milieu de leur élan, se cabrèrent et s'abattirent, tandis que la flèche et le timon craquant sur place obligeaient la voiture à verser.

Les trois malheureuses femmes gisaient sur la route.

Par bonheur, elles avaient plus de peur que de mal. Quelques contusions sans gravité. Seule Niama demeurait sans connaissance, sa tête avait porté contre un tronc d'arbre.

L'inconnu s'était avancé vers elle et la tenait dans ses bras avec une précaution infinie.

Des mots inarticulés sortaient de ses lèvres, tandis que sa poitrine s'échappait un véritable râle.

Celui qui venait d'accomplir cet acte d'audace extrême et de vigueur superbe était cependant un vieillard.

Il était mis comme un bûcheron, vêtu d'une blouse, le visage dissimulé sous un large chapeau de feutre.

Tout bas, il semblait parler à Niama avec une intonation suppliante et douloureuse. Mme d'Alreimpe et Nathalie remerciaient

avec des larmes dans la voix l'homme qui s'était dévoué pour les arracher à une mort affreuse.

Mais il ne s'occupait que de Niama, il ne leur répondait pas.

Un cri partit dans la nuit, et le bruit d'une course effrénée se fit entendre.

C'était M. de Blignac qui arrivait fou de douleur et d'angoisse.

L'étranger avait déposé la jeune fille sur le bord du talus de la route.

Mme d'Alreimpe et Nathalie l'entouraient.

Elle ouvrit les yeux et au prix d'un effort put prononcer une parole.

—Raoul ! dit-elle ! je vis, mon bien-aimé, ce n'est rien !

—Oh ! l'ingrate, s'écria Mme d'Alreimpe en riant et pleurant à la fois, oh ! l'ingrate ! son premier mot a été pour lui.

Nathalie et elle couvraient la jeune fille de caresses, M. de Blignac se taisait, les battements de son cœur l'empêchaient de parler.

Quant à Niama, elle répétait :

—Ce n'est rien ! Je n'ai rien ! Je ne souffre pas. Une simple meurtrissure, et je me suis évanouie comme une sotte...

Et, grâce à son énergie, elle put se remettre sur pied.

Alors on s'occupa du sauveur, pour lui prodiguer les remerciements qui lui étaient bien dus.

Il avait disparu.

Le pauvre cocher descendait enfin à son tour, clopin clopant, la pente rapide.

Il n'avait eu, lui aussi, que des contusions sans trop de gravité.

En somme, rien de grave en comparaison de ce qui pouvait avoir lieu.

Enfin, M. de Blignac put enfourcher un cheval et aller chercher du secours à Port Marly. Il ramena Henri et Brien dans le dog-cart. Une autre voiture arrivait quelques instants plus tard sur le lieu de l'accident.

Tout se réduisait fort heureusement à une voiture brisée.

On revint aux Charmes, Mme d'Alreimpe poussant des litanies d'imprécations contre les voyages à Paris.

Et alors, dans le salon, où l'on s'occupait de bassiner les tempes de Niama avec des lotions d'arnica, la jeune fille s'approcha de M. de Blignac et lui dit :

—Raoul, il faut que je vous dise un secret qui me bouleverse plus encore que tout ce qui s'est passé jusqu'à ce jour.

M. de Blignac s'était tu.

Quel nouveau malheur allait-il apprendre ?

Niama avait mis un doigt sur ses lèvres pour lui recommander le silence.

Après ce qui venait de se passer, il était inutile d'effrayer Mme d'Alreimpe et Nathalie, ou d'éveiller l'attention d'Henri.

Niama attendit donc que sa mère adoptive fût remontée dans sa chambre.

Mme d'Alreimpe était brisée de la secousse physique et morale qu'elle venait de subir.

Elle allait porter plainte, se croyant victime d'une méchanceté rurale, d'une perfidie plaisante exécutée par de mauvais garnements, qui avaient jugé à propos de tirer un feu d'artifice champêtre juste au moment où le landau arrivait à la crête de la corniche.

Elle venait de quitter avec sa fille le salon où les hôtes des Charmes étaient réunis, lorsque Henri y pénétra à son tour.

Son visage était soucieux et portait l'empreinte d'une préoccupation pénible.

Il tenait sa main droite fermée.

—Je suis heureux que ma mère et ma sœur soient retirées dans leurs appartements, dit-il en s'adressant à la fois à Niama et à M. de Blignac, car j'ai une grande communication à vous faire.

Ouvrant alors sa main droite et en montrant le contenu à Raoul :

—Tenez, fit-il, voyez-vous ces grains ronds ?

—Oui, répliqua M. de Blignac, se demandant où son ami voulait en venir, en lui désignant quelques petits pois imperceptibles qui ressemblaient fort au chènevis avec lequel on nourrit d'ordinaire les oiseaux.

Mais je ne vois pas, poursuivit Raoul, en quoi ces grains peuvent nous intéresser.

—Je vais vous le dire, répéta le jeune créole. Ma mère m'a expliqué que l'attelage du landau avait des allures étranges, même avant d'arriver au sommet de la côte, où les pétards l'ont fait s'emporter. Les chevaux s'enlevaient, pointaient, paraît-il, le cocher en avait plein les mains et pouvait à peine les tenir.

—C'est très exact les chevaux semblaient affolés.

—J'ai questionné le cocher qui me semble de bonne foi. Il ne comprend rien à l'accident. Ce sont de bonnes bêtes que celles dont se sert habituellement ma mère, elles sont allantes et vives, mais très sages, très bien mises et nullement ombrageuses. Or je viens d'aller à l'écurie. J'ai regardé attentivement dans les mangeoires et j'y ai trouvé ces graines que je vous présente. Il en restait quelques-unes dans le coin d'une auge. Or, c'est de la graine de chanvre. Les chevaux en sont très friands ; mais la graine de chanvre les affole et les rend furieux. Le procédé est bien connu, on l'emploie assez dans les foires de Normandie et de Bretagne. Les chevaux ont l'air pimpant et trottent à tout casser ; d'autres brisent tout. On a donc affolé nos chevaux avec cette graine ; donc, l'accident était préparé, et ce n'est pas, comme le croit ma pauvre mère, un feu d'artifice d'occasion tiré par de mauvais plaisants stupides. Mieux vaut, d'ailleurs, qu'elle conserve cette illusion, car elle recommencerait à vivre au milieu des transes qu'elle a déjà subies.

—Evidemment, répliqua M. de Blignac, c'est un accident préparé, comme tous ceux auxquels nous avons déjà échappé.

Henri d'Alreimpe releva la tête d'un air de défi.

—Les lâches ! gronda-t-il, les bandits !... Ah ! ces Hindous !... quelle race ! race de thaugs ! race d'étrangleurs ! Mais quelle rage de ne pouvoir en tenir un et le pendre comme tous méritent de l'être. Alors, nous avons commis une véritable sottise en croyant un seul instant que ces misérables renonçaient à la lutte. Eh bien,

la guerre ! La guerre, soit ! La guerre des jungles aux portes de Paris !... Maintenant, continua-t-il, qui a fait le coup ici ! Je ne puis soupçonner le cocher. Il n'est pas assez bête pour donner de la graine de chanvre à ses chevaux, car c'est un jeu, il le sait, à se faire broyer la tête. Qui alors ? Un groom, un valet de chambre ? Il y a une demi-douzaine de domestiques ici. Il faut donc faire maison nette et renvoyer tout le monde ?...

Maya-Niama s'était levée, et prenant les mains d'Henri dans les siennes :

—Ne renvoyez personne, dit-elle, avec une profonde tristesse ! mais laissez-moi partir.

C'est moi qui vous ai fait courir ces incessants dangers ! c'est moi qui mets à tout instant vos existences en péril. Une fois que je ne serai plus là, personne n'aura plus de raisons pour vous en vouloir...

Une exclamation indignée s'échappa de la poitrine du jeune homme.

—Vous abandonner, Niama, vous laisser partir !... Et c'est vous chère petite sœur, qui prononcez de semblables paroles !... vous ! Niama ! notre bien-aimée à tous ! Mais que serions nous donc si nous acceptions une proposition semblable !... Tenez, Niama ! regardez Raoul !... Il n'a pas recouvré l'usage de la parole. Mais est-ce que vous ce n'est pas nous ?... Est-ce que des années de tendresse n'ont pas créé entre nous des liens aussi solides, aussi durables que les liens du sang ? Nous quitter ! Non ! Mais, ma parole d'honneur, il n'y a que vous pour avoir des idées semblables.

L'enfant secouait tristement sa jolie tête :

—Mais votre mère ! votre sœur !... ai-je le droit de les tenir sous le coup de dangers constants !... Songez donc !... votre père !... mon bienfaiteur !...

—Si mon père était là, répliqua vivement le jeune créole, il ne prononcerait pas d'autres paroles que les miennes, une autre pensée, si furtive qu'elle pût être, ne lui viendrait même pas. Nous sommes unis, Niama ! restons unis ! Mon père renierait son fils comme un lâche, s'il vous laissait partir. A aucun des siens, dans cette circonstance, il ne pardonnerait un instant de faiblesse. Et celui qui touchera à l'un de nous, aura tous les autres en face de lui ! N'est-ce pas Raoul ? n'est-ce pas... mon frère ?

Ah ! quelle chaleureuse étreinte ils échangèrent, comme le cœur de ces vaillants, de ces forts, battait bien à l'unisson !

D'une main frémissante, Niama essuya ses yeux où brillaient des larmes.

—Merci, merci, mes aimés ! Merci ! Vous ne voulez pas abandonner celle qui vous aime tant !... Dieu vous bénira et vous permettra d'échapper aux lâches embûches !... Oh ! oui, que Dieu vous garde !... Qu'il me prenne plus tôt !...

Cette fois Raoul n'y put tenir :

—Eh bien ! et moi... dit-il, et moi, que ferai-je ? Que deviendrai-je ? si vous n'êtes plus là ; croyez-vous que je veuille y rester ? Ne m'aimez-vous donc plus, Niama ?

—Ne
que ce
Mais a
n'est p
aime !

—Ou
ble ! Il
vous a
ciennes
mais to
menan
mais vo
je sera
verrais

Brav
—Pa
mal gr
l'avis d
La je
condes.

—He
que j'a
voulais
grave e
sœur e
Henri,
moi et
trompe
d'un se

—Qu
C'éta
—Po

intime,
paroles
de ma
et j'éta
En fer
celant.

Il se
c'étaie
scènes
renouv

Rien
de mo
traces

Je n'
tenda
mots s
jeune
Que

—Ne plus vous aimer, s'écria-t-elle avec véhémence, oh ! tant que ce cœur vivra, il battra pour vous, vous y régnerez en maître. Mais aussi, en prononçant ces paroles, elle se tordait les mains, ce n'est pas vivre que de craindre à tout instant pour ceux qu'on aime !

—Oui, répliqua Henri, j'en conviens ; la situation n'est pas tenable ! Il faut en sortir coûte que coûte. Mais, dans quelques jours, vous allez être la femme de Raoul. Nous quitterons alors Louve-ciennes, non pas séparément, comme il en était question d'abord, mais tous ensemble. Chevaux vendus, domestiques congédiés, n'emmenant personne avec nous. Votre lune de miel y perdra peut-être, mais votre bien-être y gagnera. Et au moins, en étant à vos côtés, je serai tranquille. Car autrement, je ne dormirais point, je vous verrais constamment engloutis dans quelque catastrophe.

Brave cœur ! répondit M. de Blignac.

—Pas plus brave que vous, mon cher Raoul. Mais enfin, bon gré, mal gré, je le répète, il faut sortir de cette impasse, car je suis de l'avis de Niama, ce n'est pas vivre...

La jeune fille parut se recueillir durant l'espace de quelques secondes. Puis prenant une détermination :

—Henri, mon frère, j'ai arrêté tout à l'heure Raoul pour lui dire que j'avais une communication importante à lui adresser. Je ne voulais parler qu'à lui seul, car ce que j'ai à exprimer est tellement grave qu'il était inutile d'inspirer de nouvelles angoisses à votre sœur et à votre mère. Après vos nobles paroles, mon bien-aimé Henri, je me reprochais d'avoir un secret pour vous. Donc, écoutez-moi et jugez, vous et Raoul, car je suis certaine que je ne me trompe point et que je n'ai été le jouet ni d'une hallucination ni d'un songe.

—Qu'y a-t-il encore ? murmura Henri.

C'était la question que s'était posée à lui-même M. de Blignac.

—Pour bien vous exposer ce qui est pour moi une conviction intime, commença la jeune fille d'une voix lente, pesant toutes ses paroles et en méditant toute la portée, il me faut revenir aux années de ma première enfance. Ma vie avait coûté la sienne à ma mère, et j'étais la bien-aimée, la préférée de mon père, le rajah de Dhorali. En fermant les yeux, je vois encore sa tête bronzée, ses yeux étincelant, son air noble et fier.

Il se penchait sur mon berceau, m'enlevait dans ses bras, et alors c'étaient des caresses sans fin, des rires fous, inextinguibles. Et ces scènes de tendresse et d'amour duraient de longues heures et se renouvelaient chaque jour.

Rien d'étonnant dès lors que les traits, la voix et toute la personne de mon père aient laissé dans mon esprit et dans mon cœur des traces ineffaçables.

Je n'ai qu'à fermer les yeux pour le revoir tel que jadis. J'entends toujours sa voix bourdonner à mon oreille, me répétant ces mots si doux, ces caresses parlées qui faisaient si bien palpiter ma jeune âme, comme un oiseau qui bat des ailes.

Que de fois n'ai-je pas passé des nuits entières à le pleurer, à l'ap-

peler !... Pauvre père ! Q'étais-il devenu dans cette épouvantable catastrophe ?

On m'affirmait qu'il était tombé, face à l'ennemi à la tête des siens !...

Aujourd'hui que je comprends bien des choses qui n'étaient point perceptibles alors pour ma jeune imagination, je ne saurais lui en vouloir d'avoir subi le joug de certains prêtres, certains brahmes, qui avaient sans doute promis le triomphe, la victoire, s'il vouait sa fille au culte sacré de Brahma.

Les radjpouts, tous les princes de l'Inde sont encore soumis à leurs *gourous*.

Donc, je n'ai dans le cœur aucune acrimonie contre ce pauvre père. Il a cru agir pour mon bien en me consacrant à un culte dont Dieu dans sa bonté, en m'éclairant de ses divines lumières et en faisant de moi une chrétienne, m'a fait comprendre l'inanité et l'enfantillage, tout en sachant combien de millions d'hommes y demeurent fanatiquement attachés.

Mon père s'était donc fait tuer à la tête de ses troupes. Voilà ce que l'on me répétait.

Les Anglais même en étaient convaincus.

Et parfois, cependant, il me venait des espérances étranges !

« Non, mon père n'est pas mort, me disais-je !...

« Il vit ! Loin de moi ! Malheureux ! Méprisé de tous ! Exilé, dépossédé, misérable !... Mais dans le fond de son cœur, il a gardé la tendresse passionnée qu'il portait à sa fille !... Une pensée lui reste : sa fille ! Maya-Niama !... La *Perle Jaune*, comme il l'appelait lui-même, car les Français, en me donnant ce surnom, se sont rencontrés sans le savoir avec celui qui, le premier, m'avait ainsi baptisée. »

Où était-il ? Mes yeux, auxquels mon cœur donnait la vue, ne savaient trouver cette place ! mais je vivais avec cette certitude morale. Mon père existait !... Je le sentais, je le devinais ! Il m'aimait toujours, il ne pensait qu'à moi !... Aujourd'hui !... ce qui n'était qu'un sentiment vague est devenu une certitude.

Mon père vit !... J'en suis convaincue.

Je puis vous dire plus.

J'en ai la preuve.

Et elle ajouta, les yeux baissés, avec une fermeté profonde :

Ce soir même.

Henri d'Alreimpe et M. de Blignac s'étaient regardés tandis que Maya-Niama prononçait ces dernières paroles.

Elle ne les voyait point, tenant ses yeux baissés, et cependant elle eut conscience d'un coup d'œil échangé et de tout ce qu'il renfermait d'interrogations sur elle, car elle leur dit très doucement :

— Oh ! je ne suis pas folle ! La commotion de ce soir, les précédentes, les angoisses au milieu desquelles je vis n'ont point troublé mon cerveau.

Et comme les deux jeunes gens se taisaient, elle continua :

— Je vais vous dire tout ce que je crois. Je suis certaine que si

nous r
Louve

Cett
tation.

—N

La j

—L

aurai

halluc

M. d

Ils d

La j

—A

cheva

croya

buisso

l'attela

trone

cru q

souffr

Mou

Je r

Une

la plac

mon

échap

Mais

veux,

tait u

être j

Et c

rayon

Oh

berce

revus

En

à mor

—C

jours

soient

protèg

d'un

mena

mes

ton p

ceux

jusqu

Ce

Mon

nous ne sommes pas tous à cette heure broyés au bas des roches de Louveciennes, c'est à mon père que nous le devons.

Cette assertion était trop forte pour ne pas soulever une protestation.

—Niama ! ma bien-aimée, s'écria M. de Blignac.

La jeune fille étendit la main.

—Laissez-moi achever, Raoul, dit-elle, et ensuite, lorsque je vous aurai tout raconté, vous me direz vous-mêmes si je suis victime d'une hallucination ou d'un rêve.

M. de Blignac et Henri s'inclinèrent.

Ils étaient en proie à une émotion violente.

La jeune fille continua :

—Au moment où la voiture, emportée par le galop furieux des chevaux, allait être précipitée au bas des rochers, alors que je vous croyais gisant inanimé sur la route, un homme s'est élancé d'un buisson et, au péril de ses jours, a maintenu d'un poignet de fer l'attelage furieux !... La voiture versait : j'étais lancée contre le tronc d'un chêne !... Un voile de sang passa devant mes yeux, j'ai cru que la mort venait !... Et pire cent fois que la douleur, une souffrance aiguë me déchira le cœur.

Mourir loin de vous, Raoul !... Ailleurs que dans vos bras !...

Je me réveillai !

Une main, avec une douceur infinie, s'appuyait sur mon front, à la place de la meurtrissure ! Je me trouvais dans un état de torpeur, mon corps demeurerait inerte, il m'eût été impossible, même pour échapper au plus violent des périls, de faire un mouvement.

Mais cette pression, cette main qui passait et repassait sur mes cheveux, me causait une ineffable joie. C'était une ineffable joie. C'était une caresse chaste entre toutes ; ah ! vous n'avez point à en être jaloux, Raoul, non plus que du bonheur que j'ai ressenti.

Et dans l'ombre, je voyais luire deux regards étincelants dont les rayons pénétraient jusqu'à mon âme.

Oh ! je les reconnaissais ses yeux ! Que de fois penchés, sur mon berceau, je les avais vus dans mon enfance ! que de fois je les avais revus dans mes rêves !

En même temps une voix à la fois vibrante et éteinte murmura à mon oreille :

—Chère enfant ! tu souffres ! tu as été frappée !... Au péril de mes jours je n'ai pu empêcher ta chute !... Mais ce n'est rien. Grâce soient rendues à la trinité sainte de Brahma ! Les trois divinités te protègent ? Que bénis soient nos dieux !... Ce n'est que la douleur d'un instant ! Pauvre chère créature !... De plus grands dangers te menacent !... Et des âtres implacables te poursuivent !... Il sont mes maîtres !... Ils sont les tiens !... Mais si bas, si déchu que soit ton père, il veille sur toi, ma bien-aimée ! et avant d'avoir la vie de ceux qui te sont chers, ils auront la mienne. Ah ! oui ! ma chérie, jusqu'à mon dernier souffle je vous défendrai, eux et toi !

Ces paroles, termina la jeune fille, mon oreille les entend encore !... Mon cœur les a retenues !... Henri ! Raoul !... mon père vit ! Je vous

le répète !... Il est malheureux ! Il est misérable !... Il est peut-être déchu de sa caste !... Mais il veille sur nous !...

Maya-Niama avait parlé avec une conviction tellement profonde qu'elle n'avait pas soulevé l'ombre d'un doute dans l'esprit de ses deux auditeurs.

Quelque fantastique que fut l'apparition du rajah de Dhorali arrivant à trois lieues de Paris pour sauver sa fille, Henri et Raoul s'inclinèrent devant la fermeté des déclarations de Maya-Niama.

Tous les deux, ils connaissaient la patience infatigable des Hindous, et la ténacité sans mollesse, sans relâche, qui résiste pendant toute une existence et fait partie intégrante de la vie elle-même.

Puis, le premier moment passé, ils se demandèrent en se regardant si Maya-Niama était dans le vrai !... si elle n'était pas la proie d'une vision chimérique.

On croit si aisément ce qu'on désire, a dit Bacon.

Tout arrive ! c'est le mot de M. de Talleyrand.

Les deux jeunes gens, quelque invraisemblable qu'elle pût être, admirent donc la possibilité de la résurrection du rajah de Dhorali.

Mais Henri résuma d'un mot la conclusion qu'il fallait tirer, au point de vue pratique, de la révélation de Maya-Niama.

— Ma chère petite sœur, fit-il, votre père veille sur nous !... Vous êtes convaincue qu'il existe encore et que c'est lui cet individu vêtu à l'européenne que j'ai aperçu à la lueur des lanternes du landau et à celle des étoiles. C'est possible, et je ne voudrais vous causer aucun chagrin en doutant de vos paroles. Mais ne comptons que sur nous. N'ayons ni un instant d'oubli, ni une seconde de faiblesse. Ah ! si nous pouvions le retrouver un jour ! ce qu'à Dieu plaise !... Raoul et moi, vous pouvez en être certaine, nous ne serons pas des derniers à lui exprimer notre reconnaissance.

C'était d'une façon entière l'avis de M. de Blignac, qui donna à Henri son complet assentiment.

Après ce qui s'est passé ce soir, reprit le jeune créole, ma mère consentira parfaitement à secouer sa nonchalance habituelle et à partir demain, ou après-demain matin au plus tard, pour Paris. A l'hôtel, je crois que nous n'avons rien à craindre. Nous vivrons deux ou trois jours au restaurant, et nos estimables ennemis ne viendront pas nous jeter du poison dans nos verres ou dans nos assiettes. Une fois mariés, ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure, nous partirons tous pour une destination inconnue, et c'est bien le diable, si ceux qui nous poursuivent ne perdent pas notre trace. Surtout, ne désespérons pas ! Et que Niama ne revienne jamais à ses propositions insensées, qui consistent à nous planter là, sous prétexte que sa personne nous fait courir des périls.

— Je n'ai même pas trouvé une parole à lui répondre, fit M. de Blignac.

Qu'arriverait-il ? reprit plaisamment Henri. Vous, Raoul, vous partiriez à la recherche de Niama. Moi je m'élancerais à votre poursuite ! Maman et Nathalie suivraient !...

Ce serait une véritable caravane, ou, si vous l'aimez mieux, en mettant de côté toute idée tragique, une vraie pièce du Palais-

Roya
jeu
comm
—
grav
imag
—
men
plein
natio
crim
mom
des b
De
la vi
bren
deme
reim
que t
Co
Il n
Il en
vait
crain
me q
pas à
—
dans
Ma
et, po
Un
Il
l'hôte
tout
Juliet
torri
Les
Niam
la pl
Ma
d'a tr
Dè
qu'il
tinen
Ni
en co
les d
Alc
conti
saien

Royal !... D'autant que cette dispersion pourrait fort bien faire le jeu de nos ennemis qui, un à un, nous passeraient au fil de l'épée comme de bons Curiaces !...

— Vous plaisantez toujours, même dans les circonstances les plus graves, fit M. de Blignac, ne pouvant s'empêcher de sourire à cette image comique !

— Parfaitement ! répliqua Henri d'Alreimpe : au fond c'est tellement extravagant tous ces ras'aquères qui nous poursuivent en plein pays civilisés !... Et on dit que les romanciers ont de l'imagination !... Ah ! oui ! Ponson du Terrail a bien raison !... En fait de crimes et de récits fantastiques, de combinaisons mystérieuses, du moment que l'on s'attaque aux instincts humains et aux passions des humbles mortels, on est toujours en dessous de la vérité.

Deux jours plus tard, les hôtes des *Charmes* quittaient le matin la villa pour Paris et arrivaient à l'hôtel Continental sans encombrement. Là, rien à craindre. On l'espérait du moins. Et, pour demeurer plus longtemps à l'abri dans la grande ville, Henri d'Alreimpe obtint de sa mère que l'on ne retournerait à Louveciennes que très peu de jours avant le mariage de Nîama.

Comme bien on pense, Yves-Marie Brien était du voyage.

Il n'avait pas été fâché de quitter pour un moment Louveciennes. Il en avait assez de ce coin perdu au milieu des bois où l'on ne pouvait voir ni à babord ni à tribord, ni à l'avant ni à l'arrière. Et les craintes qu'il ressentait pour son capitaine et le bijou de petite femme qui allait sous peu devenir sa conjointe, il ne cherchait même pas à les dissimuler.

— Si tant seulement, à un de ces caïmans-là, on pouvait crocher dans la peau !...

Mais les caïmans demeuraient dans l'ombre, dans leurs repaires, et, pour l'instant, faisaient de nouveau les morts.

Une fois à Paris, Brien fut un peu plus tranquille.

Il établit donc son quartier général en face même de la porte de l'hôtel, devant la grille du jardin des Tuileries, et fit les cent pas tout le long du jour, en long et en large, arrachant du tuyau de *Juliette* de longues spirales de fumée. Et sous cette incandescence torrifiante, la négresse devint de nouveau du plus beau noir.

Les courses commençaient ; tout était un émerveillement pour Nîama, qui ne connaissait que les beautés de l'Inde, mais ignorait la plupart des splendeurs de Paris.

Mme d'Alreimpe n'était pas d'un grand secours pour les achats d'un trousseau et de la corbeille.

Dès le second jour, elle déclara qu'elle était sur les dents et qu'il faudrait la force armée pour l'obliger à sortir de l'hôtel Continental.

Nîama et Nathalie allaient donc seules parcourir les magasins, en compagnie de M. de Blignac ; mais ces courses fatiguaient même les deux jeunes filles.

Alors Raoul, parfois, dans l'après midi, était obligé d'aller seul continuer les emplettes ou relancer les fournisseurs qui n'en finissaient pas.

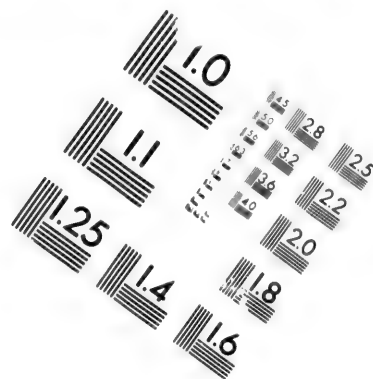
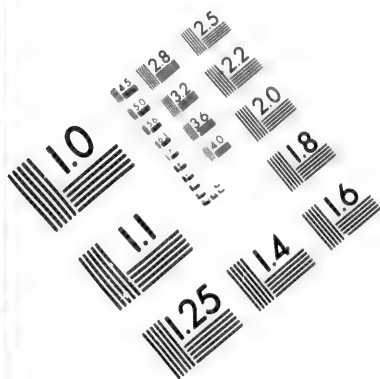
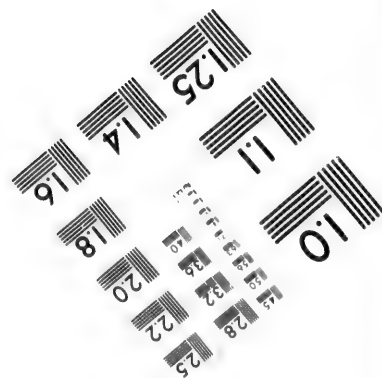
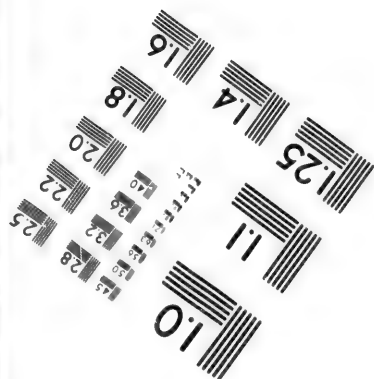
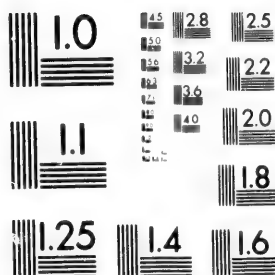


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



28 25
22
20

10

Une après-midi qu'il passait en voiture découverte, vers les cinq heures du soir, devant le café du Helder, il s'entendit appeler par son nom.

—Blignac !

En même temps, d'une table de la devanture, un bras s'agitait et lui faisait un grand signe d'appel.

C'était un de ses camarades de promotion, un lieutenant de vaisseau comme lui, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années.

Les amitiés sont chaudes et solides dans la marine, Raoul sauta en bas de la voiture et embrassa chaudement son ami Fayolles, qui lui rendit l'accolade avec usure.

Après l'effusion du premier moment :

—Nous avons joliment parlé de toi hier au soir, fit Marius de Fayolles, les oreilles ont dû te tinter.

—Et avec qui ? grand Dieu ! s'écria Raoul.

—Mais avec un de tes cousins, un Anglais, un pauvre être déshérité de la nature, qui a de l'esprit comme un singe et qui paraît avoir pour toi une affection bien sincère !

—Sir Joë Egerton ! Et comment l'as-tu connu ?

—Oh ! de la façon la plus simple. Il s'est fait présenter à moi au cercle de la rue Royale, tout uniment parce qu'il savait que j'étais ton ami.

Raoul se souvint effectivement qu'il avait parlé certain jour de M. de Fayolles à sir Joë, à propos d'une aventure de chasse, sur la côte d'Afrique.

—Mais, fit le jeune officier en voyant un nuage sur le visage de son ami, on jurerait que ce que je te dis ne te fait point plaisir.

Raoul jugea à propos de ne point mettre M. de Fayolles au courant de toute une triste histoire de famille.

—Mais si, répondit-il. Joë Egerton est un parfait gentleman, c'est fort malheureux qu'il ait été si injustement frappé par la nature ; il a, comme tu le disais tout à l'heure, énormément d'esprit.

M. de Fayolles revint, pour la seconde fois, sur l'affection que sir Joë Egerton avait témoignée à son ami et cousin Blignac.

—Je ne te raconterai point tout ce qu'il m'a dit de toi, termina-t-il, car ta modestie aurait trop à en souffrir.

Raoul se tut.

Que répondre, en effet ? Il s'ancrait de plus en plus en plus dans cette résolution qu'il avait prise de ne point dévoiler Joë et ses monstrueuses perfidies.

—Mais, continua M. de Fayolles, il m'a appris de grandes nouvelles. Il paraît que lord Richemond, qui devait faire de toi son héritier, t'a frustré du tout au tout.

—Il était parfaitement maître de sa fortune, répliqua vivement Raoul, et je n'ai aucun reproche à lui adresser à ce sujet.

—Mon cher ami, reprit le jeune officier, je te connais assez, je t'ai suivi longtemps pas à pas dans la vie pour savoir qu'une question d'argent, quelque importante qu'elle puisse être, te touche peu. Tu es coulé dans un moule antique. Si donc je t'ai parlé de cette affaire,

c'es
Sir
auss
frois
l'en
Grâ
plus
la m
U
rible
Et à
—
quel
tiell
—
qui,
son
Hau
que
tu pe
femr
m'in
des
au-d
Ra
—
plutô
s'est
No
que r
comm
—
crois
le bo
qui e
conna
—
Blign
—
n'est
est en
Lor
différ
neur
vice
que M
ce pa
A
ment
et lor

c'est que je savais pouvoir me le permettre sans t'être désagréable. Sir Joë m'a dit tout ton désintéressement. Mais il m'a annoncé aussi de grands projets. Laisse-moi te montrer mon opinion sans te froisser, mais ton cher oncle me fait un peu l'effet d'avoir la tête à l'envers. Comment ! il s'avise, à soixante ans, d'aller épouser Mlle Grâce Hautrope ! Mais, c'est de la folie pure !... Tudieu ! j'ai dansé plusieurs fois avec Mlle Hautrope, l'hiver dernier, au ministère de la marine ; c'est une des plus jolies créature de la terre.

Une beauté hors pair !... Mais elle me fait l'effet d'avoir une terrible volonté. On lit cela à livre ouvert dans ses yeux splendides. Et à soixante ans !... c'est d'une imprudence !...

—Je souhaite qu'ils soient heureux, fit M de Blignac, pour dire quelque chose, car la conversation, on le comprend, lui était essentiellement désagréable.

—Veux-tu connaître toute ma pensée ? continua M. de Fayolles qui, plein de son sujet, ne s'apercevait point du malaise ressenti par son ami. Je sais qu'il a été question pour toi d'une union avec Mlle Hautrope ; vous êtes quelque peu parents, je crois. Eh bien ! lorsque j'ai appris que ce mariage était rompu, ah ! mon cher Raoul ! tu peux te douter du soupir d'allègement qui m'est échappé. Cette femme superbe autant qu'étrange, ces sphinx mystérieux et effrayant m'inspirait pour toi une véritable terreur !... Etre le gardien, durant des années, de ce joli monstre ! oh ! c'est là, à mon avis, une tâche au-dessus de toutes les forces humaines.

Raoul se recueillit durant quelques instants avant de répondre.

—Je puis t'avouer, dit-il, que ce mariage, ce projet de mariage plutôt, s'est rompu sans effort comme sans douleur !... Cette union s'est brisée par la force même des choses.

Nous nous sommes aperçus un beau jour, Mlle Hautrope et moi, que nous n'éprouvions pas d'amour l'un pour l'autre ! Et alors, d'un commun accord, nous avons repris notre engagement !

—Eh bien ! c'est vraiment heureux, reprit M. de Fayolles, car je crois que dans la réalisation de ce projet-là, tu n'aurais pas trouvé le bonheur !... Mais revenons à nos moutons, car ce n'est pas toi qui es en cause. Ton cousin Joë m'a conté des choses inouïes. Les connais-tu ?

—Rien, en dehors du mariage de lord Arthur, répondit M. de Blignac.

—Le mariage ce n'est pas tout ! Il paraît que la jeune fiancée n'est pas seulement désireuse de conquérir une grande fortune. Elle est encore ambitieuse d'honneurs !...

Lord Richemond, membre de la chambre des pairs, a déjà occupé différents postes diplomatiques et s'en est tiré à son plus grand honneur : n'a-t-elle pas entrepris de faire rentrer son mari dans le service actif !... Il paraît, — réellement tout cela touche au roman, — que Mlle Hautrope a été élevée dans l'Inde, qu'elle a conservé de ce pays de délicieux souvenirs, et qu'elle désire y retourner.

A force de demandes et d'intrigues, elle a réussi. Le gouvernement de Sa Très-Gracieuse Majesté la reine d'Angleterre lui a cédé, et lord Arthur Richemond, marquis de Rosberry, trouva dans sa

corbeille un précieux parchemin qui le nomme gouverneur général de l'une des plus importantes provinces de l'Inde ! Je t'avoue que j'ai manifesté mon étonnement à ton cousin Joë.

Il a eu une grimace des plus significatives, puis il ajouta :

— Cher monsieur, ma belle cousine, Mlle Grâce Hautrope, est une intelligence essentiellement originale !... Elle n'est pas à l'aise au milieu de notre civilisation étriquée !... Que rêve-t-elle ? Je n'en sais rien ! Les femmes sont si étranges ! Pour ma part, je crois à un caprice bien plus violent que tous les autres !... Je crois qu'elle veut chasser le tigre !... la panthère... noire !... le serpent !... que sais-je ! Que veux-tu, chez des créatures de cette beauté et de cette trempe, il existe un vide, un inassouvi constant—si je puis me permettre d'employer un mot de la langue nouvelle—qui m'inspirerait, à moi, mari, une profonde terreur.

Il paraît que ton oncle Richemond trouve cela charmant. Il est enchanté d'aller dans l'Inde. Il se prépare à chasser le tigre !...

— Mlle Hautrope, reprit Raoul, a toujours été un peu excentrique. Elle est une passionnée de tous les sports !...

— Traite-moi de bourgeois, mais, pour ma part, je préférerais une femme un peu plus pot-au-feu ! Il est vrai que, si elle était capable de faire une bonne mère de famille, elle n'eût pas inspiré une passion folle à lord Arthur !...

M. de Blignac ne répondit pas.

Il réfléchissait.

Et la pensée qui venait de naître dans son cerveau y avait produit un véritable choc.

Sans le vouloir, instinctivement, il opérait un rapprochement entre les destinées de l'être qui lui était le plus cher, et cette détermination subite de Grâce Hautrope.

Ainsi, celle qui lui avait voué une haine mortelle, à la place de l'amour repoussé et dédaigné, ce monstre de beauté, ce sphinx, effrayant et terrible, se décidait à aller dans l'Inde !

Elle ! la femme faite pour être la reine du high-life, pour tenir pendant si longtemps le sceptre de la mode, de l'élégance et de la fashion, elle s'exilait !

Loin de Raoul ! Loin de Niama ! Hors de portée des objets de son exécution !...

C'était contre nature !...

Et alors, une inquiétude sourde commençait à poindre dans ce cœur rempli de tant d'angoisses.

Mais il n'eut pas le loisir de creuser longtemps le problème qui se posait à lui. M. de Fayolles reprenait la conversation par un détour, et posait directement à son ami des questions qui réclamaient une réponse.

— Et toi, mon cher vieux, demandait-il, que vas-tu faire maintenant ? que vas-tu devenir ?

— J'ai une grande nouvelle à t'annoncer à mon tour, répondit M. de Blignac, je me marie !...

— Ah ! s'écria le jeune officier, mariage d'amour, cette fois ! Je lis

cela sur ta figure !... Tu t'es vite consolé de ta rupture avec Mlle Hautrope.

— Oui, et la voix de Raoul devint grave et lente !... mariage d'amour, de grand amour !...

La seule passion réelle et sérieuse que j'aie jamais éprouvée dans ma vie.

Et en quelques mots il expliqua à son ami l'union qu'il allait contracter avec la fille adoptive de Mme d'Alreimpe.

— Tout à l'Hindoustan, alors, répliqua légèrement M. de Fayolles en opérant de lui-même le rapprochement qui s'était déjà fait dans l'esprit de Raoul. Ton oncle va dans l'Inde avec sa femme, et toi tu épouses une jeune fille de l'Inde !... C'est un véritable chassé-croisé, car je ne suppose pas que tu ramènes Mme de Blignac dans sa patrie ?

— Non ! non ! répliqua Raoul avec une véhémence où perçaient de secrètes angoisses.

— Il paraît que tu as gardé un désagréable souvenir de ta station sur les côtes d'Asie, car tu ne sembles point pressé d'y retourner.

— Il paraît qu'Hector et Patrocle se sont retrouvés !... glapit à côté d'eux une voix aiguë et mordante !...

C'était sir Joë Egerton qui venait de sauter en bas de sa victoria en apercevant les deux jeunes gens devant le café du Helder.

— Salut aux deux grands navigateurs qui se racontent sans doute leurs dernières campagnes !

Je ne suis pas indiscret ? Non ! Alors je reste !... Garçon, un soda-water et une larne d'absinthe, mixture de ma composition, franco-Anglaise. Je vous la recommande pendant la chaleur. Exquis et tonique !

Tout cela était débité d'un ton de parfaite insouciance et avec la plus facile des désinvoltures.

M. de Blignac était devenu subitement très pâle.

Mais le cousin Joë le retrouvait et lui adressait la parole tout comme s'il l'eut quitté la veille et dans les meilleures termes.

— Mon cher Raoul, fit le méchant bossu sans regarder Raoul et en ayant l'air d'attacher une grande importance à la confection de sa mixture, je n'ai pu vous serrer la main l'autre jour avant votre départ de l'hôtel. Je l'ai bien regretté. Mais il ne faut pas m'en vouloir. Je ne m'appartiens plus. Lord Arthur me traite comme un vulgaire courtier en marchandises. Il est absolument... Comment dites-vous cela en français ?... Il est absolument *toqué* !... C'est de la belle démenée ! au premier chef ! Il file le parfait amour avec la sincérité d'un ramier en bas âge !

Je l'admire et l'envie ! Ce n'est pas à moi que mon Cupidon jouera de ces tours ! Il est vrai qu'avec le carquois que je porte sur l'épaule et les charmes de mon aimable figure, je ne sois pas fait pour inspirer de grandes passions. Mais enfin !... la vie n'est pas mauvaise, après tout ! On se rabat sur autre chose !...

Et du coin de l'œil, il lança un regard vipérin à son cher cousin Blignac.

— Toujours est-il que je suis littéralement sur les dents !... Il me

faut courir chez les tailleurs pour femmes, de ceux-là, chez les tailleurs pour hommes, chez les carrossiers, les marchands de chevaux... tout, jusque chez les marchands de conserves, car lord Arthur emporte avec lui les magasins réunis. Au fait, vous ne savez pas, mon cher Raoul lord Richemond est nommé gouverneur d'une province. La belle Grâce veut chasser le tigre, elle n'a trouvé que ce moyen !...

—Oui, je sais, répliqua froidement M. de Blignac, Fayolles vient de me l'apprendre à l'instant.

—Et quand te maries-tu ? demanda M. de Fayolles, intervenant à brûle-pourpoint dans la conversation, car je veux assister à cette cérémonie, tu le penses bien, n'est pas ?

Ce fut au tour de Raoul de regarder Joë Egerton du coin de l'œil.

Mais le damné bossu était trop maître de lui pour laisser échapper un geste de surprise.

—C'est vrai, fit-il en payant d'audace, j'ai appris que votre mariage s'était décidé depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir. Je suis heureux de l'occasion qui s'offre à moi de vous en faire mon compliment.

M. de Blignac demeura atterré.

Il lui prenait une envie folle de sauter à la gorge du gnôme et de le souffleter pour tant d'impudence.

Mais quoi ! Joë Egerton le regardait de l'air du monde le plus naturel.

—Je t'informerai par un billet, fini ! par répondre Raoul en s'adressant à M. de Fayolles. Je te prierai même d'être mon témoin.

Il n'avait pas terminé cette phrase que sir Joë prit la parole.

J'ai le chagrin, dit-il avec un air de regret profond, de ne pouvoir vous assister dans cette circonstance, cousin Raoul. Vous m'en voyez réellement désolé. Car ma place, dans ce jour de bonheur, était à vos côtés. Mais je m'attache à la fortune de lord Richemond. Il se marie, lui, à la fin de la semaine ! Plus pressé que vous, lord Arthur ! Il me prie de l'accompagner en qualité de secrétaire. Entre nous, je le crois très superstitieux, ce cher lord. Il s'imagine que ça lui portera bonheur d'avoir toujours sous la main certaine rotondité adhérente à ma personne.

Vous, mon cher Raoul, vous êtes exempté d'assister à la cérémonie. Votre rupture récente avec l'incomparable Grâce vous en dispense. C'est au mieux. Sitôt les formalités accomplies, le secrétaire accompagne les tourtereaux. Je pars, nous partons tous pour l'Inde.

Et il ajouta avec un vague sourire plein d'astuce et de cruauté :

—Moi aussi... je me fais une vraie fête de chasser... le tigre !!

XV

La petite église de Louveciennes disparaît sous les fleurs, les cloches sonnent à toute volée, l'orgue, un vrai orgue, tenu par un maître de Paris, entonne à grands accords la marche triomphale des époux du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn.

Niama est à genoux sur le prie-Dieu, à côté de Raoul ; tous les deux, la tête dans les mains, ils implorent Celui qui peut tout, ils demandent humblement leur bonheur terrestre. Ils aiment de toutes les forces de leur cœur ! Rien n'égallera leurs joies pures, si la haine des fanatiques se détourne d'eux et cesse de les poursuivre.

Encore quelques heures et ils seront libres, à l'abri de toute attaque, de toute catastrophe, car le lendemain de leur union le chemin de fer les emportera vers l'Italie.

Mme d'Alreimpe elle-même a consenti à ce voyage. Elle quittera ses chères habitudes, elle se déplacera. L'excellente femme se sacrifie pour le bonheur de ses chers enfants.

Niama continue à prier ! Elle conjure Dieu pour tous ceux qu'elle aime, pour Raoul d'abord ; mais la chaste créature n'oublie personne dans cette famille qui est si bien devenue la sienne.

Elle relève la tête.

A droite, dans le bas-côté, au premier rang de la foule, car on est venu de Port Marly, de Bougival, de Chatou pour assister au beau mariage, elle aperçoit une brave figure bronzée.

C'est bien (Yves-Marie). Il est flambant-neuf, son col bleu bien échancré encadre son cou de taureau, dont les muscles saillent, pareils à des cordes.

Sur sa poitrine, la croix, la médaille militaire, d'autres plaques de diverses campagnes, sans compter deux médailles de sauvetage, qui prouvent que, même en temps de paix, Yves-Marie Brien ne manque pas d'aller au feu.

Il a vu que Maya-Niama le regardait, et il se redresse et se ren- gorge, puis il lui envoie bravement un petit signe de tête.

Ce n'est ni respectueux ni bien convenable, ce petit hochement qu'il accompagne d'un clignement d'yeux, mais c'est tout son cœur.

Et quand l'affection parle, Brien ne connaît pas toujours ses distances.

D'un coup d'œil, avec son bonjour qu'il adresse à la jeune fille à travers l'espace, il lui dit :

— Votre vieux Brien est là, mam'zelle, solide au poste, et il est bien heureux de votre bonheur et de celui de son capitaine, qui est là aussi à vos côtés. Et le vieux Yves-Marie prie le bon Dieu pour vous, sans oublier la grande sainte Anne, non plus que sainte Barbe, la patronne des marins. Et si un danger vous menace, le vieux Brien voudrait vous faire un rempart de son corps.

Mais les yeux de la jeune fille prennent une expression tout autre.

Qu'a-t-elle donc ? Son teint est d'une blancheur de cire, son front devient moite, son cœur s'est mis à battre à bonds précipités.

Une épouvantable angoisse l'a saisie à la gorge !

Et ses yeux affolés regardent un point fixe au milieu de la foule. Brien a vu tout cela.

—Mademoiselle a peur, se dit-il, et il cherche, il se hausse sur la pointe de ses pieds.

—Là, là, disent les regards effrayés de Nïama.

—Bon ! répond dans le même langage muet le brave matelot, on y va mam'zelle !

Et à coups de coude il se fraie un passage au milieu de la cohue.

Comme il n'y va pas de main morte, il soulève des protestations nombreuses.

—Mais on ne pousse pas comme ça ! Mais on reste à sa place. Mais on l'aurait mieux de ne pas venir à l'église que de s'y conduire de cette façon.

Lui répond d'un air aimable :

—Pardon excuse, c'est très pressé.

Enfin il est parvenu à l'endroit que lui a indiqué la jeune fille.

Mais rien !... Des bourgeois béats, des ruraux endimanchés, en somme rien de suspect.

Yves-Marie jette un regard circulaire autour de lui, il n'est qu'à quelques mètres de l'une des portes latérales.

La personne qui a effrayé Maya-Nïama a dû filer au plus tôt, désignée par le regard effrayé de la jeune fille.

Alors Brien se décide à sortir de l'église.

Et il en fait le tour l'œil au guet.

Il inspecte à droite et à gauche, devant et derrière.

Toujours rien...

Cependant, la cérémonie se continue et se termine sans encombre.

Maya Nïama reprend un peu de calme.

Elle ne s'est pas trompée cependant, elle a aperçu deux yeux brillants, des yeux noirs féroces qui dardaient sur elle deux lueurs furieuses.

Oh ! elle les connaît ces yeux ! Elle se souvient des circonstances terribles où ils ont déjà croisé les siens.

Et ce terrible regard semble lui répéter les sinistres et prophétiques paroles :

«—Malheureuse ! tu attirerais les plus affreuses catastrophes sur toi et sur ceux que tu aimes.»

Ce n'a été qu'une vision, au premier mouvement de Brien, les yeux noirs ont disparu !

Alors elle regarde Raoul. Il prie toujours. Il n'a rien vu.

Tout entier au grand acte qu'il accomplit à cette heure, il ne songe qu'à remercier le Souverain Maître de l'avoir délivré de l'union qui le menaçait avec la créature indigne qu'on lui avait choisie pour compagne ; à lui adresser aussi des actions de grâces ferventes pour avoir permis que Maya Nïama devienne sa femme.

Car elle l'est, elle porte son nom ! Le prêtre lui a passé au doigt l'anneau nuptial. Il a prononcé les paroles sacramentelles et reçu leurs serments. C'est Dieu lui-même qui a formé le lien sacré qui les unit à jamais.

C'
On
On
Ma
prem
Henr
car l
—
pas s
Br
Brier
Un
Il m
ment
son v
Ma
La
en do
oie p
la gr
On
point
vaux
parc,
Là,
Brien
Nia
Son
par af
faisait
Non
voulai
Elle
—Si
de l'ho
A cō
install
et auss
Les
Et R
veille i
de la d
Auss
Maya
A tra
de tend
dernier
Le n
pela d
13

C'en est fait. Pour la vie ils appartiennent l'un à l'autre.

On passe à la sacristie.

On signe sur le vieux registre de l'église de Louveciennes.

Maya-Niama d'abord, Raoul ensuite; puis viennent M. Melvil, premier témoin de M. de Blignac, et M. de Fayolles, le second témoin. Henri d'Alreimpe, en troisième lieu, la famille, les quelques amis, car les invités ne sont point nombreux.

—Tiens! s'écrie Henri, où est Brien? Brien doit être là, je ne sais pas s'il pourra signer, mais en tout cas, il fera sa croix.

Brien a disparu, on cherche Brien de tous les côtés, point de Brien.

Un léger serrement de cœur pour Raoul.

Il regrette de ne point embrasser son vieux matelot dans un moment semblable. L'accolade lui est de manque. Il voudrait avoir son vieux compagnon à ses côtés.

Mais on ne peut demeurer à attendre Yves-Marie Brien.

La page du registre est couverte des dernières signatures et c'est en donnant la main à Raoul, bien heureuse, le cœur palpitant d'une joie pleine, que la jeune femme traverse la nef de l'église au son de la grande marche triomphale qui a salué sa venue.

On remontait en voiture, tandis que les pauvres, qui n'avaient point été oubliés, adressaient toutes leurs bénédictions aux nouveaux mariés. Et les attelages, au grand trot, traversaient le bois, le parc, et s'arrêtaient devant le perron de la villa des Charmes.

Là, pour la seconde fois, M. de Blignac manifesta son étonnement. Brien n'était point revenu. Brien était demeuré à Louveciennes.

Niama ne disait rien, elle ne voulait point effrayer son mari.

Son mari! Elle prononçait ce mot avec ivresse, et Nathalie, qui, par affectueuse raillerie, ne l'appelait plus que « Mme de Blignac », faisait battre divinement son cœur.

Non, dans ce moment si plein de charmes et de joies, elle ne voulait rien dire qui pût jeter une ombre sur le bonheur de Raoul.

Elle se répétait :

—Si le brave Brien n'est point revenu, c'est qu'il est sur la piste de l'homme qui m'a tant effrayée durant la messe.

A côté de la rotonde, sous de grands platanes, un tendo avait été installé et en dessous une table couverte de fleurs, de palmes vertes, et aussi d'un surtout et d'un menu des plus agréables à l'œil.

Les invités y prenaient place.

Et Raoul, remettant ses idées en ordre, s'aperçut que depuis la veille il n'avait point mangé, en proie à toutes les préoccupations de la dernière heure, et qu'il mourait trivialement de faim.

Aussi bien ne croyait-il pas pouvoir respirer un peu!

Maya Niama était sa femme.

A travers la table, elle lui adressait un radieux regard tout chargé de tendresse. Et, rapidement il récapitulait les événements de ses derniers jours.

Le mariage de lord Arthur, son départ, celui de Grâce qui s'appelait désormais lady Richemond. Joë Egerton les accompagnait.

A cet instant, ils voguaient à pleines voiles vers l'Inde. Ils devaient être à cette même heure au beau milieu de la mer Rouge.

Ses ennemis s'éloignaient. Mille lieues marines les séparaient d'eux, bientôt.

Quant aux autres, à ceux qui poursuivaient Niama, viendraient-ils la chercher jusque dans ses bras, maintenant qu'elle était sa femme ?

Encore quelques heures, du reste, et il emporterait son trésor vers l'Italie, en Sicile, ou en Suisse, dans un endroit où certainement ils vivraient éloignés de tous, tout entiers à leur bonheur.

Non, il pouvait espérer dans l'avenir et croire dans la vie normale qui allait commencer pour eux deux.

Le repas s'avavançait, servi avec une profusion délicate.

Mme d'Alreimpe avait mis un amour-propre tout créole à fêter le mariage de sa seconde fille, ainsi qu'elle le disait.

—Et, ajouta-t-elle à M. de Fayolles assis à sa droite, je jouis d'un bonheur sans nuages. Malgré ma nonchalance bien connue et dont se moquent fort irrévérencieusement mes enfants, je suis enchantée d'avoir pris une décision, contre tous les usages il est vrai, celle d'accompagner ma fille chérie dans son voyage de noces.

S'il m'avait fallu me séparer d'elle au lendemain de son mariage, c'eût été pour moi un véritable jour de deuil.

Les domestiques servaient du moût complètement gelé.

Et M. Melvil, le premier témoin, s'était levé le verre à la main pour porter le toast traditionnel en l'honneur des époux, lorsqu'un brouhaha se fit entendre aux portes de la tente.

Derrière la draperie, une voix parlait avec les nombreux maîtres d'hôtels et laquais qui s'occupaient du service.

Mais ils furent violemment écartés par un bras puissant et nerveux qui en bouscula trois ou quatre, et Brien pénétra dans la salle du repas.

Dans quel état, grand Dieu !...

Son col, sa veste de marin, en loques !

Un œil cerclé d'un formidable coup de poing, tandis qu'une estafilade ensanglantait sa joue droite.

Il portait à la main un bouquet de fleurs ! Attention délicate, certes, mais que le débrillé de sa toilette fit complètement oublier.

Mme d'Alreimpe et Nathalie n'avaient pu retenir un cri de frayeur. Henri avait fortement froncé le sourcil, trouvant la plaisanterie d'Yves-Marie par trop violente.

Pour Maya-Niama, ses lèvres étaient devenues blanches, et ses yeux ne quittèrent point les prunelles du vieux matelot qui semblaient briller d'un singulier éclat.

Brien, fit M. de Blignac de cette voix sèche et brève qu'il avait d'ordinaire lorsqu'il donnait un ordre, la voix de service, ainsi que l'appelait Niama, veux tu me dire ce que signifie...

—Pour sûr, que je vais vous le dire, mon capitaine, répliqua Yves-Marie avec une surprenante volubilité, en coupant la parole à Raoul, sans doute que je vais vous l'expliquer, même que je ne viens que pour ça. Faut d'abord que je dise pardon excuse, parce

que
ma
Mme
douc
Et
s'em
« dou
M.
gnon
Br
Lu
pilot
cher
qui p
Re
vieux
tait à
Pa
âme
habil
Ils
habit
le cha
—M
—A
qué.
—H
votre
amis
n'y a
ainsi
mez
que j'a
vous a
cédem
tendu.
Et d
d'ajou
—M
qu'un,
l'église
par un
ne me
—Ou
vous s
—Je
sens in
suivi.
vous le
qu'il e

que j'arrive en retard. Et vous verrez si tant seulement il y a de ma faute. Pour l'orsse, avant tout faut que j'offre mon bouquet à Mme de Blignac. Et puis après je vais vous raconter la chose en douceur.

En prononçant ces derniers mots, la bouche du vieux matelot s'empâta, et ce fut difficilement qu'il parvint à articuler le mot « douceur. »

M. de Blignac était au supplica. Son vieux serviteur, son compagnon des jours de tempête et de combat avait bu.

Brien était ivre !...

Lui qui ne se grisait jamais, lui qui portait la voile comme un pilote de la Manche, il titubait, se dandinant sur ses hanches, et il cherchait vainement pour expliquer une pensée vacillante, des mots qui pouvaient à peine se faire jour.

Revenons de quelques instants en arrière, au moment où le vieux matelot obéissant à la muette prière de Maya-Niama, se mettait à la poursuite de l'individu qui avait effrayé la jeune femme.

Par deux fois il venait de faire le tour de l'église sans rencontrer âme qui vive, lorsqu'il vit venir à lui un monsieur tout de noir habillé qu'il prit pour l'un des invités de la noce.

Ils se disposait à rentrer dans le temple, lorsque le monsieur en habit noir l'interpella à haute voix, après avoir mis au préalable le chapeau à la main.

—Monsieur Brien, fit-il.

—Ah ! par exemple, ça, c'est trop fort, fit Yves-Marie tout interloqué. Comment savez-vous mon nom ?

—Par une raison bien simple, c'est que je connais aussi celui de votre capitaine, monsieur Raoul de Blignac. Je suis de ses grands amis et attaché au ministère de la marine. Dans ces conditions, il n'y a rien d'étonnant que je sois au courant de vos faits et gestes, ainsi que de votre personne, et que je sache que vous vous nommez Yves-Marie Brien, matelot de première classe. Voulez-vous que j'ajoute encore autre chose ; la dernière campagne dans laquelle vous avez suivi M. de Blignac est une campagne sur la *Cloride*. Précédemment, vous avez été embarqué, toujours avec lui, bien entendu, trois ans sur la *Forté*.

Et comme Brien le regardait stupéfait, le monsieur s'empressa d'ajouter :

—Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous poursuivez quelqu'un, n'est-ce pas ? J'ai vu toute la petite scène qui s'est passée à l'église il n'y a qu'un instant. Mme de Blignac a été effrayée par par un individu et vous a fait signe de le suivre. C'est bien cela, je ne me trompe pas ?

—Oui, c'est ça, c'est même tout à fait ça. Mais comment pouvez-vous savoir ?...

—Je suis sorti de l'église sur vos talons, et j'ai fait le tour en sens inverse ; et j'ai vu votre individu, c'est bien simple. Je l'ai suivi. Il est entré là, et nous allons y entrer ensemble, à la suite, si vous le voulez bien. Parce que je tiens, de mon côté, à savoir ce qu'il en est.

Yves-Marie regarda son interlocuteur du coin de l'œil.

—Ah ! vous tenez à savoir ?...

—Oui, entre nous,—l'inconnu mit la main sur le bras de Brien et baissant la voix prit un ton tout à fait confidentiel,—entre nous, le ministre a appris et s'est fort ému des divers accidents dont M. de Blignac a failli être victime. Et il a ordonné une enquête. Je suis chargé de la diriger, étant employé supérieur de l'administration.

—Eh bien ! fit naïvement le vieux matelot, si vous parvenez à mettre le grappin sur un de ces bandits-là, je vous prie de me le confier pendant un petit moment. Et si, après, s'il n'a pas la peau comme une écumoire, je veux aller à Rome, et à pied.

L'auberge des *Deux-Cogs*, moitié ginguette, moitié cabaret, s'ouvre sur la place même de l'église.

L'inconnu entraîna Brien de ce côté en lui disant :

—Sans doute, on ne néglige pas l'appoint d'un gaillard de votre trempe. Mais laissez-moi vous dire que le gouvernement tient à mettre lui-même la main sur les individus, à quelle nationalité qu'ils appartiennent, qui se permettent, au sein d'une nation civilisée, d'attaquer le plus brave de nos officiers.

Yves-Marie, s'il avait conservé au fond du cœur quelques préventions, les eût vues s'évanouir à ce langage. Du moment qu'on faisait l'éloge de son capitaine, on était sûr d'acquérir ses bonnes grâces.

Dans la salle basse des *Deux-Cogs*, en face du comptoir de zinc, personne. Des tables désertes.

Le vieux matelot interrogea son guide du regard.

Celui-ci du coin de l'œil lui adressa un signe d'intelligence.

Et à haute voix :

—Nous allons prendre quelque chose, fit-il.

—Pardon, excuse, répliqua Brien, n'y a pas d'offense, mais je ne prends jamais rien le matin. Et surtout aujourd'hui, rapport que, ce tantôt, faudra fortement trinquer à la santé de mon capitaine, et pour l'orsse...

—Chut, répliqua tout bas l'inconnu, ils sont là,—et il désignait du doigt une petite salle basse, attenant latéralement à la première,—chut ! faut pas avoir l'air, ou sans cela, ils vont filer par le jardin ; ils sont deux.

Ils étaient fort bien quatre qui, l'oreille tendue, dans la petite salle basse, épiaient Yves-Marie Brien et son guide.

Le maître des *Deux-Cogs* était occupé à la cave. L'inconnu prit sur le comptoir de zinc une bouteille, l'accompagna de deux verres et les remplit.

Puis en tendant un au vieux matelot :

—A la santé de votre capitaine !

Yves-Marie ne se le fit pas répéter deux fois.

D'autant qu'on raconte que ça porte malheur de ne point trinquer à la santé de quelqu'un lorsque l'on vous l'offre.

—A la santé de mon capitaine.

Et d'un trait il avala la moitié de son verre.

—Tonnerre de Brest ! gronda-t-il en faisant un saut. Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Ça, répliqua sans s'émouvoir le monsieur tout en noir, c'est de l'excellent schiedam, une liqueur belge qui est très à la mode en ce moment, et la mode n'est pas mauvaise.

—Ça ressemble comme deux gouttes d'eau à du racki ou du cal-lou, et c'est diablement fort tout de même...

Alors, se retournant :

—En donc, pour lorsse, je vais entrer là-dedans, à la seule fin de savoir quel est le margouillat qui a effrayé mam'zelle Niama !... Tiens ! ajouta-t-il avec un bon rire, je suis bête, je peux bien dire « madame » à cette heure.

En se retournant, il ne put retenir un cri de surprise.

Dans l'encadrement de la porte, en personne naturelle, la cigarette à la bouche, la casquette de soie en arrière, Jules Bobo se montrait railleur et gouailleur !

Ah ! c'est toi encore, vilain carcan, s'écria Yves Maria, et c'est toi qui viens encore pour un vilain tour ! Attends, tu va voir de quel bois je me chauffe.

—Minute, m'ancien, répliqua Jules Bobo, en opérant une retraite de corps. votre saut de carpe ne vous a pas suffisamment rafraîchi, paraît-il. Et pourquoi que vous me sautez sur la carcasse, je ne vous dis rien, pas vrai ? Je suis ici bien tranquille à vider une bouteille avec des amis, et voilà que c'est vous qui me cherchez des raisons.

—Je veux savoir quelle trompette ils ont, tes amis.

Et Brien continuait à avancer du côté de la petite salle.

Il n'eût pas mis le pied que la porte derrière laquelle un homme se tenait à l'affût, se referma violemment, et Yves-Marie se trouva en face de quatre individus, mauvais gars de barrière, ripeurs de la Seine, ravageurs de rivières, qui se ruèrent sur lui.

—Tout de même, fit Brien en accompagnant cette acceptation du combat d'un formidable malherlui ! le grand juron breton, lancé d'une voix tonnante.

Et d'un fort coup de tête à la mode de son pays, il envoya rouler le premier des assaillants. Mais les trois autres lui sautèrent au corps.

Et la bataille s'engagea.

La salle était petite, l'espace restreint et le pauvre Brien ne pouvait guère évoluer pour lancer ses rispostes et ses attaques de savate.

Ah ! s'il avait pu se retourner !

Les quatre bandits l'avaient acculé dans un coin.

Et ils se ruaient sur lui pour l'accrocher par les bras, par les jambes et le jeter à terre. Mais ils les secouait comme des grappes, et alors il allongeait un bon coup de poing, lequel rendait un bruit sourd, et qu'il accompagnait du mot « touché ! »

Un des gredins voyant qu'il ne pouvait venir à bout du solide gars, mit le couteau à la main.

Mais Jules Bobo l'arrêta.

—Pas de bêtises, pas de bêtises ! fit-il effrayé. On doit refroidir le bonhomme, mais sans le rougir.

En prononçant ces derniers mots, il saisit une bouteille qui, dans le premier choc, avait roulé avec la table et la lança à deux mains sur la tête de Brien.

Celui-ci avait vu le coup et présenté sa toison au choc. La bouteille, une grosse canette de bière, en verre double, se brisa en pièces.

—Tu ne connais pas les têtes de Bretons, mou garçon, fit Brien avec un gros rire.

Et il bondit en envoyant une ruade dans la figure de Bobo.

Dans un coin, la table gisait, les pieds en l'air.

Jules Bobo, au coup de pied de Brien, était tombé. C'était une frime, il s'accrocha à l'autre jambe du colosse. Brien chancela à son tour et alla rouler par terre, entre les pieds de la table.

Les trois autres se précipitaient sur lui.

D'un effort gigantesque, il avait arraché l'un des pieds de la table et armé de cette formidable trique, il exécutait avec une dextérité vertigineuse un stupéfiant moulinet.

—Maintenant, cria-t-il, il faut sortir et vous dépêcher, ou sans cela il va y avoir de la casse !... Allons !... du lest.

Brien brandissant sa massue était invincible.

C'étaient les quatre gredins qui à cette heure se réfugiaient dans les coins.

—Et, fit Brien en tapant dessus à tour de bras, si l'envie vous prend maintenant de jouer des eustaches, faut pas vous gêner, mes amours. Tout prêt, avec mon bout de bois, à repasser vos petits couteaux.

Ouvrant alors la porte, il se mit à quelque distance en répétant son terrifiant :

—Faut sortir !

Les quatre bandits s'élancèrent pour gagner l'issue. Mais en passant à portée du gourdin, chacun en reçut qui sur les bras, qui sur la tête, deux ou trois coups violemment accentués qui leur arrachèrent des cris de douleur.

—Voilà, fit le matelot une fois le dernier évadé, c'est à peu près propre maintenant.

En pénétrant dans la grande salle, il se trouva en face d'un homme en tablier bleu.

C'était le patron des *Deux-Cogs*.

—Ah ! c'est vous qui faites cette vie-là dans une maison tranquille ! C'est vous qui cassez mes tables, mes bouteilles !...

—Faut clore son bec, patron, répliqua Brien d'un ton sec.

—Faut payer la casse, hurla le gargotier, ou je vais chercher le garde champêtre ! Faut payer ma table, mes verres, mes...

—Avec ça ! répliqua le matelot en opérant un moulinet.

Et il sortit d'un pas calme des *Deux-Cogs*.

—Tiens, s'écria Brien, où est le monsieur qui m'a conduit ? Il m'a joliment lâché !... Ah ! au fait, les plumitifs, c'est pas des crânes, les coups, ça ne rentre pas dans leur partie. Il sera peut-être allé rejoind-

dre la noce. Et maintenant, il ne me reste plus qu'à en faire autant. Car mon pauvre capitaine doit être tout de même en peine de moi. Ah ! auparavant il me faut des fleurs... pour madame.

Et entrant chez un jardinier, il se fit faire en un tour de main le bouquet avec lequel nous l'avons vu pénétrer sous la tente.

Et il prit sa course à travers les bois de Louveciennes.

Mais il n'eut pas franchi deux cents mètres qu'il s'arrêta haletant. La tête lui tournait.

C'est drôle, gronda-t-il, je n'ai rien bu et voilà-ty-pas que ça me tient dans les jambes comme si j'avais fait une crâne noce ! Et pourtant je n'ai bu que cette gorgée de schnick... qui avait un faux goût de racki...

Faut malgré tout que j'arrive, car mon capitaine ne doit pas se faire une pinte de bon sang. Et j'ai les jambes qui tremblent !... C'est pas, pour sûr, d'avoir trempé une soupe à ces quatre caïmans qui m'attendaient dans l'auberge. C'est certain... même que le monsieur !... Ah ! tonnerre !... je me suis laissé jouer sous la jambe comme un moussaillon. Tous ces gredins-là s'entendaient, c'est positif. Eh bien ! qu'ils y reviennent ! et l'autre ! celui qui parlait si bien !... Je suis sûr maintenant qu'ils s'étaient entendus avec le patron du bazar, et que c'est du racki que l'on m'a versé. Bonheur que je n'en ai bu qu'une gorgée. Car sans ça, si j'avais avalé sa dose... eh bien ! je serais propre.

Trop sûr de lui, il ne pouvait croire que sa simple « gorgée » fut suffisante pour faire de sa personne un homme ivre.

Il l'était cependant en pénétrant sous la tente.

Et il répétait avec cette fixité de pensée que donne l'abrutissement de l'alcool :

— Certainement, mon capitaine, que je vais vous dire comment que ça se fait que je suis en retard ; et que je me présente à vous dans cet état-là. Car faut pas mentir... Je ne suis pas tout à fait... non, pas tout à fait à l'ordonnance. Mais faut vous dire aussi que... les gredins... ce n'est pas moi qui les ai ménagés... Mais ils n'ont pas carressé non plus mes effets.

Cette scène devenait écœurante.

Quelque affection que M. de Blignac pût avoir pour son vieux matelot, par respect pour sa femme, pour les assistants à la vue de cet homme ivre, titubant, la langue pâteuse, et qui avait aux lèvres une écume effrayante, non, en vérité, M. de Blignac ne pouvait, ne devait point tolérer ce spectacle plus longtemps.

Il se leva, demanda pardon d'un geste à Mme d'Alreimpe et alla droit à Brien.

Celui-ci, cherchant vainement à garder son aplomb, s'approchait de Niama, son gros bouquet à la main.

La jeune femme ne put retenir un mouvement de répulsion craintive en voyant le vieux matelot s'avancer vers elle.

Mais en même temps, comprenant la colère de son mari, elle le supplia d'un mot :

— Raoul ! par pitié...

Mais M. de Blignac, furieux de l'ivresse de son ordonnance, étendit la main.

—Brien, commanda-t-il, va-t'en !...

—Moi ! moi ! fit le vieux matelot, ouvrant la bouche !... tandis que ses yeux s'écarquillaient. Moi !... mon cap... mon capitaine ! vous me chassez !...

Ce dernier mot l'étrangla et aussi le sanglot qui lui montait à la gorge !...

—Vous me cha... chassez ! répétait il, Brien ! le vieux Brien ! C'est-y Dieu possible ?

Et il ne partait point.

Henri d'Alreimpe, malheureusement, eut l'idée de s'en mêler.

Il fit signe à deux maîtres d'hôtel et à des domestiques qui jusqu'alors étaient demeurés spectateurs impassibles de la scène.

Ceux-ci, que le matelot avait bousculés pour forcer l'entrée de la tente, ne demandaient qu'à prendre leur revanche.

Avec un zèle un peu outré, ils entourèrent Brien et le prenant qui par son paletot, qui par une manche, prétendirent l'entraîner.

Mais alors, ce fut effrayant !... et les assistants ne purent retenir un cri de terreur.

La personne du vieux matelot se métamorphosa comme par un coup de baguette.

Il se redressa, poussant un véritable rugissement. Ses yeux perdus roulèrent dans leur orbite, il secoua nerveusement la tête à diverses reprises. Ses bras battirent l'espace, cherchant un ennemi pour l'accrocher et l'étreindre.

C'était l'ivresse furieuse ! enragée ! dans son intensité la plus féroce ! C'était la bête fauve, hideuse, en proie au délire aigu.

Il s'était jeté sur les maîtres d'hôtel et les mordait, les tordait, cherchait à les déchirer des dents et des ongles.

On finit par s'en rendre maître en l'enveloppant d'une nappe et en le ficelant bras et jambes pour l'empêcher de frapper et de blesser.

Il était effrayant à voir. Ses yeux contournés ne montraient plus que le blanc de l'émail, sa bouche grimaçante se convulsait chargée d'une écume sanglante.

—C'est épouvantable ! fit M. de Fayolles. Je ne croyais point que cet homme s'ennivrait.

—Jamais ! s'écria M. de Blignac. Depuis que je l'ai à moi, cela ne lui est jamais arrivé.

—Je n'ai vu d'ivresse semblable, dit à son tour M. Melvil, le second témoin, qu'en Orient. Nos matelots, après avoir bu du racki ou du callou, étaient parfois en proie à des frénésies semblables. On était obligé de leur enfermer la tête dans un sac et de les hisser à bord comme de véritables animaux.

—Moi, intervint M. de Fayolles, j'ai vu cet état aigu dans l'Inde et en Chine. C'est l'*amock*, la fureur que produit l'opium administré de je ne sais de quel façon. L'opium mélangé avec de l'alcool, j'en crois. C'est terrifiant, et souvent on en meurt.

Dans l'Inde !... M. de Fayolles avait bien dit : « Dans l'Inde. »

Niama et Raoul avaient échangé un regard !... Ils s'étaient compris !... Pauvre Brien !... Et M. de Blignac l'avait chassé !

Il l'avait cru ivre ! Il l'avait condamné comme s'il avait perdu la raison avec du vin ou de l'eau-de-vie.

Raoul se leva et s'adressant à Henri d'Alreimpe :

—Faites monter à cheval un domestique et qu'il ramène un médecin coûte que coûte.

—Un médecin ! répliqua le jeune créole tout interloqué, je crois que votre Brien n'a besoin que d'un bon lit.

Il s'arrêta en voyant la figure désespérée de son ami.

—Qu'avez-vous, Raoul ? lui demanda-t-il tout anxieux.

—J'ai... que je suis certain que mon pauvre Brien est empoisonné.

En même temps, Maya-Niama et lui sortaient de la tente avec une touchante communion d'idées, et se mettaient en quête du pauvre Yves-Marie.

Où l'avait-on mis ?

Toujours entortillé dans des nappes et des cordes, on l'avait jeté sur la pelouse.

—Relevez-le, commanda Raoul aux domestiques, et portez-le dans la rotonde.

Les maîtres d'hôtel regardaient M. de Blignac, il lui fallut répéter une seconde fois cet ordre.

On transporta le corps, toujours convulsé du vieux matelot dans la rotonde, et on l'étendit sur un divan.

Alors, Niama elle-même, dénoua les serviettes, les cordes, qui paralysaient ses mouvements.

—Prenez garde, madame, disaient les laquais, vous allez vous faire blesser.

Mais elle ne les écoutait pas et avec une douceur exquise, elle enlevait les entraves. On eût dit que Brien sentait cette effluve magnétique ; car ses membres contournés par des convulsions tétaniques, évitaient de toucher la jeune femme, de l'effleurer même.

Pour Raoul, il s'était agenouillé auprès du divan et, de son mouchoir, étanchait les ruisseaux de sueur qui coulaient sur le front et le long des tempes du vieux matelot.

Yves-Marie continuait à se tordre ; entre ses dents serrées, des hoquets avec peine se faisaient jour.

On eût dit qu'un poids l'étouffait.

Et alors, au milieu des hallucinations de cette ivresse folle, une pensée se fit jour par un mot :

—Chassé ! bégaya-t-il, il m'a chassé !...

Raoul, toujours à genoux, lui prit la main dans les siennes, et approchant ses lèvres de sa joue :

—Pardon ! mon vieil ami !... Pardon de t'avoir méconnu.

Niama était tombée à côté de son mari.

Elle pleurait !...

Brien se calmait et s'affaiblissait.

Plus lentement, plus rarement, le mot désespéré revenait sur ses lèvres.

Niama et Raoul s'interrogeaient du regard.

Ils se demandaient :

—Est-ce qu'il va mourir ?

Bientôt le vieux matelot tomba dans une prostration complète.

Il dormait dans un état d'accablement indicible, broyé par la terrible secousse qu'il venait de subir.

Le médecin arrivait sur ses entrefaites.

Le domestique en avait vainement cherché à Port-Marly et à Bougival, il lui avait fallu aller jusqu'à Chatou pour en trouver un.

Celui qu'il ramenait était de fort mauvaise humeur, on l'avait dérangé au milieu d'un repas champêtre, et peu lui souriait d'aller jusqu'à Louveciennes, plantant là ses invités et sa compagnie.

En chemin, il avait interrogé le serviteur.

Et celui-ci lui avait dit ce qu'il savait, ce qu'il croyait surtout.

Et la contrariété de l'Esculape s'était sensiblement accrue en apprenant que, si on le faisait appeler, c'était pour un matelot en état d'ivresse.

Comprenait-on ! le déranger pour une « soulographie. » Il disait le mot.

Aussi, lorsqu'il arriva aux *Charmes*, lorsqu'il se trouva en présence de Brien étendu sur le divan de la rotonde, ayant à ses genoux Maya-Niama dans sa toilette de mariée et à côté d'elle M. de Blignac, qui, tout pâle, tout anxieux, épiait l'accablement de son vieux compagnon, crut-il avoir affaire à des fous.

—Docteur ! fit Raoul, voilà un homme qui est à mon service et qui a été pris de tous les symptômes de l'ivresse furieuse. Cependant j'ai tout lieu de croire qu'il n'a point bu et ne s'est pas enivré.

Le docteur hocha la tête d'un petit air tout à fait supérieur et répondit :

—Ce n'était certainement pas la peine de me déranger. Il suffisait de lui faire prendre un peu d'ammoniaque. Il dort maintenant du sommeil du juste.

—Mais docteur...

—Il n'y a pas de mais, docteur ! Pour l'instant, il cuve tout simplement son vin ou son alcool, au choix.

—Je me permettrai cependant d'insister, répliqua M. de Blignac d'un voix ferme : cet homme ne s'enivre jamais, et...

—Mon Dieu, monsieur, raison de plus ; une fois n'est pas coutume. Le jour de votre mariage, il aura bu naturellement à votre santé. Par la chaleur, à travers le bois, une course rapide... il n'en faut pas plus pour produire une excitation aiguë des centres nerveux, laquelle s'est propagée au cerveau sous l'empire d'une émotion violente. Voilà tout. Je ne change rien à mon diagnostic.

C'était à y renoncer.

Une chose rassurait cependant M. de Blignac, c'est que l'homme de la faculté, après avoir compté les pulsations de l'endormi, les trouvait en nombre normal et déclarait que le vieux matelot n'était pas en danger.

Le docteur s'en alla tout maugréant contre le sans gêne des gens qui osent vous déranger parce qu'un domestique s'enivre, et il jurait

tout en se retirant que jamais il ne retournerait *aux Charmes* sans prendre tout son temps, car il était trop payé pour se méfier des cas pressants de la maison.

Les mariés retournèrent prendre leur place à table.

Mais on comprendra sans peine le froid qu'un incident semblable avait jeté dans cette circonstance.

Le repas était glacial, lugubre, et une gêne, une contrainte extrême s'appesantissait sur tous les convives.

Au moment où Niama, au bras de Raoul, pénétrait sous la tente, M. Melvil faisait part à l'assistance des curieux détails qu'il avait été à même de relever sur le *mock*, cet état furieux que produit l'excitation aiguë de l'opium.

M. Melvil occupait dans la marine le même grade que M. de Blignac et M. de Fayolles.

C'était un grand garçon mince, un peu triste, très distrait, et qui parlait avec une lenteur calculée.

Il avait interrompu sa conversation à l'entrée de Maya-Niama et de Raoul.

—Continuez donc, lui dit ce dernier.

—J'expliquais, fit M. Melvil, que l'état violent auquel nous avons vu en proie ce pauvre garçon, est assez fréquent dans l'Asie centrale, l'Hindoustan et l'Indo-Chine. Cette folie furieuse que produit l'opium inspire une terreur profonde. On que celui qui en est atteint est poussé par une irrésistible démente qui le fait se jeter sur tous les êtres qu'il rencontre. Dès lors, du moment qu'un homme frappé du *mock* est signalé dans une rue, on s'arme de toutes parts et on lui court sus, comme on le fait en Europe pour une bête fauve ou un chien enragé.

—Dieu merci, répliqua Mme d'Alreimpe, ce n'est point ici le cas et personne ne songe à assommer ce brave garçon. C'est probablement l'émotion, la chaleur, une libation imprévue en votre honneur, mon cher Raoul.

—C'est l'explication qu'à fournie le médecin, fit M. de Blignac.

—Demain, il n'y paraîtra plus, il faut espérer, car vous terez bien, mes chers enfants, de profiter de mes dispositions ambulantes. Une fois l'hiver venu, je rentre à Paris et je ne bouge plus.

Malgré la bonne humeur et l'esprit enjoué de Mme d'Alreimpe, la fin du repas fut attristante. On avait porté le pauvre Yves-Marie, qui dormait toujours, dans une chambre de domestique, située dans les combles de la villa.

Les invités se réunirent alors dans la *boronde*. Henri, sa mère, Nathalie se multiplièrent pour faire passer les heures de cette interminable soirée. Un certain malaise invincible autant qu'inexplicable, s'appesantissait sur tous.

Involontairement, M de Fayolles et M. Melvil regardaient la pendule pour voir si l'aiguille n'avancait point, si bientôt elle ne marquerait pas l'heure du train qui devait les emmener de Port-Marly à Paris.

Enfin le signal fut donné, un grand *breack*, deux *landa*s, s'arrê-

tèrent devant le perron. Les invités allaient être conduits en voiture jusqu'à la station.

— Melvil, fit M. de Fayolles, une fois dans la salle d'attente, je suis convaincu que vous serez de mon avis, mon cher ami, mais c'était lugubre cette noce !...

— La femme de Blignac est bien jolie, répliqua l'interpellé. Mais vous avez raison, cette fête n'a pas été réjouissante. Ce pauvre Raoul avait l'air littéralement navré.

— Oui, Blignac, qui est un calme, un solide, je l'ai vu ferme au milieu du danger, il avait l'air de craindre quelque chose.

— Evidemment, au milieu de tout cela, il y a un mystère. J'ai eu l'intention un moment d'offrir mes services à Blignac. Mais, ma foi, c'était excessivement délicat.

— Vous croyez donc que l'accès de délirium de son ordonnance n'était point dû à l'alcool ?

— Non, certes ; je suis certain que cet homme était en proie à la furie de l'opium.

— Bah ! fit M. de Fayolles avec insouciance, vous voilà bien, vous, Melvil, vous êtes toujours d'un romanesque !... Si Blignac craignait quelque chose, ce que je ne puis admettre, il est assés lié avec nous pour nous garder et pour nous dire qu'il avait besoin de nous.

La même pensée, à cet instant, venait à l'esprit de M. de Blignac.

Il en était aux regrets de n'avoir point dit à ses deux amis de demeurer auprès de lui jusqu'au lendemain matin, à l'heure de son départ pour l'Italie.

Tout le monde reposait aux Charmes.

Les bruits de la maison s'apaisaient les uns après les autres.

Les voitures venaient de rentrer de la gare, et les domestiques, les chevaux pansés, se retiraient dans leurs chambres, éprouvant le besoin de se livrer au repos après une longue journée de fatigue.

Raoul avait fait part de ses appréhensions à Henri.

Le jeune homme, sans absolument les partager, promit à M. de Blignac de se livrer à une ronde consciencieuse, une fois les grilles fermées et les molosses lâchés.

Les douze coups de minuit tintaient au clocher de Louveciennes, et par-dessus la cime des arbres du parc parvinrent à l'oreille de Raoul.

Son cœur battait violemment.

A cette heure Maya-Niama, sa bien-aimée, l'attendait dans la chambre nuptiale.

C'était une grande pièce, située tout au bout de l'aile droite de la villa, que Mme d'Alreimpe, avec un soin tout maternel, avait arrangée et installée pour sa chère fille.

Dans cette chambre, tout le confort anglais et français coudoyait le luxe et l'originalité hindous.

Un divan très bas occupait le côté droit de la pièce. Des poufs, des tabourets, des cousins semés ça et là, sans ordre.

De hautes fenêtres ouvrant de plein pied sur un balcon donnant sur le parc, permettaient de prendre le frais sans être aperçu des autres côtés de la villa.

C'était en un mot, un nid charmant, à l'abri, isolé, que Mme d'Alreimpe entendait réserver dans l'avenir pour ses deux enfants, car elle n'était point éloignée de l'idée de demeurer plusieurs années en France et d'acquiescer la villa des Charmes.

En proie à un trouble profond, Raoul entra.

Une lueur pâle, une lampe à verre dépoli tenait la chambre dans une obscurité ombreuse.

Il aperçut Niama assise sur le divan.

La jeune femme n'avait pas changé de toilette. Elle demeurait la tête dans les mains, elle était plongée dans une rêverie lourde, toute pleine d'anxiété et de craintes.

Et cependant il allait venir, le bien aimé ! Il arrivait ! il était là, et doucement, bien doucement, il lui disait d'une voix tendre :

— Niama !... ma chérie !... Comment en pareil instant, puis-je vous trouver toute triste ?

Leurs yeux se rencontrèrent.

Raoul était assis sur le divan et Maya-Niama, se blotissant dans ses bras, lui prit la main en lui disant :

— Oh ! Raoul ! mon Raoul !... je suis heureuse !... bien heureuse, et cependant, j'ai peur !... Oui, j'ai une crainte folle que l'on ne touche à notre trésor, à notre bonheur ! les pressentiments affreux qui m'ont assiégée dans ces derniers mois ne veulent pas s'enfuir, ils persistent, ils m'obsèdent. Oh ! être à vous, à vous, mon bien-aimé ! porter votre nom ! être à jamais votre compagne ! demain ! toujours !... jusqu'à la fin de ma vie ! pour l'éternité ! Et être frappée en pleine joie, oh ! ce serait horrible ! Mon Dieu ! Sainte Vierge ! ayez pitié de nous ! protégez-nous !

— Frappée ! là ! là !... dit Raoul en la serrant sur son cœur !... Ce serait donc possible !... Qui oserait ?... Je ne suis donc rien ? moi !... L'amour ! l'amour pur ! chaste ! ne finirait-il donc pas par triompher de la haine, du fanatisme et de la lâcheté ?

Et, pour la rassurer, il se leva, prit dans sa poche un revolver dont il s'était pourvu et le posa sur la tablette de la cheminée.

C'était un excellent colt, de fort calibre, du modèle appelé *bull-dog*. Il était d'un maniement simple, d'une précision extrême ; dans les mains d'un tireur expérimenté comme M. de Blignac, c'était une arme terrible.

A côté du colt, un paquet de vingt-cinq cartouches, ce qui, ajouté aux six coups dont l'arme était chargée, représentait un matériel respectable.

— Avec cela, dit-il en riant, nous pouvons soutenir un siège !... en règle ! sans compter qu'au premier coup de feu, toute la garnison des Charmes, Henri en tête, arriverait à notre secours.

Fermant alors la porte à double tour :

— Là ! dit-il en se retournant, avez-vous peur encore, ma chérie ?

— Peur ! répliqua-t-elle en secouant sa jolie tête, est-ce peur qu'il faut dire ? Non ! ce n'est certainement pas ce sentiment qui me terrorise. Oh ! je te défendrais contre eux, va ! sans frayer, sans faiblesse !...

Mais ils ne se montrent pas, les lâches ! les traîtres ! race de chiens ! Ils n'osent porter leurs coups que la nuit ! dans l'ombre !...

Mettant de nouveau sa tête sur son épaule, se pressant contre lui :

— Là ! tiens ! mon bien aimé ! Je ne crains plus rien !... j'oublie tout !

Et elle ajouta :

— Oh ! s'ils doivent me frapper, s'ils doivent me faire mourir, que ce soit là !... dans tes bras !... sur ton cœur.

M. de Blignac tressaillit.

Un bruit imperceptible venait de frapper son oreille.

C'était un grincement léger sur la vitre :

Zuit... zuit... zuit !...

Niama se redressa en sursaut.

Ce sont eux !... ce sont eux !... fit-elle d'une voix grelottante. Oh ! mon bien-aimé, défends-moi ! Tue-les ! Vierge Marie à notre secours !

Raoul étendit la main et, prenant doucement son revolver, l'arma.

Le même bruit se répéta une fois encore... zuit... et tout retomba dans le silence.

M. de Blignac s'était levé.

Il avançait vers la fenêtre. Il allait brûler celui qui se trouvait sur le balcon, lorsque la vitre, attirée en dehors d'un coup sec avec de la poix, céda sans bruit.

Et un sac de cuir, lancé à travers la chambre, vint rouler à ses pieds.

Un cri sourd. Maya-Niama s'était jetée à son cou !

— Nous sommes perdus ! dit-elle. Oh ! les misérables ! Oh ! les maudits ! Cher aimé ! pas un mot, pas un geste.

Sans comprendre, d'instinct, Raoul s'était élancé vers la cheminée pour prendre la clef de l'appartement et pour fuir emportant Niama dans ses bras, car il comprenait que la jeune femme savait que tous deux étaient menacés d'un épouvantable péril.

— Trop tard ! murmura-t-elle ! il est trop tard !... Nous ne pouvons plus fuir !... Oh ! malheureuse !...

Malgré tout son courage, malgré son inébranlable sang-froid, M. de Blignac s'arrêta pétrifié.

Le sac de cuir qui avait été jeté au milieu de la chambre s'agitait !

Et par l'ouverture, une tête plate, hideuse se dressait lentement, faisant entendre un sifflement lugubre.

— Ce sont des cobras ! murmura Niama à l'oreille de Raoul. Pas un mot ! pas un mouvement ; elles deviendraient furieuses et se jetteraient sur toi.

De la sacoche maintenant sortait tout un froissement d'écailles.

La première cobra rampait, émergeait complètement hors du sac.

Raoul l'ajustait déjà, lorsque la jeune femme lui dit tout bas :

— Mais tu la rendrais furieuse, les autres aussi. Ne bouge pas, te dis-je. Pour l'amour de Dieu ! pour l'amour de moi, ne bouge pas.

Les autres couleuvres, qui étaient restées un instant immobiles,

la tête dans le col du sac, frétilaient et s'agitaient, faisant entendre de petits cris étonnés pareils à des gloussements de poule.

Elles se répandaient par la chambre, bondissant, glissant, rampant, s'accrochant aux meubles, tantôt lentement, tantôt lancées avec la rapidité d'un ressort.

Les gloussements continuaient.

Parfois il y avait un silence, un silence funèbre, puis l'une des couleuvres recommençait son petit cri, et les autres lui répondaient à l'envi.

Elles allaient et venaient par la chambre, cherchant une issue.

Mais tout était hermétiquement fermé. Alors elles rampèrent sur le lit, sur les panneaux, sur la cheminée.

Elles approchaient du divan.

Et rien !... impossible de se défendre.

Raoul, malgré la recommandation suppliante de Niama, arma son revolver.

A l'instant, les couleuvres relevèrent la tête.

Elles se redressèrent menaçantes.

Désespéré, M. de Bignac était retombé dans une immobilité cadavérique.

La voix mourante de Niama murmurait à son oreille pareille à un souffle qui s'éteint :

— Par pitié, mon bien aimé !

— Oh ! quelles rages insensées roulaient leurs lames dans le cœur de Raoul !

Tenir là, dans ses bras, sa compagne d'élection, sa choisie entre toutes, celle pour qui, cent fois, mille fois, à toute heure, il eût donné sa vie et se dire :

— Je ne puis rien. Si je bouge, ces monstres vont se précipiter sur elle ! Je les tuerai, sans doute ; mais elle sera mordue, déchirée, et je la verrai se tordre dans mes bras, subir d'horribles douleurs et mourir après une atroce agonie...

Oh ! oui, pour subir ce supplice, il fallait une énergie sublime.

Et Maya-Niama n'était pas la dernière à en donner la preuve.

Effondrée sur elle même, l'œil fixé, armée contre la mort d'une résignation de martyr, elle attendait !... priant pour celui qu'elle aimait.

Elle disait :

— Mon Dieu ! épargnez-moi, car le plus cruel, le plus odieux des supplices serait de me voir agoniser dans ses bras. Oh ! épargnez-lui ce calvaire.

Les couleuvres s'étaient glissées sous le lit.

Elles s'étaient enroulées le long des courtines, grimpant jusqu'au baldaquin.

De là elles se laissaient retomber en se jouant, et Raoul pouvait juger de cette élasticité redoutable, de cette souplesse terrifiante au moyen desquelles elle s'élançaient, se brançaient et se rattrapaient en plein vol avec une légèreté d'oiseau.

Maintenant elles rampaient vers le divan, elles y touchaient.

La première arriva et passa en glissant sur sa main.

Elle s'arrêta, dressant la tête, dardant ses petits yeux féroces dans les siens.

Il avait baissé les paupières, craignant qu'un battement, un mouvement des cils ne trahit son existence.

Un mouvement, une trépidation, une pulsation plus violente, ils étaient perdus tous les deux !...

Le reptile regardait donc les deux corps immobiles avec une surprise et un commencement d'inquiétude.

—Morderais-je ! ne morderais-je pas ? avait-il l'air de se dire.

Et Raoul voyait sa langue fourchue qui pointait avec des vibrations pareilles à un dard.

Ce n'était pas elle qui était à craindre, mais bien les crochets, les canines mobiles que le serpent redresse aussitôt qu'il est en colère et qui communiquent à la pochette renfermant le plus subtil de tous les poisons.

Au gloussement de la première des cobras, les autres arrivaient à l'envi.

Elles entouraient maintenant Raoul et Nïama, passant, repassant sur leurs mains, sur leur cou, frétilant sur le divan.

Paraissant satisfaites de l'immobilité des deux corps, elles ne s'en inquiétaient plus.

Mais quel supplice ! Quel crucifiement !... Et quel chemin de croix avant de gravir les derniers degrés de cet échafaud, au sommet duquel, fatalement, ils allaient trouver la plus épouvantable des morts.

Ces rubans froids et vivants qui montaient et descendaient sur le cou et les épaules nues de Maya-Nïama devaient lui causer un inexprimable frisson d'horreur.

Et cependant elle le réprimait.

"La subtilité des reptiles, celle des cobras et des nayas surtout," a écrit sur eux "Golzan, qui les a étudiés de près, est infinie. Le plus léger son répandu dans l'air les fait souvent ramasser en boule, et la moindre lueur les fait brusquement se détendre et se raidir, en flèche. Toute diversion les éveille, les rend furieux.

"Ils deviennent alors une batterie électrique qui frappe et qui tue.

"On ne saurait se faire une idée de la rapidité vertigineuse avec laquelle le poison circule dans les veines et atteint le cœur.

"J'ai vu, sur les rives de l'Oyapock, un buffle mordu à diverses reprises par un trigonocéphale et qui est mort en trois minutes au milieu d'horribles convulsions."

Oui, Maya-Nïama avait le superbe et sublime courage de demeurer inerte pour elle-même, pour celui qu'elle aimait, car elle savait surtout elle, qu'à la plus légère alerte, les couleuvres bondiraient sur lui et sur elle et les mordraient.

Cependant les reptiles quittaient le divan.

Ils gagnaient le milieu de la chambre.

On eût dit qu'ils tenaient un conciliabule.

Une inquiétude nouvelle semblait s'emparer d'eux.

Les uns se levaient en rond, comme s'ils eussent cherché à s'endormir. Les autres s'allongeaient, faisant osciller leur tête plate.

E
d'un
—
a la
Le
A
R
O
de l
serp
Un
pent
cité,
attaq
Do
autre
dérar
Ou
dre n
et, se
Au
Sar
se je
s'en p
Et
allaie
Un
se dro
comm
En
à l'as
ne se
Et
C'é
Ra
Il s
leur f
Et i
Ne
C'é
Et i
Ouv
Il r
Il r
son é
Un
En
étend
Ce l
14

Et toujours le même gloussement se répercutant comme le bruit d'une crécelle.

—Les cobras ont faim ! murmura Nîama entre les lèvres. On les a laissés jeûner.

Le péril n'était pas passé.

Au contraire, il allait grandissant.

Règle générale, le serpent n'attaque jamais l'homme.

On a pu chasser pendant des années dans les fourrés et les taillis de l'Amérique, de l'Afrique et des jungles, sans être mordu par un serpent.

Un seul reptile se jette sur l'homme, c'est le pithon, le gros serpent chasseur, le boa, en un mot. Celui-là, dans ses accès de voracité, attaque un bœuf, une girafe. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il attaquerait un éléphant.

Donc, pour ce qui est de la majorité des reptiles, venimeux et autres, le serpent n'attaque pas. Il ne mord que lorsqu'il est surpris, dérangé au milieu de son sommeil, lorsque l'on met le pied dessus.

Ou encore, dans un appartement, lorsque vous bougez. Au moindre mouvement, ainsi que plus haut il a été dit, il se roule en boule et, se détendant, il s'élance à une grande distance.

Autre chose est le serpent affamé.

Sans doute, il n'attaque pas l'homme immobile, sans doute, il ne se jettera pas sur lui pour le déchirer, mais, poussé par la faim, il s'en prendra à lui... et, pour se repaître, il mangera de sa chair !...

Et Raoul et Maya-Nîama comprenaient que les cobras affamés allaient se jeter sur eux et les attaquer.

Une grosse cobra noire semblait mener la bande. Raoul la voyait se dresser, son cou s'enflait, se gonflait, lui faisant des deux côtés comme deux sortes d'ailerons, de nageoires tranchantes.

Encore quelques secondes et elle conduirait les autres couleuvres à l'assaut du divan. Elles avaient cherché dans tous les coins s'ils ne se trouvait pas une autre nourriture à prendre.

Et elles allaient mordre et déchirer.

C'était le moment suprême !

Raoul venait d'avoir une idée. Il allait tenter un effort.

Il se précipiterait en avant, au milieu même des couleuvres et leur fureur se tournerait contre lui seul.

Et il crierait à Maya-Nîama :

Ne bouge pas ! ma bien aimée. Je meurs en t'adorant.

C'était de la folie ! car elle eût volé à son secours.

Et ils seraient morts de la même horrible mort !

Oui, mais la folie n'étreignait-elle pas son cerveau !...

Il recommanda son âme à Dieu et se prépara au sacrifice.

Il rassemblait ses forces, lorsqu'il s'arrêta au moment de prendre son élan.

Un sursurément léger se faisait entendre du côté de la fenêtre.

En face, touchant le balcon, le surplombant, d'énormes catalpas étendaient leurs branches ombreuses.

Ce bruissement partait du milieu des feuilles.

Ce ne fut d'abord qu'un sursourirement léger, insaisissable, quelque chose comme le murmure éteint d'un oiseau qui s'éveille.

Les cobras l'avaient entendu.

Toutes, elles étaient une dizaine, s'étaient levées et leurs têtes dressées, inquiètes, semblaient chercher du regard l'auteur de ce bruit insolite.

Il devenait plus perceptible, c'était une sorte de roucoulement triste, monotone, un frémissement de petites notes aiguës, piquées, suivies d'un trille prolongé sur des notes mineures, sur des bemols inconnus. Ces dissonances influaient sur les reptiles et les énervaient singulièrement. Leurs têtes se balançaient de droite à gauche, suivant la cadence et le rythme.

Raoul n'en pouvait plus douter. Dans l'un des catalpas quelqu'un se tenait à l'airût, et ce quelqu'un sifflait, au moyen d'un fifre, imitant le chant du bouboul, ce rossignol de l'Inde, dont la mélodie étrange rappelle à certains moments le bruit de la brise dans les roseaux.

Le son se précipitait plus accentué, plus aigre, plus rapide. C'était une ronde allant de mi en mi, avec des arpèges dont le crescendo montait de plus en plus.

Après avoir tenté vainement de résister, les cobras s'étaient mises en branle.

Parfois, au prix d'un violent effort, elles échappaient au fluide magique qui se développait pour elles de la mélodie mystérieuse.

Elles se tournaient alors menaçantes vers le divan ou Raoul et Niyama se tenaient étroitement enlacés dans une rigidité absolue.

Elles étaient partagées entre l'ardent désir d'assouvir leur faim en se jetant sur cette proie à leur portée, et l'entraînement du sifflet qu'elles étaient obligées de subir.

On eût dit que le musicien avait conscience de ces résistances, de ce combat, car sa mélodie augmentait de plus en plus d'intensité, les roulades se précipitaient avec une fulgurante vitesse, la mélodie insaisissable allait montant toujours, avec une ardeur enragée.

Les cobras ne résistaient plus, elles étaient vaincues !

Lentement elles se déroulaient, leurs têtes marquant toujours la cadence, oscillant à petits coup vifs, et le bruissement de leurs écailles se faisait entendre, car rapprochées, se serrant les unes contre les autres, elles formaient maintenant un horrible écheveau.

Le fifre déchaînait plus que jamais sa strette.

On eût dit que des étincelles faisaient des trilles, c'était un véritable feu d'artifice.

Les couleuvres obéissaient, elles glissaient avec un mouvement imperceptible vers un point fixe.

La grosse cobra noire en tête menait la bande. Les autres suivaient avec un grouillement enchevêtré qui faisait sonner le sinistre cliquetis.

Avec ensemble, cédant au charmeur, elles se dirigeaient vers la grosse poche de cuir qui était demeurée là au pied de la fenêtre.

La cobra noire introduisit sa tête plate dans l'orifice de cuir et se

blott
nabl
Un
Le
peu a
Sa
—C
veille
Ra
Il a
tait d
Pas
Un
Dan
C'é
les pr
Ouv
au sec
Et t
Pas
—R
ravan
Il a
d'Henr
—H
—H
en sur
—V
—Ja
—Fa
—Je
Quel
main, a
—El
brisé le
Vain
la port
—At
Ce qu
Henr
Mais
mées à
Les c
Un c
poussé
contre
—Les
Raou
A tou

blottit à la place qu'elle occupait auparavant; ce long et interminable martyre avait duré plus d'une heure !...

Une éternité d'agonie !...

Les autres serpents, s'entortillant de plus en plus, l'accompagnaient peu à peu, avec des engourdissements qui allaient croissant.

Sauvés ! sauvés ! Ils étaient sauvés !...

—C'est mon père, fit à voix basse Maya-Níama !... C'est lui qui veille sur nous, qui nous a arrachés à cette mort.

Raoul s'était élancé.

Il avait saisi la poche en cuir, et, ouvrant la fenêtre, la précipitait dans le jardin.

Pas un bruit ne se faisait entendre !

Un silence de mort semblait s'être appesanti sur les Charmes.

Dans le lointain un sifflement léger se perdait.

C'était le siffre du charmeur qui s'enfonçait en s'affaiblissant dans les profondeurs du parc.

Ouvrir la porte, se jeter à corps perdu dans l'escalier, appelant au secours, tel fut le mouvement de Raoul.

Et toujours le même silence !

Pas un cri ne répondait à ses cris, pas de voix humaine.

—Rien ! dans cette maison si animée quelques heures auparavant.

Il alla heurter, toujours courant, à la porte de l'appartement d'Henri d'Alreimpe.

—Henri ! Henri ! fit-il à pleine voix.

—Hein ? quoi ?... qu'y a-t-il ? répondit le jeune homme, s'éveillant en sursaut.

—Venez vite ! au nom du ciel !... votre porte est fermée ?...

—Jamais de la vie !... elle est toujours ouverte.

—Faites vite.

—Je m'habille.

Quelques secondes plus tard, et Henri, habillé en un tour de main, arrivait à la porte de sa chambre.

—Elle est fermée ! fit-il avec une expression de stupeur !... On a brisé le ressort. La serrure est bouclée.

Vainement en se jetant l'épaule la première, il essaya d'enfoncer la porte. Elle résista à leurs efforts combinés.

—Attachez vos draps au balcon et sautez par la fenêtre.

Ce qui fut exécuté en un clin d'œil.

Henri était dans le jardin.

Mais là, nouveau temps d'arrêt. Les portes de la villa étaient fermées à double tour, des portes solides, barrées de tôle.

Les clefs avaient disparu.

Un cri de stupeur parvint aux oreilles de M. de Blignac. Il était poussé par Henri d'Alreimpe. Le jeune créole venait de se heurter contre les cadavres des chiens.

—Les dogues ont été empoisonnés, fit-il.

Raoul, par une fenêtre, sautait à son tour dans le jardin.

A tour de bras, il sonnait la cloche de la villa.

Les domestiques s'éveillaient dans les communs et dans les combles.

Nouvelle stupeur, ils étaient enfermés.

Il en était de même de Mme d'Alreimpe et de Nathalie, qui, dans leurs chambres, poussaient des cris d'effroi.

Raoul, en peu de mots, expliquait à quel danger de mort Nïama et lui venaient d'échapper.

Une tête se montra par une lucarne.

C'était celle de Brien.

— Mon capitaine, qu'y a-t-il ?

— Ah ! fit Raoul, il n'est pas mort ! On ne l'a pas tué ! J'avais peur que les bandits ne l'eussent achevé pendant son sommeil.

Descends, commanda-t-il.

Dans l'écurie on trouva une pince. Henri et Raoul, unissant leurs efforts d'un côté, tandis que Brien leur venait en aide de l'autre, parvinrent à faire sauter la porte hors de ses gonds.

— Mon capitaine ! fit Yves-Marie. Et madame ?

— Je retourne auprès d'elle, répliqua Raoul en s'élançant dans l'escalier.

Il arriva à l'appartement.

Alors de sa poitrine s'échappa un hurlement de douleur et de rage.

Maya-Nïama avait disparu !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

— E
— P
mé l'a
— V
major
— Il
major
Et le
fortun
Prés
phie d
Le p
dans l
l'Inde
a quar
ret, sa
de gem
Il a
ans, lie
cavalier
centuée
sion de
Le maj
Le je
Béhar,
mandat
rieur ;
entendu
La ve
accomp
le majo
sans bis
situé à
Un b

DEUXIÈME PARTIE.

LA VIERGE AUX LOTUS.

I

—Eh bien ! Charley, comment avez-vous passé la nuit ?

—Pas trop bien, major, je l'avoue, pas trop bien. Je n'ai pas fermé l'œil.

—Vous vous y ferez, mon garçon, vous vous y ferez, répliqua le major en accompagnant ses paroles d'un gros rire.

—Il le faudra bien, fit à son tour, avec un soupir, celui que le major venait de nommer Charley.

Et le jeune homme s'armant de philosophie, essaya de faire contre fortune bon cœur.

Présentons d'abord, avant d'expliquer la nécessité de la philosophie de Charley, ces deux personnages au lecteur.

Le premier, le major Valérian Thurner, est major de cavalerie dans l'armée des Indes. Chasseur et sportsman enragé, il adore l'Inde anglaise, qui lui permet d'assouvir sa passion dominante. Il a quarante-cinq ans, est gros, court. Le brandy, le whiskey, le claret, sans oublier le moût et la veuve Clicot, ont diapré son visage de gemmes artificielles qui flottent entre le rubis et la topaze.

Il a avec lui Charles Blount, un tout jeune homme de vingt-deux ans, lieutenant à la même armée, c'est à dire dans le régiment de cavalerie de Sikhs du major, et que certaines fredaines par trop accentuées à Paris et à Londres ont fait expédier avec une commission de lieutenant dans le nord de l'Hindoustan.

Le major Valérian est un ami de la famille Blount.

Le jeune Charley est arrivé à Patna, capitale de la province de Bénar, où le major se trouve en garnison, avec des lettres de recommandations chaudes et pressantes à l'adresse de cet officier supérieur ; et celui-ci a adopté aussitôt son protégé. Au débotté, il a entendu l'initier aux puissantes émotions des grandes chasses.

La veille au soir, les deux officiers sont partis de Patna, à cheval, accompagnés de quatre cavaliers Sikhs et d'un mulet de bât, car le major Valérian, homme de précautions, ne s'embarque jamais sans biscuit ; et ils sont venus passer la nuit au bungalow de Zipore, situé à cinq lieues de Patna.

Un bungalow est un bâtiment en briques que le gouvernement

anglais a fait construire, par une attention toute délicate, pour les voyageurs et les officiers qui chassent, voyagent ou se promènent.

Le bungalow est un abri, il se compose d'un corps de logis, d'un hangar pour abriter les chevaux et d'une cour.

Le tout est entouré d'un mur assez élevé pour empêcher les fauves de bondir au-dessus et de s'en venir tranquillement étrangler gens et bêtes.

Sans le bungalow, la chasse et les excursions seraient impossibles dans l'Inde, car le tard venu, la campagne se peuple immédiatement d'un tel nombre d'hôtes incommodes et surtout dangereux, que toute nuit passée dans la campagne ou en forêt présenterait des dangers insurmontables.

Deux ou trois hommes seuls, la nuit, dans l'Inde, sont des hommes perdus. A moins, bien entendu, de connaître le pays, et, comme les Hindous, de savoir se tirer d'affaire en se hissant sur les arbres, et en passant la nuit à dormir entre deux branches. Encore n'est-on pas bien sûr de ne pas être enlevé par une panthère noire, cueilli par un ours, ou piqué par un cobra.

Le bungalow est donc la providence du chasseur et du voyageur. Par exemple, l'abri n'est pas luxueux. Les quatre murs, rien de plus. Pas de mobilier, pas la moindre couchette. Il faut prendre ses précautions, autrement on courrait le risque de mourir de fatigue et de faim. De faim, car on ne rencontre point de restaurant dans les environs du bungalow.

De fatigue, parce qu'il est interdit de se coucher sur le plancher des chambres de l'abri, sous peine d'être piqué par un serpent ou tout au moins par un scorpion ou un mille pattes.

La veille au soir le major et son lieutenant sont arrivés au bungalow de Zipore un peu avant le coucher du soleil.

Une brise légère courbait la cime des lataniers et des palmiers, elle apportait aux deux cavaliers les senteurs embaumées de la forêt et de la jungle.

La route a été charmante et le lieutenant Charley a été enchanté de son excursion.

La désillusion a commencé aux portes du bungalow.

La construction, de loin, avait fort bon air, avec son petit dôme en pointe, ses murs à briques rouges rejointoyées en blanc.

Une fois entré, il a fallu en rabattre.

Charley Blount, mettant pied à terre, était entré dans l'intérieur du bungalow.

Il avait poussé la porte du rez-de-chaussé, composé de deux grandes pièces, l'une réservée aux cavaliers d'escorte, l'autre devant servir de salle à manger, lorsque des sifflements et des frétillements le firent reculer de terreur.

Il dérangeait d'innocents reptiles qui avaient établi leur quartier général dans cet endroit abrité et désert. Quelques scorpions couraient de tous les côtés, en relevant leur queue menaçante.

—Eh bien, Charley ? faisait derrière lui le major.

—Mais, major !...

—Vous avez entendu siffler quelques couleuvres. Rassurez-vous,

mon cher garçon, vous en verrez bien d'autres. Elles ont plus peur que vous et se casseraient les crochets sur vos bottes de peau de buffle.

Au premier étage, ce fut pis encore. Dans la chambre que devait occuper Charley, en outre des reptiles toute une famille de vampires, de grosses chauves-souris, se mit à voler en poussant de petits cris éfarés et plaintifs.

Le mulot portait heureusement des couchettes armées de moustiquaires, de telle sorte que, bravant les insectes et les chauves-souris, Charley put s'étendre et se préparer à dormir.

Mais il n'eut pas plutôt fermé les paupières, que commença tout autour du bungalow un sabbat étrange.

Les bêtes féroces, attirées par l'odeur des chevaux, s'en donnaient à cœur joie. C'était un concert diabolique où la grosse voix du grand tigre royal faisait la basse, les glapissements du jaguar et de la panthère noire le médium, tandis que les cris des chacals et des hyènes tenaient le dessus.

Le jeune homme s'était dressé en sursaut sur son séant. Il se préparait à appeler le major pour lui demander si le bungalow n'allait pas être attaqué par tous ces monstres, lorsque, dans un moment où le concert faisait trêve, il entendit partir, de la chambre à côté de la sienne, un ronflement aussi sonore que régulier.

Le major Valérian dormait du sommeil du juste.

Charley fit appel à son amour-propre. Il ne voulut point reconnaître qu'il éprouvait réellement peur, et il passa la nuit à écouter cette harmonie sauvage qui allait crescendo pour mourir ensuite et reprendre, l'instant d'après, avec une nouvelle fureur.

On comprend facilement qu'il bénit l'aurore aux doigts de rose, lorsqu'elle daigna montrer ses premières lueurs.

Seulement alors, il put goûter quelques instants de sommeil, car les fauves rentraient dans leurs bois et leurs jungles et regagnaient leurs tanières.

Mais la voix forte de son chef l'appelait déjà.

Il s'éveilla tout maugréant. Ne rêvait-il pas qu'il était à la Marche, conduisant un four in hand, en compagnie de demoiselles trop aimables qui ne voulaient avoir que lui comme professeur d'anglais ?

Et c'est alors que le major Valérian, qui était debout depuis longtemps déjà, regardant les chevaux manger leur orge, c'est alors que le major lui adressa la question qui a été posée au début de ce chapitre.

Pour comble de déveine, un froid piquant s'était abattu sur les bois et sur le bungalow, une rosée blanche se transformait en givre.

Le pauvre lieutenant était littéralement gelé.

— Vous grillerez tout à l'heure, mon cher garçon, nous aurons bien certainement tantôt trente-six ou trente-huit degrés de chaleur.

Le major Valérian lui administra une formidable tape sur l'épaule.

—Tenez, Charley, ajouta-t-il, j'ai pitié de vous. Venez dans la salle et je vais vous administrer une mixture de mon invention qui va, je vous en réponds, vous galvaniser. Je veux bien même vous en donner la recette. Une demi bouteille de moët carte blanche—suivez-moi bien,—un demi-verre à bordeaux de wiskey, une pincée de gingembre, une cuillerée d'eau surtout. Un tour de mélange sur la lampe à alcool et avalez-moi ça, mon cher Charley, vous m'en direz de bonnes nouvelles.

Le lieutenant ayant absorbé une forte rasade de la susdite mixture, se sentit tout autre; effectivement le breuvage avait du bon car il fit voir les choses au néophyte sous un aspect un peu moins noir.

Bref, Charley se mit en selle allègrement quelques instants plus tard et se rangea au trot à côté du major qui, gai comme pinson, sifflait de tous ses poumons la plus brillante des giges.

Les deux officiers, nous avons omis de décrire leur costume, portaient un complet en surah, avec des hautes bottes de peau de buffle. Pour coiffure, le casque élevé en moelle d'aloës, sans lequel tout Européen succomberait au premier coup de soleil, foudroyé par une insolation.

Lorsque le major Thurner eut achevé sa gigue, il mit son cheval au pas.

—Je vous dois maintenant, fit-il à son compagnon, le programme de la journée. Je ne vous en ai pas dit un mot pour vous laisser toute la surprise. Mais vous avez toute les chances pour vous. Il y a tout lieu d'espérer que, pour votre début, vous allez assister à l'une des plus belles chasses auxquelles il vous sera jamais permis de prendre part.

Ces quelques mots d'exorde regaillardirent tout à fait le jeune lieutenant, lui aussi il aimait passionnément la chasse; il ne comptait même que sur elle pour lui permettre de supporter son cruel exil.

—Je vais tout à l'heure, reprit le major, vous présenter à notre amphitryon, car nous sommes de simples invités, bien que la partie de chasse se donne en notre honneur. Mon cher garçon, si vous aimez les études de mœurs, nous pouvons ici vous en offrir des plus curieuses.

Figurez-vous que vous êtes en plein moyen âge. Les évêques, les princes de l'Eglise menaient grand train à cette époque, ils avaient meutes et équipages. Vous allez chasser avec l'équipage de l'un des grands prêtres de ce pays. Un vieux drôle nommé Haïm-Bourani, qui jouit dans tout le nord de l'Inde d'une influence énorme.

C'est un homme excessivement intelligent, très instruit, fort au courant de nos usages et de notre civilisation. Il nous fait très bonne figure, il m'accable particulièrement de prévenances, parce qu'en l'absence du colonel Mamby, je commande les troupes à Patna. Mais je ne m'y laisse point prendre. S'il pouvait m'étrangler, moi et tous les Anglais qui se trouvent dans l'Inde, il le ferait avec une foi céleste. Si jamais nous avons un soulèvement dans le Béhar,

tenez pour certain qu'il en sera le chef, le vieux gueux, et qu'il nous donnera du fil à retordre.

—Et c'est chez lui que nous allons chasser ?

—Chez lui, non. Il n'a pas de chez lui ; d'abord la forêt et la jungle appartiennent à tout le monde. De même j'ai employé un terme impropre en vous disant que nous allions nous servir de son équipage. Ayant fait vœu de pauvreté comme tous les brahmanes et les gourous de ce pays, il ne possède rien. Mais il se sert comme de ses propres biens de tout le luxe, du matériel et des éléphants du rajah de Béhar, un prince auquel le gouvernement anglais a enlevé tout pouvoir politique en lui saisissant une immense fortune. Ce rajah se nomme Bahour-Sing et n'est qu'un mannequin dans les mains d'Haïm-Dourani. Ce brahmane, ce gourou, ce bonze, ce tout ce que vous voudrez, est très curieux à observer.

La police anglaise le surveille étroitement ; il déjoue toutes ses ruses. Il disparaît pendant plusieurs mois. Il va soi-disant, chez un prince indépendant, le rajah du Népal, qui l'aime particulièrement et sur lequel il a, comme sur Bahour-Sing, une énorme influence. Je vous engage à vous mettre bien avec lui, il vous fera inviter aux fêtes de Bahour qui sont superbes et où vous verrez des bayadères, des nautchis assez jolies pour vous faire oublier toutes les beautés de Paris ou de Londres. Sur ce, Charley, un temps de trot, car nous ne devons pas faire attendre ce prince de l'église hindoue.

Le major et son compagnon piquèrent des deux et suivirent une ligne tracée au milieu d'une forêt de banians, à l'allure allongée de leurs chevaux.

Le soleil s'était levé ; une chaleur douce et pénétrante avait chassé loin la rosée et les brises froides qui l'accompagnaient.

Des aras de toutes les couleurs voltigeaient de branche en branche. Une bande de grands singes qui prenaient leurs ébats, regardaient curieusement passer les cavaliers. Parfois un daim traversait la ligne et des volées de faisans, avec un grand bruit, partaient sous les pieds des chevaux en déployant leurs ailes diaprées.

La forêt s'élargit tout à coup, formant une énorme clairière.

Là, un spectacle imprévu surprit les regards de Charles Blount.

Au milieu de la clairière, un campement indigène. Quinze cents ou deux mille Indiens se tenaient étendus ou accroupis. C'étaient les rabatteurs.

Dans un coin douze éléphants, attachés au piquet, se dandinaient, agitant leurs trompes et attendant impatiemment l'heure de la chasse.

Devant une riche tente de poil du Thibet, assis sur un tapis aux voyantes couleurs, se tenait le gourou, Haïm-Dourani, entouré de tout un état major de brahmines, de bonzes et de fakirs en sous-ordre. Quelques officiers de la maison du rajah de Béhar l'accompagnaient. A la façon respectueuse dont ils le traitaient, il était évident que le major Thurner n'avait exagéré en rien l'influence et l'importance du personnage.

A la vue des deux officiers, Haïm-Dourani s'était levé précipitamment et s'avancait au-devant du major et de son compagnon.

Le major avait mis son cheval au pas, et de la main faisant un grand salut à Haïm, et en anglais, dans le style imagé de l'Orient, il lui souhaitait une belle mort, le paradis d'Indra et toutes les jouissances infinies que Brahma promet à ses élus dans ce lieu de délices. En même temps il présentait à Haïm son jeune compagnon.

Le bonze répliquait en anglais le plus pur qu'il faisait des vœux pour que le major Valérian quittât le plus tôt possible cette terre, lieu de misère et de malheur, et trouvât place dans un coin du royaume céleste.

Cette concession faite aux usages hindoustans et la tradition locale, la conversation continua comme entre gens civilisés.

Haïm s'excusa alors d'être obligé de diriger la chasse. Bahour-Sing, le rajah du Béhar, était indisposé.

Il adressait ses profonds regrets aux deux officiers.

Le major lança un regard d'intelligence à son jeune ami Charley, pour lui faire comprendre que Haïm-Dourani jouait du rajah et se servait de ce prince comme d'un véritable homme de paille.

Après une collation succulente et confortable où la cuisine anglaise le disputait aux mets hindous, Haïm invita le major et le lieutenant à prendre place sur un éléphant de chasse richement caparaçonné. Une fois commodément assis dans le haoudah, ou siège à plusieurs bancs que l'éléphant porte sur le dos, les cavaliers d'escorte donnèrent aux deux officiers leurs armes, deux carabines Purley, à répétition, portant chacune douze balles coniques à pointe d'acier dans leur magasin. Ces armes, terribles de précision, de pénétration et de portée, permettent en cas pressant de tirer successivement les douze balles sans recharger l'arme.

—Et maintenant, fit le major en s'adressant à son jeune compagnon, de l'œil, du sang-froid, et vous aurez du plaisir, car Haïm fera tout ce qu'il pourra pour que nous nous mesurions avec les tigres. Ce serait, j'en suis certain, un sensible plaisir pour lui de nous voir dévorer à la croque au sel.

—Alors c'est le tigre que nous allons chasser ? repliqua le lieutenant.

—Pardieu !—et le major éclata de son gros rire, comme toutes les fois qu'il faisait une bonne plaisanterie,—pardieu ! est-ce que vous croyez que nous avons emporté ces joujoux,—il désignait les deux carabines Purley,—pour chasser des cailles !... Mais, je vous le répète, Charley, ne vous pressez pas... Tirez lentement, à coup sûr. Cela vous sera facile, car vous ne pourrez viser que de très près, et vous éprouverez une suprême jouissance.

Pendant cette conversation, Haïm avait lui-même prit place sur un éléphant, et après avoir consulté le major d'un coup d'œil, donnait le signal du départ.

Les mahouts, c'est-à-dire les conducteurs des éléphants, répétèrent à mi voix cet ordre ; aussitôt les colosses levèrent leurs trompes, lancèrent dans l'air une note éclatante et joyeuse, pareille à un formidable coup de trompette, et la colonne se mit en marche.

Nous ne décrirons point les péripéties de cette chasse.

Tous nos lecteurs connaissent ce sport dans tous ses détails.

Disons seulement que ce qui avait été annoncé par le major se réalisa entièrement.

Deux tigres, pourchassés par les hurlements des subalternes, arrivèrent en se glissant à travers les herbes jusqu'à la ligne des éléphants.

L'un d'eux touché par un coup de feu de Charley, bondit sur le colosse et réussit à mettre une patte sur le bord du haoudah. Mais le major brûla le monstre à bout portant.

C'était la femelle. Le mâle, quelques secondes plus tard, tombait foudroyé de plusieurs balles.

Haïm-Dourani n'avait pas tiré, sa religion lui interdisant de verser le sang. Mais deux siks armés de carabines se tenaient à ses côtés dans son haoudah.

Dans une autre battue on mit bas plusieurs daims, des antilopes. La chasse était superbe et Charley reconnut devant le major que les ennuis et les désagréments de la nuit précédente étaient largement compensés par ce sport réellement royal.

A l'issue de la dernière battue, le major et le lieutenant Blount trouvèrent leurs chevaux et leurs cavaliers d'escorte.

On allait se séparer.

Tandis qu'un lunch était servi sous l'ombre impénétrable d'un banian gigantesque, Haïm engageait la conversation avec ses deux invités.

Charley était surpris de la facilité avec laquelle il s'exprimait en pur anglais, connaissant à fond toutes les finesses et les subtilités de la langue.

Ce gourou, simplement vêtu de toile blanche, avec son turban de fine mousseline, ses yeux noirs, brillants, intelligents au degré suprême et éclairant son visage imberbe, légèrement safrané, avait en réalité fort grand air.

Il était rempli de prévenances à l'égard du major Valérian, celui-ci lui rendait avec usure, ainsi que vulgairement on le dit, la monnaie de sa pièce. Mais le diable n'y perdait rien et ces deux roués savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur de ces salama-lecs.

Haïm-Dourani annonça au major que sous peu, au palais de Babour-Sing, à Béhar, le rajah comptait donner de grandes réjouissances, pour célébrer la venue du nouveau gouverneur anglais, arrivé depuis peu à Patna, et que le prince se ferait un devoir d'inviter à ces fêtes le major et son sous-lieutenant.

Comme il achevait ces paroles, Haïm leva la tête et prêta l'oreille.

A longue distance, il avait perçu un sifflement léger, et ses yeux regardaient avec une curiosité inquiète un mince nuage de poussière qui venait d'apparaître au tournant de la route.

La chasse s'était en effet terminée à l'orée de la forêt, et la vue s'étendait au loin sur les plaines immenses, couvertes de champs de riz et de maïs.

Haïm avait terminé sa phrase, mais ses yeux étaient toujours fixés sur le petit nuage de poussière.

Un bohîs lancé à plein élan arrivait tout ruisselant de sueur. Il apportait évidemment un message pressé.

Ces bohîs forment dans l'Inde une caste complète à part. Ce sont des coureurs, d'une honnêteté impeccable ; on peut leur confier les sommes les plus importantes, les lettres les plus graves, des diamants, des perles, toute une fortune qui ferait tourner le lait des consciences les plus pures, les bohîs ne commettront jamais un détournement ni une erreur ; et si le dépôt qui leur a été remis ne parvient pas à destination, c'est que le porteur aura été assassiné.

Encore les bohîs de la contrée se réuniront ils pour faire une enquête, et les habitants des villages leur prêteront main-forte pour retrouver les assassins.

Ajoutons qu'un bohîs peut faire trente lieues d'une traite, toujours courant, en mâchant seulement quelques feuilles de bétel ; et qu'après avoir pris un peu de nourriture, il est tout prêt à recommencer.

Le bohîs arrivait donc lancé à toute vitesse, les coudes au corps.

Haïm leva le bras, le bohîs l'aperçut et, se prosternant à ses pieds, demeura la face dans la poussière.

— Parle, qui t'envoie ? demanda Haïm, et d'abord, relève-toi.

Le bohîs se dressa droit, jetant un regard de défiance sur les deux officiers européens.

— Vous avez vos petites affaires, fit le magistrat qui avait surpris ce regard au vol, je vous laisse.

Le brahme fit un geste de mécontentement.

— Je n'ai pas de secrets pour mes amis les Anglais, répliqua-t-il, et froidement, s'adressant au coureur, il lui dit en coralis : — Parle haut, qui t'envoie ? qui t'amène ?

Alors celui-ci tendit à Haïm une feuille de bétel époinçée d'une certaine façon, une simple déchirure formant un signe cabalistique, et il prononça ces mots :

— Le fakir s'est échappé de la pagode.

Une émotion violente, une colère froide, furieuse, toutes les passions mauvaises dans un épouvantable déchaînement, apparurent sur le visage contracté du bronze. Mais aussitôt il redevint maître de lui.

Cette flamme n'avait eu que la durée d'un éclair.

— C'est bien, dit-il simplement.

Puis se tournant vers les serviteurs de l'escorte :

— Que l'on donne à manger et à boire à cet homme.

— Ceci change mon itinéraire, dit-il au major. Et croyant devoir lui fournir une explication : — C'est un fakir qui a dérobé des diamants de l'une des pagodes placées sous ma surveillance. Je vais à Patna au lieu de rentrer à Béhar car je vais faire jouer le télégraphe pour que l'on s'empare de notre voleur, il doit avoir sur lui des pierres de grande valeur.

Ce fait qui n'a pas grande importance, — le trouble qu'il avait laissé voir démentait ses paroles, — va me procurer le plaisir de voyager avec vous.

Les deux officiers et leur escorte se mirent en selle, Haïm remonta

sur son éléphant et le cortège s'engagea dans la route que le bohiss venait de parcourir et qui conduisait à Patna.

Avec les chevaux, les éléphants, les rabatteurs, il occupait sur cette route l'espace de près d'un kilomètre.

—Voyez-vous, Charley, faisait le major Valérian, tout en chevauchant à côté de son lieutenant, cette feuille de bétel que le bohiss a remise, sous vos yeux, à ce vieux coquin d'Haim, eh bien ! c'est au moyen de feuilles de bétel semblables, de pareils télégrammes, que ces gredins là ont organisé la terrible révolte de 57. Et c'est avec les mêmes moyens de correspondance qu'ils arracheront l'Inde aux Anglais.

—L'Inde aux Anglais ! major !... répondit Charley d'un ton incrédule. aujourd'hui que notre gracieuse souveraine est l'impératrice des Indes ! Est ce que l'Hindoustan ne nous appartient pas à jamais ? Pour toujours, major Thurner ; nous pouvons chanter le *Rule Britannia* ici comme ailleurs.

Sous ses dehors épicuriens, le major Valérian cachait une réelle profondeur de vues et un bon sens essentiellement pratique.

—Dieu vous écoute, mon cher garçon, répliqua-t-il, mais j'ai bien peur que ce pays-ci, la Russie aidant, nous tienne en réserve des désillusions terribles ! Tant que l'Hindou conservera « la feuille de bétel » c'est-à-dire tant qu'il gardera ses usages, ses coutumes, sa religion ténébreuse et la distinction des castes, il échappera à l'Angleterre. Il subira son vainqueur, c'est-à-dire il pliera sous le joug, mais il gardera au fond du cœur une rancune terrible, et quant au progrès, aux réformes civilisatrices, ce qu'il s'en assimilera, ce sera pour le tourner contre nous.

—Nous avons cent mille hommes dans l'Inde, major.

—Et dans l'Inde il se trouve plus d'un million d'hommes à l'heure qu'il est, qui se servent du fusil à tir rapide. Enfin, à la grâce de Dieu ! Charley ! Je ne veux pas troubler la joie pleine qu'éprouvent deux gentlemen après le plus superbe des sports. Seulement, il faut ouvrir les yeux, mon cher garçon, il faut savoir lire entre les lignes, et se dire que l'on vit sur une mine qui, à tout instant peut sauter.

Le gros des rabatteurs s'était mis en marche comme avant-garde. Les éléphants suivirent, flanqués des deux côtés des cavaliers.

Cette conversation avait eu lieu tandis qu'Haim, du haut de son haoudah, organisait l'ordre de la colonne.

Elle se terminait par un groupe de coolies et de porteurs, pliant sous le poids des paniers et des bagages ; ils accompagnaient, en les poussant devant eux, une file de mulets chargés du matériel de campement.

Lorsque le dernier homme eut disparu, lorsque la poussière du dernier mulet se fut abattue, un mouvement se manifesta dans l'épais feuillage du banian, qui un instant auparavant, abritait toute cette troupe, et un homme, lentement, avec des ondulations de reptile, usant de précautions infinies, se laissa glisser jusqu'à terre.

Tout ce qu'il y a de stupéfiant, son costume !

Il portait un habit noir, un pantalon noir, un gilet noir. Pour coiffure un casque d'aloès, profond, ample, qui dissimulait son visage, le dit casque, par surcroît de précaution, était encore entouré de plusieurs tours d'un voile de gaz vert, ce qui, on s'en rendra aisément compte, contrastait furieusement avec le complet noir.

Pourquoi cet homme s'était-il laissé glisser avec autant de lenteur de l'une des maîtresses branches du banian ?

C'est qu'il avait perdu l'usage de l'un de ses bras. L'une des manches de l'habit noir pendait à vide.

L'homme au casque gris, une fois à terre, garda longtemps la queue de la colonne qui, à l'horizon, se perdait déjà dans la poussière que dorait les derniers rayons du soleil couchant, et, regardant à droite et à gauche, devant et derrière, et en se jetant précipitamment dans la brousse sitôt que de loin il apercevait un laboureur où un berger, il se mit à suivre les derniers piétons de la colonne, conservant entre eux et lui un intervalle considérable.

Il marchait d'un pas leste, alerte, en homme dont le corps est rompu à tous les exercices. Parfois, il s'arrêtait. On eût dit qu'un accablement le prenait, qu'il hésitait à poursuivre sa route ; mais aussitôt un soupir s'exhalait de sa poitrine et il se remettait en marche avec un redoublement d'énergie.

Le soleil était couché depuis longtemps lorsqu'il arriva aux premières maisons de Patna

Patna, aujourd'hui la capitale de la province de Béhar, est l'ancienne Palibothra, qui fut la capitale de l'Inde.

Quoique bien déchue de son ancienne splendeur, la ville étend encore aujourd'hui, pendant une longueur de douze kilomètres, ses vastes quartiers entrecoupés de marais et de jardins sur la rive droite du Gange.

Aujourd'hui, Patna a un arsenal anglais et une gare de chemin de fer.

C'est une des principales stations du railway qui traverse l'Inde dans son entier et va de Bombay à Calcutta, en passant par Bénarès.

Le train allait passer, l'express de nuit qui passe à Patna à neuf heures du soir et arrive le lendemain à la même heure à Calcutta, après avoir parcouru environ la distance de 100 kilomètres.

Au guichet, il demanda un billet pour cette dernière ville. Il avait demandé son ticket en anglais, et, avec une curiosité indifférente, l'employé appartenant à cette localité avait levé les yeux sur ce visage, sur ce voile vert, sans lui accorder d'attention.

Muni de son ticket, l'homme sortit de la gare et se perdit dans le jardin qui entoure cet édifice, en attendant l'heure de son train

Un coolie, qui dormait sur un banc de pierre devant la palle à claire-voie réservée aux voyageurs et aux bagages, se leva à son tour et, s'approchant du guichet, prit un billet pour la même destination.

L'homme au voile vert revint au premier coup de sifflet et s'installa dans un compartiment.

Il n'avait point vu le coolie qui, derrière une colonne de la gare,

épiait tous ses mouvements, et qui, au moment où le train se mettait en marche, s'élança dans le même compartiment que lui.

Celui-ci, à l'aspect de l'Hindou qui venait de monter sa face cuivrée à la portière, avait violemment tressailli.

Puis, il s'était allongé sur la banquette en homme qui prend ses dispositions pour la nuit.

Le coolie en fit autant de son côté. Bientôt l'homme au voile vert respira fortement, à intervalles réguliers et égaux, bruit que la chaleur étouffante qui régnait dans le char expliquait suffisamment.

En réponse à ce souffle dénotant le sommeil, la tête de l'Hindou s'affaissa sur sa poitrine, se releva à diverses reprises, et y demeura définitivement appuyée.

Quelques marchands, qui se rendaient de Patna à Rhagulpore, descendirent à cette dernière station, et l'homme au voile vert et le coolie se trouvèrent seuls.

Ils dormaient toujours.

Du moins, ils semblaient dormir.

L'homme au voile vert demeurait toujours étendu.

L'Hindou, au contraire, sans bruit, insensiblement, sans avoir l'air de faire un mouvement, se rapprochait de son compagnon de voyage.

Assis sur la banquette en face de la sienne, il glissait avec une patience et une prudence de serpent, sans trêve, sans temps d'arrêt...

Il mit plus d'une heure à franchir la distance qui le séparait du dormeur.

Avec une lenteur plus grande encore, il avança la main.

Il voulait enlever le voile vert.

Il voulait voir le visage du mystérieux voyageur.

Celui-ci ne bougeait point. Il semblait toujours être en proie à un profond sommeil.

Le coolie put donc sans encombre arriver jusqu'aux plis du voile. Il parvint même à en défaire complètement un.

Déjà la gaze verte pendait sur l'épaule du voyageur, découvrant le bas de son visage.

C'était une peau lisse, imberbe, jaune, une peau d'Hindou à coup sûr.

—C'est lui, murmura le coolie entre ses dents, le maître sera content.

Il voulut plus encore, et sa main, continuant le même mouvement, commença à relever le second pli de la gaze.

Mais il poussa soudain un cri d'effroyable douleur, l'inconnu, avançant la tête d'un coup sec, lui avait mordu les deux doigts, l'index et le pouce.

Et avec des dents d'acier, il le tenaillait jusqu'à l'os.

Le coolie se tordait.

Il avait levé le bras pour se dégager et frapper, l'homme, toujours étendu, de la seule main qu'il avait libre, — l'autre nous l'avons dit, était collée le long de son corps, — avait arrêté le bras dans son élan.

Se dressant alors, il saisit le malheureux, affolé autant que terrassé par la soudaineté de l'attaque et la violence de la torture, et le prenant par le cou lui enleva la respiration.

Le voile vert n'était pas tombé.

Et à travers ce masque, le coolie, dont les yeux blancs roulaient déjà éperdus dans leur orbite, entendit ces paroles murmurées par une voix railleuse à son oreille :

—Djaoud ! j'en suis bien sûr, tu ne diras rien à Haïm Dourani.

Et par la portière entr'ouverte, il envoya rouler sur la voie cette masse inerte et déjà privée de sentiment.

Pas un bruit, pas un cri.

Le train lancé à toute vitesse traversait les immenses champs d'indigo du Bengale. Un bleu implacable piqueté d'étoiles qu'éclairait une lune blanche, une chaleur étouffante, telle était la nuit.

Le corps du coolie était tombé dans les hautes herbes. Il allait devenir la proie des chacals et des hyènes.

L'homme, après avoir refermé la porte, avait regardé attentivement si personne n'avait été témoin du meurtre. Et rassuré par le silence, l'inertie des wagons adjacents, dont tous les stores de véti-vert demeuraient clos, il remit en place son voile, assujettit son casque, et, cette fois, s'allongeant pour tout de bon, se livra au plus profond sommeil.

Deux stations avant d'arriver à Calcutta, à Burdwan, il descendit, tendit son ticket au préposé et se jeta dans la campagne.

Il faisait petit jour, encore quelques instants et le soleil allait apparaître embrasant toute la terre de ses rayons, car, on le sait, le crépuscule ne dure, dans le sud de l'extrême Orient, que quelques minutes.

Il cherchait évidemment à gagner le territoire français.

A cet endroit, le district de Calcutta n'est séparé de la province de Chandernagor que par deux kilomètres.

Cet espace franchi, il était à l'abri et des poursuites anglaises, et de celles, bien plus terribles encore, dont le coolie, dont il s'était si vigoureusement dégagé, lui avait donné des preuves.

A corps perdu, il s'était jeté dans un bois de palmiers, de lata-niers et d'arecks ; suivant une sente étroite, il se glissait entre les troncs droits et élancés des arbres, le cou tendu, l'oreille au guet.

Son bras rigide, collé toujours le long de son corps, arrêtait ou ralentissait sa marche.

Parfois, il s'arrêtait, respirant à pleins poumons, et en coralis, il répétait avec une énergie sourde indomptable :

—Il le faut pourtant !... il le faut !...

A travers les broussailles, les troncs d'arbres, droit devant lui, il apercevait le jour.

Ce jour, c'était la rase campagne, c'était le territoire français !... C'était le salut, la liberté !...

On eut dit qu'il craignait d'être poursuivi, car depuis quelques instants sa démarche se ralentissait et devenait hésitante. Parfois,

on pouvait croire qu'il allait se jeter au milieu des lianes et se glisser à travers les plantes grimpantes et les larges feuilles.

Un cri rauque s'échappa de sa poitrine.

A la sortie du bois de palmiers, barrant le sentier, la masse noire d'un éléphant se dressait.

Obstacle vivant, barrage de chair, le colosse se tenait droit occupant toute la route ; il se dandinait, mécontent, de méchante humeur, tapant du pied, et arrachant, pour se calmer et se donner de la patience, des tiges de jeunes bambous qu'il broyait sous ses larges molaires.

L'haoudah qu'il avait sur le dos contenait quatre coolies sans compter son mahout à cheval sur le cou. En tout cinq adversaires, et le colosse qui valait dix.

L'homme se retourna cherchant son salut dans la fuite.

Vain espoir.

La retraite lui était barrée.

Quatre hommes d'infanterie anglaise, commandés par un caporal et un sergent, venaient de mettre l'arme au pied, occupant le sentier même.

—Stop ! commanda le sergent en ajustant froidement le fugitif.

Celui-ci s'arrêta, comprenant que toute résistance était inutile.

Le sergent et les cinq soldats anglais se rapprochaient des coolies et de leur éléphant, entre eux l'homme marchait repoussé, le sergent n'avait même pas besoin de lui mettre la main au collet pour s'assurer de sa personne. Il le poussait dans les bras de ses ennemis.

Parvenu à dix mètres de la bête, le sergent ordonna à sa petite troupe de faire halte et continua de s'approcher des coolies.

—C'est bien là l'homme que vous cherchez ? leur demanda-t-il.

—Oui, oui, répliqua l'un des Hindous, qu'à son visage partagé par une ligne blanche tracée avec du plâtre, on reconnaissait pour un fakir, c'est lui. Le bras qu'il a collé le long du corps vous indique, aussi bien qu'à nous, que c'est lui.

—J'ai l'ordre de vous le remettre.

—Nous le prenons. Il ne se sauvera plus.

—L'éléphant, qui est là se chargerait de le rattraper.

—Bon ! fit l'Anglais, corvée terminée, all right !

Et faisant faire demi-tour à ses hommes, il se retira comme il était venu, enchanté d'en être quitte à si bon marché et de ne pas avoir à prolonger cette chasse à l'homme pendant la chaleur.

Du haut de l'éléphant, les coolies invectivaient leur prisonnier et l'accablaient de sarcasmes.

—Eh bien ! fakir !... te voilà pris. Tu as eu beau te déguiser en Franchi, on t'a retrouvé tout de même. Le fil de fer, — le télégraphe, — t'a dénoncé ! Oh ! tu étais bien signalé. Toutes les pagodes, tous les temples ont été prévenus durant la nuit.

—Ah ! fakir ! tu croyais pouvoir voler des pierres sacrées et t'en aller vivre en France. Le maître Haïm sera content. Tu aurais été aussi bien pris à Calcutta qu'à Bénarès.

Mais le chef des trois autres, le vrai fakir, qui regardait l'habit

noir du pauvre diable comme une preuve d'épouvantable sacrilège, ne disait rien. Il fixait des yeux froids, implacables sur le prisonnier. Jusqu'à alors il avait dédaigné de lui adresser la parole.

—Djaoud devait être avec toi, finit-il par lui dire. Il a dû monter en wagon avec toi à Patna. Où est Djaoud ?

—Djaoud ne dira rien, répliqua l'autre d'un ton farouche à travers son voile, j'ai tué Djaoud !...

—C'est bien !... Et sais-tu ce que disait la dépêche du gourou ?...

—Que m'importe !...

—La dépêche disait : « Une fois pris, ne ramenez pas le voleur à Patna. Comprends-tu ce que signifient ces paroles.

Un silence... il venait de le dire, que lui importait !

—Cela signifie que nous allons t'accrocher au bout d'un palmier, que ton corps se balancera dans les airs, qu'il sera la proie des vautours et des choucas, que tes os n'auront jamais de sépulture et que ton âme, ta chienne d'âme de traître et d'imposteur, vivra éternellement dans le corps des animaux immondes.

Cette fois encore, il ne répondit pas davantage. Il était vaincu, fatigué de la lutte, il avait perdu la partie ; plus tôt on lui enlèverait l'existence, mieux ce serait. Il préférerait que ce fût fini bien vite, à retomber dans les mains d'Haïm, de ces bonzes qui prolongeraient sa vie en lui faisant subir d'interminables tortures.

—Marche, commanda le fakir, marche, beau Franchi !... Nous allons nous charger de toi dans un instant. Le corps de Djaoud sera retrouvé, il reposera dans la terre sainte. Je défie à jamais quiconque de remettre la main sur le tien.

L'éléphant se remit en mouvement, poussant devant lui son prisonnier.

Celui-là, contrairement à ses congénères, obéissait tout de travers au mahout qu'il portait sur le cou.

Il se montrait capricieux, fantastique, il s'arrêtait à tout instant, faisant mine de rebrousser chemin, ou pénétrait dans la brousse pour cueillir une tige de bambou ou la cime d'un jeune palmier.

A droite, commanda le fakir en désignant à son prisonnier un sentier bifurquant dans cette direction.

L'homme continua à obéir. Ce n'était plus qu'une machine passive.

Au bout de quelques centaines de mètres, la petite troupe arriva à un petit temple en ruines situé au milieu d'une clairière.

Une partie du pagotin restait seule debout, le reste n'était plus qu'un amas de décombres.

Là, les coolies s'arrêtèrent, ils attachèrent l'éléphant à un énorme palmier au moyen d'une chaîne de fer, et ils se préparèrent tout simplement à pendre leur prisonnier, ainsi que le fakir l'avait annoncé quelques instants plus tôt.

Celui-ci demeurait indifférent à tout ce qui se passait autour de lui.

Il avait fait le sacrifice de sa vie. Sans se plaindre, sans un reproche, il acceptait la mort.

Seulement, entre ses lèvres, revenaient ces quelques mots comme une prière d'agonisant :

— Perdue !... elle est perdue !...

Non, il n'accordait même pas d'attention aux préparatifs de son supplice, absorbé par l'idée fixe qui s'agitait en lui.

Il ne voyait pas les coolies ramassant du bois mort et groupant les branches, les amoncelant les unes sur les autres.

A ce bûcher, le fakir mit le feu. Ce n'était certainement pas pour faire cuire les aliments de leur repas ; ce n'était pas non plus pour se réchauffer, car le soleil montait à l'horizon et dardait déjà sur le bois ses rayons brûlants.

Le fakir, avec une joie féroce, annonça à son prisonnier dans quelle intention ce brasier était allumé.

— Lorsque la flamme va être tombée, dit-il, il ne restera que des charbons et des braises. Alors nous te grillerons les pieds et les jambes, car si on te lançait sitôt dans l'espace, ce serait trop vite fini et tu ne souffrirais pas assez longtemps.

— Faites, dit l'homme, avec un mouvement d'épaules ! Tout cela n'empêchera pas que vous ne soyez des chiens !... Vous m'avez pris ! C'en est fini de moi... Je saurai supporter la souffrance...

— Nous verrons, fit le fakir avec un ricanement sinistre. Nous verrons si ton insolence sera la même lorsque tu vas rôtir.

Il regardait l'éléphant qui commençait à donner des marques de violente inquiétude.

Le colosse, attaché par le pied de derrière autour du palmier, tirait violemment sur sa chaîne. Il battait l'air de sa trompe, agitant ses oreilles, et poussait des grognements de colère.

Inquiet ! Il avait effectivement sujet de l'être.

• Quelques paroles venaient d'être prononcées à voix basse à quelque distance.

Si léger qu'eût été le murmure, si imperceptible qu'eût été le bruissement du feuillage, l'éléphant l'avait perçu, il devinait, il flairait un danger.

Depuis le commencement de cette scène, trois hommes, cachés à quelque distance sous la feuillée, épiaient tous les mouvements des coolies.

Trois hommes, trois Européens, trois Français !

Ils avaient établi leur campement dans les ruines du pagotin même, et ils s'étaient réfugiés dans les broussailles à l'arrivée du prisonnier et des Hindous qui l'accompagnaient.

Et celui qui avait parlé en voyant les préparatifs du supplice avait murmuré à l'oreille de l'autre de ses compagnons qui était le plus rapproché de lui.

— Pour sûr, nous n'allons pas laisser ces peaux de citron roussir le poil à ce bonhomme-là, d'autant qu'il a l'air d'être habillé tout pareil à un chrétien.

II

Avant de nous occuper de ces trois hommes et de ce qui va suivre, il nous faut forcément revenir en arrière et reprendre notre récit au moment où nous l'avons laissé, à l'enlèvement de la malheureuse Maya-Niama.

Rendre le désespoir de Raoul est chose impossible !

Niama disparue !

Comme un fou, comme un insensé en proie à un délire furieux, haut en bas il parcourait la villa des Charmes.

— Où était-elle ? qu'était-elle devenue ! Ne plus la voir ! c'était impossible ! Mieux valait la mort !

Le même désespoir s'était emparé d'Henri.

Il faisait tous ses efforts pour ramener dans le cœur de son ami une espérance qui n'existait pas dans le sien.

Mais lorsque la pensée d'un suicide vint à Raoul, pour échapper à l'affreux supplice qui le torturait, il éleva la voix :

Vous, Raoul, commettre un tel crime ! Ce serait lâche ! et vous êtes un brave ! Ce serait une offense suprême à Dieu !

— Mourir !... Mais vous n'en avez pas le droit !... Niama n'a-t-elle pas besoin de vous ? Ne devez-vous pas retrouver ses traces, la délivrer, l'arracher de ses ennemis ? vous tuer !... Vous, Raoul !... un homme de devoir !... vous qui avez la foi !... vous un croyant !... Oh ! priez, mon ami, pour que Dieu vous aide à vaincre cette épouvantable désolation !

— Niama est morte ! répétait le malheureux en se tordant les bras. Niama est morte ! Je ne la reverrai plus, je veux aller la rejoindre.

Niama existe, répliqua Henri avec fermeté. Elle n'a que vous, elle n'a que nous, veux-je dire, pour amis, pour défenseurs. Ils ont eu la première marche de cette terrible partie, les misérables, il faut que nous ayons la seconde. Oui, mon ami, mon frère !

Ma vie a un but, celui que doit avoir la vôtre ; il nous faut retrouver vous, votre femme, moi ma, sœur, et nous la chercherons au bout du monde, nous fouillerons jusque dans les entrailles de la terre. Et avec l'aide de Dieu nous l'aurons, nous la prendrons à ces monstres. Nous serons deux, mon frère ! vous et moi ! Mon père est riche, ma mère aussi ; nous emploierons à notre œuvre notre fortune. Je le jure ! Vous entendez, Raoul. Je suis à vous, corps et âme !...

— Et moi ! murmura Brien d'une voix sourde. Et moi qui n'ai pas su veiller, qui n'ai pas su la défendre, vous me comptez donc pour rien ? Ah ! je donnerais ma vieille peau, lanière par lanière, pour retrouver la chère petite madame !... et trouver ceux qui l'ont prise !... Oui, je donnerais un de mes bras... je donnerais tout.

Et de grosses larmes roulaient sur les joues hâlées du vieux matelot.

Ils fouillaient maintenant les jardins, les communs, le parc.

A la grille de ce dernier, donnant sur les bois de Louveciennes, ils se heurtèrent aux cadavres de deux chiens.

Les deux grands danois étaient raidis par un poil subtil.
Les gardes n'avaient pas cru devoir faire la ronde cette nuit-là.
Les gens du château, les domestiques avaient fêté les deux jeunes mariés et bu à leur santé.

Les chiens lâchés, on ne les avait plus entendus. D'ordinaire cependant ils aboyaient au moindre bruit.

A quelle heure avaient-ils été empoisonnés?...

Le jour était venu.

Les trois hommes poursuivaient leurs recherches sans arriver à un résultat.

Au grand soleil ils relevèrent un indice.

Un peu au-dessus de l'endroit où se trouvaient encore les cadavres des deux dogues, Brien poussa une exclamation de surprise.

Le mur était dégradé, égratigné par places.

Au bas du mur, le terrain se montrait piétiné, les feuilles foulées.

Le vieux matelot s'élança à cheval sur la crête.

Là, nouvelle découverte, un morceau d'étoffe blanche brodée.

C'était un morceau de la robe de Niama!...

Evidemment, c'était par là qu'elle avait été enlevée, la pauvre enfant!

Mme d'Alreimpe pleurait, avec Nathalie, rien ne pouvait arrêter leurs larmes.

Niama perdue!... on sentait le vide que l'adorable créature laissait dans le cœur de ceux qui l'aimaient.

Cependant il fallait aviser.

Un enlèvement aussi fantastique ne pouvait s'accomplir sans laisser de traces.

A l'époque actuelle, la justice, la police possèdent des moyens effectifs, des ramifications tellement multiples, qu'il était impossible de ne pas découvrir les traces de la jeune femme et celles de ses ravisseurs.

Dans la matinée même, Henri d'Alreimpe faisait à Paris les démarches nécessaires, et les recherches étaient poussées avec une sérieuse et ferme activité.

Mais malgré toute la bonne volonté des agents et de leurs chefs, on sentait que tout le personnel manquait de confiance pour agir.

Les fonctionnaires les premiers, en recueillant les dépositions d'Henri d'Alreimpe et de Raoul, se demandaient si réellement ils n'avaient pas affaire à deux fous, à deux voyants exaltés qui faisaient marcher la police et les jetaient sur une fausse piste.

Sans doute une jeune femme avait été enlevée;

Mais par qui?

Une histoire d'amour sans doute.

Qu'est-ce que c'était tout ce drame machiné, mouvementé comme un spectacle de la Gaîté ou de l'Ambigu?

Que venaient faire ici ces Hindous, ces fanatiques qui poursuivaient une fille de leur pays? etc. etc.

Et ces histoires de serpents! Où étaient-ils ces serpents? ils ne s'étaient pas envolés!

On n'en retrouvait pas une trace. Non plus que du sac de cuir qui les avait contenus.

La véritable folie que subissait Raoul maintenait d'autant plus les fonctionnaires dans ces idées, dans ces doutes.

Au milieu de tout ce désespoir des uns, de l'ahurissement des agents de l'autre, Henri d'Alreimpe conservait seul son sang-froid.

Il reconnut bien vite que, de même que la première fois, le secours et les recherches de la police seraient de toute inutilité. Raoul et lui ne devaient compter que sur leur propres forces.

Ce qui lui fournit à ce sujet une preuve évidente, ce fut la capture, par un agent, de Jules Bobo, notre ancienne connaissance.

L'aimable Jules ne se démonta point un seul instant.

Il ne savait point pourquoi on l'arrêtait. Sans doute, il avait fait sauter au vieux matelot un prodigieux saut de carpe. Mais, en définitive, il ne lui était rien arrivé. Par contre, ce vieux ragueur avait sauté sur lui comme sur de la viande morte.

Et par-dessus le marché, la veille, à Louveciennes, n'était-il pas venu le relancer encore à l'auberge des *Deux-Cogs*, dans une salle réservée, tandis que tranquillement il était à boire une bouteille avec ses amis ?

Mais c'était un enragé que ce vieux-là ! Mais il était « tout le temps près lui » pour une pauvre plaisanterie sans conséquence.

Mais c'était lui, Jules Bobo, qui était obligé à cette heure de se mettre sous la protection de la police !...

Quant à l'argent qu'il avait depuis quelque temps en poche, Jules Bobo prouva qu'une de ses tantes, avec laquelle il avait été brouillé pendant longtemps, s'était réconciliée avec lui, et lui ouvrait sa bourse.

Donc, rien à faire.

Un seul renseignement, parmi tous ceux contradictoires que leur fournit la préfecture de police.

Henri d'Alreimpe avait demandé que les départs des paquebots fussent surveillés attentivement, et les listes des passagers relevées avec le plus grand soin, ainsi que tout le personnel matériel des navires en partance.

Or, sur la liste des passagers de l'*Indus*, grand steamer quittant Marseille par la voie de Suez, l'attention d'Henri fut attirée par deux noms.

« M. Ph. Burton, pasteur protestant, lut-il à la seconde page de la liste, « et sa fille malade. »

Un secret instinct lui dit que cette jeune fille malade, c'est-à-dire que l'on transportait peut-être malgré elle, un secret instinct lui dit qu'il n'était pas impossible que ce fussent-là Maya-Nfama et son ravisseur.

De plus, un travail se faisait dans son esprit.

Il rapprochait toute une série de faits les uns des autres. Leur coïncidence finissait par établir entre eux dans son for intérieur une corrélation directe.

Lord Arthur Richemond venait d'être nommé gouverneur du

Béh
port
D
sur
La
mar
E
C
sing
L
dre
post
tant
celle
M
dre
Lon
L
sa j
capr
Si
A
Q
nem
fair
A
lut l
L
pou
avai
Il
Il
l'ou
jam
C
L
May
E
riva
E
suit
P
C
cett
N
pré
E
L
L
Cal

Béhar, province située au-dessus de celle du Bengale et la plus importante après elle.

De plus, lord Richemond était chargé d'une surveillance active sur le royaume du Népal, touchant à la province du Béhar.

Lady Richemond avait exigé elle-même que le départ de son mari et le sien eussent lieu immédiatement après son mariage.

Elle était, au plus haut point, pressée de se rendre dans l'Inde.

C'était là pour une jeune femme, il faut bien le reconnaître, un singulier voyage de noces.

L'immense fortune de lord Arthur empêchait même de comprendre comment il avait pu non-seulement accepter, mais postuler un poste semblable. Non pas que la position ne fut pas des plus importantes ; c'était elle qui venait à coup sûr en première ligne après celle du vice-roi des Indes.

Mais enfin, ce n'était pas à soixante ans que l'on pouvait reprendre du service et s'expatrier à des milliers de lieues de Paris et de Londres.

Lady Grâce l'avait exigé ainsi, et lord Arthur, amoureux fou de sa jeune femme, était trop heureux de satisfaire à ce singulier caprice.

Sir Joë Egerton accompagnait son parent en qualité de secrétaire.

Autre étrangeté.

Qu'est-ce que sir Joë, le malin bossu, qui aimait si bien les raffinements les plus perfectionnés de la civilisation actuelle, allait faire dans l'Inde ?

Après s'être posé toutes ces questions, Henri d'Alreimpe les résolut les unes après les autres.

La beauté de Grâce Hautrope avait produit trop d'effet sur lui pour qu'il ne se fût pas enquis du caractère de la jeune femme. Il avait différentes fois questionné Raoul à son sujet.

Il la savait indomptable, passionnée, hautaine.

Il avait appris par M. de Blignac que celui-ci lui avait infligé l'outrage qu'une femme fière de sa beauté n'oublie ni ne pardonne jamais.

Ce ne fut bientôt plus un doute pour lui.

Lady Grâce n'allait dans l'Inde que parce que l'on y ramenait Maya-Niama.

Elle voulait être là, tout près, pour veiller à la détention de sa rivale.

Et, qui sait, Raoul de Blignac se mettrait certainement à la poursuite de sa femme ! Il viendrait sans doute dans l'Inde.

Peut-être l'aurait-elle à genoux devant elle, suppliant.

Ces déductions, il les exposa à Raoul, qui se jeta avidement sur cette lueur d'espérance.

Nous l'avons dit, ils ne pouvaient compter sur le secours de la préfecture de police.

Eux seuls devaient retrouver Maya-Niama.

Le jour même, ils se décidaient à partir pour l'Inde.

Le steamer l'*Indus* avait quitté Marseille en destination de Calcutta.

Ils se rendraient tous trois sur le territoire français, à Chandernagor, tout près de la capitale des Indes anglaises.

Henri d'Alreimpe et Raoul s'étaient munis d'argent, de lettres de change. Le père du jeune créole ne refuserait point, en outre, son concours à son fils.

Mme d'Alreimpe retournerait, elle aussi, à Chandernagor, avec sa fille Nathalie. Elle en avait assez de la France.

Les deux amis emmenaient naturellement Yves-Marie Brien.

Et bien qu'ils n'eussent aucun indice sérieux, aucune preuve réelle, bien qu'ils dussent se heurter sur leur route à d'insurmontables obstacles, à de mortels périls, une force, une espérance également fermes les soutenaient.

Quel voyage ! quels débuts ! Le désespoir fixe ! L'idée constante de la perte de cet être si cher entre tous !...

Ce fut Marseille leur point de départ.

L'*Indus* avait sur eux une grande semaine d'avance.

Le *Gange*, le grand steam-boat de la compagnie Valéry sur lequel ils devaient prendre passage, ne mettait sous vapeur que trois jours plus tard.

Raoul se désespérait de ces retards.

Henri résolut de les utiliser.

Munis des faibles renseignements de la préfecture de police, ils fouillèrent la ville et arrivèrent à trouver les hôtels où avaient séjourné le clergyman Morton et sa fille.

Nous disons à dessein *les* hôtels, car le révérend Morton avait séjourné deux jours à Marseille, et il avait couché chaque nuit dans un hôtel différent.

Ceci était un indice, ceci indiquait que le Révérend Morton tenait à rompre ses pistes.

Henri questionna un garçon du dernier établissement, l'hôtel Royai, rue saint-Féréol, et, grâce à un louis, ledit garçon se montrait très prolixe à l'égard du Père Morton et de sa fille.

Il était complètement imberbe, ce Révérend, légèrement vouté, la tête chauve en partie avec des mèches droites de cheveux plats.

Des yeux noirs très vifs, très perçants, ce qui faisait dire au domestique :

— Possible que ce soit un pasteur, mais il ne doit pas être tendre pour son troupeau.

— Et le teint, avait demandé le jeune créole.

— Le teint, répliqua le garçon, jaune, celui d'un homme qui a longtemps habité les pays chauds.

Ceci concordait parfaitement avec les convictions d'Henri.

Pour ce qui était de la jeune fille, les renseignements étaient très vagues, le garçon non plus que les femmes de chambre de l'hôtel n'avaient pu apercevoir son visage.

Elle paraissait être dans un état de prostration complète.

Son père l'avait amenée en voiture, elle était enveloppée de couvertures, de longs voiles.

Il l'avait portée dans ses bras jusque dans la chambre, et là il avait soigneusement fermé la porte.

Même cérémonie au départ.

Interrogé si des étrangers accompagnaient M. Morton ou si des visiteurs étaient venus le demander, le garçon avait répondu négativement, M. Morton et sa fille voyageaient seuls.

C'était un fil bien faible et bien tenu, mais Henri et Raoul s'y accrochaient avec l'énergie que donne aux noyés la dernière espérance.

Les yeux flamboyants surtout de M. Morton, son teint bistré, cette enfant qu'il ne laissait point voir !... une voix secrète leur disait que c'était bien Niama et son infâme ravisseur.

— Mais comment ne se débattait-elle pas, disait Raoul d'une voix sourde, comment n'appelait-elle pas à l'aide ?

— Eh ! mon pauvre ami, répliquait Henri, vous savez quels terribles moyens ces alchimistes ont à leur portée. Vous savez bien que lorsqu'on est entre leurs mains, il suffit de respirer une fleur, d'avaler quelques gouttes d'un poison connu d'eux seuls pour être transporté dans des joies délirantes, ou pour subir les atteintes de la plus effroyable des folies. Rappelez-vous Brien, mon pauvre ami.

— C'est vrai ! c'est vrai ! répondait Raoul que le désespoir étreignait... Ils peuvent tout et nous ne pouvons rien ! Contre eux nous n'avons ni force ni arme !...

— Nous avons pour nous, répliquait Henri, Dieu qui ne peut nous abandonner, le droit et l'espérance qui soutiennent les cœurs virils. Plus haut ! ami ! plus haut !... toujours plus haut. Prions, et disons-nous bien que tôt ou tard nous serons vainqueurs et que nous finirons bien par arracher votre chère femme des mains de ces misérables.

Il avait été entendu que Mme d'Alreimpe et Nathalie partiraient quelques semaines plus tard.

Mme d'Alreimpe devait rejoindre son mari, auquel elle donnait rendez-vous à Chandernagor. Là, le père d'Henri attendrait son fils et Raoul, s'ils avaient besoin de secours, si leurs premières recherches devenaient infructueuses, si enfin ils étaient obligés de venir se réfugier sur le territoire français.

C'était Henri qui devait diriger l'expédition. Peut-être l'excitation du danger rendrait-elle à M. de Blignac sa lucidité, son sang-froid dont tant de fois il avait donné des preuves aux heures de péril.

Pour l'instant, il suivait son ami comme un enfant. Niama ! Il ne voyait que Niama ! Et les larmes qu'il ne parvenait point à verser retombaient en pluie de sang sur son cœur.

Henri avait résolu de gagner Patna au plus tôt.

Mais il se doutait bien que s'ils mettaient le pied sur le territoire anglais, leur présence serait aussitôt signalée.

Il ne fallait donc pas débarquer à Calcutta, mais à Chandernagor, et se rendre de là, par terre, à Patna, sans prendre le chemin de fer, sans se faire voir aux autorités anglaises.

A Chandernagor, ils s'étaient donc munis de l'équipement le plus rudimentaire.

De hautes bottes contre les piqures des serpents, des casques en moelle d'aloès, un complet en flanelle bleue, une large ceinture de même étoffe portant une paire de colts de fort calibre, c'était tout, avec un havre-sac attaché aux épaules et renfermant l'argent et les traites.

Une fois dans le Béhar, ils achèteraient une charrette de voyage et des bufflones et ils voyageraient à petites journées, s'arrêtant ici et là, fouillant les alentours des temples, des monastères de bonzes et de natchis.

C'était de la folie, sans un indice, sans un point de départ, ne parlant même pas la langue du pays, que de tenter semblable aventure, mais, de tout temps, l'héroïsme n'a-t-il pas été le plus proche parent de la folie ?

Seul, Henri d'Alreimpe parlait un peu le coralis et le tamoul.

M. de Blignac s'exprimait très couramment en anglais.

Brien, lui, n'avait jamais voulu retenir un traître mot de cette langue ; on sait qu'il exérait tout ce qui touchait de près ou de loin à l'Angleterre.

Donc, après un court séjour à Chandernagor, nos trois amis avaient pénétré sur le territoire anglais.

Et pour commencer, ils avaient passé la nuit dans le pagotin délabré dont l'arrivée des coolies et de leur éléphant, poussant devant eux leur prisonnier, les avait subitement chassés.

Tapis dans la brousse, ils suivaient toutes les péripéties du drame qui menaçait de s'accomplir.

Mais l'éléphant les avait éventés.

Et Brien, à mi-voix, s'était mis à grogner :

— Nous n'allons pas laisser assassiner ce particulier-là, d'autant plus qu'il est habillé comme un chrétien.

L'habit noir de l'homme au voile vert, allait, comme on voit, lui être un grand secours.

Ou plutôt !... le divine Providence ne se sert-elle pas des moyens les plus déterminés pour venir en aide à ceux qui ne désespèrent jamais de son secours ?...

Toujours est-il qu'au moment où le fakir donnait un ordre, un des coolies avançait la main pour s'emparer du prisonnier et commencer son supplice. Brien, sans en demander conseil à personne, le visait lentement et l'abattait d'un coup de revolver.

— Animal ! gronda Henri !... Maintenant, il ne faut pas les laisser échapper !... Il faut les tuer !... Allons Raoul !... en avant mon ami !

Et ils s'élancèrent dans la clairière le revolver au poing, en poussant de grands cris.

L'attaque avait été si soudaine que les coolies étaient consternés.

Seul le fakir, conservant son sang-froid, s'était retranché derrière un tronc d'arbre. Seul il était armé lui aussi d'un revolver.

Il tira, sa balle effleura l'épaule de Brien, mais elle alla frapper l'un des pieds de l'éléphant attaché à un palmier.

Se sentant touchés, Brien poussa un fort juron et l'éléphant un hurlement de douleur.

Le colosse secoua sa chaîne avec furie, on eût dit qu'il allait arracher le palmier malgré sa solidité et sa grosseur.

Oh ! il reconnaissait bien celui qui l'avait blessé, ses petits yeux noirs étincelaient sous l'empire de la colère, et sa trompe, s'avancant, se reculant, se dressant haute, semblait menacer le fakir.

Celui-ci, derrière le tronc d'arbre où il s'abritait, voyait les choses tourner tout à son désavantage.

Les coolies avaient mordu la poussière, trois coups de feu en avaient eu raison.

Ils râlaient maintenant, égratignant l'herbe de leurs ongles, l'arrachant dans les dernières convulsions de l'agonie.

La rage impuissante aveuglait le fakir ; il déchargea sans blesser personne son arme sur les assaillants, et se jeta à corps perdu dans la brousse, laissant à ses ennemis le prisonnier et l'éléphant toujours attaché.

Sans doute il allait chercher du renfort, soit auprès de l'autorité anglaise qui, on l'a vu, ne lui avait pas marchandé son concours, soit auprès de ses coreligionnaires, leurs temples et leurs monastères, dans les environs, étant rapprochés et nombreux.

Sa retraite précipitée était une mesure de prudence.

Déjà Brien avait tourné les yeux de son côté et se disposait à s'occuper de lui, la besogne étant terminée ailleurs.

— Nom d'un tonnerre !... cria Brien, en voyant le susdit fakir prendre la poudre d'escampette, voilà un de ces bonshommes lavés au jus de chique, qui nous brûle la politesse !... C'est guignonnant tout de même, vu que si nous demeurions à flâner ici, nous allons en avoir tout à l'heure une fourmilière sur les bras.

Henri et Raoul se regardaient tout surpris d'avoir accompli cet acte de don quichottisme.

Qu'avaient-ils besoin d'aller se mêler des affaires et des vengeances indoues, dans cette circonstance surtout où elles étaient d'accord avec le sentiment et la volonté de l'Angleterre ?

N'avaient-ils pas d'autre chiens à fouetter que de délivrer qui ? un gredin peut-être, un voleur, un assassin !

C'était Henri qui tenait ce raisonnement, effrayé par des conséquences que l'action qu'ils venaient d'accomplir pouvait avoir.

— Peut-être celui que nous venons de délivrer n'a-t-il pas droit à la liberté, répondit-il à son ami. C'est une affaire entre lui et sa conscience. En tous cas, on allait le torturer, et, à ce compte, nous avons bien fait d'intervenir.

Brien, qui faisait le tour de la clairière à la poursuite de son fakir, rentrait les mains vides.

Il entendit la fin de la phrase de M. de Blignac.

— Vous avez raison, mon capitaine, allez, fit-il à son tour ; on n'avait pas le droit de faire roussir ce paroissien-là. C'est peut-être un chrétien tout de même.

Le paroissien n'avait pas bougé.

Il s'était accoudé contre la colonnade du pagotin et paraissait être en proie à une émotion extrême. Plusieurs fois il avait failli s'élançer, se jeter à son tour sous bois et disparaître.

Quel invincible aimant le retenait donc ?

—Oui ! oui ! continuait Henri, je n'y verrais pas d'inconvénients si le fakir n'avait pu s'échapper, mais il va donner l'alarme, nous allons être traqués, poursuivis !... Ah ! satané Brien, tu as fais là un joli coup. Et cet homme ! pourquoi demeure-t-il là, comme un terme ? Enfin, termina-t-il, en donnant à ses paroles un ton plaisant, il faut avouer que cela n'arrive qu'à nous. Au fond d'une jungle, venir de France pour délivrer un individu déguisé en habit noir, avec le visage recouvert d'un voile vert ! Oui ! il faut reconnaître que cela n'arrive qu'à nous.

Brien s'avança d'un pas.

—Au moins faut-il dévisager la trompette de ce singe, fit-il. J'aime bien savoir à qui j'ai affaire, moi, d'abord.

Et il avança la main, s'étant approché de l'homme, pour lui enlever le voile de gaze verte qui recouvrait son visage.

Bien loin de fuir, bien loin de lui résister, l'homme, de sa main libre, déroula lui-même le voile, et tombant à genoux, s'écria :

—Pardon ! pardon !...

Une même exclamation de stupeur, de colère, s'échappa de la poitrine de Raoul, d'Henri et d'Yves-Marie Brien.

—Yambo ! s'écrièrent-ils d'un commun accord, Yambo !...

—Oui, fit celui-ci, tandis que de grosses larmes roulaient sur ses joues bistrées, et que l'émotion paralysait et entrecoupait ses paroles !... Oui, Yambo ! le traître Yambo !... qui vous demande grâce et merci !...

Quel était donc ce mystère ?...

Yambo !... le traître Yambo !... Yambo, l'empoisonneur !... celui qui pendant quinze ans avait rempli auprès de la malheureuse Nîama le rôle de surveillant et d'espion, Yambo était là, demandant pitié et merci.

Yves-Marie Brien n'en revenait pas, surtout.

—Eh bien ! grognait-il, nous avons fait un bon coup. Faut avouer que c'est de la guigne en plein. Ça m'apprendra à vouloir jouer au chien de Terre-Neuve. Quelle diable d'idée j'ai eue de tirer ce gredin-là des griffes des autres. Pour sûr, c'est le cas de dire : pas de chance au bilboquet. Vrai ! ça n'arrive qu'à moi !...

Et comme Henri et Raoul regardaient toujours l'ancien maître-d'hôtel sans mot dire, se consultant intérieurement pour savoir s'ils n'allaient pas écraser eux-mêmes celui qu'un instant plus tôt ils venaient d'arracher à la mort, le vieux matelot ajouta :

—Qu'est-ce que nous allons faire de ça, à cette heure ? Faut pas toujours le laisser courir ; on ne lanterne pas avec les chiens enragés.

Le chien enragé paraissait être devenu bien humble.

Il demeurait prosterné dans la poussière.

—Pardon ! pardon ! répétait-il, tandis que de grosses larmes continuaient à couler sur le bistre de ses joues. Pardon ! ne me tuez pas maintenant ! Ah ! quand vous saurez !... quand vous saurez !...

Quelque coupable que pût être Yambo, après lui avoir sauvé la vie, Henri hésitait maintenant à lui casser la tête.

Certes, il regrettait l'équipée de ce vieux fou de Brien. Mais il n'allait pas égorger un ennemi par terre, un ennemi estropié, un ennemi qui n'avait qu'un bras.

Il prit l'initiative de la décision.

— Laissons-là ce misérable, dit-il, qu'il aille se faire pendre ailleurs ! et filons. Il est plus que probable que le fakir que nous avons manqué est allé chercher main-forte, et que, dans un instant, nous aurons toute une bande de ces diables sur les bras.

Yambo se releva, comme mû par un ressort.

— Ecoutez-moi ! dit-il. J'ai été bien coupable, mais si vous m'avez vu tout à l'heure aux mains de ces monstres, condamné à une mort épouvantable, c'est que je voulais, c'est que je veux racheter mes crimes. Ah ! vous l'avez dit, les instants sont précieux. Je ne puis vous fournir la preuve de ce que j'avance ! Je l'ai sur moi pourtant ! Elle m'a coûté déjà un mois de tortures. Je vous la donnerai.

Je la mettrai sous vos yeux. Croyez-moi ! croyez-moi ! c'est la Providence qui m'a placé sur votre route. En fuyant, c'est vous que je cherchais. Je serais allé en Europe, en France, au bout du monde pour vous trouver. Ah ! vous pouvez m'insulter ! me mépriser !... Je vous ai vus, je vous vois !... et je pleure ! Je pleure de honte sur mon passé !... mais aussi je pleure de joie sur l'heure présente !

Ces paroles étranges, incohérentes, elles étaient prononcées avec un accent exalté de conviction sincère.

Oui, c'était réellement un véritable bonheur qui brillait dans les yeux noirs de Yambo.

Et il embrassait les genoux de M. de Blignac, et il rampait plus loin, cherchant à approcher ses lèvres de la main de son ancien maître.

Surpris, hésitants, tout perplexes, Raoul et Henri se regardaient, cherchant le mot de l'énigme.

Une lueur venait de briller dans le cœur désespéré de M. de Blignac, mais l'espérance qui commençait à poindre était trop brillante, trop radieuse, pour qu'il voulût s'y arrêter.

Cependant Yambo demeurait toujours suppliant.

— Ne me chassez pas, disait-il, ne me renvoyez pas !... Si vous me chassez, je vous suivrai jusqu'à ce que vous m'ayez ôté la vie. Par grâce, par pitié, écoutez-moi...

Et tournant la tête de tous les côtés comme s'il eût craint qu'un témoin invisible pût entendre ses paroles, il reprit :

— Ecoutez-moi, je vous en conjure, c'est vous que je cherchais, *c'est vers vous que je suis envoyé...*

Il accentua ces paroles en les soulignant lentement.

— Ah ! s'écria Raoul, je tremble de comprendre ! Si tu dis vrai, Yambo, non-seulement je te pardonne, mais...

— Le pardon me suffit, répliqua Yambo. Je ne veux point d'autre récompense.

Alors une explosion éclata.

— Maya-Niama, s'écria Raoul, interrogeant l'Hindou avec une inexprimable angoisse, l'angoisse du condamné à mort qui attend sa grâce. Maya-Niama ?

— Elle vit, dit-il avec une énergie sincère, elle vit, je sais où elle est. C'est elle qui m'a ordonné de venir vers vous. Je vous aiderai à la retrouver, ou la vie, que j'ai déjà bien des fois risquée pour arriver jusqu'à vous, ne m'appartiendra plus.

— Elle vit !... répéta délicieusement M. de Blignac. Elle vit !... Merci, mon Dieu !... Ah ! pardon ! pardon ! Seigneur ! d'avoir douté de votre bonté, de votre puissance ! pardon ! d'avoir cédé à la pensée du suicide.

Et tombant à son tour à genoux dans l'herbe verte, il adressa une action de grâces au Très-Haut.

— Oui, continuait le jaune, elle vit, elle vous aime, elle ne pense qu'à vous. Ah ! depuis longtemps elle m'a pardonné !... Elle a confiance en moi... maintenant ! Elle sait que je laisserais mes os un à un plutôt que de la trahir désormais.

Yves-Marie Brien jusqu'alors n'avait pas dit un mot.

Mais la conviction profonde que mit l'Hindou dans ses dernières paroles trouva le chemin de son cœur.

Il administra sur l'épaule droite de Yambo une formidable taloche qui fit faire à celui-ci, malgré sa vigueur, deux ou trois tours sur lui-même, et le regardant bien en face :

— Si tout ça c'est bien vrai, mon fiston, si tu nous aides à remettre le grappin sur la chère petite bien-aimée madame, tu pourras compter, à la vie à la mort, sur le vieux Brien, et il te pardonnera de lui avoir fait fumer, un certain jour, un satané tabac, même que depuis lors j'ai renoncé à Juliette.

A mesure que Yambo avait parlé, l'espérance s'était mise à naître dans ces trois cœurs.

Si le jaune disait vrai, c'était le plus sûr, le meilleur des auxiliaires qui venait à eux.

Yambo s'apercevait bien de l'effet qu'il avait réussi à produire, et une joie sincère et pleine se lisait sur son visage.

— Il faut partir, dit-il, il faut fuir au plus vite. Salar, le fakir que vous avez vu, reviendra avec des soldats anglais, c'est certain. Il faut mettre entre eux et nous une grande distance...

Un mugissement attira son attention.

C'était l'éléphant qui tirait sur sa chaîne qu'il tendait à rompre.

Il avançait l'un des pieds de devant et le tenait en l'air.

— Ah ! s'écria Henri d'Alreim, nous pouvions utiliser cet éléphant !... Ce serait le salut !... Heureusement, il a perdu son mahout !... Nous l'avons tué, désignait l'un des cadavres étendus dans l'herbe. Il ne voudra jamais nous laisser monter sur lui et le conduire.

Yambo s'était tu et paraissait réfléchir.

— Je songeais bien, répondit-il, à me servir de cet éléphant. D'autant que ce n'est pas son mahout habituel que vous avez abattu. Pendant que Salar le fakir me faisait marcher devant lui, je me suis bien aperçu d'une chose, c'est que l'éléphant ne leur obéissait qu'à contre-cœur. Ce n'était pas son conducteur. Salar a dû recevoir la dépêche de Niam lui donnant l'ordre de se mettre à ma poursuite au milieu de la nuit.

Le mahout de l'éléphant n'était pas là sans doute, on en a pris un autre auquel l'animal n'obéissait qu'avec répugnance.

Il y a plus, Salar l'a blessé d'un coup de revolver, voyez comme il tient la patte. La balle, tirée à très courte distance, n'est sans doute pas entrée profondément. Mais peut-être lui a-t-elle effleuré un nerf, touché un ongle ; toujours est-il qu'il a mal. Le projectile le fait souffrir.

— Si on le lui enlevait fit M. de Blignac.

— Oui, certes, répliqua Yambo, mais se laissera-t-il faire ? ne vaudrait-il pas assommer d'un coup de trompette celui qui s'approchera à sa portée ?

— C'est à tenter, répliqua Raoul. Il est évident que si nous pouvions nous rendre maîtres de cet éléphant, nous pourrions non-seulement échapper aux ennemis qui sont déjà, peut-être à notre poursuite, mais encore franchir de grandes distances à l'abri de tout danger.

Tout en parlant, il s'était doucement approché du colosse, froidement, avec une lenteur calculée, lui adressant des mots caressants, avec une intonation pleine de tendresse.

D'abord menaçant, la trompe levée, voyant que celui qui s'avancait ainsi n'était point animé d'intentions mauvaises, l'éléphant se calma et ne fit plus entendre qu'un grognement sourd, témoignant d'un reste d'inquiétude.

— Ils t'ont fait mal, les méchants, disait doucement Raoul, ils t'ont blessé, pauvre bête. Et où t'ont-ils fait mal les bandits ?

Et s'agenouillant, sans s'occuper d'une dernière menace, il essaya de mettre la main sur le pied que l'éléphant ne posait pas à terre.

— Donne ! donne ! répétait Raoul, comme s'il se fût adressé à un chien ; donne ! c'est pour ton bien ! donne !... pauvre bête !

L'éléphant est cent fois intelligent comme le plus intelligent des chiens. Voilà le point dont il faut partir.

Après quelques atermoiements, la bête se laissa toucher le pied.

La balle pointue du fakir, tout à la naissance d'un ongle était entrée entre cuir et chair, faisant une mince déchirure d'où s'échappaient quelques gouttes de sang noir.

M. de Blignac continuait à flatter doucement l'animal.

Fouillant dans sa poche, il y prit un canif très coupant, très acéré, et adroitement, en un tour de main, il eut fait une incision dans cette peau dure et parvint à saisir la balle et à la faire sortir de l'alvéole qu'elle s'était creusée.

Le colosse, qui avait commencé par pousser de petits cris de douleur pendant la durée bien courte cependant, de l'opération, laissait échapper maintenant des grognements de joie. Il reposait son pied par terre, semblait l'essayer, et s'assura avec un manifeste plaisir qu'il pouvait désormais s'appuyer dessus.

En même temps, avec le doigt prenant de sa trompe, il s'emparait, dans les mains de Raoul, de la balle conique, il la palpait, il la flairait, se demandait comment ce petit caillou de plomb avait pu lui causer une gêne aussi considérable.

— Tu n'as plus de mal maintenant, lui disait Raoul, tu vois ! je

t'ai fait du bien !... Ce n'est pas comme ceux qui étaient avec toi tout à l'heure.

Et on eût dit qu'il comprenait : il clignait ses petits yeux expressifs et agitait ses oreilles, se laissant caresser et répondant même aux caresses, comme pour remercier celui qui venait de lui rendre un aussi signalé service.

Yambo avait dressé la tête.

L'éléphant semblait plonger ses regards dans les profondeurs du bois.

Evidemment, Salar avait été chercher main-forte, il revenait avec du renfort.

A travers les branches, derrière les feuilles, les soldats anglais allaient pouvoir canarder tout à l'aise la petite troupe.

Tout dépendait à présent de l'éléphant.

Voudrait-il se laisser monter ?

Permettrait-il à ces inconnus d'occuper l'haoudah qu'il avait sur le dos.

Raoul, se baissant, dénoua la chaîne qui attachait le pied de derrière du colosse au palmier.

Et alors, lui mettant le bout de sa botte dans la trompe, il fit : hop ! comme pour lui demander aide et assistance.

Elle comprit, l'intelligente bête. Le trompette fit levier et M. de Blignac sauta lestement à califourchon sur le cou de l'animal.

Cela fait, se baissant, il tendit la main à ses compagnons, et l'un après l'autre il les hissa dans le haoudah.

Puis, faisant claquer sa langue, il lança son obéissante et reconnaissante monture dans une direction opposée à celle d'où venait un bruit d'hommes et de chevaux.

Il était temps.

Un grand remue-ménage montait du bois.

— *Take care ! take care !* commandait une voix forte.

En même temps quelques coups de feu partirent et sifflèrent aux oreilles des fugitifs sans les atteindre.

A ce bruit, à ces sifflements, la bête, se souvenant sans doute de la balle qui venait de l'atteindre il n'y avait que peu d'instants, piqua droit devant elle : ils étaient sauvés.

L'éléphant filait d'un train d'enfer

Alors seulement, lorsqu'on fut hors de danger, M. de Blignac se retourna, et ces paroles, qu'aux prix d'un immense effort il avait si longtemps gardées sur le cœur, se firent jour, à trèvers ses lèvres :

— Yambo, tu vas me dire tout ce que tu sais sur Maya-Niama.

III

Le canon tonne.

Les troupes anglaises et hindoues sont sous les armes. La cavalerie cipaye forme la haie à l'entrée de la gare de Patna. C'est le nouveau gouverneur qui arrive de Calcutta. Le major Valérian Thurner est ruisselant de dorure, de décorations, d'aiguillettes et de broderies.

Sa
C
il ce
sont
faits
a cri
—
To
parle
Le
neur
fonc
de la
respe
d'une
les m
On
viole
plus
de fa
de ré
se liv
tout d
de l'e
Gla
Un
tremb
Une
Le
haoud
cieuse
çonné
L'an
tièrem
blanc,
pettes
Les
Les tr
La ma
elle pr
Trio
anglais
Le r
du vai
Sous
ses et r
Il es
provin
Il a
16

Sa bonne figure rouge resplendit de charmante humeur.

Charles Blount, le jeune lieutenant, est à son poste de bataille ; il commande un grand peloton de vingt-quatre files ; ses hommes sont tenus à la plus parfaite ordonnance, et il est des plus satisfaits ; le major Valérien, passant au grand trot de son pur sang, lui a crié :

—Well and well, Charly ! I am very satisfied !...

Tout est donc pour le mieux au moment même où commence à parler la poudre.

Le train qui amène lord Arthur Richemond, le nouveau gouverneur du Béhar, vient d'entrer en gare. Les autorités anglaises, les fonctionnaires indigènes, les riches Babous se pressent aux abords de la gare, en habits de grand gala, pour présenter leurs devoirs, respects et autres salamaleks au nouveau lord qui arrive précédé d'une réputation de libéralité et de munificence qui a traversé et les monts et les mers.

On sait de plus, et la curiosité féminine de la colonie anglaise est violemment émoustillée, que lord Richemond vient d'épouser la plus belle, la plus élégante de toutes les Anglaise, une véritable reine de fashion qui arrive dans le Béhar avec l'intention non déguisée de révolutionner toute la province, de donner des fêtes féeriques, de se livrer à la culture des sports les plus violents et d'éviter avant tout qu'une seconde d'ennui puisse l'atteindre dans ce coin perdu de l'extrême Orient.

Clairons et trompettes sonnent aux champs.

Un frémissement parcourt la ligne des cavaliers. Les chevaux tremblent, se cabrent, hennissent de terreur et de colère.

Une troupe d'éléphants s'avance.

Le premier a ses défenses ornées de vastes dés d'or natif. Son haoudah disparaît sous les broderies, les festons, les pierres précieuses. La bête elle-même est richement, fabuleusement caparçonnée.

L'animal est précédé d'une troupe, d'une escouade de coolies entièrement nus, vêtus seulement d'un caleçon et d'un turtan de satin blanc, qui jouent une marche imposante et guerrière sur des trompettes de cuivre d'un mètre et demi de longueur.

Les trompettes de la marche sacrée d'*Aïda* ! Verdi n'a rien inventé. Les trompettes abyssiniennes d'*Aïda*, il les a trouvées dans l'Inde. La marche est à quatre notes, monotone, monocorde, et cependant elle produit un effet grandiose et sublime.

Triomphantes, avec un éclat aigu déchirant l'air, les trompettes anglaises, les clairons anglais leur répondent.

Le rythme est plus vif, la sonnerie plus précipitée. C'est la strette du vainqueur qui couvre l'hymne nationale du vaincu.

Sous le haoudah apparaît, dans une auréole de gemmes précieuses et radieuses, Bahour-Sing, le rajah du Béhar.

Il est arrivé la veille au soir de Béhar même, la capitale de la province, pour rendre hommage au nouveau gouverneur.

Il a l'air endormi, abattu ; de temps à autre il jette un regard

vague et inquiet sur un second éléphant qui marche tout à côté du sien, en arrière d'une demi-longueur.

Celui-là est blanc. Ni dorures, ni broderies. Un simple caparaçon de pourpre.

Le haoudah est de bois de sandal, sans sculptures.

Tout le harnachement est d'une simplicité pleine de distinction, et qui vise vainement à l'humilité.

Un seul homme est assis sous l'haoudah.

C'est Haïm-Dourani, le chef des brahmes du nord de l'Inde, le gourou le plus considérable du Béhar, du Thirout et même du royaume insoumis du Népal.

Il est vêtu d'une simple robe de lin blanc, d'un turban de même étoffe ; entre ses doigts roule un chapelet d'améthystes.

Derrière, d'autres éléphants richement harnachés suivent. Il y en a douze, puis une troupe de cavaliers de piétons, de palanquins.

C'est toute la maison de Bahour-Sing qui accompagne Haïm-Dourani, car c'est lui qui est le chef réel de tout le Béhar indigène.

Nous l'avons dit, il tient le jeune prince en charte privée, et celui-ci n'oserait faire un pas sans avoir consulté son terrible gourou.

Les éléphants se sont arrêtés à un cri aigu de leurs mahouts.

Le sabre haut, au grand galop de leurs purs sangs, les chefs de l'armée anglaise s'avancent au-devant du rajah ! Ils saluent de leur arme, le prince répond de la main droite qu'il porte à son front, à sa bouche, ensuite il s'incline gracieusement à droite et à gauche.

Des saluts tout aussi cérémonieux de la part du colonel Mamby, du major Thurner sont adressés alors à Haïm Dorani, qui répond à son tour avec une humilité profonde. Puis les officiers supérieurs s'écartèrent et le cortège reprend sa marche, venant se ranger en avant d'une calèche à huit ressorts, attelée correctement à la Daurmont avec des postillons en toque, aux couleurs mi-partie des maisons de Richemond et d'Hautrope. Quatre piqueurs à cheval précèdent le splendide attelage à quatre. Quatre autres piqueurs le suivent. D'autres calèches, landaus, également aux mêmes armes et aux mêmes couleurs attendent la suite du nouveau gouverneur.

La seconde salve tonne.

Lady Grâce Richemond, marquise de Rosberry apparaît dans dans l'encadrement de la porte de la gare.

Sous la marquise, tendue de couil gris et rouge au milieu des palmes et des brassées de lianes que l'on a amassées et groupées pour la circonstance, elle s'avance superbe, hautaine, idéalement belle.

C'est bien la reine du Béhar qui fait son entrée dans sa capitale, sa bonne ville de Patna.

Sa toilette n'a pourtant rien d'éclatant. Une toque de voyage en paille d'Italie s'incline coquettement sur son admirable chevelure. Une touffe de grenades en fleur relève ce petit chapeau, et c'est tout.

La reine du Béhar est enveloppée dans un grand cache-poussière en surah jaune paille. Et malgré ce négligé si simple, sa distinction, sa beauté sans rivale attirent les regards, conquièrent tous les cœurs.

Le
Le
va to
du c
Se
Rich
Dé
unif
semb
—H
Eger
oui, f
Il e
mari
gale
Arthu
pas u
lady
Pas
de cri
en pe
Le
Enf
deux
bassa
quérin
jardin
Sir
à par
qu'il s
même
Et l
lever s
qui lu
tendre
—V
de rep
Repe
inspire
pourta
à blanc
Non,
ment c
Elle
jamais
Elle
veut d
Mais
qu'elle
de Blig

Les yeux du major Valérian ont couru au lieutenant Charley.

Le major semble dire : J'ai fini mon temps, mais mon lieutenant va tomber amoureux de cette idéale princesse qui semble descendre du ciel.

Seule en avant, lady Grâce a fait trois pas hors de la gare. Lord Richemond vient ensuite.

Déjà fort vieilli, lord Arthur. Il est courbé, fatigué. Son brillant uniforme de gouverneur, tout chamarré de cordons, de crachats, semble considérablement lui peser sur les épaules.

—Fort touché, dit, dans son langage imagé et pittoresque, sir Joë Egerton, dont on aperçoit la face grimaçante derrière le gouverneur, oui, fort touché, trop de bonheur.

Il est évident que ce n'est point une sinécure que d'être l'heureux mari de la belle Grâce. Oh ! ce n'est pas que son humeur soit inégale ou acariâtre. L'accord parfait règne entre les deux époux, lord Arthur étant toujours de l'avis de sa femme. Mais elle ne lui laisse pas un instant de repos. A bord du packet qui a transporté lord et lady Richemond, la belle Grâce a eu à ses pieds une véritable cour.

Pas une seconde de répit durant le trajet. Dans le jour, un jeu de criquet dans le grand salon, dont les tapis ont été transformés en pelouse.

Le soir, concert, bal, jusqu'à trois et quatre heures du matin.

Enfin, elle a eu l'idée d'établir des courses dans la mâture, et deux gentlemen, un capitaine de hussards et un secrétaire d'ambassade, se sont cassé l'un un bras, l'autre une cuisse, en allant conquérir le prix qu'ils espéraient être pour eux l'une des pommes du jardin des Hespérides.

Sir Joë a eu raison : « trop de bonheur, heureux cousin. » Il tient à paraître jeune. Il ne veut point avouer qu'il a besoin de repos, qu'il succombe sous l'envie de dormir. Et il reste debout, quand même, sur la brèche jusqu'à la dernière seconde.

Et lorsqu'il sent ses jambes vaciller, lorsqu'il ne peut plus soulever ses paupières appesanties, il entend la voix implacable de Grâce qui lui dit, avec le plus gracieux des sourires qu'accompagne une tendre sollicitude :

—Vous semblez fatigué, mon ami ; si vous alliez prendre un peu de repos...

Reposer !... il ne saurait. Cette femme qui lui brûle le sang lui inspire une jalousie féroce. Oh ! elle ne lui en donne point sujet pourtant. Sir Joë qui parle cru, dit que l'heureux cousin : est jaloux à blanc !

Non, lord Arthur n'a point sujet d'être jaloux. Grâce est également coquette avec tous les hommes qui l'approchent et lui la cour

Elle accepte et accapare tous les hommages, elle ne désespère jamais personne.

Elle s'occupe, elle cherche à tuer le temps ; autour d'elle, elle veut du bruit, du mouvement, sans repos ni trêve.

Mais au fond du cœur, elle garde malgré elle, malgré la rage qu'elle en éprouve, elle ne garde qu'une seule image celle de Raoul de Blignac !

Voilà pourquoi elle fait ses nuits si courtes, c'est qu'aussitôt seule, l'indomptable est domptée, et que rentrée chez elle, elle se tord rugissante, furieuse, versant des larmes de rage et de désespoir, appelant à elle celui qui l'a dédaignée et repoussée.

Avant de monter dans la calèche, dont un valet de pied en culotte courte a abaissé le marchepied, elle a embrassé d'un coup d'œil toute la scène et le spectacle lui a paru grandiose.

Les éléphants, les troupes, les hourrahs anglais et indigènes, le canon qui tonne et les musiques entonnant le *Good save the queen* ! le tout éclairé par cet étincelant soleil d'Orient, et tout cela lui plait, flatte son orgueil de fille anglaise !

— C'est pour moi, tout cela, se dit-elle, c'est pour moi tout ce luxe éclatant et glorieux.

Ensuite une moue : elle en a déjà assez de ce bruit, de ce luxe.

Elle s'est assise dans le carrosse, qui se met aussitôt en mouvement, lentement, au pas, et alors Grâce passe l'inspection de la colonie.

Pas une jolie femme !... et fagotées !... Il était temps qu'elle vint là pour l'honneur et l'élégance de la vieille Angleterre. Les nommes mieux. Très bien ce colonel Mamby, charmant ce petit Charley, qui rougit et ne tient pas en place sur sa selle, en rencontrant ses regards.

Bahour-Sing !... Le rajah la contemple en ouvrant de grands yeux. Cette beauté pâle, ce teint mat, portent dans son cœur un trouble extrême.

Il y a peut-être quelque chose à tirer de ce prince, on ne sait pas, et Bahour-Sing reçoit un regard aimable, gracieux, auquel il répond par un salut de la main et par un baiser.

Mais sir Joë Egerton salue à son tour quelqu'un dans le cortège.

C'est Haïm-Dorani, le grand gourou, le chef des brahmes.

A mi-voix, sir Joë adresse un mot à la belle Grâce, la jeune femme tressaille.

Elle a vu Haïm, ses yeux ont croisé les siens, et un sourire cruel, une joie infernale ont illuminé, durant la durée d'un éclair, le visage de Grâce.

— Haïm, murmura-t-elle ! Je devais le rencontrer là, au devant de moi. C'est sa vengeance !... C'est lui qui me la donnera ! Ah ! j'ai bien fait de vouloir venir ici en souveraine. Tous sont ici mes esclaves, et ceux qui m'ont fait souffrir, celui qui m'a dédaignée sauront ce qu'il en coûte d'encourir ma haine.

— C'est d'un goût parfait, répétait sir Joë, parfait !... absolument parfait !... Je suis convaincu que vous ne regretterez jamais, ma belle cousine, d'avoir abandonné pour un temps la terre d'Europe.

Au son des trompettes, des tambours et des fifres, et aussi d'une infernale musique hindoue, toute chargée de cuivres étranges et de détonations fantastiques, la calèche s'était mise en mouvement, au pas, traversant la haie des troupes qui contenaient à grand-peine la population européenne et indigène qui se pressait curieusement pour voir le nouveau gouverneur et l'incomparable Grâce.

Les hourrahs, les vivats étaient poussés dans toutes les langues,

aux :
« Salé
lady
qui fa
Les
majes
A d
arden
A g
sur l'o
Une
impass
Non
d'amb
joie in
ressen
C'ést
Sur un
vée de
saut d
veau g
leusen
Mais
Doran
jeuness
mains
et il n'
perdait
de ses
Oui !
pagné.
C'éta
lady R
mois pe
Avon
rieux e
luait, se
qui se
rapace
passé u
Haïm
prix de
les autr
s'est cou
Haïm
que Gr
Il con
de Grac
Et le
de son c

aux : « Hurrahs, for lord Richemond ! » répondait le guttural : « Salem Saëls ! » Lord Arthur saluait de son casque de voyage, lady Grâce de la main, et parfois de la tête, lent, gracieux, penché, qui faisait valoir l'ondulation et la cambrure de son cou de cygne.

Les éléphants suivaient, à droite et à gauche, modérant leur pas majestueux et lourd, à la hauteur de la voiture.

À droite, Bahour-Sing tenait la tête de la file, jetant un regard ardent et oblique sur l'adorable lady.

À gauche, Haïm-Dorani, avec sa silhouette blanche, se détachait sur l'ocre du santal de haoudah de l'éléphant blanc.

Une satisfaction immense illuminait sa physionomie d'ordinaire impassible.

Non ! il ne regardait pas la belle Grâce. Le chapelet de boules d'ambre continuait à tourner entre ses doigts avec rapidité. Mais la joie infernale qui éclairait ses traits trahissait la conscience qu'il ressentait de sa supériorité et de sa puissance.

C'était lui le souverain maître ! C'était lui le réel puissant !... Sur un signe de lui, ces Hindous inoffensifs, qui acclamaient l'arrivée de lord Richemond et de la belle Grâce, se seraient rués à l'assaut de l'élégant attelage et auraient étranglé et écharpé le nouveau gouverneur et la superbe créature qui se prélassait si orgueilleusement à ses côtés.

Mais à quoi bon ? Au lieu de désirer la mort de Grâce, Haïm-Dorani, pour l'instant, lui souhaitait de longs jours de santé, de jeunesse et de force. Il l'avait pour amie, pour alliée ; dans ses mains habiles et rusées, elle allait être un merveilleux instrument, et il n'y avait pas jusqu'au bossu, qui, sur le siège de devant, ne perdait pas un détail de cette scène, qui ne fût un de ses alliés, l'un de ses précieux auxiliaires.

Oui ! c'était lui, rien que lui qui avait mené toute cette campagne.

C'était lui qui, par l'intermédiaire de Joë, avait suggéré à la jeune lady Richemond de devenir pour quelques années, pour quelques mois peut-être, la reine du Béhar.

Avons-nous besoin de le dire qu'Haïm-Dorani est l'Hindou mystérieux et étrange que nous avons suivi pas à pas tandis qu'il évoluait, semblable à un milan féroce, autour de la douce colombe qui se nomme Maya-Niama ? C'est lui qui a tenu dans sa serre de rapace sir Joë Egerton. Après une explication, le bossu et lui ont passé un traité d'alliance offensive et défensive.

Haïm avec deux Hindous, Joë avec de méchants drôles dans les prix de Jules Bobo, ont pu, en travaillant de concert, les uns aidant les autres, parvenir à exécuter cette série de tours de force qui s'est couronnée par l'enlèvement de la Perle Jaune.

Haïm n'a pas eu de peine à pénétrer les secrets de sir Joë et ceux que Grâce Hautrope a confiés à ce dernier.

Il connaît la haine de la jeune femme pour Maya-Niama, l'amour de Grâce pour Raoul de Blignac.

Et le gourou civilisé à la surface, mais qui a conservé au fond de son cœur le fanatisme enragé et la sauvagerie de sa race, a réso-

lu de transporter sur le domaine qui lui appartient, et les acteurs du drame qu'il conduit et jusqu'au drame lui-même.

Il y est parvenu.

Tous les personnages sont actuellement sur la terre de l'Inde, là où il règne en souverain maître, lui qui a fait vœu d'humilité et de pauvreté.

Et c'est pour cela qu'une joie froide, comme toutes les passions de ce monstre, anime ses yeux d'un éclat inaccoutumé.

C'est pour cela que, calme, impassible en apparence, il ne peut être maître et des battements de son cœur, et du sang qui coule furieusement dans ses veines.

C'est lui le maître, c'est lui le roi !

Au son des instruments en cuivre, le cortège s'avance donc lentement. Les éléphants encensent de leur trompe, happant au passage les bouquets de fleurs et de verdure que la foule jette sous les pieds des chevaux de la calèche du lord gouverneur.

— Charmant ! répète sir Joë, c'est tout à fait charmant ! Vous êtes de mon avis, n'est-ce pas lady Grâce ?

— Oui, réplique nonchalamment la jeune femme, ce spectacle est réellement des plus curieux ?

Mais elle a dressé la tête.

Ses yeux ont cherché à distinguer quelqu'un dans la foule.

A-t-elle entr'aperçu, durant la durée d'un éclair un être connu, ou est-elle le jouet d'une hallucination ?

Il lui a semblé, cependant, croiser un regard bien cher, bien attendu, bien espéré !...

Son cœur, à bonds précipités, s'est mis tout à coup à battre et, par enchantement, son indolence s'est dissipée ; nerveuse, agitée, elle s'est penchée fiévreusement hors de la voiture, cherchant à revoir cette apparition fugitive.

Vain espoir !... elle a rêvé !... et alors, dans le fond du carrosse elle se rejette en proie à une véritable rage !

— Ah ! fait-elle en grinçant des dents, l'image de cet homme me poursuivra donc toujours !... C'est donc mon spectre de Banco, à moi !... Ah ! l'avoir là, devant moi ! à mes genoux !... torturer celle qu'il aime, la faire souffrir, la déchiqueter, faire couler son sang goutte à goutte ! Je n'aurai donc jamais cette joie suprême, quand ce sang, ces souffrances, ces tortures, je devrais les payer de tout mon sang et de ma vie !...

En même temps, du coin de l'œil, elle a adressé un regard à l'impassible Haïm.

Il n'a rien vu, rien aperçu. Ses lèvres murmurent toujours la même prière, la même formule, adressée à sa trinité sacro-sainte : Brahma, Siva, Wichnou ! L'ambre du chapelet continue à tourner dans ses doigts avec une rapidité vertigineuse.

Non, rien n'a éveillé son attention.

Sir Joë, par contre, a suivi toutes les inquiétudes de sa belle cousine.

Lui aussi, il a regardé dans la foule, il a sondé de ses yeux perçants les rangs pressés.

Mais, comme il est homme de précautions, il a adressé un signe mystérieux à son ami Haïm, il a porté trois doigts écartés à ses lèvres.

Le gourou a répondu de la même façon. Il sait qu'au plus tôt son ami sir Joë Egerton veut lui parler.

Il va s'arranger en conséquence.

Le parcours du cortège est achevé. Les sonneries plus stridentes se précipitent. Les commandements se succèdent pressés, une troupe de cipayes, qui barrait la route, ouvre ses rangs par une manœuvre imposante et habile.

Le palais du gouverneur du Béhar se dresse superbe, éclatant de blancheur, d'émaux et de dorures, au bout d'une avenue de palmiers.

Il est situé au bord du Gange, plongeant ses pieds de marbre immaculé dans le bleu des flots sacrés.

Les lourdes portes de bronze tournent sur leurs gonds.

Les quatre chevaux pénètrent sous ce dôme, tout dentelé d'arabesques féeriques.

Elles se referment, mettant une infranchissable barrière entre le *vulgum pecus* et la reine du Béhar. Tout est dit : lady Richemond est chez elle, dans son palais, à Patna. C'est là qu'elle va vivre, pendant longtemps, au bout du monde.

Des femmes de chambre, indigènes et anglaises, l'attendent et s'inclinent devant elle. Elle les congédie, elle a besoin d'être seule. Elle ne veut de personne.

Lord Arthur va avoir un moment de répit.

Seul, sir Joë Egerton peut l'approcher.

—Grâce, lui dit-il à mi-voix, une fois une ablution faite pour enlever la poussière du voyage, vous n'éprouvez ni lassitude, ni fatigue, car vos nerfs d'acier ignorent ces faiblesses communes aux malheureux mortels.

—Trêve de compliments, Joë fait-elle en fronçant légèrement le sourcil, où voulez-vous en venir.

—A ceci, que je vous ai vue inquiète, agitée, cherchant quelque chose ou quelqu'un, durant le trajet de la gare jusqu'à ce palais. Et alors, comme mon désir le plus vif est d'aller au-devant de vos volontés, de vos rêves, j'ai pensé que vous ne seriez pas fâchée, au débotté, d'avoir une petite explication avec ce bonhomme en bois de santal qui a nom Haïm, et je me suis précautionné à l'avance. Si je me suis trompé...

—Mais vous êtes un amour d'homme, Joë, c'est plaisir, c'est bon. heur d'être ainsi devinée et comprise.

—Je ne suis ni un amour ni un homme, répliqua Joë avec ce sourire aigre et ce ton aigu, élevé, qu'il prenait d'habitude lorsqu'il se mettait à se railler lui-même. Je ne suis qu'un affreux bossu, mais, pendant le trajet de notre caravane, j'ai ressenti, je vous l'avoue, d'excessives jouissances. Vous ne vous êtes pas aperçue que j'avais remporté un véritable succès. Très prisées les bosses à Patna. Tout ce qu'il y a de plus estimé ! Lord Arthur a l'air d'avoir amené son bouffon avec lui ! C'est tout à fait grand genre.

Ici, les souverains en sont encore là. Les rajahs, les maharajahs, ont leurs bouffons. Je vais être le Triboulet de lord Arthur ! le Chicot de la reine du Béhar.

Elle ne se méprenait point au fiel amer que cachait ces paroles.

— Vous n'êtes ni Triboulet ni Chicot, répondit-elle, vous êtes mon ami, mon bon ami. Un homme pour de vrai, un solide !... Et vous savez de quel prix je récompenserai votre attachement et votre dévouement si rempli d'intelligence.

Tandis qu'elle prononçait ces derniers mots, une lueur de passion fauve avait jailli des yeux ronds de sir Joë.

Le gnôme, qui venait si bien de se railler lui-même, buvait ses paroles.

Mais elle lui avait donné pour ce jour-là une récompense suffisante en lui montrant le paradis auquel il devait atteindre un jour.

Elle revenait à la curiosité qui s'était éveillé en elle.

— Alors, immédiatement, vous allez me montrer notre bonze ?

— Oui, lady Grâce. J'ai trouvé le moyen, en sortant du chemin de fer, je vous l'ai dit, de vous ménager un tête-à-tête.

Mais où ? Il ne va pas venir ici, je suppose, il ne va pas pénétrer dans mes appartements ?

— Non certes, mais mes instructions sont précises. Je vais vous les communiquer, et elles vous tiendront lieu d'un fil d'Ariane qui ne se brisera point dans vos doigts.

— J'attends, répliqua-t-elle.

— Au bout de votre appartement, reprit-il, se trouve un cabinet de toilette. Il donne dans une vaste salle de bains. Au fond de la piscine, une porte en pierre. Vous la ferez tourner sur ses gonds ; bien qu'elle se confonde avec la muraille, elle est simplement poussée. Vous trouverez une longue galerie obscure, un jardin immense planté de platanes, de dattiers, que recouvre un énorme pipal. Au bout, pénétrez dans un kiosque de marbre rose, le gourou vous y attendra.

— Et vous ?

— Moi, si vous le permettez, je passerai par les écuries et les jardins du palais, et je vais aller vous y rejoindre. Je vous l'avoue, je ne serais pas fâché de savoir ce que va se dire dans cet entretien.

IV

Le gnôme parti, elle demeure là dix minutes, se reposant, se détendant les nerfs.

Une seule pensée l'opprime !... un seul désir ! la ronge !... Raoul ! Raoul ! Ce nom lui revient à tout instant aux lèvres, et ce nom qu'elle murmure à peine, suffit pour soulever dans son cœur une véritable tempête.

Raoul !...

Trop tard elle l'a connu ! Trop tard il lui est apparu comme un véritable héros ! un pur !... un preux !... Son mâle visage passe à tout instant devant ses yeux, et lorsqu'elle les rouvre, lorsqu'elle

chasse cette image troublante, elle a devant elle... qui ? Lord Richmond, un vieillard ! Joë Egerton ! un monstre !...

Le malin bossu l'a bien compris, à l'un de ses mouvements de répulsion, qu'elle n'a pu parvenir à réprimer.

— Ma belle cousine, lui a-t-il dit, avec lord Arthur à votre droite et moi à votre gauche, vous avez positivement l'air d'une fleur flamboyant entre deux chenilles.

Raoul !... elle ne pense qu'à lui, elle voudrait l'avoir près d'elle. Mais elle ne sait si c'est pour lui répéter ses protestations d'amour ou le déchirer de ses morsures ; car, dans les sentiments qui l'agitent, elle ne peut plus démêler le vrai, et si c'est l'amour ou la haine qui l'emporte.

Elle sait une chose seulement, c'est qu'elle a été l'alliée du terrible Haïm dans la lutte qui a eu lieu à Louveciennes. Elle a séparé Maya Niama de son mari.

Son mari !... Ces mots lui brûlent les lèvres.

Son mari !... Maya-Niama, quoi qu'elle fasse, s'appelle aujourd'hui « Mme de Blignac. »

Mais elle a réponse à tout, la hautaine créature ; elle est bien, à cette heure, lady Richemond, comtesse de Rosberry !... Est-ce que ces titres comptent pour elle ! Est-ce qu'elle se prend réellement pour la femme, pour l'épouse de lord Arthur !... Allons donc ! Si Raoul était à ses pieds, lui disant : « Grâce ! je vous aime !... » combien pèserait peu tout cela dans la balance !

Elle va voir Haïm, le terrible bonze ! Elle va avoir un entretien... autant vaudrait dire une explication avec lui.

Elle a beau faire, elle est troublée, ce regard qu'elle a cru rencontrer, ces deux yeux qu'elle a cru reconnaître à travers la foule, la poursuivent et l'obsèdent.

Sa conviction est qu'elle n'a point été le jouet d'un rêve. Elle s'en ouvrira à Haïm, et si c'est M. de Blignac, s'ils se trouve à Patna... on fouillera jusqu'au dernier jardin, jusqu'à la plus petite case, mais il faudra absolument qu'on le découvre.

Un coup sur un timbre électrique, et une négresse, noire comme l'aile du corbeau, apparaît. Elle semble sortir de la muraille, pas de bruit, pas un mot ; c'est bien l'esclave antique.

Grâce a jeté un coup d'œil indifférent sur le bronze vivant qui l'approche.

Une sorte de sourire anime cependant les lèvres de la négresse, elle laisse apercevoir l'émail immaculé de ses dents, de ses yeux jaunes jaillit une lueur. Elle ne peut s'empêcher de trouver sa nouvelle maîtresse belle ! belle à rêver ! comme la plus idéale des houriis que Brahma promet à ses élus dans le paradis d'Indra.

Et l'avouerons-nous, ce muet éloge de la brute, cette admiration silencieuse ne manquent pas de causer un certain plaisir à la reine du Béhar.

Son service terminé, elle lui frappe sur l'épaule, lui fait un signe, et l'esclave sort comme est entrée.

Un peignoir de mousseline, des sandales de Manille, tout a été prévu, elle trouve ce qui lui est nécessaire pour une toilette som-

maire; sur un lit taillé dans une niche de marbre, un lit de crin sec, un peu dur.

Une fois vêtue, Grâce poussa le verrou de la porte par laquelle l'esclave noire venait de sortir, et, faisant le tour de la piscine, dans une niche semblable à celle occupée par le lit de crin, elle aperçut aisément la lourde porte de marbre communiquant à la galerie.

Joë ne l'avait point trompée.

Avant de quitter l'Europe, dans la dernière entrevue qu'il avait eue avec Haïm, celui-ci lui avait tracé un plan de cette partie du palais. Par la piscine on communiquait à la galerie par une porte de marbre.

—Jamais il ne faut nous parler en particulier, jamais un aparté, jamais quoi que ce soit qui puisse éveiller les soupçons, la défiance. Vous me rencontrez, vous partez; troisdoigts de votre main droite à votre bouche, cela veut dire que votre maîtresse a désir de me voir.

Le mot votre maîtresse avait fait faire un soubresaut à sir Joë. Ce bonze le prenait donc pour un esclave! Mais, nous le savons, il n'avait point de préjugés, il n'était point homme à s'attarder à de semblables détails.

Et dès l'arrivée, certain de ne point trouver de meilleure manière de faire sa cour à la belle Grâce, il lui avait indiqué l'itinéraire qu'elle devait suivre, et le rendez-vous qu'il venait de donner au gourou, durant le trajet du cortège, en lui faisant le signal convenu.

La galerie était sombre, glacée.

La jeune femme ne put réprimer un long frémissement en la traversant d'un pas rapide et furtif. Aussi, salua-t-elle la lumière du jour d'un soupir de soulagement.

Elle se trouva bientôt dans un petit jardin désert. Des fleurs d'Europe, de l'Inde et de la Chine, des oiseaux aux couleurs diaprées se jouaient dans leurs calices, privés de leur liberté par une toile métallique qui flottait au-dessus de la cime des palmiers et des bananiers.

On entendait soudre une source d'eau vive qui se répandait dans un bassin de marbre, des canards sacrés, d'énormes cyprins bleus et dorés y prenaient leurs ébats au milieu des lotus bleus et des nymphéas énormes.

Un silence absolu, éteint.

Lieu sacré interdit aux obscurs mortels. Un petit temple dédié à la cruelle Siva se dressait dans un angle de ce petit parc.

En porcelaine, avec des dentelles et des arabesques émaillées, sur le blanc laiteux du kaolin cuit, des taches d'un rouge vif semblaient l'holocauste promis à la déesse sanguinaire.

D'un pas léger, Grâce gravit les degrés d'un perron et souleva le store de vétiver qui fermait l'entrée du kiosque.

Le pagotin était désert. Un divan très bas, des sièges de bambous en meublaient l'intérieur. Huit statues en marbre blanc, divinités brahmimes, incarnations de Vichnou, et surtout de Siva, servaient de cariatides et soutenaient le dôme.

Une demi-obscurité régnait dans le kiosque; et un mince filet d'eau, jaillissant et retombant dans une vasque d'onyx au centre même du pagotin, y maintenait une douce fraîcheur.

Grâce se laissa tomber dans un rocking-chair et se balança mollement tandis qu'elle agitait son éventail avec une légère impatience.

La reine du Béhar n'admettait point qu'elle fût la première au rendez-vous.

—Est-ce que ce vieux fou, dit-elle à mi-voix, va me faire poser longtemps ?

—Il ne vous fait point poser, lady Richemond, répondit derrière elle une voix grave et légèrement sardonique. Il attend vos ordres.

Vivement elle se retourna.

Au premier abord elle chercha vainement d'où la voix pouvait parvenir.

A la fin cependant, elle ne put s'empêcher de ressentir un mouvement d'effroi, et elle le déguisa au moyen d'un éclat de rire qui manquait de naturel.

A la place de l'une des statues, de l'une des cariatides, Haïm-Dorani se tenait debout dans la niche de porcelaine.

La blancheur de son costume, dans la pénombre du kiosque, le faisait ressembler aux autres idoles; rien ne l'en distinguait et les yeux d'émail étincelant de la cruelle Siva n'étaient ni plus brillants ni plus féroces que les yeux du gourou.

Il descendit de son piédestal et une statue véritable prit sa place.

—Parfait, fit Grâce de son ton le plus naturel, tous mes compliments pour vos trucs; tout cela est admirablement machiné; on ne fait pas mieux à l'Alhambra et à la Gaité. Vous avez l'air d'une apparition véritable.

Un fugitif froncement de sourcils prouva qu'Haïm n'était point satisfait de la plaisanterie de la jeune femme.

Il espérait sans doute lui arracher un petit cri de frayeur, la voir pâlir, se lever défaillante.

Avec Grâce Richemond, il fallait en rabattre, elle ignorait toutes les faiblesses qui appartiennent à son sexe.

Avec une inclinaison de tête, tout comme eût pu le faire le plus correct des gentlemen saluant une lady dans les allées ombreuses d'Hyde-Park, Haïm désigna son rocking-chair à la jeune femme, prit lui-même un fauteuil de bambou, tout en disant :

—Je tiens à constater, et une ironie mordante se devinait sous ses paroles,—que j'étais le premier au rendez-vous.

Elle se tut, ne sachant trop que répondre, regrettant de s'être laissé aller à se servir du mot trivial qu'elle avait employé.

Lui continua en prenant un ton sérieux et en s'inclinant de nouveau :

—Il en sera toujours ainsi toutes les fois que vous aurez besoin de votre serviteur.

La glace était rompue.

Grâce pouvait commencer l'entretien.

En ce moment on gratta à l'une des parois du kiosque. Haïm se

Il va, ouvrit une porte dissimulée comme les autres, et sir Joë Eger-ton fit son apparition.

—Ah ! s'écria-t-il en poussant un soupir de soulagement. J'avais peur de m'être trompé. Figurez-vous qu'il y a un instant, mon révérend, — il appelait ainsi parfois Haïm en manière de raillerie, depuis que celui-ci avait pris le nom de R. P. Morton, — figurez vous, mon révérend, qu'à un certain moment, j'ai hésité.

Je ne me souvenais plus si je devais prendre à droite ou à gauche. Ma foi, au petit bonheur, j'ai pris à droite et je vois que c'était réellement le bon chemin.

—Vous avez bien fait de prendre à droite, répliqua froidement Haïm, c'est très heureux. A droite vous étiez précipité dans une piscine de trente pieds de profondeur qui est occupée par des caïmans, et il vous eussent certainement mis en pièces.

—Brrr... fit sir Joë, ça doit être très désagréable d'être dégusté par des caïmans, d'autant que je suis sûr cette fois que ma bosse ne m'eût été d'aucune utilité. Vos aimables monstres n'en auraient fait qu'une bouchée. — Et dites-moi, continua-t-il, en changeant de ton, car il ne pardonnait point au gourou la souleure qu'il venait de lui causer avec ses sauriens féroces, comment va donc cette excellente demoiselle Morton ? A-t-elle bien supporté les ennuis du voyage ?

Un éclair de fureur brilla dans les yeux d'Haïm ; il s'éteignit aussitôt.

—Elle va bien, répliqua-t-il, on ne peut mieux. Mais je ne pense pas que ce soit pour me demander de ses nouvelles que vous m'avez prié de me rendre jusqu'ici ?

A ce moment, Grâce intervint.

—Mais je vous demande pardon, dit-elle en fermant à demi les yeux et en le regardant bien en face. Je m'intéresse énormément au sort de celle que vous appelez en plaisantant Mlle Morton, et c'est même une de mes préoccupations constantes. Et où se trouve-t-elle en ce moment ?

—Ceci, répondit Haïm avec fermeté, est mon secret, et vous me permettrez de ne vous en rien dire.

—Comment, je ne saurai point où se trouve la *Perle Jaune* ?

—Pour le moment du moins. J'ai certaines précautions à prendre et je les crois indispensables.

—Je ne la verrai jamais ? insista Grâce.

—Dans quelque temps, je vous le promets ; actuellement c'est impossible. Elle vit, voilà tout ce que je puis dire, et ses jours ne courent aucun danger.

—Et se résignera-t-elle à sa captivité ?

—Il faudra bien qu'elle s'y accoutume ; mais j'ai la ferme conviction que nous arriverons promptement à ce résultat.

Grâce pinça les lèvres.

Dans son allié, elle trouvait un entêtement énergique que rien ne saurait vaincre, elle le sentait bien.

Il entendait ne suivre que sa volonté.

Bon gré mal gré, il fallait prendre patience.

Alors elle résolut de tourner ses questions d'un autre côté.

— Savez-vous, demanda-t-elle, où se trouvent actuellement les Français dont nous avons lieu de craindre la venue ? Sont-ils arrivés dans l'Inde, sont-ils encore à Paris ?

— Oh ! ils ont quitté la France huit jours après nous et nous ne les avons précédés que de deux jours à Calcutta, car nous avons eu du retard.

— Vous croyez qu'il ne se trouvent pas à Patna ?

— A Patna, et Haïm eut un mouvement, non certes ; je suis convaincu qu'ils sont demeurés dans les environs de Calcutta. On les surveille, on ne les perd pas de vue, et certainement avant peu ils iront tomber d'eux mêmes dans une embuscade.

Lady Richmond eut un mouvement nerveux.

Elle voulait bien que l'on retint prisonnière l'innocente créature qui n'avait commis d'autre crime que celui de lui enlever le cœur de Raoul de Blignac, mais elle n'entendait point qu'il arrivât malheur à ce dernier.

Elle le voulait pour elle, à elle, et si on lui enlevait la vie, elle voulait que ce fût de ses blanches mains.

Non ! non ! Elle ne voulait point qu'il mourût !

Maintenant qu'elle l'aimait, elle le trouvait beau : elle le savait brave, il était loyal entre tous ; n'eût-ce pas été pitié qu'un être aussi supérieur tombât sous les coups d'un sauvage tel que le gourou, d'un monstre tel que Joë !

Mourir dans une embûche.

— Je ne veux pas que vous me le tuiez, dit-elle avec un sourire énigmatique, la mort, c'est trop vite fini. On ne sait réellement pas à quoi s'en tenir. Il y a mieux. Il faut trouver autre chose...

Vainement elle cherchait ses mots.

Elle sentait les regards inquisitifs du gourou et de sir Joë peser sur elle.

Il y eut un silence, un silence prolongé.

Renversée dans son fauteuil, elle s'éventait nerveusement, furieuse d'être percée à jour par ses deux complices.

Avant la lutte, avant l'action, leur joug commençait déjà à lui peser.

Enfin, si j'ai bien compris, fit Haïm, vous ne voulez pas qu'on le tue ?

Leurs regards se croisèrent comme deux lames d'épée.

Non, dit-elle d'un ton que vainement elle cherchait à rendre négligent. Je veux pis que cela ? Je veux mieux. La mort ne m'apporterait point les satisfactions que je réclame. C'est bien simple, et vous devez me comprendre.

— Je vous comprends, répliqua le gourou avec un flegme impassible, vous voulez qu'avant de passer dans un monde meilleur, il abjure à vos pieds son indigne amour.

Le bossu se démenait sur son siège.

La perspicacité d'Haïm concordait si bien avec ses pensées tumultueuses, qu'il ne put retenir la phrase qu'il avait depuis longtemps déjà dans la gorge.

—C'est à-dire, fit-il, les yeux étincelants, les lèvres sèches, sifflant des mots plutôt que les articulant, c'est-à-dire que vous non plus, vous ne voulez pas la mort du pécheur..., vous préférez sa conversion.

—Joë, dit-elle en reprenant possession d'elle-même, vous êtes un sot, en trois lettres. Je regrette même que le mot n'en ait pas quatre. Vous devriez comprendre qu'une femme comme moi ne court point après une passion et ne regrette point les hommages qu'elle a été la première à dédaigner.

Et comme le petit bossu, honteux et tout surpris de son incartade, baissait la tête, balbutiant :

—Que ce soit la dernière fois, n'est-ce pas Joë ? Dans bien des circonstances déjà, je vous ai pardonné. Un mot de plus, une allusion nouvelle, et je vous embarque pour l'Europe, mon cher cousin. Je ne vous prends pas en traître. Malgré tout l'attachement que je vous porte, je me priverai de nos relations de famille. C'est entendu, n'est-ce pas ? Je vous prie de considérer ceci comme un dernier avertissement.

Ici, Egerton baissa la tête.

Au ton sec, cassant, des paroles de la belle Grâce, il comprenait parfaitement qu'elle disait vrai.

Une rage sourde tenaillait son cœur. Il était trop intelligent pour ne point comprendre qu'entre les mains de lady Richmond il n'était qu'un instrument vulgaire. Elle se jouait de lui comme d'une toupie, comme d'un tonton, le faisant tourner à tous vents selon sa fantaisie.

Et cependant, lorsqu'elle le regardait droit, lorsqu'elle plongeait ses grands yeux dans les siens, le cœur de Joë cessait de battre, sa vue se voilait et la nuit se faisait dans son cœur ; il n'était plus que l'instrument docile.

Oh ! ses révoltes étaient rares ! mais elle savait cruellement les punir ; il l'avait dit : « ver de terre amoureux d'une étoile. » Mais lorsque le ver de terre, au lieu de ramper, relevait la tête, l'étoile n'avait qu'à lever la main et le ver Joë retombait dans la poussière.

Impassible, du coin de l'œil, Haïm suivait cette scène ; il devinait aisément les sentiments qui s'agitaient entre les deux acteurs, et c'était plaisir pour lui de pouvoir se dire que, bien aisément, il parviendrait à faire jouer tous ces pantins dont il tiendrait les fils.

Une seule passion s'agitait en lui, le fanatisme.

Dans ce mot complexe, il faut comprendre patrie, nation, religion, tout !...

L'Inde a été grande sous Brahma, elle doit revenir grande grâce à Brahma ; voilà son *Credo* en entier, et le tout, bien complet, qu'il possédait de notre civilisation, lui faisait penser que la vieille terre d'Europe était pourrie, bien pourrie et qu'il ne fallait plus qu'un effort pour rejeter au delà des mers les insolents envahisseurs.

Ses vœux étaient grandes, vastes ; sorte de Fiesque, ou, si mieux vous aimez, de Lorenzaccio, flattant, adulant l'Angleterre, jusqu'au moment où il pourrait tout à l'aise l'étrangler.

Pour le moment, rien de superstitieux comme les bonzes, les gou-

rous, les brahmes ; toutes les sectes religieuses de l'extrême-Orient sont entichées des superstitions les plus étranges, pour le moment, guettant l'heure propice, il la préparait au moyen de sacrifices, d'holocaustes, de vœux expiatoires, et la malheureuse Nïama était l'une de ses victimes.

Il était persuadé que la réussite plus ou moins tardive de la réalisation de son œuvre était suspendue à la captivité de la *Perle Jaune*.

Maya-Nïama était pour lui un fétiche, un porte-bonheur, oserons-nous employer le mot tout parisien, mais bien trivial, de *mascotte*, il est si approprié à la circonstance ! La consécration de la jeune femme, — de la jeune fille, — il en avait fait l'un de ses objectifs les plus violents.

Maya-Nïama avait été consacrée à Brahma, elle devait vivre resserée, écrasée, torturée dans un cloître.

Haïm avait fait d'elle une sorte de palladium.

Si elle lui eût échappé des mains, il eût douté à coup sûr de l'indépendance hindoue !... le rêve de toute sa vie !

Aussi avait-il tout risqué pour ressaisir Nïama.

La querelle de Grâce et de sir Joë apaisée, le bonze ramena la conversation sur les Français qu'il devait surveiller.

— Leurs faits et gestes me sont connus de jour en jour, dit-il, ils ne peuvent faire un pas sans que j'en sois instruit. Ils sont trois, le fils d'un négociant français qui habite l'Inde et possède un comptoir ici même.

Je n'ai pas besoin de vous dire que les entrants et les sortants de ce comptoir sont surveillés d'heure en heure, minute par minute. M. d'Alreimpe, le père du jeune créole qui accompagne M. de Blignac, doit sous peu, j'en ai été informé, se rendre à Patna. C'est sans doute pour rencontrer son fils. Mais celui-ci n'y est point encore parvenu. Il pourrait se faire qu'il n'y atteigne point. En tous cas, mi-lady, vos désirs seront exécutés. Le chef de l'expédition aura la vie sauve. Quant aux deux autres, je ne saurais vous en répondre. M'imposer leur préservation serait peut-être trop demander. On ne sait point toujours ce qui se passe, dans les échauffourées, et une balle est si vite partie...

— Le troisième ! demanda sir Joë, il y a donc un troisième ? Je comptais bien que ce cher cousin de Blignac serait accompagné de son frère Henri !... car il y a réellement de la fraternité dans cette affection, mais le troisième ?...

— Est ce matelot, le domestique de M. de Blignac ?

— Ah ! ce vieux monstre !... ce vieux dogue... Oh ! mais, très dangereux, fort comme un Turc et insolent comme un valet de bourreau. Je le connais ce vieux drôle, s'il vous tombe dans les pattes, ne le manquez pas.

— On fera ce qu'on pourra, répliqua Haïm avec un sourire cruel. Fenex pour certain que j'ai un plan et que si je ne vous le communique pas, c'est que le moment n'est pas encore venu.

— C'est bien, fit Grâce en se levant, car elle voyait qu'elle n'arracherait pas autre chose pour l'instant à l'obstiné Haïm, je vous remercie de vous être rendu avec autant d'empressement à ce

premier rendez-vous, qui, je l'espère, sera suivi de bien d'autres. C'est entendu, n'est-ce pas, que sir Joë, que moi, nous portions trois doigts à nos lèvres en vous voyant, et une heure après nous nous rencontrons au kiosque. Pour moi ce sera toujours facile, une femme a toujours le bain pour excuse, par ces torréfiantes chaleurs.

Elle s'était levée, et ses yeux habitués à la pénombre du kiosque, inspectaient avant de partir ses émaux et ses statues fantastiques.

Sur le stuc bleuté des parois courant une guirlande de fleurs de lotus d'un bleu vif qu'accompagnait tout un feston de palmes vertes.

Dans les niches, les statues se dressaient, menaçantes, vivantes, si l'on peut dire.

Les vêtements des dieux et des déesses étaient de marbre blanc, mais les têtes, les bras, tranchaient sur ce blanc mat par leur marbre noir et par leurs yeux en émail étincelant.

Ces statues représentaient les incarnations diverses de Cama, le dieu de l'Amour, de Scyva, la déesse du meurtre, de Vischnou et de Brahma. Idoles fantastiques de pose et de forme. Vischnou avait une tête de bœuf et brandissait un glaive, Cama une trompe d'éléphant et tenait une massue. Les douze bras de Brahma soutenaient sa double couronne. L'une des statues personnifiait Niam, un démon de la guerre. Sa tête était recouverte d'un casque garni de cottes de mailles, et ses mains s'appuyaient sur une triple lance.

—Maintenant, fit Grâce en tendant sa main au gourou, qui l'embrassa galamment, nous pouvons nous quitter, puisque vous savez de quelle façon nous revoir.

Voulez-vous me faire un plaisir ? Allez-vous en de la même façon que vous êtes venu. Je veux vous voir jouer la statue. C'est très récréatif.

Haim ne se le fit pas demander par deux fois.

Il poussa doucement, sans secousses, le marbre dont il avait occupé la place, celui-ci pivota sur lui-même, et Haim-Dorani, debout dans la niche, eut l'air, durant l'espace d'une seconde, d'une statue réellement immobile.

Il salua de la main et la statue véritable reprit sa place avec un petit bruit sec. Joë appuya la main sur le socle, la fermeture était hermétique.

—Et moi, fit-il avec une grimace piteuse, je vais être obligé de repasser par le trou aux caïmans...

—Vous n'avez pas la prétention, je suppose, lui dit Grâce, d'un ton ironique, de vous en retourner en m'accompagnant, pour avoir l'air de sortir du bain avec moi !...

—C'est vrai, répondit-il, vous n'en êtes pas encore à vous baigner avec des monstres ! Je file par le trou aux caïmans.

—Rappelez-vous bien, fit Grâce au moment où il poussait la porte de marbre, rappelez-vous-le bien : pour venir il faut tourner à droite, mais en vous retournant c'est tout le contraire.

—Oh ! répliqua-t-il avec un hochement de tête, je n'ai point l'intention de me faire dévorer par ces affreux lézards pour votre plus grande satisfaction.

—Je ne puis vous dire qu'une chose, posta-t-il, en montrant les dents.

Et
née,
maît

l'arm
cher
dents

être v

Joë
levan

Alc
lady
s'agit

C'é
Ses
et, co
place.

—C
tents

Yar
resser
guerr

Cho
deux l

Il se
il s'ap
fait u
rière t
solitu

Que
une p
turban
comp
verne

Fra
laissa
les ch
l'avait
chant
dessus
abreu
lieu d
toute

Il p
17

—Joë, baisez ma main, quoique vous ne le méritiez guère.

Et le gnôme, pour approcher ses lèvres hideuse de cette chair tisonnée, qui pour lui exhalait un délirant parfum, rampa jusqu'à sa maîtresse.

—Allons, dit-elle, au revoir, à tout à l'heure. Un grand dîner, l'armée et les fonctionnaires, et ce soir un concert. Je crois que ce cher lord, vers minuit, minuit et quart, sera littéralement sur les dents.

—Vous l'avancez trop, Grâce, il ne durera point assez pour vous être utile.

—Je ne vous demande pas votre avis, à tout à l'heure.

Joë poussa la porte de marbre et disparut, tandis que Grâce, soulevant le store de véterit, se retirait par le jardin.

Alors, lorsque le kiosque fut désert, lorsque le bruit des pas de lady Richmond sur le sable du jardin s'éteignit, une des statues s'agita.

C'était celle qui représentait Niam, le dieu de la guerre.

Ses bras battirent l'air ; il souleva son casque à cottes de mailles, et, comme il avait été fait pour Haïm, la statue véritable reprit sa place.

—Oh ! dit-il, nous avons du temps devant nous !... Ils seront contents de Yambo.

V.

Yambo avait enlevé son casque et le pagne empesé qui le faisait ressembler, à s'y méprendre, à la statue de Niam, le démon de la guerre.

Chose surprenante, Yambo jouissait maintenant de l'usage de ses deux bras.

Il se débarrassa de ces objets, de la lance à triple dard sur laquelle il s'appuyait pour conserver la plus complète immobilité, et ayant fait un paquet de ce déguisement, il le cacha soigneusement derrière une porte, où il devait être sauvegardé par l'obscurité et la solitude de l'un des couloirs.

Quelques instants plus tard, grâce à un pagne de mousseline, à une pièce de même étoffe tournée autour de sa tête en volumineux turban, Yambo ressemblait aux deux ou trois cents Hindous qui composaient la nombreuse domesticité indigène du nouveau gouverneur de Béhar.

Franchissant le mur du petit jardin, désert à cette heure, il se laissa glisser dans une grande cour, où des palefreniers pansaient les chevaux de l'escorte et leur donnaient à boire. Personne ne l'avait vu, au milieu du brouhaha et du va-et-vient ; en s'accrochant aux branches de l'un des arbres de la cour qui passaient par-dessus le mur du petit jardin sacré, il était tombé le long d'un abreuvoir, et sans que personne y prit garde, il se faufilait au milieu des palefreniers, des grooms et des postillons anglais, et de toute cette fourmillière de valetaille.

Il prit même un cheval par la longe, pour venir en aide à un lad

qui en maintenait deux à grand'peine. Et alors, après quelques allées et venues, bien certain que personne prenait garde à lui, il suivit un gros de domestiques qui sortaient du château par les poternes de service pour accomplir des commissions et des courses diverses, et se trouva dans l'une des rues de Patna.

Il marcha longtemps, franchissant des ruelles étroites, des petits ponts mettant en communication de véritables lagunes et traversant une impasse adossée à un bois de bambous, il arriva à une grande case.

— Ils seront contents, murmura-t-il avec une joie contenue, ils seront contents !...

La grande case était déserte, mais elle avait accès sur un petit étang tout chargé d'une végétation aquatique, haute, épaisse, fournie, qui défendait et dissimulait un hangar, construit en palis.

A côté, une étable vaste.

Yambo, arrivé au bord de l'étang, imita par trois fois le roucoulement d'une tourterelle.

Alors les glorieux gigantesques s'écartèrent et un gros bambou vint se poser sur le bord de l'étang même.

Yambo franchit d'un pas lesté ce pont approvisé. Et de l'autre côté, sur la terre ferme, maintenant le bambou en équilibre, il se trouva en face du brave Brien, qui le salua amicalement, en lui disant à voix basse :

— Te voilà, mal blanchi. Tu n'a pas été trop longtemps. Eh bien ! regarde ! Toi qui m'a fait fumer de si vilain tabac !... j'ai tellement confiance en toi que je n'ai pas craint un seul instant que tu nous coule dans le manche ! Hein ! c'est gentil ça ! Et je te le dis encore, mon vieux jaune !

Et il administra une forte poussée à Yambo, tout en s'insinuant entre la joue et les molaires un pruneau que depuis quelque temps il roulait entre ses doigts.

— Va bien ! grogna-t-il en précédant Yambo et en le conduisant tout droit au gourbi. Mon capitaine et M. Henri dorment un peu, c'est pas dommage, faut avouer qu'ils étaient un brin fatigués. Tu-dieu ! Quelle poste. Mais enfin !... vous avez voulu venir tout droit à Patna ; nous y sommes à cette heure.

Et je crois que, grâce à toi, mon excellent jaune, ceux qui viendront nous relancer ici, mon vieux citron, ce seront des malins. D'autant qu'il y a Fiferlin, qui ne serait pas des plus commodes si on voulait toucher à ses amis. Il taperait comme un sourd.

Ces derniers mots avaient été prononcés sur un diapason plus élevé que le reste de la phrase. Le nom de « Fiferlin » fut salué par un grognement de satisfaction joyeuse qui partait de la grande étable attendant au gourbi.

En même temps une trompe énorme passait par l'interstice d'une porte mal jointe et venait quêter une caresse du vieux matelot qui l'octroya avec usure.

— Alors, dit-il, doucement, doucement, mon vieux molosse. Nous aurons notre pitance tout à l'heure et de la bonne mélasse, parce

que
cass
E
joye
B
Su
Blig
E
La
l'ann
men
que
a été
je di
Seul
le sa
—
cas,
prom
ne v
vous
voix
veux
Il
rant
la su
ment
venu
du v
D'a
De
des h
des C
Les
phém
Qu
ses p
Il
probl
pour
Ma
damm
La
vait a
En
le dr

que le petit Fiferlin aime le sucre !... Allons ! c'est bon ; ne va pas casser le vieux Brien.

Et l'éléphant répondait à ces bonnes paroles par de petits cris joyeux contenus, tandis qu'on l'entendait trépigner dans son étable.

Brien ouvrit la porte du gourbi.

Sur des nattes, Henri d'Alreimpe reposait à côté de Raoul de Blignac.

Ecrasés de fatigue, ils dormaient à poings fermés.

La voix de Brien les appelant, ils furent sur pied en un clin d'œil.

—Eh bien, Yambo ! demanda Raoul, qui, au réveil, retrouvait l'anxiété poignante, eh bien, et des nouvelles ?

—Pas grand'chose, mon maître répliqua Yambo. Je sais seulement que Maya-Niama vit, et qu'on n'en veut pas plus à ses jours que par le passé !... Seulement, où est-elle ? Après mon départ elle a été transférée dans un autre couvent, dans une autre prison, puis-je dire. Oh ! elle n'endure ni mauvais traitement, ni persécutions !... Seulement elle est surveillée étroitement nuit et jour. Tout cela je le savais déjà.

—Où est-elle ? fit Raoul, les dents serrées.

—Pas loin d'ici, à coup sûr. Peut-être à Patna même. En tout cas, tout auprès de la ville. Haïm, ce monstre à face humaine, a promis à lady Richemond de la lui montrer un de ces jours. Mais ne vous désolerez pas, maître. Nous retrouverons la *Perle Jaune*, je vous le promets, je vous le jure ! Je vous le jure, termina-t-il d'une voix sourde par tout le mal que j'ai fait et par tout le bien que je veux faire !...

Il nous faut expliquer maintenant, pour mettre le lecteur au courant des événements qui précède, et l'enlèvement de Maya-Niama et la surprenante métamorphose de Yambo, qui de l'un des instruments les plus passifs et les plus dévoués d'Haïm-Dorani, était devenu l'esclave incorruptible, l'âme damnée de M. de Blignac, l'égal du vieux Brien lui-même.

D'abord, comment Maya-Niama avait-elle été enlevée ?

De la façon la plus simple. Les chiens avaient été attirés par un des hommes d'Haïm, tandis que ce dernier pénétrait dans le jardin des Charmes.

Les cobras rentrés dans leur sac, Haïm avait étouffé un blasphème.

Qui venait donc se jeter au devant de ses desseins, contrecarrer ses projets et ses actions.

Il n'avait pas le loisir, pour le moment, de chercher à éclairer ce problème qui devait, pendant bien longtemps encore, demeurer pour lui sans solution.

Maya-Niama, devenue la femme de M. de Blignac, s'était condamnée à mort.

La vierge Maya-Niama, vouée au culte du lotus bleu, nul ne pouvait attenter à ses jours, elle était sacrée.

Encore, dans le premier cas, Haïm, pas plus qu'un autre, n'avait le droit de porter sur elle une main homicide.

La faire mourir, bien. Mais la tuer, non ! La règle religieuse l'exigeait ainsi.

Et quand Haïm eut vu qu'elle échappait aux cobras, lorsqu'il aperçut Raoul, affolé, qui se précipitait hors de la chambre nuptiale pour appeler au secours, il y pénétra lui.

Maya-Niama, portant encore sa robe de mariée, était étendue sur le divan, la tête dans les mains, se remettant de l'épouvantable torture qu'elle venait de subir.

Haïm avait fait si peu de bruit, en se glissant par la porte grande ouverte, qu'elle ne l'avait point entendu.

Une joie infernale luisait sur le visage du gourou.

Maya-Niama, dans sa robe de mariée, n'était point encore la femme de Raoul de Blignac, elle était toujours la *vierge du lotus* !... la fille pure et sans tache consacrée à Brahma.

Alors il lui avait jeté un pagne sur la tête, l'étreignant dans ses bras nerveux et étouffant le cri de terreur que cette attaque subite avait arraché à la malheureuse.

Ce cri s'éteignit dans sa gorge.

Et lui, triomphant comme l'ange maudit, pareil au démon des ténèbres, il l'enlevait comme un fétu, comme un milan qui tient dans ses serres une colombe, et par un escalier dérobé, certain de ne rencontrer personne, il arrivait au jardin et se jetait dans le parc ; là, il rencontrait Djaoud.

A eux deux, ils atteignaient le mur. Et à quelque distance ce mur franchi, sur la ligne de la forêt, attendait une voiture fermée conduite par Jules Bobo.

Une fois dans cette voiture, tout espoir était enlevé à Maya-Niama.

Sans desserrer le pagne qui lui enlevait la respiration, Haïm s'emparait de l'un des bras de la pauvre créature.

Celle-ci se sentait piquée un peu au-dessus du poignet.

Puñre légère qui ne lui causait même pas une douleur réelle.

Seulement, quelques minutes plus tard, elle tombait dans une sorte d'engourdissement lucide qui lui procurait un relâchement exquis et une jouissance parfaite.

Elle pensait à Raoul, elle se disait qu'il n'était point perdu pour elle, que bientôt elle allait le revoir.

Elle se sentait bien emportée, mais cette course n'était pas sans charmes. Il lui était impossible de faire un mouvement, de lever même un bras pour se défendre ; mais cette atonie devenait une source de joies parfaites. Haïm n'existait plus pour elle. Elle n'avait plus conscience ni de sa présence, ni de sa personnalité. Raoul ! elle ne voyait plus que Raoul ! Elle l'apercevait bien loin ! dans un lointain objectif. Et avant peu, réunis tous les deux, ils jouiraient d'une félicité sans mélange.

Tels étaient les résultats d'une pigture de morphine à dose élevée.

Le poison stupéfiant et somnifère devait livrer à Haïm la malheureuse Niama sans défense. Il pouvait s'appeler à Marseille le révérend M. Morton, se donner pour un pasteur protestant voyageant avec sa fille, ce n'eût certainement pas été la pauvre *Perle Jaune*

qui,
ment
En
vie,
Un
Elle
La
De
veine
Elle
Dés
raïne
Cor
être q
Yai
Blign
ses dé
gardie
Yar
Elle
Oh
bien p
Il s
maître
Yar
doue,
tombe
pareil
De
parais
dont
ordres
Haï
vierge
au cul
Un
mome
plète.
Dan
l'objet
Les
rares,
Elle
poir se
Une
ses lèv
Et l'
precau
de son
Oui,

qui, dans son état de prostation complète, habilement et soigneusement entretenu, eût pu élever la voix pour le démentir.

Embarquée sur un packet, elle suivait son maître, étendue sans vie, pensant toujours à Raoul.

Un jour elle s'était réveillée !

Elle était prisonnière.

La raison lui venait.

Depuis deux jours, Haïm, ne lui infiltrait plus de poison dans les veines.

Elle était enfermée dans une pagode aux portes de Patna.

Désormais elle était condamnée à vivre dans une crypte souterraine, rayée du nombre des vivants.

Comme geôlier, comme gardien, elle retrouvait à ses côtés un être qui lui inspirait une répulsion profonde.

Yambo ! le traître Yambo ! qui avait voulu empoisonner M. de Blignac ! Yambo qui, pendant quinze ans, avait surveillé ses pas et ses démarches, qui avait été placé à côté d'elle par Haïm, vigilant gardien de ce nouveau trésor des Hespérides.

Yambo s'était agenouillé devant elle, lui demandant pardon.

Elle avait détourné la tête.

Oh ! le gourou savait bien ce qu'il faisait et ses précautions étaient bien prises.

Il savait que Yambo, aveuglé par le fanatisme, éprouvait pour sa maltresse une adoration passionnée.

Yambo regardait Maya-Niama comme une véritable divinité hindoue, et il eût supporté tous les supplices plutôt que de la laisser tomber entre les mains d'un blanc, plutôt que de permettre qu'un pareil sacrilège fût perpétré.

De plus, Haïm, le grand chef religieux, le grand pontife, lui apparaissait comme le souverain maître, le père vénérable et vénéré dont toutes les paroles sont des oracles et les moindres désirs des ordres sacrés.

Haïm-Dorani pouvait donc dormir tranquille. La perle Janne, la vierge au lotus était à jamais consacrée, jusqu'à la fin de ses jours, au culte de Brahma dans la pagode de Patna.

Un événement fortuit vint arracher Yambo à sa domination, au moment même de se reposer au milieu de la sécurité la plus complète.

Dans sa prison, prison luxueuse s'il en fut, Maya-Niama était l'objet véritable culte.

Les mets les plus choisis, les plus délicieux, les fleurs les plus rares, les fruits les plus délicieux lui étaient apportés chaque jour.

Elle mangeait pour ne point mourir de faim, en proie à un désespoir sombre.

Une seule pensée débordait de son cœur, un seul nom était sur ses lèvres, Raoul.

Et l'espérance ! la divine espérance soutenait l'infortunée. Les précautions minutieuses du gourou ne pouvait parvenir à l'arracher de son cœur.

Oui, malgré tout, elle se disait que Raoul, tant qu'il aurait un

souffle la chercherait, la découvrirait et l'arracherait, même où on l'avait cachée, des entrailles de la terre.

—Demain, se répétait-elle, je le verrai demain.

Elle le sentait, elle le devinait non loin d'elle... Il avait retrouvé ses traces... Il la sauvait...

Ce matin-là Haim venait d'arriver, il rendait visite à sa prisonnière, à son fétiche.

Il était précédé par des nautchies qui, sur des plats d'argent, portaient des gerbes de fleurs, des fruits et des mets épicés pour réveiller l'appétit de la pauvre créature qui n'éprouvait que du dégoût pour toutes les friandises qui, chaque jour, lui étaient offertes.

Yambo, faisant son office, rangeait les fleurs dans des vases, dans des cornets d'argent niellé. Il venait de détacher un lis d'eau et en respirait le suave parfum, lorsque soudain il poussa un cri terrible.

Il avait été mordu à la joue par un petit reptile nommé serpent des roses, fort rare, heureusement, et qui se loge dans le calice des fleurs.

Le visage du Jaune se tuméfiait à vue d'œil et il se tordait déjà dans d'horribles souffrances.

Les esclaves se regardaient effarés.

Haim, impatienté des hurlements du malheureux, le poussa du pied.

—Enlevez ce chien, fit-il durement, et jetez-le où vous voudrez, il sera crevé dans quelques minutes.

Mais Maya-Niama s'était agenouillée.

Transformée par les sublimes enseignements du christianisme, elle ne savait pas seulement qu'il fallait aimer ses ennemis, pardonner à ses persécuteurs et rendre le bien pour le mal ; elle était même capable de l'un de ces actes d'héroïsme que seul le Dieu du calvaire sait inspirer.

—Zulima, avait-elle ordonné à une vieille négresse qui partageait avec Yambo la surveillance de sa personne, Zulima, de la pierre ponce.

Et se penchant sur le corps de Yambo elle approchait ses lèvres de sa joue, et longuement, lentement, elle se mettait à aspirer le sang empoisonné de la blessure.

Haim s'était tu.

Il observait curieusement cette scène.

Pour lui Yambo était perdu. Mais si par hasard Maya-Niama venait à le sauver, il attribuerait ce miracle au pouvoir surnaturel de la Perle Jaune, et il y trouverait son compte.

Une fois la plaie aspirée, Maya-Niama, avec l'aide de la négresse, en débrida les lèvres au moyen d'un petit poignard affilé, lava profondément avec un puissant acide et appliqua la pierre ponce fortement serrée au moyen d'une ligature.

—Autrefois, lui dit-elle, quand tout fut terminé, tu m'as sauvé la vie, Yambo. Je ne l'ai pas oublié, tu le vois.

Le jaune baissa la tête sans répondre.

Il était en proie à une émotion poignante. Il était hors de tout

dan
trah
Et
été

Ca
Ca
péra

De
para

So
sait
loin
que

Ha
mass

Et
Il

mém
n'oul

Il
tinen

puiss

Qu
Te

Ne l'
mou

Ai
voir

comp
que Y

tenan

Au
bo ne

trois
fût an

Pa

de
dorm

heure

Del

un m

souve

ou po

à l'his

Not

ions
cepen

pent c

danger, il le comprenait, sauvé par elle, qu'il avait tant de fois trahie.

Et l'autre ! le gourou !... Il l'avait poussé du pied, sitôt qu'il avait été mordu par le serpent des roses ; et il avait dit :

— Enlevez ce chien ! Il sera crevé dans un quart d'heure !

Ce chien ! Pour Haïm, il n'était donc qu'un chien !...

Ces paroles lui étaient restées dans l'oreille, tandis qu'en lui s'opérait une stupéfiante métamorphose.

De la tempête qui se déchainait dans son cœur, il ne laissait rien paraître. Maya-Niama eût été la dernière à s'en apercevoir.

Sombre, farouche, renfermé dans un mutisme noir, il n'apparaissait plus devant elle que la tête basse, accablé ; on eût dit que bien loin de lui avoir de la reconnaissance, il n'éprouvait plus pour elle que de la haine.

Haïm, ce philosophe étrange, ce bonze habitué à remuer des masses, s'était seul rendu compte de ce changement subit.

Et sa pensée s'y était arrêtée.

Il se heurtait à un problème.

— J'ai commis une sottise, s'était-il plusieurs fois répété à lui-même. Le croyant perdu, j'ai eu tort de l'appeler chien. Un Hindou n'oublie jamais cette insulte.

Il n'avait laissé voir, dans un moment d'énervement, que le sentiment qu'il éprouvait pour les instruments maintenus par ses mains puissantes.

Que lui importaient un Yambo ? un Djaoud ? un Salar ?

Tchaga le malheureux Tchaga, avait-il pesé lourd dans ses mains ? Ne l'avait-il pas sacrifié, le condamnant à se tuer lui-même, dans un mouvement de rage aveugle ?

Ainsi de Yambo. Une colère soudaine, la mauvaise humeur de voir un de ses « chiens », comme il disait, être assez maladroit pour compromettre son existence, et il avait laissé échapper les paroles que Yambo n'oublierait jamais et qu'Haïm-Dorani regrettait maintenant.

Aubout de peu de jours, cependant, il put être convaincu que Yambo ne lui gardait point rancune, et qu'il ne songeait qu'à la trinité trois fois sainte, Brahma, Vichnou, Scyva, qui avait permis qu'il fût arraché à une épouvantable mort.

En effet, son changement d'humeur se manifestait par une recrudescence de fanatisme et de pratiques religieuses. Il demeurait sans dormir, il ne mangeait plus qu'un peu de riz toutes les vingt-quatre heures.

Debout sur un pied, il passait la nuit entière. Un esprit agité, en un mot, cherchant son point fixe, ainsi que le fait se présente si souvent pour les religieux hindous qui sont arrivés, pour un motif ou pour un autre, par l'ataxie ou le coma, l'histérie nerveuse alliée à l'histérie morale, au summum de l'excitation.

Nous n'avons point à tracer ici le tableau si connu des macérations prodigieuses des fakirs. Il est depuis longtemps connu, et cependant la réalité dépasse tout ce que l'imagination la plus folle peut concevoir ou rêver en fait d'atrocités et de tortures. Le supplice

de la roue, la question ordinaire, extraordinaire, les fakirs en se jouant, dépassent toutes ces horreurs, et une fois après les avoir subies semblent tout disposés à les éprouver à nouveau le lendemain.

Bientôt Haïm fut convaincu que Yambo, illuminé de la grâce de Vichnou, de celle de Brahma, de celle de Scyva, ou peut être même par celle des trois divinités réunies, cherchait à changer de caste et à devenir un religieux, un fakir.

Ce qui eut lieu.

Ses souffrances touchèrent les bonzes sous les ordres d'Haïm. Il fut constaté que l'esprit sacro-saint avait envahi le *contorsionnaire*, et qu'il était digne d'être consacré à jamais au culte des divinités hindoues.

Cette décision ne fut pas plutôt notifiée à Yambo qu'il en manifesta une grande joie.

Bien plus ! Il annonça avec une modestie touchante à Haïm-Dorani, en se prosternant à ses pieds, qu'il voulait faire à Brahma le sacrifice de l'un de ses bras.

Ces sacrifices trop connus pour que nous ayons encore à les décrire ici.

A tout instant c'est un fakir qui fait le serment de ne plus se servir de ses mains.

Il ferme les poings, et les ongles des doigts, en poussant lentement, finissent par entrer dans la paume, par traverser de l'autre côté, les deux mains sont ankilosées et perdues à jamais.

Ici, c'est un autre fakir qui jure de ne plus se servir de l'une de ses jambes. Il marche avec une béquille, une canne, le membre s'atrophie et finit par s'annihiler complètement.

Ailleurs, c'est l'usage d'un bras. Un fakir demeure le bras allongé contre son corps.

C'est ce dernier sacrifice qu'avait choisi Yambo. Et pour précipiter le dénoûment, il avait retrouvé un moyen tout spécial qui avait récolté l'admiration et les applaudissements des néophytes et des vieux brahmes.

Il avait annoncé à ces aimables coreligionnaires qu'il sacrifiait le bras gauche, mais, que, redoutant sa faiblesse en face des douleurs que cette constante torture allait lui faire subir, il voulait se prémunir contre sa lâcheté.

Et pour cela, il avait trouvé un moyen de venir en aide à l'ankylose.

Avec une pierre ponce, il mettait à nu une partie verticale de son torse et de sa hanche. Il en agissait ainsi à l'égard du bras.

Ces deux parties mises à vif étant rapprochées et juxtaposées, on maintenait le bras le long du corps au moyen de bandelettes, et les chairs reprenaient, et le membre demeurait à poste fixe, et au bout de six mois il serait complètement atrophié, condamné ainsi, par ce moyen mécanique, à une immobilité complète.

Ainsi fut exécuté, à la grande satisfaction d'Haïm et aux bruyantes acclamations des bonzes et des autres fakirs.

Ce n'était pas que la douleur fût au delà des limites des forces humaines.

La pierre ponce, en exoriant légèrement, ne causait même qu'une mince brûlure. Mais au bout de trois mois l'ankylose commençait à se manifester, et c'est alors que Yambo subissait de réelles souffrances.

Les applaudissements les escomptaient.

Certes, si Haïm-Dorani avait su à quoi s'en tenir, s'il avait pu assister à la scène qui avait eu lieu la veille entre Maya, Nïama et Yambo, il n'aurait été rien moins que touché de la nouvelle preuve de ferveur de ce dernier.

Durant la nuit, tandis que la malheureuse Perle Jaune, étendue dans son hamac, cherchait vainement le sommeil pour oublier, du moins pendant quelques heures, son désespoir et ses angoisses, elle n'avait pu réprimer un mouvement d'effroi.

Elle n'était point la proie d'un rêve.

A son oreille, elle venait d'entendre le bruit d'une respiration.

En même temps, dans la demi-obscurité des velakous ou lampes sacrées, elle apercevait une masse noire qui était parvenue sans éveiller l'attention des esclaves et des bayadères de veille jusqu'à sa couche.

C'était Yambo !!!

Elle eut un mouvement de répulsion, cette fois !

Yambo n'était plus en danger de mort. En lui, elle ne voyait plus que le traître, que l'instrument de son malheur.

Aussi, dressée sur son séant, elle allait lui dire :

— Retire-toi, Yambo ! Ne peux-tu respecter mon repos, et faut-il donc que même durant mes heures de sommeil je sois en butte à la surveillance des espions d'Haïm, lorsque Yambo mit un doigt sur ses lèvres, en lui disant en français :

— Par pitié, maîtresse, écoutez Yambo ! Voici assez longtemps qu'il souffre, qu'il se reproche tout le mal qu'il vous a fait. Aujourd'hui, seulement, il a conscience de la perfidie honteuse de sa conduite. Et il voudrait la racheter au prix de son sang.

La tête penchée, elle écoutait les paroles murmurées d'une voix tremblante à son oreille !...

Était-ce la providence qui envoyait cet homme à son aide ?

* Au moment où Haïm se croyait assuré de l'avoir à jamais rayé du nombre des vivants, le traître qui avait aidé à la livrer avait-il honte de son œuvre ? Le remords le mettait-il à sa merci ?

Oui ! mais à côté de cette espérance, le doute ! le doute cruel !... N'est-ce pas une nouvelle trahison ? N'allait-elle pas se confier à un misérable qui irait aussitôt tout conter à Haïm ?

Non. Une voix secrète lui disait qu'il était cette fois sincère, que le remords l'avait réellement touché. Non, cet homme, abandonné de tous, repoussé du pied comme un être perdu qui n'avait plus que quelques minutes à vivre, cet homme qu'elle avait, au péril de ses jours, arraché à la mort, cet homme ne pouvait la livrer.

Il comprenait le combat qui se livrait au fond de son cœur, caressant un poignard qui était attaché à sa ceinture :

—Maitresse !... vous ne me croyez point ! et je le mérite. Je ne vous en veux pas de votre méfiance. Mais Yambo est à vous, désormais. Tuez-le, prenez sa vie et il ne poussera pas un cri, il n'aura même pas un reproche. Vous détournez les yeux, vous vous taisez, maitresse !... Voulez-vous donc que Yambo se tue lui-même ?

Et en disant ces mots il dirigeait la pointe du poignard contre sa poitrine.

Maya-Niama avait arrêté son bras au moment où il allait se frapper.

—Je ne veux pas ta mort, dit-elle, bien que tu m'aies condamnée à un supplice mille fois plus cruel, je consens à t'écouter. Parle, que veux-tu ?

—Vous sauver, maitresse !... Racheter votre bonheur au prix de mon sang. Je vous l'ai dit. Le jour, où mourant, les yeux déjà de l'autre côté de la vie, j'ai entendu Haïm m'appeler chien, tandis qu'il me traitait comme une bête immonde en me poussant du pied, sans rien tenter pour me sauver, j'ai compris et ma folie est celle de ce monstre ! Et lorsque vous avez consenti à approcher vos lèvres divines, maitresse, du visage de celui qui vous avait trahie, il m'a semblé que vous me pardonniez, que vous accordiez le baiser de paix. Ce jour-là, oh ! ma maitresse bien-aimée, j'ai fait le serment de racheter mes fautes.

Je le veux, j'y parviendrai, ou alors, maitresse, écoutez-moi bien, je me réfugierai dans la mort.

Elle le regarda longuement dans les yeux, puis, prenant une résolution soudaine :

—Je te crois, Yambo. Je te pardonne. J'ai foi en toi. Parle : que comptes-tu faire ?

—Je viens de jouer pendant plusieurs jours une comédie longtemps rêvée, pour endormir les soupçons d'Haïm. Ils s'étaient éveillés dans son esprit. Aujourd'hui, il est convaincu que je veux être fakir. Demain, je me fixerai le bras gauche le long du corps et on l'assujettira avec des bandelettes sacrées. Et ce n'est pas pour eux que je le fais, maitresse ! Je ne crois plus à Haïm, il se jouait de moi. Il me promettait le paradis d'Indra et, au moment de mourir, il me poussait du pied et me faisait jeter à la voirie. Et mon âme errante, malheureuse à jamais, demeurerait éternellement sans sépulture. C'est le sort que me réserverait Haïm.

—Eh bien ? demanda-t-elle.

—Maitresse, votre mari doit être à votre recherche. Je veux le trouver et lui dire que vos jours n'ont rien à craindre. Je veux le trouver, le ramener à vous, et l'aider à vous sauver. Sous ce bras qui va être condamné à l'immobilité pendant bien des mois peut-être, alors que les chairs auront repris, sous ce bras, sous l'épaule, je porterai dans un sachet de cuir une lettre de vous. Et ou je serai mort, ou il aura de vos nouvelles.

Une feuille de parchemin arrachée à l'un des palimpsestes de la pagode, un sachet de peau d'iguane, et Yambo, avant de se mettre les chairs à vif, dissimulait sous son bras la précieuse missive.

—Le tout, c'est de gagner le territoire français ; là, les fakirs

d'Haïm perdront forcément mes traces. Alors, je pourrai chercher, je pourrai trouver M. de Blignac.

La lettre ne contenait que ces quelques lignes :

« Raoul,

« Je ne pense qu'à toi, mon bien-aimé. Je ne vis que pour toi. Je t'attends à toute heure, et je n'ai pas perdu l'espérance. Aie foi dans Yambo. Il rachète le mal qu'il nous a fait. Je t'aime.

« MAYA-NIAMA. »

Une nouvelle vie avait commencé pour Raoul lorsque Yambo lui avait remis le précieux sachet entre les mains.

Oh ! pour en arriver là, il avait fallu faire subir à ce dernier une opération cruelle. Au moyen d'un rasoir, il avait décollé les chairs qui avaient repris, en lui rendant l'usage du bras condamné.

Il l'avait supportée sans proférer une parole, sans proférer une plainte.

Et pour son courage, son stoïcisme, il avait eu l'admiration de Brien.

— Faut tout de même qu'il ait les nerfs solidement amarrés, ce paroissien-là, avait dit le vieux matelot, car j'en connais et des plus solides, qui auraient tout de même tourné de l'œil, si on leur avait ainsi découpé le beefsteack.

VI

De cette opération Yambo avait failli mourir.

Ce décollement du bras avait produit, avant tout, une plaie affreuse ; la blessure s'était envenimée, par suite des fatigues épouvantables que les fugitifs avaient à supporter, et aussi de l'horrible chaleur.

Ils ne voyageaient que durant la nuit ; le jour ils s'arrêtaient au milieu des bois, dormant sous la garde de l'éléphant. Yambo se traînait jusqu'à un village et achetait quelques maigres provisions. Mais un jour, la fièvre de Yambo fut tellement forte qu'il ne put même plus marcher. Ce jour-là les trois amis jeûnèrent. Ils avaient établi leur campement auprès d'une source, ils ne mangèrent que quelques figues d'eau amères et dures qui ne réussirent même pas à tromper leur faim.

Fort heureusement, la fièvre de Yambo le quitta. La plaie se cicatrisa, grâce à une médication toute spéciale de Brien, qui soupoudrait les chairs de Yambo de cendres chaudes.

Il fallait un courage héroïque pour subir chaque jour cette cauterisation. Mais le blessé voulait vivre, vivre pour racheter son passé.

Dès l'instant où ses yeux dessillés lui avaient permis de voir l'instrument que le farouche gourou avait fait de lui, il avait eu horreur de sa personnalité et maintenant c'était l'être le plus dévoué, le plus désintéressé.

Une sorte de Brien, pour tout dire.

Ce dernier en convenait lui-même.

—Il ne vaut pas mieux que moi, ce caïman-là, et encore nous ne différons même guère par la couleur de la peau. Car je suis aussi citronné que lui, ou il ne s'en manque que tout juste.

Brien se multipliait ; c'était inouï ce que ce corps pouvait fournir de force et supporter de fatigues. Il était tour à tour maître-coq et valet de chambre, infirmier et homme de veille.

—J'aurai fait de tous les métiers, disait-il avec son large sourire, car pas un instant il n'était abandonné par sa bonne humeur, inaltérable, j'aurai fait de tous les métiers, mais celui qui m'aurait dit comme ça que j'étais destiné à devenir carnac, comme qui dirait montreur de bêtes, c'est à *qui-là*, par exemple, que j'aurais dit : « T'es-tu menteur.

Effectivement, Yves-Marie Brien était devenu carnac.

Lorsque Yambo était tombé malade, à la suite de l'opération, il avait bien fallu que quelqu'un se chargeât de l'éléphant, et ce quelqu'un avait été naturellement Brien.

Tout d'abord Brien avait baptisé le colosse à sa façon.

Et, de par la loi des extrêmes, il l'avait appelé Fiferlin.

Un fiferlin est ce qu'il y a de plus petit pour un matelot.

Un fiferlin, c'est la dix-millionième partie du quard du méri-dien d'un fil carré fendu en quatre !...

Va donc pour Fiferlin. Ce mot étrange qui sonnait dans la bouche de Brien comme un cuivre, avait frappé agréablement l'oreille du colosse, et en très peu de jours il s'était habitué à son nom. Il y répondait par un petit grognement joyeux.

Et Brien et lui étaient devenus les meilleurs amis du monde.

La bête comprenait maintenant toutes les intonations de l'homme et ce dernier faisait de la première tout ce qu'il voulait.

Mais aussi, il en avait soin : Il le comblait de friandises, de mélasse, de sucre, de miel, allait la nuit, pendant les haltes, couper des paquets de tiges douces dans les champs de cannes.

Et comme Yves-Marie prévoyait l'avenir, il se setournait parfois sur le cou du colosse et disait à son capitaine :

—Voyez-vous, monsieur Raoul, dans tout ça, il y a quelque chose qui me chiffonne, c'est que, quand nous aurons retrouvé madame, je ne sais pas ce que nous pourrons faire de ce *bestiaux-là*. Car enfin, ce serait gênant tout de même en France, rapport au volume.

Car dans toutes les phrases de Brien il faut constater ce mot qui revenait sans cesse :

—Quand nous aurons retrouvé madame.

Lui plus l'espérance ne l'abandonnait pas un seul instant. Il était certain de délivrer sa bien-aimée maîtresse, avec l'aide de M. d'Alreimpe et du vieux citron, sans oublier aucunement Fiferlin.

Henri, lui aussi, donnait le spectacle d'une sérénité, d'une fermeté touchantes.

Jamais un regret. Haut et fort, telle était la devise des Alreimpe, et il ne mentait pas à sa devise.

A Chandernagor, M. d'Alreimpe, le père d'Henri, n'avait rien fait pour détourner son fils de son projet bien arrêté.

Il lui avait ouvert le plus illimité des crédits, l'excellent homme

eût donné sans sourciller toute sa fortune pour retrouver sa seconde fille. En dehors des sacrifices d'argent il ne pouvait rien faire, il avait les mains liées.

Un négociant français n'avait rien à attendre du secours de l'Angleterre.

Il était, au contraire, obligé à une extrême réserve. Toute tentative, toute démarche en faveur de la pauvre créature n'eût abouti qu'à un résultat diamétralement opposé. Sa captivité fût devenue plus étroite encore ; on eût redoublé de surveillance. Peut-être l'eût-on envoyée au pied de l'Himalaya, tout au fond du Népal, qui sait, plus loin encore.

— Mon père, lui avait dit Henri, ne bougez point, ne faites rien. De l'argent, et c'est tout. L'âme du complot est, pour moi, lady Richmond elle-même. Vous irez vous heurter non pas seulement à un entêtement, mais encore à une cruauté de parti pris, cruauté invincible, car elle repose sur l'amour-propre blessé d'une femme.

Une seule arme est à notre portée, la ruse. Appuyons-la sur beaucoup d'or, car tout est à acheter dans l'Inde, et à la Grâce de Dieu. Si j'avais besoin de votre présence à Patna, je vous enverrais soit un télégramme, soit une lettre, soit même un porteur sûr, suivant les circonstances.

Henri avait embrassé sa mère et sa sœur et était parti sans détourner la tête.

Lui et ses compagnons étaient parvenus au prix de mille dangers et d'insurmontables fatigues.

Patna, nous l'avons dit, s'étend sur un parcours de plus de douze kilomètres.

La ville est coupée de lagunes, d'étangs, de canaux, qui enlacent toute l'ancienne cité dans un dédale inextricable.

Yambo, après avoir reçu le précieux message de Maya-Niama, était demeuré durant quelques jours à la pagode, donnant les marques les plus éclatantes d'une ferveur de véritable illuminé. Puis, un beau jour, il avait disparu.

C'était, on s'en souvient, au moment où Haïm-Dorani offrait une partie de chasse à son ami le major Valérian Thurner, que Yambo s'échappait de la pagode. Il avait laissé à Patna, provenant d'un frère mort quelque temps auparavant, un petit héritage, un gourbi et un hangar. Le tout très misérable.

Une case de pauvres cultivateurs. Mais c'est chez eux qu'en dépôt il avait mis sa malle, ses habits européens, toutes choses auxquelles il tenait jusqu'à un certain point encore, la règle des pagodes interdisant aux serviteurs du culte de posséder quoique ce soit dans l'intérieur du temple.

Son premier soin avait été de venir prendre terre dans ce réduit abandonné et oublié, connu de lui seul.

Et pour commencer il avait endossé l'habit noir du maître d'hôtel, et le casque de moelle d'aloès, coiffure obligée de tout Européen.

Cela fait, il s'était mis à suivre la route qui devait le rapprocher le plus tôt possible du territoire français.

Surpris par la troupe des rabatteurs et des chasseurs d'Haïm-Dorani, il s'était réfugié dans les branches du banian qui abritait le campement.

On sait le reste.

Aussi, lorsque après des péripéties sans nombre, ils étaient parvenus à Patna, c'est cet héritage, ce gourbi, oublié au fond de cette petite lagune, dans un des faubourgs de Patna, qui avait servi d'asile impénétrable à notre petite troupe qui en avait pris possession, la nuit, sur le dos de l'incomparable Fiferlin.

A coup sûr, Haïm-Dorani ignorait leur présence à Patna.

Restait à savoir si la petite troupe pourrait déjouer longtemps la surveillance de la police du terrible gourou.

Yambo savait que partout elle avait les ramifications les plus profondes et les plus redoutables. Mais Yambo lui-même était un adversaire avec lequel il fallait compter. Nombre des secrets d'Haïm étaient connus de lui et dans nombre de circonstances, il pouvait contrecarrer les projets du bonze. C'est ainsi qu'il connaissait les retraits profonds et secrètes du palais du gouverneur de Patna, et les réduits et les trucs du petit temple sacré qui avait servi plus d'une fois déjà, lui présent, à des incantations et à des cérémonies fantastiques.

Le gourou ne s'en méfiait point pour l'instant, et nous avons vu comment il avait été soupçonné par son ex-fakir, qui avait su employer les mêmes moyens et les mêmes ficelles que son ancien maître.

Car, on le sait, les yeux perçants de lady Richemond n'avaient point commis d'erreur.

Les regards d'une femme qui aime ne sauraient se tromper. Dans la foule, sous un vêtement grossier, elle avait reconnu Raoul de Blignac.

Prévenus de l'arrivée du nouveau gouverneur et de sa femme par Yambo, qui la veille leur avait apporté cette nouvelle, ils avaient voulu assister à cette cérémonie, perdus derrière les rangs de la foule.

Oh ! le soleil, le grand air, les intempéries du dehors, les nuits passées à la belle étoile et les tuméfactions des moustiques et des taons, les avaient bronzés à qui mieux mieux, à l'instar de Brien et même de Yambo, et ne laissaient plus leur teint trancher par une pâleur européenne au milieu des bronzes indigènes.

Néanmoins c'était imprudent. Mais la curiosité de Raoul et d'Henri était satisfaite. Ils étaient certains que les dispositions de lady Richemond n'avaient point changé. Toujours elle était la même créature, aussi hautaine, aussi haineuse. Sur son beau visage, ils avaient lu toutes les passions qui déchiraient son âme. Et maintenant ils se disaient que c'était cette femme qui était leur plus mortel ennemi. Ils étaient convaincus, après avoir vu son entrée triomphante, que c'était elle qu'ils allaient avant peu trouver en travers de leur route.

Ils ne se trompaient pas.

Quant à Haïm, il était en proie à une colère froide, depuis la

fui
tan
vai
sac
d'h
D
cou
Il
U
pou
C
l'aid
les p
L
mis
M
Brie
tre l
C
parti
vait
Du
Il
prise
Et
cons
—
Là
son s
Ya
serai
Et
sacré
Raou
tait e
lady
Que
A v
Tou
leurs
d'opé
May
de pa
Il f
ceux
être p
taine
pressi
Ils
Ra

fuite de Yambo. Oh ! il ne s'était point laissé prendre un seul instant aux doléances et aux lamentations des fakirs, qui étaient convaincus que Yambo, frappé par l'esprit saint, était devenu fou, fou sacré, c'est-à-dire Tamoul, et que, peut-être, il avait, dans un accès d'hystérie morale, attenté à ses jours.

Derrière cette comédie du fanatisme, il avait deviné, du premier coup d'œil, la supercherie, il avait flairé la trahison.

Il n'avait point fait de bruit, point de fracas.

Une simple dépêche après le fugitif qu'il transformait en voleur pour les besoins de la circonstance, et c'est tout.

Cette dépêche, arrêtée à toutes les stations par le bon vouloir et l'aide de l'autorité anglaise, était expédiée la nuit même à toutes les pagodes.

Le personnel militant de tous les temples s'était immédiatement mis en mouvement.

Mais Salar, le fakir qui avait été si bien houspillé par Yves-Marie Brien et pas ses amis, ne s'était pas dépêché de transmettre au maître le récit de son insuccès.

C'est ce qui explique comment, au moment où nous reprenons la partie active de notre récit, le gourou, à l'égard des fugitifs, se trouvait dans une ignorance complète.

Du reste il n'était point inquiet.

Il l'avait dit à lady Richemond. Ses précautions étaient bien prises.

Et pour commencer, sitôt le départ de Yambo bien et dûment constaté, il avait transporté Maya-Niama dans une autre pagode.

— Où ?

Là était la question et le gourou n'était point disposé à livrer son secret.

Yambo était bien certain que, sitôt sa fuite, Haïm-Dorani ne laisserait point la Perle Jaune à la même place.

Et c'était pour cela qu'il s'était faufilé dans le pagotin du jardin sacré. Mais il n'avait pas appris grand chose. Il venait de le dire à Raoul, Maya-Niama était toujours saine et sauve, et le gourou s'était engagé à lui ménager une entrevue avec son ennemie mortelle, lady Richemond.

Quel était le plan des fugitifs ?

A vrai dire, ils n'en avaient point.

Tout ce que quatre hommes résolus peuvent tenter, en décuplant leurs forces, ils y étaient décidés. Mais encore fallait-il une base d'opérations.

Maya-Niama était là, tout près d'eux, et il leur était impossible de parvenir jusqu'à elle.

Il fallait fouiller un à un tous les temples de Patna même, tous ceux des environs, mais c'était long et dangereux. Ils pouvaient être pris, étranglés en un tour de main et sans bruit, et ce n'est certainement pas l'autorité anglaise qui eût protesté contre leur suppression.

Ils devaient arriver cependant à une lutte active.

Raoul se désespérait, il menaçait ses amis de sortir en plein jour,

de tuer Haïm, de se faire prendre. Mille folies l'assiégeaient sans cesse son cerveau perdu.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir Yambo, qui s'était absenté dans la journée, reentra au gourbi le visage sombre.

—J'ai été suivi, dit-il à voix basse, en se pressant auprès des trois amis. J'ai fait mille détours, j'ai eu beau croiser mes pistes, je suis certain que l'on a relevé mes traces. Tenez, dit-il en prêtant l'oreille, je suis sûr que l'on est de l'autre côté de la lagune. Ecoutez l'éléphant.

Fiferlin, effectivement, sous son hangar, se démenait et piétinait, donnant des marques non équivoques d'impatience.

Brien se glissa à plat-ventre hors de la case et entra jusqu'au cou dans la vase du petit étang, se fauflant entre deux touffes de glaïeuls.

Rien, un silence morne ; sur le sommet d'un haut bambou, un bouboul roucoulait son chant d'amour.

Fiferlin, cependant, continuait à grogner.

—C'est peut-être un caïman qui aura réussi à sortir du grand canal et à se jeter dans notre petite pièce d'eau, fit Henri.

Yambo secoua la tête.

—Il y a là des gens d'Haïm ; dit-il avec une conviction profonde.

—Si on lâchait Fiferlin, opina Yves-Marie.

—Non, non, s'écria Yambo, l'éléphant se lancera à corps perdu dans la vase, il poussera des mugissements, peut-être parviendra-t-il à saisir un des espions, mais ils peuvent être dix, en tous cas, il amènerait contre nous la population, donnerait l'éveil et dénoncerait notre retraite. Veillons, voilà tout ce que nous pouvons faire, et demain si je ne me suis pas trompé, nous partirons et nous irons chercher une autre retraite. Aux alentours de Patna, il ne manque pas de temples abandonnés et déserts.

Fiferlin s'était calmé. Rien ne troublait le silence et la solitude de nos amis. Au bout d'une heure durant laquelle, à plat-ventre, retenant leur respiration, relevant le moindre bruit, ils avaient prêté l'oreille, ce fut encore Yambo qui prit la parole.

—Il faut savoir à quoi s'en tenir, dit-il. Je suis sûr que l'on est venu nos espionner de l'autre côté de l'étang. Il faut savoir si réellement on connaît notre cachette. Si ce sont effectivement des hommes appartenant à Haïm la route doit nous être coupée de tous les côtés. Derrière notre case se trouve un bois impénétrable de banians. Il faut le traverser ce soir même. Et je saurai bien si la bande du gourou a établi un cordon de ce côté.

—Mais, fit Henri, traverser le bois de banians à cette heure, c'est aller au-devant de la mort. Tu peux être piqué, être enlevé par une panthère.

—Il n'y a pas de danger, mon maître, répliqua Yambo, je ne marcherai pas par terre, mais je volerai plutôt comme un oiseau de branche en branche.

—Va, et que Dieu te conduise, lui dit le jeune créole.

Il n'est pas moisi tout de même, constata Brien, lorsque Yambo se fut perdu dans le feuillage touffu des banians. Mais je suis com-

me lui
nous m
serais
que, g

On c
interdi
lueur d
prunea
riblem

Vers

—J'e
ne sais

—Il

—Ou

phant,

M. d

avec un

pas le

compa

—Pa

côtés ?

Nou

vons a

de Pa

chance

Ains

ferlin.

cou, t

de l'ha

—E

vieux

Les

l'aise d

plus p

L'élé

peu à

d'avan

Un

ler sou

—C

Com

bête fi

à un p

se toré

l'un d

Les

Que

dans

Ils a

18

me lui, j'ai dans l'idée que ça ne durera plus longtemps avant que nous nous tannions un peu la peau. Moi d'abord, je l'avoue, je ne serais pas fâché de taper sur ces gredins-là. Il y a assez longtemps que, grâce à eux, on ne peut pas seulement fumer une bonne pipe.

On comprendra que dans cette retraite perdue et cachée, il était interdit de faire luire une allumette, ou même de laisser briller la lueur d'un cigare. Le pauvre Brien se rabattait bien un peu sur son pruneau traditionnel, mais, malgré tout, Juliette lui manquait terriblement.

Vers le milieu de la nuit, Yambo revint par le même chemin.

—J'en étais sûr, fit-il à voix basse, il y a du monde partout. Je ne sais point si nous pourrons passer sans en venir aux mains.

—Il faut partir au plus vite, décida Henri.

—Oui, maître, le plus tôt sera le mieux. Peut-être, grâce à l'éléphant, pourrons-nous gagner la campagne ?

M. de Blignac protestait. Il ne voulait point quitter Patna. Henri, avec une fermeté tendre, finit par lui faire comprendre qu'il n'avait pas le droit de sacrifier ainsi en pure perte sa vie et celle de ses compagnons ?

—Partir, demanda Brien, et par où, s'il y a du monde de tous les côtés ?

Nous allons franchir le bas de l'étang sur notre droite, nous devons arriver promptement à l'une des grandes rues du faubourg de Patna. C'est la voie qui, je crois, nous présente le plus de chances.

Ainsi fut fait. L'haoudah fut solidement sanglé sur le dos de Fiferlin. Brien, de plus en plus cornac, s'assit à califourchon sur son cou, tandis que les trois autres fugitifs s'installaient dans la tente de l'haoudah.

—Et maintenant, ma vieille branche, murmura doucement le vieux matelot, pas de bruit, en douceur, et veillons au grain.

Les quatre hommes s'assurèrent que leurs revolvers jouaient à l'aise dans leurs gaines de cuir, et la retraite commença dans le plus prodigieux silence.

L'éléphant, sans mot dire, était entré dans l'étang s'enfonçant peu à peu dans la vase et sondant la profondeur avec le pied, avant d'avancer l'autre jambe.

Un instant, le colosse se mit à trembler, il avait senti le sol vaciller sous son formidable poids, il s'embourbait.

—Courage, Fiferlin, et à la muette mon garçon.

Comme si elle eût compris le sens de ces paroles, l'intelligente bête fit un effort désespéré et lançant sa trompe en avant s'accrocha à un platane qui surplombait le bord de la lagune. L'arbre craqua, se tordit, mais l'effort enragé du colosse lui avait permis de sortir l'un de ses pieds de la tourbe et de trouver une place stable.

Les fugitifs étaient encore une fois sauvés.

Quelques secondes plus tard, eux et leur monture disparaissaient dans cette boue liquide.

Ils atteignaient l'autre bord. Maintenant le pauvre Fiferlin trem-

blait de tous ses membres, il avait conscience du danger auquel il venait d'échapper.

—Faut le laisser souffler un peu, grogna Brien, car il a donné une rude poussée, ensuite, nous allons repartir de plus belle.

Ce qui fut fait ; ayant franchi quelques centaines de mètres à travers un terrain mou et glissant, ils parvinrent sans encombre à la grande voie du faubourg.

Bordée des deux côtés par des cases, ou même des paillottes au milieu desquelles se dressaient de loin en loin quelques rares maisons, cette voie s'étendait en droite ligne à perte de vue.

A cette heure elle était déserte.

Une nuit claire, malheureusement, un ciel d'un bleu immaculé tout constellé d'étoiles, éclairait les fugitifs.

L'ombre gigantesque de l'éléphant, glissant sans bruit au milieu de cette ville endormie et de ses ruines, se profilait sur les murs des jardins, sur les devantures des maisons, sur les ruines effondrées des temples.

Tout à coup, Fiferlin s'arrêta net, levant la tête, dressant la trompe et humant avec inquiétude les profondeurs de l'air.

—Parait que nous avons de la méfiance, gronda Brien en changeant son pruneau de côté. Allons, doucement mon fils, avance. Je n'ai pourtant pas les yeux dans ma poche ; mais j'ai beau écarquiller mes écubiers, je n'aperçois rien de suspect. Mais Yambo regardait à son tour.

—Là-bas, tout au bout du faubourg, murmura-t-il, il y a un poste anglais. Je viens de voir reluire les canons des fusils. J'en suis sûr.

—Eh ! bien, mon fiston, répondit Yves-Marie un peu vexé, tu peux te vanter d'avoir une jolie paire de quinquets. Si jamais je deviens aveugle, je demande à t'avoir pour caniche.

Fiferlin, lui, ne s'était pas trompé, Yambo non plus.

Il put s'en convaincre lorsque l'éléphant continuant à avancer avec méfiance et lenteur, ils arrivèrent à la hauteur d'un poste nombreux qui occupait le faubourg.

L'entrée de Patna donnant sur la campagne était coupée.

Bien plus, des précautions minutieuses avaient été prises. Deux lourdes chaînes barraient la voie.

Dans la poussière de la route les soldats bivouaquaient.

Les uns dormaient le long des talus, roulés dans leurs couvertures, d'autres jouaient aux cartes dans l'intérieur d'une maison transformée pour la circonstance en corps-de-garde.

M. de Blignac fit remarquer que l'on avait déployé une force imposante, car les chevaux des deux pelotons de cavalerie étaient tout sellés, attachés au piquet.

Bon gré mal gré il fallait rebrousser chemin.

Les ordres donnés aux troupes consistaient seulement à interdire le passage, car elles n'avaient point de sentinelles posées à grandes distances, point de petit poste, rien qui fit craindre une attaque ou méritât une surveillance.

Le barrage de la route était donc dirigé contre les fugitifs.

—Allons, Fiferlin, mon garçon, commanda Brien, lorsque l'on fut

bien convaincu de l'impossibilité de tenter le passage, allons Fiferlin, faut virer de bord, lof pour lof, et du lesté.

Et la grosse masse pivota lestement et prenant le trot se mit à battre en retraite.

Deux lieues furent ainsi franchies au grand trot.

Mais parvenu à l'autre sentier du faubourg, donnant encore sur la campagne, Fiferlin, tout comme la première fois, s'arrêta court et fit entendre un grognement de colère.

Un second poste occupait l'issue, coupée elle aussi d'une double chaîne.

Tout espoir était enlevé aux fugitifs. Ils n'avaient même pas la ressource de revenir sur leurs pas, de réoccuper la retraite du petit étang.

Une seule voie leur était ouverte, l'entrée de Patna même.

Ils ne pouvaient que se réfugier dans la ville.

— Nous serons arrêtés avant qu'il soit grand jour, fit Henri d'Alreimpe. J'avoue que je suis très perplexe. Je ne sais réellement plus ce qu'il faut faire.

Pour prendre un parti, il ne leur restait plus de temps devant eux. Il allait paraître ce jour, éclatant, éclairé par le plus torréfiant des soleils.

Encore une demi-heure, et les rues de Patna allaient se remplir de monde.

— Descendons et abandonnons Fiferlin, tel fut l'avis qu'émit M. de Blignac, et tâchons de nous cacher dans la ville.

— Il y a le comptoir de mon père, répliqua Henri en réfléchissant, mais aller nous y réfugier, c'est nous jeter dans la gueule du loup. Il est évident que les abords en sont surveillés. Cependant c'est la seule ressource qui nous reste. Après tout, si puissant que soit le gouverneur du Béhar, il n'a pas le droit de faire arrêter en plein jour...

— Des Français qui ont tiré sur des indigènes et qui leur ont volé un éléphant ! répliqua M. de Blignac.

— Que voulez-vous, Raoul ? Il faut jouer le tout pour le tout. Il y a un concierge qui doit se souvenir de moi. Les bâtiments sont vastes. Nous pouvons y abriter ce pauvre Fiferlin, et demain, dans la nuit de demain, nous en aller peut-être. La route ne sera pas toujours barrée, sans doute ?

— A votre volonté, répondit Raoul, et à la grâce de Dieu !

Il n'y avait pas un instant à perdre.

Déjà une lueur d'un rose irisé apparaissait à l'horizon. Un quart d'heure peut-être encore et le jour allait paraître.

Henri rappela ses souvenirs. Il était venu tout adolescent à Patna, au milieu de ce dédale de rues, de bazars, de caravasérails et de temples, à travers ces lagunes, ces canaux, ces marais il fallait trouver le comptoir de M. d'Alreimpe.

Il finit par relever certains points de repère qui lui étaient restés dans la mémoire. Une ou deux fois il se trompa, il fallut revenir sur ses pas, fort heureusement que Fiferlin obéissait à Brien au

doigt et à l'œil et qu'il filait au grand trot, en déployant des enjambées énormes.

Yves-Marie n'était pas content. Cette fuite n'était pas de son goût.

Deux fois on avait rencontré des Anglais, il avait fort bien reconnu l'infanterie à ses habits rouges, et on ne lui était pas tombé dessus, ça n'était réellement pas régaland.

Et il mâchonnait son pruneau avec fureur.

Après deux erreurs d'Henri d'Alreimpe, il se permit même d'élever la voix.

—Avec cet éléphant-là, grogna-t-il entre ses dents, nous avons l'air d'un cirque en détresse. J'ai vu des pauvres diables de saltimbanques qui entraient comme nous à Toulon un matin par la porte d'Italie. C'est tout à fait ça.

Personne ne songeait à s'occuper des monologues d'Yves-Marie. La situation était trop grave.

Enfin Henri poussa une exclamation de joie.

—C'est ici, dit-il, au bout de la rue, cette grande construction en briques rouges. Je la reconnais bien. Laissez-moi m'avancer. Je vais parlementer avec le gardien. Ce doit être toujours le même. Il n'y a que lui qui couche au comptoir, les employés demeurent en ville.

En descendant de l'haoudah, il s'avança vers la grande porte de la maison de commerce.

Un comptoir, dans l'Inde, se compose de vastes hangars, reliés les uns aux autres, abritant les marchandises, des écuries pour les chevaux de trait, pour des chameaux, des éléphants de transport, et d'une petite maison d'habitation servant au maître lors de ses tournées d'inspection.

Le comptoir d'Alreimpe était en tout point semblable à ce type. Les hangars étaient nombreux et spacieux et la série en était commandée par une petite maisonnette bâtie à l'italienne, c'est-à-dire à toit carré, et qui était la demeure du gardien de l'établissement.

Henri frappa discrètement à l'un des volets.

—Hé ! fit-il à mi-voix, père Chamonain, êtes-vous là ?

—On y va, on y va, répliqua une voix dotée du plus pur accent auvergnat. Matin ! mes bons enfants, vous êtes précoces aujourd'hui. Le père Chamonain, pourtant, il n'est pas souvent en retard. Que pourrait-il donc y avoir, fouchtra ! C'est donc qu'il y aurait un surcroît dans les indigos ! Je n'en ai point été prévenu.

Il était évident que le père Chamonain était convaincu d'avoir affaire à des employés de la maison, qui déployait plus de zèle que d'habitude.

—Laissez-moi, reprit le gardien, passer une moresque relativement à la décence, vu que les mœurs du père Chamonain sont reconnues pour être pures, et je suis à vous.

En disant ces paroles, il entr'ouvrit la porte de l'entrepôt donnant sur la rue par laquelle entraient les lourds chariots chargés de marchandises et il se trouva nez à nez avec Henri.

Le bonhomme fit un saut en arrière et voulut replacer la barre de fer de la porte.

—Eh ! fit-il avec un ton de marchand de ferraille auquel on veut enlever son fonds, qu'est-ce que c'est que ceci, par exemple ? Que voulez-vous, et quels sont vos mauvais desseins, jeune homme ?

—Mon brave père Chamonain, reprit Henri avec volubilité, vous ne me remettez pas, et je le comprends. Mais moi, je vous reconnais parfaitement. Je suis le fils de votre maître, monsieur d'Alreimpe, et vous devez vous souvenir de m'avoir vu, il y a bien des années de cela.

—Monsieur Henri d'Alreimpe ! le fils de mon vénéré patron. Attendez un peu, faites voir. Ce serait quelque chose d'extraordinaire. D'autant plus que j'en ai reçu un ordre du patron et qui me dit que si monsieur son fils il vient au comptoir, de mettre toute la maison et le reste à sa disposition.

—C'est bien, pauvre père, murmura Henri tout touché de la précaution paternelle. Eh ! bien, ouvrez la porte, vite. Je suis pressé, et j'amène des amis avec moi.

Le père Chamonain avait bien un reste de méfiance, mais l'assurance du jeune homme finit par lui imposer et il termina, après bien des hésitations, par ouvrir la grande porte.

Il était temps, le soleil apparaissait, dardant sur la ville ses premiers rayons et sa première chaleur.

Mais lorsque le père Chamonain se trouva en face de l'éléphant, il ne put retenir une exclamation de surprise.

Le fils de son maître arrivant chez lui comme un véritable coolie au lieu de prendre le chemin de fer, cela lui semblait passablement louche.

D'autant plus que Yves-Marie lui avait déplu au premier coup d'œil.

Le vieux matelot avait eu une manière de demander brusquement :

« Oust-ce qu'est l'écurie ? » qui n'avait point convenu le moins du monde au gardien.

Auvergnats et Bretons, du reste, n'ont jamais pu parvenir à s'entendre, la vieille querelle de sang entre le descendant des Arvernes et celui des Gaëls se réveillait d'instinct sur la terre de l'Inde.

Cependant Henri, qui devinait les méfiances du père Chamonain, donna à celui-ci tant de détails sur son père, sur sa mère, sur sa sœur Nathalie et sur tous les employés de la maison que le vieux gardien, complètement rassuré, mit l'habitation et ses dépendances à l'entière disposition du fils de son maître.

Cependant les perplexités de Chamonain recommencèrent lorsque Henri lui eût dit qu'il lui fallait se cacher, lui et ses amis, que personne au monde, à Patna, ne devait connaître leur présence au comptoir, et qu'il allait dissimuler l'éléphant dans un hangard à part, afin de le dérober également aux regards des indiscrets et des curieux.

Du coup le gardien crut avoir affaire à des malfaiteurs.

Et il se demanda s'il ne ferait pas bien d'aller trouver l'autorité anglaise.

Aussi, demanda-t-il d'un ton anxieux au jeune créole :

— Eh monsieur, sans vous commander, passerez-vous la nuit ici ?

La question était posée sur un tel ton de frayeur qu'Henri, malgré la gravité des circonstances, ne put s'empêcher de rire.

— Je ne le pense pas, père Chamonain, répliqua-t-il, j'espère que nous partirons au contraire, dans le courant de la nuit prochaine.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine du brave homme.

Il se mit aussitôt en quatre, installa les quatre fugitifs dans deux pièces qui étaient situées au-dessus du rez-de-chaussée de son logement, leur apporta des provisions, fournit Fiferlin d'une ample provende, d'un énorme baquet d'eau fraîche, et ces devoirs accomplis, se mit à réfléchir profondément.

Les employés étaient arrivés, et occupaient les bureaux de l'office. Les chariots roulaient, les charretiers conduisaient des marchandises au chemin de fer, des hommes de peine en empilaient dans les magasins.

Réflexion faite, le père Chamonain s'échappa après avoir mis la clef de sa maisonnette dans sa poche et d'un pas léger se transporta à la station du télégraphe.

Et, pour mettre sa conscience à l'abri, il rédigea la dépêche suivante qu'il adressait à M. d'Alreimpe père, à Chandernagor :

« Votre fils arrive avec trois hommes dont un jaune et un éléphant. Que dois-je faire ? donnez des ordres.

« CHAMONAIN. »

Une heure plus tard, M. d'Alreimpe recevait le télégramme de ce trop zélé serviteur. Tout en maudissant le gardien, il lui répondait : « Tenez-vous aux ordres de mon fils. »

Chamonain rentra triomphant à l'entrepôt, brandissant son papier bleu. Il était enchanté.

— Monsieur Henri, dit-il, pardon excusez-moi, je vous prie, mais vous savez, on ne saurait prendre trop de précautions. J'ai des nouvelles de monsieur votre père.

Et comme Henri le regardait, en l'interrogeant des yeux :

— Je lui ai télégraphié pour annoncer votre arrivée, et il me répond de me tenir à vos ordres.

La consternation des fugitifs serait difficile à rendre.

Cette fois, fit M. de Blignac, nous sommes pris.

Brien fut moins parlementaire, il haussa formidablement les épaules, et regardant le Chamonain entre les deux yeux :

— Vieille brute, lui dit-il, c'est fort ce que vous avez fait là. Vous n'aviez pas besoin de télégraphe. Vous n'aviez qu'à prendre une trompette.

L'ahurissement du gardien n'avait point de bornes.

Lui fournir des explications était parfaitement inutile. La conviction d'Henri, celle de Raoul était qu'avant que la première partie du jour se fût écoulée, ils seraient arrêtés.

—Qu
Dem
était é
Henr
dre, si
qu'il n'
né quel
—To
graphe
notre p
cile et d
Quoi
geurs s
support
goisses
La ch
fares éc
C'était
Des H
cortège.
Des b
chemin
Des d
dans la
sant des
tams-tan
Raoul
reposai
Ils av
qu'ils o
curieuse
Tout à
de ses b
—Lais
voix étra
Sous l
tège, por
d'un sim
rabesque
Deux
L'une
et venai
permis d
L'autr
coussins
—Lais
l'amour
C'était
et que s
Le rid

—Quel parti prendre ? demanda le jeune créole.

Demeurer là ; c'était encore ce qu'il y avait de mieux à faire. Il était évidemment impossible de sortir de Patna en plein soleil.

Henri recommanda au gardien de défendre la porte, et de répondre, si un policeman, un agent quelconque venait le questionner, qu'il n'y avait personne au comptoir et que ceux qui y avaient séjourné quelques heures en étaient aussitôt repartis.

—Tout cela est bien inutile, répétait-il, il est évident que le télégraphe est surveillé, et que les doutes que l'on pouvait avoir sur notre présence à Patna sont confirmés par la dépêche de cet imbécile et deviennent des certitudes.

Quoi qu'il en fût, la matinée se passa sans encombre. Les voyageurs s'étaient étendus sur des nattes, harassés et ne pouvant plus supporter la fatigue, ils s'endormaient malgré les craintes, les angoisses et les appréhensions du danger.

La chaleur du jour s'était passée sans encombre, lorsque des fanfares éclatantes se firent entendre venant de la rue.

C'était une sonnerie indigène.

Des Hindous armés de grandes trompettes précédaient tout un cortège.

Des bonzes, des brahmanes, montés sur des éléphants blancs s'acheminaient lentement.

Des deux côtés, une foule de fakirs, faisaient la roue, se roulaient dans la poussière, se déchiraient le visage et se flagellaient poussant des clameurs furieuses qui par moment couvraient le bruit des tams-tams et des cuivres.

Raoul et Henri s'étaient dressés en sursaut sur la natte où ils reposaient.

Ils avaient soulevé les tores de vétiver qui protégeait la chambre qu'ils occupaient contre les brûlures du soleil, et ils regardaient curieusement cette scène.

Tout à coup Henri s'élança sur son ami et l'enlaça nerveusement de ses bras, l'empêchant de se jeter à corps perdu dans la rue.

—Laissez-moi ! Henri ! laissez-moi ! répétait le malheureux d'une voix étranglée. Elle est là !... Je la vois !... C'est elle.

Sous les fenêtres de la maison de commerce, au milieu du cortège, porté par huit coolies entièrement nus et couverts seulement d'un simple pagne, passait un palanquin de santal tout chargé d'arabesques et de sculptures.

Deux personnes se tenaient dans le palanquin.

L'une était une négresse du plus beau noir qui tenait un éventail et venait de soulever l'un des rideaux du palanquin, ce qui avait permis de voir ce qui se passait à l'intérieur.

L'autre était une jeune femme nonchalamment étendue sur les coussins et qui paraissait dormir d'un profond sommeil.

—Laissez-moi ! cria Raoul pour la seconde fois ! Laissez-moi, pour l'amour de Dieu, mon ami, c'est elle.

C'était en effet Maya-Niama, dont les paupières étaient fermées et que sa négresse Zulima éventailait avec lenteur.

Le rideau que cette dernière avait soulevé se rabaissa, une autre

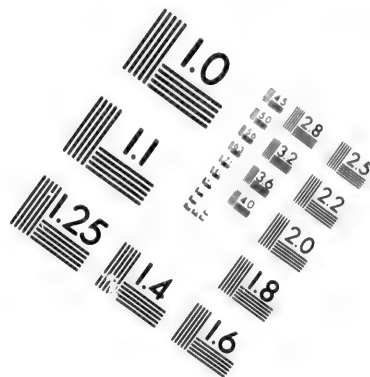
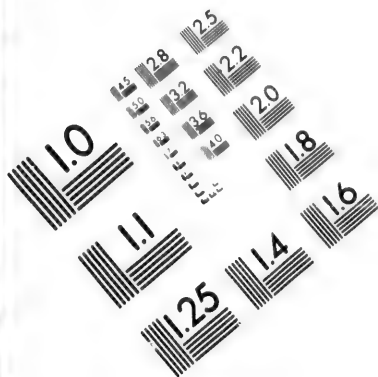
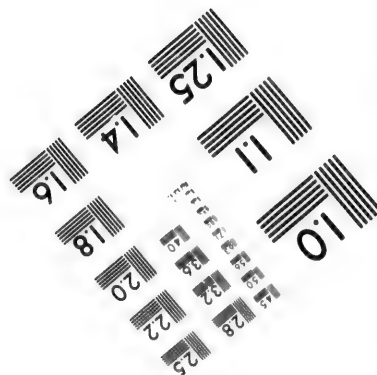
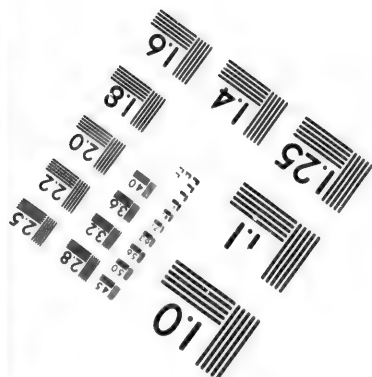
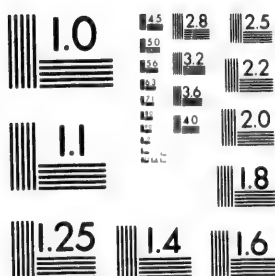


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



28 25 22 20

10

troupe de fakirs se rua tout autour du palanquin de santal; d'autres éléphants vinrent ensuite, montés par des bonzes et des prêtres et le cortège disparut dans un nuage de poussière dorée.

Brien était venu en aide à Henri d'Alreimpe pour empêcher M. de Blignac de se précipiter dans la rue sous les pieds des éléphants et au milieu des fakirs qui l'eussent mis en pièces.

La vue de Maya-Niama l'avait littéralement affolé.

C'était elle! c'était bien elle! Henri lui-même l'avait reconnue, endormie, étendue sur les carrés soyeux du palanquin.

— Laissez-moi! répétait Raoul, laissez-moi! C'est mal! c'est lâche! ce que vous faites là est atroce!... Henri!... vous me trahissez!...

— Mon pauvre maître, s'écria Brien en s'essuyant les yeux d'un revers de main, car la douleur et le désespoir de M. de Blignac poignaient le cœur du pauvre matelot, que voulez-vous faire au milieu d'eux?... Mais vous perdrez tout! vous vous perdrez vous même! et que deviendra votre vieux Brien, sans compter que, quand vous ne serez plus là, qui pourra la sauver?

Raoul revenait à lui, se rendait à ces raisonnements, à ces affectueuses paroles. Le jour se faisait dans son esprit et dans son âme.

— Merci! mon Dieu! s'écria-t-il en tombant à genoux, merci de me l'avoir montrée! de m'avoir affirmé par sa présence qu'elle existe encore. Je serai fort. Je veux être fort!... Pardon, Henri! pardon mon frère! pour mon emportement insensé!... Vous, mon ami, qui m'avez sacrifié toute votre existence! qui à chaque instant de la nuit et du jour, risquez pour moi votre vie!... Oui, tenez, je suis un fou! un pauvre fou!... Mais c'est qu'aussi, je suis si malheureux!

Henri serra énergiquement la main de M. de Blignac.

— Pardon! dites-vous, mon pauvre cher! Et de quoi? d'un moment d'oubli, d'un mouvement de rage impuissante! Ah! je ne saurais vous en vouloir, car je le comprends trop. Mais c'est passé, Dieu merci. Vous voici maître de vous. Et, vous venez de le dire, vous serez fort!

— Oui! courageux et... résigné. Mais, enfin, qu'allons-nous faire? Il nous faut la rejoindre. Où l'emmène-t-on? nous ne pouvons pas la laisser enlever ainsi!... Elle va être, pour nous, sitôt perdue que retrouvée.

Henri songeait, cette exhibition de Maya-Niama en plein jour lui semblait inconcevable. Il s'y perdait. Le déploiement des forces militaires qui, par deux fois, avaient barré la route à Fiferlin, se rattachait-il à cette sortie de la *Perle Jaune*? Était-ce une double escorte qui lui était donnée pour la transporter dans une autre retraite?

— Quel est ton avis, Yambo, finit-il par demander à l'Hindou?

Yambo se creusait également la tête pour trouver la solution de ce problème.

Cependant il fallait prendre un parti. Sans doute le cortège, qui occupait un long espace de terrain, se déroulait et se mouvait avec lenteur. Mais encore devait-on connaître au plus tôt la direction qu'il allait prendre.

Le comptoir avait une sortie sur une ruelle détournée. Il fut décidé que Yambo s'esquiverait par là, tâcherait de rattraper les tra-

nards et essaierait de savoir par un fakir plus ou moins gorgé de callon, où l'on emmenait Maya-Niama.

Ces renseignements obtenus, il reviendrait en courant prévenir M. de Blignac et Henri qui prendraient leurs dispositions en conséquence.

Sitôt fut fait.

Yambo disparut.

Pauvre Yambo ! chaque jour il donnait une nouvelle preuve de sa fidélité désormais inébranlable.

Chaque jour il risquait sa vie pour démontrer que, dans son existence, il n'avait plus d'autre but que de racheter le passé.

C'était plus que sa personne qu'il risquait. Repris par ces coreligionnaires, il aurait vécu longtemps au milieu des plus horribles tortures, en butte à la vengeance d'Haïm et livré sans défense aux raffinements cruels de cette nuée d'innombrables fanatiques qui obéissaient au moindre signe du terrible gourou.

Yambo était parti.

Que d'angoisses durant son absence !

Il revint le visage radieux. Sans trop de difficulté, en agissant avec finesse, il était tombé sur un brave bipède de fakir qui n'avait pas demandé trop de peine à se laisser confesser.

Yambo rapportait une foule de renseignements précieux.

Tout d'abord, le plus indispensable de tous.

Le cortège, l'espèce de caravane qui avait défilé sous les yeux des fugitifs, se rendait à Béhar même, la résidence de Bahour-Sing, le rajah de cette province, pour toute une série de fêtes qui allaient être données au palais de ce prince. Il y aurait des tournois, des joutes, car l'Inde des rajahs en est encore au moyen âge. Il y aurait des combats d'éléphants, de rhinocéros, de tigres, le tout avec l'accompagnement obligé des danses de bayadères et des nautchies, et de tours de fakirs et de jongleurs.

— Et Maya-Niama, demanda Raoul, que va-t-elle faire à la résidence de Bahour-Sing ?

— Présider en quelque sorte la fête, car on la sort et on la montre comme une réelle divinité.

Elle va prononcer ses vœux indissolubles au culte de la déesse Scyva. Et le gourou veut donner un éclat incomparable à cette solennité.

Avec de minutieux détails, l'Hindou raconta alors que le cortège s'était arrêté pour laisser passer la chaleur du jour, à un bois de banians situé à quinze kilomètres de Patna et qu'à la fraîche, c'est-à-dire au premier déclin du soleil, il se mettrait en marche, accélérant le mouvement pour gagner au plus tôt la ville de Béhar.

Quant aux détachements anglais, ils s'étaient réunis et accompagnaient à distance la caravane, se rendant également à la résidence de Bahour-Sing pour assister aux fêtes et aux réjouissances qui devaient durer une huitaine de jours.

Raoul serra les mains de Yambo, le remerciant avec une effusion touchante.

Il voulait partir sur l'heure. Henri d'Alreimpe fut obligé de mo-

dérer cette ardeur. La route de Patna à Béhar est longue. Les deux villes sont séparées d'une distance de plus de soixante kilomètres ; quinze ou seize lieues. C'était une nouvelle étape de trois lieues au coucher du soleil, plus une marche forcée durant la nuit, afin d'arriver à Béhar aux premières lueurs de l'aurore.

Mieux valait donc patienter à Patna, même durant le jour, et ne se mettre en route que le soir.

Fiferlin se reposait depuis plusieurs jours, dès le matin il était dans la litière jusqu'au ventre, broyant des tiges de maïs, des épis jaunes, et des tiges de bambou. On pouvait donc réclamer de lui une forte traite.

Lancé au grand trot à une allure soutenue, il devait fournir aisément douze lieues en trois heures et arriver au milieu de la nuit dans les entours du campement de la troupe qui escortait la *Perle Jaune*.

Ce plan était dicté par la saine raison.

Malgré ses résistances et ses impatiences, force fut à M. de Bli-gnac de l'accepter et de s'y conformer.

Cependant un soir les portes du comptoir furent ouvertes, et le père Chamonain vit avec un soupir de satisfaction qu'il ne prit même pas la peine de déguiser, ses hôtes d'un jour prendre la poudre d'escampette.

Les Chamonain étaient pratiques de père en fils. Pour eux, un sou représentait généralement la valeur de dix beaux centimes. En dehors de cela, ils ne comprenaient pas grand'chose. Méfians en diable autant que carrotiers, cette race funeste n'était aucunement déparée par le dernier des Chamonain, digne rejeton de cette lignée de marchands de ferraille et de peaux de lapin, transportée de par les hasards de la vie au fin fond de l'Hindoustan.

L'arrivée inopinée du fils de son maître avait dérangée l'existence chronométrique de mons Chamonain. Il avait bien quelques petits chapardages à se reprocher par-ci, par-là, il grattait sur toutes les choses à sa portée. Convaincu de l'identité d'Henri d'Alreimpe, il s'était demandé avec une anxiété réelle si cette venue subite n'était pas un piège qui lui était tendu ; si M. d'Alreimpe, le père, n'expédiait pas *ex abrupto* son rejeton pour s'assurer des malversations du père Chamonain, dont il aurait pu percevoir quelque vent, vu que, dans ces derniers temps, elles avaient acquis une intensité imprudente.

Et puis l'éléphant. Yves-Marie Brien qui, avec sa loyauté bretonne, flairait cette rapacité chaudronnière, ces gens qui accompagnaient le fils de son maître et qui se cachaient, tout cela tourniquait et bouillonnait dans sa pauvre cervelle et lui causait des inquiétudes qu'il cherchait en vain à dissimuler.

Ah ! si la police de lord Richemond, ou celle du gourou Haïm-Dorani, étaient venues lui offrir un prix, même modique, pour trahir M. Henri d'Alreimpe dans cette circonstance, comme il vous aurait livré tout ce petit stock d'étrangers qui venaient, pareils à des chiens dans un jeu de quilles, se jeter au travers de son existence

si bi
rités
Au
Brien
comp
passé
plein
rythm
—L
Et
—B
La
est-il
côté l
vers l
—C
Leg
Fife
dévor
La r
coloss
Et à
ger un
Fife
rait l'
parfait
tait av
trouv
Ce f
s'arrêt
feuille
du biv
La t
On a
terme
découv
—J'a
tions e
c'est Zu
peut-ét
—Tu
nous l'a

Bien
Brien,
En to
le faire
M. de

si bien tracée et si bien régulière au milieu de ses petites irrégularités et indécidatesses de chaque jour.

Aussi, lorsque Fiferlin, son haoudah sur le dos et Yves-Marie Brien à cheval sur son cou, eut franchi la grande porte ferrée du comptoir, lorsque Chamonain en ferma les deux battants et en eut passé la forte tringle, respira-t-il à pleins poumons, en grognant à pleine gorge et en faisant ronfler les airs sur le plus joyeux des rythmes :

—Le père Chamonain vous souhaite un excellent voyage.

Et il ne se gêna même point pour ajouter :

—Et que le diable vous emporte !

La fine oreille de Brien perçut-elle cette invocation ? Toujours est-il qu'en faisant prendre le trot à Fiferlin, il lui adressa de son côté la contre-partie de ce souhait charitable, en lui envoyant à travers l'espace un :

—Crève donc, vieux marchand de casseroles !..

Lequel était tout chargé de conviction.

Fiferlin leva la tête, huma l'air et se mit consciencieusement à dévorer l'espace.

La route était libre, rien ne gênait ni n'entravait la marche du colosse.

Et à une allure rapide, ils franchirent sans se parler, sans échanger une réplique, la distance de douze ou treize lieues.

Fiferlin n'avait pas bronché, sans souffler, sans s'arrêter, il dévorait l'espace. La tranquillité du soir était si pleine, la solitude si parfaite que, pour une fois, Yves-Marie Brien, n'y tenant plus, s'était avisé de charger Juliette qui depuis longtemps ne s'était point trouvée à pareille fête, et d'en griller une.

Ce fut Yambo qui commanda halte ! Il prenait la précaution de s'arrêter à une grande distance. A travers les lianes, les larges feuilles et les palmes il venait d'apercevoir la lueur rouge des feux du bivouac.

La troupe qui escortait la Perle Jaune était encore campée.

On attacha Fiferlin à un arbre, Yves-Marie lui commanda en terme très doux le plus grand silence et Yambo fut envoyé à la découverte.

—J'ai une chance, dit-il à M. de Blignac qui le pressait de questions et de recommandations avant son départ, j'ai une chance si c'est Zulima, la négresse, qui veille et garde d'ordinaire Maya-Niama, peut-être pourrions-nous parvenir jusqu'à elle.

—Tu es bien avec Zulima, toi, lui dit Brien : pourquoi diable nous l'as-tu caché ?

VII

Bien avec Zulima ! Yambo ne le disait point ; mais peut-être Brien, avec son nez de vieux furet, avait-il deviné juste.

En tout cas, il fallait se servir de la négresse s'il était possible de le faire.

M. de Blignac allait et venait dans un état d'agitation impossible

à décrire. Voir Nîama, ne fût-ce que l'espace d'une seconde, entendre sa voix adorée murmurer :

—Raoul, je t'adore !

Oh ! il aurait donné sa vie pour une jouissance aussi pure, aussi grande.

—Yambo, partons, répétait-il.

Yambo hochait la tête, inspectant les quatre coins de l'horizon d'un air inquiet.

Tandis que Brien, non moins perplexe, répétait en clignant les yeux :

—Faudrait pas tant se presser et espérer un peu tout de même, rapport que les peaux de citron, si nous ne prenons pas bien nos précautions, sont capables de tomber sur vous et de vous couper en deux comme un navet. Après, c'est pas les Anglais qui viendront à votre secours, pour le sûr. Ils diront, au contraire, que vous êtes venu au monde comme ça, et ce sera tout.

Zulima ! Tout reposait sur Zulima.

Et c'est pourquoi Yambo partit au bout d'une demi-heure, rampant à travers les hautes herbes et les lianes, se dirigeant du côté du campement.

Il avait été convenu que Raoul, suivi d'Henri, s'avancerait et que Yambo viendrait le chercher sitôt que possible, s'il parvenait à fléchir la terrible Zulima.

Une heure plus tard, une heure qui dura pour M. de Blignac comme une éternité d'angoisses, on ne sait pas ce que certaines agones peuvent avoir de durée, une heure plus tard, le sifflement du troupial du mangeur de riz, espèce de merle, connu dans le nord de l'Inde, et dont le chant au coucher du soleil est tout particulièrement aigu, le sifflement du troupial se fit entendre à quelque distance.

—C'est Yambo, murmura Brien, écoutez-le, il va recommencer encore par deux fois.

Effectivement le chant du troupial se renouvela deux fois encore.

M. de Blignac s'élança dans le fourré, profitant de l'espèce de sente que le passage de Yambo y avait tracé.

Le feuillage des buissons était tellement impénétrable que, bien que le soleil fût loin d'être encore couché, une obscurité pour ainsi dire complète régnait dans cette partie de la forêt, couverte par l'impénétrable réseau des branchages de l'immense figuier.

—Pas si vite, pas si vite, pour l'amour de Dieu, de sainte Barbe, et de la grande sainte Anne, avait dit Brien, au moment où M. de Blignac s'élançait dans le fourré

—Raoul, avait repris avec un accent d'autorité Henri d'Alreimpe, pas si vite, vous allez vous faire prendre et Maya Nîama sera perdue. Il ne s'agit pas d'être courageux, mon pauvre ami, nous le sommes tous. Il faut surtout ne point se laisser surprendre. La mort, ce n'est rien, mais la mort inutile !... c'est le pire de tout.

M. de Blignac se modéra, il ralentit son allure. Deux cents mètres étaient difficilement franchis et il arrivait à un fourré plus inextricable encore que tout le reste de l'immense taillis.

De
plusi
dans
Qu
ne po
Ra
entre
de mo
vous
abanc
appar
Il n
Un
Zul
—M
horrit
Elle
cette
« Tr
Dan
sissan
Zuli
monté
apparu
appari
Sur
à ce ta
détach
Le b
vait un
gnac e
Du b
son ha
gie de l
peintes
Zulin
point d
L'élé
tapi sou
un grog
cet aver
ditation
Bien
seuleme
tant Ha
Zulin
Dans
roulant
—Le
repouss

Des ombres blanches s'agitaient au pied de l'enchevêtrement de plusieurs troncs d'arbres. Une seconde plus tard, Maya-Niama était dans ses bras !

Quelle ivresse !... Quelle folie !... Elle si courageuse, si forte, elle ne pouvait même plus articuler une parole.

Raoul, finit-elle par dire tandis que des larmes, larmes douces entre toutes, coulaient pressées à travers ses cils, Raoul, bien-aimé de mon cœur ! merci ! Dieu soit loué ! Vous êtes là, je vous vois, je vous tiens ! Ah ! merci ! merci d'être venu ! Merci de ne point avoir abandonné celle qui ne tient à la vie que parce que la sienne vous appartient !...

Il n'eut pas le temps de prononcer une parole.

Un cri rauque !

Zulima, la négresse, s'était arrachée des bras de Yambo.

—Maîtresse ! maîtresse !... rendez-vous, sans cela la mort, la mort horrible de la pauvre Zulima !... Venez, maîtresse !... venez.

Elle laissa tomber les bras avec un geste désespéré en poussant cette exclamation en tamoul :

« Trop tard ! »

Dans le taillis, un grand bruit se faisait entendre, montant, grossissant. Tumulte de gens pressés, de chevaux, d'éléphants.

Zulima écarta les branches, et à travers le rideau de feuillage, monté sur l'éléphant sacré qui le portait d'ordinaire, Haïm-Dorani apparut, passant dans toute sa majesté et sa gloire, semblable à une apparition fantastique.

Sur les verts foncés, les verts noirs qui servaient de toile de fond à ce tableau, la gaze de soie qui servait de costume au gourou se détachait avec des reflets diamantés.

Le bonze paraissait plongé dans une méditation profonde ; il suivait une sente tracée sous bois à quelques mètres, que M. de Blignac et Yambo n'avaient point aperçue.

Du haut de son éléphant blanc, la tête dans les mains, monté sur son haoudah, il ressemblait à l'une de ces divinités de la mythologie de Brahma que l'on voit sculptées aux corniches des temples ou peintes dans l'émail cru des corniches.

Zulima s'était trompée. Le gourou n'avait rien vu. Il ne s'occupait point de ce qui pouvait se passer à droite ou à gauche de sa voie.

L'éléphant blanc avait pourtant bien, en passant à côté du groupe tapi sous la feuillée, caché derrière les troncs d'arbres, fait entendre un grognement d'inquiétude, en agitant ses larges oreilles. Ce bruit, cet avertissement, cet appel n'avait pu arracher le gourou à sa méditation.

Bien plus, le mahout lui-même demeurait impassible, occupé seulement à piquer le cou de sa monture pour accélérer sa marche, tant Haïm et sa suite étaient pressés.

Zulima claquait des dents.

Dans l'obscurité, l'émail blanc de ses yeux se mouvait par éclairs, roulant perdus dans l'orbite.

—Le maître ! le maître ! répétait-elle en se tordant les bras et en repoussant Yambo, qui essayait vainement de la rassurer, il me

fera mourrir sous le fouet, et après il me jettera à manger aux caïmans.

Maya-Niama, éperdue, muette, s'était réfugiée dans les bras de Raoul... Elle attendait la mort, sereine, heureuse... La recevoir là, c'était encore une joie.

Les souffrances de l'absence, de la séparation étaient encore à sa mémoire, si cuisantes, si cruelles, qu'elle acceptait comme un bienfait la mort qui la frapperait la tête sur l'épaule de son bien-aimé.

M. de Blignac avait mis le revolver à la main.

Mourir pour mourir, il voulait défendre celle qu'il aimait, jusqu'à la dernière cartouche.

Mais non ! ils se trompaient !

Jusqu'alors ils demeuraient en sécurité. Personne ne s'occupait d'eux. On laissait Zulima, pendant l'accablante chaleur du jour, prendre le frais sous les ombrages sombres avec sa maîtresse.

Hâim arrivait au campement avec précipitation. Sa venue était saluée de clameurs et d'éclatantes fanfares. Insensible à la chaleur, aux fatigues, il avait précipité sa marche durant le milieu du jour.

Il voulait au plus tôt rejoindre le cortège qui escortait la *Perle Jaune*.

Il était passé au milieu de l'obscurité du bois de banians, il n'avait rien vu.

Mais il n'était pas plus tôt arrivé au campement, que de nouvelles sonneries, plus éclatantes encore que les premières se firent entendre.

Zulima s'élança sur Maya-Niama, malgré les efforts de Yambo. Elle avait une signification terrible.

Elle disait :

—Faut-il lui tordre le cou ?

Raoul avait une envie folle de lui casser la tête. Mais non, c'eût été un acte de démence. C'eût été les perdre tous sans ressources.

—Vite ! vite ! maîtresse, suppliait Zulima, qui se roulait dans l'herbe avec des contorsions, vite ! on va s'apercevoir de notre absence.

Tout autour des cris de fakirs se faisaient entendre. Il se répandaient dans les bois, formant un cercle immense. On eût dit qu'ils formaient un énorme rabat dont Maya-Niama, Zulima, et les deux hommes étaient le centre.

—Chut ! fit Maya-Niama d'un ton bref, — elle venait de prendre une décision, — cher Raoul, vous seriez pris dans quelques secondes, on vous égorgerait sous mes yeux. Je vais à Béhar ! Pourquoi ! Je ne saurais le dire. Il y a une heure encore, j'étais plongé dans un horrible sommeil factice qui me cause un dégoût et une épouvante inexprimables.

Mon bien-aimé !... les instants sont précieux ! A Béhar !... Tâchez de me retrouver, de me délivrer, de me reprendre. Je suis à vous, Raoul !... à vous seul !... Et ceux qui m'ont en leur pouvoir ne parviendront point à m'arracher le seul amour qui soit maître de mon cœur... Pas adieu, non, je vous aime ! Au revoir !... A bientôt !

Béniſſons Dieu qui nous a permis de nous retrouver !... A bientôt !
Va, Zulima ! va, n'aie crainte !... Je te ſuis...

En écartant une touffe de lianes qui s'enchevêtraient dans des branches de banians, elle diſparut dans le taillis, laiffant M. de Blignac éperdu.

Un inſtant plus tard ſa voix claire, vibrante ſe faiſait entendre.

— Je ſuis donc priſonnière, diſait-elle, je ne puis donc prendre le frais dans ces banians. Où eſt-il donc celui qui veut m'enlever toute liberté ?

Perſonne n'avait répondu à ces paroles hautaines, Haïm-Dorani, qui avait miſ pied à terre s'était contenté de ſ'incliner.

La Perle Jaune prenait ſa place dans ſon palanquin à côté de Zulima encore toute tremblante, et les trompettes, les clairons, couverts parfois des hurlements des fakirs, donnaient le ſignal du départ.

Raoul, atterré, écoutait tout ce bruit, tout ce fracas qui s'en allait en diminuant. Ce bruit, c'était ſa bien-aimée, la plus chère partie de ſon être, ſa femme qui s'éloignait de lui. Pour combien de temps encore ? Pour toujours peut-être !

— Allons, Yambo, dit-il à l'Hindou, allons ! ne perdons pas de temps. Il faut la ſuivre. Il nous faut aller à Béhar, duſſions-nous y trouver la mort.

Et lentement, à regret, il reprit le chemin qu'il venait de parcourir.

Pendant toute la durée de l'entretien, avec une diſcrétion chevaleresque, Henri s'était tenu à l'écart. Il ne voulait pas enlever par un mot, par une carreſſe, l'une des quelques ſecondes que les pauvres amoureux avaient à paſſer enſemble.

Il était demeuré à quelque diſtance.

— Eh bien, Raoul ? demanda-t-il.

A Béhar ?... elle va à Béhar, c'eſt là, répondit Raoul, qu'il faut vaincre ou mourir.

— Nous vaincrons, répéta Henri avec une confiance ſuperbe, nous vaincrons, mon cher frère... on a toujours le temps de mourir. Nous délivrerons votre femme, notre chère petite ſœur. Et, ſi vous le voulez bien, nous renoncerons à l'Inde et à ſes ſplendeurs.

Il s'arrêta.

A milieu du bois, une ombre venait de ſe dresser tout à coup, leur barrant le paſſage.

Cette ombre était celle d'un officier anglais.

Il était ſeul, ayant laiffé ſon eſcorte à quelque diſtance.

Nous retrouvons dans cette circonſtance notre vieille connaissance, le major Valérian Thurner.

Il porta correctement la main droite à ſon casque blanc, eut une inclinaison de tête fort raide, et, poliment, ſans aucune intonation hautaine :

— Monsieur, dit-il, ſeriez-vous aſſez aimable pour m'expliquer votre préſence dans ce bois ?

En ſe trouvant en préſence d'un homme de ſon monde, M. de Blignac avait repris toute ſa préſence d'eſprit.

On aura beau faire, la manie égalitaire aura beau prêcher le nivellement à outrance, elle ne pourra jamais parvenir à éteindre la race de ceux qui disaient si galement à Fontenoy : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers. »

La joie suprême d'avoir retrouvé sa bien-aimée, la certitude de savoir où se rendait Maya-Niama, donnèrent-elle à Raoul ce sang-froid, cette sûreté de coup d'œil et d'intelligence qui ont fait au danger et dans les circonstances fortement tendues, que l'élite des Français a classé sa nation comme la première des nations du monde ? Nous ne saurions l'affirmer ; toujours est-il que notre ami Raoul répondit avec une distinction exquise au salut du major et du ton le plus naturel.

—Commandant, lui dit-il, car en se rapprochant, il avait pu s'assurer de son grade, je me promène accompagné d'un domestique, moi. Je ne pense pas que les lois anglaises aient jamais eu la pensée d'interdire ce genre de sport à un officier français.

Puis se souvenant de l'importance que l'aristocratie anglaise attache à toute question d'étiquette :

—Je vous demande pardon, commandant, je suis obligé de me présenter moi-même, car je n'ai pas d'introduit auprès de vous, comte Raoul de Blignac, lieutenant de vaisseau de la marine française.

Le major Valérien eut un haut-le-corps.

Précipitamment il reporta la main à son casque blanc, et inclina la tête à trois reprises.

Et alors, d'une voix de Stentor, sa voix de commandement qui sortait du fond de ses entrailles, et qui roulait comme un tonnerre :

—*Charley ! come here, please !*

—*I come, mayor.*

Et le lieutenant Charley Blount arriva au pas de course et avant toute chose se livra au même salut que son supérieur.

—Mon cher Charly, fit le major Valérien, voulez-vous avoir l'extrême obligeance de présenter votre chef direct à M. le comte Raoul de Blignac, lieutenant de vaisseau de la marine française.

Mais avant, le major, précipitant ses syllabes, désigna le lieutenant Charley de la main et saluant :

—Comte Raoul de Blignac, sir Charley Blount. Sir Charley Blount, comte Raoul de Blignac.

Charleyse livra à la même introduction ainsi que son chef le lui avait demandé, et cela fait, le major Valérien Thurner crut pouvoir reprendre correctement la conversation qu'il avait entamée quelques instant plus tôt avec le gentleman français qu'il venait d'avoir l'honneur de rencontrer inopinément sous bois.

Au fond, le major Valérien était un excellent homme, affublé de petites manies anglaises, mais cette maniaquerie, toute superficielle, ne nuisait en rien ni à son esprit ni à son bon cœur.

La présentation ne fut pas terminée, qu'il eut l'air profondément embarrassé.

Evidemment il avait un gros poids sur la conscience, mais il ne savait par quel point entamer ce redoutable aveu.

—Monsieur le comte, finit-il par dire à Raoul qui le regardait toujours dans le blanc des yeux, avec fermeté, mais sans la moindre forfanterie, monsieur le comte, je suis au désespoir. De loin, en vous voyant venir à moi, car nos yeux sont habitués par une pratique de chaque jour à l'obscurité de ces bois sombres, j'ai reconnu que j'avais affaire à un gentleman, bien plus, à un gentleman appartenant à une nation pour laquelle je professe une affection aussi sincère que profonde.

Vous m'apprenez que ce gentleman est doublé d'un officier, ce qui rend ma tâche à la fois plus facile et plus pénible. Plus facile, parce qu'un officier sait mieux que personne ce que c'est qu'une consigne ; plus pénible, parce que cette consigne est essentiellement dure et que je me trouve on ne peut plus contrarié d'être obligé de l'appliquer à un officier français.

—Bien, commandant, répliqua Raoul avec une courtoisie parfaite, veuillez être assez bon pour me dire quelle est cette consigne, et soyez convaincu que je saurai m'y conformer sans me permettre de vous adresser la moindre observation.

Un sourire de satisfaction se montra sur les lèvres du major Valérien ; il le réprima aussitôt.

—Je ne vous cacherai pas, cependant, monsieur le comte, que la consigne est essentiellement désagréable. Le colonel Mamby, qui est mon chef direct, a bien voulu insister sur la précision des ordres que j'avais à recevoir et à faire exécuter.

—Quels sont-ils ? demanda M. de Blignac.

—J'ai reçu l'ordre, étant chargé d'accompagner un convoi et de me rendre, à la tête d'un fort détachement de cavalerie et d'infanterie, aux réjouissances qui vont avoir lieu à Béhar même, au palais de la résidence de Bahour-Sing, le rajah de Béhar, j'ai reçu l'ordre, à toutes les haltes de l'escorte, de faire une ronde dans les bois qui entourent le lieu de la halte même, et d'arrêter toutes les personnes que je rencontrerai dans le parcours de ces rondes.

—Eh ! bien, commandant ? fit Raoul, sans se départir de son sang-froid.

—Eh ! bien, monsieur, je me trouve dans la nécessité de m'assurer de votre personne.

—Faites, commandant ; je vous ai dit que je n'opposerais aucune résistance et que je ne me permettrais aucune observation.

Les salutations et inclinaisons du major Valérien recommencerent.

—Je pense, fit-il, avec une pointe de raillerie, que votre promenade ne dure que depuis quelques instants, et que pour parvenir jusqu'à ce bois, vous vous êtes servi d'une monture. Dans ces conditions, je suis tout porté à supposer que l'éléphant que j'ai entraperçu tout à l'heure, attaché à un arbre, est votre propriété ainsi que l'homme qui appartient certainement à votre nationalité et qui se sert de mahout à l'éléphant ?

Ce fut au tour de M. de Blignac de s'incliner et de répondre :

—Parfaitement, commandant.

—Je pense aussi, reprit le major, que ce gentleman qui vous sui-

vait de si près tout à l'heure et qui s'est jeté dans la brousse à mon apparition fait partie de votre société ?

En disant ces mots, il désignait de la main le fourré dans lequel, tête en avant, Henri d'Alreimpe s'était précipité, dans l'intention d'attendre les événements, de savoir tout d'abord si Raoul allait être fait prisonnier, et dans ce cas de garder la liberté de ses mouvements, pour lui venir en aide et le délivrer.

— Il aurait mauvaise grâce à prendre la fuite appuya le major Valérian en mettant tout un monde d'urbanité dans ses paroles, le bois est absolument cerné par un cordon de cavaliers qui n'en laisseraient point sortir âme qui vive.

Et comme M. de Blignac ne pouvait réprimer un mouvement de contrariété, le major Thurner ajouta :

— Voulez-vous être assez bon pour appeler ce gentleman, je serais désolé qu'il lui arrivât malheur par ma faute, et ces soldats sont si brutes, ces cipayes sont tellement obtus, qu'ils seraient parfaitement dans le cas de lui envoyer une balle à la première tentative qu'il pourrait faire de sortir de ce taillis. Soyez assez bon pour l'appeler à vous, et me faire l'honneur de me le présenter.

— Henri ! s'écria M. de Blignac.

A cet appel, le jeune créole se montra immédiatement.

De même que précédemment, l'introduction se fit dans toutes les règles de la politesse la plus scrupuleuse.

— Et où avez-vous l'ordre de conduire les prisonniers que vous seriez en cas de faire ? demanda M. de Blignac, le sourire sur les lèvres, tandis qu'une violente angoisse lui faisait battre le cœur.

— A Béhar même, et si vous voulez me donner votre parole d'honneur, messieurs, que vous n'essaierez pas de vous enfuir durant le trajet, je vous laisse parfaitement libres de prendre tout votre temps pour vous rendre à cette ville. En vous servant de votre éléphant, vous y arriverez en même temps que nous, aux premières lueurs de l'aurore de demain.

D'un commun accord, les deux jeunes gens levèrent la main et donnèrent leur parole d'honneur. Pourquoi d'ailleurs auraient-ils tenté une évasion ?

Maya-Niama se rendait à Béhar, on avait l'ordre de les emmener dans cette même ville, tout était donc pour le mieux, puisqu'ils allaient se rapprocher de la chère petite Perle Jaune.

Une fois à Béhar on verrait.

Le major Valérian demanda également à nos deux amis s'ils prenaient le même engagement à l'égard de leurs deux serviteurs.

Comme on le pense bien, la réponse fut également affirmative.

— Je vous prie donc, messieurs, fit le major Valérian, en terminant l'entretien, de vous rendre, sitôt votre arrivée à Béhar, à la résidence de Bahour-Sing. Tenez pour certain que je serai là pour vous recevoir, et que je ne laisserai ce soin à nul autre. *Come here, Charley.*

Et le major Valérian Thurner, après avoir à deux reprises porté la main à son casque, fit demi-tour et alla rejoindre son escorte.

Quelques instants plus tard, on entendait sous bois le bruit des chevaux qui se perdit bientôt dans le lointain.

Raoul et Henri d'Alreimpe regagnaient en même temps l'endroit où ils avaient laissé Fiferlin en compagnie d'Yves-Marie.

Lorsque Brien eut appris des lèvres de son maître qu'il était prisonnier sur sa parole, il cracha son pruneau avec fureur.

— Comme c'est agréable ! fit-il en maugréant et en accompagnant ses paroles de toute une kyrielle de jurons que nous épargnerons au lecteur. C'est-y assez guignonnant !... Faut être pris par des Anglais !... Sur terre... Si c'était sur l'eau, encore, je ne dis pas ; on leur a flanqué assez de tripotées sur l'Océan et les mers intérieures pour qu'on puisse ne pas y mettre trop d'amour-propre. Mais ici !... dans un bois !... Des marins pris par des cavaliers !... Pour sûr, je ne m'en consolerais jamais. Faudra-t-y que je tanne le cuir à des paroissiens de cet endroit-là, pour effacer la tache qui vient d'être faite à notre boston.

— En somme, fit Henri à Raoul, ce major et le lieutenant qui l'accompagnaient ont été tout ce qu'il y a de plus convenable.

— Eaudra peut-être les remercier, qui est-ce qui sait, de nous avoir pécés dans leur souricière !

— Allons, la paix, interrompit M. de Blignac, nous sommes pris, on nous a fait donner notre parole d'honneur. Et nous nous rendons à Béhar ; nous y serons presque en même temps que Maya-Nîama.

— Bon Dieu de bon Dieu ! s'écria Yves-Marie, en administrant un formidable coup de poing sur la tête de Fiferlin, lequel répondit à ce violent attouchement par un grognement joyeux, le prenant pour une caresse. Bon Dieu de bon Dieu ! nous allons revoir la chère petite madame. Il ne fallait rien moins que ça pour me mettre en belle humeur ! Eh ! bien, si nous restons un brin de temps dans ces parages-là, faudra que nous l'ayons tout à fait, la chère maîtresse, ou bien Yves-Marie Brien y laissera ses os, et la peau qu'il a par-dessus !...

VIII

La ville de Béhar était en fête ! Une foule de pèlerins, de fakirs, de brahmes, de bayadères et de nautchies encombraient les rues et les places publiques.

A tous les carrefours de nombreuses troupes de jongleurs faisaient autour d'eux former un large cercle, au son du tambourin et du tchercki, sorte de double fifre.

Et alors, sur la terre nue, sans aucune sorte de préparation, ils se livraient à une série de tours plus étranges, plus stupéfiants les uns que les autres.

En a-t-on assez parlé, de ces escamoteurs ! de ces physiciens ! Dussions-nous être traité de menteur, nous devons avouer que tout ce qui a été rapporté, a été raconté, est encore bien au-dessous de la vérité.

Le fakir qui se tient en l'air, le coude appuyé sur une perche ; le

vase immense en porcelaine qui demeure suspendu sans support ; la poulie arrêtée, tandis que l'on veut retirer un seau d'eau d'un puits ; ne sont que jouets d'enfants en comparaison de certains tours de prestige, de passe-passe qui feraient croire, Dieu nous pardonne, à de véritables actes de magie noire.

Le lecteur nous pardonnera, nous l'espérons du moins, une digression légère, d'autant que nous n'en avons point coutume. Celui qui écrit ces lignes a assisté à deux expériences,—est-ce bien le mot propre,—qui l'ont plongé dans une stupéfaction profonde, et dont il cherche en vain encore à l'heure qu'il est l'explication.

Au milieu d'un cercle de spectateurs, un fakir, entièrement nu, sauf bien entendu, le langouti, pièce de toile blanche qui lui enveloppe le bas du torse et le haut des cuisses, vous montre deux petites boules en or, de la grosseur d'une noisette.

Il étend ses bras nus, les maintient dans une position horizontale, et les noisettes, les boules d'or grossissent, s'entlent graduellement, et arrivent promptement au volume d'un fort limon.

Ce sont alors deux globes d'or.

Le fakir s'arrête, rapproche les bras, vous montre les deux grosses boules.

Puis il se remet en position, et les globes diminuent, se fondent en quelque sorte, et le fakir, les bras toujours en croix, finit par ne plus rien avoir dans les doigts.

Rien de gracieux, rien d'étonnant comme cet escamotage, que les Robert Houdin hindous accomplissent avec une incomparable gracieuseté. Mais voici venir un autre tour, terrible celui-là, émouvant, que j'ai vu recommencer dix fois sous mes yeux, sans que l'angoisse ait diminué d'intensité et, je puis le dire, d'atrocité.

Une troupe de musiciens, un fakir et une petite fille de cinq à six ans, adorablement jolie.

Je la vois encore, la chère mignonne, avec son teint safrané, ses grands yeux noirs, et une fleur de grenadier piquée dans l'aile de corbeau de sa chevelure.

La musique fait rage. Le fakir, après un monologue en tamoul, auquel l'enfant finit par répondre d'un ton joyeux d'abord, ensuite d'une voix craintive, place la petite fille sous un panier de jonc. On entend la voix de l'enfant qui devient suppliante, on entend ses sanglots, ses cris.

Ils se transforment bientôt en hurlements de douleur.

Le fakir, l'œil injecté, se précipite sur le panier, se met à cheval dessus, l'étreint dans ses genoux nerveux, le crible de coups de kandjar, un sabre à lame courte, qu'il retire chaque fois teint de sang.

La foule va se précipiter pour étrangler le fakir, tant l'illusion est poignante.

Il soulève le panier. Rien en dessous qu'une légère tache de sang, et de derrière les spectateurs part une petite voix flûtée, riieuse ; l'enfant se montre, une sébile à la main ; elle n'a point perdu sa fleur de grenadier, rien de froissé dans sa toilette. Elle est là, vivante, heureuse, vous narguant du coin de l'œil, alors que vous

avez le cœur oppressé de sa douleur, l'oreille pleine de ses sanglots.

Et les piécettes, les monnaies blanches pleuvent dans sa coupe de laque. On lui sait si grand gré de se montrer, de bien faire voir qu'elle n'a pas été assassinée !

Et le tour se renouvelle, je le répète, dix fois par jour sur la terre nue, sur le pavé, au milieu du premier carrefour.

Revenons à Béhar, nos amis nous y attendent.

Béhar ne ressemble pas à Patna. La ville est resserrée et compacte.

Au milieu d'une grande place, entourée de maisons hindoues, à toitures plates, et dont les façades blanchies à la chaux irritent le regard sous ce soleil par leur insupportable éclat, tenant la base du carré, apparaît le palais de la résidence. Une grande grille, de deux avenues de hauts palmiers, et au fond d'immenses jardins, une énorme construction à clochetons, à tourelles, avec une superposition de terrasses, sans ordre, sans régularité, telle est la résidence de Béhar, pareille en cela à nombre de palais des rajahs et maharajahs du nord de l'Hindoustan.

Les palais sont entassés les uns à côté des autres, les uns même sur les autres, comme Pélion sur Ossa. Ce n'est que succession de galeries, de corps de logis flanqués de pavillons, de kiosques, les uns soutenus fantastiquement en l'air, d'autres reposant au contraire sur des socles solides enfoncés comme des racines dans les profondeurs de la terre.

Jamais de bruit, tout repose en silence, c'est un tombeau que cette vaste demeure. Les fêtes ont lieu à deux kilomètres plus loin, à la résidence d'été, au *Palais des Roses*, la retraite préférée de Bahadur-Sing.

Au petit jour, Fiferlin faisait son entrée dans Béhar.

Aussi bien, il n'y avait plus moyen de reculer.

La parole d'honneur de M. de Blignac l'engageait ainsi que son frère d'armes.

Henri d'Alreimpe n'était pas content.

Il affirmait que Raoul aurait dû le laisser libre, quitte à lui de franchir les gardes du major Valérian et d'essuyer le feu de ses sentinelles.

Raoul, avec cet égoïsme féroce qui est le propre de l'amour, n'avait pas calculé si loin.

Dans toute cette aventure, il ne voyait qu'une chose, il ne pensait qu'à une chose, c'est que, prisonnier ou non, il allait se rapprocher de Maya-Niama.

Le reste lui importait peu.

Prisonnier !... Il respirerait le même air que la bien-aimée, et si on lui eût dit qu'il allait être infailliblement assassiné, il eût certainement répondu qu'il voulait mourir sous ses yeux.

Henri d'Alreimpe n'avait naturellement point discuté avec son ami dans cette circonstance. Mais il avait émis l'opinion que Braguet et Yambo devaient s'échapper et s'esquiver, eux n'étant point compris dans l'engagement de M. de Blignac.

Et alors entre les deux serviteurs s'était élevée une discussion.

Malgré son bon cœur, sans se l'avouer à lui-même, Yves-Marie Brien était un tantinet jaloux de Yambo.

Le vieux matelot ne pouvait plus nier le dévouement à toute épreuve de l'ancien maître d'hôtel. On avait vu Yambo à l'œuvre, plusieurs fois déjà il avait sauvé la vie à M. de Blignac et à Henri d'Alreimpe. L'intrusion du jaune dans la petite troupe, ne convenait qu'à demi au fidèle Brien.

Il se l'avouait même parfois.

— Dans le temps, grognait-il, c'était moi qui faisais toute l'ouvrage. Maintenant, je ne dis pas que ce n'est pas un brave garçon, je ne dis pas qu'il soit méci, mais il n'y en a plus que pour lui.

Faut pas croire non plus qu'il n'y ait que lui qui cherche à risquer sa peau. Y en a d'autres. Car enfin, si quelqu'un a le droit de sauver mon capitaine, je vous demande un peu si ça n'est pas mon affaire ?

Alors, une fois qu'Henri d'Alreimpe eut émis son avis, entre Yambo et Yves-Marie Brien, il y eut un assaut de générosité réellement comique.

— Tu comprends, toi, Yambo, lui disait Yves Marie, tu peux t'en aller, tu peux jouer la fille de l'air. Tu connais le pays, libre, jouant des guibolles, tu peux nous être un grand secours ! Tu dois filer.

Yambo secouait la tête.

Il voulait partager le sort de M. de Blignac. Si on ne le tuait pas sur l'heure, si on ne le livrait pas à l'instant aux fakirs, il parviendrait bien à s'échapper ; en tous cas, il serait là pour rendre service, pour prêter main-forte à ceux auxquels il avait voué à jamais sa vie.

Yambo, de son côté, trouvait des arguments sans réplique pour persuader au vieux matelot qu'il devait s'éloigner et regagner au plus tôt Chandernagor et le territoire français.

Là, il pourrait arriver jusqu'à M. d'Alreimpe le père, trouver aide et protection ; et le négociant agirait près de son gouvernement pour obtenir la mise en liberté de ses deux nationaux.

Mais Yves Marie n'entendait point de cette oreille.

Il ne connaissait qu'un raisonnement.

— Moi, répétait-il avec un entêtement réellement breton, je reste avec mon capitaine. Si on veut lui mettre le grappin dessus, je taperai comme un sourd et, quant à le quitter, quant à naviguer dans d'autres eaux que les siennes, ce n'est pas la peine d'en parler. Je n'irai pas.

Pour Fiferlin, on ne le consultait pas ; mais il était tellement habitué à ses quatre cavaliers, que son opinion était faite à l'avance : ils n'en plus ne les eût point abandonnés.

Donc, Fiferlin, son cornac, Yves-Marie, et les trois amis que nous connaissons, assis dans le haoudah, pénétrèrent dans Béhar aux premières lueurs du jour. Il avait été convenu que l'on ne se séparerait pas.

Yambo donnant les indications, le palais de la résidence fut vite trouvé.

Pour parvenir jusque là, il fallut fendre la foule des fanatiques,

des p
partie
eux q
mou
douce
air ab
Fife
et le
Ent
gènes
ments
grille
Sun
A la
quel
présen
montr
Que
sait à
avec
amis.
—C
Je vou
trouv
mes e
M. d
—E
sur l'h
—Pa
Dieu ?
Oh !
rappor
plus ex
vous co
pendan
aura li
Il n'y
Le m
—Vo
éléphan
Et co
—Li
Un p
nant so
légèret
bottes d
rant et
Malg
Henri
niers e

des pénitents, des jongleurs et des fakirs. Ces derniers viennent en partie des gorges et des forêts de l'Himalaya. Quelques-uns d'entre eux étaient assis sur des ours, sur des tigres, sur des panthères mouchetées ou noires. Toutes ces bêtes féroces, domptées par des douceurs extrêmes et gorgées d'opium, suivaient leurs maîtres d'un air abruti et soumis qui faisait l'admiration de la foule.

Fiferlin grogna avec fureur deux ou trois fois à la vue des tigres et le mahout Yves-Marie dut le calmer de la voix et du geste.

Enfin, après avoir bousculé seulement une demi-douzaine d'indi-gènes, qui ne s'étaient point écartés assez vite, malgré les avertissements de la trompe de Fiferlin, ils parvinrent sans encombre à la grille de la résidence.

Sur la droite, un corps de garde occupé par des gardes d'honneur.

A la vue de l'éléphant, un factionnaire fit entendre un appel auquel répondit en anglais un officier, et le lieutenant Charley se présenta, botté et éperonné, comme s'il se fut agi pour lui de se montrer à la parade. Il salua et alla prévenir son chef.

Quelques instants plus tard, le major Valérian Thurner apparais-sait à la grille et recevait lui-même les prisonniers, qu'il accueillait avec une courtoisie parfaite et comme s'ils eussent été de vieux amis.

—Charmé de vous voir, messieurs, dit-il avec un joyeux sourire. Je vous avoue que je ne vous attendais pas sitôt, aussi m'avez-vous trouvé en retard de quelques secondes, ce dont je vous fais toutes mes excuses.

M. de Blignac eut un geste de remerciement.

—Eh ! bien, fit le major, si vous le voulez bien, nous allons partir sur l'heure.

—Partir, demanda Raoul avec inquiétude, pour aller où, grand Dieu ?

Oh ! pas loin d'ici, rassurez-vous. Naturellement j'ai dû faire mon rapport au prince ce matin même, ou mieux cette nuit, ce serait plus exact. Le prince tient à vous voir lui-même, et m'a prié de vous conduire au *Palais des Roses*, qu'il va occuper, ainsi que nous, pendant toute la durée des fêtes, car c'est à cette résidence qu'en aura lieu la plus grande partie.

Il n'y avait rien à répondre.

Le major continuait :

—Vous n'en avez pas pour vingt minutes. Nos chevaux, votre éléphant sont fatigués, mais c'est un léger surcroît de route.

Et commandant alors :

—Lieutenant Charley, les chevaux, l'escorte.

Un peloton de cavalerie anglaise à la tête duquel se mit le lieutenant sortit d'une cour. Le major Valérian sauta en selle avec une légèreté de jeune homme, tout comme s'il n'avait pas enlevé ses bottes depuis tantôt vingt-quatre heures, et la petite troupe, entourant et cernant Fiferlin, se mit sur l'heure en route.

Malgré tous les égards dont ils étaient entourés, M. de Blignac et Henri d'Alreimpe ne pouvaient se dissimuler qu'ils étaient prison-niers et l'objet d'une surveillance active.

Ils étaient pris et bien pris.

Mais ce qui consolait M. de Blignac, c'est que les explications fournies par le major Valérien lui semblaient suffisantes.

Les fêtes devant avoir lieu en grande partie au *Palais des Roses*, nul doute que la mystérieuse *Perle Jaune* ne s'y fût déjà rendue.

Ainsi que déjà il a été dit, la résidence d'été de Bahour-Sing n'était point distante de Béhar de plus de deux kilomètres. Fiferlin, accompagné de son escorte, ne mit que quelques minutes à franchir cette distance.

Il avait faim et soif, le pauvre Fiferlin, et il aspirait à un liquide frais et à une provende quelconque. Et il pressait le pas, obligeant les chevaux, harassés, à trotter la tête basse.

Une longue allée de sycomores et de banians conduisait à la résidence.

Des étangs, des lacs, ombragés de toute cette flore de palmiers et de larges feuilles entouraient le palais qui se dressait, comme une masse blanche, avec des coupoles, des minarets, des clochetons et des flèches, au milieu d'un océan de verdure.

Aux grilles, gardées par des soldats indigènes, le major Valérien pria M. de Blignac, Henri d'Alreimpe et les deux serviteurs de mettre pied à terre.

J'ai ordre, dit-il, de vous remettre à cet officier du rajah qui a mission de se charger de vous. La mienne est terminée. Je regrette que nos rapports aient été aussi courts. Mais si, le cas échéant, vous aviez besoin du major Thurner, je vous prie de vous souvenir, monsieur le comte, que je suis à votre disposition et à celle de vos compatriotes.

Et l'escorte anglaise se retira.

L'officier indigène ne parlait pas un mot de français ni d'anglais.

Par contre, Yambo pouvait servir d'interprète.

L'officier s'inclinait respectueusement devant les Français et les invitait à le suivre. C'était un homme d'une trentaine d'années, l'air franc et ouvert, vêtu d'un costume magnifique, tout constellé de broderies et de perles. Il traitait les prisonniers comme des étrangers de distinction.

Un serviteur s'était montré et avait pris Fiferlin qui regimbait. Brien dut aller lui-même conduire le colosse jusqu'à une écurie agreste. Cela fait, Brien avait rejoint son maître, l'officier conduisit les trois Français et Yambo dans un pavillon séparé, qui leur avait été destiné de par les ordres précis de Bahour-Sing.

IX

Ce kiosque était lui-même un tout petit palais adorablement situé auprès d'une pièce d'eau chargée de nymphéas, de nénuphars, de lotus.

Il disparaissait au milieu d'un bosquet de lauriers-roses et d'aréquiers qui entremêlaient les lianes aux fleurs odorantes.

Tout couvert de stuc blanc verni, émaillé de dessins et d'arabesques aux couleurs voyantes, avec son patio de marbre, sa piscine,

du milieu de laquelle jaillissait une eau glacée qui rafraîchissait les galeries et les salles, c'était une délicieuse retraite bien plutôt qu'un prison.

L'officier, après avoir conduit la petite troupe jusqu'au kiosque, se retira, annonçant que Bahour-Sing allait envoyer à ses hôtes des serviteurs et des provisions.

— Pour ce qui est des domestiques, nous sommes assez, celui-ci et moi. Tu peux lui dire ça, Yambo. Nous n'avons pas besoin d'être espionnés tout le courant du jour par un tas de singes qui nous étranglèrent au premier signal.

Yambo se garda bien de traduire les paroles du vieux matelot.

Les Hindous sont excessivement soupçonneux, susceptibles ; l'officier ne perdait pas de vue Brien tandis que celui-ci parlait, et semblait deviner que les paroles prononcées, par celui-ci ne signifiaient rien d'aimable.

Il se retira, et quelques instants plus tard, une foule d'indigènes apportaient une série de plats, de provisions, sans en excepter des paniers d'excellents vins de France.

— Bon ça ! fit Yves-Marie, je vais arrimer tout ça dans les caves ; si on veut nous faire périr, on n'a toujours pas l'intention de nous laisser mourir de faim.

Des serviteurs s'installaient dans l'une des salles basses du kiosque, de façon à être toujours à portée de la voix de leurs maîtres.

Raoul et Henri mouraient de faim sans s'en rendre compte.

— Parbleu ! fit Brien, arrive qui plante, mangez toujours mon capitaine, et vous aussi, monsieur Henri. Moi, je vais me faire un fond, car on ne sait pas ce qui peut survenir.

On aura besoin, faut croire, de toute sa vigousse. Et puis, je dois être comme vous, nous avons hâte de nous refaire de la cuisine de ces jours passés. J'ai goûté dans les bois à des histoires que je ne connais même pas de nom. Il y a surtout eu un gueux de lézard à moitié cuit.

— Ah !... le gredin, je crois que je l'ai encore sur l'estomac.

Henri dévorait, mais pour Raoul, quelque énorme que fût sa faim, dès les premières bouchées, il fût obligé d'y renoncer.

Il s'étendit sur un matelas et s'endormit d'un sommeil de plomb. Brien, donnant l'exemple à Yambo, ne faisait que tordre et avaler.

Tout en mangeant, il ne cessait point son monologue.

— Il y a une chose par-dessus tout qui me chiffonne, voyez-vous, monsieur Henri, disait-il en brandissant une aile énorme d'un din-don sauvage qu'il se préparait à broyer entre ses maxillaires, c'est qu'on nous a soulevé ce pauvre Fiferlin. J'ai idée que nous ne le reverrons pas de sitôt.

— Oui, répliqua Henri, on nous a enlevé tout moyen de retraite et de fuite ; car si nous tentions de nous échapper, nous serions infailliblement repris.

— Ça, ça n'est pas sûr. Faut pas croire que les jaunes viendraient si facilement que ça à bout de trois blancs. Jusqu'à présent, voyez-vous, monsieur Henri, nous les avons toujours roulés. Dans ce

moment ci, ils nous tiennent, il est vrai. Mais c'est parce que nous le voulons bien. Si ce n'était mon capitaine et vous, je me sentirais libre comme l'air, et je vous prie de croire que je trouverais bien le moyen de leur brûler la politesse.

— Il faut toujours conserver l'espérance, mon vieux Brien, répondit Henri en s'étendant à son tour, c'est elle qui soutient l'homme, et c'est elle aussi qui a fait gagner les plus grandes batailles.

— Oui ! fit le matelot, s'arrêtant complètement restauré ; quelle drôle de chose que l'estomac : il vous tortille comme tout lorsqu'on n'a rien à se fourrer sous les canines, et on n'a pas plutôt mangé pendant deux ou trois petites heures que l'on n'a plus faim.

Et maintenant, reprit-il en fermant son couteau, qui lui avait servi de cuiller et de fourchette, qui va avoir un joli quart d'heure de conversation avec Juliette ? Faut avouer que ça n'est pas de refus.

Mais il était dit que le tête-à-tête du pauvre Brien avec sa bien-aimée négresse, serait cette fois encore troublé.

Les chambres à coucher de Raoul et de Henri avaient été installées au premier étage, les fenêtres ouvertes donnant sur la varangue ou galerie qui dominait le patio.

Brien, les jambes pendantes, s'était assis sur le bord du bassin de marbre, un bambou à la main ; il s'amusait à agacer de petits caïmans qui prenaient leurs ébats dans cette eau limpide.

Parfois, un jeune saurien parvenait à saisir l'extrémité du bambou et le coupait d'un coup sec.

En même temps, le vieux matelot s'enveloppait d'un nuage ; les bouffées se succédaient rapides et serrées, lorsqu'une voix, chargée d'un fort accent anglais partit derrière lui et le fit tressaillir.

— Je n'ai jamais senti qu'une fois ce détestable parfum, disait la voix, c'est en France à l'hôtel Richemond, et je suis certain que je le reconnaitrais dans les cinq parties du monde. C'est épouvantable.

Yves-Marie s'était dressé tout d'une pièce.

En se retournant il se trouva face à face avec sir Joë Egerton.

Quelque désagréable que fût pour lui la rencontre, Brien eut toutes les peines du monde à retenir un formidable éclat de rire.

Il faut avouer aussi que le costume de sir Joë était tout ce qu'il y a de comique au monde.

Se figure-t-on les deux tiers de la taille du petit bossu, haut comme on le sait de quatre pieds, disparaissant dans une paire de grandes bottes.

Une casaque de soie bleue reliée à la taille par une ceinture de cuir, faisait plus encore paraître que d'habitude, par ses nombreux plissés, son épouvantable gibbosité.

Sa tête de polichinelle disparaissait sous un énorme casque en moelle d'aloès qui faisait assez bien l'effet, dans cette circonstance, d'une cloche trop vaste sur un cucurbitacé de forme tourmentée.

Sir Joë avait relevé les yeux pour voir mieux, et s'était parfaitement rendu compte du fou rire que réprimait le vieux matelot.

Un sinistre éclair brilla dans les yeux du petit monstre.

Mais il le réprima aussitôt et, jouant admirablement la surprise :

—Mais je ne me trompe pas, c'est le domestique de ce cher cousin ! Comment diable vous trouvez-vous ici, mon garçon ? Votre maître serait-il par hasard dans ces parages ? On pourrait le supposer, car ne voit pas souvent le valet sans le maître.

Yves-Marie Brien serra les poings, domestique et valet étaient des termes qui n'allaient guère à ses oreilles.

—Pas domestique, pas valet, répliqua-t-il. Vous n'avez pas servi, vous, m'sieu Joë, vous ne savez pas la valeur des mots. Si vous aviez jamais risqué votre peau pour votre pays, vous sauriez qu'un matelot attaché à un officier n'est pas un domestique, encore moins un valet. Je vous ai dit ça plusieurs fois, là-bas, de l'autre côté de l'Océan. Mais faut croire que vous avez l'entendement dur. Peut-être aussi que vous avez plaisir à turlupiner un bonhomme qui n'est pas de votre monde, qui ne peut pas vous répondre, qui n'a même pas le droit de se fâcher. Alors, vrai, c'est pas généreux, et dans ce cas-là vaut mieux être un valet comme moi, ainsi que vous dites, qu'un patron comme vous. Suffit.

La colère amena une pâleur blafarde sur les joues du gnôme. Ses mains s'agitèrent, on eût dit qui allait sauter sur Brien et chercher à l'étrangler. Mais il se rasséréna au prix d'un violent effort, son visage grimaça un sourire, et, prenant l'air d'un bonhomme :

—Pardon, mon ami, lui dit-il, en essayant de glisser un double louis dans la main du matelot, je n'ai pas voulu vous offenser. Je suis Anglais, et ne comprends pas bien les finesses de votre langue.

Ce fut au tour d'Yves-Marie de devenir pourpre. Il étouffa un violent juron et repoussant de sa large main la pièce d'or :

—Gardez votre argent, m'sieu Joë, lui dit-il. Je n'en ai pas besoin et je n'ai rien fait pour le gagner. Remettez ça dans votre poche, parce que, voyez-vous, me l'offrir est encore une manière de m'offenser comme une autre.

En même temps il débourrait Juliette, dont le parfum était si désagréable aux nerfs olfactifs de sir Joë, et en laissa tomber la cendre brûlante dans la gueule de l'un des petits caïmans qui poussa un glapissement rauque et fit un bond hors de l'eau.

—Oh ! les terribles bêtes, s'écria sir Joë, c'est le seul animal qui m'inspire une répulsion insurmontable et me fasse éprouver une véritable terreur.

—Alors, vous avez eu tort de venir dans l'Inde, m'sieu Egerton, car ici et dans les environs, ça *pillule*. Il y en a qui ne ferait de vous qu'une demi-bouchée.

Le petit bossu réprima avec peine un frémissement, mais, se remettant aussitôt :

—Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; je bavarde et je ne vous adresse pas la question que j'ai sur les lèvres depuis que je vous ai aperçu. Votre maître est-il ici, par hasard ?

Du coup, la patience d'Yves-Marie fut sur le point d'éclater, il dut faire un violent effort, tout comme pour un éclat de rire, pour ne point se laisser aller à appliquer une formidable claque sur la bosse de sir Joë, en lui répondant :

—Mais vous le savez aussi bien que personne; vous vous fichez de moi, farceur!

Il répondit tout simplement, au contraire et comme s'il eut trouvé la question toute naturelle :

—Mais oui, m'sieu Joë. Je pensais que vous le saviez, parce que nous avons été arrêtés hier par un Anglais, auquel mon capitaine a donné ses noms et ses qualités, et j'ai cru que vous en étiez informé.

—Comment, c'est ce cher cousin qui a été arrêté! Mais je n'en reviens pas! Ah! que j'ai donc bien fait de venir jusqu'ici. Figurez-vous, mon garçon, que j'ai su que des étrangers avaient été incarcérés.

Ignorant la nationalité à laquelle ils appartenaient, j'ai voulu m'en assurer par moi-même! Et j'apprends que ce cher Blignac! Mais j'en éprouve une joie extrême. Voulez-vous le prévenir de ma présence? Peut-il me recevoir? Où est-il? Entre parents, on ne se gêne pas. Dites-lui que j'ai hâte de le revoir et que je suis tout à son service.

Brien s'empessa de monter réveiller son cher maître.

—Monsieur Raoul, fit-il, tandis que celui-ci se levait en sursaut, c'est votre damné bossu! Il veut vous voir!

Henri d'Alreimpe s'était réveillé en même temps, il entra dans la chambre de Raoul.

—C'est Joë Egerton, dit-il à voix basse. Je viens d'apercevoir sa tête hideuse pardessus la balustrade de la varangue. Veille bien à toi, fais bien attention à tes paroles. Je me demande quelle nouvelle infamie il peut chercher encore à commettre.

—Ton avis? demanda Raoul.

—Qu'il faut incontinent le recevoir. Nous ne sommes pas les plus forts, n'est-ce pas? Ce serait folie de briser les vitres et de faire de la violence. Tâche de jouer au plus fin avec lui. Nous sommes dans ses griffes. Il faut nous en tirer en emmenant avec nous celle qui nous est si chère. Donc, pas de colère, pas d'emportement, soit maître de toi, ne t'emporte pas. Quelque envie que tu puisses avoir de lui tordre ce qui lui sert de cou, ne te livre pas à ce genre d'exercice. Dis-toi, en un mot, que Maya-Niama est le but qu'il faut atteindre. Dépêche-toi. Nous aurions l'air de comploter.

Avec un parfait sang-froid, Raoul de Blignac descendit l'escalier intérieur de la galerie et se trouva dans le patio.

Joë Egerton, qui s'était étendu dans un roking-chair, se leva précipitamment et vint à sa rencontre.

Il étendait les bras en signe de joie, le malin bossu, mais il n'avait point la main pour saisir celle de M. de Blignac.

—Comment! j'apprends que vous êtes ici, cousin Raoul! par le plus grand des hasards. Mais je suis trop heureux de me mettre à votre disposition. Mais usez de moi, de mon crédit, qui est fort grand. Vous ne le savez pas, sans doute, je suis le secrétaire particulier de votre oncle lord Richemond, gouverneur de la province du Béhar.

Mais je ne comprends rien à cette plaisanterie! Vous, prisonnier!

Il est vrai que la prison est assez agréable. Mais enfin nous allons arranger tout cela avec le rajah Bahour-Sing, qui n'a rien à nous refuser. Prisonnier, je n'en reviens pas ! Je ne me permets point de vous demander comment vous vous trouvez aux Indes, et prisonnier du rajah de Béhar, ce sont vos affaires, mon cher cousin, mais nous allons porter bon ordre à cette arrestation stupéfiante et régulariser tout cela. Ce que vous désirez, c'est que l'on vous mette le plus tôt possible en liberté, n'est-ce pas ?

Et le gnôme dardait un regard luisant dans les yeux calmes et impénétrables de M. de Blignac.

Puis, sans attendre la réponse, il ajouta :

— Mon Dieu ! que cette chère Grâce va donc être aise de savoir que vous êtes ici, car entre nous, cousin Raoul, elle a toujours eu un faible pour vous, malgré votre rupture. Que cette chère Grâce va donc être contente !

— Elle est donc ici ? ne put s'empêcher de s'écrier M. de Blignac.

— Comment donc, si elle est ici ! en personne naturelle ! Lady Richemond a accepté la royale hospitalité du rajah. Depuis trois jours elle est au *Palais des Roses*. Lord Arthur n'a pas pu nous accompagner, par exemple. Très abattu, lord Arthur ! Entre nous !... je ne crois pas qu'il fasse de vieux os. Pas du tout dans le mouvement, ce pauvre lord. En arrivant, il a attrapé les fièvres. Et ma foi, il n'a pu venir assister à je ne sais quelles fêtes qui vont avoir lieu à Béhar. Il paraît que ce sera splendide. Lady Grâce, qui est le dévouement même, ne voulait pas entendre parler de se rendre à l'invitation du prince ; elle s'entêtait à soigner notre cher parent. Mais celui-ci s'est fâché tout rouge. Lady Richemond a dû se rendre à ses raisons. Ça aggravait sa situation.

— Allez, nous a-t-il dit, amusez-vous, moi je vais me soigner et me guérir pour tâcher de vous rejoindre le plus tôt possible.

Il n'est pas encore arrivé. Je doute qu'il vienne. Forte fièvre, très forte fièvre ! Mais d'autre part, constitution si robuste !...

En prononçant ces derniers mots, le bossu s'était levé.

— Je vous demande pardon de vous quitter aussi vite, cousin, mais c'est pour m'occuper de vos intérêts. Je vais débrouiller au plus tôt votre affaire. Mais il faut que vous restiez ici pendant quelques jours. On s'y amuse énormément. Pour ma part, j'ai ai rencontré des bayadères, des nautchies qui sont excessivement drôlettes. Ah ! pardon, j'oublie toujours que vous êtes un sage. Au revoir, cousin. Je cours et je reviens. Mais mon premier soin va être de prévenir lady Grâce. Dieu, va-t-elle être contente ! Dieu seul le sait !...

Et sir Joë disparut en sifflant sa gigue préférée.

M. de Blignac était demeuré là stupéfié.

Que dire à cette impudence !...

Quelle parole employer pour démasquer ce fourbe !... Il sentait une rage violente lui monter à la tête ; il se demandait comment, en présence de ce hideux aspic, il avait pu se contenir.

Une tête passa par-dessus la balustrade de la galerie.

C'était celle d'Henri d'Alreimpe.

— J'ai tout entendu, lui dit-il. Il est d'une jolie force, mais tu as

été très bien, très calme. Il peut réellement te prendre pour sa dupe.

Malheureusement, ce n'est pas fini, ce qui est plus grave encore, c'est l'assaut de lady Richemond que tu vas avoir à soutenir. Celle-là est plus féroce que ce petit monstre. Méfie-toi, et tiens-toi prêt. Elle va t'envoyer chercher dans quelques minutes, je le parierais, pour ne point te laisser le temps de réfléchir.

— Oh ! cette femme ! Je la trouverai donc toujours sur ma route. Je ne pourrai donc point en délivrer ma pauvre Niama !...

— Patience ! Notre tour viendra. Mais surtout pas de violence, pas d'indignation, pas de colère ; tout cela, je ne saurais trop le répéter, est parfaitement inutile.

En effet, Henri d'Alreimpe ne s'était pas trompé. Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, que sir Joë revenait bride abattue au pavillon des prisonniers.

— Suivez-moi, dit-il tout essoufflé, suivez-moi vite. La chère cousine est très pressée de vous voir. « Comment, s'est-elle écriée, Raoul ici ! Mais pourquoi ? Comment ? » Enfin, absolument comme moi, elle n'en revenait pas ; car la dernière personne que je m'attendais à trouver ici, c'était vous. Dépêchons-nous, mon cher Blignac, vous savez qu'elle n'aime pas à attendre.

M. de Blignac se taisait ; sa loyale nature l'empêchait de trouver une parole pour répondre à toutes ces faussetés.

Ce silence devenait embarrassant pour sir Joë ; il avait beau, suivant l'expression de Brien, tenir tout le temps le crachoir, il arrivait au bout de son rouleau.

Il prit les devants le malin singe.

— Cher cousin, lui dit-il en l'arrêtant tout à coup au milieu de l'allée, sous la sombre voûte de verdure qu'ils traversaient, cousin Raoul, vous ne me dites rien ? Nous nous sommes quittés un peu froidement, à Paris. Je m'en suis aperçu. M'auriez-vous gardé rancune ? Que voulez-vous, mon cher Blignac, il faut me passer beaucoup de choses à moi. Quand on est contrefait, on souffre tellement que le caractère s'en ressent et que l'on est souvent d'humeur fort inégale.

C'était dit sur un ton de bonhomie parfaite, avec un accent de sincérité des mieux imités. Si Raoul avait été moins prévenu, s'il n'avait pas eu la certitude des infamies commises par ce monstre, il se serait certainement laissé prendre à ce semblant de retour à de bons sentiments.

— C'est comme Grâce ; eh ! bien, Raoul, vous me croirez, si vous voulez, mais elle ne me ménage pas assez. Elle est dure, cruelle pour moi. Je suis convaincu qu'au fond elle regrette ses emportements et ses méchantes paroles. Mais n'empêche. Le coup est porté et il m'est souvent bien pénible.

Allez-nous la voir bientôt ? demanda M. de Blignac pour dire quelque chose.

Tenez, voilà le *Palais des Roses* que vous apercevez à travers ce bosquet. Je reviens à ce que je vous racontais tout à l'heure. Lady Richemond n'est pas toujours bonne pour moi. Maintenant vous

me direz que je n'ai qu'à quitter lord Arthur ; cela me coûte. D'abord, vous le savez, c'est un excellent homme, et puis, je veux bien vous l'avouer à cette heure que vous n'êtes plus son héritier, je ne serais pas fâché que lord Arthur songeât un peu à son petit cousin sir Joë, lorsqu'il fera son testament. Je ne vous fais tort de rien en agissant ainsi, n'est-ce pas, mon cher Blignac ? Moi, j'ai pas mal écorché ma légitime. Que voulez-vous ! lorsque l'on est fait comme moi, il faut payer au poids de l'or les attentions que l'on obtient de ses semblables.

Tout ce verbiage n'avait d'autre but que d'endormir les défiances de M. de Blignac.

Certainement sir Joë les croyait fortement éveillées ; mais il ignorait que, déguisé en statue, Yambo avait assisté à la scène du jardin sacré, entre Haïm-Dorani, Grâce Richemond et sir Egerton lui-même.

La duplicité, quelque bien jouée qu'elle pût être, du méchant bossu, ne pouvait donc parvenir à tromper Raoul. Il laissait dire, il laissait faire, réduit comme il l'était à l'impuissance, il était forcé de tout subir. Mais la comédie n'entamait pas sa certitude, et sir Joë, au fond, s'en méfiait bien un peu.

— Seulement, se disait-il, Grâce le fera bien parler, le dégèlera bien, car grâce à elle, nous allons jouer une jolie partie.

Pendant le monologue de sir Joë, Raoul de Blignac et lui continuant de marcher, étaient parvenus jusqu'à la terrasse du Palais des Roses donnant sur les jardins.

Je passe devant, fit sir Joë, pour vous montrer le chemin, et ouvrant une grande porte vitrée, protégée par d'immenses stores, il fit traverser à Raoul un vestibule énorme dallé en mosaïque qui conduisait aux appartements intérieurs.

Ils traversèrent ainsi des salons meublés à la manière hindoue, d'autres à l'européenne, et ils parvinrent à un petit boudoir circulaire qui ne recevait le jour que par le plafond ; un système de ventilation cachée entretenait dans ce réduit une extrême fraîcheur.

Des divans de brocart clair, larges, bas, invitaient partout à s'asseoir. Des meubles de marqueterie, des piédouches soutenant des figurines exquises. Rien n'avait été épargné pour faire de ce boudoir une délicieuse retraite. Au fond, une grande glace, énorme, tenait l'étendue d'un double panneau.

Sir Joë, s'étant absenté quelques secondes, revint aussitôt.

— Mon cher Blignac, dit-il, Bahour-Sing présente ses civilités à lady Richemond. Je crois même qu'elle a profité de l'occasion pour parler de vous au prince. Je me suis éclipsé ; mais elle m'a fait signe que dans un instant elle serait ici. Je vous laisse, pas pour longtemps, je vais vous revoir ; une bayadère à laquelle je veux dire deux mots ; du reste, je ne veux troubler en rien votre entretien avec Grâce. Deux anciens amoureux doivent avoir une foule de choses à échanger.

Et sir Joë Egerton, de l'air le plus allègre, s'esquiva, envoyant un grand salut de la main à M. de Blignac.

Raoul demeura seul, plongé dans des réflexions douloureuses. Il

était aux mains de ses ennemis et il se demandait comment, réduit à une telle impuissance, il pourrait délivrer celle qu'il adorait de tout son cœur.

Son âme était noire de pressentiments tristes ; par moment l'accablement le terrassait, il succombait sous le poids de son désespoir.

Un léger bruit, une draperie qui se soulevait à côté de l'immense glace, et lady Richemond était devant lui.

Il fut obligé de s'avouer à lui-même que sa beauté était plus éclatante, plus superbe encore que par le passé.

Elle portait une robe de soie blanche, une nuée, d'où le satin de ses bras, de son cou, de ses épaules, sortait tranchant sur cette blancheur avec des reflets de marbre rose et des luisants d'agate.

La jeune femme paraissait être en proie à une agitation extrême.

— Vous ! vous ici !... Raoul !... on eût dit que ce nom, elle le prononçait avec peine, vous ici, et je l'apprends seulement sur l'heure par sir Joë !...

S'avancant au-devant de lui avec une précipitation, une effusion admirablement jouées ou peut-être sincères, les femmes sont si étranges, elle était sous le poids d'une émotion véritable, ses joues s'étaient illuminées, ses yeux étincelaient.

Il n'avait pas répondu. Sa main était demeurée inerte, ne voulant point serrer la sienne, ne le pouvant pas.

— Vous me recevez mal, Raoul, et je vous avais cependant parlé en toute franchise. J'avoue mes torts, j'ai été folle. Vous m'avez repoussée ! c'était votre droit !... Vous en aimiez une autre. De dépit, j'ai épousé un vieillard, lord Arthur. Ah ! j'en suis bien punie ! Je ne pense qu'à vous, je ne songe qu'à vous. Votre image est sans cesse présente à mes yeux. Croyez-moi, je suis profondément malheureuse.

En l'écoutant parler ainsi avec une volubilité nerveuse, sa raison oscillait, il ne pouvait comprendre comment elle atteignait à ce degré de perfection comme duperie et comme mensonge.

— Ah ! vous ne me croyez pas, dit-elle avec colère, vous ne pouvez admettre mon repentir. Eh ! bien, devant vous, moi la hautaine, moi qui ne me suis jamais inclinée devant personne, tenez... j'en pleure !... oui, je pleure de rage !...

Et de grosses larmes, s'échappant de ses yeux étincelants, roulèrent sur ses joues.

— Eh ! bien, ne me croyez pas, reprit-elle, peu m'importe. Je vous sauverai malgré vous.

— Ce n'est pas moi qui suis en cause, répliqua-t-il, ce n'est pas moi qui suis en danger.

— Oui, fit-elle amèrement, je le sais, il faut que je vous sauve pour une autre. Ce sacrifice, au-dessus de mes forces, je l'accomplirai ! Oui, je ferai cela ! Vous ne me croyez pas encore ? que faut-il faire pour vous convaincre ? Vous avouer que j'ai voulu me venger de vous, que j'ai fait appel à sir Joë Egerton, que j'ai fait de ce nain difforme mon instrument, ma chose, que j'ai voulu avoir la vie de celle que vous aimiez ?... J'ai fait tout cela !... J'ai voulu tout cela !... Au dernier moment, le cœur m'a manqué, et je suis à vos

piec
mer
rez.
ne
port
E
M
vien
fait
Fran
vous
mine
d'ext
au g
Voilà
été a
ce pa
sait p
—F
—L
souha
—J
moi, j
mon r
loyau
me he
avez fa
—Et
indign
—Ce
de Blig
—Pa
ce rap
sion, R
enlevée
me sera
de vos
se sont
en exé
J'ai été
pour fa
—Alc
poitrine
Elle
couler.
—Oh
ainsi !..
—Vou
—Pas
mais m

pieds, comme une fois déjà je m'y suis traînée, demandant pitié, merci ! Cette fois, oh ! cette fois, sans condition, Raoul, vous aimerez... l'autre... vous serez heureux... avec elle. Dire que votre amour ne me fera pas souffrir toutes les tortures de l'enfer ! enfin, qu'importe, vous serez heureux.

Elle essuya brusquement ses larmes.

Mais je ne veux pas, je ne veux plus parler de moi, reprit-elle. Je viens d'avoir une conversation avec le rajah à votre sujet. Il vous fait surveiller, des rapports d'espions lui ont affirmé que vous et le Français qui vous accompagne, M. d'Alreimpe, sans aucun doute, vous n'étiez venus dans le Béhar que pour relever les plans des mines de diamant qu'il possède à Djahir, et que par un procédé d'extraction perfectionné vous entendiez offrir des revues énormes au gouvernement anglais et obtenir de lui un droit d'exploitation. Voilà, mon cher Raoul, comment on écrit l'histoire. Vous avez donc été arrêtés par un officier de l'armée anglaise, c'est bien cela n'est-ce pas ? mais traités avec les plus grands égards, car le prince ne sait pas au juste à quoi s'en tenir. Est-ce en tout point exact ?

—Parfaitement exact, fit Raoul.

—Lorsque j'ai appris que vous étiez là, mon cœur n'a eu qu'un souhait, vous voir, vous être utile, vous délivrer.

—Je ne suis pas seul, répliqua avec fermeté M. de Blignac ; avant moi, je vous le répète, il y a la femme que j'aime, celle qui porte mon nom. Ah ! madame, je voudrais pouvoir avoir foi dans votre loyauté. Mais je l'avoue, cela m'est impossible, à tout instant je me heurte à des preuves accablantes qui me démontrent que vous avez fait, que vous faites encore cause commune avec mes ennemis.

—Et où les trouvez-vous, ces preuves ? demanda-t-elle d'un ton indigné.

—Comment savez-vous, reprit-il avec véhémence, que la comtesse de Blignac a été enlevée par des fanatiques ?

—Par Joë, qui l'a appris lui-même des bonzes qui ont accompli ce rapt ignoble. Mais faut-il donc vous renouveler ici ma confession, Raoul ? Quand j'ai su que votre... que votre femme avait été enlevée... j'ai éprouvé une atroce jouissance. Je me suis dit qu'il me serait facile de me venger d'elle, d'elle à qui j'étais redevable de vos dédains. Oui, mille plans, plus féroces les uns que les autres, se sont heurtés dans ma pauvre tête. Et quand j'ai voulu les mettre en exécution, lorsque j'ai voulu agir !..., je n'ai pas pu, Raoul !... J'ai été faible ! J'ai été lâche ! J'ai compris que je vous aimais trop pour faire du mal à qui vous aimez !...

—Alors, fit M. de Blignac, se levant et se croisant les bras sur la poitrine, délivrez-la ! délivrez-la, et je vous croirai.

Elle joignit les mains, tandis que ses larmes recommençaient à couler.

—Oh ! Raoul, vous avez donc pu croire que je n'allais pas agir ainsi !...

—Vous êtes toute-puissante, vous n'avez qu'un mot à dire...

—Pas moi, dit-elle, pas moi !... Lord Richemond, je ne dis pas ; mais moi, c'est autre chose. Or, Raoul, je sais maintenant que toute

sa vie on porte le poids d'une faute. Il m'est interdit de demander, pour vous, quoi que ce soit, à lord Arthur. Ah ! ne m'accablez pas. Je vous répète que je suis cruellement punie et que ma vie est un enfer !... Là, êtes-vous suffisamment vengé ?... Non, soyez généreux. Laissez-moi agir, et que je puisse obtenir votre délivrance. Je ne demande que d'atteindre à ce but, le reste ne m'importe plus.

—Faites, dit-il sans s'émouvoir, j'attends.

—Vous n'attendrez pas longtemps. Le prince me fait la cour, il me trouve belle, il me l'a dit, du moins, je crois que je puis agir et conquérir promptement sur lui quelque influence. Je vous jure que c'est pour vous, pour celle qui vous est chère que je l'emploierai. Tout à l'heure, Bahour-Sing va vous faire mander, vous et les deux Français qui vous accompagnent. Je serai présente à l'audience. Parlez, parlez sans crainte, je serai là pour vous appuyer, pour vous défendre au besoin. Ah ! j'oubliais ! vous avez avec vous un Hindou, un apostat, un renégat, que sais-je ? j'ai obtenu sa grâce. Il paraît que vous l'avez délivré d'une façon romanesque ou plutôt héroïque. Cet homme vous reste. On ne l'inquiétera plus. Mais il paraît que par la même occasion,—et la situation lui semblant comique, la tristesse dont son charmant visage était empreint s'éclaira pour laisser passage à un sourire ;—il paraît que vous avez enlevé un éléphant. On vous laisse l'homme, mais il faut à toute force rendre la bête. Vous voyez que mon influence ne va guère loin.

En ce moment, un coup fut frappé discrètement à la porte du boudoir.

Sur un signe de lady Richemond, M. de Blignac alla ouvrir. Il se trouva en présence d'un officier du rajah. Cet officier parlait correctement anglais.

En termes courtois il expliquait à Raoul qu'il avait ordre de le conduire auprès de Bahour-Sing.

M. de Blignac s'apprêta à le suivre.

—Allez, lui dit Grâce, vous me trouverez en même temps que vous dans la salle d'audience.

Lorsqu'il se fut éloigné sous la conduite de l'officier, elle tomba la face dans les mains sur le divan où elle était assise, et cette fois avec un accent de désespoir sincère :

—Mon Dieu, s'écria-t-elle, je ne parviendrai donc pas à arracher cet horrible amour de mon cœur !...

Toujours précédé par son guide, M. de Blignac traversa de nouveau la longue enfilade de galeries et de salons par lesquels il était déjà passé, et descendant un escalier de marbre en colimaçon, se trouva dans une vaste cour dallée en marbre blanc et en mosaïque que recouvrait un tendo de soie pourpre.

La cour était déserte, mais à certains préparatifs on pouvait voir qu'elle était disposée comme une salle d'audience.

Tout au fond, sous un dais de cachemire soutaché d'or, un trône carré, en bois de rose, soutenu par quatre chimères de platine.

Devant, à quelque distance, des sièges en porcelaine émaillée. Le reste des spectateurs devait se tenir debout.

Un bruit de pas fit lever la tête à M. de Blignac. Par un autre

es
d'
su
-
rig
qu
sur
ans
j'ai
fau
E
jou
d'Al
tanc
lèvr
est l'
ce q
c'est
—
la te
Ra
—l
vanta
Niam
—S
cette
et la
Les
sation
Des
faisai
Ils
prince
courb
Tou
Ils
cart, l
verain
Puis
grande
même
redout
passibi
Enfi
plus d
d'une
grec ro

escalier, semblable à celui qui l'avait conduit dans la cour. Henri d'Alreimpe descendait à son tour, suivi du fidèle Brien.

La figure du vieux matelot, contractée par l'inquiétude, s'éclaira subitement à la vue de son capitaine.

— Ah ! vous voilà, fit-il avec une grimace qui pouvait passer à la rigueur pour un sourire. Alors, bon, ça va. Mais je ne battais plus que d'une bonnette, parce que, avec ces citoyens-là, on ne sait jamais sur quel pied danser. Pour lors, il serait malséant dans un endroit aussi paré et suiffé d'en griller même une petite, du moment que j'ai la satisfaction de retrouver mon capitaine entre quatre-z-yeux, faut que je me contente d'une légère pastille.

Et Yves-Marie s'administra un fort pruneau, lequel donna à sa joue droite les proportions d'une fluxion.

— Tu ne vas pas chiquer devant le prince, je suppose, lui dit Henri d'Alreimpe qui se plaisait à taquiner Brien dans toutes les circonstances de la vie.

— Peuh ! un prince jaune !... et Yves-Marie avança fortement la lèvre inférieure en signe de profond dédain, un prince jaune et qui est l'âme des Anglais, c'est pas encore la fleur des pois. Et puis, est-ce qu'il ne mâche pas de l'arack et du bétel !... lui, avec ça que c'est propre !... Je vous demande un peu.

— Eh ! bien, demanda Henri à M. de Blignac, et l'entrevue avec la terrible Grâce !

Raoul eut un geste de profonde inquiétude.

— Elle a joué devant moi, j'en suis certain, une comédie épouvantable. Elle m'a juré qu'elle veut nous délivrer et me rendre Nياما !...

— Se méfier ! elle doit nous préparer un coup terrible. Je crains cette femme-là plus qu'un troupeau de tigres, plus que le choléra et la peste réunis.

Les deux amis n'eurent pas le temps de continuer leur conversation.

Des heiduques, sortes de prévost d'armes, magnifiquement vêtus, faisaient éruption dans l'enceinte.

Ils étaient armés de boucliers en argent niellé aux couleurs du prince et portaient les uns de lourdes masses, les autres des sabres courbés à lames larges et à deux tranchants.

Toute une foule de seigneurs, de babous les suivaient.

Ils prirent place des deux côtés du trône. Leur costume de brocart, leurs armes, leurs cottes de mailles faisaient du siège du souverain un cadre fantastique.

Puis ce fut le tour d'une troupe de gourous, vêtus seulement de grandes robes de mousseline blanche, la tête coiffée d'un turban de même étoffe. Devant eux, à quelque distance, se tenait leur chef, le redoutable Haïm-Dorani, sur le visage duquel se montrait une impassibilité impénétrable.

Enfin apparut Bahour-Sing, un tout jeune homme n'ayant pas plus de vingt-trois à vingt-quatre ans. Il était simplement vêtu d'une redingote droite en drap bleu foncé, d'une sorte de bonnet grec rouge. Il tenait à la main, sans ceinturon, un sabre damasquiné.

d'une merveilleuse valeur, dont le pommeau et le fourreau étaient ornés d'une véritable constellation de pierres précieuses.

Au moment où les hérauts d'armes allaient annoncer que l'audience était ouverte, lady Richemond apparut à son tour, ayant à ses côtés, comme écuyer servant, le grotesque Joë Egerton.

A son aspect Bahour-Sing parut vivement contrarié et ses sourcils se contractèrent violemment. Mais il redevint maître de lui. Et à un radieux sourire de la jeune femme son visage se rasséréna comme par enchantement.

Sur un signe de l'un des hérauts, M. de Blignac s'avança à une distance respectueuse du trône sur lequel Bahour-Sing avait pris place.

A cet instant, les yeux de Raoul rencontrèrent ceux de lady Richemond, et celle-ci lui adressa un signe d'intelligence, comme pour lui dire :

—Je suis là, prenez confiance.

Le prince s'exprimait très couramment en anglais.

—Vous avez affirmé que vous vous appeliez le comte Raoul de Blignac, dit-il d'un ton de voix posé en s'adressant à Raoul. Du moins c'est le rapport de l'officier qui, d'après nos ordres, a procédé à votre arrestation.

Oui, prince, répliqua Raoul.

—Et je me trouve là juste à point pour affirmer qu'il dit la vérité, appuya fortement Grâce. Je suis la parente de M. de Blignac et je ne puis m'exprimer encore comment il a dû être l'objet d'une telle mesure.

Bahour-Sing eut un geste d'impatience.

—On nous a affirmé, au contraire, reprit le prince sans s'émouvoir, que vous vouliez vous introduire dans les mines de diamants de Djahir qui nous appartiennent...

—Je donne à cette accusation le plus formel démenti, et M. de Blignac promena sur l'assistance un regard assuré. Ni mon ami M. d'Alreimpe, le fils d'un négociant considérable de cette contrée dont le père possède un comptoir à Patna même, ni moi nous ne nous sommes occupés de diamants, de pierres précieuses, pas plus d'ailleurs que de branches de commerce quelconque.

—Manquerait plus, grogna Brien, que nous soyons des mercantis ou des juifs. Est-ce que ces paroissiens-là nous prennent pour des Maltais ?

Brien professait à l'égard des marchands un mépris des plus corsés.

Henri lui ferma la bouche d'un regard foudroyant.

Yves-Marie se renferma de nouveau dans un profond silence.

X

La déclaration de M. de Blignac avait produit en grand effet sur l'assemblée, Bahour-Sing lui-même semblait convaincu de la sincérité des paroles qu'il venait d'entendre.

Il se recueillit pendant quelques instants, pesant le pour et le con

tre ; se disant que ce gentilhomme à l'air fier, à l'attitude si noble, ne devait être ni un trafiquant ni un menteur.

Regardant Raoul droit en face, il lui posa alors cette question :

—Que venez-vous faire dans la province du Béhar, à Patna, à Béhar même, et pourquoi vous cachez-vous ?

M. de Blignac se tut. Le prince ne pouvait admettre, dans cette circonstance, qu'une réponse catégorique.

—Comment se fait-il que M. d'Alreimpe, dont le père, effectivement, possède un comptoir à Patna, ne vous ait pas offert l'hospitalité et ne vous y ait pas recus au grand jour ?

Raoul se trouvait très embarrassé ; devant cette foule de courtisans, il n'osait parler ; l'œil d'Haïm-Dorani était fixé sur lui, et semblait le défier.

Cette fois ce fut encore lady Richemond qui vint à son secours. S'étant levée :

—Prince, dit-elle, d'une voix forte, je connais les motifs qui ont amené M. de Blignac dans l'Inde, accompagné de ses deux amis, et qui l'ont conduit dans le Béhar. Ces motifs, il ne les dévoilera à Votre Altesse qu'en audience privée. Alors, j'en suis certaine, il répondra de la façon la plus précise à vos questions, et vous verrez qu'au contraire, bien loin de vouloir porter atteinte aux biens de Votre Altesse, il veut lui demander aide et protection, car c'est lui qui est profondément lésé dans ce qu'il a de plus cher au monde.

Raoul qui ne perdait pas de vue Haïm-Dorani, crut s'apercevoir qu'à cet instant il lançait un coup d'œil foudroyant à la jeune femme.

Mais le prince avait fait un signe ; les courtisans, les riches babous, les bonzes et jusqu'aux gardes eux-mêmes se retiraient. Il ne restait dans la cour de marbre que deux heiduques, armés de larges sabres pour garder la porte drapée.

Lorsque le dernier Hindou fut parti, qu'il ne resta plus que les trois Français et Grâce, car sir Joë Egerton avait cru devoir se retirer, lady Richemond fit un signe de tête à Raoul comme pour lui dire :

Le moment est venu, parlez.

Henri d'Alreimpe, qui la suivait du regard, était confondu.

—Cette femme ment, cette femme joue une comédie ignoble, et pourtant !...

—Prince, commença Raoul, je suis venu dans le Béhar à la poursuite de ma femme, la comtesse de Blignac, qui m'a été enlevée à Paris même par un homme que j'ai aperçu tout à l'heure dans les rangs de vos courtisans. Cet homme a essayé de me faire empoisonner. Si nous avons été, Mme de Blignac et moi, sauvés d'une mort affreuse, c'est par un véritable miracle. Née dans l'Inde, mais élevée dans une famille française, elle m'a épousé à Paris, de son plein gré. Elle m'a été prise ! Je sais qu'elle est ici, si ce n'est au Palais des Roses, du moins à Béhar même. Je vous demande donc justice. Je la réclamerai jusqu'à mon dernier soupir, et j'espère que Votre Altesse me la rendra et fera le bonheur de ma vie. Ma reconnaissance sera sans bornes.

Le prince réfléchit pendant quelques secondes ? Jouait-il l'étonnement ? Était-il sincère ? Toujours est-il qu'il paraissait profondément surpris de cette révélation inattendue.

Lady Richemond crut de son devoir d'intervenir pour la seconde fois.

— Votre Altesse peut ajouter fois aux paroles de M. de Blignac, et il n'en est pas une qui ne soit d'une absolue exactitude.

— Vous affirmez qu'une femme, que vous avez épousée, vous a été enlevée, qu'elle est à Béhar, et qu'on refuse de vous la rendre. Pouvez vous désigner l'homme qui a commis ce rapt !

— C'est le gourou Haïm-Dorani, s'écria lady Richemond, en se levant, avec véhémence. Faites-le venir, prince, ordonnez-lui de comparaître devant vous, et vous verrez s'il ose me soutenir en face que Maya-Niama n'a pas été ravie par lui, par des fakirs à ses ordres !... Faites-le venir, et je me charge de dévoiler l'imposteur.

Le prince devint extraordinairement agité. Il donna un ordre, et Haïm-Dorani, qui se tenait sans doute aux écoutes, fut introduit dans la cour de marbre.

Le gourou entra lentement, avec assurance, mais sans forfanterie. L'incident ne semblait pas devoir le faire sortir de son impassibilité habituelle.

Il s'approcha du trône et, les mains étendues, portant ensuite la dextre à son front et à sa bouche, il salua le prince en employant l'une de ses métaphores fleuries qui sont monnaies courantes dans tout l'Hindoustan, du sud au nord et de l'est à l'ouest.

Il appelait son prince : Lumière de la vie, et il lui souhaitait un fils, pour que celui-ci lui fermant les yeux, lui entr'ouvrit les portes du paradis d'Indra et empêchât son âme de passer dans la carcasse immonde d'un chacal.

Pour le commodité de ce récit, nous sommes obligés de traduire en langage vulgaire les conversations de nos personnages. Mais que le lecteur se dise bien que nous ne les livrons que dans toute leur sécheresse, et qu'au contraire, en réalité, elles sont toujours accompagnées de fleurs de rhétorique des plus exagérées.

Du prince et du gourou, c'était bien le premier qui, dans cette circonstance, avait l'air d'être accusé et le second l'accusateur.

Non pas que le gourou affectât une insolente assurance. Il n'avait nulle contraction sur le visage, nulle étincelle dans le regard. Sa phrase amphigourique voulait seulement dire :

— Vous m'avez fait demander, mon prince ?

Et c'était tout.

D'un ton que vainement il essayait de rendre ferme, Bahour Sing, fronçant le sourcil, se gardant bien de regarder Haïm, lui demanda brusquement :

— M. le comte de Blignac, qui se trouve à côté de vous, affirme que vous êtes allé en France, que vous lui avez enlevé une femme qu'il a régulièrement épousée et que vous la retenez prisonnière. En ce moment elle se retrouverait à Béhar ! Est-ce exact ? Je ne puis le croire. J'ai tout lieu de supposer, au contraire, que M. de Blignac se trompe.

—Oserez-vous soutenir que vous n'avez pas enlevé à Paris, aux environs de Paris, veux-je dire, s'écria lady Richemond avec véhémence, que vous n'avez pas séquestré une jeune femme se nommant Maya-Niama ?

Haïm-Dorani ne parut point éprouver le moindre trouble, et, regardant les assistants avec assurance :

—Je n'ai aucune raison de m'en cacher, répondit-il. Oui, certainement j'ai enlevé une jeune fille,—il insista sur ce mot,—elle était vouée au Lotus, vous savez, Lumière de la vie, que le vœu du Lotus condamne pour toute sa vie la créature à la chasteté et au culte de Brahma. La jeune fille avait été élevée dans une famille française. J'ai chargé d'âmes J'ai la direction du culte de notre religion dans cette partie de l'Inde, je me suis conduit comme la foi à laquelle j'ai voué ma vie m'ordonnait de le faire. Je n'ai rien à me reprocher. J'ai dit.

Ainsi Haïm avouait ! M. de Blignac ne pouvait en croire ses oreilles. Mais alors, le prince ne pouvait donner raison à son gourou !... Maya Niama allait donc lui être rendue ?

Henri d'Alreimpe suivait tous les détails de cette scène avec une inquiétude croissante. L'assurance du gourou, la véhémence de lady Richemond, toute cette mise en scène lui paraissait admirablement réglée. Mais il ne pouvait admettre que les acteurs fussent de bonne foi. Il prévoyait un coup de Jarnac, une infamie. Laquelle ? il n'eût su le dire, mais en tous cas, il ne pouvait croire à la loyauté de ceux qui, hier encore, étaient les implacables ennemis de Raoul et de la malheureuse *Perle Jaune*.

Cependant il se l'avouait à lui-même, lady Richemond dirigeait des attaques singulièrement justes contre le bonze. Elle semblait réellement faire tous ses efforts pour venir en aide à M. de Blignac.

Haïm ayant terminé sa réponse, elle prit la parole et obligeant Bahour-Sing à la regarder, à lui répondre :

—Je ne crois point que Votre Altesse puisse donner raison à son grand prêtre. Le gouvernement anglais, d'ailleurs, ne saurait tolérer qu'une femme qui a abjuré, qui, épousant un Français, a, par ce fait même, changé de nationalité, demeure prisonnière malgré sa volonté. Non, l'Angleterre, dans cette circonstance, viendrait en aide à la France et se ferait un devoir de protéger le Français molesté.

Haïm avait écouté sans interrompre la jeune femme.

Lorsqu'elle eut terminé :

—Mais je reconnais tout le premier que nous n'avons point le droit de retenir prisonnière une créature quelconque malgré ses volontés et ses désirs. Seulement, à mon tour, je me permettrai de faire remarquer que l'on porte contre nous, c'est à-dire contre moi et contre ceux qui agissent d'après mes ordres, une accusation que l'on n'est pas en mesure de prouver. On affirme de ce côté que la *Perle Jaune* est retenue prisonnière contre son gré. Moi je prétends tout au contraire, que la jeune fille est libre, qu'elle va, qu'elle vient à sa fantaisie, que c'est volontairement qu'elle s'est arrachée à une servitude qu'elle avait en horreur, que l'union qu'elle a con-

tractée lui a été imposée, et que nous n'avons été, que nous ne sommes que ses libérateurs. J'ai dit.

Cette impudence, elle était bien de nature à offrir ce résultat, fit perdre tout sang-froid à M. de Blignac.

—Vous mentez ! cria-t-il se mettant debout et s'élançant sur le gourou les mains en avant, comme pour l'étrangler. Vous êtes un ignoble imposteur.

Fort heureusement, l'étiquette ordonnant à Raoul de paraître devant le rajah sans armes, il avait laissé son revolver dans la chambre du kiosque.

Ce fut fort heureux pour Haïm, car si M. de Blignac avait eu le plus petit colt dans la poche, il eût brûlé le brahme comme un chien enragé.

Henri d'Alreimpe et Brien avaient saisi Blignac à bras-le-corps et essayaient vainement de le calmer.

Bahour-Sing fronçait le sourcil et paraissait furieux de cette violence qui constituait un manque d'égards et un viol complet de l'étiquette. Mais il fut distrait de sa colère par lady Richemond, qui, regardant le gourou d'un air de défi, répéta mot pour mot les paroles prononcées par M. de Blignac.

—Oui, dit-elle les yeux étincelants et en désignant Haïm la main grande ouverte, oui, vous êtes un imposteur, un lâche, un calomniateur. Vous savez aussi bien que moi que cette jeune femme est votre prisonnière, que, pour réduire à néant ses résistances, vous l'avez endormie avec des narcotiques, de la morphine. Mais libre, de son plein gré, n'étant pas hallucinée par vos immondes pratiques, j'affirme qu'elle dira, qu'elle proclamera la vérité et que cette vérité c'est qu'elle est votre victime, et que, son vœu le plus ardent, c'est d'être libre et de voler dans les bras de son mari. Moi aussi j'ai dit.

Et la poitrine violemment soulevée, les bras croisés, menaçante, elle écrasa Haïm-Dorani de tout son mépris et de tous ses dédains.

Mais elle n'avait pas terminé.

—Prince, fit-elle en s'adressant directement à Bahour-Sing, ne croyez pas ce monstre de dissimulation. C'est un misérable ! Vous pouvez aisément le confondre. Donnez des ordres pour que Maya-Niama soit amenée sur l'heure devant nous tous, et que, librement consultée, elle prouve que cet homme a menti.

—La Perle Jaune, répliqua vivement Haïm, ne peut paraître devant des étrangers. Le vœu du Lotus le lui interdit.

—Ah ! s'écria Grâce avec une expression de triomphe ! ah ! tu es pris, traître ! Tu crains que ton ignoble supercherie ne soit découverte.

—Je ne crains rien, répliqua-t-il en baissant la tête. J'ai dit la vérité.

—Eh ! bien, prince reprit lady Richemond ; ordonnez la confrontation, qu'elle ait lieu sur l'heure. Et d'abord, demanda-t-elle au gourou, où est la *Perle Jaune* ?

—Madame, fit aussitôt Bahour-Sing, laissez-moi, je vous prie, interroger le gourou. Ce soin me regarde.

Es-tu prêt, lui dit-il, à subir l'épreuve ?

Haim demeura sans répondre pendant un léger instant.

—Je suis prêt, répondit-il. C'est un sacrilège. Mais qu'il retombe sur la tête de ceux qui nous obligent à le commettre.

—Où est cette jeune fille ? demanda Bahour-Sing. Ordonne à tes fakirs et à tes bouzes qu'elle soit conduite ici sur l'heure.

—Je ferai remarquer à Son Altesse répliqua Haim, que c'est matériellement impossible. La *Perle Jaune* se trouve actuellement à la pagode de Tamapan, de l'autre côté de Béhar, à deux lieues au moins de la ville. Le jour est avancé, quelque précipitation que mette un messager à accomplir les ordres de mon maître, ils ne pourront l'accomplir, c'est une ruse infernale, s'écria Grâce. D'ici là, quelle infamie ce bandit pourra-t-il encore commettre ?

Tandis qu'elle parlait, Bahour-Sing ne l'écoutait pas. Il était en train de prendre une résolution virile.

—Que cette fille, continua-t-il, soit conduite ici, à cette même place, demain vers le milieu du jour. Et si volontairement elle veut suivre M. de Blignac ; si elle vous déclare que c'est contre son gré que vous la retenez prisonnière, qu'elle veut rompre le *Vœu du Lotus*, vous lui rendrez la liberté.

Et de la main Bahour-Sing indiqua au gourou qu'il n'y avait point à revenir sur cette sentence.

Puis s'adressant à M. de Blignac :

—Monsieur, lui dit-il, en changeant du tout au tout sa physionomie, qui devint toute gracieuse, je pense que vous voudrez bien vous joindre à lady Richemond, et assister avec elle aux réjouissances qui vont commencer sur l'heure et qui se prolongeront fort avant dans la nuit. Puissent ces fêtes vous faire prendre patience et trouver le temps moins long jusqu'au milieu du jour de demain. A cette même place, vous serez reçu par moi en audience comme aujourd'hui, et si vous avez dit la vérité, justice vous sera rendue, tenez-le pour certain.

Il congédia cette fois les Français et lady Richemond elle-même, et les gardes étant rentrés, il se retira avec sa suite dans l'intérieur du palais.

La cour de marbre était vide. Sans qu'il pût parvenir à s'en défendre, Grâce s'empara de la main de Raoul et la serra avec force.

—Allons, Raoul, fit-elle, jusqu'à demain patience et courage. Vos peines seront terminées, et peut-être croirez-vous alors à ma sincérité. C'est la seule récompense que j'ambitionne.

M. de Blignac ne put trouver la force de répondre.

Alors lady Richemond, se tournant vers Henri d'Alreimpe, qui, lui aussi, se renfermait dans un soupçonneux silence :

—Vous aussi, monsieur, vous m'accusez, je le vois, je le sens. J'ai été bien coupable, je le reconnais ; mais demain, vous verrez combien vous avez été injustes à mon égard et vous m'en demanderez pardon.

Derrière la draperie qui masquait le fond de la cour, on entendait la voix glapissante de sir Joë :

—Lady Richemond ! cria-t-il, lady Richemond ! nous n'avons que

le temps ! Et encore arriverons-nous ? Un officier du prince vient de m'informer que votre place, celle de Blignac, celle de M. d'Alreimpe sont réservées dans la tribune du prince. Vite, vite, il faut être là avant lui, le cérémonial l'exige.

Le petit bossu accourait tout essoufflé.

— Eh ! bien, Raoul, trouva-t-il le temps de demander, êtes-vous content de votre audience ? Très chic, notre rajah ! Je vois à votre visage que vous n'êtes pas mécontent ; mais dépêchons-nous ! dépêchons-nous !

Et il entraîna la jeune femme et ses compagnons.

— Traversant une partie du Palais des Roses, il fallut longer une allée d'énormes palmiers et, traversant une pelouse, se diriger vers un monument en ellipse qui affectait la forme d'un hippodrome.

C'en était un, en effet. Les tribunes craquaient déjà sous le poids des spectateurs.

L'arène sablée et fermée de solides barrières d'une grande hauteur allait être le théâtre de combats d'animaux féroces.

Les joutes devaient commencer par une lutte entre deux éléphants. Viendrait ensuite un combat entre deux rhinocéros, des combats de gladiateurs ; enfin la fête se terminerait par un duel entre un sanglier et une panthère.

Cette dernière lutte ne devait pas être la moins intéressante. Tous ces détails étaient fournis par sir Joë, qui voulait servir à toute force de cicérone à son cher Blignac et à son excellent ami Henri d'Alreimpe.

Lady Richmond, les deux Français et sir Joë n'étaient pas plus tôt installés dans la tribune royale, que les sonneries de trompettes annoncèrent l'arrivée du souverain. Un siège en avant, et à l'écart de ceux des spectateurs de distinction que par une faveur particulière il avait invités à prendre place dans sa tribune, lui avait été réservé.

De la main, en entrant, le prince commanda à lady Grâce et aux autres assistants de demeurer à leur siège et aussitôt il donna le signal.

Les combats d'animaux commençaient.

Deux éléphants ayant seulement sur le corps leur mahout pénétrèrent dans l'arène, et en firent le tour lentement, à pas comptés.

Les spectateurs les admiraient, vantaient leurs mérites et les paris s'organisaient entre indigènes, entre les Anglais qui se montraient en grand nombre, absolument comme s'il se fût agi d'une course de chevaux.

Les mahouts, penchés sur l'encolure des colosses, semblaient leur murmurer à l'oreille des paroles cabalistique. Les deux redoutables bêtes balançaient leurs trompes et paraissaient s'animer ; enfin, après une longue promenade interrompue par des temps d'arrêt, qu'ils employaient à ficher leurs défenses en terre, à faire voler le sable sous leurs énormes pieds, les deux champions vinrent se placer au milieu du cirque, en face l'un de l'autre, et prenant du champ, ils se ruèrent l'un contre l'autre avec une épouvantable frénésie.

Le choc avait été tellement violent, que les mahouts avaient failli être précipités sur le sol.

Les deux colosses se cabraient, poussant des rugissements atroces et cherchant mutuellement à se percer de leurs défenses. Enfin, l'un des deux dut reculer sous la pression, sous les coups de son adversaire. Il fit demi-tour et s'enfuit, poursuivi par son vainqueur qui le fustigeait à coups de trompe et accompagné par les huées et les sifflets des spectateurs.

Alors, ce fut au tour des deux rhinocéros. L'un d'eux avait été peint en rouge pour être distingué par l'assistance et ne pas être confondu avec son ennemi.

Les deux monstres se recherchèrent longtemps à travers l'arène. Le rhinocéros y voit très mal, le jour surtout, et la lumière éblouissante du cirque les aveuglait.

Quand ils se furent reconnus, ils se chargèrent avec une férocité plus intense, plus acharnée encore que celle déployée par les éléphants. Enfin, l'un d'eux réussit à baisser la tête et à enfoncer sa terrible corne dans le cou de son adversaire qui s'embrocha et expira la tête levée en poussant d'horribles beuglements.

Les combats de gladiateurs donnèrent lieu à des drames palpitants et sanguinaires. Les combattants, armés de gantelets à griffes d'acier, se mettaient littéralement en pièce.

Enfin, comme il a été dit plus haut, les joutes se terminèrent par le combat de la panthère et du sanglier. Ce fut celui-ci qui eut le dessus, il finit par déchirer en morceau le félin qui, malgré ses bonds, sa force, sa souplesse, ne put parvenir à le terrasser, à l'étrangler.

Des sonneries de trompette, de même qu'à son entrée, saluèrent la sortie du souverain.

Comme lady Richemond allait se retirer, un officier du rajah s'approcha respectueusement d'elle, et lui rappela qu'elle et ses compagnons dinaient à la table même du prince.

Sir Joë n'était pas compris dans l'invitation ; il enrageait de tout son cœur.

En traversant la pelouse pour regagner le *Palais des Roses*, Grâce et M. de Blignac, et Henri d'Alreimpe, qui suivait par derrière, accompagné de sir Joë, furent arrêtés par un attroupement. On faisait cercle autour d'un éléphant qui avait saisi un Européen par le milieu du corps et le balançait dans les airs.

M. de Blignac ne put se défendre d'un mouvement de terreur en reconnaissant suspendu entre ciel et terre, son fidèle Brien.

Du reste, celui-ci ne semblait nullement incommodé de l'aventure. Et Raoul se rassura bien vite lui-même ; c'était Fiferlin qui avait reconnu et rencontré son cher cornac, et lui témoignait sa joie à sa façon.

Lorsque Fiferlin consentit à déposer Yves-Marie sur le sol, le matelot prit congé de l'animal en lui administrant une formidable tape en guise de caresse.

Puis, rejoignant M. de Blignac :

—Tenez, mon capitaine, lui dit-il, j'en ai les larmes aux yeux.

On l'emmène, ce pauvre Fiferlin, il nous quitte ; il l'a bien compris, allez, il ne voulait pas me lâcher. Nous ne nous reverrons plus ; eh ! bien, ça me fait plus de peine que vous ne sauriez le croire. J'aurais jamais pu supposer que je m'attacherais autant à une bête. C'est pis qu'un chien. Si un jour nous nous retrouvons dans la vie, vous verrez qu'il ne m'a pas oublié.

Pour paraître à la table du rajah, M. de Blignac et Henri étaient obligés d'avoir recours à Joë Egerton pour remettre un peu d'ordre dans leur toilette de voyageurs.

Sir Joë les conduisit dans un somptueux cabinet de toilette meublé et installé à l'anglaise, avec tout le confortable européen.

— Je vous offrirais bien ma garde-robe, leur dit-il avec le méchant sourire qui lui était habituel toutes les fois qu'il faisait allusion à son infirmité, mais j'ai de fortes raisons de croire que mes habits ne sauraient vous convenir.

Et il laissa les deux amis seuls.

— Soyez sur vos gardes, souffla Henri à l'oreille de son ami. Plus que jamais j'ai de l'inquiétude, plus que jamais j'ai la certitude que cette femme nous trompe et nous tend un piège.

— Vous me faites trembler, Henri, répliqua M. de Blignac. Ma tête se perd, je l'avoue. Je sens ma raison qui m'abandonne.

— Du courage, au contraire, c'est le cas ou jamais. Du sang-froid, surtout. Songez à Niama. Nous tombés, elle est perdue, et il nous faut la sauver.

La porte du cabinet de toilette s'entr'ouvrit :

— Êtes-vous prêts ? Nous n'avons plus que quelques minutes. Vous savez, Blignac, vous êtes dans les honneurs, vous, mais on ne m'a pas jugé digne de prendre place à la table du prince.

Et il ajouta avec amertume :

— C'est encore un tour de Grâce.

— Croyez-vous ? fit M. d'Alreimpe qui cherchait à remplacer Raoul, absorbé par ses préoccupations, et à donner la réplique au petit bossu.

— Comment, fit-il d'un ton aigre, si j'en suis sûr !... Mais elle est très méchante, très dure pour moi, lady Richemond. Ma parole, je ne sais ce qui me retient ici. Regardez-moi, je suis en habit noir. Vous, vous êtes en blouse et en bottes de chasse. Vous, vous dînez à la table du prince, et moi !... moi, je vais avoir l'air de votre maître d'hôtel.

Le spectacle de la salle du repas était réellement féerique. Tout ce que le luxe asiatique peut rêver était combiné avec le confort et l'élégance anglais. La salle était immense. Le fond en était occupé par la table particulière du prince.

D'autres tables, à une distance respectueuse, étaient réservées aux courtisans, aux officiers indigènes et aux officiers anglais.

Raoul de Blignac, son casque d'aloès sous le bras, portant sans embarras, mais sans forfanterie son costume souillé du voyage, venait de faire son entrée dans cette immense salle, accompagné d'Henri, lorsque le major Valérian Thurner, accompagné de son fidèle Charley Blount, vint au devant de lui la main tendue.

— Mon cher comte, fit le major, en saluant de la tête, mouvement qu'imitait Charley, enchanté de vous trouver ici. Je vois que mon prisonnier n'était qu'un prisonnier pour rire. Très heureux, très charmé !

Et le brave major échangeait force poignées de main avec Raoul et Henri d'Alreimpe.

Tandis que le major s'exprimait, M. de Blignac le regardait attentivement. Raoul se disait que sous cette roideur britannique, sous ces dehors de bon vivant, existait un cœur loyal, celui d'un parfait gentilhomme.

Et une sympathie sincère s'éveillait en lui.

La confiance ne s'impose pas, elle s'inspire. Et le major Valérian Thurner inspirait une confiance pleine et entière à M. de Blignac.

Bien plus, dans la situation critique où se trouvait Raoul, il cherchait un appui, un allié dans le camp ennemi. Or, il lui venait à l'idée que si le major Valérian apprenait qu'il pouvait être le complice direct ou indirect d'une infamie, il serait le premier à se retourner contre ceux qui se servaient de lui comme d'un instrument, et à se mettre du côté du plus faible.

Aussi, sans consulter Henri, s'empara-t-il du bras du major, et l'entraînant dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Major, lui dit-il à voix basse, je m'adresse à votre honneur : je crains à chaque instant de tomber dans un piège infâme. Si je vous prouvais que ceux qui nous entourent et que vous-même n'êtes que des moyens d'action dans la main de ce prêtre hindou qui est si fort entouré là bas, et qui ne nous perd pas de vue, bien que n'ayant pas l'air de nous regarder ? Et si, après vous avoir démontré tous ces tristes complots, je venais à vous en vous disant : je suis seul, sans appui, je fais appel à votre courage, à votre honneur ?...

— Je vous répondrais, répliqua le major avec feu, que vous pouvez compter sur moi comme sur vous-même. Mais pouvez-vous me dire ?...

— Oui, oui, en quelques mots, bien que nous ayons des espions de tous les côtés.

Et brièvement, en quelques grands traits, il exposa d'une voix émue le malheur de sa vie et la tâche qu'il poursuivait.

— Bien, fit le major, j'ai compris. Mais je crains de ne pouvoir vous être d'un grand secours.

Puis, après une hésitation, l'excellent homme ajouta :

— Si l'argent... vous en avez peut-être besoin ?

— Merci ! oh ! merci, répondit Raoul avec effusion. Dieu merci, nous en avons de l'argent ; nous sommes porteurs de sommes énormes : des traites à vue sur les banquiers de Patna, sur ceux de la plupart des villes du nord de l'Inde. La spontanéité de votre proposition me va cependant au cœur. Non, ce n'est pas avec votre bourse que vous pouvez me venir en aide, mais avec votre bras, votre épée, si pour la seconde fois on vous donnait une consigne indigne d'un soldat et d'un gentilhomme.

—Vous pouvez compter sur moi, à l'occasion, répliqua le major Valérian, et aussi sur le lieutenant Blount, placé sous mes ordres. Celui qui est devant la porte et qui devient subitement pâle et rouge, parce que sans doute, il vient d'apercevoir son soleil, lady Richemond. Aussi bien, je ne suis pas fâché d'avoir l'occasion de vous avouer que je ne suis nullement satisfait du rôle que l'on nous a fait jouer, à nous autres, soldats de l'armée anglaise, depuis l'arrivée dans le Béhar de cette superbe créature que me fait tout bonnement l'effet, à moi, vieux grognard blanchi sous le harnais, du diable en personne.

Je n'ai jamais servi de policeman, et quand on a des cheveux gris, ou, pour mieux parler, pas de cheveux du tout, on n'est pas créé pour cet office. Le colonel Mamby, mon chef, m'a donné l'ordre d'arrêter tout ce que je trouverais autour des haltes. Je lui ai obéi. Mais si l'on me commandait une fois encore d'être le gardien d'une femme et de mettre la main au collet d'un officier français, nous ne sommes pas en guerre, je briserais plutôt mon épée, j'arracherais plutôt mes épaulettes que d'obéir à des instructions qui déshonorent un homme. Donc, si jamais vous êtes en peine, et si jamais vous appelez le major Valérian Thurner, vous le trouverez tout entier, lui et son lieutenant Charley, à votre disposition.

Si M. de Blignac avait été moins préoccupé de sa conversation avec le major, il se serait aperçu que les mouvements de ses lèvres et ses jeux de physionomie étaient épiés de deux côtés à la fois : par Haïm-Dorani d'une part, et de l'autre par sir Joë Egerton qui, caché derrière un pilier, ne quittait des yeux ni Raoul ni le major.

Le petit bossu, se faufilant à travers les groupes, se rapprocha du gourou en prenant un air indifférent, et, passant tout à côté d'Haïm, s'arrêta pour s'incliner respectueusement.

En même temps, en accompagnant ses paroles d'une pantomime expressive :

—M. de Blignac, j'en suis sûr, dit-il, a raconté toute son histoire au major Valérian.

—Bien, répondit le gourou du bout des lèvres. Je m'en charge.

Le major, en constatant la rougeur et la pâleur du jeune Charley, ne s'était pas trompé sur leur véritable cause.

Lady Grâce faisait effectivement son entrée dans la salle du festin.

Elle portait une merveilleuse toilette de satin blanc, chargé de diamants et de perles. Comme coiffure, une couronne de marquise.

Son apparition fut saluée par un murmure qui s'échappa de toutes les bouches.

Il était impossible de ne point être frappé par cette beauté souveraine, par ce maintien royal. Lady Richemond était bien l'une de ces créatures fatales qui marchent sur les cœurs, qui les broient sans souci, sans un regret, qui brisent des existences pour satisfaire une fantaisie.

Au même instant, le prince était annoncé et pénétrait dans la salle du repas.

Il avait quitté le vêtement semi-européen qu'il portait pendant le

jour pour endosser le costume oriental dans toute son originalité et sa splendeur.

Le brocart soutaché de pierreries, les gemmes les plus précieuses, en colliers, en bagues, étincelaient sur sa courte robe d'apparat serrée à la taille par un châle de cachemire d'un tissu féerique. Un écuyer portait son sabre sur un coussin.

Bahour Sing s'inclina galamment devant lady Richemond et, lui prenant la main, la conduisit à sa droite, à la place d'honneur. En même temps, Grâce se penchait à l'oreille du prince et lui murmurait quelques mots tout bas.

Le rajah sourit et fit un signe affirmatif.

La jeune femme venait de dire au prince :

— Si Votre Altesse voulait me mettre au comble de mes vœux, elle ferait placer mon parent, M. de Blignac, non loin de moi, car voici bien longtemps que je ne l'ai vu.

Le rajah acquiesçait au désir de lady Richemond et donnait un ordre à un officier, lequel venait chercher M. de Blignac et le plaçait à la gauche même du prince.

Le repas commençait.

Toutes les finesesses de la cuisine hindoue, toutes ses succulences si bien inventées pour réveiller l'appétit et exciter les sensations du palais, étaient réunies aux mets exquis de la cuisine européenne.

Comme boisson, les grands crus de France, car c'est notre vieille Gaule qui fournit du vin au monde entier. A quelque distance, Henri d'Alreimpe était également placé à la table du prince. Il était assis tout à côté du gourou, qui l'entretenait en anglais, causant avec une parfaite liberté d'esprit.

Ainsi la plupart des acteurs de ce drame étaient réunis à cette même table, et le respect dû au prince les obligeait à ne rien laisser voir des préoccupations et des angoisses qui les tourmentaient.

Bien plus, ils devaient se parler, se faire bon visage, alors qu'ils éprouvaient les uns pour les autres la haine la plus féroce et la plus vivace.

Le prince mangeait très peu. Le repas ne fut pas de longue durée. Aussitôt terminé, Bahour-Sing se levait et ayant donné le signal du départ, les invités, à la suite du rajah et de lady Richemond, passèrent dans une salle immense, toute meublée de divans, de poufs, de rotings chairs, et une nuée de domestiques apportèrent des bouckas et du café.

Au sommet de la voûte, des panckas, d'énormes éventails mis en mouvement au moyen d'un cordon tiré à tour de bras par des esclaves placés dans une galerie adjacente, répandaient dans l'air une délicieuse fraîcheur.

Sitôt le café desservi, ce furent des plateaux chargés de nougats, de confitures étranges, de pâtes délicieuses, qui éveillent la soif et réclament impérieusement pour l'apaiser des torrents de boissons glacées.

— Monsieur de Blignac, fit Bahour-Sing, prenant lui-même sur un plat d'argent une petite coupe en onyx, voici des confitures de roses, goûtez-en, je vous en prie, c'est une des curiosités du Béhar

Nulle part, vous ne mangerez de la confiture de feuilles de roses, ce que l'on appelle ici un mets du paradis.

En même temps, sur un signe du prince, l'esclave portant le plateau s'arrêtait devant Raoul et devant Henri d'Alreimpe.

Dans les deux petites coupes d'onyx une pâte d'un rouge foncé ; les deux Français se rendirent à l'invitation du rajah et déclarèrent, en s'inclinant, que la confiture était chose exquise. Ce qui était exact, d'ailleurs ; on eût dit que tout le parfum, tout le suc des roses du Bengale avait été exprimé et distillé dans cette petite coupe.

Alors les danses commencèrent.

Deux troupes de nautchies, ou bayadères, merveilleusement jolies et seulement vêtues de voile de gaze, pénétrèrent dans la grande salle soulevant les portières.

Un orchestre prit place en face du rajah sur une estrade et débuta par une mélodie traînante, une sorte de prologue, au drame voluptueux qui allait se dérouler devant les spectateurs.

Les nautchies vinrent défilier une à une avec une lenteur extrême, puis leurs mouvements s'accrurent ; l'orchestre attaqua une sorte de strette plus bruyante, plus animée à mesure qu'avancait la mélodie. Les danseuses s'enlajaient, se quittaient, formaient des groupes passionnés et gracieux et leur visages exprimèrent bientôt une sorte d'extase.

Nous sommes obligés, d'ailleurs, de nous arrêter dans la description de cette sarabande, si nous voulions la présenter dans toute sa vérité sous les yeux de nos lecteurs, cela nous serait impossible et interdit par le seul sentiment des convenances.

Raoul, reversé sur un divan, tenant à la main le bouquin d'ambre d'un houcka, qu'il portait de temps à autre à ses lèvres pour en respirer la fumée fraîche et odorante, Raoul, disons-nous, suivait d'un œil indifférent toutes les péripéties du ballet hindou. Il ne pensait ni aux bayadères, ni à lady Richmond, qui, confortablement assise dans un roking-chair, tout auprès de Balaour-Sing, semblait prendre un vif intérêt aux figures et aux scènes interprétées par les nautchies.

Bientôt, il sembla à M. de Blignac qu'une agitation familière commençait à bouillonner dans son cerveau. Le tourbillon des danseuses, la musique endiablée, les parfums qui brûlaient dans des réchauds et répandaient dans l'air un nuage opale, tout concourait à le plonger dans une excitation fébrile.

Une vague inquiétude le mordait au cœur, il chercha des yeux Henri d'Alreimpe, il ne put parvenir à l'apercevoir.

Il voulut se lever, il voulut fuir.

Ses jambes refusèrent de le porter et il demeura là étendu sur le divan, gardant la perception de tout ce qui se passait autour de lui, entendant les cris, les éclats de rire, les chants des bayadères, et les élans de gaieté des spectateurs qui leur répondaient, les excitaient, les applaudissaient.

Alors, à travers les fumées de l'ivresse qui commençait à l'envelopper, à travers les nuées des parfums, qui devenaient de plus en plus

opaqu
lants
La
deux
puiss
Le
débat
répon
chestr
tam-t
un do
Mai
violen
Apr
l'extas
De l
lui et l
la Pen
de bon
Rao
Et a
sait su
libre d
aimait
Puis
sentim
.....
Lors
Bris
fatigu
Brie
—M
Il je
son rê
Etai
N'av
sur les
—M
M. d
Où é
Il se
le pav
lui ava
Mais
jacent
En
dans le
Dan
démén
M. d

opaques, il entrevit une joie infernale briller dans les yeux étincelants de lady Richemond.

La jeune femme se penchant à l'oreille de Bahour-Sing et tous deux riaient en montrant Raoul réduit à l'immobilité et à l'impuissance.

Le supplice du malheureux était épouvantable. Il eût voulu se débattre, il appelait Brien, Henri, le major Valérian, personne ne répondait à ses cris qui étaient étouffés par les hurlements de l'orchestre dont les détonations, les accords des cuivres, les coups de tam-tam et de cymbales lui répondaient par tout le crâne comme un douloureux écho.

Mais tout à coup, une sensation nouvelle s'empara de lui plus violente, plus aiguë que toutes celles qu'il avait senties jusqu'alors.

Après la douleur, la joie, après le chagrin et la souffrance, l'extase.

De la ronde des danseuses sortait une bayadère. Elles s'avancèrent vers lui et lui tendait les bras. Oh ! stupeur ! C'était Maya-Niama ! C'était la *Perle Jaune*, fraîche, parée, les yeux resplendissants d'amour et de bonheur.

Raoul ! Raoul ! mon bien-aimé ! c'est moi, disait-elle.

Et alors, elle oubliait tout, et avec une félicité ineffable, il la pressait sur son cœur. Leurs peines étaient terminées, elle était libre, libre enfin. Toute à son mari, rendue à celui qu'elle aimait, qu'elle aimait de toutes les forces de son cœur.

Puis, un sommeil de plomb succéda à cette extase et il perdit tout sentiment de lui-même.

Lorsqu'il revint à lui, il était grand jour.

Brisé, rompu, comme après avoir éprouvé une épouvantable fatigue.

Brien l'appelait :

— Mon capitaine !...

Il jeta autour de lui un regard étonné et triste. Le souvenir de son rêve, de son hallucination lui revenait !...

Était-ce un rêve ?

N'avait-il pas réellement vu Maya-Niama ? N'avait-il pas encore sur les lèvres le parfum de ses chastes baisers ?

— Mon capitaine, répétait Brien.

M. de Blignac se dressa sur son séant.

Où était-il ?

Il se souvenait. C'était le kiosque du *Palais des Roses*. C'était bien le pavillon qui lui servait de prison. Il était dans la chambre qui lui avait été destinée.

Mais alors, Henri d'Alreimpe devait se trouver dans la pièce adjacente.

En un tour de main Raoul s'habilla laissant Brien s'égosiller dans le jardin.

Dans la chambre voisine, le jeune créole dormait encore profondément.

M. de Blignac l'éveilla en sursaut.

—Hein ! quoi ! fit Henri se frottant les yeux ! Ah ! mon cher Raoul, vous avez eu tort de couper mon sommeil, vous m'avez arraché à toutes les joies du paradis.

M. de Blignac réfléchissait profondément.

—Qu'avez-vous ? lui demanda son ami.

—Je cherche à retrouver, dans ces impressions si confuses, ce qui s'est passé hier et dans quel intérêt on nous a endormis.

Le fait est, répliqua Henri d'Alreimpe, que nous avons dû quitter la société un peu à l'anglaise. Moi, je déclare d'abord ne plus me rappeler quoi que ce soit.

Je vois encore ces satanées bayadères tourbillonner autour de nous. Je les vois nous enguirlander de leurs voiles de gaze, puis plus rien !...

—Et ce sommeil ne vous semble pas extraordinaire ?

Le jeune homme reprenait ses esprits, et il devenait tout à coup inquiet comme son compagnon.

Il hocha la tête et lentement :

—Je crois que la confiture de roses renferme tout bonnement du haschisch. Voilà ce que je crois.

—C'est également mon opinion.

—Oui, continua Henri, vous avez raison. Ce n'est rien les effets du haschisch, de ce damné chanvre indien qui, sous la forme de pastilles, de tabac, de confitures, abrutit les trois quarts et demi de la population hindoue. La Chine a l'opium, l'Inde le haschisch ; les deux se valent. Faire prendre une dose de cette horrible drogue à ses invités, est une plaisanterie que se permettent souvent les Hindous qui vous reçoivent.

—Croyez-vous que ce ne soit qu'une plaisanterie ? demanda Raoul.

—Je ne vois pas, je vous l'avoue, quel pourrait être le but de nos ennemis.

—Dieu vous entende ! mais il me semble que, dans l'air que je respire, le malheur flotte autour de nous.

—A ça ! mais, qu'a donc Brien à crier ainsi ?

La voix du vieux matelot montait du jardin plus stridente.

Il continuait à crier :

—Mon capitaine ! mon capitaine !

Et comme on ne lui avait point répondu, il administrait de formidables coups de botte dans la porte.

—Comment se fait-il que Yambo ne soit pas là ? demanda M. de Blignac.

—J'entends sa voix dans le jardin. Il parle à Brien.

Raoul descendait pour ouvrir à son vieux compagnon.

—Ah ! mon vieux capitaine, s'écria Yves-Marie avec une joie bruyante, je vous croyais perdu. Figurez-vous qu'à la suite de leur balthazar d'hier, on nous a fêtés, nous aussi, des ordonnances des officiers anglais et moi ; nous avons boxé, nous avons bu, mais faut croire que leur satané vin tape joliment dur, car j'en ai encore mal à la tête.

M. de Blignac ne lui répondait pas. Il s'expliquait pourquoi Brien n'était pas entré.

La porte du kiosque était fermée en dedans.

Quant à Yambo, avec lui on avait pris moins de précautions : sous prétexte que des coolies et d'autres serviteurs, ivres de calou, faisaient du train, on les avait jetés pêle-mêle dans une paillette, sorte de grange, et seulement au matin on lui avait rendu la liberté, ainsi qu'à ses compagnons.

Donc, il était facile de voir dans tous ces incidents une manœuvre voulue et calculée pour éloigner de M. de Blignac et d'Henri d'Alreimpe leurs serviteurs. De plus, il fallait que les individus qui les avait rapportés au kiosque pendant leur sommeil eussent sauté par la fenêtre, puisque les portes avaient été fermées en dedans.

Tous ces indices n'étaient point faits pour rassurer Raoul : il avait le cœur rempli de pressentiments funèbres.

Pour Yambo, il tremblait de tous ses membres ; il avait rencontré quelques instants plus tôt Haïm Dorani dans les jardins du Palais des Roses. Et Haïm lui avait adressé la parole.

— Tu as renié tes dieux, Yambo, tu es aujourd'hui un renégat au service des Français !... Mais lady Richmond a demandé ta grâce. J'ai dû la lui accorder. Tu vivras longtemps, Yambo !... tu vivras longtemps !...

Ce « tu vivras longtemps » avait résonné aux oreilles du pauvre jaune comme un arrêt de mort.

Lui, si brave d'ordinaire, il tremblait encore et claquait des dents, tant il avait été médusé par le terrible gourou !... Tout cela semblait de plus en plus louche à M. de Blignac.

Quel nouveau coup allait donc le frapper !

Plus il réfléchissait, plus il se disait que, le moment venu, Haïm ne lâcherait point sa proie.

Et puis les souvenirs de cette nuit lui pesaient. Il se les reprochait comme une action mauvaise qu'il eût commise à son insu.

— Ah ! mon capitaine, s'écria tout à coup Brien, où avais-je la tête ? J'oubliais une commission dont un officier anglais m'a chargé pour vous. Le major... le major...

— Valérian Thurner ? fit Raoul.

— Tout juste. Il m'a trouvé comme je venais ici. Il montait à cheval. A côté de lui se tenait son lieutenant. Ils commandaient à un détachement de cavalerie, qui a reçu l'ordre de retourner immédiatement à Patna.

— Dites à votre capitaine, m'a-t-il fait, que ce contre-temps me désespère, et que je ne pouvais le prévoir ; l'ordre est venu par le télégraphe. Je n'y comprends rien.

Un groom anglais se présentait au pavillon sur ces entrefaites.

Il était porteur d'un petit billet parfumé de lady Richmond qui attendait, disait-elle, les deux amis pour se remettre à table.

— Dites que nous vous suivons, fit Henri en s'adressant au domestique.

Et quand le groom se fut éloigné, Raoul regarda son ami avec stupéfaction.

— Nous nous rendrons auprès de cette femme ? s'écria-t-il au comble de la surprise.

—Eh ! certes ! répliqua Henri, que voulez-vous faire ? Nous mettre dans notre tort, lui faire croire que nous nous méfions d'elle, ou encore que nous avons peur ? Ah ! moi aussi, oh ! mon frère ? l'heure qui va sonner me semble devoir être une heure fatale. Mais qu'y faire ? Nous savons que les jours de Maya-Niama sont sacrés. Les nôtres, nous saurons les défendre. Dès lors, en avant, mon frère, toujours en avant !

—Ah ! si le sort, si la liberté de Niama n'étaient pas en jeu... et qu'il n'y eût qu'à combattre !...

—Vous êtes trop gourmand, mon pauvre ami... Allons !... au déjeuner de lady Richemond ! et tenons-nous fermes. Encore deux heures et nous saurons à quoi nous en tenir.

Et ils se dirigèrent vers la partie du *Palais des Roses* réservée à la femme du gouverneur anglais du Béhar.

Fraîche, souriante, Grâce les accueillit avec une affabilité extrême.

L'observateur le plus scrupuleux, le plus attentif, n'aurait point pu admettre qu'elle ne fût pas heureuse de voir M. de Blignac.

Il s'échappe de la femme qui aime un fluide électrique qui est tangible et dont la lueur brille malgré elle. Telle la lueur qui sortait des yeux de lady Richemond.

—Eh ! bien, demanda-t-elle à Raoul, comment s'est terminée cette petite fête d'hier au soir ? Je vous avoue que les parfums, la fumée des pipes et surtout la danse de ces demoiselles, m'ont fait me retirer de très bonne heure ; je n'ai voulu déranger personne. Je me suis éclipsée à l'anglaise, mais qu'elle singulière idée qu'a eue le prince d'inviter une jeune femme telle que moi à un sabbat pareil, car c'est une véritable saturnale ! Oh ! mon Dieu, je ne suis pas prude, et surtout dans l'Inde, la terre classique des inconvenances et des irrégularités, je vois parfaitement faire la part du feu. Mais, réellement, dès le début cela m'a semblé par trop fort. J'ai compris que le ballet allait devenir de moins en moins gazé, et je me suis enfuie malgré les instances de cet excellent Bahour-Sing qui m'affirmait que j'avais grand tort et que j'allais manquer la partie la plus intéressante.

—Et vous n'avez pas été indisposée, madame, demanda Henri, de son ton le plus naturel, de tout ce bruit et de cette fatigue ?

—Oh ! répliqua Grâce, demandez à mon cousin Raoul, la fatigue n'a guère barre sur moi. Et vous, messieurs, vous êtes-vous je ne dirai pas amusés, car lorsque l'on garde au cœur les préoccupations qui vous accablent, on n'a guère l'esprit au plaisir, mais cette fête vous a-t-elle intéressés ?

—Figurez-vous, madame, continua à répondre Henri, soutenant le dé de la conversation, figurez-vous qu'il nous est arrivé une bien étrange aventure.

Lady Grâce releva la tête et envisagea les deux amis du regard.

—Oui, fit Raoul, on nous a fait prendre, sans que nous nous en doutions, du haschisch, et toute la nuit, privés de sentiment, nous avons été sous l'empire d'hallucinations effrayantes.

— On vous a fait prendre du haschisch ! répéta-t-elle en écarquillant les yeux, mais où ? quand ? comment ?

— Mais hier au soir même, fit Henri, durant la fête, dans de la confiture de roses.

La jeune femme secoua la tête.

— C'est matériellement impossible, affirma-t-elle ; moi aussi, j'ai goûté à la confiture de roses. Je l'ai même trouvée exquise, entre parenthèse. J'en ai pris par deux fois et toutes les petites coupes en onyx qui en contenaient étaient semblables. Si vous avez pris du haschisch, c'est plutôt dans vos bouckas, vos pipes à eau ; mais qui vous aurait fait cette détestable plaisanterie ?

— Nous cherchons et nous ne trouvons pas, Henri et moi : nous ne découvrons point qui a pu avoir intérêt à nous enivrer de la sorte.

— Ne cherchez pas, car je gage que tout le monde est innocent de l'aventure. Dans ces repas homériques, grâce à leurs endiablées pimentades et à leurs canys enragés, on boit énormément. Le champagne glacé ne serait-il pas le coupable ?

Les deux amis secouèrent négativement la tête.

— Tenez, reprit la jeune femme, regardez sir Joë, il ne boit pourtant point d'ordinaire plus que de raison ; hier il s'est grisé, pour employer un mot convenable, comme le dernier des templiers, et, avant le ballet, on a dû l'enlever et le transporter chez lui. Ce matin, il n'est pas encore présentable. Il s'est fait excuser, me disant qu'il ne pourrait déjeuner avec nous. Je crois que votre haschisch a un tout autre nom dans la langue anglaise.

M. de Blignac et Henri d'Alreimpe jugèrent inutile d'insister. Mais durant tout le cours de la conversation, ils se demandaient comment cette créature gracieuse, adorablement jolie, qu'ils avaient en face d'eux, pouvait être, en réalité, un monstre de duplicité et de trahison, comment ses yeux pouvaient mentir !...

Les domestiques anglais, car lady Richemond avait amené avec elle un service complet de son palais de Patna, servirent un café délicieux et brûlant, et M. de Blignac, dont le cœur battait avec une épouvantable violence, regarda une dernière fois l'horloge de la salle à manger.

— Je mets fin à votre supplice, dit Grâce, bien que nous n'ayons pas longtemps encore à attendre avant d'être reçus dans la cour de marbre.

— Mais le prince a fixé lui-même l'heure de l'audience ! fit Henri.

— Il a oublié sans doute, répondit la jeune femme, qu'une procession de fanatiques, de bonzes, de fakirs, de pèlerins et de bayadères doit partir de Béhar et arrive vers cet instant au Palais des Roses. Tenez ! entendez-vous les hurlements des fakirs, les chants des bonzes, et les cloches que portent au cou les éléphants sacrés ?... Il faut que le rajah voie défilér le cortège, et cela demandera encore au moins une demi-heure.

Néanmoins, n'y pouvant plus tenir, M. de Blignac, dans son impatience, pria qu'on le conduisit dans la cour de marbre.

Grâce s'y résigna aisément ; elle y descendit en compagnie des deux Français.

La cour de marbre était déserte. Mais les préparatifs de l'audience étaient restés en place. Le trône de bois de rose et de platine se trouvait à la même place, ainsi que les sièges de porcelaine émaillée.

Le temps s'écoulait et M. de Blignac voyait maintenant arriver le terme fixé avec épouvante. Et pourtant il espérait, il ne pouvait se défendre d'espérer, il allait revoir Niama, Bahour-Sing avait engagé sa parole royale, la jeune femme serait laissée libre de prononcer elle-même sur le sort qu'elle entendait choisir.

Enfin les hérauts d'armes apparurent, et ils livrèrent passage à Bahour-Sing.

Le prince paraissait soucieux, agité.

Il salua de la main lady Richemond et les deux Français et prit place les jambes croisées sur son trône.

— Introduisez Haïm-Dorani, dit-il à un heiduque.

Quelques secondes plus tard, le gourou, soulevant les lourdes portières, pénétrait à son tour dans la cour de marbre.

Les yeux de Raoul cherchèrent en vain à scruter le masque impassible du prêtre.

Il s'était prosterné devant Bahour-Sing et lui débitait le compliment d'usage.

Lorsqu'il eut terminé :

— Eh ! bien, lui demanda le prince, et la *Perle Jaune* ?

— Elle est là, répliqua le gourou.

Et du doigt il désignait les appartements du palais.

— Elle attend les ordres de Son Altesse.

M. de Blignac devint très pâle, le cœur lui poignait.

Le condamné qui attend son arrêt de mort n'éprouve pas plus de souffrance.

Le rajah fit un signe et les heiduques relevèrent les lourdes draperies.

Des fakirs jaunes, maigres apparurent d'abord ; ils portaient sur les épaules les poignées d'un palanquin.

Il était clos maintenant, les mantelets en étaient baissés.

Les porteurs le déposèrent devant le trône de Bahour-Sing.

M. de Blignac allait s'élancer, Henri d'Alreimpe le retint.

— Du courage, ami, lui dit-il, et du calme.

Le malheureux Raoul sentait les griffes aiguës de la folie se planter dans son cerveau.

Elle était là ? la bien-aimée, enfermée dans cette cage dorée !

Haïm souleva les mantelets du palanquin et Maya-Niama, la tête enveloppée d'un voile, descendit lentement de sa prison portative.

Elle défit son voile !

C'était bien elle !

Mais dans quel état, grand Dieu ! Que s'était-il donc brisé dans son cœur pour que le plus violent des désespoirs altérât son charmant visage.

Ses beaux yeux de velours, cerclés de noir, semblaient près de

s'éte
Se
poin
sous

trou
Le
El
Ba
me.

ayan

Le

c'est

tre v

Brah

Ma

cette

M. de

Aut

enter

le vo

plus

En

son a

Ha

Il

quin

de fa

Ra

De

main

D'

Les

pieds

—

Com

voul

tenu

devra

—

de Bl

donn

Ma

—

-cet in

—

s'éteindre dans des orbites creusés par le chagrin et les larmes. Ses regards, elle les détournait de Raoul ! elle ne les détachait point de la terre, comme si elle eût demandé au ciel de l'entr'ouvrir sous ses pas et de mettre ainsi un terme à ses douleurs.

—Niama ! s'écria Raoul ! ma chère Niama, faut-il que je vous trouve ainsi !

Lentement elle secoua la tête.

Elle semblait ne plus vouloir répondre à ce doux nom de Niama.

Bahour-Sing suivait d'un œil impassible les péripéties de ce drame. Il regardait alternativement la *Perle Jaune* et M. de Blignac, ayant l'air de se dire à lui-même :

—C'est bien ce qu'on m'avait affirmé.

Les traits de lady Richemond exprimaient une profonde surprise.

—M. de Blignac affirme que vous êtes retenue prisonnière, que c'est contre votre volonté ; que vous l'avez épousé et que c'est contre votre gré qu'on vous force à demeurer prêtresse immaculée de Brahma ?

Maya-Niama baissa plus encore la tête et ne répondit pas.

—Prince s'écria lady Richemond en élevant la voix, on intimide cette jeune femme. Qu'elle réponde librement, si elle entend suivre M. de Blignac ?

Au son de cette voix, Maya-Niama se releva comme si elle avait entendu le sifflement d'un serpent.

—Non, dit-elle avec une énergie désespérée ! J'ai voulu rompre le vœu du Lotus, je le regrette. Je ne connais pas, je ne connais plus cet homme !...

En prononçant ces mots, elle arrachait d'un mouvement fébrile son alliance et la jetait aux pieds de Raoul, fou de douleur.

Haim triomphait.

Il fit un signe, les fakirs replacèrent la *Perle Jaune* dans son palanquin, et se retirèrent avec une rapidité vertigineuse, comme une bande de fauve emportant leur proie.

Raoul, écumant de rage, s'élançait brandissant un revolver.

Des gardes s'élancèrent et se saisirent de lui. En un clin d'œil, il fut maintenu et mis dans l'impossibilité de faire un mouvement.

D'un ton irrité Bahour-Sing donnait des ordres.

Les gardes, entourant toujours Raoul, l'amènèrent jusqu'aux pieds du trône du prince.

—Pourquoi cette colère, demanda le rajah, pourquoi cette fureur ? Comment un gentilhomme français s'oublie-t-il à ce point qu'il ose vouloir se servir d'une arme en ma présence ?... N'ai-je donc pas tenu ma parole ? La *Perle Jaune* n'a-t-elle pas été consultée ? Je devrais...

—Prince, interrompit lady Richemond, j'excuse la douleur de M. de Blignac... Je la comprends. Je supplie Votre Altesse de la pardonner.

Mais Raoul se dressa menaçant et terrible, et la main étendue :

—Taisez-vous ! infernale créature !... C'est vous qui avez arrangé cet infâme complot !...

—Mais non, cher Raoul, disait-elle, mais votre raison s'égare,

mais vous devenez fou... Vous ne comprenez donc pas tout ce que j'ai fait pour vous dans cette circonstance ?

A un ordre donné par Bahour-Sing, les gardes emmenaient Raoul que suivait désespéré, autant que son ami, Henri d'Alreimpe.

Maintenant, il nous faut revenir quelque peu en arrière et exposer les événements qui avaient métamorphosé à ce point la malheureuse Maya-Niama.

Nous transporterons le lecteur au Tope de Mandar, c'est-à-dire à l'une des pagodes secrètes qui pullulent dans les grands temples souterrains de l'Hindoustan brahmine.

A part quelques initiés, les grands temples de Mandar, situés à l'ouest de Patna, à trois kilomètres de la ville même, passaient pour être complètement abandonnés depuis des siècles.

Seuls les fakirs attachés à la pagode, un petit nombre de prêtres sûrs et d'un fanatisme éprouvé, connaissaient les secrets du Tope.

Après être descendu dans les cryptes du temple en ruines, après avoir traversé d'interminables galeries, on parvenait à une porte de bronze qui défendait l'entrée de la pagode. Des puits profonds ventillaient ce couvent souterrain et mystérieux.

Quelques fakirs, quelques bonzes, une troupe de bayadères vivaient là, dans cette tanière dorée et nacrée, éclairée jour et nuit par des velakous qui jamais ne s'éteignaient, et peuplant et animant ce que le commun des mortels croyait être une tombe.

Après la fuite de Yambo, c'est là que la *Perle Jaune* avait été transportée durant l'un de ces accès somnolents dus à une absorption de morphine.

Où était-elle ? Elle l'ignorait. Elle ne connaissait point elle-même l'existence du Tope de Mandar, et Zulima, sa fidèle négresse, n'était pas plus instruite qu'elle à cet égard.

Questionner Haïm, elle savait que c'était complètement inutile. Du reste, du moment qu'elle n'était pas libre, du moment qu'elle n'était pas réunie au bien-aimé, peu lui importait la prison.

Une nuit, elle sommeillait de ce sommeil nerveux, troublé, qui était le seul qui vint la visiter à de rares intervalles, elle entr'ouvrit les yeux et les referma aussitôt.

Elle se croyait encore sous l'empire d'un sombre cauchemar, et que toute éveillée son rêve se poursuivait encore.

Elle se trompait, elle ne rêvait point, le gourou était devant elle.

Avec le dédain et le mépris qu'elle lui témoignait, elle se retourna sur sa couche, lui cachant son visage pour ne pas voir le sien qui lui faisait horreur.

Haïm attira à lui un siège de bambou et s'assit commodément. Pendant quelque temps il demeura là, silencieux, tournant rapidement entre ses doigts son chapelet de nacre ; enfin adressant la parole à sa prisonnière :

—Tu ne dors plus, Maya-Niama, lui dit-il ; aussi bien il est rare que tu sommeilles, tu ne penses qu'à rompre tes chaînes, c'est-à-dire à recouvrer ta liberté.

—Tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines, tant que-

mon corps ne sera pas réduit en poussière, l'échapper sera mon idée fixe...

—Pourquoi romprais-tu le vœu auquel tu es consacrée ? Pourquoi briserais-tu les chaînes morales qui t'attachent au culte de la divinité trois fois sainte : Brahma, Vichnou, Scyva, chaînes plus solides, plus durables que toutes celles de fer ou d'or qui pourraient être forgées par la main des hommes ?

—Pour aller rejoindre celui que j'aime, celui qui m'adore et m'adorera jusqu'à son dernier souffle, malgré vous, malgré tous !...

A cette dernière phrase, Haïm-Dorani ne répondit que par un éclat de rire sardonique.

Elle retourna la tête et le regarda avec défiance.

—Tu me demandes pourquoi je ris, Maya-Niama, répliqua-t-il à cette interrogation muette. Je ris parce que c'est pitié de te voir la dupe d'un homme qui se moque de toi, qui ne t'aime qu'à près d'autres.

—Tu as menti. misérable ! fit elle, se soulevant sur sa couche et le menaçant de sa main, tu es un traître ! un imposteur !... tu serais trop heureux, si j'ajoutais fois à tes calomnies.

—Haïm-Dorani ne ment jamais. Mais tu ne connais pas les Franks, pauvre fille, tu ne sais pas de quoi ils sont capables. Le serment d'amour, de fidélité, n'existe pas pour eux. Ils ne croient point mal faire, ils n'y attachent point d'importance. Ils ont été élevés ainsi.

—Tu mens, répéta-t-elle en redoublant d'énergie ; l'homme que j'aime n'aime que moi, et c'est sans partage que je règne dans son cœur.

—Tu te trompes, ma fille, et tu cours après ton malheur. Si je te disais ?...

—Quoi, fit-elle en ouvrant ses grands yeux où luisait déjà une flamme féroce, tandis que l'hameçon de la jalousie la pénétrait jusqu'au fond du cœur. Si tu me disais quoi ? C'est pour m'éprouver, pour me faire souffrir encore, tu trouves donc que tu ne m'as point assez torturée ?

—Mieux vaut périr une fois que de mener une existence qui ne serait qu'un long supplice. Plus tôt est connue la vérité, mieux vaut.

—Mensonges ! mensonges !

—Et si je te faisais voir cet homme tout à une autre ? Que dirais-tu ? Que ferais-tu ?...

—Je !... la malheureuse éclata en sanglots... Mais non ; c'est impossible !... C'est impossible !...

Cet accès de faiblesse ne fut pas de longue durée.

—Ce que je ferais ?... Je briserais tout !... Ma vie !... la sienne !... Je ne le verrais plus jamais !... Je le saurais se tordre dans les convulsions de l'agonie, que je ne lui donnerais seulement pas le baiser de paix. Je consentirais à vivre à jamais dans la pagode, sans un regret, sans une plainte, attendant la mort comme une délivrance. car ma vie serait finie.

—Tu le jures ? demanda-t-il vivement.

—J'en fais le serment. Montre-le-moi coupable, et mon existence est à toi.

Haïm n'avait eu cette entretien avec Maya-Niama qu'après avoir appris bien des choses.

D'abord il avait été informé de l'échauffouré dans laquelle Yambo avait recouvré la liberté.

Il savait maintenant à quoi s'en tenir. Yambo avait un message de la *Perle Jaune* pour Raoul de Blignac. Et ce message était arrivé à destination.

De plus, les trois Européens, renforcés du renégat, s'étaient emparés d'un éléphant qui allait être d'un grand secours pour franchir promptement de longues distances. Où étaient les fugitifs pour l'instant ? Il l'ignorait, mais il était bien certain qu'il ne demeurerait pas longtemps sans l'apprendre.

En effet, il devinait déjà qu'inafailliblement ils se rendraient à Patna, par cette seule raison que lady Richemond arrivait à Patna, et que M. de Blignac et Henri d'Alreimpe se disaient forcément que l'astucieuse et haineuse créature, si elle venait dans l'Inde, n'avait point d'autre but que celui de surveiller sa rivale.

Le gourou ne s'était pas trompé, et la petite troupe n'était pas cachée depuis quatre jours dans la retraite de Patna, que les espions du gourou, il en avait mis des milliers en campagne, lui signalaient sa présence.

Il fallait la faire sortir de là. Il fallait attirer Raoul dans un véritable guet-apens.

Haïm-Dorani n'avait point cherché d'autre moyen que celui de la carte forcée.

La nuit où les fugitifs abandonnaient le refuge de Patna, ils trouvaient la route de Béhar barrée, on s'en souvient, par deux détachements anglais. Et il savait bien qu'ils cherchaient à gagner Béhar, car ses fakirs avaient publié à tous les carrefours, par la ville, qu'à Béhar des fêtes superbes allaient être célébrées et que la *Perle Jaune* y renouvellerait le Vœu du Lotus.

Refoulés dans Paris, ils se réfugiaient fatalement au comptoir de M. d'Alreimpe. Et il en avait promptement la preuve, car la dépêche de cette vieille bête de Chamonain n'était pas plus tôt déposée au télégraphe qu'elle se trouvait dans les mains du gourou.

Le lendemain la route du Béhar était libre et Haïm avait amené M. de Blignac et ses amis au point voulu. C'était par l'ordre d'Haïm que la négresse, à un endroit indiqué à l'avance, tout juste devant le comptoir d'Alreimpe, avait soulevé l'un des mantelets du palanquin, de façon à permettre à Raoul d'apercevoir la *Perle Jaune*.

Et c'était aussi parce qu'il l'avait bien voulu que pendant la halte M. de Blignac avait pu s'approcher de Maya-Niama et échanger avec elle quelques paroles.

En le voyant. Niama avait tout oublié, et les soupçons que le gourou avait fait naître dans son cœur, et la jalousie furieuse qui la faisait tant souffrir.

—Sauve-moi, délivre-moi, avait-elle dit en se jetant éperdue dans les bras du bien aimé.

A
A
mer
Ros
A
voil
com
vaie
pour
gnac
jadis
Al
le g
elle l
rant
inou
pait a
Air
sé al
prièr
infor
son c
Ah
avait
Au
occup
—I
vre, il
—J
—M
nonce
—J
plie, f
Il l
ces on
ils tra
vides
Au
chants
coups
lement
tombar
—N
de bru
Pend
Atter
Un b
opposé
violem

Ah ! si elle avait prononcé une parole !

Au moment de la première audience, Maya-Niama, contrairement à ce qu'avait affirmé Haïm-Dorani, se trouvait au Palais des Roses.

Au milieu de la troupe des nautchies, le visage scrupuleusement voilé, elle avait assisté dans l'une des tribunes de l'hippodrome aux combats des animaux, aux joutes des gladiateurs. Mais ces jeux n'avaient pu distraire un seul de ses regards. Elle n'avait d'yeux que pour la tribune de Bahour-Sing ! N'y voyait-elle pas Raoul de Blignac causant avec son ennemie mortelle, avec celle qui se nommait jadis Grâce Hautrope et qu'il avait failli épouser ?

Alors, affreusement torturée, elle avait commencé à croire que le gourou pouvait bien lui avoir dit la vérité. A travers son voile elle les voyait se parler, Grâce penchant la tête et ses cheveux effleurant le visage de Raoul. Et elle sentait naître une haine immense, inouïe, insurmontable pour cet homme qu'elle adorait et qui la trompait aussi effrontément.

Ainsi trompée par un artifice diabolique, Maya-Niama s'était laissé aller à toute la violence de la passion, sans avoir recours à la prière. La prière ! cette suprême ressource, dans les plus grandes infortunes. Elle n'écoutait plus que les sentiments tumultueux de son cœur. Trompée par Raoul, sa foi chrétienne chancelait.

Ah ! que les heures s'étaient traînées lentes et cruelles, qu'elle avait maudit l'existence, qu'elle avait appelé la mort !

Au milieu de la nuit, Haïm était entré dans la chambre qu'elle occupait dans une aile écartée du *Palais des Roses*.

— Il faut venir, lui avait-il dit d'une voix sourde, il faut me suivre, il faut voir !

— Je suis prête, répondit-elle, je te suis, je veux apprendre.

— Mais tu jures de ne pas faire un mouvement, de ne pas prononcer une parole, de ne pas pousser un cri ?

— Je le jure, répondit-elle, et prenant un petit kandjia à une panoplie, frappe-moi si je manque à mon serment.

Il la tenait par la main et tous deux, dans l'obscurité, pareils à ces ombres maudites qui glissent furtivement dans l'enfer du Dante, ils traversaient les longues galeries désertes et les immenses salles vides et noires.

Au loin, dans le fond du palais, les tintements de l'orchestre, les chants et les bruits de l'orgie montaient à eux par bouffées. Les coups de tam-tam, les notes aiguës des cuivres et des fifres, les hurlements des nautchies affolés arrivaient jusqu'à eux, puis tout retombait brusquement dans le silence.

— Nous sommes arrivés, lui dit-il tout à coup à voix basse. Pas de bruit. Reste là et regarde ?...

Pendant quelques instants il l'avait quittée.

Attentive, anxieuse, tremblante, elle avait obéi.

Un bruit strident couvrait pour elle ceux qui venaient du côté opposé du palais, c'étaient les battements de son cœur qui heurtaient violemment sa poitrine.

Et haletante, éperdue, sentant la terre manquer sous ses pas, elle se répétait à elle-même :

— Je veux voir, je veux voir.

Un coup sec, un ressort qui venait d'être pressé à quelque pas. Une draperie glissait sans bruit sur une tringle, et elle avait devant elle une grande lueur. C'était une glace énorme, dépolie, qui tenait dans toute sa largeur un double panneau.

La glace dépolie était mise en mouvement, elle glissait dans sa rainure. A sa place se trouvait maintenant une autre glace sans train.

A travers, on apercevait le boudoir occupé par lady Richemond.

Et alors, elle vit... la malheureuse ! Elle Raoul !... son Raoul ! bien-aimé ! en compagnie de Grâce à qui il paraissait prodiguer tous les témoignages d'un ardent amour.

VI

Suivons la pauvre désespérée, que les fakirs emportent au pas de course.

Haïm triomphe.

Dans les yeux du gourou brille une lueur de joie féroce.

Les lourdes draperies qui séparent la cour de marbre de l'intérieur du Palais des Roses ne sont pas plutôt retombées qu'ils se retournent et qu'à travers l'espace il envoie un dernier geste de menace et de défi à son ennemi.

C'est l'arrêt de mort de Raoul et de ses compagnons.

Où qu'ils allaient, où qu'ils se cachent il saura bien les retrouver et les rejoindre.

Le palanquin de santal retournait prendre sa place dans la terrible procession de Vœu de Lotus.

A quelque distance du palais, le cortège demeurait stationnaire.

Un grand silence s'était fait.

Prosterné dans la poussière, la foule des fakirs attendait. Les bonzes, les brahmines, la tête baissée, les mains étendues, semblaient adresser de ferventes prières à la trinité trois fois sainte Brahma-Vichnou Scyva.

Parfois un éléphant agitant sa grosse tête, et la cloche d'argent qu'il portait rendait un son lugubre au milieu de ce silence de mort.

Le fanatisme de cette foule, adroitement, savamment excité par le gourou et l'innombrable personnel qu'il tenait en main, était porté à son plus haut point d'exaspération.

Haïm-Dorani ignorait le dicton italien : *I a donna e mobile*, mais il savait combien la foule est changeante, fragile parfois dans ses impressions, ses colères et ses rancunes.

Il ne se dissimulait pas qu'il jouait grosse partie, qu'il courait de grands risques.

Un mot échangé entre Niama et Raoul, et ce dernier démontrait son innocence, prouvait à celle-ci le piège infâme dans lequel il

était tombé, et la Perle Jaune allait reprendre sa place dans le cœur du bien-aimé.

Aussi, jusqu'à un certain point, la foule qui s'était tue, qui attendait et priait, la face dans le sable de la route, insensible aux morsures du soleil, savait-elle à quoi s'en tenir. Elle croyait que l'on voulait lui enlever une nautchie consacrée au Vœu du Lotus ! Et anxieuse, elle comptait les minutes, les secondes, pour savoir si la Perle Jaune lui serait rendue.

Si on la lui refusait !... Cette foule, à un signe d'Haïm-Dorani, se ruerait sur le Palais des Roses, et le mettrait à sac. Fanatisée, cette foule ressemblait à une troupe d'hyènes qui se précipitent enragées et dévorent tout ce qu'elles rencontrent.

Tout à coup, une clameur, un hurlement sauvage, féroce, s'éleva dans l'air.

Le palanquin de santal venait d'apparaître au sommet de l'escalier de pierre du Palais des Roses.

Les fakirs l'exhaussaient sur leurs épaules, les mantelets en étaient relevés et la *Perle Jaune*, dans un nuage de gaze, apparaissait comme une divinité, comme une expression de Scyva elle-même.

Alors ce fut du délire. Les longs cris des fakirs, les chants des brahmes, les coups répétés des gongs et des tams-tams formaient un charivari épouvantable. Les fanatiques se ruaient à corps perdu sous les pieds des éléphants sacrés, ou se poignardaient, se zébraient de coups de kandjiar, se soumettant à des mutilations horribles.

Et à un ordre d'Haïm, la pauvre Niama fut enlevée de son palanquin et transportée dans l'haoudah d'un éléphant sacré, caparaçonné de harnais d'or.

La procession reprit sa marche, triomphale cette fois. Les chants et les cris d'allégresse, les contorsions des fakirs, tout était épouvantable dans cette scène sauvage.

Et assise dans le haoudah étincelant et chargé de pierreries, la pauvre Maya-Niama pleurait.

—Perdue ! perdue !... Ah ! la mort ne viendra donc pas !

La procession retournait à Béhar.

Béhar est encombré de pagodes, de couvents, de temples et de topes, les uns entretenus avec soin, d'autres tombant en ruines.

Le gourou conduisait Niama à un temple énorme qui devait lui servir de prison pendant quelques jours encore. De là, elle partirait pour une destination inconnue.

Il savait que Bahour-Sing, par crainte des Anglais, ne donnerait jamais l'ordre d'arrêter les Français et de les faire mourir.

M. d'Alreimpe, commerçant notable, aurait poursuivi avec acharnement les assassins de son fils, et puis Haïm, nous le savons, avait pour principe d'éviter le scandale toutes les fois qu'il pouvait le faire.

Il était bien certain, d'ailleurs, de retrouver ces quatre hommes et de les faire tomber dans un de ses pièges.

La foule demeura hors du temple. Et Maya-Niama, précédé de

toute une escorte de brahmes et de nautchies, descendit dans les galeries souterraines

Là, elle retrouva Zulima, à laquelle elle n'adressa point une parole, et se jetant sur une couchette, elle pleura amèrement.

Zulima s'était retirée et vaquait aux soins du service de sa maîtresse.

Niama, la tête dans les mains, demeura de longues heures écrasée, effondrée sur elle-même, n'ayant plus qu'une idée fixe, la trahison de celui dont volontairement elle s'était à jamais séparée.

La chambre souterraine dans laquelle elle s'était enfermée était creusée dans la paroi même du roc. Des tentures de cachemire recouvraient la pierre.

Un vélakou entouré d'un ver dépoli, jetait une lueur pâle sur ce sépulcre.

Au milieu de sa douleur elle leva la tête.

Tout auprès d'elle, il lui avait semblé entendre une voix murmurer son nom.

— Maya Niama, disait cette voix assourdie, éteinte, qui parvenait à son oreille comme un écho de l'autre monde, Maya-Niama pourquoi pleures-tu ? Pourquoi tes sanglots traversent-ils ces pierres et arrivent-ils jusqu'à mon cœur ?

En sursaut, elle se dressa sur sa couche.

— Mon père !... murmura-t-elle, c'est mon père !... Ah ! il ne m'abandonne pas lui !... Merci, mon Dieu !... Quelqu'un dans son désespoir reste donc à l'abandonnée.

— Pas de bruit ! continua la voix. Zulima va et vient dans la pièce à côté de cette chambre et elle préviendrait le gourou, car Haim l'a fait venir et lui a promis, si elle le trahissait encore, de la faire cuire à petit feu dans une chaudière d'huile. N'élève donc pas la voix, chère créature du ciel. Approche ta bouche de l'une des figures de la tapisserie qui représente le dieu Pho et réponds-moi doucement. Pourquoi verses-tu des larmes si amères ?

— Ah ! mon père ! fit la pauvre enfant, parce que celui que j'aime, que j'aimais, m'a trahie, m'a trompée. Je l'ai vu en tête-à-tête avec celle qu'il a failli épouser avant moi. Il lui rendait ses caresses.

— Chère créature, tu es victime d'une affreuse supercherie. Enivré de haschisch, c'est toi qu'il croyait tenir sur son cœur, c'est toi qu'il appelait, c'est ton nom qu'il avait sur les lèvres. Le haschisch, tu le sais, rend fou. On l'a emmené là endormi. Il t'aime toujours, il n'a jamais aimé que toi. Je te le promets, je te le jure. J'ai vingt fois risqué ma vie pour t'apporter cette consolation. Je la risquerai encore pour te venir en aide. Au revoir !... mon enfant bien-aimée ! Je ne suis que bien peu de chose, moins que rien, aujourd'hui ; mais, de près, comme de loin, mon enfant chérie, dis-toi que ton père veille sur toi et qu'il ne t'abandonnera que lorsque la main toute puissante de Brahma aura tranché le fil de ses jours.

— Il m'aime ! il m'aime encore ! il m'aime toujours ! il ne m'a pas trahie ! répétait-elle, en proie à un véritable délire, et en portant les mains à son cœur dont les battements l'étouffaient.

Elle s'arrêta, s'arrachant les cheveux.

—Et moi qui l'ai renié, moi qui ai maudit son amour, moi qui lui'ai jeté à la face la bague sacrée qu'il avait mise à mon doigt. Oh ! pardon ! Raoul ! pardon, mon bien-aimé ! Quelles tortures ne dois-tu pas endurer.

Et pourtant, un rayon de soleil venait de luire tout à coup au milieu de ce ciel sombre. Elle n'appelait pas la mort !... Elle voulait vivre !... vivre pour pouvoir dire à Raoul que jamais elle n'avait cessé de l'adorer.

Et maintenant il nous faut revenir à M. de Blignac, que nous avons laissé se débattant entre les mains des gardes de Bahour-Sing. Ils se bornaient à le maintenir impuissant, à éviter ses coups.

Evidemment, ils avaient des ordres. C'est ce que se disait Henri d'Alreimpe, qui suivait ses amis sans mot dire.

Oh ! il devinait parfaitement, à cette heure, le guet-apens dont M. de Blignac avait été victime. Il était certain qu'on l'avait montré à Maya Nîama la trahissant pour une autre femme. Ce qu'il ignorait c'était que lady Richemond elle-même s'était prêtée à cette ignoble supercherie.

Peu importait, d'ailleurs, l'effet obtenu était toujours le même.

Que de peines perdues, que de forces inutiles ! tout était à recommencer. Et encore, si le succès venait couronner leurs efforts, qui leur disait qu'ils ne seraient pas repoussés par Maya-Nîama.

Tout en suivant les gardes qui emmenaient son ami, le jeune créole se faisait ces réflexions :

—Nous sommes entiers. Quatre hommes solides, énergiques, ignorant la peur et nous avons de l'argent ! Avec tout cela et l'aide de Dieu, à quoi ne peut-on pas prétendre !...

Les gardes ramenaient M. de Blignac au kiosque qui lui servait de demeure. Ils l'abandonnèrent là et se retirèrent sans mot dire.

Brien et Yambo étaient accourus et le vieux matelot surtout avait commencé à se mettre dans une violente colère.

—A-t-on jamais vu ces philistins-là qui ramènent mon capitaine comme le feraient des gendarmes, s'il avait couru bordée ! Tas de sals fonds de chaudrons, voulez-vous déguerpir, ou vous allez voir de quel bois je me chauffe.

Et il montrait le poing aux soldats de Bahour-Sing, qui lui répondaient par des éclats de rire, ce qui porta l'exaspération d'Yves Brien à son comble.

Lorsqu'ils furent réunis, on tint conseil.

—Nous avons été joués comme des enfants, commença Henri d'Alreimpe, et cependant vous et moi, Raoul, nous n'avons pas cessé un seul instant de nous dire que l'on nous préparait une infamie. Maintenant, quel est votre avis ? que devons nous faire ?

—Partir au plus vite, répondit Raoul qui reprenait son sang-froid, et qui désormais, à travers sa douleur et son désespoir, jugeait la situation et les événements avec une lucidité entière. Quitter sur l'heure cette retraite maudite, s'éloigner de ce monstre qui a été toute sa vie pour moi mon mauvais génie.

—Encore faut-il savoir de quel côté nous dirigerons nos pas. A Patna, les fêtes terminées, nous retrouverons lady Richemond. Nous

sommes en butte à la persécution la plus active, la plus directe. Que faire, alors ? où aller ? Je vous avoue que moi, je m'y perds. A la grâce de Dieu !

—Il faut d'abord savoir où cette pauvre chère créature va être transportée.

Jusque-là, il faut battre la campagne aux environs de Béhar, reprendre notre vie de sauvage, celle que nous avons menée pendant de longs jours. Elle est cruelle, elle est pénible, et si j'osais, Henri, si je ne savais point qu'en parlant ainsi je vous offenserais, je dirais laissez-moi seul à ma douleur retournez auprès de ceux qui vous sont chers.

Comment répliqua Henri en joignant les mains, vous ai-je jamais donné le droit de parler ainsi ? Le malheur vous aigrira-t-il le cœur ? Non, non, vous le savez, mon ami, mon frère, nous triompherons ou nous mourrons ensemble.

—Il n'y a pas de question de se quitter, ni de mourir, fit Brien, qui était singulièrement ému, il s'agit seulement de se retourner et il faut avouer que ce n'est pas commode. Parce que vos satanés bois c'est tout rempli de sales bêtes, méchantes comme tout et qui ne vivent que la nuit, de sorte que des hommes à pied ou à cheval pourraient bien être mangés à la croque au sel par ces gaillards-là. Moi qui vous parle, avec mon vieux cuir de requin de sept ans, je ne dois faire qu'un fichu rostbeaf et j'y passerais comme les camarades.

Donc, je me résume, c'est pas commode, rapport que nous n'avons plus ce pauvre Fiferlin, qui était si bon garçon. Je ne pouvais pas croire que je m'attacherais tant à une bête. Mais enfin, c'est pas tout ça, faut sortir du baril de goudron dans lequel nous sommes empestés, et si M. Henri et vous, mon capitaine, vous ne vous séparez pas, moi et Yambo, nous n'avons pas envie de vous quitter. Où est-ce que j'irais, moi, d'abord, sans vous ?

—Mes amis, mes chers et bons amis, fit Raoul aux prises avec une émotion violente, dans mon malheur, je ne suis pas abandonné, puisque vous me restez avec votre inaltérable dévouement. Brien a raison, il faut sortir de l'impasse dans laquelle nous sommes acculés.

—Eh bien ! s'écria Henri, il me vient une idée. Il faut gagner Patna et demander aide et protection au major Thurner. C'est un soldat doublé d'un gentilhomme ; il vous a promis l'appui de son bras, celui de sa bourse. Il connaît Haïm-Dorani. Il sait de quoi il est capable ; peut-être pourra-t-il nous procurer un autre éléphant, ou nous fournir tout au moins l'occasion de l'acheter.

—Vous avez raison, Henri, s'écria Raoul, c'est à Patna qu'il faut nous rendre, si on nous laisse sortir d'ici.

—Alors, s'écria Brien, nous mettons le cap sur Patna. Je ne suis pas fâché de quitter leur baraque. Il y a ici une odeur comme qui dirait d'un certain parfum qui ne me va que tout juste.

—Mais nous laissera-t-on partir ? demanda le jeune créole.

—Nous allons toujours essayer, fit Brien. Si on nous arrête, nous

fero
du c

som
Patr
avon
tre d
somm
tran
léria

—

seule

He

tard

avait

se re

C'e

Ils

A l

la vil

rail e

Ils

perçu

Mais

ils pu

Il y

une a

les car

Ils e

énorm

attirés

dévoti

Yan

prête, i

sans lu

A l'e

à terra

sont b

au bou

quatre

Ils n

—No

savent

ront ce

dre ser

Les

pent le

a vaine

ferons ce que nous pourrons pour nous échapper, et chacun tirera du côté de Patna

—Remarquez, Henri, dit à son tour M. de Blignac, qu'ici nous sommes dans les griffes de Bahour-Sing et de son gourou, mais qu'à Patna nous relevons de l'autorité anglaise. Je sais bien que nous avons toujours sur le dos l'histoire du vol de l'éléphant et le meurtre des fakirs, mais Fiferlin est rendu aujourd'hui et nous nous sommes défendus contre les fakirs. Je vous avoue que je serai plus tranquille à Patna et que je veux prendre conseil du major Valérien.

—Nous ne prenons pas congé de Bahour-Sing ?

—Vous, peut-être ; tâchez de le voir. Voudra-t-il vous accueillir seulement ?

Henri se dirigea vers le palais et revint quelques instants plus tard ; il n'avait pu être admis auprès du prince, mais celui-ci lui avait fait répondre par un de ses officiers, que les Français pouvaient se retirer et sortir de Béhar.

C'était un congé en bonne et due forme.

Ils ne se le firent pas répéter deux fois.

A la tombée du jour, ils quittaient le Palais des Roses et gagnaient la ville de Béhar. Là ils étaient certains de trouver un caravansérail et de pouvoir passer la nuit.

Ils n'avaient pas franchi les grilles du *Palais des Roses* qu'ils s'aperçurent qu'ils étaient suivis. Une ombre se glissait derrière eux. Mais au premier tournement de la route, cette ombre disparut et ils purent entrer dans la ville sans être inquiétés.

Il y régnait une animation extraordinaire, les fêtes y avaient attiré une affluence considérable de pèlerins. Les auberges, les maisons, les caravansérails étaient bondés.

Ils eurent grand'peine à trouver une place dans un caravansérail énorme déjà rempli de voyageurs, les uns Anglais, en petit nombre, attirés par la curiosité ; les autres Hindous venus de fort loin par dévotion et par fanatisme.

Yambo, dans cette circonstance, était très utile ; précieux interprète, il eût été matériellement impossible d'obtenir quoi que ce fût sans lui.

A l'extrémité du bâtiment, une maison énorme, carrée, à toit plat à terrasse avec une cour au milieu, tous les caravansérails d'Orient sont bâtis de même que les bungalows sur le même modèle, tout au bout du bâtiment ils avaient fini par obtenir une chambre, avec quatre nattes servant de lit.

Ils n'étaient pas installés que Yambo prêta l'oreille.

—Nous sommes mal tombés, la maison est pleine de Bilhs. S'ils savent qu'à côté d'eux se trouvent des voyageurs français, ils essaieront certainement de leur jouer quelque méchant tour dont le moindre serait de nous dévaliser.

Les Bilhs sont des tribus nombreuses de montagnards qui occupent les hauts plateaux du milieu de l'Inde et que la force anglaise a vainement essayé de réduire. Ils attaquent les caravanes, les con-

vois et les pillent. Quand aux voyageurs isolés, ils ne sauraient, bien entendu, traverser le pays sans être étranglés.

La plupart du temps les caravanes paient une redevance à l'une des tribus de Bilhs, et, par ce moyen traversent les autres sans être inquiétées.

Yambo sortit aussitôt du caravansérail. Il devait trouver dans Béhar une charrette attelée à deux bufflones, qui transporterait les trois Français jusqu'à Patna.

Il revint tout courant, il affirmait avoir croisé, à l'entrée de l'auberge, sir Joë Egerich, accompagné d'un Hindou.

— Nous devons bien nous attendre, fit Henri, à ce que nos traces soient relevées pas à pas. Jusqu'à ce que nous ayons pu leur brûler la politesse, toutes nos démarches seront connues des espions attachés à nous.

— Ici, nous ne courons pas grand risque, reprit Raoul, on ne nous attaquera pas dans cette chambre. On doit bien se douter que nous avons des revolvers et que nous brûlerions le premier qui oserait franchir malgré nous le seuil de notre porte.

Yambo retourna à la recherche de la charrette, et fut assez heureux pour conclure un marché onéreux, sans doute, mais qui était encore à l'avantage des voyageurs, car, dans la circonstance, il ne s'agissait pas de marchander. Il avait pu se procurer une petite charrette de voyage, recouverte d'une bâche et attelée de deux bufflones vigoureux.

— Il éprouvait, en rejoignant ses maîtres, une nouvelle surprise, les Bilhs, qui occupaient les chambres voisines, étaient partis précipitamment. Les pièces étaient désertes.

— Ils doivent préparer quelques mauvais coup, dit Yambo en hochant la tête, pourvu que ce ne soit pas à notre intention.

— Où sont les bufflones ? demanda Henri d'Alreimpe.

— Dans cette étable que vous voyez là en face, au bout de la cour. La charrette est remise sous un hangar, tout à côté.

La vaste cour était éclairée par des torches à poste fixe, et par des lanternes ; car les Hindous, de même que les Chinois, sont très forts sur les illuminations. Dans tout l'extrême Orient, il n'y a pas de fêtes sans lanternes.

La fenêtre de la chambre où se trouvaient M. de Blignac et ses compagnons était au premier étage. Elle occupait le bord de l'angle de la cour. Au dessus, les terrasses. Et derrière le caravansérail, la campagne, les hautes herbes ; car l'auberge était bâtie à l'un des bouts de la ville.

M. de Blignac avait fait éteindre la bougie. La vue de sir Joë lui donnait également des soupçons. Il se disait que là où se rencontrait le bossu, il y avait tout à craindre.

Par la fenêtre ouverte, il regardait dans l'intérieur de la cour.

Des allées et des venues attirèrent son attention. Des groupes se formaient, on y parlait avec animation. Les voix parvenaient jusqu'à ses oreilles.

Bientôt cette véhémence devint de la fureur.

Des fakirs entrèrent dans la cour, et commencèrent à pousser des hurlements, comme une bande de loups au carnage.

— Qu'est-ce que ça peut-être ? demanda tout haut Henri d'Alreimpe. On dirait qu'ils désignent notre fenêtre.

— Je le sais, moi, fit derrière eux Yambo d'une voix sourde, j'entends ce qu'ils disent, les menaces qu'ils profèrent, les chiens !... C'est de moi qu'il s'agit. On a dit à cette bande de forcenés qu'il y avait un renégat, un traître à Brahma, dans le caravansérail et ils veulent l'avoir pour lui crever les yeux, pour lui percer la langue avec un fer rouge et lui arracher les ongles un à un.

— Une vraie joie, quoi, murmura Brien. Mais il leur faut donc tous les plaisirs à ces gredins là. On va les leur offrir, nous n'aurons rien de plus pressé.

Durant ce temps la foule, comme prise de rage, poussait des clameurs terrifiantes.

Ils avaient allumé un brasier dans le milieu de la cour, et dans une ronde de véritables cannibales, dansaient autour de ce feu de joie.

— Laissez-moi, dit Yambo d'un ton résigné à M. de Blignac, laissez-moi et partez. Si vous attendiez plus longtemps, ma mort ne vous sauverait pas. Ces bêtes immondes !... lorsque ça a goûté du sang !... c'est fini !... ça voit tout rouge et ça tue tout.

Les clameurs continuaient à monter. De nouvelles bandes de fakirs envahissaient à tout instant la cour déjà pleine.

Si cette meute n'avait pas encore donné l'assaut au caravansérail, c'est que l'on attendait, sans doute, des personnages de marque, c'est que personne ne devait manquer à l'appel pour cette réjouissance sanguinaire.

M. de Blignac avait haussé les épaules.

— T'abandonner Yambo, te livrer !... à ces tigres altérés de sang !... Mais demande donc à M. d'Alreimpe ou à Brien, s'ils ont envie de le faire plus que moi ? Quand on a passé par où nous avons passé, Yambo, on ne s'abandonne point ; on se sauve, ou on meurt ensemble. Et tu vois, je n'ai même pas consulté nos camarades, car ils n'ont même pas pris la peine de nous répondre...

— Se lâcher, ça, c'est des bêtises, fit Brien. Est-ce que tu filerais ton câble en douceur, toi, citron, si j'étais pincé ? Je te parie bien que non. Donc, faut juger les autres d'après soi. Seulement, m'est avis, mon capitaine, que dans cinq minutes, si nous continuons à habiter cette maison de plaisance, va y avoir de l'agrément.

— Tu as raison, il faut partir.

— Peuh ! reprit Yves-Marie, c'est pas si pressé que ça. Nous avons quatre revolvers américains de gros calibre, six coups ; six fois quatre, vingt-quatre, si Carême. — Brien voulait sans doute dire Barême, — n'est pas un blagueur. On aura toujours le temps de recharger une fois au moins, ça fait quarante-huit. En tirant au jugé, dans le tas, m'est avis que ça mettra la puce à l'oreille des autres.

— Et après ? demanda M. de Blignac.

— Dame, au petit bonheur. D'abord, je me trompe, nous en avons

chacun deux, des revolvers ; c'est juste le double, sans compter, tenez, que dans le coin de la cour, à gauche, qu'une langue de feu du brasier vient d'éclairer, je suis certain que j'ai aperçu la hure de votre gredin d' bossu ! Si vous le permettez, mon capitaine, je commencerai par lui. Ça y est-y ?...

Et Yves-Marie, armant l'un de ses deux colts, ajusta une masse grise qu'il avait reconnue pour représenter sir Joë.

—Raoul lui saisit violemment la main.

—Ne tire pas, Brien, je te l'ordonne. Nous n'avons pas le droit de nous faire écharper. Il faut partir, il faut fuir... et sauver Nياما quand le moment sera venu.

—Oui, au fait, mon capitaine, vous avez raison, mais j'avoue que c'est bien tentant. Je suis sûr que c'est lui, vous le verriez tomber comme une bombe. D'autant que c'est ce singe-là qui nous a amené tous ces cancrelas sur les reins. Eh ! bien, alors, mon capitaine, si vous ne voulez pas commencer le feu, faut filer.

—C'est ce que nous allons faire.

—Et par où ? demanda Henri d'Alreimpe, par la porte ? c'est impossible, vous pensez bien que ces bandits la barrent.

—Aussi, n'est-ce pas par la porte, mais bien par la fenêtre.

—Nous allons sauter dans la cour ?

—Par le toit, fit Raoul, par la terrasse. Et une fois parvenus au faite, nous descendrons comme nous pourrons dans les hautes herbes et nous gagnerons la campagne.

—Très bien imaginé, répondit le jeune créole en se rendant aux raisons de son ami.

—Tout d'abord, dit encore Raoul, laissons passer Yambo, c'est lui qui court le plus de danger.

Le tour de force n'était pas des plus commodes à accomplir, il fallait être rompu à toutes les souplesses de la gymnastique. Monter d'abord sur l'appui de la fenêtre et là, tournant le dos au plus vite, saisir le rebord de la terrasse : une hésitation, un faux mouvement, et on allait tomber sur la tête des fakirs et des autres fanatiques qui grouillaient en bas dans la cour.

Yambo passa donc le premier, ainsi que l'avait ordonné M. de Blignac, puis vint le tour d'Henri d'Alreimpe ; soutenus par leurs compagnons, la saisie du rebord de la terrasse s'effectua sans trop de difficultés.

Il s'agissait de faire gagner ce rebord au troisième.

—Allons, mon capitaine, fit Brien, à votre tour. Je vais vous tenir.

—Passe avant moi, commanda Raoul d'un ton sec, et plus d'observations ; le moment serait mal venu.

—Plus souvent que je me sauverais avant vous, ce serait du joli.

—Je ne te demande pas ton opinion, obéis, voilà tout, et dépêchons.

—Jour de Dieu ! grogna le vieux matelot, on m'aurait dit cela que je n'aurais jamais voulu le croire, en voilà un affront ! Brien ! Yves-Marie, matelot de première classe qui bat en retraite avant son officier ! Enfin, on en apprend tous les jours de nouvelles.

—Veux-tu te taire, satané bavard, et filer. Un officier ne quitte son bord que le dernier. Je suis à mon bord ici.

—C'est bien, finit par dire Yves-Marie, réduit au silence et à l'obéissance par cette raison convaincante, du moment que c'est ici comme à bord, je passe, je passe.

Et il gagna la terrasse.

Restait Raoul.

Il ne se dissimulait pas le péril, et ainsi qu'il a été dit plus haut, tournant le dos au vide il recommanda son âme à Dieu et s'élança pour saisir le bienheureux rebord.

Malheureusement, son élan ne fut pas assez violent.

Le bout de ses doigts s'accrocha seul à la saisie.

Il se sentit tomber.

Heureusement Yves-Marie, à plat ventre sur la terrasse, veillait. Il saisit le bras de M. de Blignac de son poignet de fer, et le maintint suspendu au-dessus de l'abîme, c'est-à-dire de la cour.

A son tour il se sentait glisser !... le poids de Raoul l'entraînait.

—Monsieur Henri, râla-t-il, car, dans l'effort surhumain qu'il accomplissait, il perdait la respiration. Monsieur Henri, tenez-moi les pieds.

Ainsi fut fait, et alors Brien put ramener à lui son capitaine.

—J'ai eu un peu chaud, fit-il, lorsque tous les trois ils se trouvèrent assis, reprenant le souffle, sur la plate forme de la terrasse.

Yambo s'était déjà laissé glisser de l'autre côté du caravansérail, dans les hautes herbes.

Ils avaient pu opérer ainsi sans crainte d'être aperçus, d'abord parce que la nuit était complètement noire et qu'ensuite l'inférieur sabbat auquel les fakirs et les Hindous se livraient dans la cour, empêchaient de percevoir un bruit quelconque.

Il était temps, cependant, qu'ils prissent la fuite, les fakirs se ruaient dans les corridors et les salles du caravansérail, à la recherche du renégat.

Le long de la muraille, Henri, Yves-Marie et Raoul se laissèrent glisser tour à tour. Ils tombèrent sur les plantes qui amortirent leur chute.

Une fois là, ils se cherchèrent, ils se comptèrent.

Une voix les appela doucement.

C'était celle de Yambo.

—Par ici, par ici, disait-il, il faut gagner la route, la jungle est coupée de rizières et de canaux, nous serions happés au passage par un caïman.

Ils arrivèrent à la route, une grande voie.

C'était celle de Béhar à Patna.

—Ah ! ah ! fit tout à coup Henri en prêtant l'oreille, ils se sont aperçus que les oiseaux étaient dénichés. Ecoutez les comme ils braillent.

On entendait effectivement des hurlements de rage.

Les fakirs avaient envahi le caravansérail et, après avoir fouillé de fond en comble, s'étaient convaincus de l'inutilité de leurs recherches.

—Partons ! partons ! s'écria Yambo, partons, ils vont courir sur nos traces, et les fakirs, ça court bien.

—Où est Brien ? demanda tout à coup M. de Blignac, il n'est pas avec nous.

On appela Brien de tous les côtés.

Point d'Yves-Marie.

—Partons, Brien nous rejoindra, insista Yambo. Dans un instant ils vont être sur nous.

—Par où, fit Henri ; j'ai voulu prendre à droite, je me suis enfoncé dans la vase.

—Tout droit ! tout droit ! insista Yambo, pendant longtemps, la route est bordée des deux côtés par des fossés profonds.

—Alors nous sommes pris, dit froidement Henri, car si une troupe de fakirs s'élance à notre poursuite, ils parviendront aisément à nous rattraper.

—Nous avons nos revolvers, répliqua M. de Blignac, et nous pouvons attendre Brien.

Au loin, sortant du caravansérail, une troupe hurlante armée de torches se précipitait sur la route.

A la vue de cette meute, les deux compagnons de Raoul l'obligèrent à battre en retraite.

Il le fit lentement, à regret. Il ne pouvait se résoudre à abandonner ainsi son vieux matelot.

Les fakirs gagnaient rapidement du terrain ; à la lueur des torches on apercevait leurs torses maigres, leurs grands corps nus, lancés sur la route à toute volée.

—Tiens ! fit Henri, prêtant l'oreille, un voiture !

Une carriole tout au plus qui, avec fracas, à toute bride, soulevant un nuage de poussière, traversait la bande des fakirs et arrivait ventre à terre sur les fuyitifs.

A quelques mètres d'eux, le conducteur arrêta brusquement son attelage.

—C'est-y vous mon capitaine ? Bon Dieu de bon Dieu ! on n'y voit pas plus clair que dans un four.

—C'était Brien, la charrette et les bufflones.

—Allez ! houcht, embarque, fit-il, et du plus leste. Je vous cherchais et je ne pouvais vous trouver. Je crois que j'ai passé sur le ventre de deux ou trois de ces citoyens-là. Ils ont braillé comme des ânes. Vous y êtes ? fouette cocher.

Et il administra à ses deux bœufs un formidable coup de trique.

Les bufflones ou zébus que l'on emploie comme attelage et comme moyen de transport sont des bœufs de petite taille, à la robe rosée et jaunâtre, qui sont très durs à la fatigue et qui trottent et galopent très vite. Sur le dos, signe caractéristique, ils portent une forte bosse.

M. de Blignac embrassait le vieil Yves-Marie avec attendrissement, et, en repartait à une allure endiablée, laissant loin derrière la meute enragée des fakirs.

—Voyez-vous, mon capitaine, disait Brien tout en émoustillant son attelage, je me suis dit, comme ça, en dégringolant du haut de

leur cassine, que nous allions sûrement avoir ces diables de l'enfer à nos trousses, et que la cariole ferait pas mal dans le tableau, si tant seulement on pouvait l'avoir sous la main pour se tirer comme qui dirait des flûtes.

Or, pour l'avoir, fallait aller la chercher, la guimbarde, car, pour le sûr et le certain, elle ne viendrait certainement pas nous trouver. Pour l'orser, je reviens au caravansérail. Dans la cour, presque personne. Tous ces gredins-là étaient occupés à leur chasse à l'homme dans les corridors. Je pousse droit à l'écurie. J'arrime mes deux bestiaux au plus près, je les ficelle sur la guimbarde. Bonheur que pour sortir, j'ai trouvé une porte de l'écurie qui donne sur une ruelle. J'ai pu filer grande barque sans que personne me demande le mot d'ordre. Du reste, j'étais décidé, je le brûlais, celui-là. Et me voici ; j'ose dire que je suis arrivé comme marié en carême. Les autres, termina-t-il, pour reprendre haleine et en sortant la tête de dessous la bâche, ont renoncé à leur petite promenade d'agrément.

— Brave Brien, fit Henri d'Alreimpe en serrant à son tour la main du vieux matelot, tu nous as une fois de plus sauvé la vie.

Est-ce que ça se compte entre nous ! Demain ça sera votre tour. Seulement, je vas vous dire, ça me semble tout drôle. Voilà que je conduis des bœufs bossus actuellement. Il n'y a pas trois jours j'étais le cornac de ce pauvre Fiferlin. Toutes les bêtes de la création finissent par y passer. Toi, citron, tu verras au premier relai comment c'est amarré ces machines-là, parce que les attelages, c'est pas ma partie ; mais je tiens à les conduire, rapport à l'agrément que ça va me procurer.

En tapant sur leur bosse, je me figurerai que c'est sur celle du petit bombé de lord Richemond.

Et l'attelage modérant son allure, continua sa route au petit trot.

Les fugitifs se trouvaient sur la route de Béhar à Patna. Cette route sinueuse, tourmentée, traversait une série de gorges profondes, encaissées dans des escarpements granitiques.

La nuit se passa sans encombre. Les bufflons frissonnèrent bien deux ou trois fois en évitant des panthères et des tigres ; mais la voix de Brien les rassurait, et aussi le formidable gourdin dont il s'était armé au préalable.

Ils marchèrent ainsi toute la nuit, franchissant l'espace de sept ou huit lieues.

Le jour allait bientôt paraître ; une nuée rosâtre annonçait la prochaine apparition du soleil. Ils firent halte pour laisser souffler les deux bêtes quelque peu surmenées par Yves-Marie, et la clarté venue, ils s'engagèrent dans la première des gorges à l'entrée de laquelle ils se trouvaient.

M. de Blignac ne perdait pas de vue Yambo, qui commençait à manifester une inquiétude.

— Tu crains quelque chose, Yambo ? lui demanda-t-il.

Pour toute réponse celui-ci montra du doigt sur la poudre de la route des traces toutes fraîches de plusieurs chevaux. Ils n'avaient dû précéder que de très peu de temps la charrette.

—Et tu crois que c'est?... fit Henri d'Alreimpe.

—Les Bilhs, répliqua Yambo en hochant la tête.

—On dit qu'il ne faut jamais se faire de bile, dit Brien avec une grimace, enchanté de placer, malgré la situation critique, ce déplorable à peu près.

La plaisanterie s'éteignit sur ses lèvres.

Les rochers venaient de se garnir en un clin d'œil d'une multitude de têtes noires et crépues.

C'était bien les Bilhs, les redoutables pillards et voleurs qui, prévenus par ceux de leurs camarades, qui occupaient la chambre voisine de celle des fugitifs au caravansérail, les attendaient au passage pour les dévaliser tout à leur aise dans les gorges.

M. de Blignac n'était pas entré dans l'immense auberge, que sir Joë pénétrait à son tour, accompagné d'un Hindou à la dévotion d'Haim.

Au moment où Raoul franchissait la grille du Palais des Roses, Joë Egerton demandait au gourou :

—Mon révérend, voici nos amis qui déguerpissent. De quel côté vont-ils diriger leurs pas ?

—Ils vont retourner à Patna, sans doute, quand même ce ne serait que pour prendre le chemin de fer.

—Le chemin de fer ! Ah ça ! vous croyez donc que Blignac va s'avouer vaincu !... Mais vous ne le connaissez pas, ce cher cousin, c'est têtue comme une mule. En capitulade il n'abandonnerait même pas la partie. Ils vont à Patna, lui et ses compagnons, c'est bien possible. Ne pourrait-on pas alors leur procurer quelques petits agréments le long de leur route ?

—Mais les faire dévaliser, par exemple ; c'est très facile. Il y a certainement des Bilhs venus à Béhar pour les fêtes, il n'y a qu'à les prévenir que des voyageurs à la bourse bien garnie vont traverser cette nuit ou au matin leur territoire, et ils s'arrangeront pour que la chose soit admirablement exécutée.

Ils ne leur laisseront pas une roupie. Par exemple, ils ne les tueront pas. Les Bilhs assassinent le moins possible, parce que les meurtres qu'ils commettraient seraient suivis d'épouvantables représailles. Ils prendront au voyageur sa bourse, ses armes, sa monture, peut-être même ses vêtements, mais ils n'attenteront pas à ses jours.

—Mais c'est charmant cela, avait répliqué sir Joë, je voudrais bien voir la tête de ce cher Blignac sans un schilling dans sa poche, sans un revolver même, et battant la campagne en compagnie de ce vieux singe qui lui sert d'ordonnance. Ce serait très gai. Il faudra même que je me paie cette petite récréation. Et où peut-on les trouver, ces excellents Bilhs, pour les charger de cette commission ?

—Dans le premier caravansérail venu ; il s'en trouvera certainement dans celui où ces Français vont aller chercher un abri. Je vais vous donner un homme à moi qui vous mettra en rapport avec eux et qui demain pourra vous servir de guide, c'est Salar, qui a une revanche à prendre sur cet infâme Yambo que je veux voir mourir dans les plus atroces supplices. Si même vous dites à Salar

que Yambo se trouve avec les trois Français, nul doute qu'il ne prévienne des fakirs, qu'il ne les ameute et qu'ils ne jugent le renégat aussitôt après s'être emparés de lui. Pour ce qui est de Yambo je n'y vois aucun inconvénient. Lui mort, personne ne réclamera son immonde carcasse.

Sir Joë Egerton était arrivé au caravansérail sur les pas de M. de Blignac et de ses compagnons.

On sait le reste.

Deux coups de feu partirent.

L'un des bufflones tomba raide mort.

L'autre, blessé de deux coups de carabine, se débattait dans les convulsions de l'agonie.

— Ça va faire chaud, gronda Brien. Si tant seulement on avait une paire de bons remingtons, on pourrait descendre quatre ou cinq couples de ces gredins-là, mais va-t-en voir un peu, ils se fichent de nos joujoux de revolver comme d'un sifflet de deux sous.

Le vieux matelot disait vrai.

La position de la petite troupe était des plus critiques. Elle se trouvait au fond d'un véritable entonnoir. Des deux côtés, des parois escarpées qui se garnissaient de têtes crépues et noires. C'étaient les Bilhs qui se hasardaient à regarder leurs adversaires pour savoir ce qu'ils pouvaient craindre d'eux.

Raoul avait ajusté une tête noire qui se montrait dans une embrasure de rochers. Le coup partit, mais la balle à bout de force, dévia sur l'une des pierres.

Convaincu de son impuissance, M. de Blignac repassa son arme dans sa gaine de cuir, et d'un coup d'œil froid embrassa la situation dans toute son horreur.

Lui et ses compagnons étaient pris dans une souricière.

Il n'y avait plus qu'à se croiser les bras et à attendre la mort, une mort horrible, car ils allaient être assassinés sans pouvoir se défendre.

— Nous allons périr ici, dit-il à mi-voix à Henri d'Alreimpe, c'est dur, sans pouvoir même vendre chèrement notre vie.

— Je ne me consolerais jamais, répliqua Brien, d'être houspillé par des peaux de boudin pareilles.

Et leur montrant le poing, il ajoutait :

— Descendez donc, tas de malpropres, nous allons nous expliquer entre quatre-z-yeux.

Les Bilhs n'avaient cure de répondre à la provocation du matelot.

La détonation du revolver de Raoul, et l'effet de sa balle morte avaient été salués par des acclamations et des hurrahs de triomphe. Maintenant les Bilhs ne se cachaient plus. Leurs faces noires se montraient drues et serrées sur les crêtes. Ils avaient envoyé une demi-douzaine de balles aux deux bufflones qui ne se remuaient plus ; mais ils n'avaient point encore commencé le feu contre la petite troupe.

Yambo se taisait ; interpellé plusieurs fois par Brien, il s'était con-

tenté de secouer la tête sans répondre. Mais Henri d'Alreimpe intervint à son tour.

—Je croyais que les Bilhs n'assassinaient point ou du moins ne le faisaient qu'à la dernière extrémité, et qu'ils se contentaient de rançonner, de dévaliser et de piller les voyageurs.

—C'est exact, fit Yambo, vous voyez du reste que s'ils avaient voulu nous tuer, ils ont de bonnes carabines, et sans courir le moindre risque, ils nous auraient ôté la vie. Je ne sais pas ce qu'ils complotent, mais tenez pour certain qu'ils ne veulent pas nous tuer. Ils cherchent le moyen d'en finir avec nous en nous enlevant notre argent, nos armes et peut-être jusqu'aux vêtements que nous portons sur le corps.

—C'est évidemment à cette petite canaille de Joë Egerton que nous sommes redevables de cette attaque, s'écria Henri d'Alreimpe. Si jamais il me tombe entre les doigts, je l'étrangle net.

—Oui, répliqua M. de Blignac avec un triste sourire, mais il est le plus fort, nous sommes les vaincus, et il est plus que probable que probable que nous ne sortirons pas vivants de ses griffes. En admettant même que ces brigands qui nous tiennent nous lâchent après avoir exigé de nous l'argent que nous portons et nos armes, je me demande un peu ce que nous pourrions devenir.

—Rendre nos armes, grogna Brien, qui mâchonnait son pruneau avec rage, rendre nos armes qui zy viennent donc les prendre.

Le Brave breton ne se doutait pas le moins du monde qu'il refaisait le mot de Léonidas aux Thermopyles. Mais les siècles ont beau marcher, la bravoure est toujours une, pareille, et les héros légendaires ou inconnus se conduisent de la même façon dans des circonstances analogues, et prononcent à peu de chose près les mêmes paroles.

M. de Blignac, à ces derniers mots, avait froncé le sourcil.

Il craignait que, dans cette circonstance, une témérité inconsidérée de Brien leur coûtât la vie à tous. Or, il avait fait le sacrifice de la sienne. Mais il avait charge d'âme et il répondait devant Dieu des existences dont il avait la garde.

Que de fois n'y a-t-il pas plus de mérite à ménager sa vie, celle des autres, plutôt que d'aller tête baissée au-devant du danger.

Les quatre fugitifs tenaient une sorte de conseil de guerre profitant de l'inaction des Bilhs.

Yambo disait :

—Il faut attendre.

Brien, tout au contraire, était d'un avis opposé, il voulait marcher et sortir du défilé quand même. Si on revenait sur ses pas, ou si on demeurait à la même place, on était perdu.

Quand à se retrancher derrière la charrette, c'était chose impossible, puisque l'on était dominé par l'ennemi de tous les côtés.

Yves-Marie proposait une chose fantastique. C'était de dételar les bufflones et de pousser la charrette par en dessous, en se servant de celle-ci comme d'un bouclier.

Il n'avait pas fini d'exposer sa proposition, assez embrouillée du reste, lorsque l'un des montagnards, dégringolant quelques-uns des

degrés de pierre du défilé, se montra approchant à portée de voix des assiégés.

Il brandissait au bout d'un bâton un bout de loque blanche.

C'était évidemment un parlementaire.

Il baragouinait un mauvais anglais, mélangé d'hindoustani. Mais Yambo lui ayant dit de s'expliquer dans cette dernière langue, il commença à s'exprimer avec une excessive volubilité et accompagnement de force gestes et contorsions.

Yambo traduisait au fur et à mesure.

—Vous êtes pris, disait le bandit, dans nos mains ; nous tenons votre vie. Nous ne voulons pas vous tuer. Jetez vos armes, livrez-nous vos papiers et vous serez libres de continuer votre route.

—Tout comme des petits Saint-Jean ! fit Brien.

—Vous ne serez plus inquiétés. Bien plus, si d'autres hommes de nos tribus voulaient vous attaquer, vous n'auriez qu'à montrer le sauf-conduit que nous vous donnerons, et il ne vous sera rien fait.

—Joli, continuait le vieux matelot. Je me demande un peu ce que les autres pourraient nous prendre, quand ceux-ci auront tout flibusté.

—Mais tais-toi donc, s'écria M. de Blignac, impatienté.

—Acceptez-vous ? demandait les Bilhs. Il faut vous dépêcher, nous n'avons pas le temps d'attendre. Tout à l'heure, il sera trop tard.

L'incorrigible Yves Marie murmura encore :

—Elles sont propres, tes propositions, sale mal blanchi, et du pain ? qui est-ce qui nous en offrira ?

—Ma foi, fit M. de Blignac, après avoir réfléchi durant quelques secondes, mort pour mort, autant vaut être tué sur l'heure que d'être laissé sans défense, sans argent, sans armes, perdu au milieu de la jungle. Nous allons nous glisser sous la charrette, non pour la faire avancer. Des deux côtés, nous halérons le corps des bufflo-nes, et si ces brigands veulent nous prendre, il faudra qu'ils descendent nous chercher. Alors, à petite distance, nous ne donnerons pas notre vie pour rien et nous brûlerons notre dernière cartouche.

La mort, interrompit Henri, ne m'effraie pas, mais la torture, leurs affreux supplices, c'est autre chose. On peut être terrassé par la douleur, et puis ces drôles vous abiment, vous défigurent.

A cet instant, il sentait que Yambo le traitait par sa blouse.

—Monsieur Henri, fit-il, il faut accepter, au contraire. Décidez M Raoul à le faire. Je réponds de tout.

—Mais ces bandits nous laisseront sans ressources.

—Soit.

—Mais nous mourrons de faim.

—Je ne le crois pas.

—Nous serons étranglés par les fauves.

—Je réponds de tout, vous dis-je.

—Dépêchez-vous, disait le Bilh, vos armes, votre argent et vos papiers. Voilà tout ce que l'on exige de vous, et vous aurez la vie sauve.

—A moins de nous demander notre peau, je ne vois pas trop ce qu'il pourrait réclamer encore.

Henri s'entretenait à voix basse avec M. de Blignac. Il faisait tous ses efforts pour convaincre Raoul de la nécessité à laquelle ils étaient acculés, de suivre le conseil de Yambo.

—Allons, finit par répondre ce dernier, puisque vous le voulez...

La fureur d'Yves-Marie ne connaissait plus de bornes.

—Amener son pavillon sans brûler une amorce ! ça ç'a ne s'est jamais vu

Et en même temps, d'un geste désespéré, il lançait à toute volée son revolver dans les roches.

Des montagnards descendaient au plus vite. En un clin d'œil, les quatre amis furent entourés et pressés de toutes parts par une foule curieuse et avide

Les hommes étaient tous d'un noir bronzé. Uniformément mis, ils portaient roulé autour des reins un pagne de soie brute, et pour turban une pièce d'étoffe semblable.

Ils étaient tous armés d'un remington excellent et portaient leurs munitions dans une lourde cartouchière en cuir. Un coutelas large, à la lame chargée d'arabesques et de dessins bizarres, pendait à leur côté.

Ils obéissaient à un chef qui n'avait d'autre signe distinctif qu'une grosse escarboucle à son turban.

—Tenez, fit tout à coup Yambo à M. de Blignac, voulez-vous avoir la preuve que c'est Haim Dorani et le bossu qui ont lancé les Bilhs à nos troussees ?

Regardez au milieu des roches cette tête moins jaune que celle des montagnards et dont le turban est fait d'une pièce de lin blanc. C'est Salar, le fakir dans les griffes duquel j'étais lorsque vous êtes venus à mon secours. Regardez quel regard de tigre il fixe sur moi ! Ah ! le misérable, si je tombais de nouveau en son pouvoir, il me ferait endurer les plus cruels supplices.

Cependant le chef avait donné un ordre.

Des montagnards s'approchaient et fouillaient les fugitifs.

M. de Blignac avait d'abord essayé de ne donner à ces bandits que deux rouleaux de livres sterling qu'il portait à même sa poche. Mais à un mot de Salar le chef secoua la tête, et dit à Yambo :

—Ce n'est pas seulement les roupies des Frankis qu'il nous faut, ils ont aussi du papier qui vaut de l'argent.

C'était bien la preuve que M. de Blignac et Henri d'Alreimpe avaient été trahis ; on savait qu'ils possédaient des traites pour une valeur considérable.

Raoul et son ami durent donc se résoudre à tendre leurs portefeuilles au chef des brigands. Celui-ci passa les chèques à Salar qui les regarda minutieusement et, par une inclinaison de tête, se déclara satisfait.

Une fois maîtres des revolvers, de l'or et des traites, les Bilhs décampèrent sans ajouter un mot.

Leur tâche était réellement terminée. A leurs prisonniers ils laissaient la vie sauve et rendaient la liberté.

Quelques instants] encore, et les quatre amis se trouvaient seuls, complètement abandonnés dans cette gorge déserte et sauvage.

Qu'allaient-ils devenir ?

Dans son fulgurant éclat, le soleil montait à l'horizon. Une chaleur torride, accablante, se concentrait dans le fond du défilé.

Ils se regardaient sans mot dire, en face de cette situation désespérée.

—Ce n'est pas tout ça, fit Brien, mais nous n'avons pas diné hier, et je me demande où nous déjeunerons ce matin. Ça manque absolument de cantine dans ce joli passage. Bah ! je suis bête. Voilà de la viande de boucherie en veux-tu en voilà. Il ne s'agit que de tailler et de couper. Bonheur que ces saligots-là m'ont laissé mon couteau. Et quand on a été matelot de première classe, on est tant soit peu boucher.

Incontinent il enlevait le cuir de l'un des bufflones et taillait à même d'énormes filets.

—Au moins, comme cela, dit-il avec une grimace, nous ne crèverons pas de faim aujourd'hui. Dame, faudra pas revenir en chercher ce soir. D'abord, ça sera un brin faisandé, et ensuite il pourrait y avoir des paroissiens à quatre pattes qui ne voudraient par partager avec nous.

Certes, ce n'est pas une nourriture succulente que cette carne dure et sèche du bufflone. Mais on n'y regardait point, de si près, et avec cela, ainsi que l'avait dit Brien, on ne mourrait pas de faim.

—Maintenant que nous avons des provisions pour deux jours, fit M. de Bignac, car cette viande une fois cuite se conservera au moins jusqu'à demain soir, il faut sortir d'ici au plus vite.

—C'est bien mon avis, répliqua Henri d'Alreimpe ; inutile de faire de vieux os ici, si nous ne voulons pas y laisser les nôtres. Nous abandonnons la charrette, n'est-ce pas ? Nous n'avons pas l'intention de la traîner à bras.

—La carriole, oui, opina Brien, mais pas la bâche. J'emporte la toile. D'abord elle nous servira de tente. Et nous envelopperons nos provisions dans ce joli mouchoir. Dame, par le temps qui court, nous n'avons pas le droit d'être difficiles.

Tout ce que proposait Brien était essentiellement pratique.

Tandis qu'il terminait ces préparatifs, Raoul se tournait du côté de Yambo.

—Et maintenant, Yambo, qu'allons-nous faire ?

—Je vais vous le dire, mon maître, si toutefois vous voulez écouter mon conseil...

Les Bilhs s'étaient retirés, emportant leur lutin.

Une grande explication avait lieu entre le chef et le fakir, que Yambo avait reconnu conduisant l'attaque.

Yambo ne s'était point trompé, c'était bien Salar, l'une des âmes damnées d'Haïm-Dorani, qui commandait et dirigeait la bande des pillards.

A la sortie du défilé donnant du côté de Béhar, on retrouva les chevaux attachés au piquet et le fakir, abandonnant le butin aux mains des voleurs, piqua des deux dans la direction de la ville.

Il y arrivait deux heures plus tard et se rendait auprès du gourou. Celui-ci, qui était en conférence avec son ami Egerton, exprima toute sa satisfaction au fakir pour le résultat de son expédition.

—Encore un peu, lui-dit-il, et nous te rendrons Yambo.

Salar était en proie à une idée fixe. Il voulait reprendre Yambo et le rôti. Yambo s'était moqué de lui, Yambo l'avait joué sous jambes. De plus, Yambo était un renégat qui avait trahi sa foi et ses dieux, c'était donc la meilleure des œuvres pies que de griller Yambo.

—Mais, répondit-il timidement au gourou, Bahour-Sing a fait grâce à Yambo.

C'est possible, fit Haïm avec un hochement de tête, mais je ne lui ai point pardonné, moi !

Cependant, sir Joë réclamait des détails. La haine invétérée qu'il portait à M. de Blignac ne faisait que s'accroître de jour en jour.

Bien qu'elle cachât son secret au fond de son cœur, il devinait bien que Grâce aimait ce Raoul, ce héros de roman, si fidèle, si noble, si brave... et si beau. Et lui, la laideur en personne, laideur morale et laideur physique, comme un tigre qui lèche son sang, il se complaisait à entendre décrire les tortures qu'allait endurer son ennemi.

Salar remettait en même temps au gourou le portefeuille de Raoul. Il avait laissé aux Bilhs l'or monnayé et les armes. Mais sur l'ordre du maître, il avait pris les traites. Elles s'élevaient au chiffre de vingt mille francs, et étaient émises par la maison d'Al-reimpe, Haïm-Dorani les serra précieusement ; il se chargeait de les faire toucher chez les banquiers de Calcutta, ou de Lahore, ou de Bénarès, car il y a maintenant des banquiers anglais dans toutes les grandes villes de l'Inde ; ces vingt mille francs iraient enrichir le trésor de quelque pagode.

—Alors, s'écria sir Joe en claquant des mains, il ne lui reste plus un maravedis !... Il doit faire une de ces têtes. Nous avons réellement de la chance. Le diable est positivement pour nous. Vous, mon révérend, je vous dois des compliments de toutes les sortes. C'est réellement joué de main de maître. Il a été assez masqué, ce cher cousin, lorsque sa petite Perle l'a envoyé à l'ours. Vrai ! il ne s'attendait pas à celle-là. Comment diable avez-vous pu faire ?

Il est inutile de dire que le moyen employé par Haïm avait été concerté entre celui-ci et lady Richemond, à l'exclusion de sir Joë.

Sir Joë, dont on connaît la passion bestiale pour Grâce, n'aurait jamais consenti à cette comédie.

Grâce en tête-à-tête avec Raoul, il en eût étranglé de fureur.

—Pouvez-vous me donner un homme sûr, demanda-t-il à Haïm, un guide qui connaisse le pays et sur que je puis absolument compter ?

—Prenez Salar. Il ne vous trahira ni pour or ni pour argent.

—Mais il vient de fournir une longue traite.

—Salar ignore la fatigue. Il sera prêt quand vous voudrez.

—Eh ! bien, je partirai à cheval sitôt la chaleur passée. Vous aurez

bien quelques petits monastères qui nous donneront asile sur notre route pendant la nuit. Je tiens à relever par moi-même les traces de ce cher Blignac. Je m'intéresse trop au sort de ce cher garçon pour ne point suivre pas à pas les péripéties de ce drame. Ce sera, j'en suis convaincu, excessivement réjouissant.

— Vous ferez tout ce que vous voudrez, sir Joë, répliqua Haïm, mais il est inutile d'attenter à la vie de l'un de ces hommes. Seuls, sans armes dans la jungle, ils sont condamnés. Laissons faire la destinée. C'est entendu, n'est-ce pas ? Si l'on avait la preuve d'une mort violente, les autorités anglaise seraient obligées de nous causer mille ennuis.

— C'est entendu, fit le bossu, pas de fausses cartes. Mais je veux jusqu'à la fin me payer du plaisir.

En quittant Haïm après avoir décidé que Salar se tiendrait prêt à monter à cheval au premier déclin du soleil, il se dirigea vers la partie du *Palais des Roses* où se trouvaient les appartements de lady Richmond.

Grâce faisait ses préparatifs de départ. Ses femmes entassaient les robes et les toilettes dans des cartons et dans des malles.

Les fêtes n'étaient point cependant terminées, mais ces réjouissances l'obsédaient maintenant.

Pourquoi ? Tout lui avait réussi.

Dans les cryptes de la pagode, sa rivale qui avait volontairement renoncé à sa liberté attendait son transfert dans un pays inconnu et sauvage.

A jamais Maya-Niama et Raoul étaient séparés, perdus l'un pour l'autre.

Que lui fallait-il de plus ?

N'était-elle pas parvenue à l'accomplissement de ses désirs ?

Non ? Sa vengeance, une fois encore, tournait contre elle.

Elle avait tenu Raoul en sa possession. Elle lui avait prodigué ses serments d'amour.

Il les lui avait rendus...

Mais ces preuves de l'amour le plus passionné étaient adressées à une autre, et tandis que, dans son enivrement, dans sa folie aveugle, il lui murmurait à l'oreille des serments d'amour, c'était l'image de Niama dont il avait le cœur plein, c'était le nom de Niama qu'il avait sur les lèvres et qu'il prononçait tout haut.

Et de cette scène, de cette comédie de l'amour, elle avait rapporté une affreuse déchirure au cœur. Raoul ! avoir Raoul à elle, rien qu'à elle ! Cette pensée devenait une torturante obsession. Une pensée fixe, et d'autant irritante, d'autant décevante que la réalisation s'éloignait d'elle de plus en plus.

Sir Joë devait donc la trouver mauvaise, fantastique ainsi qu'elle se montrait à lui dans ses plus mauvais jours.

Le malin bossu s'aperçut dès la première parole de l'état nerveux dans lequel se débattait la terrible créature et il se promit aussitôt de l'exaspérer davantage encore, pour obtenir d'elle l'aveu de ce secret qu'elle cachait si bien au fond de son âme.

Il était certain de l'amour de Grâce pour Raoul. Il eût été au

désespoir d'entendre cet aveu s'échapper de ses lèvres. Et il allait tout faire pour en arriver à l'obtenir. Contradiction étrange ! Mais l'homme est ainsi fait. Quelque détestable qu'elle puisse être, il veut toujours connaître sa destinée.

—Eh ! bien, ma chère Grâce, fit le bossu en entrant, nous entassons victoire sur conquêtes, comme Fernand Cortez, ou, si vous aimez mieux, comme Pélion sur Ossa. Décidément le sort est pour nous, et pour peu que cela continue, nous serons fatigués de cueillir des lauriers.

—Quittez ce langage fleuri, dit-elle, je ne vous comprends pas, et je vous prie de vous exprimer avec franchise, si toutefois cela vous est possible, ce dont je doute.

—Bon ! répliqua-t-il, nous ne sommes pas de souriante humeur, aujourd'hui !... Nous avons, paraît-il, le succès aigre ! Bah ! lorsque vous saurez ce que j'ai à vous apprendre, je vous parie qu'un rayon de soleil apparaîtra de nouveau dans vos beaux yeux.

Elle frémit sans le vouloir.

Une bonne nouvelle de Joë Egerton ne pouvait être qu'une infamie à ajouter à tant d'autres.

—Vous avez quelque chose à m'annoncer ? dit elle en feignant l'étonnement.

—Très amusant et très drôle. Figurez-vous qu'après le coup parfait de ce gueux d'Haim, que je ne m'explique pas encore, car je ne puis comprendre le revirement si promptement obtenu de cette petite femme, je ne suis pas demeuré inactif. Ils sont allés, Raoul et M. d'Alreimpe, suivis de leurs inséparables acolytes, se réfugier dans un énorme caravansérail. De là, ils sont partis la nuit même pour Patna.

—Eh ! bien, dit-elle, en jouant l'indifférence, car le petit monstre, à travers ses paupières, dardait sur elle un regard luisant.

—Eh ! bien, dans les gorges, ils ont rencontré une bande de pillards qui leur ont tué l'attelage de bufflons qui les transportait, leur ont pris leurs armes, leur argent, si bien que ces guerroyants troubadours n'ont plus à l'heure qu'il est que les vêtements qu'ils ont sur le corps.

C'est tout ce qu'il y a de plus réjouissant. S'ils se retirent de là, moi qui suis un simple parpaillot, je veux aller le dire à Rome, aux pieds du Pape !... Inutile de vous affirmer que c'est Salar, un fakir à mes ordres, qui avait averti les voleurs.

Elle le regarda longuement.

—Vous avez fait cela ? dit-elle...

Tout d'abord, sans répondre il la regarda quelque temps en dessous. Elle se découvrait, et il visait la place où il allait lui porter un coup décisif.

—Oui, répliqua-t-il, j'ai fait cela. Et si lui, son ami et leurs suivants n'ont pas été écharpés dans la cour du caravansérail, ce n'est pas ma faute, ni celle de Salar, nous avons préparé tout ce qu'il fallait pour cela. Mais qu'avez-vous, ma chère cousine ? continuait-il feignant l'étonnement ; vous voici blême, verte, vos lèvres pâlissent, vous tremblez ! On dirait même que vous êtes en proie à une vio-

lente
n'appa
crois
d'arge

Ain
que le

Elle
Il j
décou

—N

chons
de fai

proie
brave

pour v
ici pré

garçon
que ce

Elle

—M
les gr

monst
voyez

—Ba
soit m

les pau
yeux.

Et d
femme

Lady

Se re

fais ho

Il éc

—Je

faire a

je vous

ridicul

jamais

signé d

manqu

Dès

qu'un

change

sauver

Raoul

vous

ma par

vie, gr

dispara

lente colère. Est-ce parce que je n'ai point tout à fait réussi, que je n'apporte pas à vos pieds la tête du beau Raoul ? Par Dieu ! je crois qu'avant longtemps, nous pourrons vous l'offrir sur un plat d'argent ! Un peu de patience, que diable !

Ainsi que l'on dit en France, nous ne pouvons pas aller plus vite que les violons.

Elle se contenait encore, mais ses efforts étaient visibles.

Il jugea qu'il fallait redoubler d'insistance pour l'obliger à se découvrir.

—Non, reprit-il, ne soyez pas si pressée. Je vous dis que nous touchons au dénouement. Encore quelques heures et, mourant de soif, de faim, perdu au milieu de la jungle, il deviendra fatalement la proie des bêtes féroces. Ce cher Blignac servant de déjeuner à un brave tigre, je pense que ce serait un spectacle des plus réjouissants pour vous et pour moi ! et quand je pense que c'est sir Joë Egerton, ici présent, Joë Egerton, le bossu, le gnôme, qui aura abattu ce joli garçon et en aura fait la pâture des fauves, j'en suis fier et je trouve que ce n'est pas mal du tout travaillé.

Elle éclata.

—Misérable ! cria-t-elle, oubliant toute mesure et fondant sur lui les griffes hautes, comme pour l'étrangler !... misérable lâche ! monstre !... sauvage ! l'objet d'abjection et de dégoût. Mais vous ne voyez donc pas que vous me faites horreur !...

—Bas les mains, aimable Grâce. Si dépourvu d'agréments que soit mon physique, j'ai le malheur d'y tenir énormément. Donc, bas les pattes, vous dis-je. Je n'entends pas que vous m'arrachiez les yeux.

Et de ses longs doigts osseux il entourait les poignets de la jeune femme. Elle se débattit et s'arracha à l'enlacement.

Lady Richemond, nous le savons, n'était point une frêle créature. Se reculant, droite, l'écrasant de toute sa hauteur :

—Oui, dit-elle, misérable, vous me faites horreur, comme je me fais horreur à moi-même !

Il éclata d'un rire diabolique.

—Je le savais, dit-il, je m'en doutais bien, mais je voulais vous le faire avouer, et ça n'a pas été très difficile. Tenez ! voulez-vous que je vous dise ! vous l'aimez, cet odieux Raoul, ce chevalier errant, ce ridicule don Quichotte à la recherche de sa Dulcinée ! Vous n'avez jamais cessé de l'aimer. Le pacte que vous m'avez offert, que j'ai signé de mon sang, que loyalement j'ai tenu, toujours vous y avez manqué.

Dès le premier jour vous m'avez trahi. Dans vos mains, je n'étais qu'un instrument. Aujourd'hui, pareille à toutes les femmes, vous changez d'idée, après avoir voulu perdre Blignac, vous voulez le sauver. Il est trop tard, belle cousine. Que vous le veuillez ou non, Raoul est condamné à la plus horrible des morts. Et si ce trépas vous pèse sur la conscience, si vous avez des remords, chose pour ma part que j'ignore absolument, je n'en suis pas fâché. Toute ma vie, grâce à vous, Blignac aura été ma bête noire. Il est juste qu'il disparaisse. J'ai trop souffert, je souffre trop dans la vie, étant un

objet d'horreur, pour que je ne me venge pas sur lui qui est si beau, bien fait, loyal et brave, et pour que je ne tienne pas à ma vengeance. Vous voudriez le sauver maintenant, vous ne le pourriez pas. Une chose m'intrigue, c'est ce qui a produit en vous cette métamorphose.

Un éclair brilla dans les yeux de Grâce.

Elle venait de trouver le moyen d'infliger une torture à Joë Egerton.

—Le motif de ce brusque changement, dit-elle avec lenteur, en comptant, en soupesant ses paroles, je vais vous le dire. Par une ruse infernale, dont vous ne connaissez qu'une partie, j'ai pu tenir Raoul sur mon cœur. Il était ivre de haschisch, c'est vrai ! Les serments qu'il m'a prodigués, il les adressait à une autre, c'est vrai ! Eh ! bien, tel quel, je donnerais ma vie pour éprouver une fois encore un aussi ineffable bonheur.

A son tour, la colère, la rage l'étrangla, son affreux teint jaune devint terreux, une écume frangea ses lèvres, et il s'élança sur lady Richmond le bras levé.

—Niais que j'étais, fit-il d'une voix rauque. Vous m'avez joué. J'aurais dû m'en douter ! Et Nîama vous a vue, et elle a cru à une trahison !... Et aujourd'hui vous voudriez revoir Raoul. Pour Joë Egerton le bossu, vous vous moquez de lui ! il ne vous inspire que dégoût et horreur. Et on le rejette, on le repousse, quand il pourrait demander le prix de tant de sang, de tant de peines !

—Arrière, Joë ! ordonna t-elle, arrière ! ou je vous étends mort à mes pieds !

A sa main brillait un petit poignard à lame droite, large.

Joë fut obligé de reculer.

—Bien, dit-il, nous reprendrons la conversation un autre jour, lorsque vous serez plus calme. Mais sachez bien, Grâce, que l'avenue que vous venez de faire, condamne plus que jamais Blignac à mort. Ou je laisserai ma vie dans la dernière partie qui se joue, ou j'aurai la sienne, et il n'aura jamais assez de sang dans les veines pour expier les témoignages d'amour que vous lui avez donnés...

Et il sortit du salon.

Lady Richmond tomba plutôt qu'elle ne s'assit sur une chaise.

—Que faire ? que faire ? répéta-t-elle vingt fois, pour le sauver, fût-ce au prix de mon honneur, de ma vie !... Dire que toutes les paroles que je lui ai adressées, tous les serments que je lui ai prodigués, toute cette comédie que j'ai jouée devant lui, hier encore, dire que tout est vrai aujourd'hui !... Et maintenant je suis tellement maudite, que je viendrais à lui en lui jurant que c'est pour le sauver, qu'il ne me croirait pas !... il m'exècre, il me méprise.

Il croit que je suis sa mortelle ennemie. Il en a le droit ; son malheur n'est pas mon œuvre !... Ah ! que devenir ? Et qui m'eût dit qu'un jour je donnerais jusqu'à la dernière goutte du sang de mes veines pour sauver Raoul et obtenir son pardon !... Impuisante ! moi !... Et ne suis-je pas l'esclave de ces deux monstres, d'Haim et de Joë ?...

Alors, vaincue par le douleur, domptée par le remords et la peine, elle tomba à genoux.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, suis-je changée !.. Voyez !.. je vous prie !..

Et alors, les mains jointes, avec une ferveur ardente et sincère, elle dit tout haut :

— Mon Dieu ! sauvez-le, sauvez celle qu'il aime, et infligez-moi les peines que vous voudrez, je les supporterai sans me plaindre !

En quittant lady Richemond, le premier soin de sir Joë fut d'aller rejoindre Haïm-Dorani. Il trouva le gourou dans une cour écartée, donnant des instructions minutieuses à Salar.

Le fakir sellait deux chevaux, un pour lui, un pour sir Joë, qu'il devait, on le sait, accompagner.

A l'aspect du petit bossu, le gourou se tut.

— Bon, se dit Joë, il se méfie de moi ; il a bien tort, car plus que jamais je suis dans son jeu. Je vais même lui en fournir la preuve.

Il lui fit signe qu'il avait un mot à lui dire en particulier.

Haïm quitta Salar et s'approcha de lui.

— Une grande nouvelle, lui dit-il tout bas. Lady Richemond est retournée de tout au tout. Elle voudrait sauver M. de Blignac, et elle pourrait bien utiliser la puissance et l'influence du gouverneur du Béhar pour arriver à ce résultat.

— Ce revirement devait se produire ainsi, répliqua le gourou avec un mystérieux sourire. Il faut la laisser agir à sa fantaisie, cela occupera ses forces. Vous, vous allez en éclaireur, vous nous rapporterez des nouvelles certaines. Mais une dernière fois je vous préviens, pas de violences, elles sont inutiles et dangereuses. Laissez venir les événements.

Quelques instants plus tard, sir Joë Egerton bien armé, accompagné de Salar, quittait Béhar et prenait la route de Patna.

Deux courtes carabines à répétition pendaient à l'arçon de la selle, le revolver obligé complétait l'armement.

Deux musettes bondées de provisions devaient permettre à sir Joë de bien vivre dans les pagodes qu'il rencontrerait sur sa route et où il recevrait l'hospitalité.

Les chevaux choisis avec soin dans les écuries de Bahour-Sing, étaient deux de ces bêtes hors ligne que les Anglais ont obtenues dans les Indes, en croisant leurs pur sang avec des étalons turcomans ; des buveurs d'air qui pouvaient faire trente lieues d'une traite et recommencer sans broncher la journée suivante.

Avant la nuit, sir Joë et Salar, ayant poussé un peu leurs montures, arrivèrent rapidement jusqu'à l'entrée des gorges.

Là, Salar releva facilement les traces des fugitifs. Ils n'avaient pas pris la peine de les dissimuler.

La vue du bufflone découpé fit faire une grimace à sir Joë.

— Ah ! ah ! ricana-t-il, ils ne mourront toujours pas de faim aujourd'hui ni demain ; nos hommes ont pris leurs précautions.

A la sortie de la gorge, la piste se dirigeait vers l'est : elle s'enfonçait dans l'intérieur des terres.

Il était évident que M. de Blignac et ses compagnons ne se dirigeaient point pour l'instant du côté de Patna.

Sir Joë, homme pratique, s'était muni d'une petite carte anglaise du pays.

—Qu'est ce que cela ? demanda-t-il à son guide en lui indiquant au loin une grande éclaircie, taillée comme à coups de hache dans les bois

—Ce sont les étangs sacrés du Beïram, répondit Salar en secouant la tête.

Et il ajouta avec une secrète terreur :

—Personne n'a le droit d'aller de ce côté. Tenez, mon maître, vous voyez bien ce pagotin que l'on aperçoit à l'entrée de ce bois de multipliants, c'est le petit tope de Melhir. Là, si vous le voulez bien, nous passerons la nuit, et nous recevrons bon accueil. Mais les brahmes de ce petit couvent vous diront, comme moi, que l'on ne peut aller plus loin, et qu'il ne faut pas se rendre au temple abandonné ni aux étangs du Beïram ; ce serait vouloir courir au-devant de la mort.

—Mais pourquoi cela ? demanda sir Joë.

Le fakir reentra la tête dans les épaules, baissa les yeux en répondant :

—Je ne sais pas.

—Quelle brute, grogna sir Joë ; et c'est cela que ce vieux gredin d'Haim-Dorani appelle un guide éclairé et sûr !...

Le soir venait. Il fallait se préoccuper d'un gîte pour la nuit. Nul autre dans les environs ne pouvait se rencontrer que le tope de Melhir.

Sir Joë mit son cheval au tort, non sans avoir fait une brisée à l'endroit même où il cessait de relever la trace de M. de Blignac et celle de ses compagnons. Il avait l'intention de venir, ce que l'on est convenu d'appeler en termes de chasse, frapper à la brisée, dès le lendemain matin, pour continuer sa chasse à l'homme.

Pour arriver à l'entrée du petit temple, il fallait passer à travers des sentiers tracés et entretenus avec soin, une plaine semée de cambrouses et de cactus.

Le soleil allait disparaître à l'horizon, déjà il ne projetait plus sur la terre qu'une teinte rosée et bleuâtre.

A tout instant, la monture de sir Joë renâclait et faisait un terrible bond de côté, flairant ou devinant à courte distance la présence d'un fauve.

Et le cruel bossu se disait avec une jouissance infernale que tandis qu'il serait bien à l'abri dans le coquet petit temple dont il n'était plus qu'à une courte distance, ce cher Blignac, ainsi qu'il appelait Raoul, passerait une nuit pénible, peut être la dernière, sans abri, sans armes, livré à la merci des terribles hôtes de la jungle.

A l'entrée du temple, tout au bout d'une jolie avenue de palmiers sous un portique indépendant, se trouvait un gong énorme. Salar le fit sonner d'un coup violent et le gong lança dans les airs une détonation éclatante.

La porte de bronze du pagotin s'ouvrit aussitôt et un brahme, par l'entre-baillement, laissa passer une tête étonnée. Il ne s'attendait pas évidemment à recevoir des visiteurs à pareille heure.

Salar prononça quelques mots, montra une feuille de bétel, écornée d'une façon mystérieuse par Haïm-Dorani lui-même, et la porte de bronze s'ouvrit à leurs battants.

Quelques moines accouraient à leur tour et faisaient grand accueil aux arrivants.

Des serviteurs se chargeaient des chevaux, tandis que sir Joë et son guide étaient reçus dans l'intérieur du temple.

Et immédiatement bon souper, bon gîte, fut offert au petit bossu. Le chef de la communauté, vieux brahme ventru en pansu, ne manqua point à la tradition. Après le souper, tandis que les esclaves servaient le café et présentaient le houcka parfumé, une bande de bayadères exécuta un ballet indou et une saynette. Et sir Joë, grand amateur de ces sortes de divertissements, passa la plus agréable des soirées avant d'aller se livrer au repos.

Il fit des songes dorés, il rêva qu'il avait devant lui, ce cher Blignac étouffant dans les replis d'un énorme serpent, que Blignac l'appelait au secours, et que lui, Joë, pour mettre fin à sa terrible agonie, finissait par lui casser la tête d'un coup de pistolet.

À l'aurore, il était sur pied, frais et dispos.

Se servant de Salar comme d'interprète, il demanda aux bonzes si l'on pouvait se rendre au temple et aux étangs sacrés de Beïram.

Tous secouèrent la tête et donnèrent des marques non équivoques de mystérieuse terreur.

— Du reste, termina Salar en traduisant mot pour mot la phrase du vieux brahme, à plus de cinq lieues à la ronde vous ne rencontreriez pas un être humain. Il est interdit de dépasser le territoire de Melhir, qui ne s'étend pas, de ce côté, à plus de mille mètres.

Sir Joë prit congé des bonzes en les remerciant. Un secret instinct lui disait cependant que c'était à Beïram que Raoul devait se rendre, que c'était là qu'il le joindrait, si non pour lâchement l'assassiner, car, par instants, il caressait ce secret désir, du moins pour le voir tomber ce qu'Haïm appelait victime des événements, et pouvoir assister à son agonie.

Chez certains êtres mal faits dont la laideur morale égale la hideur physique, la haine froide, calculée, implacable, devient une passion encore plus vivante et plus aigüe que l'amour.

Savoir que les lèvres de Raoul avaient touché celles de Grâce, avait porté cette haine à son comble. Désormais, sir Joë ne désirait plus qu'une chose, la mort de son cher Blignac. Et il eût été au bout du monde en compagnie de Salar, pour relever l'extract mortuaire de son ennemi.

Aux premiers rayons du soleil, sir Joë se mettait donc en selle. Les chevaux, reposés, largement repus, ne demandaient qu'à dévorer l'espace. Après avoir pris congé des excellents bonzes qui l'avaient si bien accueilli, renonçant à obtenir une explication quelconque touchant l'interdit dont étaient frappés le temple abandonné et les étangs sacrés de Beïram, il parcourut en sens inverse la route qu'il avait franchie la veille au soir et revint frapper à la brisée.

Les traces se voyaient encore fraîches. Quatre homme traçant un sillon dans ces herbes sèches, rôties par le soleil, devaient laisser

longtemps après eux une large piste, la pluie ne tombant ni le jour ni la nuit pour l'effacer.

Il ne s'était point trompé, la trace des fugitifs piquait en droite ligne sur les étangs de Beïram.

Alors, sans s'occuper des dénégations et des remontrances de Salar, qui ne le suivait qu'à contre-cœur, sir Joë avança avec rapidité, suivant sans en dévier la piste qu'il continuait à relever pas à pas.

Bientôt il arriva à l'échancrure qui de loin s'apercevait à l'horizon. C'était le bord des étangs sacrés.

Des étangs, ou plutôt des lac dont on n'apercevait pas la fin, étaient encombrés de plantes vertes, de glaieuls immenses, de bambous, de roseaux gigantesques. Au milieu de toute cette forêt aquatique, des oies sauvages, des canards sacrés aux voyantes couleurs, des grues, des ibis, des nuées de sarcelles, des hérons pourprés et à aigrette prenaient leurs bruyants ébats. Une bande de flamands roses s'envola, poussa des cris de trompette, et tout un concert criard partit d'entre les roseaux, répondant en écho à leurs croassements d'effroi.

Sans mettre pied à terre, le bossu examinait la position.

Sur la droite, à travers des massifs de boababs et de flamboyants, au milieu desquels un aréquier piquait de temps à autre ses feuilles pointues, il apercevait une énorme masse grise couverte de lianes, de ronces et de pariétaires gigantesques.

C'était le temple, ou les temples abandonnés depuis des siècles, de Beïram.

La piste des fugitifs était bien venue jusqu'au bord de l'étang, puis elle obliquait, toujours sur la droite, dans la direction des temples.

Sir Joë mit son cheval en marche pour suivre cette direction, lorsque la bête fit un bond formidable qui eut certainement désarçonné un cavalier moins solide et moins exercé que le petit bossu.

Sortant de son lit de vase et de mousses vertes, un énorme caïman venait de s'élancer, faisant claquer ses formidables mâchoires, et tout autour de lui fauchant l'herbe de sa redoutable queue, il plongea dans les eaux de l'étang et disparut aux yeux de sir Joë épouvanté.

On s'en souvient, ces sauriens avaient le don d'inspirer une répulsion profonde au bossu.

— L'horrible bête, grogna-t-il en réprimant un frisson de terreur et en calmant à grand-peine son cheval, je n'en avais jamais vu d'aussi monstrueux ! Celui-là, j'en suis certain, couperait un homme en deux coups de mâchoires.

Il jeta un regard craintif autour de lui.

— Eh ! mais ! s'écria-t-il affolé, il y en a des centaines.

Du lac bleu, à une certaine distance, des têtes de sauriens émergeaient. Elles regardaient curieusement, avidement le petit bossu et sa monture, faisant cette réflexion que ce serait là une superbe proie, fournissant franche lippée.

— Brrou ! fit sir Joë, c'est à vous en donner la petite mort !... Si je retournais ?...

Mais cette fois encore la haine fut plus forte que la peur.

Il continua sa route.

Mais Salar, cette fois, refusa d'avancer. Il préférait la société des caïmans à celle des génies malfaisants qui devaient habiter les temples déserts.

— Et reste là, s'écria sir Joë, attache ton cheval à une certaine distance de l'étang pour qu'il ne soit point enlevé par ces horribles bêtes, et attends. Moi, je vais à la découverte. Je veux savoir ce que sont devenus ces chers amis.

Et, suivant le sentier qui s'ouvrait devant lui, il continua à suivre la trace.

— Je ne cours pas grand risque, se disait-il à mi-voix. Ils n'ont même plus un revolver. S'il prenait fantaisie à l'un d'eux de s'élançer de derrière un arbre et de saisir la bride de mon cheval, je lui casserais la tête.

XII

Néanmoins il avançait avec précaution.

Il voulait ne pas être vu, il voulait surprendre ceux dont il épiait les pas et les démarches.

Bientôt il arriva à une sorte de rond-point auquel aboutissaient plusieurs allées.

Là les fugitifs avaient passé la nuit.

Les restes d'un foyer témoignaient de leur campement et de leur halte.

A certaines lianes coupées qui jonchaient le sol, Joë Egerton conclut qu'ils avaient grimpé sur un arbre et avaient dormi à l'abri des fauves, dans la fourche de ses branches.

— Que sont-ils venus faire ici ? se demandait le bossu, ce n'est pas la route de Patna. Que vont-ils chercher dans ces ruines ?

Il mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, et, sur la pointe du pied, il continua à avancer.

Il parvint ainsi aux temples abandonnés.

C'étaient des constructions immenses, dont une partie tombait en ruines. Des tours colossales surchargées de sculptures et d'arabesques, se dressaient encore intactes et défiant les attaques du temps. Des ronces et des lianes obstruaient l'orifice des caves souterraines ; car, pareils à toutes les constructions sacrées de l'Inde, les temples abandonnés étaient doubles et possédaient des galeries, des salles et tous autres édifices cachés dans les entrailles de la terre.

Sir Joë continuait ses investigations devant le plus important des temples ; en regard de sa façade se trouvait une vaste piscine, une sorte d'étang canalisé et dallé en marbre, qui surplombait les lacs, ceux-ci s'étendant à perte de vue. Cette piscine était alimentée par un cours d'eau qui serpentait à travers les bois de la jungle. Une petite écluse permettait de remplir la piscine en peu de temps, une fois cette écluse levée.

Le vaste réservoir se vidait, par contre au moyen d'une autre

écluse communiquant avec les lacs, placés, ainsi que plus haut il a été dit, en contre-bas de la piscine.

Sir Joë remarqua que si les temples étaient déserts, si les étangs étaient abandonnés à une végétation envahissante et sauvage, par contre le mécanisme, les bois, tout le matériel hydraulique de la piscine était en parfait état et entretenu avec le plus grand soin.

Le bossu s'avança jusqu'à la margelle de marbre, poussa un cri de surprise. Le réservoir était complètement à sec.

La vanne qui le mettait en communication avec les étangs était encore levée.

Sir Joë s'aperçut alors que ce réservoir très vaste était en même temps très profond : les parois, à pic, mesuraient bien quatre à cinq mètres.

Dans le fond, que l'on voyait maintenant à nu, se trouvait une vase verte et noirâtre encombrée de troncs d'arbres coupés régulièrement à la même longueur.

Tout cette mise en scène, cette constatation de l'œuvre de la main de l'homme opérant d'une façon constante au milieu de cette solitude et de cet abandon, intriguait considérablement sir Joë. Ces troncs d'arbres, ou mieux ces longues et grosses billes de bois rondes de sept ou huit pieds, attiraient surtout ses regards. Parées et rabotées avec soin, elles semblaient porter toute une marque distinctive, un numéro d'ordre.

Il s'était mis à faire le tour du réservoir, lorsque un objet frappa ses yeux.

C'était une échelle, une longue échelle qui, appuyée contre la vanne, descendait dans le fond boueux du réservoir.

Evidemment elle avait servi aux fugitifs pour atteindre le fond de la piscine.

Où, mais quel intérêt avaient-ils à venir patauger dans cette vase ?

Voilà ce que se demandait sir Joë.

Il jugea que le mieux était d'y aller voir, et s'assurant que l'échelle était bien assujettie et solidement calée, il enjamba le premier échelon et commença à descendre.

Sans encombre, il parvint au fond du bassin.

Là, la boue était épaisse, glissante, vingt fois il faillit tomber avant d'arriver à la première des billes de bois.

Il se baissa pour regarder et ne put retenir un cri d'étonnement. elle était creuse.

Le tampon goudronné qui la bouchait était encore à côté d'elle.

Le bossu poussa plus loin ses recherches.

Plusieurs billes de bois étaient dans le même état, creuses et vides.

Mais que pouvaient-elles renfermer ?

Il se posait cette interrogation, lorsque en se baissant il releva vivement un objet rond et jaune qui étincelait dans la vase. C'était une bonne et belle pièce d'or, aux armes et à l'effigie de la reine d'Angleterre.

Le réservoir renfermait un trésor. Tous ces troncs d'arbres creusés contenaient des pièces d'or.

Et M. de Blignac et ses amis, à bout de ressources, en avaient appris l'existence et étaient venus y remplir leurs poches pour courir à de nouveaux exploits.

Mais il nous faut abandonner pour un instant sir Joë Egerton, et revenir à Yambo, au moment où ce dernier répondait :

— Ce que nous allons faire, mon maître, je vais vous le dire, si vous voulez suivre mon conseil.

Et Yambo raconta à M. de Blignac une étrange et fantastique histoire.

Sa conduite en France, sa participation aux événements des bois de Louveciennes et de la *Villa des Charmes*, événements que connaît déjà le lecteur, lui avait valu la confiance pleine et entière d'Haim-Dorani.

Et il avait été à même de connaître un terrible secret.

Dans nombre de royaumes du nord de l'Inde, de l'Indo-Chine, de Siam, c'est-à-dire dans tout l'extrême Orient qui comporte des royaumes et des empires indépendants dont nous ne connaissons le nom que vaguement en Europe, car nous avons l'incontestable tort de nous trouver si bien chez nous, que nous ne nous intéressons point de ce qui se passe à l'étranger, les révolutions de palais sont fréquentes. Elles ont rendu les princes terriblement prudents et ils ont pris l'habitude, depuis bien des années, bien des siècles peut-être, d'amasser et de cacher des trésors pour les jours de l'adversité.

Les uns les ont enfouis dans les entrailles de la terre, sous des dalles de temples abandonnés et déserts. Les autres ont détourné le cours de ruisseaux, de rivières, pour ensabler dans leur lit des richesses ignorées de tous.

D'autres enfin, suivant le conseil de certains bouzes, ont utilisé la terreur superstitieuse, jointe à la crainte qu'inspirent les animaux féroces. Haim-Dorani devait perfectionner cette idée. Il avait mis à profit les temples abandonnés de Beïram pour écarter et maintenir à grande distance les curieux qui eussent été tentés de visiter ces parages. Et, pour dissimuler des sommes considérables en or monnayé, pour les soustraire à la rapacité anglaise, il avait inventé autre chose.

Pour lui, il voulait avoir sous la main un trésor toujours disponible. Qui sait les surprises que l'avenir réserve à celui qui est toujours prêt à chasser l'usurpateur ? Il doit sans cesse avoir à portée de sa main le grand nerf de la guerre, c'est-à-dire l'argent.

Et voici ce qu'il avait imaginé ; et on verra, par les détails qui suivent, que le gourou ne manquait pas d'imagination.

De cette imagination l'on fera peut-être honneur au romancier en criant à l'invraisemblance ; nous ne saurions trop insister pour affirmer que tous les détails que nous reproduisons ici sont rigoureusement historiques et de la plus exacte vérité.

Haim, en visitant les ruines des temples de Beïram, avait été frappé par la position de l'immense réservoir en marbre, surplombant les étang sacrés et pouvant se déverser ou être rempli au fur et à mesure par le ruisseau qui l'alimentait en amont. Un système

de vannes bien entretenu représente ait une somme minime de travaux et d'efforts.

Et aussitôt, d'une autre province de l'Inde, du Népal, il avait fait venir une certaine quantité d'ouvriers qui étaient arrivés de nuit, avaient travaillé sur place, n'étant dérangés par personne, puisque pas un être humain ne pénétrait dans le périmètre sacré, et étaient repartis de nuit également sans communiquer avec les Hindous du Béhar, de Béhar même ou de Patna. Les vannes une fois placées, Haïm avait fait prendre cinquante ou soixante caïmans énormes, les uns pêchés au harpon, les autres capturés dans des fosses. Ces monstres féroces avaient été transportés dans la citerne, et ils vivaient là, jamais expression ne fut plus juste, comme le poisson dans l'eau. Deux fois par semaines un fakir se rendait aux temples de Beïram, et leur jetait deux douzaines de moutons qui immédiatement étaient mis en pièces.

Ces caïmans, toujours sur leur faim, et qui ne pouvaient grimper le long des parois polies de marbre blanc, c'étaient les gardiens du trésor.

Et le trésor c'étaient des billes de bois creuses qui renfermaient chacune 20.000 fr. d'or, et qui, bouchées avec soin, étaient jetées dans l'étang. Il y avait là les monnaies à toutes les effigies, sans compter les roupies frappées à l'empreinte et au sceau de Bahour-Sing ; le louis d'or y coudoyait la livre sterling, le florin allemand s'y trouvait aussi, et les grosses pièces c'était le doublon d'or américain, le gros doublon, qui vaut 86 fr. 40 ; point d'argent, de l'or, toujours de l'or.

Et Haïm, allant en cela au-devant des désirs de son prince, entassait ces monnaies cosmopolites avec amour, augmentait le trésor avec une continuité et une persistance que rien ne pouvait ralentir.

Des millions, des vingtaines, des centaines de millions étaient enfouis là, dans la vase verte qui recouvrait le fond de la citerne.

Il suffisait de trois heures pour la vider. Restaient les caïmans. Mais Haïm avait aussi en main le moyen d'endormir cette garde vigilante et de reprendre cet amas d'or à l'heure fixe où il pourrait en avoir besoin.

Yambo n'était pas parvenu tout d'un coup à avoir en possession cette suite de secrets, qui avaient déjà coûté la vie à nombre de malheureux dont le crime n'était point autre que d'en soupçonner en partie l'existence. Mais employé par Haïm, il avait vu et dirigé les travaux, il avait assisté à l'immersion des troncs d'arbre. Différentes fois il avait même nuitamment conduit les convois de ce trésor caché. Et un jour que la curiosité l'avait pris, il avait voulu savoir.

Un trou creusé dans l'un des troncs d'arbres l'avait fixé sur la nature du mystère qu'il recouvrait et cachait dans ses flancs.

Certes, si Haïm-Dorani avait pu supposer que le renégat, avec lequel il croyait jouer comme avec une souris, auquel, pour l'instant, il faisait grâce de l'existence, certain d'avoir sa vie et son cadavre à l'heure voulue, si Haïm-Dorani, disons-nous, avait pu supposer que Yambo connût le secret de Beïram, rien ne lui aurait coûté

pour
satisf
Yam
moye
Do
conse
Les
différ
temp
haut,
mais
était
taient
Yve
tait m
Yan
vanne
long d
La
convoi
Enc
que le
plir se
On
même
et lieu
village
à porté
—Et
mot, il
—Ma
très jo
mais n
Yam
Il av
voulan
—Je
inoffen
—Ce
pour té
Mais
Ce n
qu'il co
implac
—Je
tes pen
—Si
te fais
D'un
—Tu

pour lui fermer à jamais la bouche. Mais il ignorait la curiosité satisfaite du fakir défroqué, et il ne pouvait supposer que c'était Yambo qui allait remplir la bourse des fugitifs et lui donner le moyen de continuer leur voyage.

Donc, Yambo, en disant à M. de Blignac : Voulez-vous suivre mon conseil ? lui apportait tout simplement le salut.

Les quatre amis, car dans des circonstances aussi critiques les différences de races et de rang social n'existaient plus depuis longtemps, les quatre amis s'étaient réunis, ainsi qu'il a été dit plus haut, en une sorte de conseil de guerre. C'était Raoul qui présidait, mais c'était Yambo qui avait la parole, et l'histoire qu'il racontait était excessivement intéressante, car ses trois compagnons l'écoutaient bouche bée.

Yves-Marie Brien lui-même, si loquace d'ordinaire, ne se permettait même pas de hasarder une interruption.

Yambo livrait donc tout le secret de Beïran et la piscine, et les vannes, et la certitude que l'on avait de pouvoir travailler tout le long du jour sans être dérangé.

La nuit seulement on pouvait courir le risque de tomber sur un convoi de tronc d'arbres, sur une addition nouvelle au trésor.

Encore, à cet instant des fêtes, il y avait mille à parier contre un que le gourou n'empêcherait aucun de ses fidèles fakirs d'accomplir ses dévotions.

On pouvait donc prendre sa charge d'or chacun, en enfouir même une grande quantité que l'on reviendrait chercher en temps et lieu, acheter une carriole, des bufflones, des armes, au premier village venu, et continuer sa route. Des millions se trouvaient là, à portée.

— Enfin, dit Brien qui, jusqu'alors, n'avait pas hasardé un traitre mot, il n'y a qu'à se baisser pour en prendre.

— Mais, ajouta Henri d'Aleimpe avec un sourire sceptique, c'est très joli, les millions, les pièces d'or, toutes les richesses de la citerne, mais nous ne les tenons pas encore, et les caïmans...

Yambo releva la tête.

Il avait réservé pour la bonne bouche la clef du grand travail, voulant jouir de son succès plein et entier.

— Je sais comment venir à bout des caïmans, dit-il, et les rendre inoffensifs, même pour un enfant qui vient de naître.

— Ce n'est pas en leur jouant un air de flûte, toujours, comme pour tes anguille de haies.

Mais Brien se reprocha aussitôt son interruption.

Ce n'était pas au moment où Yambo essayait de les sauver tous, qu'il convenait de lui parler de sa vie passée, alors qu'il était le plus implacable de leurs ennemis.

— Je sais endormir les caïmans, répéta Yambo, et les rendre inertes pendant quatre ou cinq heures.

— Si tu fais ça, citron, répliqua Brien, en rentrant en France, je te fais porter pour la croix.

D'un geste, Henri imposa silence à l'insupportable bavard.

— Tu te charges d'endormir les caïmans ? dit-il. Est-ce avec le

rocou, ce que l'on appelle la coque du Levant, au moyen de laquelle les Indiens dépeuplent des étang et des rivières ?

—Oui, dit Yambo, c'est ça même. Seulement pour le caïman il faut se servir d'une espèce particulière qui est un poison très violent. Mais une fois sa torpeur passée, le caïman se réveille subitement et il devient farieux. C'est à cet instant seulement qu'il faut prendre garde.

Il n'y avait pas à hésiter. Il fallait au plus tôt mettre à exécution le projet de Yambo et se rendre maître d'une partie du trésor.

En définitive, cet or appartenait bien à M. de Blignac et à ses amis. Haïm ne venait-il pas de les dépouiller par l'entremise des Bilbs ?

Les furtifs partirent donc la nuit perchés sur un arbre.

Au petit jour, Yambo se mettait à l'œuvre. Arrivés à la citerne, la vanne était levée et l'eau commençait à couler, tandis que Yambo se servant du couteau de Brien, déterrât la précieuse racine. Bientôt il en eut une quantité suffisante.

Les trois amis, sur son ordre, la broyaient entre des pierres et la jetaient dans le réservoir. Elle y formait aussitôt par place une traînée laiteuse et trouble pareille à un flot d'absinthe, et les caïmans, qui avaient plongé à l'approche des étrangers, commençaient à apparaître à la surface, roulant sur eux-mêmes, ouvrant dans le vide leurs terribles mâchoires, et montrant leur ventre jaune, tandis qu'ils faisaient d'inutiles efforts pour reprendre leur équilibre en battant l'eau laiteuse de leurs pattes et de leurs queues.

Bientôt le réservoir fut complètement à sec. Il ne restait plus au fond qu'une boue verte, dans laquelle les sauriens s'enfonçaient, ne laissant plus apparaître que le bout de leurs museaux, ou se glissant entre les amas de pièces de bois remplies d'or.

Dissimulés sous des branchages, des bois morts et des lianes, Yambo avait trouvé une solide échelle, dont il connaissait l'existence et la cachette.

Il l'appliqua, aidé de Brien, contre la paroi du bassin de marbre, vide à cette heure. L'enfonça profondément dans la vase, et alors les quatre compagnons commencèrent un va-et-vient incessant.

Brien, armé de son solide couteau de gabier, avait fait sauter la fermeture de l'un des troncs d'arbres, et dans leurs poches bourrées, ils emportaient à chaque voyage une forte somme de pièces d'or.

Yves-Marie était enchanté, il trouvait cette exercice des plus intéressants.

Puis, comme il fut bientôt d'avis que la chose n'allait pas assez vite, il lui vint une idée lumineuse ; on sait que l'imagination ne manquait pas au vieux matelot ; il prit la toile de la bâcle, et l'attachant aux quatre bouts avec des lianes, et en fit un formidable sac qu'il remplit et le chargea sur ses épaules avec l'aide de Yambo.

—Comme ça, dit-il, avant longtemps nous aurons un joli tas.

Et se tournant vers Raoul :

—J'aurai-t-y le droit d'en prendre un peu pour moi, mon capitaine ? J'ai encore là bas, à Reconvrance, une vieille bonne femme de mère qui n'est pas tout de même bien riche ; on pourrait lui

faire
trait d
vieux
—D
tu vo
mère
que n
l'abri
il est
au des
—D
ce qu
mes p
Pas b
pas vo
là où v
à une c
chère c
En c
—Je
voulez
Yam
A l'e
compos
au gar
conserv
dalle.
C'est
vraque
Ensu
trésor
feuilles
Il y e
gue et c
A cor
Henr
cent mi
Peut-
Le pi
dans leu
prochai
et à rev
porter
Là, o
M. de
lérian T
tendu la
fussent
naient d
ment in

faire parvenir une cinquantaine de ces machines-là, ça lui permettrait d'étaler un peu de beurre sur son pain jusqu'à la fin de ses vieux jours.

— Prends, mon vieux, répliqua M. de Blignac, prend tout ce que tu voudras ; mais tu n'aura pas besoin de cet or, pas plus ta vieille mère que toi, si jamais nous revoyons la terre de France ; est-ce que mon premier soin ne sera pas de vous mettre tous les deux à l'abri du besoin, et encore ne ferai-je que faiblement mon devoir ! il est des dévouements que l'on ne saurait récompenser et qui sont au destous de tout salaire.

— Du dévouement ? fit Yves-Marie, qui ça, du dévouement ? Est-ce que à mon tour, je ne serai pas payé de mes peines, de toutes mes peines, si nous parvenons à délivrer la chère petite madame ? Pas besoin d'argent entre nous, voyez-vous, monsieur Raoul. Ne pas vous quitter, voilà tout. Car où irait le vieux Brien, si ce n'est là où vous êtes ? Il restera à vos côtés, et il apprendra la manœuvre à une couple de montards qui ressembleront à leur père et à leur chère créature de manan.

En clignant de l'œil, il ajouta :

— Je dis une couple, rapport à la discrétion ; ça sera plus, si vous voulez. Il n'y en aura jamais de trop.

Yambo organisa le service.

À l'entrée du temple principal, se trouvait un tout petit pagotin composé de deux tours, qui devait servir, évidemment de logement au gardien de la porte. L'une de ces tours était en parfait état de conservation, l'entrée en était seulement bouchée par une large dalle.

C'est là que, sur son avis, tout l'or fut déposé, en tas, à même, en vrac, comme le disait Brien.

Ensuite, pour plus de précautions et de sûreté, on recouvrit ce trésor partiel, distrait du trésor total, d'une couche de terre, de feuilles et de branches.

Il y en avait assez pour subvenir aux frais d'une expédition longue et coûteuse.

À combien évaluer ce tas d'or ? Ils n'auraient su le dire au juste.

Henri d'Alrei n'aurait pas cru qu'il contenait cent cinquante ou deux cent mille francs.

Peut-être plus, peut-être moins.

Le plan des quatre amis, nous l'avons dit, consistait à emporter dans leurs poches une petite quantité de cet or, à se rendre au plus prochain village, à acheter une charrette et des bufflons, des armes et à revenir chercher le reste du monceau, afin de le pouvoir transporter à Patna.

Là, on verrait.

M. de Blignac songeait à mettre dans son jeu le commandant Valérien Thurner, cet excellent gentilhomme qui, loyalement, lui avait tendu la main. Mais il fallait arriver à Patna, et jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de ce pays perdu et maudit, leurs existences ne tenaient qu'à un fil. Pour l'instant tout ce tas d'or lui était complètement inutile, et sans la précautions de Brien qui avait emporté de

la viande de bufflone, ils auraient pu tous les quatre mourir de faim devant cette fortune.

Brien apportait la dernière brassée de terre et terminait de masquer le monceau, lorsqu'en sortant de sa cachette, il releva le nez en l'air.

Yambo accourait en même temps.

—On vient, dit ce dernier, j'ai entendu marcher. Il faut prévenir M. Henri, qui se prépare à remonter l'échelle. Vite, moi j'avertis M. Raoul.

Les deux amis revinrent aussitôt rejoindre leurs serviteurs, et tous les quatre, se masquant derrière la dalle qui fermait l'entrée de la petite tour, attendirent anxieux.

Ni Brien ni Yambo ne s'était trompés.

Nous connaissons l'intrus arrivant ainsi sur la pointe du pied, c'était Joë Egerton.

Le bossu jetait des regards méfiants de tous les côtés. Il s'avancait qu'avec une précaution extrême.

Ne sachant point observé, sa physionomie si laide d'ordinaire prenait une expression hideuse, tant elle respirait la haine, la méchanceté noire et la perfidie. Ses narines se dilataient, on eût dit qu'il se préparait à respirer le sang de l'être qu'il exérait le plus au monde, et qui cependant ne lui avait jamais rien fait.

—Le gredin, murmura Brien ! Est-il assez laid ! C'est ça qui ferait bien dans un cerisier, chez nous, pour effaroucher les bêtes.

Henri donna une forte bourade dans les côtés de l'incorrigible bavard, mais cette correction ne put parvenir à le faire taire ; car il reprit aussitôt, en s'adressant à M. de Blignac :

—Tenez, mon capitaine, voulez-vous me permettre, je vais lui tomber dessus. Il sera si surpris de me voir qu'il me tirera et me manquera, pour le sûr. Je l'étranglerai en un tour de main et je vous l'apporte.

—Tais-toi, fit Raoul à l'oreille du vieux matelot, le moindre bruit peut nous trahir et Joë à l'oreille fine. Il ne te manquerait pas, il tire à merveille. Laissons le agir et voyons ce qu'il cherche.

Nous, parbleu ! gronda Yves-Marie, très mécontent de ne pas voir son projet adopté par son capitaine, rien que nous, et s'il trouve l'empreinte de nos pas, s'il découvre notre cachette, comme sans aucun doute il n'est pas venu seul, qu'il doit avoir avec lui des gardes du corps, ils nous pinceront dans notre trou, nous tireront comme des lapins et nous serons frites comme des limandes.

—Tais toi, fit une dernière fois M. de Blignac.

A cet instant sir Joë leur tournait le dos ; il s'était approché du bord du bassin, et tout surpris de le trouver vide, se demandait le pourquoi de l'opération.

Il ne put retenir un cri de surprise.

L'échel venait d'attirer ses regards.

Evidemment, il se disait que cette échelle ne s'était point transportée là toute seule, et qu'elle avait du servir à ce « cher Blignac » et à ses compagnons.

Le fond du réservoir excitait également sa curiosité. Qu'est-ce

que c'étaient que ces billes de bois ? L'une d'elles était creuse, il en voyait l'orifice que Brien avait négligé de boucher.

Dans la vase, des traces nombreuses de pas, les allées et les venues des quatre compagnons s'apercevaient également.

Après bien des hésitations, des atermoiements, sir Joë résolut d'en avoir le cœur net.

Il s'assura de la solidité de l'échelle et enjamba le premier échelon.

Là des appréhensions le reprirent et il demeura longtemps.

Mais la curiosité fut la plus forte, elle l'emporta sur la crainte du danger et les terreurs ; il descendit jusqu'au bas.

—Voilà le moment ! s'écria alors Brien, il faut courir retirer vivement l'échelle, et il sera notre prisonnier. Nous ouvrons la vanne d'amont et nous le noyons bel et bien. A la guerre comme à la guerre, à toi, z'a moi la paille de fer.

—Oui, répondit Henri d'Alreimpe, ce serait parfait si sir Joë n'était pas armé. Mais j'ai aperçu deux forts revolvers à sa ceinture. Le premier qui touchera à l'échelle sera un homme mort, et le second aussi.

Yambo ne disait rien, lui, il tendait l'oreille, et tandis que ses yeux écarquillés exprimaient une contention profonde, un sourire étrange éclairait sa physionomie.

On n'apercevait plus sir Joë ; enfoncé dans la vase jusqu'à mi-jambe, il parvenait en glissant quelque peu jusqu'à la première des pièces de bois éventrées.

Il s'était baissé, et dans la boue verte, il avait saisi un objet rond, enduit d'une couche de vase qui dissimulait sa couleur.

En la frottant dans un pli de sa blouse, il sut bien vite à quoi s'en tenir.

C'était une pièce d'or.

Désormais il était fixé. Les fuitifs étaient venus là remplir leurs poches. Et comme, dans l'Inde comme partout ailleurs, avec de l'or on se procure bien des choses, sir Joë voyait sa vengeance lui échapper. S'il ne parvenait point à rejoindre immédiatement M. de Blignac, le duel se prolongerait encore, et son adversaire pouvait reprendre des forces et faire tête à tous les dangers préparés par son ennemi ou naturels qui se dresseraient en face de lui.

La découverte de cette pièce d'or le mettait dans une véritable rage. Il la tournait et la retournait dans ses doigts en proférant de sourdes exclamations de colère, des blasphèmes, des malédictions et des menaces à l'adresse de celui qu'il abhorrait.

Il demeurait là, cloué à cette même place, ne sachant quel parti prendre.

Les quatre amis se demandaient anxieux ce qu'il pouvait faire.

Lorsqu'un bruit nouveau leur fit à tous les quatre prêter l'oreille.

Les pièces de bois s'entrechoquaient.

En même temps, sir Joë poussa un cri terrible, auquel Yambo répondit par une exclamation de triomphe.

Tandis qu'il se baissait à nouveau pour plonger sa main dans une des pièces de bois ouvertes et s'assurer, par une curiosité toute na

turelle, si elle renfermait encore de l'or, des troncs d'arbres, empilés les uns sur les autres s'agitèrent et, s'écartant brusquement, livrèrent passage à une tête énorme, hideuse, qui s'entrouvrit, montrant à sir Joë effrayé une triple rangée de dents formidables. C'était un caïman qui s'éveillait et, sentant la chair fraîche, venait de secouer le fardeau de bois qu'il avait sur le corps.

La bête n'était qu'à cinq ou six mètres tout au plus de sir Joë.

Celui-ci saisit son revolver et, visant dans la gueule même, pressa la détente.

Le caïman fit un bond formidable et retomba sur lui-même se tordant dans les convulsions de l'agonie. La balle, longeant le cou, lui avait brisé l'épine dorsale.

De sa terrible queue, il déplaçait les troncs d'arbres et faisait jaillir tout autour de lui des flots de boue.

Au cri de sir Joë, cri suivi d'une seconde, de détresse celui-là et qui était bien un appel suprême, les quatre amis accoururent et parvinrent en quelques secondes jusqu'à la margelle de marbre.

Là, un terrifiant spectacle frappa leurs regards.

La détonation, les cris sauvages, sortes de vagissements, poussés par le saurien, avaient réveillé les caïmans de leur torpeur ; ils commençaient à s'agiter et à sortir de la vase.

A leur léthargie succédait presque immédiatement une agitation extrême.

La racine de coque absorbée leur ouvrait l'appétit, une faim excessive les excitait et ils faisaient claquer leurs énormes mâchoires.

Ce fut le premier de ces claquements qui avertit sir Joë du péril.

Il se retourna : de tous côtés autour de lui des sauriens remuaient dans la vase.

Ils sortaient de là couverts de goémons verts, d'algues terreuses, soulevant des feuilles de nénuphar, de lotus, ou celle gigantesques de la nymphéa.

De toutes parts, sir Joë était entouré de ces énormes lézards qui s'approchaient rampant avec lenteur, mais qui l'environnaient afin de ne point laisser de retraite à une proie inattendue.

Nous l'avons maintes fois répétés, sir Joë était incontestablement brave. Mais la vue des sauriens lui inspirait un insurmontable dégoût. Il essaya de gagner l'échelle.

Mais pour cela un long détour devait être décrit par lui.

Il devait passer par-dessus un amoncellement de troncs d'arbres, rendus très glissants par la couche de vase humide qui les recouvrait.

Il tomba, et se releva avec peine ; une nouvelle chute lui démontra l'impuissance de ses efforts.

Pendant ce temps-là, les caïmans gagnaient du terrain.

Bien plus, d'entre les troncs d'arbres, il en surgissait d'autres à tout instant. Et devant les yeux de sir Joë affolé, les monstres se multipliaient, se décuplaient. Il lui sembla que leur nombre ne cessait de s'augmenter.

Au fur et à mesure que leur engourdissement se dissipait, ils re-

tro
s'é
me
co
I
C
aut
éta
A
sui
M
de
C
sau
L
aut
U
C
nu
Il
et a
U
M
E
alla
S
U
C
—
E
cons
Ma
leur
Ce
Al
cette
La
la te
Il
Ma
capit
Raou
Sa
Ma
Le
chira

trouvaient leur agilité, leur force et surtout cette faim terrible qui s'éveillait en eux et leur tordait les entrailles.

Alors, glissant les uns sur les autres, se bouffulant, pareils à une meute acharnée sur bête de chasse sur ses fins, ils se ruèrent d'un commun accord à l'assaut du misérable bossu.

D'un regard circulaire sir Joë envisagea la situation.

Il était perdu, bien perdu !...

C'est alors qu'il poussa son premier cri de détresse, suivi d'un autre plus désespéré, plus strident.

— A moi. Salar ! hurlait il, oubliant que le fakir, hors de portée, était incapable de l'entendre et par suite de lui porter secours.

Au lieu de Salar, ce fut Raoul de Blignac qui apparut, il était suivi d'Henri d'Atreimpe, de Brien, de Yambo.

Mais sans armes, c'eût été folie que de tenter de venir au secours de sir Joë.

Celui-ci, cerné, arma de nouveau son revolver et foudroya le saurien qui s'était le plus avancé et s'apprêtait à le saisir.

La bête roula sur elle-même, et dans ses convulsions obligea les autres à s'écarter.

Un autre caïman eut le même sort.

Ces deux cadavres formèrent une brèche, une solution de continuité dans le cercle d'écaille qui en serrait le bossu.

Il en profita, avec l'agilité que donne la terreur, pour s'élancer et arriver au bas de l'échelle.

Une seconde de plus, et il était sauvé.

Mais les sauriens avaient pris leur élan.

En foule, ils s'étaient précipités avec furie, croyant que leur proie allait leur échapper.

Sir Joë avait saisi l'un des barreaux de l'échelle.

Un cri partit au-dessus de lui.

C'était Raoul de Blignac qui lui disait du fond du cœur.

— Courage, Joë.

En face du péril, en face de la mort, Raoul était incapable de conserver une rancune, même contre son impitoyable ennemi.

Mais les caïmans s'étaient rués à l'assaut de l'échelle, et dans leurs bonds désordonnés la culbotaient.

Cette fois sir Joë sans rémission était perdu.

Alors, certain de mourir, une seconde de sang-froid lui revint à cette heure dernière.

La haine fut plus forte que l'amour de la vie, que la crainte, que la terreur.

Il ajusta M. de Blignac et fit feu.

Mais Brien avait vu le mouvement, et il poussa violemment son capitaine. Si prestre qu'il fût, la balle de sir Joë effleura l'épaule de Raoul.

Sans le mouvement du fidèle Brien, c'était fait de lui.

Mais ce dernier coup de feu désarmait le bossu.

Les caïmans l'enlaçaient, se jetaient sur lui, le mordaient, le déchiraient, le mettaient en pièces.

Sir Joë se tordait dans des tortures épouvantables et hurlait de douleur comme un possédé.

En quelques secondes, il ne restait rien de ce monstre que d'autres monstres, moins féroces que lui, à coup sûr, venaient de dévorer.

Devant cet horrible spectacle, Henri d'Alreimpe et Raoul étaient d'abord demeurés épouvantés et pétrifiés.

Puis reprenant quelque peu leurs esprits, ils firent entendre simultanément un appel suprême à la divine miséricorde, pour ce chrétien indigne qui entraînait dans son éternité dans des circonstances aussi épouvantables.

Brien, lui, voyant prier M. de Blignac, s'était jeté à genoux invoquant la grande Sainte Anne et tous ses saints de prédilection.

Mais, disait-il en se relevant, il doit toujours y avoir une limite de la miséricorde ! Degringoler tout droit chez Satan en essayant de tuer mon capitaine ! Je ne dis pas pourtant ! Car le bon Dieu, en a sauvé de durs à cuire ! Et puis je me rappelle qu'elle est infinie, la miséricorde de Dieu comme disait le catéchisme. Mais pour cette canaille de bossu, faut pas s'y fier. Le diable avait le grappin dessus, c'est évident.

Après tout, ajouta-t-il sur un regard désapprouvateur de M. de Blignac : ce n'est pas mon affaire.

Et que le bon Dieu le sauve s'il le veut ! Et même le gourou ! et lady Grâce !

Tout de même, il faudra à cette bosse là un terrible bouillon dans le purgatoire. Et ce n'est pas moi qui entreprendrais sa lessive !

Chez Yambo, un autre sentiment primait tous les autres.

Une lueur féroce brillait dans ses yeux. Le sauvage reparaisait.

Yambo ne pouvait dissimuler le plaisir qu'il éprouvait à être débarrassé d'un de ses ennemis.

Brien donna ensuite la note de l'émotion qu'il ressentait.

—Ce n'est pas beau tout de même de le voir dépioté comme ça, mais faut avouer que c'était un fier gredin et qu'il ne l'a pas vu.

Se tournant alors vers M. de Blignac :

—Sans compter qu'un peu plus, ça y était. Voyez-vous ce qui se passe là !... De rage de vous voir sauvé, il ne pensait plus aux caïmans, et vous a envoyé sa dernière prune.

—Et sans toi, mon vieux camarade, il m'expédiait dans l'autre monde.

—C'est que le père Brien a encore l'œil, voyez-vous mon capitaine. Je peux avouer tout de même qu'il n'était que temps.

—Enfin, remarqua Henri, nous voici toujours à la tête d'un cheval et d'une carabine.

La monture de sir Joë était attachée à quelque distance, et sa carabine pendait à l'arçon de sa selle.

—Malheureusement, continua le jeune créole, un cheval pour nous quatre, c'est maigre, nous ne pouvons monter dessus comme les quatre fils Aymon.

Raoul n'écoutait pas ; à mesure qu'il réfléchissait à l'événement

qui
croi
Il
Perd
Rem
en se
—
bien
voule
laisse
nos y
qui a
pas e
mon e
facile
avec l
je cou
qui m
je don
—D
que le
et il d
porter.
—C
sors de
Tout
—Ah
que sor
dispari
ces cho
les ai v
devenu
Un co
coupa l
Aussi
En e
saient à
Brien
battait.
Yamb
sur la se
La têt
sait la la
Yamb
Ce cad
Yves-M
avait tou
gnant de
—M'es

qui venait de se produire, l'émotion qui l'agitait ne faisait que s'accroître.

Il prit la main de son ami :

—Remercions Dieu ! Henri, lui dit-il. Il ne nous abandonne pas. Perdus, sans appui, sans ressources, il vient à notre aide. Oh ! oui ! Remercions-le ! un pressentiment secret me dit qu'avec son aide nous en sortirons.

—Eh ! Raoul ! répliqua l'insouciant jeune homme, je vous l'ai bien des fois répété, nous ne devons jamais désespérer. Comment voulez-vous que le maître de toutes choses nous fasse périr, lorsqu'il laisserait vivre des monstres pareils à celui qui se débattait là sous nos yeux ? C'était horrible, j'en conviens, mais c'était acte de justice, qui a fait, du reste, mentir le proverbe : « Les loups ne se mangent pas entre eux. » Nous avons encore de dures épreuves à soutenir, mon cher frère, car nos ennemis ne seront pas de ceux qui lâchent facilement leur proie. Mais nous parviendrons au but, toujours avec l'aide de Dieu ! Et ce jour-là, je ne vous le cacherai pas, Raoul je coucherai avec plaisir dans un bon lit muni de draps blancs. Ce qui me manque le plus après cela, c'est un nécessaire de toilette ; je donnerais dix louis d'une brosse à ongles.

—D'autant, répliqua Raoul, ne pouvant s'empêcher de sourire, que les dix louis ne vous coûteraient pas grand'chose. Il y en a là, et il désignait la petite tonnelle, plus que nous ne pouvons en emporter.

—C'est vrai, fit Henri, c'est ce qui nous prouve que tous les trésors de la terre ne sont qu'affaire de convention.

Tout en parlant, Henri d'Alreimpe jetait un regard autour de lui.

—Ah ça ! demandait-il, pouvez-vous me dire, mon cher Raoul, ce que sont devenus Brien et Yambo, et où ils ont pu filer ? Voilà une disparition subite qui m'intrigue fort. Tandis que nous parlions de ces choses si sérieuses et de ce que nous devons à la Providence, je les ai vus chuchotant ; je serais curieux de savoir ce qu'ils sont devenus.

Un coup de carabine, qui partait à quelques centaines de mètres, coupa la parole à M. de Blignac.

Aussi bien, c'était une réponse.

En effet, quelques instant plus tard, Yambo et Brien apparaissaient à travers le bois.

Brien menait par la bride un beau cheval de sang qui se débattait.

Yambo avait toutes les peines du monde à garder à deux mains sur la selle du cheval un cadavre qui était couché en travers.

La tête pendait pâle et convulsée, entre les dents grinçantes passait la langue.

Yambo rayonnait.

Ce cadavre était celui de son ennemi mortel !... celui de Salar !...

Yves-Marie, voyant M. de Blignac et Henri en conversation suivie avait touché le coude de Yambo pour attirer son attention et, clignant de l'œil :

—M'est avis, citron, lui avait-il dit, que nous aurions tort main-

tenant de nous croiser les bras et de rester à ne rien faire. Le plus gros de l'ouvrage n'est pas fini. Parce que nous avons remporté un succès, faut pas boudier aux dominos. Je ne sais pas si tu es de mon avis, citron, mais je n'ai rien vu de laid comme cet orang-dégoûtant de bossu se démenant au milieu de ces sales lézards que Dieu confonde. Tu as trouvé ça joli, toi citron ; d'autant que tu n'est pas tendre pour ceux que tu as dans le nez.

—Ce n'est pas moi qui l'ai tué sir Joë, c'est sa destinée, répondit Yambo. Il n'avait qu'à ne pas nous faire la guerre, à ne pas nous poursuivre de sa haine.

—Oui ! oui ! je connais toutes tes bonnes raisons. Fallait pas qu'il y aille, quoi ! je te laisse avec tes sentiments. En somme, c'est une mauvaise bête de moins. Mais nous devons nous dire une chose : c'est qu'il ne connaissait pas la route pour ce rendre à ce bazar-ci.

Donc il n'y est pas venu tout seul ; donc il a fallu qu'il ait avec lui des gardes du corps pour lui montrer le chemin. Et ça ne serait pas étonnant qu'avant quelques instants nous ayions une douzaine ou plus de tes aimables concitoyens, bien armés, qui se disposent à nous tirer au jugé, comme des lapins. Faudrait voir un peu à ouvrir l'œil au bossu et à savoir à quoi nous en tenir.

Alors, sans en rien dire à M. de Blignac et à Henri, ils avaient, pour employer les propres termes de Brien, « manigancé à la muette leur petite affaire. »

Et ils s'étaient partagé la besogne.

Brien s'était emparé de la carabine. D'un commun accord, elle lui revenait de droit, car le vieux matelot, Yambo le savait bien, avait le coup d'œil juste et la main ferme.

C'était une de ces carabines courtes, système Winchester, d'un maniement simple et facile. La crosse en est creuse et sert de magasin à douze cartouches, qui, au fur et à mesure, viennent se placer d'elles-mêmes dans le tonnerre de l'arme.

On les nomme carabines à répétition.

Sans les recharger, sans quitter l'épaule, la carabine peut donc envoyer douze balles en quelques secondes.

On comprend combien, dans les mains d'un tireur expérimenté, elle peut être terrible.

Donc les deux amis se mirent à battre l'estrade sitôt qu'ils eurent quitté le temple du Beiram. Ils remontèrent tout d'abord la trace laissée par Joë. Elle devait forcément les conduire à l'intersection de la voie, au point juste où sir Joë avait quitté son compagnon.

Brien avançait lentement à travers de hautes herbes, lorsque tout à coup il entendit bruire à quelque distance un léger sifflement.

La tête de Yambo émergea d'une touffe de lianes.

Ses yeux lançaient des lueurs farouches, en même temps, sur son visage bronzé se lisait une joie infernale.

Du regard, à travers le feuillage, il désignait un point à son compagnon.

Brien fit de la tête un signe négatif.

Il ne voyait, il ne pouvait rien distinguer.

C
nair
A
faibl
aper
rève
blab
En
sylla
—S
—C
mon
Et
Ma
de Sa
celle-
En
feu a
La
Ma
Il a
Bri
l'on n
toutes
D'a
mis e
gnaie
Ens
—T
tu sav
rais b
A se
glisser
—T
en av
partie
gredir
Yan
En
portée
—S
c'est t
pitié
livre
—A
pris ;
de l'h
ou te.
Tou
par la

Cependant la métamorphose de l'Hindou, si impassible d'ordinaire, l'intriguait.

Alors, Yambo s'approcha, en rampant, d'Yves-Marie, déplaça faiblement une branche et, par l'intersuice du feuillage, le matelot aperçut la forme vague d'un homme qui immobile, perdu dans une rêverie profonde, se tenait debout, appuyé contre un cheval semblable à celui que, tout à l'heure, montait sir Joë.

En même temps, Yambo, du bout des lèvres, prononça ces deux syllabes, que Brien saisit au vol :

—Salar !

—Compris, grogna le vieux matelot. J'ai le mot de ta satisfaction, mon fision.

Et armant la carabine, il l'épaula.

Mais si léger qu'eût été le bruit du ressort, il avait été entendu de Salar, qui dressa l'oreille et passa de l'autre côté de sa monture, celle-ci lui servant ainsi de rempart.

En même temps, il se mettait lui-même en défense, prêt à faire feu au premier bruit suspect.

La grande crainte de Brien et de Yambo était qu'il prit la fuite.

Mais il ne semblait pas disposé à s'en aller.

Il attendait toujours sir Joë.

Brien, avec la rapidité de coup d'œil qui lui était propre et que l'on n'acquiert qu'en se collant chaque jour avec la mort, faisait toutes ces réflexions.

D'abord, il acquiesçait à la certitude que Salar était seul. Autrement, mis en garde, il eût donné l'éveil et prévenu ceux qui l'accompagnaient.

Ensuite, il fut convaincu qu'il attendait sir Joë.

—Tu espères toujours ton bossu, murmura-t-il entre ses dents, si tu savais comment il a été nettoyé tout à l'heure, c'est toi qui jouerais bien la fille de l'air.

A son tour, il avança la tête et dans l'orsille de Yambo il laissa glisser une à une ces paroles.

—Toi, citron, tu vas te mentrer, en te glissant de son côté, mais en avant de lui. Mets toi derrière un arbre et ne te laisse voir qu'en partie. Fais toi reconnaître, cependant, et il se démasquera le gredin.

Yambo avait fort bien compris le plan de son camarade.

En rampant à travers les branches, les lianes, il s'approcha à portée de voix du fakir, qui se tenait toujours sur la défensive.

—Salar ! lui dit-il, caché derrière un tronc d'arbre, je sais que c'est toi, je t'ai reconnu. Je meurs de faim, je meurs de fatigue ! Aie pitié de moi ! j'implore mon ennemi, donne-moi à manger et ne me livre pas au maître.

—Ah ! chien ! ah ! maudit ! s'écria le fakir, tu es perdu, tu es pris ; je vais t'attacher, et le maître te fera cuire à petit feu dans de l'huile bouillante, ou t'arrachera les yeux, les dents, les ongles, ou te...

Tout en parlant, tout en gesticulant, le fakir se découvrit, emporté par la haine, essayant d'apercevoir son ennemi.

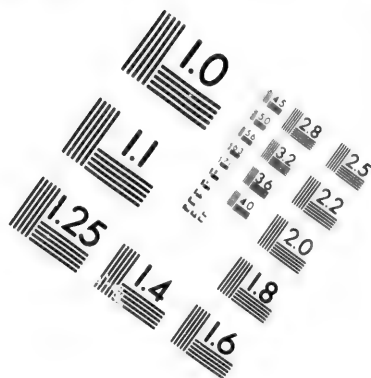
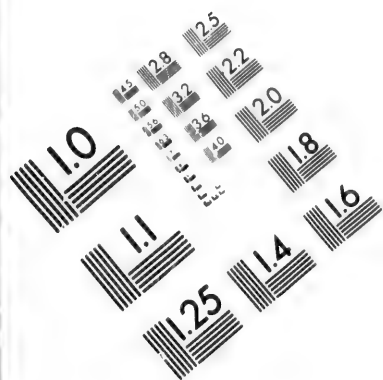
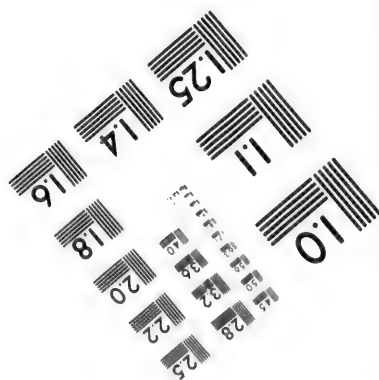
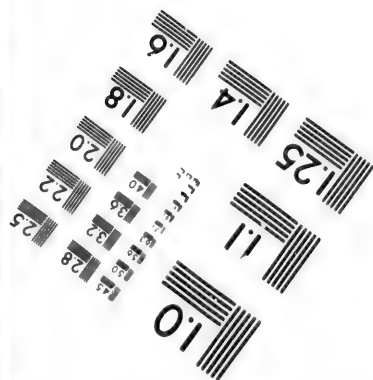
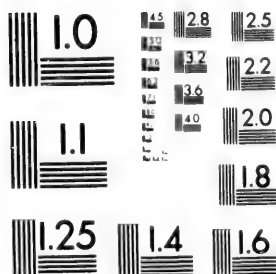


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



28
22
25
22
20

10

Mal lui en prit. Il n'avait pas fait un pas en avant, qu'un coup de feu se faisait entendre, et Salar tomba la face contre terre, se débattant dans des convulsions atroces. La balle lui avait traversé la gorge. Il se tordait, vomissant un flot de sang noir.

—Méchant requin d'eau douce, cria Yves-Marie en s'élançant hors de sa broussaille, tu n'arracheras les dents à personne.

Salar expirait.

Se baissant, Brien examinait le corps en amateur.

—J'ai tiré un peu bas, faisait-il ; je voulais lui envoyer ça dans la tête.

Puis, s'adressant à Yambo :

—Tout ce qu'il y a de mieux, mon fiston ; tu as joué la petite comédie comme un ange. Te voilà débarrassé de ton cauchemar.

Yambo s'était emparé du cheval, qui renâclait et menaçait de briser son licou, effrayé par la vue et l'odeur du sang.

Alors, à eux deux, ils avaient chargé le cadavre de Salar sur la bête, et triomphalement ils rejoignaient M. de Blignac et Henri d'Alreimpe.

Ils se trouvaient au bord du réservoir.

—Faut pas laisser ça traîner ici, fit Brien en désignant le corps du fakir.

Et, avant que Raoul pût l'en empêcher, il le saisit à pleins bras et, d'un robuste élan, le lança au milieu de l'eau qui remplissait déjà la piscine aux deux tiers.

Un affreux tumulte, un effrayant remous : les gavials se jetaient sur cette proie chaude et se la disputaient à coups de mâchoires et de griffes.

Ce fut l'affaire de quelques secondes ; en un clin d'œil, il ne resta sur la surface agitée qu'une large tache de sang.

Puis des têtes longues, plates, montrant leurs terribles crocs qui claquaient avec un bruit sinistre émergeaient de nouveau.

—Ah ! farceurs ! fit Yves-Marie, vous y prenez goût !... Vous attendez le troisième. Ce n'est pas le jour, mes enfants ! on vous a déjà donné...

Ce fut l'oraison funèbre de Salar, additionnée de celle de sir Joë Egerton.

M. de Blignac essaya bien de reprocher au vieux matelot sa cruauté, mais Yves-Marie le regarda avec des yeux tellement étonnés que la parole expira sur les lèvres de Raoul.

Evidemment Brien n'avait pas de préjugés. Il faisait la guerre sans merci, sans pitié, et il ne pouvait lui entrer dans la cervelle que l'on dut plus de respect à la dépouille de son ennemi mort qu'à celui-ci vivant.

Pour l'âme, se disait-il, c'est bien différent ! Mais cette carcasse d'empoisonneur c'est pas d'un chrétien ; quel respect ça mérite-t-il.

M. de Blignac renonça à le lui faire comprendre.

—Mon capitaine et monsieur Henri, vous voilà montés, s'écria Brien. Avec de l'argent, nous trouverons bien deux Bucéphaux, — Yves-Marie avait entendu dire Bucéphale en parlant d'un cheval quelconque, il jugeait que, de même que pour un cheval, on devait

dire Bucéphaux,—avec de l'argent, au prochain village. Et ça va bien ! Nous étions perdus tout à l'heure, nous voilà sauvés maintenant. Sans compter que dans les sacoches de ces messieurs il y a un fricht qui sent bon comme tout. Faut tout d'abord remercier sainte Barbe et la bonne madame sainte Anne, casser une croûte, et après en griller une vraie. Ça ne sera réellement pas dommage.

Laissons derrière nous la petite troupe de nos quatre amis qui se réorganise, reprend ses forces pour continuer la lutte, et revenons à Patna.

Le major Valérian, chez lequel nous allons introduire le lecteur, avait installé son quartier général à Patna même.

Rien ne saurait donner une idée du luxe et du confort que les officiers supérieurs anglais ont introduits dans l'Inde. Ils ont adopté toutes les commodités indigènes, en y adjoignant tout ce que la vie anglaise peut offrir d'agréable, d'utile et de réellement bien.

Ce jour-là, le major Valérian avait invité son lieutenant Charley à dîner.

Une salle à manger toute dallée de carreaux de stuc blanc et rose, les murs réchamps de faïence de même couleur, des sièges un peu bas, et au-dessus de la tête, un énorme pancka, mis en branle à toute volée par un vigoureux Hindou qui « tirait la ficelle » à travers le mur de la pièce voisine, tout concourait à maintenir dans cette salle une délicieuse fraîcheur.

On le sait le major Thurner professait un culte pour la table. Aussi la sienne était-elle somptueusement servie.

Les mets indigènes les plus pimentés coudoyaient les plats relevés de la cuisine européenne.

Dans des seaux à glace se frappaient consciencieusement des bouteilles d'un moût authentique.

Deux convives en tout. Le major Valérian et son hôte le lieutenant Blount, assis en face l'un de l'autre, et pour les servir une demi-douzaine de coolis, l'œil en éveil, et leur épargnant tout mouvement inutile.

—Charley, mon cher garçon, fit le major sur un ton de doux reproche, vous ne buvez pas, vous ne mangez pas et vous êtes triste comme un président de la chambre des lords.

Cependant, vous vous portez bien, vous jouissez d'un estomac qui ne laisse rien à désirer, et vous avez le spleen !...

—Mais, non, major, je n'ai pas le spleen.

—Ce serait désolant ; un officier anglais de l'armée des Indes n'a point le droit d'avoir cette maladie qui commence par des bâillements et finit au bout d'une corde. Non, sur ma foi de vieux soldat, Charley, il n'a pas ce droit-là. Il faut laisser cette infirmité à ceux qui ne peuvent ni manger, ni boire, ni chasser, ni... aimer ! Ah ! vous rougissez, mon cher garçon !... Il paraît que j'ai mis le doigt sur la plaie. A vous dire vrai, je m'en doute bien un peu !... Et c'est pour vous confesser que je vous ai prié de venir me tenir compagnie, au lieu de dîner au mess avec vos camarades. Je veux vous remonter le moral, Charley, c'est absolument indispensable. Aussi

bien, tantôt, nous avons chassé au marais, et vous avez tiré comme une pantoufle. Votre famille m'a chargé de vous, mon cher enfant, et je dois mettre ordre à cela. Je dois extirper le mal à son début, avant qu'il ait de profondes racines. Donc vous allez me répondre en toute franchise.

Le major Valérian ne s'était pas trompé.

Un sentiment d'une intensité inouïe s'était emparé du cœur encore tout neul de Charley Blount.

Il avait eu beau courir les coulisses des petits théâtres, laisser aux ronces de ces chemins semés de pièges et de chausse-trapes quelques bribes de la fortune de ses parents, il avait conservé, bien qu'il voulût s'en défendre, une naïveté sincère et réellement jeune.

L'interrogatoire que son chef, à la fois son protecteur et ami, lui faisait subir le mettait au supplice.

Son secret, il l'avait cru bien enfoui au plus profond de son cœur. Et voilà que les petits yeux du major avaient percé à jour ce secret, comme par un trou de ville, et le mettait à nu.

Oh ! depuis bien des semaines, il ne regrettait plus Paris, ni le petit cercle de la rue Royale, ni les petits théâtres, ni le boulevard lui-même où était situé le café anglais.

La perversion de son cœur, commencée dans ces lieux pleins de dangers et où la plupart font écueil, allait se consommer sous l'influence de Grâce Hautrope.

Il se demandait comment il avait pu attacher du prix à toutes ces fadaïses, maintenant que son cœur était envahi par une passion qui absorbait toutes ses facultés et le faisait horriblement souffrir.

Des qu'il s'était trouvé en présence de lady Richemond, il avait été frappé de son éclatante beauté, de son maintien vraiment royal, et de l'éclat diamanté de ses yeux sans pairs.

Puis il s'était mis à penser à elle, tout étonné de ne plus pouvoir fixer une idée sur un autre sujet et, enfin, il avait été bien obligé de s'avouer à lui-même qu'il aimait. Mais cet aveu lui avait fait éprouver une véritable peine.

Lady Richemond lui inspirait une terreur sans nom. Lui qui ne manquait pas d'aplomb au boulevard, c'était connu, il tremblait comme la feuille, lorsque le regard de la jeune femme venait à rencontrer le sien.

Il lui semblait qu'elle le traitait mieux que les autres officiers de la garnison de Patna, avec lesquels elle dansait lorsque l'occasion s'en présentait, et on dansait souvent au palais du gouverneur du Béhar.

En cela il se trompait. Grâce ne s'occupait pas plus de lui que des autres. Elle avait le cœur trop plein.

Peut-être la conversation s'engageait-elle plus souvent entre elle et lui. Il n'appartenait plus à son monde, il arrivait de l'Europe et il se montrait moins soudard, moins hindoustanisé que les autres officiers qui se trouvaient dans ce pays, à poste fixe, depuis déjà nombre d'années.

Le major Valérian n'avait pas été longtemps à y voir clair, et

après avoir soumis son élève à une inspection sévère, il l'avait invité à dîner en tête-à-tête, pour le confesser d'abord et essayer de le guérir ensuite.

Chrétien convaincu quoique pas assez fervent, le major Valérian avait des idées d'ordre et de justice qui lui montraient sous un jour hideux la conduite infâme de lady Richemond. Les courries de l'abominable coquette ne provoquaient chez lui que le plus profond mépris.

Il avait un dédain instinctif pour toutes les bassesses de cœur, pour toutes les déchéances morales ; il était tout naturel, par conséquent, qu'il voulût en préserver son protégé.

Surtout la loyauté de son caractère lui faisait voir dans sa hideuse laideur la passion de Charley pour une femme mariée, épouse du plus haut représentant de sa souveraine.

Renversé dans un fauteuil, ses yeux perçants suivaient l'embarras du lieutenant Charley.

Le jeune homme, le nez sur la table, essayait de fuir les regards de son chef. Il aurait donné tout au monde pour être ailleurs.

Ce que sir Valérian traduisit par :

— Charley, mon cher garçon, vous offririez bien cent livres à celui qui vous emmènerait faire une petite promenade à trois milles de votre major. Mais il est trop tard, il faut s'expliquer. Je vous donne la permission de m'expédier à tous les diables ; dans quelque temps vous me remercierez, lorsque j'aurai extirpé le polype que vous avez au cœur.

Charley fut tout choqué d'entendre comparer son amour à un polype. Mais le major se préoccupait peu de choquer Charley. Il voulait le guérir, en faire un vrai et solide officier de l'armée des Indes, buvant sec et frais, et capable de bien tirer tous les gibiers, depuis la bécassine jusqu'à l'éléphant, sans en excepter l'homme, car, par ci, par là, il y avait bien quelque petite tentative de révolte.

Sous ce prétexte léger, il en existait un autre.

Le major Valérian Thurner s'était subitement pris d'une affection sincère pour le néophyte que l'on plaçait sous sa direction. Et comme sir Valérian était un parfait gentilhomme, la loyauté même, il gardait sur le cœur les confidences que dans un moment d'expansion bien naturelle, M. de Blignac avait cru devoir lui faire.

Pour Raoul aussi, ce Raoul qu'il avait été condamné à arrêter, il ressentait une sympathie réelle. Bien des fois sa pensée était revenue à lui, et il songeait avec mécontentement, avec contrariété, à la façon dont il avait été évincé de Béhar, tout simplement ; il l'avait bien deviné, parce qu'il pouvait venir en aide à M. de Blignac. Il avait été joué. Il s'en rendait compte, et il se fut trouvé fort heureux de pouvoir prendre sa revanche.

En tout cas, c'était lady Richemond qui était la *dea ex machina* de toute cette mise en œuvre ; aussi comprendrait-on sans peine le chagrin qu'il ressentait en voyant son protégé dominé par une passion criminelle, tomber amoureux fou d'une créature qu'il regardait comme la plus dangereuse de toutes les sirènes. Il voulait, ainsi

qu'il l'avait dit, extirper le mal dans sa racine. Et, comme le major Valérian Thurner avait un entêtement absolument anglais, tout donnait à croire qu'il n'abandonnerait pas facilement la partie.

Après un instant de silence durant lequel, ainsi que nous l'avons dit, il s'était borné à le dévisager profondément, le major Valérian prit la parole.

—Charley, mon cher garçon, fit-il, j'en suis pour ce que j'ai dit,—oh ! il n'y a pas de témoin indiscret entre nous,—vous êtes donc amoureux de lady Grâce Richemond. Il est inutile de vous mettre de méchante humeur. Je ne me fâcherai pas, moi, et je suis même tout disposé à passer par-dessus vos impatiences. Eh ! bien, mon cher garçon, s'il était écrit au grand livre de votre existence que vous deviez devenir amoureux, vrai, vous n'avez pas eu la main heureuse.

Charley dressa subitement la tête. On touchait à son idole.

—Non ! non ! je m'entends. Je laisse les discours, les conférences, sermons, exhortations à tous les pasteurs et clergymen de toutes les sortes et de toutes les sectes. Vous seriez épris d'une belle demoiselle, je ne voudrais pas dire que je trouverais cela bien. Non ! j'aimerais mieux autre chose, une autre passion, celle de la chasse, de la pêche, celle du moût, par exemple,—et le major Valérian scanda la période en ingurgitant un gros gobelet du dit moût consciencieusement gelé. Mais tomber sur lady Grâce !... ah ! mon pauvre garçon, j'ai bien peur que vous ne vous soyez collé au flanc la tunique de Nessus endossée par le centaure Chiron, qui, bien qu'excellent cavalier, fut terriblement malheureux.

—Major, fit Charley je croyais qu'un gentilhomme ne devait jamais attaquer une femme, surtout lorsqu'elle ne peut se défendre.

—En théorie, mon jeune ami, vous avez parfaitement raison. Mais, dans l'espèce vous avez tort.

Lady Grâce est une de ces créatures perverses, malfaisantes, néfastes, qui ont été mises au monde pour le malheur des gens qu'elles sont appelées à rencontrer dans la vie.

Elle peut tourner au crime un amour tout platonique.

—Mon Dieu ! major, je vous vois bien, je vous entends bien formuler une accusation terrible, mais ce n'est qu'une accusation. Vous dites que lady Richemond est une créature mauvaise et néfaste, en avez-vous des preuves ? ou vous bornez-vous à une appréciation que je me permettrai...—le lieutenant Charley hésita.

—Permettez-vous, Charley, permettez-vous, mon cher garçon.

—Que je me permettrai de trouver excessive.

—Non seulement je ne trouve pas le mot mauvais, mais il me semble encore excessivement modéré, répliqua l'excellent homme.

Là, vous voyez bien que je ne suis pas un ogre. Vous me demandez des preuves ?... J'en ai à vous fournir au boisseau. Et c'est vous qui serez le premier à me crier : « Assez ! assez ! » parce que je vous abîmerais par trop votre divinité.

A ce moment, une ordonnance qui faisait chez le major Valérian les fonctions de maître-d'hôtel, valet de pied, entra dans la salle à manger en faisant le salut militaire.

—Qu'est-ce qu'il y a, Patrick ? demanda le major.

—Un gentleman qui demande à être reçu par le major Valérian Thurner.

—Un gentleman, à cette heure ? et qu'est-ce qu'il veut, ce gentleman ?

—Il ne me l'a pas dit. Il veut parler au major.

—Le connaissez-vous, Patrick ?

—Non, major.

—Demandez-lui son nom.

—Il l'a écrit sur un morceau de papier, parce que, paraît-il, il n'a pas de carte de visite.

—Et où est-il, ce papier ?

—Dans ma main, major.

—Et ! donnez-le donc, double brute, —le major Valérian n'était point patient, —vous auriez dû commencer par là.

Le major jeta les yeux sur le papier.

—Le comte Raoul de Blignac, lut-il tout haut.

Et qu'il entre, qu'il entre ! Il ne saurait jamais être le mieux venu.

Tenez, mon cher Charley, vous me demandez des preuves, le voici vivantes qui m'arrivent. Le comte de Blignac, s'il y consent, pourra vous renseigner.

Encore quelques secondes, et Raoul de Blignac faisait son entrée dans la salle à manger.

Hâve, déguenillé, il n'était plus que l'ombre de lui-même.

D'un geste il s'excusa sur sa tenue, mais le major Valérian n'y prenait pas garde.

—Mon cher comte, lui dit-il, je suis aise de vous voir. Je vous l'avoue, je n'avais pas cette espérance.

De la main il lui indiquait un siège.

Mais Raoul demeurait debout.

—Major Thurner, lui dit-il, je vous remercie. Dans une circonstance bien critique, vous m'avez offert votre cœur, votre épée, votre bourse. Je suis venu ici pour vous demander aide et protection. Nous sommes poursuivis, traqués. C'est tout d'abord l'hospitalité que je réclame de vous, pour moi, pour mon ami, mon frère de dangers et d'aventures, Henri d'Alreimpe, pour deux serviteurs, deux compagnons dévoués.

Avant tout, je dois vous prévenir que l'aide que vous nous donnez peut vous compromettre, vous créer des désagréments sans nombre.

—Et où sont-ils, vos compagnons ? fit le major, arrêtant Raoul au milieu de sa phrase.

—En bas, devant la porte.

—Charley, courez, mon cher garçon, voulez-vous inviter M. d'Alreimpe à se joindre à nous, et veiller à ce que l'on prenne soin des deux serviteurs et à ne les laisser manquer de rien ?

Le lieutenant Charley, avec empressement, se hâta de se rendre à cette invitation.

Henri d'Alreimpe, précédé du lieutenant, apparut bientôt dans l'encadrement de la porte.

Malgré leurs haillons, Raoul et lui avaient très grand air.

Le vieux proverbe : « L'habit ne fait pas le moine, » ne ment pas en haut comme en bas de l'échelle.

Le jeune créole remerciait en termes nobles le major Valérian de sa généreuse hospitalité.

— Messieurs, fit le major au préalable de toute explication, je pense que vous mourez de faim.

Sans attendre un refus de Raoul, Henri repliqua :

— Mon Dieu ! major Valérian, nous avouons sans détour, mon ami et moi, que c'est l'exacte vérité. Vous ne vous doutez pas de ce qu'un homme dans la nécessité, poussé par la famine, peut être amené à dévorer. J'ai goûté du lézard vivant, des herbes amères, des crudités étranges, en un mot, une suite de mets tout ce qu'il y a de plus invraisemblable et qui ne réussissent même pas à tromper l'estomac.

Comme liquide, de l'eau saumâtre et point évacuée de ses nombreux habitants. Aussi vous dirais-je sans détour, monsieur et cher hôte, que mes nerfs olfactifs ont été délicatement chatouillés en entrant dans cette pièce. Les parfums du carry, les émanations de faisans de bécassines, oh ! croyez-en l'expérience que m'ont donné les privations, je suis certain de ne point me tromper. Aussi mon premier mot a-t-il été, en songeant à ces plats qui n'existent plus sans doute : « Ça a dû être bien bon ! »

Le major Valérian et Charley lui-même ne purent s'empêcher de rire de bon cœur à cette sortie, pleine de bonne humeur et empreinte d'une philosophie si courageuse.

Du peril, des privations, des douleurs passées, il ne restait plus trace, le courage et une belle humeur que rien ne pouvait abattre, détruisaient et effaçaient tous les amers souvenirs.

Le major donnait des ordres et une foule de serviteurs hindous se mettaient en mouvement, enlevaient la desserte et chargeaient la table d'un nouveau surtout et d'un service complet.

— Messieurs, disait en même temps l'excellent homme, qui pensait à tout, vous allez trouver dans mon appartement privé des blouses de chasse, du linge, et ce qui vous est depuis si longtemps manqué. Ne vous gênez pas, je vous en prie. La maison est à vous ; vous me feriez injure en m'obligeant à vous le redire encore une fois.

Les deux amis disparurent pendant quelques instants, le temps nécessaire à une douche glacée, et à un abandon complet des loques dépenaillées et souillées auxquelles depuis si longtemps ils étaient condamnés.

Sous le vestibule, ils se croisèrent avec Yambo et Brien, que le maître d'hôtel qui avait reçu les instructions de Charley, soumettait à un travestissement complet.

Et Brien disait, dans la joie de son âme à son cher citron :

— Ce ne sont pourtant que des Anglais ; mais faut avouer tout de même qu'ils sont crânement convenables avec nous. Sans compter que j'ai vu une table dressée en notre honneur, et que je me prépare à un de ces coups de dents !... Une seule chose m'inquiète au

quart d'heure présent, c'est de savoir si j'ai plus faim que soif ou plus soif que faim. Mais c'est égal, je crois qu'ils vont être effrayés en voyant ce que je vais cacher de nourriture. Pour sûr, dans leur Angleterre, ils n'auront eu jamais idée de cela.

De fait, ils avaient bien souffert, et leur trajet des temples de Beïram à Patna avait été long et pénible.

Par une fatalité où se retrouvait à chaque pas la main d'Haïm, dans les villages où ils se présentaient, on reconnaissait Yambo, et on courait sus au renégat.

Des courriers du gourou avaient signalé de tous les côtés les fugitifs. Trois Français et un indigène étaient faciles à reconnaître. Des volées de pierre les accueillaient, des coup de feu même. Malgré cela, Yambo s'était emparé d'un bufflone sans en demander le prix à son propriétaire qui, d'ailleurs, le lui aurait refusé. Pour Yves-Marie, il s'était procuré un âne dans les mêmes conditions, et c'est monté sur l'animal de Sancho Pança qu'il avait fait à Patna une entrée triomphale.

Ah ! si Haïm avait pu supposer qu'ils avaient violé le secret de l'étang sacré de Beïram, aucun d'entre eux ne fut certainement parvenu à gagner cette dernière ville.

Toilette faite, savourant la jouissance de linge blanc dont ils avaient été pendant si longtemps privés, les deux amis s'étaient assis devant une table largement servie dont ils attaquèrent les premiers mets avec une énergie féroce.

— Vous voyez qu'il y a encore du faisan, leur dit le major Valérian en leur montrant deux de ces intéressants volatiles auxquels on n'avait pas encore touché.

Tandis qu'ils mangeaient, ou plutôt dévoraient, le major leur tenait compagnie en se faisant remplir de temps à autre son hanap de son champagne favori.

Le lieutenant fumait rêveusement son houcka, envoyant vers le ciel et les suivant d'un œil triste les spirales parfumées. Lorsque la première furia de l'appétit de nos deux héros fut un peu calmée, le major, qui n'avait pas perdu de vue son objectif, s'empressa de revenir au point de départ de la conversation qu'il venait d'avoir avec son cher lieutenant.

— Figurez-vous, messieurs, dit-il en s'adressant à Henri et à M. de Blignac, que votre arrivée est des plus heureuses. En dehors du plaisir et de l'honneur que j'ai à vous recevoir, elle va produire, j'en suis certain, un résultat essentiellement pratique.

— Ah ! s'écria M. de Blignac, qui dressait l'oreille avec curiosité, notre venue est pourtant bien inattendue.

— Peu importe, elle va convertir mon cher lieutenant et ami sir Charley Blount à des idées que j'essayais vainement de lui faire partager et pour lesquelles il éprouvait une répulsion insurmontable.

— Oh ! major ! supplia Charley, prévoyant où son chef voulait en venir.

— Laissez-moi parler, mon cher garçon, fit l'excellent Valérian. Nous sommes entre gentlemen, que diable ! Ces deux messieurs sont

jeunes, presque autant que vous. Lorsqu'ils auront appris que vous êtes amoureux, vous en rougirez peut-être, c'est même sûr, vous voilà devenu cramoisi, mais ils ne s'en étonneront certainement pas.

Prévoyant bien que de nouvelles supplications n'auraient point prise sur son chef, dont il connaissait l'entêtement invincible, le jeune lieutenant prit le parti de se renfermer dans un absolu mutisme.

— Mon Dieu ! reprit le major, ce dont je m'étonne, ce n'est pas que notre ami soit amoureux : c'est dans l'ordre naturel des choses. Mais j'ai peur qu'il ne dépose son cœur aux pieds d'un monstre.

Raoul et Henri se regardèrent ; ils craignaient de comprendre où le major voulait en venir.

— Messieurs, reprit le commandant, vous avez de tous les côtés parcouru le monde. Ne vous est-il point arrivé de rencontrer une créature d'une forme réellement divine, royalement belle, intelligente, de l'esprit jusqu'au bout de ces adorables ongles ?

— Bref, fit Henri, Dumas l'a écrit tout au long dans la *Tour de Nesle* en définissant Marguerite de Bourgogne : « Le corps d'un ange et le cœur d'un démon. »

— Oh ! répliqua le major, je connais très bien ! c'est tout à fait ça. Très bien ! très bien ! Vous entendez, Charley ?

Le jeune homme ne bougea point.

— Je vous prie de continuer, dit alors le major, vous êtes en plein dans le sujet.

— Mais je n'ai rien à ajouter, major, répondit Henri, je vous attends. J'ai essayé de traduire votre pensée, voilà tout.

— Je poursuis, alors ; je dis que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, à un jeune homme, est de tomber sous une de ces créatures néfastes qui se font un jouet de la vie des autres, qui, pour satisfaire leurs moindres fantaisies, marchent sur des cadavres : je dis que, dans un amour semblable, un gentilhomme peut perdre plus que son existence, il peut perdre jusqu'à son honneur, et voilà ce dont je voudrais préserver mon cher Charley.

Ce dernier mot suffit à arracher le jeune homme de sa torpeur.

Il essaya de tourner la chose en plaisanterie.

— Mais, en venant à mon commandant, dit-il, en ricanant d'une façon outrée et très fausse, vous me traduisez à la barre d'un véritable conseil de guerre. Je n'ai pas avoué que j'étais amoureux, et je vous serais reconnaissant de ne prononcer aucun nom devant ces messieurs, autrement vous me causeriez une peine cruelle.

— Mon cher enfant, je ne veux pas entrer dans ces subtilités, et je suis capable de vous sauver malgré vous en vous voyant courir à votre perte. Dites ! mais dites donc ! monsieur d'Alreimpe, si, tout près d'ici, vous ne connaissez pas un de ces êtres mauvais, terribles, qui ne reculerait devant aucune perfidie, aucune férocité pour en arriver à ses fins.

M. de Blignac connaissait son ami, il voyait la réponse qu'il allait faire.

— Henri, s'écria-t-il en étendant la main, pas un mot, je vous en conjure.

—Je répondrai cependant, Raoul, malgré vous, car en le faisant, j'accomplis un devoir. Notre salut peut-être dépend de la franchise de mes paroles. Il faut que l'on sache que tout près, d'ici se trouve une femme belle entre toutes, une merveille ! qui a essayé de commettre sur votre personne, mon ami, sur la mienne, les crimes les plus abominables.

Il faut qu'on sache qu'elle s'est rendue coupable d'un rapt odieux sur la personne d'un être qui nous est cher entre tous, votre femme, Raoul, la comtesse de Blignac, que je regarde comme ma sœur. Eh ! bien, quoique son nom n'ait pas été prononcé, c'est de cette femme dont il est ici question, c'est elle dont le major Thurner veut parler, c'est d'elle que le lieutenant Blount est amoureux. Je le devine, je le sens, j'en suis sûr.

—Monsieur ? s'écria Charley en se levant.

—Oh ! répondit Henri en secouant la tête. Inutile d'aller plus loin. Un duel pour l'instant ne servirait de rien entre nous, et en ce moment je n'ai point le droit de me battre. Je ne retire cependant aucune de mes paroles. Je les maintiens toutes, au contraire, car j'ai le droit de vous dire que si aujourd'hui le comte de Blignac et moi nous sommes encore vivants, c'est que nous avons su déjouer les pièges les plus infâmes que cette créature qui porte par malheur un des plus beaux noms de l'Angleterre a dressés sous nos pas avec une adresse infernale.

Le lieutenant Charley était debout.

Il fit un pas vers la porte et se retournant avant de sortir :

—De quels noms peut-ont appeler deux gentilshommes qui accusent une femme lorsqu'elle ne peut se défendre ?

—C'est un grand malheur, s'écria le major Valérian lorsque Charley Blount eut disparu. Voilà un ennemi inattendu avec lequel il nous va falloir compter.

XIV

Le lecteur se souvient certainement d'un temple minuscule perdu et caché dans un coin des jardins du palais du gouverneur à Patna.

C'est là qu'eut lieu la conférence décisive, entre Haïm-Dorani, lady Richemond et sir Joë Egerton le jour même de l'arrivée de ces deux derniers à Patna.

C'est là que nous retrouvons le gourou, le soir où Raoul de Blignac et ses compagnons recevaient la généreuse hospitalité du major Valérian Thurner.

Haïm venait de placer la statue qui cachait l'un des couloirs secrets par lequel il arrivait d'ordinaire.

D'un pas lesté, pour un homme de son âge, il sauta du socle sur le pavé de mosaïque, et faisant craquer une vulgaire allumette, — ceci est un manque de couleur locale qui ne sera sans doute pas pardonné au narrateur, — il alluma lui-même quatre vélacous, lampes sacrées qui reposaient sur des piédouches, et s'assit sur un siège de porcelaine.

La claire lumière des vélacous éclairaient le visage du bonze.

Haïm était soucieux, préoccupé, en outre ses lèvres contractées prenaient cette expression froidement cruelle qui faisait le fond du caractère de cet homme extraordinaire.

— Oh ! murmura-t-il, quand donc le grand jour luira-t-il, quand donc pourrai-je les voir tous disparaître dans l'abîme ! Oh ! les oppresseurs ! les étrangers !... les maîtres insolents et égoïstes, pour lesquels l'Inde n'est qu'une misérable vache à lait ! Ne vivrai-je donc pas assez pour voir luire ce jour de gloire ?... Les années passent. Je vieillis ! Et rien ! ou si peu ! Sans les Russes qui menacent la puissance anglaise, je perdrais, je crois, tout espoir !

Ce seront les Russes qui nous débarrasseront des Anglais. Et c'est nous qui chasserons les Russes ! Mais que de longs jours, que de longues années ne nous restent donc pas encore à souffrir !... Comme moyen d'action... garder ce peuple sous la verge de fer de la superstition et de la terreur. Voilà ma tâche, sans pitié, sans défaillance, sans oubli ! Voilà pourquoi il faut, à ce peuple aveuglé, conserver à tout prix ses fétiches, vivants ou morts, conclut-il avec un froid sourire.

En même temps il regardait l'heure à un superbe chronomètre à remontoir, autre manque de couleur locale.

— Oh ! oh ! gronda-t-il entre ses dents, on nous fait attendre. Nous n'avons pas été habitué à cette inexactitude. Je ne me suis pas trompé. Il doit y avoir du changement de ce côté. Au surplus, nous allons bien voir...

Tandis qu'Haïm-Dorani monologuait ainsi dans le petit temple, dans le palais même de Patna, lady Richemond, qui avait terminé, quelques instants auparavant, le repas du soir, prenait le frais sur une terrasse en compagnie de son mari.

Les indispositions de lord Richemond avaient pris fin, sa santé se raffermissait de jour en jour... Les médecins n'auraient-ils pu motiver ce changement, ils en ignoraient les causes. Lord Richemond se portait mieux, depuis qu'il n'était plus surmené par les incessants caprices et les fantaisies constantes de sa femme.

Phénomène curieux, et cependant bien humain, si le corps, si le physique du noble Anglais se trouvait bien de cette métamorphose, il n'en était pas de même du moral. Il manquait quelque chose à lord Arthur. Il s'inquiétait, il se tourmentait maintenant et se demandait ce qui avait pu motiver le changement survenu dans le caractère, la personne et les allures de cette créature dont il était follement épris.

— Grâce, fit lord Richemond, tandis que la jeune femme, préoccupée, laissait refroidir dans sa tasse de porcelaine diaphane le café brûlant qu'un serviteur venait de lui verser, Grâce, qu'avez-vous encore ce soir ?

Elle releva la tête, une tête pâle, triste, dont les lampes éclatantes faisaient encore ressortir la matité et avec un froid sourire :

— Vous me demandez ce que j'ai, mon ami ? Mais un jour de plus qu'hier, tout simplement. J'avoue que c'est là la plus sottise des réponses. Je ne saurais vous en faire une autre.

— Vous vous ennuyez, Grâce, je le vois bien, répliqua le vieillard,

vous v
lié vo
pauvre
jour, e
activité
— M
meille
menté
— To
vous r
Elle
— No
que je
soteil.
dissiper
Lord
— Vo
tions
bien, e
— Qu
Oh ! no
le jure,
de vos
que vou
Et la
loge de
ment.
— Vou
déjà ?...
plus là !
Et ter
posa un
mari l'a
la fit tre
— A p
Son sile
Permett
vous voi
heureux
tune, étr
douloure
— A B
— Je n
Lady
Ces m
oreille.
Au vra
venue. E
à outran
de Blign

vous vous ennuyez ici ; peut-être regrettez-vous aujourd'hui d'avoir lié votre destinée à la mienne. Je voudrais vous voir heureuse, ma pauvre enfant, c'est là le vœu le plus ardent que je forme chaque jour, et il ne se réalise pas. Vous avez perdu votre gaieté, votre activité joyeuse... Et je me demande ce qui a pu vous rendre triste.

— Mais rien, dit-elle, pour répondre quelque chose. Vous êtes le meilleur des êtres et je me reproche de vous avoir si souvent tourmenté sans raison et sans motif.

— Tourmentez encore, Grâce, tourmentez, ma chère, si cela doit vous rendre gaie et joyeuse comme par le passé.

Elle secoua vivement la tête.

— Non ! je n'en ai nulle envie. Je voudrais réparer tout le mal que je vous ai fait, et vous rendre des jours calmes et pleins de soleil. Mais ne vous occupez point de mes humeurs noires, elles se dissiperont peut-être d'elles-mêmes quelque jour.

Lord Arthur ne se contentait point de cette réponse évasive.

— Vous ennuyez-vous, ici, reprit-il, voulez-vous que nous reparations pour l'Europe ? Vous n'avez qu'un mot à dire, vous le savez bien, et ce mot sera un ordre pour moi.

— Quitter l'Inde, fit-elle avec véhémence, retourner en Europe !... Oh ! non certes, pas maintenant. Je me trouve très bien ici, je vous le jure, et si vous le voulez bien, mon ami, ne me tourmentez plus de vos questions. Ne vous inquiétez plus non plus. Cela passera, que voulez-vous de plus ?

Et la jeune femme, qui avait jeté les yeux sur une superbe horloge de marqueterie qui ornait le fond du patio, se leva nonchalamment.

— Vous me quittez, s'écria lord Arthur, d'un ton de reproche, déjà ?... Si vous saviez combien ma vie est triste lorsque vous n'êtes plus là !

Et tendant son front de marbre à lord Arthur, sur lequel celui-ci posa un baiser plein de tendresse, elle allait se retirer, lorsque son mari l'arrêta net par cette question posée à brûle pourpoint et qui la fit tressaillir :

— A propos, ma chère, n'avez-vous pas eu de nouvelles de sir Joë ? Son silence m'inquiète fort. Je m'intéresse beaucoup à ce garçon. Permettez-moi de vous dire même en passant que je regrette de vous voir parfois pour lui un peu roide, un peu sévère. Il est malheureux, que voulez-vous. Avec son intelligence, son nom, sa fortune, être un objet de répulsion pour tout le monde, ce doit être un douloureux supplice !... Mais passons. Où vous a-t-il quittée ?

— A Béhar. Il ne m'a point dit où il allait. A la chasse, je crois.

— Je ne me consolerais pas qu'il lui serait arrivé malheur.

Lady Richemond prenait sur ces paroles congé de son mari.

Ces mots : « S'il lui était arrivé malheur » étaient restées dans son oreille.

Au vrai, depuis le départ de sir Joë, cette pensée ne lui était point venue. Elle croyait, au contraire qu'il poursuivait cette persécution à outrance au bout de laquelle, sans arme et sans défense, Raoul de Blignac devait trouver la mort.

Chez ces natures indomptables, réellement spéciales, un revirement ne s'accomplit que tout d'une pièce. L'être doué de belles qualités supérieures, porte tout à l'extrême; et il est aussi capable du bien que du mal qu'il accomplit avec perfection.

Oh ! oui, qu'elle se reprochait donc sa vie passée ! L'amour passionné qu'elle éprouvait pour Raoul lui avait refait une virginité de cœur. Elle voulait mourir en emportant son estime ; elle savait bien que jamais elle ne serait aimée de lui, mais du moins, elle ne voulait plus être à ses yeux un objet de haine, de mépris et d'opprobre.

Elle en était arrivée à cette période où l'amour sans espoir conduit à la résignation et au sacrifice, et ses regrets étaient d'autant plus amers que violente et exaspérée avait été sa passion haineuse.

L'amour pour Raoul ! Ce sentiment était criminel chez Grâce Hautrope, maintenant, que les biens sacrés l'unissaient à lord Richemond.

— Allons ! murmura-t-elle, il le faut ! ...

Elle se regarda dans la glace, son image blême et désolée la fit reculer !

— C'est moi ! dit-elle avec effroi, moi Grâce Hautrope ! Ah ! que je suis changée ! Et quand je pense que dans le fond de mon cœur, c'est cent fois pis encore, et que je donnerais jusqu'au dernier vestige de ma beauté pour effacer ce qui me cause aujourd'hui tant d'horreur.

Ses femmes de chambre renvoyées, elle referma soigneusement les portes et, par l'issue du cabinet de toilette, s'engagea dans le passage secret.

Quelques minutes plus tard, elle traversait le petit jardin enclavé et gravissait les degrés du temple.

Haïm se dressa d'un bon sur ses pieds et salua avec une curiosité et une humilité également feintes.

— Je craignais, s'empressa-t-elle de dire dès l'abord avec un empressement trop bien simulé pour que lady Richemond en fût la dupe, je craignais qu'il ne fût arrivé en contre-temps fâcheux, ou qu'une disposition subite...

— Non, répliqua-t-elle en secouant la tête, rien de tout cela. Lord Arthur était avec moi et je ne pouvais le quitter aussi vite que je l'aurais désiré.

Du coin de l'œil, il lui lança un long regard.

— Je croyais que lord Richemond ne vous gênait pas d'ordinaire et qu'il se montrait trop heureux d'obéir à vos volontés.

— Peu importe, interrompit-elle avec impatience. Ce n'est point pour me parler de lord Richemond que vous m'avez fait venir ici. Tantôt, je vous ai vu au palais, vous m'avez fait le signe convenu l'accompagnant de vos dix doigts écartés. J'en ai conclu que vous désiriez avoir un entretien avec moi vers dix heures du soir ; je suis venue un peu en retard peut-être, mais enfin me voici, que me voulez-vous ?

Tout cela était prononcé d'un ton bref, saccadé, avec une méchante humeur visible. Haïm semblait ne point s'en apercevoir.

—Au point où nous en sommes l'un et l'autre, commençait-il d'un ton froid, après avoir échangé et partagé nos profonds secrets, nous n'avons à craindre de la part de l'un de nous deux ni trahisons, ni indiscrétions. Nous sommes bien rivés à la même chaîne. Nous ne saurions la rompre, n'est-ce pas, même dans le cas où elle deviendrait pesante pour l'un d'entre nous. Par conséquent, vous avez tort de chercher autre chose dans mes paroles que ce qui s'y trouve. Il vous a plu de me faire attendre rien de mieux, cela ne tire pas à conséquence. Je vous ai prié de vous rendre ici parce que j'ai de graves nouvelles à vous communiquer. Tout d'abord, je vous dirai que je suis très inquiet de sir Joë. Il est parti à la suite de nos ennemis, pour être bien certain de leur disparition, dans cette supposition, comme c'était très probable qu'ils ne parviendraient pas à franchir la distance qui sépare Béhar de Patna. Sir Joë était accompagné d'un serviteur à moi, un homme éprouvé, Salar, un fakir incapable de renier sa foi et de la cahir, comme cet infâme Yambo. Point de nouvelle de sir Joë, de Salar, rien ! J'ai lancé des estafiers dans toutes les directions. J'ai expédié de tous les côtés des Bohis ! Rien, on n'a rien trouvé.

La piscine de Beïram avait gardé son secret. Eût-on vidé le réservoir, que l'on n'eût rien retrouvé ni de sir Joë, ni de Salar, qui, comme on le sait, avaient été dévorés jusqu'au dernier osselet par les grâvils.

—Leur disparition est un mystère que nous finirons bien par percer ; mais jusque-là, il me préoccupe, et vous devez le comprendre.

Il y a mieux : sans ressources, sans argent, M de Blignac et ses compagnons sont parvenus à se procurer des armes et des chevaux ! Où ? Comment ! C'est ce qui dépasse l'imagination. Enfin, une fois, encore, ils se sont tirés d'affaire, ils sont vivants !...

En prononçant ces mots, il ne quittait pas Grâce des yeux.

Deux secondes il la laissa en suspens, puis, sans transition, il ajouta :

—Ils sont ici !

Elle ne fut pas maîtresse de son mouvement.

—Ici ! s'écria-t-elle en se levant brusquement !... vivants !...

Et mentalement elle reprit :

—Merci, mon Dieu !... vous avez exaucé ma prière.

—Eh ! comme cette nouvelle vous stupéfie, s'écria Haim ! Tranquillisez-vous donc, Patna, pour eux c'est la gueule du loup. Ils sont tombés dans une souricière. Figurez-vous qu'ils sont allés — vraiment ces Français seront toujours les mêmes, toujours des têtes de linotte, figurez-vous qu'ils sont allés demander protection et asile, devinez à qui ?

—A qui ! demanda-t-elle, en essayant de retrouver son calme.

—Au major Valérien Tournier, celui-là même sur lequel nos scorpions s'étaient justement portés à Béhar, et que grâce à votre influence nous sommes parvenus à faire rappeler à Patna par le télégraphe. Comprenez-vous ? Vous le tenez aujourd'hui dans vos mains. Il est réellement bien imprudent, pour ne pas dire autre

chose à un officier supérieur de l'armée des Indes, d'aller offrir l'hospitalité à des ennemis de l'Angleterre, car, termina-t-il avec un sourire gouailleur, et dardant sur la jeune femme ses yeux félins, comme s'il eût pu lire jusqu'au fond de son cœur, car ce sont bien des ennemis de l'Angleterre, n'est-ce pas, du moment que ce sont nos ennemis ?...

Elle ne répondit pas.

Elle, la créature indomptable, souffrait mille morts d'être ainsi tenue immobile, impuissante sous la redoutable serre du gourou.

Bien qu'il se rendit parfaitement compte de tout ce qui se passait en elle, il feignit de ne pas s'en apercevoir, et continuait, comme s'il se fût agi d'une chose toute simple et toute naturelle comme ils eussent surtout complètement été d'accord ainsi que par le passé :

Nos ennemis ont donc trouvé de nouvelles forces. Mais ceci regarde le gouverneur de Béhar. Il faut que le major Thurner parte sur l'heure. Pas de réprimande, pas de récriminations. Un ordre. On a besoin de lui, et on l'expédie dans le sud. Pas dans le nord, vous entendez bien, dans le sud. J'ai mes raisons pour cela. Lord Richemond ne voit que par vos yeux, c'est donc tout ce qu'il y a de plus faisable.

—Croyez-vous ? demanda-t-elle simplement en osant pour la première fois le regarder bien en face.

—Oh ! murmura-t-il entre ses dents, c'est plus grave que je ne pensais.

—Il reprit tout haut :

—Je ne croyais pas, j'en suis sûr. Vous allez donc retourner auprès de votre mari et exiger de lui un ordre immédiat. Avec nos adversaires, il faut frapper ferme et vite. Oh ! ce sont des hommes dangereux entre tous. D'autres, vingt fois, seraient morts à la peine. Eux, ils résistent, ils triomphent de tous nos efforts.

—Oui, dit-elle tout haut, comme se parlant à elle-même et emportée par la passion, M. de Blignac est un vaillant.

—Excusez un pauvre Hindou, répliqua-t-il avec un sourire ironique, je ne comprends pas bien toutes les subtilités de la langue anglaise, vaillant veut dire ?...

—Fort, brave, loyal, honnête, répondit-elle avec une impétuosité, en le bravant cette fois en face.

—Mais, fit-il en jouant l'étonnement, comment se fait-il que vous poursuiviez alors avec acharnement la mort d'un tel héros ?

Cette fois elle ne répondit pas.

Que dire en effet ? Pouvait-elle lui avouer qu'elle avait désiré sa perte avec furie, avec rage, et que, maintenant, domptée par un amour sans espoir, elle eût tout donné pour sauver M. de Blignac ?

—Enfin il peut être ce qu'il est, réondit-il, il faut qu'il disparaisse. Vous ne serons jamais tranquilles tant qu'il vivra. Et je briserais comme verre les obstacles, hommes et choses, qui se mettraient entre lui et nous. Je vous le répète, que le major Valérian parte, je me charge du reste. Vous m'avez depuis longtemps compris. M. de

Blignac est accompagné de M. d'Alreimpe, le fils du gros négociant qui est en rapport avec le gouvernement anglais.

Il faut donc que cette mort semble toute naturelle. Ces imprudents tomberont victimes d'un accident quelconque, dont eux seuls pourront être rendus responsables. Autre chose maintenant et qui j'en suis certain, vous causera une peine cruelle : je suis sans nouvelles de votre cousin Joë. Qu'est-il devenu ? Je l'ignore. Il a disparu ainsi que Salar, un serviteur à moi, très dévoué, très sûr, qui l'accompagnait. Je ne puis admettre que M. de Blignac et ses compagnons aient pu venir à bout de deux hommes courageux, énergiques et bien armés. Toujours est-il que je ne puis parvenir à avoir des nouvelles de l'un, et que les autres sont ici. Il faut donc en finir. J'espère encore qu'avant peu de jours sir Joë Egerton nous sera revenu. Quant à nos adversaires, je suis fatigué de cette lutte, et je veux la terminer d'un seul coup.

Lady Richemond s'était levée.

—Adieu madame, dit-il en la saluant respectueusement, ainsi qu'il l'avait fait dès l'abord, je compte que vous allez agir avec promptitude.

Un signe de tête évasif fut sa seule réponse et elle disparut par le passage secret.

—Oh ! s'écria Haïm avec colère, tu n'en feras rien, tu vas chercher à me trahir, mais je te mépriserais aussi, toi, sottie créature, qui n'a pas su haïr, pas plus que tu n'as su aimer.

Et déplaçant la statue, il quitta le petit temple à son tour. Les galeries dont le parcours lui était familier le conduisirent jusque sous un bosquet du jardin public de Patna. Caché sous un épais buisson de cactus une large dalle se trouvait. Il la souleva sans difficulté, et sortit du massif, rentrant en ville par une allée du jardin.

Il se dirigea tout droit du côté du quartier anglais. Une lune claire blanche, éclairait les rues de Patna. Comme il marchait d'un pas mesuré et qu'il regardait avec précaution de tous les côtés, il vit venir à lui un jeune homme dont la démarche agitée, saccadée, attira son attention.

C'était le lieutenant Charley Blount.

En proie à une exaspération d'autant plus violente que longtemps elle avait été contenue, il parlait tout seul, tout haut, montrant à travers l'espace son poing fermé à d'invisibles ennemis.

—Oui, je leur ai dit, c'est lâche, c'est honteux d'attaquer, d'accuser une femme qui ne peut se défendre. La plus belle, la plus noble de toutes. Eh ! bien, je la protégerai moi seul contre eux tous !... Contre mon chef d'abord contre ces Français ensuite.

Haïm, qui s'était effacé le long d'une maison, ne perdait pas une seule de ses paroles.

—Bah ! murmura-t-il, qui sait, voici une allée toute trouvée que nous arrive, et de ce petit garçon là, on pourrait sans nul doute tirer parti. Il faut bien peu de chose pour en faire une bête enragée qui frappera et mordra tous ceux qui l'empêcheront d'approcher de l'objet de sa passion.

Le lieutenant arrivait jusqu'à sa hauteur.

—Eh ! pardon, lieutenant Blount, charmé de vous rencontrer, monsieur ; que vous est-il donc arrivé, lieutenant Blount ? Il vous est certainement survenu quelque chose d'extraordinaire.

Le lieutenant Charley, dans le courant de la vie, n'était pas d'humeur accommodante, mais l'ingérence subite du gourou, dans ses affaires de cœur, lui parût être le comble de l'incouvenance. Aussi, oubliant toute mesure, il se redressa de toute sa hauteur et répliqua au bonze avec une insolence suprême :

Mais qui vous a donc permis de vous mêler de mes affaires, de m'adresser de semblables questions ?

Ce qui donne aux peuples d'Orient une véritable force, c'est leur puissance de dissimulation, leur présence que rien ne fatigue.

Haïm laissa passer ce flux de paroles, et attendit impassible que le jeune homme eût fini.

—Lieutenant Charley, lui dit-il, vous avez tort de vous emporter pour plusieurs raisons : la première, c'est que je suis un pauvre vieillard, et qu'un homme de votre âge me doit le respect. Oh ! ne recommencez pas à m'injurier, je ne vous répondrais pas davantage, et vous seriez en train de ne pas avoir le beau ciel. La seconde, c'est que les prêtres de ce pays sont tous plus ou moins sorciers et qu'ils possèdent de rares philtres pour panser les plaies amoureuses. L'heure n'est guère choisie : mais voulez-vous que je vous dise votre destinée, lieutenant Charley ?

Des paroles d'Haïm il s'échappait une telle autorité, que le jeune officier, honteux de son emportement, demeura sans répondre.

Prenant son silence par un acquiescement tacite, le gourou continua :

—Vous êtes amoureux, lieutenant Blount, d'un amour sans espoir, et il faudrait bien peu de chose cependant pour vous rendre complètement heureux. L'homme que vous avez rudoyé tout à l'heure tient ce pouvoir dans les mains. Vous êtes amoureux. Bien plus, devant vous, on a calomnié et sali l'objet de votre amour. Démentez-moi si vous l'osez.

Tous ceux qui aiment, à quelque nature qu'ils appartiennent, sont plus ou moins superstitieux.

Ce fut avec une véritable terreur qu'il leva les yeux sur Haïm, se demandant par quel prodige le bonze avait pu parvenir à découvrir ce qui venait de ce passer.

Il n'essaya même pas de nier.

—Mais, fit-il tout effaré, comment pouvez-vous savoir ?...

—Je sais cela, répliqua Haïm et bien d'autres choses encore. Je sais, par exemple, que le lieutenant dont il est ici question s'est mis en antagonisme avec son chef ; que celui-ci peut l'éloigner de Patna, l'expédier dans un poste perdu, séparé à tout jamais de la femme qu'il aime, et qu'une influence supérieure, que j'ai en mains, je le répète, pourrait seule empêcher cet exil.

—Brahme ! s'écria Charley, excusez-moi. Au moment où vous m'avez arrêté, j'avais la tête perdue. Tout ce que vous m'avez dit est l'exacte vérité. Recevez mes excuses. Venez-moi en aide, vous

obliger un malheureux, et sa reconnaissance ne vous fera pas défaut : elle saura être éternelle.

S'il avait fait moins sombre, Charley aurait pu voir le sourire sceptique qui vint errer sur les lèvres du gourou au mot « reconnaissance. » Il n'y comptait guère, de la part des Européens surtout. Mais le lieutenant était un instrument inattendu qui lui tombait dans les mains, et il était bien résolu à s'en servir.

— Demain, à la première heure, venez me voir à la grande pagode. Demandez à parler au gourou et aussitôt on vous introduira près de moi. Je vous fournirai le moyen de vous rapprocher de celle que vous aimez. Peut-être pourrai-je vous offrir l'occasion de la venger de ceux qui l'accusent et l'attaquent tout simplement, parce qu'elle a refusé leurs hommages. Au revoir, lieutenant.

— A demain, répéta Charley, tandis que dans son cœur gros d'amertume, de chagrin et de colère, venait de naître une espérance.

Et comme il regagnait son logis, le gourou lui lança cette flèche du Parthe :

— Et lorsque vous rencontrerez sur votre route un pauvre bonze qui ne vous a jamais rien fait, soyez plus généreux pour lui, lieutenant Blouet, vous y trouverez votre avantage.

Haim continua à remonter le quartier anglais jusqu'à l'hôtel qu'occupait le major Valérien Thurner.

Il laissa retomber le marteau de la porte d'entrée et un domestique vint aussitôt lui ouvrir.

A l'hôtel du major, Haim-Dorani n'était pas un étranger.

Grâce au rajah Bahour-Sing, le gourou avait à sa portée des moyens de sport cynégétiques qu'il agitait fort le major Valérien. Donc, nombre de fois le gourou avait été magnifiquement traité à l'hôtel.

— Je désirerais parler sur l'heure au major Valérien Thurner, dit-il au domestique.

Celui-ci s'empressa de faire immédiatement la commission.

— Ah ! ça, fit le major en tressautant, il était en train de converser avec ses hôtes, c'est la soirée aux visites. Mais celle-ci est moins agréable que les deux premières.

Il se leva d'un air contrarié et passa dans la pièce écartée où, sur son ordre, l'on avait introduit Haim.

Le gourou s'inclina jusqu'à terre, et avec une politesse toute anglaise, le major lui rendit toutes ses civilités.

— Haim-Dorani, qu'y a-t-il pour votre service ? Quel motif assez puissant peut vous amener le soir à visiter un pauvre officier de l'armée des Indes ?

Jetant un regard défilant autour de lui, le gourou baissa le diaphragme de sa voix, et de l'air le plus humble :

— Vous avez parlé de service à rendre major Valérien, mais je crois que c'est moi qui vient aujourd'hui à votre aide. C'est bien de l'audace de la part d'un pauvre brahme, mais je ne reviens pas sur mes paroles. Vous courez un grand danger, major, et je ne suis ici que pour vous prémunir contre lui.

— Vieux gredin, grogna le major entre ses dents, s'il n'y avait

que toi pour me sauver en danger de mort, je courrais bien le risque de passer l'arme à gauche sans te voir le moins du monde intervenir.

Mais tout haut, donnant à sa physionomie l'expression la plus gracieuse :

— Comment, gourou, vous vous êtes dérangé le soir pour me venir en aide ! Comment vous remercier ?

Impassible, ils se sondèrent du regard.

Le bonze s'était assis dans un roking-chair. Malgré son vif désir de le congédier le plus tôt possible, le major Valérian fut obligé d'en faire autant.

— Vous le savez, major, nous avons notre police ; il ne faut pas nous en vouloir. Elle n'est pas aussi bien organisée que la police anglaise, mais enfin, telle qu'elle est, nous nous en servons, et nous recevons d'elle des renseignements parfois précieux.

— Où veut-il en venir ? se demandait le major.

— Or, je viens d'apprendre, par le plus grand des hasards, que deux Français, qui sont hors la loi, sont venus vous demander l'hospitalité, et que vous vous êtes trouvé dans le nécessité de la leur accorder.

— Tiens ! tiens ! tiens !... grogna le major. Voilà donc où le bât le blesse. Mais où veut-il en venir ?

Haïm-Dorani continuait :

— Je dois vous faire remarquer que le rajah de Béhar se plaindra, car il ne manquera pas d'apprendre qui a reçu à Patna ces Français qui l'ont grossièrement insulté, jusque dans son palais même. Ensuite, j'ai su que l'un d'eux était parent rapproché du gouverneur.

Après avoir été élevé par ce dernier, après avoir été l'objet de ses libéralités les plus étendues, quel drame s'est passé dans cette famille ? Je ne sais. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que lord Richmond a chassé son neveu de sa présence, et qu'un fait semblable ne s'accomplit que pour des fautes d'une gravité exceptionnelle.

Quelle que fût l'assurance d'Haïm, il commençait à en perdre une partie. Le petit œil du major ne le perdait pas de vue et semblait le percer à jour. Il laissait le gourou continuer, et à mesure que celui-ci avançait il trouvait l'explication qu'il avait entrepris de fournir de plus en plus difficile.

— Voulez-vous pardonner, reprit Haïm, à la sympathie que j'éprouve pour le meilleur des compagnons de chasse, et me laisser vous dire que si le rajah va se plaindre au gouverneur du Béhar, il peut en résulter pour vous des désagréments incalculables.

— Mon Dieu, je n'en disconviens pas, fit le commandant en prenant un air de bonhomie dont Haïm put être la dupe durant quelques instants, je suis très contrarié, je ne vous le cacherai pas, de cette visite inopinée. D'autant que je connais à peine ces messieurs que j'ai vus pour la première fois lorsque l'ordre me fut donné de les arrêter. Ils me sont tombés sur les bras, et j'en suis fort embarrassé, d'autant que d'après ce que vous venez de me dire, il peut en

résulter pour moi de graves inconvénients. Je vous remercie donc infiniment de cette démarche toute délicate, qui a dû beaucoup vous coûter. Je vous suis on ne peut plus reconnaissant, mon cher compagnon de chasse. Mais que voulez-vous que je fasse à l'égard de ces importuns ? L'hospitalité est chose sacrée, vous le savez mieux que moi.

—Mais, fit Haïm, dites que vous partez vous-même, engagez-les à poursuivre leur route.

—C'est que, je vais vous dire, reprit le major toujours impassible, je crois qu'ils ne poussent par leur voyage plus loin et que jusqu'à plus ample informé, ils désirent demeurer à Patna. Je me trouve donc dans la pénible nécessité de les garder auprès de moi, et de plus, si on essayait de les molester, de leur causer un désagrément quelconque, de couper les oreilles à celui qui serait assez osé pour franchir dans ce but le seuil de ma maison. Ah ! Haïm-Dorani, l'hospitalité est décidément le plus lourd et le plus désagréable de tous les devoirs.

Le gourou s'aperçut qu'il était joué. Mais il n'en laissa rien paraître. Pour les Orientaux, l'astuce est le vice qu'ils pratiquent avec le plus de perfection.

Après ce que venait de lui répondre le major, il n'avait plus qu'à partir. C'est ce qu'il fit incontinent.

Et le major Valérian, tout en recevant ses nombreuses salutations, ses vœux les plus ardents, dans ce langage fleuri qui fait le fond de la conversation hindoue, le vit prendre avec un soupir de soulagement le chemin de la porte.

—Dites au rajah, fit le major, qui ne pouvait résister au désir de lui lancer une raillerie dernière, que je suis son humble serviteur.

Le gourou s'inclina une fois encore, l'enveloppant du plus perfide de ses regards, et répondit :

—C'est avec joie que je porterai votre message, et j'ose croire qu'il sera fidèlement transmis.

Lorsqu'il se trouva dans la rue, Haïm-Dorani s'arrêta.

Coup sur coup, il venait de se heurter à deux obstacles inattendus.

Ces êtres qu'il exérait, qui avaient osé porter la main sur son fétiche, vingt fois il les avait cru exterminés, vingt fois il les avait retrouvés vivants, intacts pour la lutte. Avec une patience d'araignée venimeuse, il les avait réduits à l'impuissance, et voilà que, tout d'un coup, non seulement ils trouvaient des amitiés et des sympathies soudaines, mais encore celle qui les exérait le plus abandonnait la partie et refusait maintenant de continuer la lutte.

Il la continuerait seul, ardente, terrible, et ils verraient, ces maudits, de quelles forces redoutables il disposait.

Le major Valérian, enchanté de la petite scène qu'il venait de jouer, entra le sourire sur les lèvres dans la salle à manger.

D'un regard M. de Blignac l'interrogea.

Dans le même langage muet, il lui répondit que rien n'était à craindre.

Ses hôtes avaient satisfait leur appétit, et ils se complaisaient,

après ces longs jours de malheur et de misère, à jouir de ces aises, de ce confort dont le major Valérian savait si bien s'entourer.

D'un signe, le major fit placer dans des seaux à glaces plusieurs bouteilles de moët, donna ordre de charger les houckas, puis congédia les serveurs.

Cela fait, il se leva, alla pousser au verrou lui-même la porte d'une pièce précédant la salle à manger, et revenant prendre sa place dans son roking-chair en disant à Raoul :

— Mon cher comte, un verre de champagne.

De la main, M. de Blignac refusa; en même temps, il ne put retenir un sourire.

Le major ne marchandait point avec lui-même, et dans un vider-come volumineux en verre de Bohême, il venait de se verser une pleine rasade de son breuvage favori.

— Excusez-moi, fit M. de Blignac, mais je ne puis vous suivre, et, sur ce terrain, je suis certain que mon ami Henri ne vous accompagnera pas non plus. Songez, mon cher commandant, que nous ne sommes pas entraînés, que durant des mois nous n'avons bu que de l'eau.

— Et quelle eau ! s'écria Henri d'Alreimpe avec une grimace, un aquarium habité...

Le major éclata de rire malgré lui.

La tête nous tournerait, poursuivait Raoul.

Tout en parlant, le major Valérian avait approché son fauteuil à bascule de la table, sur laquelle, au milieu de pipes européennes, de chiboucks, de caisses de tabac et de cigares, se trouvait par hasard un revolver.

La salle à manger donnait directement sur une terrasse élevée, et par ses grandes fenêtres sans croisées, sans vitres, par ses baies ouvertes, arrivait la fraîcheur du soir, qui, combinée avec l'air agité par le pancka, formait une délicieuse atmosphère.

Le major avait laissé la lutlé de son houcka, et, pour varier ses plaisirs, allumait maintenant un régalia des plus purs.

Raoul de Blignac jeta un regard circulaire autour de lui, et alors revenant à son idée fixe :

— Major, continua-t-il, vous nous offrez l'hospitalité la plus large; mais ce n'est pas malheureusement tout ce que nous attendons de vous. Nous allons vous demander conseil, vous prier de formuler un plan.

— Mais, répliqua sir Valérian en élevant la voix, le plan est très simple. Une grande battue, une partie de chasse à l'éléphant, à l'ours ou au tigre, à votre choix, voilà ce que j'ai à vous proposer pour l'instant. J'ai besoin de voir le rapport de certains chefs de village qui m'indiqueront, pas plus tard que demain, s'ils ont du gibier dans leurs districts, et alors nous aviserons.

Raoul avait levé la tête et d'un regard questionnait Henri d'Alreimpe.

M. de Blignac se demandait si les fumées du moët à si haute dose n'avait point quelque peu troublé la cervelle de l'excellent major.

Mais celui-ci paraissait au contraire avoir conservé le plus pur des sangs-froids.

Il envoyait vers le ciel les spirales régulières de son régalia, et sa main droite, appuyée sur la table, continuait à jouer négligemment avec le revolver.

En même temps, grossissant toujours le diapason de sa voix, il entamait une longue digression sur la chasse à l'ours. Et il y revenait avec une persistance stupéfiante pour ses auditeurs, qui se demandaient ce que la chasse à l'ours pouvait avoir à faire en semblable occurrence.

—Voyez-vous, disait le major, en fumant nerveusement son cigare, l'ours n'est pas un gibier ordinaire. Ce n'est point comme le tigre, ni comme l'éléphant. Pour l'éléphant je vous avoue que je n'ai aucun plaisir à le tuer. Le plus intelligent de tous les animaux, le plus utile, me semble un coup de fusil détestable et un mets complètement inférieur. Il n'y a que les pieds, et encore ils ne valent pas ceux de mouton à la poulette.

Les petits pieds à la poulette mirent le comble à l'étonnement de Raoul et d'Henri.

Mais il fut de courte durée.

Le major Valérian, qui tenait en main son revolver, le braqua sur une des baies.

Instantanément le coup partit, et à la détonation répondit un cri de douleur.

—Tu peux porter cela à Haïm, gronda le major entre ses dents.

En même temps il se levait, allait ouvrir la porte fermée par lui quelques instant auparavant et appelait des serviteurs.

On accourait.

—Regardez donc sur la terrasse, commanda le major. J'ai vu paraître une tête noire dans le coin de la fenêtre, c'est certainement un voleur, et j'ai tiré au jugé. Je crois l'avoir touché.

Comme bien on pense, Brien avait été des premiers à arriver dans la salle à manger, appelé par la détonation.

Il s'élançait sur la terrasse et ramenait dans ses bras un Hindou qui était en train de rendre le dernier soupir.

La balle du major avait pénétré au-dessous de la tempe. Le malheureux espion râlait.

—Eh ! bien, fit Yves-Marie avec sa grimace habituelle, et aussi son sans-gêne qui ne le quittait jamais, si vous tirez comme ça le soir, mon commandant, je ne voudrais pas vous servir de mouche pendant le jour, sauf votre respect.

On apportait le corps de l'Hindou, et le major, après avoir de nouveau fermé la porte, reprenait sa place comme si rien d'extraordinaire ne venait de se passer.

—Vous m'avez cru légèrement tipsy, demanda-t-il à ses hôtes, mais depuis quelques instants, je suivais les évolutions de ce singe du coin de l'œil.

Voilà pourquoi je vous ai parlé chasse et ours, ce à quoi vous ne deviez rien comprendre. Maintenant nous allons causer sérieuse-

ment, si vous le voulez bien, et vous verrez que j'ai conservé le peu de bon sens que j'ai d'ordinaire.

Alors on s'aperçut que Brien avait laissé partir les domestiques, mais ne se croyant pas compris dans la consigne, était demeuré debout dans un coin de la salle à manger.

—Ce n'est pas un serviteur, fit M. de Blignac, c'est le dévouement fait homme, l'abnégation personnifiée, c'est un ami, major, et je vous le présente régulièrement, car sous cette grossière enveloppe de matelot, bat un cœur aussi loyal, aussi noble que celui du meilleur gentilhomme.

Ce à quoi le major répondit :

—Eh ! bien, mon cher garçon, asseyez-vous, vous n'êtes pas de trop, et prenez un verre de champagne.

—Ma foi, mon commandant, ce n'est pas de refus, et sauf respect, je regarderai avec plaisir le fond de la bouteille, vu que, à votre office, pour ce qui est de la boustifaille, il n'y a pas mieux, mais comme liquide on nous a donné de la bière qu'ils nomment comme ça, c'est écrit dessus, de la pâle ale. C'est bien pâle en effet. La bière, voyez-vous, mon commandant, c'est pas ma partie.

Et Brien, sans se faire prier, après avoir choqué son verre avec les trois convives, avala d'un trait un plein hanap de moût, en disant à la fin :

—Voyez-vous, mon commandant, il n'y a qu'en France qu'on trouve de bonnes machines comme ça.

XV

Le major Valérian fit une grimace. Les Anglais n'aiment point qu'on leur rappelle qu'il n'y a ni claret, ni champagne dans leur pays, et que les grands crus de Bourgogne doivent être additionnés d'alcool pour pouvoir traverser la Manche.

Mais chez cet excellent homme, ce mouvement de mauvaise humeur dura peu.

—Mon brave, dit-il à Brien, sans toute fois répondre à sa protestation contre la bière, je suis enchanté que vous ayez eu l'idée de rester. Grâce à vous, nous aurons au moins la liberté de causer tranquillement. Tenez, continua-t-il en lui tendant une caisse d'acajou, prenez un cigare d'une main, ce revolver de l'autre, et allez fumer le premier sur la terrasse.

—Compris, mon commandant, et si je vois un singe quelconque se glisser le long de votre rembarbe, je lui envoie une ou plusieurs prunes. Je ne saurais malheureusement pas me servir de ce joujou-là comme vous. Mais, enfin, on fera ce qu'on pourra.

Tout en parlant, Yves-Marie s'était bien emparé du revolver, mais il n'acceptait pas le cigare que lui tendait le major Valérian. Toutefois il dardait un regard en coulisse sur l'une des boîtes en laque qui renfermait une grosse masse de tabac doré et parfumée.

—Eh ! bien, qu'est-ce que c'est ? fit le major.

—Il y a, mon commandant, que si j'osais, je me permettrais de

faire goûter un peu de ce frisé-là à *Juliette*, qui a été bien abandonnée depuis quelque temps.

En ce disant, le vieux matelot sortait sa chère négresse des profondeurs de sa poche.

—Osez, mon cher garçon, osez, répliqua le major en éclatant de rire.

Et tendant la main à son tour il prit délicatement la pipe de Brien et l'examina en amateur.

—Joli morceau, fit-il avec une grimace expressive ! Joli morceau, tout ce qu'il y a de délicat !

—Oh ! mon commandant, reprit Yves-Marie évidemment flatté, si vous la verriez après huit jours de soins, elle n'est plus reconnaissable.

Et l'excellent garçon, enchanté, alla fumer sur la terrasse.

—Brave cœur, dit à mi-voix M. de Blignac en voyant son serviteur s'éloigner, c'est le dévouement et l'abnégation personnifiés.

—C'est de la vieille roche, répondit le major.

—Oui, continua Raoul, dans mon malheur, je n'ai jamais été abandonné. J'ai eu auprès de moi, sans défaillance d'une seconde, l'affection d'un frère,—et en prononçant ces mots, il tendit la main à Henri,—et j'ai trouvé, au moment où tout semblait perdu, le meilleur des amis.

Et l'autre main alla serrer celle du major Valérian.

—Chut, chut, fit ce dernier, votre ami, c'est fort bien. Mais pas de remerciement. Vous avez donné un but à ma vie. Les sports commençaient à me paraître un peu fades. Je me sens rajeuni de vingt ans, parce que voyez-vous, chers compagnons que le ciel m'envoie, ce qu'il y a encore de plus passionnant en fait de chasse, c'est la chasse à l'homme.

Les trois amis rapprochèrent leurs fauteuils de jonc, et se mirent en devoir de tenir conseil.

Le major annonça tout d'abord à ses deux hôtes qu'il allait réclamer du colonel un congé de deux mois, congé qui pourrait être prolongé par la suite, si ces deux mois étaient insuffisants pour mener leurs projets à bonne exécution.

—Mais objecta Henri d'Alreimpe, ne craignez-vous pas qu'on vous le refuse et que l'on vous joue ici le même tour au moyen duquel on vous a déjà séparé de nous à Béhar ?

—Il faudrait agir avec une promptitude fulgurante. Demain au jour je me rendrai chez le colonel Mamby. Une fois le congé accordé, je deviens maître de mes actions. Et au surplus, je puis avouer que j'en ai assez de ce métier de policeman que l'on nous fait faire, et qu'au moindre ennui, je donne ma démission.

Raoul protesta avec énergie.

—J'ai de la fortune, insista le commandant, et je ne consentirai jamais, moi, vieux militaire, à me laisser imposer des besognes déshonorantes. Voilà mon opinion. Donc je serai tout à vous. C'est entendu, n'est-ce pas. Inutile de revenir là-dessus.

Les deux jeune gens ne savaient comment remercier le major de cette générosité si large, si noble.

—Maintenant, poursuivit le major, il s'agit de s'entendre sur notre plan de campagne. Notre expédition doit être conduite comme s'il s'agissait d'une partie de chasse. Nous n'allons rien conquérir, nous ne proposons de délivrer personne. Nous sommes de simples chasseurs. C'est entendu.

—Avant tout, interrompit M. de Blignac, nous devons savoir où se trouve ma chère et malheureuse Maya-Niama.

—Cela, je le sais jusqu'à présent. Elle n'a pas bougé de Béhar. Il n'y a pas eu de convoi, de passage de caravane, de troupes déplacées depuis votre départ de Béhar. Ce dont je suis certain également, c'est qu'Haim-Dorani ne la laissera pas là. Sa retraite est connue, et le gourou n'est pas homme à manquer de précautions.

—Pouvez-vous prévoir le lieu que ce misérable choisira pour sa réclusion définitive?

—Non : mais ce ne sera certainement pas dans le sud. De ce côté, son influence est moindre. De l'autre côté de Béhar se trouvent des rajahs et d'autres princes qui sont en rivalité avec Bahour Sing. Un autre gourou est en antagonisme, de ce côté, avec Haim-Dorani. Mon opinion est qu'il essaiera de gagner le Népaul avec sa proie.

La domination anglaise n'est pas fictive au pied des monts Himalaya. Le Népaul a à sa tête un roi fier, indomptable, sur lequel Haim a une grande influence. C'est chez lui qu'il ira se réfugier. Croyez-moi, c'est la route du Népaul et ses environs qu'il faut surveiller.

Et avec une concision toute militaire, le major Valérien exposa le plan qu'il venait rapidement de concevoir.

Il avait à sa disposition un grand nombre de rabatteurs indigènes. Lui et ses compagnons dirigeraient leurs excursions du côté des routes de communication entre le Béhar et le Népaul, et les rabatteurs signaleraient forcément toute troupe franchissant leurs lignes.

—Si nous avions des éléphants, demanda Henri d'Alreimpe, nous évoluerons avec une bien plus grande rapidité, et pourrions nous transporter d'un point à un autre.

—C'est évident, fit le major. Malheureusement nous n'en possédons point. Ils sont entre les mains de Bahour-Sing et de son gourou, et je ne pense pas qu'ils consentent à nous les prêter pour la circonstance.

Il s'arrêta tout d'un coup à la fin de cette phrase.

—Vous me faites songer, reprit-il, à un de ces pachydermes qui a traversé Patna ces derniers jours. Il était monté par trois Hindous, a touché seulement barre ici, se dirigeant vers le Népaul. Je l'ai vu, par un hasard extraordinaire, arrêter devant le couvent, le temple qui sert de retraite et de demeure à Haim-Dorani. Le cornac prononça le nom de Népaul. J'ai tout lieu de supposer, en rapprochant ces circonstances, que bien que parti de Béhar, cet éléphant pourrait bien être un courrier de notre affreux bonze.

—Puissiez-vous dire vrai, s'écria Raoul.

—Ah ! fit Henri, voilà où ce pauvre Fiferlin que l'on nous a enlevé à Béhar nous rendrait de signalés services.

Il était une heure du matin. Après avoir rouvert lui-même la

porte et rappelé Brien de son observatoire, le major conduisit ses hôtes dans les chambres qui leur avaient été préparées. Yves Marie avait un lit de camp dressé tout à côté de la porte de son maître.

— Pour un Anglais, c'est un brave homme tout de même, grognait Brien, tout charmé de ces attentions et de ces bons procédés.

Il était entendu que les chasseurs improvisés se reposeraient cette nuit là et la journée du lendemain, et qu'au soir, la chaleur du jour passée, on se mettrait en route pour aller occuper l'un des bungalows disséminés sur la route qui conduit de Patna à la capitale du Népaül.

Quelques heures de sommeil suffirent au major Valérian, et, au petit jour, en tenue de service, il se dirigeait vers l'hôtel du colonel Mamby.

Ce chef qui portait une solide amitié à son major, et professait pour lui une haute estime, accorda immédiatement le congé demandé.

Toujours passionné pour la chasse, mon cher major, toujours jeune, toujours solide au poste!... Que n'ai je votre constitution, votre joyeuse humeur et votre passion pour la chasse.

Le colonel Mamby était grand, maigre, sec, jaune comme un coing, et souffrant d'insupportables douleurs causées par une maladie de foie contractée dans l'Inde.

— Mon colonel, fit le major en insistant, si, par hasard, on avait besoin de moi pour une corvée quelconque, je vous prie tout particulièrement de me l'éviter, à moins que ce ne soit, bien entendu, pour aller au feu, supposition plus qu'invraisemblable.

— Soyez tranquille, mon cher major. S'il prend encore quelque lubie au gouverneur, qui, Dieu me pardonne, me semble quelque peu lunatique, je lui raconte une histoire. Vous êtes malade... du foie... et vous chassez, pour votre santé, dans des contrées que vous avez omis de m'indiquer. En tous cas, votre responsabilité est complètement à couvert. Je me charge de tout.

Le major remerciait chaleureusement son colonel.

— Ah ! reprit ce dernier, je pense que vous emmenez vos chevaux. Si les vôtres ne suffisaient pas, prenez dans mon écurie tout ce qui vous est nécessaire. Et n'en remerciez pas, major Valérian. Je les aime passionnément mes chevaux, mais je ne m'en sers plus que de loin en loin, pour le service. Usez donc sans scrupule de mes bêtes.

Et le colonel, serrant les mains au major, murmura :

— Allons, au revoir, dans deux mois, à moins que ce ne soit dans trois, car je vous connais, vous me demanderez bien une prolongation.

Tout était donc pour le mieux. De chez le colonel, le major se rendit au quartier de la cavalerie.

Devant la grille de la caserne, il se heurta au lieutenant Blount, qui, raide, compassé, se borna à lui faire le salut militaire.

Le major marcha à sa rencontre.

— Charley, lui dit-il, est-ce passé votre colère d'hier soir, en voulez-vous encore à votre vieil ami ?

Le lieutenant ne répondit point, mais le froncement de ses sourcils, la pâleur de son visage, le mouvement convulsif de ses lèvres témoignaient que, bien loin de décroître, sa colère de la veille n'avait fait qu'augmenter.

—Charley, je pars pour la chasse, reprit le major. Pour deux mois. Je ne vous propose pas de vous emmener.

—Non, major. Je vous remercie, répliqua du bout des dents le jeune homme.

—Vous n'avez pas d'ordres de service à me donner, major ?

—Non, Charley, rien, répondit le commandant. A vous revoir, mon cher enfant. Je désire vous retrouver dans des conditions plus raisonnables et plus calmes.

Le lieutenant tourna sur ses talons et disparut.

—Allons, murmura le major avec un soupir de regret, c'est dommage. Ce pauvre enfant se prépare de cruelles douleurs.

Pourvu que cette canaille de bonze ne se doute pas de ce qui se passe dans son cœur, il serait capable de nous le jeter dans les jambes.

L'appréciation du major était déjà réalisée.

Charley Blount quittait Haïm. Et il n'avait pas fallu longtemps au gourou pour capter la confiance du jeune homme, faire de lui sa créature, et, en même temps aussi, un ennemi acharné du major et des deux Français.

Charley, féru pour lady Richemond d'une passion ardente, devait fatalement prendre en haine ceux qui n'adoraient pas son idole.

Haïm présentait Grâce comme une créature céleste, victime de la conspiration la plus noire.

Raoul de Blignac était le pire des aventuriers ; il poursuivait la jeune femme pour la perdre. Par vengeance d'abord. En épousant lord Arthur, elle avait enlevé la fortune à celui qui était l'héritier naturel du vieillard ; par amour ensuite, car il aimait toujours celle qui avait refusé sa main et ses hommages.

Et avec une perfidie savante, le gourou, en quelques mots qui emblaient lui échapper, laissait voir à Charley lady Richemond dans toute sa beauté, se consumant dans l'ennui et la tristesse, et donnant son cœur à celui qui la délivrerait de l'odieuse conspiration et de ses auteurs.

Il ne désirait plus qu'une chose, rejoindre Raoul et le tuer.

L'amour malheureux, l'amour criminel peut donner naissance à tous les vices et conduire à tous les crimes.

Peu avant le coucher du soleil, une troupe assez considérable se forma devant les communs de l'hôtel du major Valérian. Nos quatre amis d'abord, montés sur d'excellents chevaux rompus à la fatigue, armés et équipés de pieds en cap.

Des coolies tenaient en main des bêtes de rechange. Enfin une demi-douzaine de mulets de bât étaient chargés du matériel de campement.

De plus, le major emmenait avec lui quatre ordonnances anglaises brisées à l'obéissance et attachées à leur major jusqu'à risquer carrément leur existence pour lui.

Deux couples de setteurs et une douzaine de ces grands chiens courants, ardents, mordants, levrettes qui chassent toutes les bêtes à fond de train et à vue, étaient tenus en harde par un valet indigène spécialement consacré à leur service.

Le major, en bon général d'armée, pensait à tout et avait pris les précautions les plus minutieuses.

C'est ainsi qu'à Brien, par exemple, avait été réservé un double poney, d'allures douces, mais plein de vigueur, qui ne devait point trop secouer le brave matelot, qui n'était point expert dans l'art de l'équitation.

La caravane se mit en marche.

En sortant de la ville, M. de Blignac poussa son cheval à la hauteur de celui du major.

Raoul était étonné. On reprenait directement le chemin par lequel lui et ses compagnons étaient rentrés dans Patna.

Mais le major Valérien prévoyant une question, porta rapidement un doigt à ses lèvres.

M. de Blignac ne prononça point une parole. Il attendait le mot de l'énigme.

Et lorsque l'on fut à rase campagne, le major Valérien le lui fournit immédiatement.

— Nous avons l'air de retourner à Béhar, fit-il, et dix espions vont aller affirmer du gourou que nous retournons directement à Béhar et il va prendre des précautions en conséquence. Mais comme nous avons nos provisions, qu'il nous est inutile de passer par les villages, à dix lieues d'ici nous retournerons sur la droite et nous remonterons en faisant un grand circuit. Et si le gourou veut nous faire suivre, je lui promets de mener ses espions par un chemin où ils auront de l'agrément.

On dressa l'allure des chevaux, cinq lieues furent franchies promptement et la troupe du major Valérien prit son campement dans un bois de palmiers et d'aréquieres, où de grands feux furent allumés.

On dressa des tables portatives, un copieux souper fut servi, et au milieu du brouhaha du repas, on entendit la voix de Brien qui dominait le tumulte.

— Vois-tu, Yambo, disait-il, voilà la manière de naviguer.

A la même heure où la troupe du major Valérien établissait ainsi son campement et se préparait à passer à la belle étoile sa première nuit de déplacement, un Hindou d'un grand âge, à en juger par ses cheveux blancs, sa barbe de même couleur et la courbure de sa taille, suivait d'un pas monotone et lent la route qui conduit de Béhar à Patna.

Les pieds nus, ayant pour tout vêtement de misérables loques, et pour turban une pièce de toile souillée et trouée, il s'en allait plié en deux dans la poudre du chemin, ne craignant ni la rencontre des voleurs, ni celle des fauves, perdu dans une préoccupation profonde.

Parvenu à l'endroit où la troupe du major Valérien avait obliqué sur la droite, il s'arrêta.

Le soleil, dans un bleu doré, allait disparaître à l'horizon ; déjà apparaissaient au firmament les premières étoiles, mais il restait assez de jour pour que le vieillard relevât les empreintes toutes fraîches.

Il sonda d'un œil curieux les profondeurs de la broussaille et des bosquets qui dissimulaient le campement à tous les regards et hocha silencieusement la tête.

Alors, se mettant à ramper à travers les herbes avec une patience à toute épreuve, il s'approcha peu à peu du bivouac. Et à la lueur des bougies protégées par des globes de terre, qui éclairaient la table à laquelle avaient pris place le major Valérian et ses deux amis, il les regarda et les dévisagea avec une attention soutenue.

Mais la brise du soir s'était doucement élevée. Elle apporta les émanations de l'Hindou à la meute et aux chiens d'arrêt, qui se mirent à pousser aussitôt des hurlements lamentables.

Le major avait levé la tête, se demandant si les chiens ne lui signalaient pas un danger.

Mais le vieillard, qui avait vu sans doute ce qu'il avait intérêt à connaître, s'éloigna précipitamment. La meute se calma, tout retomba dans le calme et le silence, et l'Hindou qui avait regagné la route, reprit sa marche, se dirigeant vers Patna.

— Oh ! oh ! gronda-t-il à diverses reprises, voilà un secret qu'Haim-Dorani paierait bien cher. Mais l'or ne saurait me toucher, moi ! Les lacs de roupies me sont devenus bien indifférents depuis de longues années. À l'être déchu qui a tout perdu sur la terre, il n'est plus besoin de rien. Haïm est bien puissant lui ! mais il est aussi menteur qu'un serpent et il m'a pris trop longtemps pour dupe.

La nuit était depuis longtemps tombée lorsqu'il s'engagea dans la longue rue de Patna.

Le vieillard traversa des ruelles sombres et étroites sans hésitation et se rendit tout droit à la porte de la pagode qui servait de retraite au gourou.

Parfois, il rencontrait un autre Hindou, un fakir, un brahme attardé rentrant à son couvent. À la lueur de la lune et des étoiles, ils apercevaient très bien celui dont nous venons de parler, et s'écartaient de lui comme d'un pestiféré.

Lui ne semblait point s'en soucier.

D'une main vigoureuse, il heurta le gong attaché au portique, et à ce formidable son un jeune brahme qui remplissait les fonctions de frère portier vint aussitôt lui ouvrir.

Les quatre mots que le vieillard prononça tout bas à l'oreille du frère étaient certainement une formule cabalistique, car celui-ci le fit aussitôt entrer et laissa retomber sur lui la lourde porte de bronze.

Un autre religieux s'avança alors, et, bien qu'il ne cherchât point à dissimuler la répulsion que lui inspirait l'arrivant, il lui fit signe de le suivre et, à travers des salles désertes, d'interminables couloirs, le conduisit jusqu'au réduit profond, secret, dont il souleva les lourds tapis qui en interdisait l'accès.

Devant une table de bois de rose, couverte de papiers, de registres, de cartes, Haïm-Dorani écrivait.

A l'appel du bonze, il leva la tête. Celui-ci introduisit le vieillard et se retira aussitôt.

Le gourou ne prononça point une parole. Il écoutait le pas sonore du religieux qui se perdait dans les galeries.

Les yeux d'Haïm, à la vue de l'arrivant, avaient lancé des éclairs de colère.

—Sanga-Mytha, lui dit-il brusquement, pourquoi as-tu quitté Béhar sans mon ordre.

L'arrivant ne sembla point le moins du monde décontenancé par cette fureur. Il s'empara d'une pile de coussins, s'installa commodément, car il était rompu par la fatigue, et d'une voix calme finit par répondre :

—Pourquoi j'ai quitté Béhar, Haïm ? Je suis venu ici pour te le dire.

—Tu m'interroges, je crois, fit le gourou avec hauteur ! Un paria ! m'interroger !

—Paria ! répliqua le vieillard en hochant la tête, je ne l'ai pas toujours été. Il fut même un temps, si j'ai bonne mémoire, où je t'ai vu rampant à mes pieds, comme tu le fais aujourd'hui devant le roi du Népaul.

—Celui-là n'est pas déchu de sa caste, il n'a été ni infidèle, ni parjure. Il n'a rien fait pour mériter les châtimens terribles, mais si justes, qui se sont appesantis sur toi.

—Oh ! moi ! interrompit Sanga-Mytha avec philosophie, on m'a tout pris. Les Anglais d'un côté, toi de l'autre. Tu m'as entraîné partout à ta suite comme un instrument vil et méprisable, comme un pauvre chien auquel de temps à autre on jette un morceau de pain juste pour l'empêcher de mourir de faim. C'est tout. Tu me berçais de promesses trompeuses. Tu me laissais entrevoir un brillant avenir, ma réhabilitation d'abord, ma réintégration dans ma caste, à mon rang, avec mon titre. Le rétablissement de ma puissance, la restitution de ma richesse. Dis, Haïm, depuis combien d'années m'as-tu leurré en me promettant tout cela ?

Le gourou réprima un mouvement d'impatience.

—Je t'ai promis, je te promets encore, et pourtant la désobéissance devrait à jamais te faire perdre mes bonnes grâces et mon appui.

—Ton appui, répéta le vieillard avec un amer sourire, il m'a coûté cher. Quant à tes promesses, je n'y crois plus depuis longtemps.

—Qu'es-tu donc venu faire ici ? s'écria Haïm, tout surpris de cette révolte à laquelle il n'était pas habitué.

—Je veux savoir où tu vas mener ma fille ? Ma fille, entends-tu bien, Haïm, que tu m'as empêché de voir depuis tantôt quatorze ans, parce que Maya-Niama, la *Vierge aux Lotus*, ne doit point savoir qu'elle a un misérable paria pour père.

—Ta fille, répliqua brutalement le gourou, tu n'as aucun droit sur elle. Elle a prononcé des vœux indissolubles, elle est consacrée

au culte qu'elle ne doit jamais abandonner. C'est d'elle-même, de son plein gré...

Le vieillard l'interrompit.

—Crois-tu, Haïm, que si la *Perle Jaune* se doutait de la supercherie dont tu t'es servi pour la tromper, pour lui faire croire que l'homme qu'elle a épousé là-bas, en France, en aimait une autre, crois-tu qu'elle ne briserait pas d'elle-même des vœux qu'on lui a arrachés en l'aveuglant ?

—Elle ne le peut pas, elle ne le fera pas, répondit le gourou avec colère.

—Tu l'en empêcherais par la force, par la violence, mais son plein gré !... son libre arbitre ?... Et ne crois-tu pas qu'elle parviendrait un jour ou l'autre à recouvrer sa liberté, à la réclamer aux autorités anglaises, auxquelles elle demanderait aide et protection ?

Haïm secoua la tête. Il ne semblait nullement redouter cette dernière éventualité.

—Tu es bien fort, fit Sanga-Mytha en le regardant dans le blanc des yeux, bien puissant. Il ne faut pourtant qu'un brin de paille, un grain de sable pour faire crouler l'édifice qui t'a donné tant de peine à construire.

Eh ! bien, Haïm, je suis venu de Béhar tout exprès pour te dire : Prends garde ! Je puis être ce fêtu, ce grain de sable. Oh ! tu ne me fais pas peur. Tu ne me tueras pas, Haïm. J'ai pris mes précautions.

—Contre moi ? s'écria le gourou au comble de la fureur.

—Contre toi. Tu m'assassinerais comme tu as envie de le faire en ce moment, que ma fille l'apprendrait, tu peux en être certain. Elle connaîtrait toutes les tortures que tu as infligées à son père, et que c'est à tes mains qu'il a dû la mort. Donc, laisse le couteau dont tu serres le manche sous ta robe. Si tu t'en servais, ma fille te maudirait jusqu'à son dernier souffle, et elle se briserait plutôt la tête contre les rochers que de demeurer en ton pouvoir. Et tu as besoin qu'elle vive.

Le gourou ne pouvait en croire ses oreilles. Cet être, que pendant tant d'années, il avait traîné à sa suite, courbé sous son autorité, soumis, résigné, se révoltait et le menaçait tout à coup.

—Ecoute, Haïm, reprenait Sanga-Mytha, j'ai tout supporté, j'ai tout subi sans me plaindre. Tu me conduisais en laisse, enchaîné à toi comme un esclave. Grâce à toi, de loin en loin, sans qu'elle se doutât de ma présence, sans que même mon existence lui fût connue, je pouvais voir ma Maya-Niama, ma perle de beauté, de pureté. Tu m'avais juré que ses jours ne couraient aucun danger.

—Je le jure encore : tant qu'elle demeurera la *Vierge aux lotus*, tant qu'elle n'appartiendra pas à ce Français maudit, nul n'oserait toucher à son existence.

—Haïm, tu m'as trompé une fois déjà lorsque des chevaux emportés ont failli, en France, tout à côté de Paris, précipiter ma fille bien-aimée dans un gouffre...

—Mes ordres avaient été mal compris, mal exécutés, interrompit précipitamment le gourou. C'était la voiture qui précédait celle-là,

qui devait porter ce Blignac exécré, c'était elle qui devait être précipitée au bas des roches.

— Soit, je veux bien le croire pour cette fois. Mais ce que je sais depuis peu, c'est que tu veux me séparer de ma fille !

Tu t'es défié de moi. Tu m'as donné l'ordre de demeurer à Béhar, tandis que Maya-Niama ne doit point y rester.

— Elle est toujours au tope de Mandapam, répon lit Haïm, cherchant à éluder une réponse directe.

— Oui ? mais elle doit le quitter, elle doit partir sous peu, pour...

— Pour ? répéta avec vivacité le gourou.

— Pour une destination que j'ignore, continua avec douleur le vieillard. Et c'est le nom de cette destination que je suis venu te demander.

— Elle n'est pas encore fixée, fit Haïm avec assurance. Je dois m'entendre avec les gourous et les bonzes pour que cette retraite soit choisie d'un commun accord.

— Tu mens ? fit d'une voix forte Sanga Mytha. Un émissaire à toi est parti sur un éléphant pour le Népaul. Tu vois que je ne suis pas aussi ignorant que tu veux bien le croire. Je veux savoir où tu entends conduire ma fille, entends-tu, Haïm ! Ah ! tu as cru que je tenais à mon rang, à mon titre de rajah, à mes richesses. Que si je restais auprès de toi, abreuvé d'humiliations et d'outrages, c'était parce que tu me promettais de me faire reconquérir tous ces biens perdus ! Pauvre fou !...

Je voulais voir ma fille ! entends-tu, vivre dans l'air qu'elle respirait, écouter parfois le son de sa voix, jouir du regard de ses yeux : Tu m'as cru dompté, abruti par l'opium, et éprouvant de toi la crainte, la terreur que tu inspires à tous ! Pauvre fou. Le paria ! le prince déchu, la dernière des créatures, te brave à cette heure et te dit : Prends garde à toi, Haïm, prends garde d'avoir le paria pour ennemi, prends garde, c'est sa fille, c'est l'amour de sa fille seul qui l'a réduit et dompté.

La colère du gourou ne saurait se décrire.

Quoi ! cet être dégradé et abject, ce paria qu'il regardait depuis tant d'années comme le dernier des esclaves, ce vil ver de terre le menaçait.

Son premier mouvement fut de l'étendre à ses pieds. Mais le vieillard lui avait dit qu'il tenait en mains sa vengeance, que ses précautions étaient prises, et que Maya-Niama connaîtrait l'assassin de son père.

Ce mouvement de rage, il le réprima donc au prix d'un violent effort. Ses traits se détendirent, quelque chose qui ressemblait vaguement à un sourire, vint errer sur ses lèvres ; et ce fut d'une voix calme et posée qu'il répondit à ce flux de paroles irritées.

— Qui t'a dit que je voulais te séparer de ta fille ? Qui a pu te faire croire que tel était mon dessein ? Ta fille, la Perle Jaune, partira pour le Népaul, c'est exact. J'ignore quel monastère, quel temple lui servira de retraite ; mais je n'ai jamais eu la pensée de l'empêcher de vivre dans l'air qu'elle respire. Du moment qu'elle demeure pure, chaste, que tu es toujours un étranger pour elle, quel intérêt

aurai-je à vous séparer ? Tu vas demeurer par la ville, tu sais que tu ne peux habiter dans cette pagode. Et je te ferai signe, je t'appellerai. Je te promets que tu feras partie de l'escorte qui accompagnera Maya-Niama. Que veux-tu de plus ?

— Rien, à coup sûr, répliqua Sanga-Mytha avec lenteur, en regardant à travers ses épais sourcils un regard étincelant sur le gourou. Non, je n'ai rien à répondre. Songe seulement, Haïm-Dorani, que je n'ai rien à perdre, et que la vie, depuis de longues années, est un insupportable fardeau pour moi.

Le gourou ne parut pas attacher d'importance à ces dernières paroles.

— Tiens, dit-il en offrant une bourse contenant quelque roupies au vieillard, prends, tu as besoin de te reposer et de te restaurer, la route a été longue. Tu trouveras bien une case vide ou une place sous une case dans le quartier affecté aux parias, et reviens demain au temple, je te ferai connaître, sans doute, la décision qui sera prise dès les premières heures du matin.

— Je ne veux pas de ton or, Haïm, et Sanga-Mytha étendit la main. Tant qu'il me restera la force de mendier, je saurai trouver mon pain. Pense à moi, ne me laisse pas languir, et, un dernier avis, ne cherche pas à me tromper.

Et le vieillard, guidé et reconduit par Haïm lui-même regagna la porte du temple. Qui aurait pu reconnaître dans ce paria déguenillé et plié en deux, un prince jadis glorieux et puissant, le rajah de Dhoraly !

Les Anglais l'avaient dépossédé de sa province. Et comme il s'était défendu avec acharnement, avec furie, ses biens avaient été confisqués et sa tête mise à prix.

La corporation des gourous et des bonzes avaient réussi à le sauver. Car Sanga Mytha était un prince tenu en charte privée par les prêtres de Brahma.

Mais sa fille, vouée dès le berceau au bulte du Lotus, avait disparu. Il l'avait laissé prendre. Il ignorait ce qu'elle était devenue. Ce fait seul le chassait de sa caste et le reléguait au dernier rang des êtres humains. Les brahmes sauvaient son corps, mais ils condamnaient son âme ; ils l'arrachaient à la vengeance et à la cruauté anglaises, mais ils faisaient de lui un être déchu et abject, condamné jusqu'à la fin de ses jours à la plus misérable des existences. Sanga-Mytha s'était laissé faire. Il ne pensait qu'à une chose, n'avait qu'une idée fixe : retrouver sa fille. Peu lui importait le reste. Trois ans plus tard, dans une église française, à Chandernagor, un fakir reconnaissait Maya-Niama au lotus qu'elle portait tatoué à la naissance du cou.

C'était bien la fille de Sanga-Mytha, c'était bien la *Perle Jaune* vouée au culte du Lotus.

Que faire ? La laisser grandir. Elle devait attendre son âge de majorité pour qu'elle pût être lavée des souillures que les chrétiens lui avaient infligées. Dès lors Haïm tenait dans ses doigts crochus le malheureux père. Il lui marchandait les nouvelles de sa fille. Il la lui laissait entrevoir à de rares intervalles.

Et lorsque la famille d'Alreimpe, quittant l'Inde précipitamment, emmenait Maya-Niama avec elle, Haïm traînait à sa suite Sanga-Mytha, qui, sur son ordre, l'accompagnait en Europe.

Et si le vieillard impassible subissait sans mot dire cet esclavage, ce n'était point l'appât de la réalisation des brillantes richesses que le gourou faisait luire à ses yeux, c'était pour revoir cette enfant adorée, il l'avait dit, pour l'admirer de loin, inconnu, ignoré, pour s'assurer par lui-même qu'elle était toujours vivante, et qu'Haïm n'avait point porté sur elle ses mains infâmes.

Mais il s'était aperçu que le gourou cherchait à l'éliminer, à l'exiler loin de cet astre radieux qui seul éclairait encore sa vie ; alors l'esclave s'était révolté, le résigné était devenu un être furieux et menaçant.

Haïm, jusqu'à ces derniers temps, ne s'était pas mêlé de ce muet, de cet accablé qui avait toujours l'air de succomber sous le poids d'un découragement qui ressemblait fort à de l'abrutissement.

Ah ! s'il avait pu supposer qu'avec une patience de forçat, Sanga-Mytha veillait jour et nuit sur le sort de sa fille ; que c'était lui le charmeur de serpents qui avait rappelé les cobras, nul doute que depuis longtemps il ne se fût débarrassé de lui.

Lorsque Sanga-Mytha l'eut quitté, Haïm, regagnant son appartement, demeura longtemps plongé dans des réflexions amères.

Cet esprit fort, cet homme de bronze, était superstitieux, comme tous les gens de sa race. Il lui sembla que la chance tournait ; que ceux-là même qui étaient ses meilleurs alliés naguère encore, se révoltaient et se dressaient contre lui.

De tous côtés, des rapports d'espions lui arrivaient. Lady Richemond n'avait point fait droit à sa demande, puisque le major Valérian Thurner avait pu obtenir un congé, et que libre comme l'air, il emmenait, M. de Blignac et Henri d'Alreimpe à la chasse. Le gourou n'était pas dupe le moins du monde de cette partie de sport. Il se doutait bien que le major et ses protégés allaient battre l'estrade à son intention. Mais Haïm-Dorani se souciait peu du major Valérian pour le moment, il les savait partis, engagés sur la route du Béhar.

Pour atteindre celle du Népal, il fallait opérer un long mouvement tournant durant lequel le gourou, avec les moyens de locomotion dont il disposait, les gagnerait forcément de vitesse.

Cependant il cherchait autre chose ; toutes ces précautions, toutes ces garanties ne lui semblaient point suffisantes. Il voulait mieux.

Tout à coup un sourire de triomphe éclaira d'une lueur fugitive son visage de marbre jaune.

Il avait trouvé ce qu'il cherchait.

Et le lendemain matin, il se mettait à la recherche du lieutenant Blount.

Le rencontrer ne lui fut pas difficile.

La cavalerie régulière et indigène, pour éviter la chaleur, manœuvrait au petit jour, au milieu d'une immense place située tout à côté de Patna, sur la rive droite du Gange.

Haïm se rendit là en promeneur oisif. Au milieu des escadrons

qui défilait devant lui dans un nuage de poussière dorée, et qui chargeaient et pivotaient tour à tour, son œil de lynx reconnut vite celui qu'il cherchait.

Et un signe imperceptible avertit le jeune homme que le gourou désirait lui parler.

Pour cela il fallait attendre la fin de la manœuvre. Mais celle-ci terminée, Charley donna son peloton à ramener à son maréchal des logis, confia son cheval à son ordonnance et d'un pas indifférent, en homme qui désire se reposer de la fatigue sous de frais ombrages, gagna lentement un bois d'aréquiers et de flamboyants qui garnissait l'un des côtés du champ de manœuvre.

Des bancs de bambou garnissaient cette promenade. Charley Blount prit place sur l'un d'eux ; il n'y était pas depuis quelques minutes, que le gourou vint l'y rejoindre.

Pour un rendez-vous mystérieux, l'endroit était admirablement choisi. Désert à cette heure, nul promeneur, nul indiscret ne pouvait remarquer l'entretien du gourou avec le lieutenant.

—J'ai votre confiance, commença Haïm sans autre préambule, je vous ai prouvé tout l'intérêt que vous m'inspiriez, et vous êtes bien convaincu, n'est-ce pas, que je désire votre bonheur ?

Charley répondit affirmativement d'un rapide mouvement de tête.

—Etes-vous disposé à suivre mes conseils ?

—Parfaitement.

—Sans arrière-pensée, sans méfiance ?

—Sans arrière-pensée, sans méfiance.

—Bien ; alors, si je vous demandais de quitter Patna durant quelques jours, vous n'y feriez point d'objection ?

—Quitter Patna ? s'écria Charley, m'éloigner ?

—Ne plus la voir, n'est-ce pas ? fit Haïm, tandis qu'un sourire railleur effleurait ses lèvres.

—Eh ! bien, oui ! ne plus la voir ! Je n'ai rien à vous cacher, puisque vous savez que je l'adore.

—Mais si cette absence devait vous rapprocher d'elle, vous faire entrer plus avant dans ses bonnes grâces ? si cette excursion entreprise à mes côtés devait vous mettre en face de l'homme que vous haïssez parce qu'il est son ennemi ?...

—Oh ! s'écria le jeune homme avec un mouvement brusque, je n'hésiterais pas une seconde. Un duel avec cet homme !...

—Un duel, interrompit Haïm, oh ! que non pas. Il n'en est point question. Vous aurez une mission, une consigne. Un trésor à garder, je suppose, et vous aurez le droit et le devoir de recevoir avec du plomb ceux qui chercheraient à violer votre consigne et à vous enlever ce trésor.

—S'il en est ainsi, j'accepte.

—Le prince Bahour-Sing fait demander au gouverneur de Béhar une escorte dont il a besoin, car vous pensez bien, n'est-ce, que ce n'est pas un pauvre et misérable gourou qui peut posséder des trésors. Réclamez comme une corvée la faveur de conduire l'escorte et tout est dit.

—A quel moment faut-il faire cette démarche ?

—Immédiatement. Quatre éléphants arriveront ce matin même de Béhar, on leur laissera la journée de demain pour se reposer. A moins de complications que je ne puis prévoir le convoi sera prêt à partir ce soir là même.

—Bien ! c'est entendu, termina le lieutenant, tandis que son visage s'illuminait d'une joie froide.

—Ah ! je dois vous prévenir, termina négligemment Haïm, qu'il se pourrait très bien que le major Valérian Thurner fit cause commune avec ces Français maudits

Le lieutenant eut un haut-le-corps.

—Le major !... chercher à enlever un convoi ! Un officier de Sa Majesté devenir un voleur de grands chemins !... Mais c'est de la folie !

—Je ne garantis rien J'ai lieu de croire. Je ne fais pas comme ces gentlemen qui calomnient même les femmes. Mais enfin, si le major Thurner, votre chef, se trouvait en face de vous ?...

Le lieutenant demeura un instant sans répondre :

Je ne connais que ma consigne, dit-il d'une voix sourde, je ferais mon devoir.

Après avoir quitté Haïm, Charley Blount se dirigea vers la demeure du colonel Mamby.

Très affable pour ses officiers, car dans les armées coloniales, aussi bien françaises qu'anglaises les choses se passent un peu en famille, le colonel reçut aussitôt le jeune lieutenant.

Et celui-ci lui exposa sur-le-champ sa demande. Elle était bien simple. Il avait appris qu'une escorte de cavaliers devait conduire un convoi indigène dans le Népal, et comme faveur il demandait le commandement de ce convoi. Il avait pour, motiver cette pétition, le désir de voir un pays inconnu, de pénétrer à la cour de Népal.

—Ah ça, lui dit le colonel, mais tout le monde désire donc s'absenter, tout le monde veut donc quitter Patna ? Le major Valérian, vous ; je suis certain que d'autres encore vont y venir.

Le colonel poussa un gros soupir.

—Tenez, Charley, fit-il, en tendant un papier au jeune homme, voici votre ordre de départ,—et il ajouta à part lui :—ils sont bien heureux de monter à cheval, de chasser, de voyager. Je voudrais bien pouvoir en faire autant.

Le lieutenant se retira, emportant le précieux papier.

Certes, il lui en coûtait de quitter Patna, d'aller vivre pour quelques jours loin de cette femme qui avait accaparé sa pensée et sa vie. Mais lorsque la haine marche de compagnie avec l'amour, c'est le premier de ces sentiments qui, d'ordinaire l'emporte. Or il haïssait Raoul de Blignac avec rage, avec fureur. Une partie de cette exécution se rapportait même sur le major Valérian qui, devant M. de Blignac, devant Henri d'Alreimpe, lui avait infligé une humiliation cruelle.

Tuer Raoul et venir dire à lady Richemond : J'ai tué l'homme pour lequel vous éprouviez une juste horreur, telle était la pensée fixe qui martelait son cerveau.

Il fit immédiatement ses préparatifs de départ bercé par l'espérance que M. de Blignac deviendrait aisément sa victime.

Que faisait, que devenait pendant toutes ces péripéties la malheureuse Maya-Niama ?

Si Haïm croyait à sa résignation, il se trompait.

La vie s'écoulait lente et morne pour elle. Elle était l'objet d'une surveillance incessante. Ses pas, ses démarches étaient épiés par des espions cachés dont elle devinait la présence.

Au tope de Mandapam d'immenses jardins attenaient. Mais elle n'éprouvait aucun charme à respirer la fraîcheur sous leurs épais ombrages. A travers les buissons, le feuillage, les fleurs et les palmes, elle sentait les yeux perçants des fakirs et des brahmes.

Ah ! qu'elle se reprochait sa conduite ! sa jalousie ! Quel déchirement pour elle d'avoir broyé ainsi le cœur de celui qui avait tout bravé pour la reconquérir !... Et cependant l'espérance, la divine espérance, ne l'abandonnait pas.

Avec juste raison, connaissant son Raoul, sachant bien que tant qu'il ne serait pas couché dans la tombe, tant qu'il lui resterait un souffle, il lutterait en désespéré pour la sauver, elle attendait à toute heure sa délivrance. Mais les jours succédaient aux jours, formaient des semaines, des mois, et rien n'apportait un changement à sa monotone existence.

Malgré tout, elle avait foi dans l'avenir.

Son père vivait, son père qui l'avait protégée, qui, tant de fois, lui aussi, l'avait arrachée à la mort. Il était là, non loin d'elle, dans l'ombre et le mystère, et lui donnait force et courage et une part aussi de cette espérance, dont le reste, la majeure partie, lui venait du bien-aimé.

Zulima, la négresse que l'on n'a fait qu'entrevoir dans le cours de ce récit, ne l'avait pas quittée. Mais quel fond pouvait-on faire sur une créature abêtie par le bétel et par l'opium, terrorisée par les superstitions et la crainte, et dévouée à Haïm, qui lui avait promis le plus épouvantable des supplices à la moindre négligence ? Sans doute elle aimait Maya-Niama, en cachette elle eût consenti à lui procurer des fleurs, des bijoux, des friandises, mais là s'arrêtait sa bonne volonté.

Une fois elle avait cédé. Haïm l'avait aussitôt appris. Il avait fait venir la négresse, et elle était sortie de cette entretien le teint couleur de cendres, les lèvres crispées, laissant voir ses dents blanches qui claquaient.

— Ah ! Haïm-Dorani n'était pas tendre, on le sait.

Cependant la pauvre Niama se consumait dans un noir chagrin, en face de la désespérante monotonie de son existence. Mais elle se disait :

— Raoul sait que j'ai été la victime d'une supercherie infâme, il me pardonne de m'être laissée prendre à ce piège et d'avoir douté de lui.

Un matin, tandis que Zulima à ses pieds, elle regardait par la fenêtre grillée de la pagode de Mandapam, le bleu du ciel et l'ho-

rizon
bien-
C'é-
tre e-
confi-
Dj-
C'éta-
Ma-
retra-
El-
aucu-
un s-
étaie-
liber-
veill-
être.
peut-
vrer
El-
Dj-
Su-
un h-
de c-
pers-
D-
une
A-
ton
Tels
voit
L-
véri-
fern-
dan-
Nia-
l'ab-
gnit-
A-
par
L-
rep-
L-
terr-
vail-
H-
fut
Elle
s'en-
cœu-
au

rizon garni de la ligne verte des bois, se répétant : c'est là que le bien-aimé doit m'attendre, un fakir se présenta devant elle.

C'était Djaoud, elle le connaissait bien Djaoud avait suivi son maître en Europe ; c'était un des serviteurs en qui Haïm avait le plus confiance.

Djaoud remit à Maya-Niama une feuille de bétel écornée en croix. C'était un message du gourou.

Maya-Niama devait être prête à partir ; elle allait changer de retraite.

Elle ne prononça point une parole, ne fit point d'objection, ne tenta aucune résistance. Bien au contraire, elle reçut cette nouvelle avec un soupir d'allègement. Ces lourdes murailles l'opprimaient. Elles étaient infranchissables. Au moins allait-elle respirer l'air de la liberté ; sans doute elle serait toujours prisonnière, toujours surveillée, mais au moins, elle changerait de lieu, de place, et peut-être... un battement de cœur, un secret pressentiment lui disait que peut-être le bien-aimé, qui vivait trouverait l'occasion de la délivrer et de la reprendre.

Elle devait partir le jour même.

Djaoud avait reçu des instructions détaillées.

Suivie de Zulima, Maya-Niama monterait sur un éléphant dans un haoudah construit spécialement à cet effet, un haoudah en bois de cèdre, sorte de cage carrée, fermée de tendelets fixes, sorte de persiennes pour laisser passer l'air.

Devant la porte de la pagode de Mandapam, se tenait, toute prête, une nombreuse escorte de gardes à cheval de Bahour-Snig.

Aux portes de Patna, cette escorte serait remplacée par un peloton de l'armée régulière, ayant à sa tête le lieutenant Blount. Tels étaient l'ordre et la marche tracés par le gourou, qui, on le voit, avait pris, comme toujours, les précautions les plus minutieuses.

Le lieutenant Charley pouvait croire, à la rigueur, que c'était un véritable trésor monnayé ou de pierres précieuses qu'il gardait. La fermeture hermétique du haoudah, les stations décidées à l'avance dans les pagodes échelonnées sur la route est dans lesquelles Maya-Niama et sa suivante ne descendaient de leur prison de cèdre, qu'à l'abri des regards de tous, tout concourait donc à garantir l'incognito de la Perle Jaune.

Au soir indiqué, Maya-Niama arrivait au temple de Patna occupé par le gourou.

Là, elle devait séjourner vingt-quatre heures pour y reprendre du repos.

La frêle créature était fatiguée, rompue. Mais rien ne pouvait terrasser l'énergie de ce corps si faible qui renfermait un cœur si vaillant et si pur.

Haïm n'avait pas vu Maya-Niama depuis plusieurs semaines. Il fut tout surpris du changement survenu dans toute sa personne. Elle semblait calme, résignée. Si fort que fût le gourou, il ne put s'empêcher de se demander si cet apaisement n'était pas réel, si ce cœur ulcéré par ce qu'il croyait être une trahison, n'aspirait point au calme, au repos.

—Tu vas partir, Maya-Niama, lui dit-il, partir pour toujours. La loi de notre religion le veut ainsi.

—Que m'importe ! répondit-elle. Depuis que j'ai perdu celui que j'aimais, depuis qu'il est devenu parjure, peu m'importe le lieu où je traînerai ma misérable vie. Mon cœur est mort, mes yeux l'ont tué en versant leurs dernières larmes.

—Tu seras heureuse, reprit-il, là où tu vas aller. Plus de chagrins, plus de douleurs, une vie douce dans la contemplation du divin Brahma.

—Que je vive seul, isolée, oubliée du reste de la terre, mon âme ulcérée ne demande pas autre chose.

—C'est bien, dit-il, tandis que son œil étincelant cherchait à lire dans le fond de sa pensée. Soit prête à partir au premier signal.

—Le plus tôt sera le mieux, répliqua-t-elle en baissant la tête.

Et la petite troupe quittait Patna au coucher du soleil, se dirigeant vers le Népaül. Le gourou accompagnait en personne son précieux trésor.

Monté sur un cheval superbe, appartenant à Bahour-Sing, il se tenait à la hauteur de l'éléphant.

Et en jetant un regard de satisfaction sur les vingt-quatre filets qui composaient le peloton de Charley, il murmurait :

—Le major Valérian n'osera jamais venir se frotter à un détachement aussi sérieux de l'armée anglaise.

Le fait est que cinquante hommes bien armés, bien disciplinés, admirablement montés, représentaient une force redoutable. Aussi, les journées de ce long voyage s'effectuèrent-elles sans un seul incident. Les cavaliers qui battaient l'estrade en éclaireurs, ne relevaient aucun indice qui pût offrir à l'œil le plus soupçonneux une inquiétude quelconque. Le soir on s'arrêtait à une pagode, à un monastère de bonze. Le détachement anglais y recevait une hospitalité large, les chevaux se reposaient jusqu'au ventre dans la litière. Et le lendemain, à l'aube, l'éléphant toujours chargé de son impénétrable coffre de cèdre, reprenait sa route.

Rien ; on n'apercevait ni chasseurs, ni rabatteurs ; la petite troupe du major Valérian semblait s'être évanouie en fumée. Elle avait perdu, sans aucun doute la caravane du gourou qui, ayant traversé la province de Tirhout, commençait à s'enfoncer dans les régions marécageuses du Térai.

Haïm et le lieutenant Charley, et le trésor qu'ils escortaient, arrivèrent, après plusieurs jours de marche, à la dernière ville soumise à la domination anglaise, Darbangah, ville considérable qui compte une trentaine de mille habitants. Là s'arrête le télégraphe. A Darbangah se trouve une garnison anglaise. La troupe d'Haïm ne séjourna point dans cette ville. Elle en repartait le lendemain. On allait se trouver dans une région déserte, perdue depuis des siècles, envahie par une végétation aquatique, le marais gagnant de jour en jour sur les terres desséchées autrefois par les soins et le travail d'une population nombreuse et active.

Des temples abandonnés, les uns en ruines, les autres dans un parfait état de conservation. Contrée maudite, dont les révolutions

intest
désert
Des
tangs.
forêts
tables
Ma
deux
A d
qu'il
tants,
avait
charg
Il n
gnait
présen
Il a
où il p
si ma
terres
De
point
nait c
en ch
tisme
La
vaux
de Né
de m
Ain
le lie
de un
cinq
liers,
troup
—L
Charl
—C
—M
retra
Le
mais
un m
trem
une l
—L
aperç
Ha
l'arri
—E

intestines qui ont déchiré l'Inde ont fait un immense et affreux désert.

Des jungles et toujours des jungles, entrecoupées de canaux, d'étangs, de marais, longues plaines de broussailles, semées de bois de forêts impénétrables, qui servent d'asile à tous les animaux redoutables de la création.

Maya-Niama et ses gardiens cheminaient péniblement depuis deux jours dans cette solitude, sans rencontrer âme qui vive.

A dire vrai, le lieutenant n'était plus aussi charmé de la mission qu'il avait réclamée comme une faveur. Il se demandait, par instants, si le gourou ne l'avait point trompé, et si Raoul de Blignac avait pu réellement former le projet d'enlever le trésor qu'il était chargé d'escorter et de défendre.

Il n'avait pas aperçu l'ombre de ses ennemis, et chaque jour l'éloignait davantage de lady Richmond dont l'image était sans cesse présente à ses yeux.

Il aspirait donc au moment où cette corvée pénible prendrait fin, où il pourrait se retrouver à Patna, dans cette ville d'où il avait été si malheureux d'être exilé, et qui était devenue pour lui le paradis terrestre.

De sa mauvaise humeur, non plus que de ses regrets, il n'avait point laissé paraître trace devant Haïm, mais son caractère devenait de plus en plus morose, et il se renfermait tout le jour, même en chevauchant à côté du gourou, dans le plus absolu des mutismes.

La troupe marchait en plein soleil, accélérant l'allure des chevaux pour gagner un temple abandonné, situé sur la frontière même de Népaül. C'est là que Haïm avait décidé de camper, n'ayant point de monastère, de tope habité dans ces parages.

Ainsi que l'on agit toujours dans un ordre de marche en colonne, le lieutenant Charley avait ses éclaireurs, qui devançaient la colonne de un ou deux kilomètres; ses flanqueurs, c'est-à-dire quatre ou cinq cavaliers qui surveillaient à droite et à gauche, et quatre cavaliers, qui, loin en arrière, protégeaient les derrières de la petite troupe.

— Lieutenant! fit tout à coup un brigadier en approchant de Charley qui tenait la tête de l'escorte.

— Qu'est-ce que c'est, Tomy? demanda le jeune officier.

— Mon lieutenant, répliqua le brigadier, voici les cavaliers de retraite qui accourent à toute bride. Il y a certainement du nouveau.

Le brigadier se trompait, ce n'était pas les cavaliers de retraite, mais quatre dragons de la garnison de Darbangah. Ils escortaient un maréchal des logis. Blancs de poussière, harassés, leurs chevaux trempés de sueurs, tout prouvait qu'ils avaient fourni rapidement une longue traite.

— Le lieutenant sir Charley Blount? fit le maréchal des logis en apercevant Charley, et en arrivant à sa hauteur.

Haïm-Dorani s'était approché inquiet. Il ne comprenait rien à l'arrivée inopinée de ces cinq hommes.

— Eloignez-vous, lui dit brutalement le maréchal des logis, qui

n'avait pas les mêmes raisons que son lieutenant pour prendre avec un Hindou des précautions et lui témoigner de la politesse. Allons, éloignez-vous. C'est l'affaire de service. Vous ne devez rien entendre de ce que j'ai à dire à cet officier.

Haïm-Dorani dut se retirer.

—Race de chiens ! gronda-t-il entre ses dents, tout en opérant son mouvement de retraite. Quand pourrai-je écraser le dernier d'entre vous sous ma sendale ?

—Lieutenant, fit alors le maréchal des logis, une dépêche, ordre de service. Et il sortit de ses fontes un télégramme qu'il tendit au jeune officier.

Celui-ci brisa le cachet et fut stupéfié de lire ces deux lignes.

« Ordre est donné au lieutenant Charley Blount de regagner immédiatement Patna avec son détachement ; défense formelle lui est faite de franchir la frontière du Népaül.

« Signé : Colonel MANBY. »

—Ah ! lieutenant, poursuivit le sous officier, vous nous avez fait joliment courir après vous, sans reproche. Quelle trotte ! La dépêche est arrivée le lendemain de votre passage à Darbahangah.

Nous avons reçu l'avis de vous rejoindre coûte que coûte, et au plus vite. Quarante-huit heures d'avance dans ce satané pays, et par ce soleil ! Sauf votre respect, lieutenant, nous mourons de soif, et un verre de n'importe quoi ne sera pas de refus.

Sir Charley ordonna de faire rafraîchir les arrivants. La petite troupe avait fait halte. Les dragons causaient avec les cavaliers de l'escorte.

Sir Charley avait amené le gourou à l'écart.

—Un rappel, lui dit-il, et formel, qui ne souffre ni défaite, ni retard. Le maréchal des logis m'a rencontré, je serais passible des peines disciplinaires les plus sévères, si je n'obéissais sur-le-champ.

Le visage d'Haïm se couvrit d'une pâleur terreuse, la rage le suffoquait.

—Mais, dit-il en cherchant ses paroles, il est impossible que vous nous abandonniez, dans cette contrée déserte ! Mais que voulez-vous que nous devenions ? Mais c'est de la folie !...

—Ordre formel, répliqua Charley en lui mettant sous les yeux le texte de la dépêche.

Au fond, le jeune homme ne se souciait peu en ce moment et du gourou et de son trésor. Dans son for intérieur il bénissait même l'ordre inattendu qui mettait un terme à cette corvée si inutile et et si pénible.

—Oh ! gronda Haïm, cette dépêche vient de lady Richemond. C'est elle qui a trahi. Quelle vengeance pourrai-je trouver pour lui faire payer cette infamie !...

En même temps, grâce à l'indiscrétion du maréchal des logis, les hommes de l'escorte apprenaient qu'ils allaient faire demi-tour et que leur corvée prenait fin.

Ils ne dissimulaient même pas le plaisir qu'ils éprouvaient de cette nouvelle et poussaient de joyeux hurrahs.

—Et vous partez?... demanda Haïm, les lèvres convulsées et serrant les poings.

—Sur l'heure, je dois obéir. Un soldat ne connaît que sa consigne.

En effet, après une demi-heure de repos accordée aux chevaux des dragons, le lieutenant abandonnait Haïm à son malheureux sort.

—Allons fit le gourou, le sort en est jeté. Le tout maintenant est de gagner le Népal.

Haïm réfléchissait.

Il cherchait le moyen de gagner cette frontière du Népal qui, pour lui, était la terre promise.

Il s'était arrêté au milieu de la jungle.

Sur la route, en se retournant, il voyait la colonne de Charley et les dragons se perdant déjà au loin dans un nuage de poussière.

Que lui restait-il? Des impédimenta et pas autre chose. Trois coolies, trois serviteurs montés sur des mulets de bât chargés de provisions, l'éléphant portant dans son haoudah de cèdre la *Perle Jaune* et sa suivante. En outre, il avait Djaoud, monté aussi bien que lui sur un excellent cheval de sang, plein de fond et de vigueur. Djaoud et le gourou, grâce à ces bêtes de prix, pouvaient fournir une longue course d'une traite. Mais les mulets très durs à la fatigue, supportant les privations, étaient incapables de mener un grand train et de soutenir de rapides allures. Son parti fut promptement pris. La halte terminée, il donna l'ordre à l'un des coolies de transporter sur l'éléphant des caisses de conserves et de provisions suffisantes pour deux ou trois jours au plus, et cela fait, avec l'implacable cruauté de cet être, que rien ne pouvait faire dévier de son but, il prononça un ordre tout bas, qui parvint à la seule oreille de Djaoud.

Celui-ci, habitué à obéir sans sourciller, piqua des deux suivi de son maître, l'éléphant, à un cri guttural de son cornac, ayant pris la tête.

Les mulets se mirent bravement au galop, mais bientôt, renâclant avec force, tirant la langue, ils commencèrent à rester de l'arrière.

Alors, les trois pauvres diables qui les montaient comprirent le malheureux sort auquel les condamnait l'inflexible gourou.

Ils entravaient sa marche, il les abandonnait.

Seuls, perdus au milieu des jungles, sans abri pour la nuit, condamnés à camper au milieu de ces horribles steppes, ils étaient fatalement perdus et deviendraient la proie des fauves.

Ils poussèrent des clameurs déchirantes, des hurlements de détresse.

Haïm-Dorani ne tourna pas seulement la tête. Que lui importaient les trois malheureux!

Le plan d'Haïm en forçant l'étape consistait à gagner le soir même un bungalow, celui de Baneym, le dernier asile bâti par la prévoyance anglaise, avant d'arriver à la frontière tant désirée.

Il y passerait la nuit, la journée du lendemain avec sa proie. Et Djaoud, continuant sa course, sans arrêt, à une traite, atteindrait le

premier temple habité, et de là partirait aussitôt une bonne et solide escorte qui viendrait chercher la *Perle Jaune* et le gourou au bungalow de Beneym.

Au coucher du soleil, Haïm atteignait le bungalow.

Ce fut avec un large soupir de soulagement qu'il vit la lourde porte s'ouvrir et se refermer sur l'éléphant.

La caisse de cèdre s'ouvrit et Maya-Niama apparut.

D'un œil étonné, elle embrassa la situation. Plus de défenseurs ; elle savait déjà, à travers les persiennes de l'haoudah, que les cavaliers anglais avaient abandonné le gourou, mais elle croyait que les serviteurs suivaient à quelque distance.

La rage qui se lisait encore sur le visage bouleversé du gourou, son inquiétude, ses mouvements nerveux n'échappaient point à la *Perle Jaune*.

Le cornac faisait entrer l'éléphant dans la grande écurie déserte.

Le cheval d'Haïm y prenait place. Celui de Djaoud demeurait en plein air.

Il dévorait une double ration d'orge, tandis que son maître lui lavait les pieds et le bouchonnait avec vigueur.

— Aussitôt que tu auras bu et mangé, lui dit Haïm, tu repartiras à fond de train. Douze lieues te séparent encore du tope de Lyouti. Crève le cheval, mais arrive. Tu remettras ceci au chef des brahmes.

D'un sachet en peau de crotale, Haïm sortit une feuille de bétel sur laquelle avec l'ongle du pouce, il traça deux signes cabalistiques.

Dis aussi que l'on prévienne à Katmandou, la capitale du Népal, et que des cavaliers nombreux et armés viennent à notre rencontre. Va et que Brahma te mène et veille sur toi. Le feuille de bétel te protégera contre les tigres, et voici une amulette contre les serpents.

Et après une heure de repos, Djaoud, plein de confiance, repartit au grand galop.

Zulima, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, en proie à une vague terreur, avait vu Djaoud s'éloigner.

La porte du bungalow se refermait sur lui, et Haïm, ne voulant confier ce soin à personne, mettait lui-même la lourde barre de fer servant de traverse.

Le gourou se retourna et d'une voix tonnante :

— Chienne ! gronda-t-il avec éclat, que restes-tu à regarder là ? Prépare le repas de ta maîtresse !

— Il est inutile de rudoyer cette pauvre Zulima, fit Maya-Niama, sans se laisser émouvoir par la colère d'Haïm, elle ne fait que devancer mon désir, car j'allais moi-même demander pourquoi nous allons passer la nuit dans cet endroit horrible, effrayant, perdu au fond de cette contrée déserte ?

— Parce que je le veux ! répliqua brutalement Haïm.

Maya-Niama lui lança un regard de mépris.

Elle l'éteignit aussitôt sous la frange de ses cils.

Ce regard était contraire à la feinte résignation dont elle donnait depuis longtemps des preuves nombreuses.

— J'ai peur, dit-elle en feignant une crainte qui était loin de son cœur, j'ai peur de cet affreux blockaus en ruine.

— Vous ne courez aucun qéril, lui répondit-il, nous sommes forcés de chercher asile dans cet abri sûr, voilà tout. Demain arrivera l'escorte qui nous est nécessaire. Vous voyez que, dans tout cela, il n'y a rien qui soit de nature à vous effrayer.

Pourquoi à ces paroles, Maya-Niama se retourna-t-elle ? Pourquoi éprouva-t-elle l'impérieuse nécessité de cacher l'éclair d'espérance qui venait d'illuminer son regard ?

« Demain arrivera l'escorte », avait dit Haïm.

Ces seuls mots l'avaient fait réfléchir. Dans ce bungalow désert et démantelé, elle se trouvait donc seule actuellement avec Haïm et le cornac !... Djaoud venait de partir !...

Elle réfléchit. Elle chercha une idée ; le trouble se faisait dans sa tête.

Cependant elle se disait qu'il ne fallait pas laisser échapper cette occasion unique. Seule contre deux hommes, elle ne le craignait point, elle avait la conviction ferme qu'elle pouvait venir à bout de tous les deux. Et c'était au prix d'un violent effort qu'elle empêchait ses doigts petelés et nerveux de caresser le petit kandjiar qu'elle portait toujours à sa ceinture.

Une envie folle lui monta du cœur à la tête, celle de sauter, pareille à une panthère sur le gourou et de lui plonger la lame de son kandjiar dans la gorge.

Oui ! mais le cornac !... Elle le regardait du coin de l'œil. C'était un de ces maharis du nord de l'Inde, large d'épaules, au cou de taureau, aux bras nerveux.

Il se rendrait maître d'elle, de Zulima, et alors !...

Non ! mieux valait attendre la nuit. Peut-être dans l'ombre parviendrait-elle à tuer le gourou sans défiance !

Tuer !... tandis que ce mot lui venait sur les lèvres un frémissement agitant tout son être. Tuer !... faire couler le sang !... Elle !

Oui, elle égorgerait Haïm d'abord, durant son sommeil ! Et le souvenir de Judith coupant le cou à Holopherne, de Jahël enfonçant un clou dans la tête de Sizara, lui revenait en mémoire. Haïm tué, elle appellerait le cornac qui prenait déjà ses dispositions pour passer la nuit dans l'écurie auprès de son colosse, et elle agirait avec lui comme avec le gourou.

Où irait-elle ensuite ?

Droit devant elle. Elle essaierait de gagner le bord de la mer, Calcutta, Chandernagor, elle attendrait là le retour du bien-aimé, envoyant à sa recherche, dans toutes les directions.

Du haoudah de cèdre Zulima avait sorti des nattes, un moustiquaire pour passer la nuit, et elle installait tout ce qui était nécessaire au service de sa maîtresse dans l'une des chambres du premier étage.

Dans l'autre pièce, en face de la sienne, également sur une natte,

Haïm s'installa la tête appuyée sur la selle qui lui servait d'oreiller ; tout à la portée de sa main, un revolver.

Le bungalow était en très mauvais état. Des crevasses, d'énormes lézardes perçaient à jour les murs de brique.

Haïm remarqua même que dans la paroi de la chambre qu'il occupait, les pierres ne tenaient plus les unes sur les autres que par un prodige d'équilibre.

Il dressa l'oreille, un sourd roulement retentissait au loin, précurseur d'un orage.

En même temps accourait la tourmente sur les ailes du vent, avec la rapidité de la foudre.

Des éclairs sillonnaient la nue et les crépitements de la foudre firent bientôt trembler jusque dans leurs fondements les murs disloqués du bungalow.

C'était la tempête dans ses épouvantables fureurs, telle qu'elle se déchaîne dans ces contrées.

Haïm se demandait si l'abri qu'il était venu chercher n'allait pas disparaître dans la trombe, si la foudre qui crépitait à tout instant n'allait pas achever sa destruction et sa ruine.

Du fond de l'écurie montaient des hurlements de colère et de terreur, c'était l'éléphant qui protestait à sa manière contre le déchaînement de l'ouragan.

Son cornac, dont on entendait la voix par instant, ne parvenait pas à le calmer. Le colosse essayait de briser ses entraves pour se jeter sur la porte de l'écurie et l'enfoncer.

Pour Maya Nïama, elle ne s'occupait point de la tempête, les épouvantables détonations de la foudre, les trombes, les tourbillons qui étreignaient et faisaient craquer les murs et la charpente du bungalow ne l'effrayaient point.

Elle se désespérait, disant que ce fracas des éléments empêcherait son géolier de prendre du sommeil.

Zulima, la tête entortillée dans son voile, répondait par un gémissement de terreur à chaque éclat de la foudre.

N'entendant plus le gourou, Nïama se disposait à le joindre dans l'obscurité.

Elle feindrait, elle aussi, la frayeur ; elle l'appellerait à l'aide, et tandis qu'il se pencherait sur elle pour lui porter secours, elle lui planterait son couteau dans la poitrine.

Afin de s'éloigner de Zulima, sans bruit, avec lenteur, elle se glissa sur les genoux jusqu'à la porte de sa chambre.

Elle allait s'engager dans le couloir qui séparait cette pièce de celle où reposait Haïm, lorsqu'un coup de feu l'arrêta net, sur place.

En même temps, elle entendit le gourou qui proférait un blasphème étouffé.

Haletante, éperdue, elle s'appuya contre le chambranle de la porte...

Dans sa chambre, étendu sur la natte, la tête appuyée sur le coude, Haïm suivait la marche progressive de la tempête.

De temps à autre une exclamation de fureur froide s'échappait de ses lèvres

Tout, jusqu'aux éléments conspirait contre lui.

Il se disait que Djaoud serait emporté par cette tourmente, que les torrents de pluie changeaient les moindre ruisseaux en cours d'eau furieux, qu'il serait noyé lui et sa monture.

Il dressa l'oreille. Au milieu ne l'inférieur fracas de la tempête, son oreille venait de percevoir un bruit léger.

Un pas furtif, une sorte de rampement lui indiquait la présence d'une créature humaine.

Il se dressa sur son séant !...

Le bruit avait cessé. Tout à coup un éclair plus violent, plus étincelant que les autres, déchira la nue et illumina tout l'intérieur du bungalow !

Oh ! stupeur ! Haïm venait de reconnaître à sa lueur, debout, devant la porte, l'objet de son exécution et de sa haine.

Qui ?... Yambo !... le traître Yambo ! qui le guettait et allait, sans nul doute, s'élancer sur lui !

Il visa au juge et pressa la détente de son revolver.

Le coup partit.

Mais Haïm étouffa malgré lui l'affreux blasphème qui s'échappa de sa gorge et que Nîama avait entendu dans la chambre voisine.

Derrière lui les pierres du mur du bungalow s'étaient écroulées, une forme humaine avait bondi sur le gourou, occupé à surveiller dans l'obscurité, à saisir tous les mouvements de Yambo, et deux mains de fer s'étaient abattues, pareilles à deux crampons et l'étranglaient.

En même temps, une voix narquoise, railleuse prononçait ces deux mots, sur un ton étouffé, mais avec une expression de joie suprême.

— Tonnerre de Brest ! ça y est !

Puis un peu plus haut la même voix reprit :

— Et toi, citron, tu n'as rien, mon vieux ?

— Non ! rien. Je me suis jeté à plat-ventre.

— J'étais sûr que le gredin te manquerait. Tu vois que le père Brien, Yves-Marie, a encore de bonnes idées. Maintenant du feu.

Et Yves-Marie battit le briquet et alluma une lanterne.

La lueur de la bougie dont elle était munie éclaira une scène fantastique.

Yves-Marie, avec la dextérité d'un gabier habitué à manœuvrer entre ses dix doigts filins et cordage, vous avait ligoté Haïm-Dorani en un tour de main.

Il avait peut-être même serré un peu fort, car la face du gourou se convulsait, ses yeux sortaient de leur orbite, et le sang comprimé cherchait à faire éclater ses tempes.

— Minute ! minute, fit le vieux matelot. Le capitaine tient à t'avoir vivant, vieux singe ! Ce n'est pas mon idée, mais chacun la sienne. Nous allons te dessouquer un brin pour laisser passer un peu l'air par ton écoutille ; mais avant..., nous ne saurons prendre trop de précautions !

En prononçant ces derniers mots, Brien passa la main par la baie béante que les pierres en dégringolant avaient laissée dans le mur, et il amena à lui une chose informe qu'il déplia avec une intime satisfaction et des grimaces de contentement.

— C'est encore Bibi qui a eu cette idée-là.

Cette chose informe c'était un sac. Un sac de toile à voile double, garni aux coutures et aux encoignures d'une bande de forte basane, un de ces sacs au moyen desquels on transporte les provisions, mes-bef, jambons fumés et boîte de conserve.

— Voyons, dit le matelot en s'adressant à Yambo, voyons, mon brave complice, fouille monsieur pour savoir s'il n'aurait pas sur lui un outil nuisible, un cure-dents quelconque pour faire dans cette brave étoffe une petite entaille. Non ? c'est bien. Rien que le revolver, alors. Je t'en fais cadeau, Yambo. Tu vois que monsieur— il désignait Haïm qui suffoquait toujours— s'en sert maladroitement, n'imites pas son exemple. Donc, rien à craindre.

Yambo s'était emparé de l'arme ; mais il n'osait porter la main sur Haïm. Réduit à l'impuissance, quasi étranglé, le gourou lui inspirait toujours une mystérieuse et superstitieuse terreur.

— Ah ça ! fit Brien impatienté de l'inaction de celui qu'il nommait son complice, tu crois que c'est sacré, ces singes-là ? Ah ! bien tu vas voir.

Et ouvrant des doigts qu'il avait libres l'orifice du sac, les autres enserrant toujours Haïm.

— Faut entrer là dedans, dit-il.

Et le gourou disparut dans le sac de toile, qui fut fermé au moyen d'un nœud d'agui, nœud aussi solide et aussi indéfaçable que le nœud gordien.

— Là ! conclut le matelot avec une satisfaction intime, nous serons tranquille comme Baptiste là dedans et sage comme une belle petite image.

S'adressant alors à Yambo :

— Et maintenant, où se trouve la chère petite madame ? Sais-tu cela toi ?

— Yambo désigna la porte derrière lui, donnant au fond du couloir.

Toute cette scène s'était écoulée en bien moins de temps qu'il ne faut pour la raconter et l'écrire. Brien opérait lui-même, tout en parlant, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire mais avec une rapidité de prestidigitateur.

Il tendit l'oreille.

Des coups réguliers, sonores, quelque chose comme des coups de marteau, montaient de la cour.

Les hurlements de fureur de l'éléphant répondaient et aussi les clameurs du cornac.

— Bien fit Brien. Ils sont bouclés ces deux-là, l'homme et la bête.

Et passant la tête par la fenêtre, élevant la lanterne à la hauteur de son visage !

— Par ici, capitaine, ça y est.

Deux secondes encore et Raoul tenait dans ses bras, pressait sur son cœur Maya-Niama défaillante.

En même temps, en dehors du bungalow une voix forte, bien timbrée—se faisait entendre :

—Be n'est pas permis de laisser dehors des officiers de la reine par un temps pareil.

—Pardon, major, s'écriait Henri d'Alreimpe en faisant jouer la traverse de fer de la porte, pardon, mon cher major je vous oubliais.

—Bon, bon ! je vous excuse... Mais je suis absolument trempé, jusqu'à la moelle des os.

—Eh ! bien, cher major, fit le jeune créole, en pénétrant avec sir Valérian dans les salles basses du bungalow, le coup a parfaitement réussi. Nous voici, grâce à vous, au bout de nos peines et de nos transes. Brien ! de la lumière ! Dans la cambuze du major il doit se trouver des paquets de bougies.

—Et une bouteille de rhum, ajouta sir Valérian.

Deux cavaliers anglais, attachés à la personne du major, faisaient entrer les chevaux de la petite troupe dans la cour et les mettaient à l'abri sous un hangar. En même temps l'un d'eux, ouvrant un panier, apportait à son commandant la précieuse bouteille réclamée par lui.

Brien dégringolait l'escalier.

—Brien, une tasse de rhum, fit le major, à la santé de votre prisonnier.

—Ce n'est pas de refus, major. Mais ça n'a pas été trop dur, grâce à ce brave citron qui n'a pas mangé la consigne. Je vous recommande le coup, sauf votre respect, voyez-vous, major. Yambo s'est montré pour amorcer le singe, et, tandis qu'il était occupé avec lui, j'ai pincé le dit singe et je lui ai jeté le grappin dessus.

Dans un coin, Brien, toujours pratique, avait déterré trois ou quatre bouteilles vides, et les avait aussitôt transformées en chandeliers.

Au bras de Raoul, folle de joie, de bonheur, la tête appuyée sur l'épaule du bien-aimé, Maya-Niama descendait l'escalier du bungalow.

Joies célestes, joies pures, divines joies de l'amour chaste, oh ! qu'elle était payée de ses peines.

M. de Blignac lui aussi, ne se sentant plus soutenu par le danger, voyait, dans son bonheur, les forces l'abandonner.

Il embrassait Henri, il embrassait le major Valérian, il serrait Yves-Marie sur son cœur.

Et ce dernier s'essuyait les yeux du revers de sa main en lui répétant :

—C'est bête comme tout, mon capitaine. Voilà qu'à cette heure je pleure comme un veau. Je vous demande un peu si ça a du bon sens ! C'est qu'aussi, voir la chère petite madame !... c'est un vrai bonheur. Pour sûr, on me nommerait grand amiral de France, que je ne serais pas plus content.

Niama exprimait en quelques mots sa gratitude au brave garçon.

et lui tendait la main qu'il embrassait et à la fois inondait de ses larmes.

Le major Thurner s'approchait.

Veuillez avoir l'obligeance de me présenter, fit-il, roide, correct, comme s'il se fût trouvé en grande tenue dans les salons de lord Arthur Richemond, gouverneur du Béhar.

— Chère bien-aimée, dit Raoul en prenant la petite main de Nîama dans les siennes, un ami dévoué jusqu'à la mort, le cœur le plus noble, le plus généreux ; c'est grâce à lui si ce jour le plus beau de ma vie, a lui pour nous.

— Comtesse, excusez-moi, fit le major en s'inclinant respectueusement et en donnant dès l'abord son titre à la jeune femme ; mais le plus beau jour de votre existence et de celle de M. de Blignac est essentiellement humide ; c'est ce qui vous explique le désordre et l'inconvenance de ma toilette. Je vous adresse toutes mes humbles excuses, et j'y joins la joie que j'éprouve en prenant part à votre bonheur.

— Eh ! s'écria tout à coup Henri d'Alreimpe qui venait à son tour d'embrasser de toute son âme sa chère petite sœur, qu'est-ce que ceci ?

C'était un hurlement lugubre pareil au hurlement étouffé d'un chien qui crie au pendu ou aboie à la lune.

— Oh ! Mon Dieu ! fit Maya-Nîama, c'est ma pauvre Zulima qui est seule là-haut et qui croit sans doute que l'on va l'égorger. Oh ! Brien ! mon cher Brien ! ne lui faites pas de mal. Je vous en conjure, ne l'effrayez point, elle a été bonne pour moi, après tout. La pauvre créature est convaincue que, si elle tombe dans les mains de mes amis, elle subira les plus affreux supplices.

Brien, une bougie à la main, monta dans la chambre d'où partaient ces hurlements douloureux, et il se trouva en face de la négresse qui, la tête entourée de son voile, se roulait sur le plancher en proie à un affolement nerveux.

Il ne trouva rien de mieux à faire qu'à la prendre dans ses bras et à la descendre dans la salle du rez-de-chaussée.

Là, il lui enleva son voile, et Maya-Nîama essaya vainement de la calmer. Zulima ne voulait rien entendre. A genoux écrasée sur elle-même, elle tendait vers la jeune femme ses bras suppliants, tandis que ses gros yeux blancs roulaient éperdus.

— Voyons ! voyons ! la mère Blanchet, fit Yves-Marie en lui tapant dans les mains, voyons, la mère Blanchet, faut finir un peu votre musique ; personne ici n'a l'intention de vous manquer.

Nîama finit par prendre Zulima par la main et par la menacer, si elle ne se taisait pas, de la chasser du bungalow.

— On pourrait encore la mettre dans le sac pour tenir compagnie à son patron, hasarda Brien, qui avait toujours le mot pour rire.

En entendant cette proposition que Henri d'Alreimpe se fit un devoir de lui traduire, la négresse se tut, et elle se contenta de promener des yeux effarés sur l'assistance.

Au dehors, la tempête se calmait, l'orage s'enfuyait au loin, on

n'entendait plus que de rares roulements de tonnerre, qui se perdaient à l'horizon.

Réunis, ayant atteint leur but, Raoul et Niama étaient tout entiers à leur bonheur.

Le major dut les arracher du septième ciel pour les ramener aux réalités terrestres.

— Il ne faut pas languir ici, dit-il, nous devons partir au plus tôt, car demain, dans la journée, dans la matinée peut-être, nous aurons toute une bande de diables déchaînés sur les bras. Je sais bien que nous avons un otage, mais enfin nous devons déguerpir au plus tôt et gagner le territoire anglais.

— Tant que nous aurons ce misérable dans les mains, fit Henri nous n'aurons rien à craindre.

Je n'étais pas d'avis de lui laisser la vie, mais je reconnais à cet instant que la générosité de Raoul à son bon côté.

Est-il nécessaire d'expliquer comment à point nommé nos amis s'étaient trouvés au bungalow pour s'emparer du gourou et délivrer Niama ?

La petite troupe du major avait toujours précédé le convoi d'Haïm à une journée de marche, une fois la présence du gourou signalée par les rabatteurs que le commandant Valérian avait à sa disposition, ceux-ci avaient été congédiés. Et toujours devançant l'ennemi, ils attendaient l'occasion favorable.

Occupant le bungalow avant Haïm, ils avaient eu tout le temps de prendre leurs dispositions, de démolir le mur qui ne tenait plus et d'y ouvrir une baie suffisante pour donner passage à Brien.

Dans la cour, Henri et Raoul se tenaient prêts à venir au secours de Yambo et d'Yves Marie. Ils n'avaient eu besoin que de clouer la porte de l'écurie pour y enfermer le cornac et sa monture.

Au petit jour, la petite troupe prenait son vol.

Mais lorsqu'il fut décidé que l'on allait laisser la pauvre Zulima au bungalow, la négresse se mit de nouveau et avec une énergie bien plus violente à pousser des cris de paon.

Il fallut cependant la laisser là.

Quant au gourou, le sac qui le renfermait était sanglé sur un cheval et Brien s'était chargé lui-même de veiller sur cette précieuse marchandise.

XVI

Le lieutenant Charley suivait la route qui devait le ramener à sa précédente étape.

Le jeune officier était de fort méchante humeur.

Mal campé, avec un matériel insuffisant, son détachement, les dragons et lui-même avaient essuyé l'orage de la nuit dernière. Des torrents d'eau, de véritables trombes s'étaient abattus sur les hommes et les bêtes, trempant le tout jusqu'aux os.

De plus, le jeune homme se disait avec juste raison que si le temps se mettait à la pluie, il serait obligé sans doute de s'arrêter

d'interrompre sa retraite, les routes étaient crupées par des inondations, ainsi que cela se produit toujours dans le cours de la saison humide.

Dans l'Inde, il n'est pas rare de voir des espaces de quatre ou cinq mois sans qu'une seule goutte d'eau tombée du ciel vienne rafraîchir la terre qui se fendille sous les terribles morsures du soleil.

Avant la domination anglaise, tout un système d'étangs, de canaux, de rivières, de biefs, construits et entretenus à grands frais, répandaient l'eau économisée, alors que l'arrosage devenait une condition indispensable pour la récolte.

Le gouvernement anglais, avec le plus coupable des laisser-aller, a abandonné les étangs, les grands réservoirs et les écluses qui les commandaient à leur malheureux sort. Plus d'entretien, plus d'économie d'eau durant la saison des pluies; c'est ce qui explique ces inondations partielles qui font parfois tant de victimes, c'est ce qui cause ces horribles famines, se reproduisant tous les huit ou dix ans, et dans lesquelles des centaines de mille créatures humaines meurent de faim.

L'orage avait brusquement changé l'état de la température. La chaleur avait fait place à un vent humide et froid, et de gros nuages noirs, se bousculant d'un coin de l'horizon à l'autre, annonçaient de nouvelles tourmentes et une série de pluies qui se succéderaient sans interruption.

Le lieutenant Charley se demandait donc si le télégramme qui lui avait été apporté par les dragons ne lui était point parvenu trop tard, et s'il n'allait point être prisonnier des éléments dans un pays désolé et maudit.

Il aurait bien voulu presser l'allure de sa petite troupe, mais les chevaux étaient exténués par la veille de la nuit, le manque de sommeil, les commotions de l'orage et, sous peine de fourbure, il fallait se condamner à une sage lenteur.

Perdu dans ses tristes réflexions, se demandant combien de jours encore le séparaient de l'objet de son amour, il cheminait la tête basse, lorsque son maréchal des logis laissa échapper une exclamation de surprise.

Charley Blount leva les yeux et il aperçut alors, venant à sa rencontre, un vieillard indigène monté sur un âne, et qui marchait péniblement.

En travers de l'âne, chargé d'ans, lui aussi, se voyait un sac contenant les provisions du voyageur.

Sur cette route, déserte, l'apparition d'un être humain quel qu'il pût être, anglais ou hindou, était un événement.

Le vieillard regardait les soldats anglais d'un air farouche. Il avait l'air d'hésiter, de se demander s'il devait oui ou non leur adresser la parole.

Arrivé à la hauteur du détachement, il arrêta sa monture et portant la main à son front, puis à sa bouche, pour faire le salut oriental :

— Il faut changer votre itinéraire, dit-il au lieutenant qui s'étai

avancé au-devant de lui, vous devez remonter vers le nord, la route est coupée par l'eau.

—Déjà ! s'écria Charley avec colère.

—Oui, répliqua le vieillard, et si vous ne vous dépêchez, votre retraite serait également coupée par l'inondation, et vous ne pourriez plus passer.

—Merci, vieillard, répondit le jeune officier, vous nous rendez un grand service.

—C'est vrai, fit froidement celui-ci, d'autant que, si vous étiez pris par l'eau, vous pourriez demeurer là de longs jours, vous et vos hommes et courir le risque de mourir de faim.

—Merci, merci encore, fit le lieutenant.

—Bien alors, reprit l'Hindou, service pour service. Pouvez-vous me dire où se trouve à cette heure Haïm-Dorani ?

La discrétion n'étant point recommandée au lieutenant, il n'avait aucune raison de ne pas répondre à la demande de son interlocuteur.

—Haïm-Dorani est loin. Il doit toucher actuellement à la frontière du Népaul.

Le visage de l'Hindou se contracta.

—Oh ! le chien ! murmura-t-il si bas, que personne ne put l'entendre.

Tout-à coup, un éclair brilla dans ses regards.

—Mais, reprit-il, il va être forcé aussi lui de revenir sur ses pas. Les pluies vont lui barrer le chemin. Les bas plateaux de l'Himalaya doivent rouler maintenant de véritables torrents.

Le lieutenant se consultait. Peu lui importait le sort d'Haïm et de son trésor ; mais il voulait sortir au plus tôt de cette contrée maudite, et en dehors de la route principale, il en ignorait la topographie.

—Et les voies qu'il me faut prendre sont elles compliquées ? dit encore le lieutenant.

—Il vous faudrait un guide, fit le vieillard après avoir hésité longtemps. Je puis vous en servir. Tous les chemins de ce pays me sont familiers, et si, comme je crois, Haïm-Dorani est obligé de revenir sur ses pas, comme vous sur les vôtres, j'ai des chances de le rencontrer.

Dans ce vieillard misérable, à l'air farouche, s'offrant ainsi comme guide au lieutenant Blount, le lecteur a sans doute reconnu le paria Sanga-Mytha.

Haïm, on le devine, avait joué le vieillard, l'abandonnant au temple de Patna.

Sans doute le paria l'avait menacé, sans doute il avait été surpris de trouver tant de colère virile dans ce vieillard cassé, brisé, qu'il jugeait être depuis tant d'années un instrument passif, résigné et inerte. Mais la présence du père de la *Perle Jaune* le gênait, l'inquiétait.

Il voulait à tout prix se débarrasser de lui, et il était parti, laissant le vieillard derrière lui, emmenant sa fille dans un monastère,

un temple ignoré du Népal, certain que malgré ses recherches, il ne parviendrait jamais à la découvrir.

Alors, quand le vieillard, auquel les fakirs et les bonzes avaient appris le départ du gourou, s'était aperçu de son abandon, sa colère, sa rage n'avaient pas eu de bornes. Il s'était roulé dans la poussière, s'arrachant les cheveux, se labourant le visage, poussant de véritables rugissements.

— Ma fille ! sanglotait-il, il m'a pris ma fille ! le maudit !...

Mais cet abattement n'avait pas été de longue durée.

Bientôt il se relevait, sa résolution était prise. Il voulait retrouver Haim, rejoindre Maya-Niama.

Et alors, dans les rues de Patna, il s'était enquis, il avait demandé et on lui avait dit qu'un détachement de cavaliers anglais avait pris la route du Népal, accompagnant un éléphant et des indigènes.

Et pieds nus, sans ressources, mendiant son pain le long de la route, il était parti, sans s'inquiéter des dangers et des fatigues du voyage.

A Darbangha, il avait pu acheter un âne et quelques provisions, et alors il s'était engagé dans la contrée déserte.

Le détachement, au grand mécontentement des cavaliers et de leur chef, rebroussa donc chemin. L'ordre du colonel Mamby devenait lettre morte devant un cas de force majeure.

La pluie s'était mise à tomber, une pluie serrée, compacte, sans interruptions, une pluie désolante et désespérante.

De tous côtés les canaux grossissaient, débordaient, et au loin la petite troupe fut bientôt frappée par le bruit d'un roulement comparable à un lointain tonnerre.

Sanga-Mytha étendit la main.

— C'est la Gandah qui déborde, dit-il lentement. Il faut remonter sur notre gauche, gagner les bas plateaux du Népal, ou sans cela, l'eau viendra jusqu'à nous et nous emportera.

La Gandah est un affluent du Gange dont les eaux sont tumultueuses et rapides.

Pour la troisième fois, le détachement changea son itinéraire.

Le lieutenant s'en remettait complètement au vieillard.

Devant la pluie persistante, les précautions militaires du jeune officier avaient cessé. Le lieutenant marchait en colonne, conduite par Sanga-Mytha, que l'ordre avait été donné de porter sur un des chevaux de renfort.

Vers le milieu du jour, le lieutenant Charley, en proie à une affreuse inquiétude, car cette situation critique pouvait se compliquer encore, le lieutenant Charley, trempé malgré son makintosh, marchait en tête de la colonne, lorsque son oreille fut surprise par un hennissement.

Il portait à quelque distance en face de lui, traversant le rideau de pluie qui obscurcissait la vue.

A travers l'ondée, Charley aperçut vaguement une petite troupe de cavaliers arrivant à sa rencontre.

Des rangs du détachement commandé par le lieutenant plusieurs hennissements s'étaient fait entendre, répondant au premier.

Et alors, Charley Blount aperçut la troupe inconnue qui faisait demi-tour et qui détalait au plus vite.

—Au galop, commanda le lieutenant en enfonçant les éperons dans le ventre de son cheval, chargez !...

Il faut savoir, s'était-il dit, ce que c'est que ces cavaliers qui tournent bride si précipitamment à notre approche.

Grâce aux éperons, les chevaux électrisés avaient pris le galop, et, s'animant les uns les autres, chargeaient avec entrain.

Mais les fuyards étaient sans aucun doute supérieurement montés, car non seulement ils n'avaient pas perdu de terrain, mais même à travers la pluie on n'apercevait plus leurs ombres.

Le terrain, détrempé par les averses, était glissant ; parfois un cheval manquait faisant un faux pas, mais se rattrapait et reprenait son rang dans un élan vigoureux.

Tout à coup, le cheval du lieutenant fit un écart.

Si le jeune homme avait été moins bon cavalier, il eût été certainement désarçonné. Ce qui avait effrayé sa monture, c'était un cheval renversé dans la boue qui se démenait, se débattait et cherchait à se relever. Il y parvint au prix d'un violent effort, et, la tête haute, s'emballant, partit comme une flèche dans la direction de ceux dont son accident l'avait séparé.

Mais le lieutenant continuait à ne pouvoir avancer.

Sa monture pointait, se cabrait, donnant des marques d'effroi.

Sir Charley aperçut alors en travers de la route un objet informe. C'était un sac, un volumineux sac de toile, solidement attaché et ficelé.

Ce sac était plein, très bombé.

Ce qui effrayait le cheval, c'est que le contenu de ce sac de toile s'agitait convulsivement.

—Halte ! commanda le lieutenant.

Les cavaliers qui l'avaient dépassé revinrent sur leurs pas.

Plusieurs d'entre eux avaient mis pied à terre et entouraient curieusement le sac.

—Mais il y a quelqu'un là-dedans, s'écria le maréchal des logis.

Et, sans attendre l'ordre de son chef, d'un coup de couteau, il éventa la toile, qui s'ouvrit et donna passage à la tête furieuse et convulsée d'Haïm-Dorani.

Le gourou, jaune, défait, pouvait à peine se soutenir.

Ce n'était pas seulement cette course effrénée en sac qui lui avait rompu les nerfs et brisé le corps. C'était la rage, la rage arrivée à son paroxysme, la fureur du serpent réduit à l'impuissance.

Maintenant, il était libre, libre !... Et dans ses yeux glauques et éteints, brillait une lueur fauve d'une intensité telle que le lieutenant Charley recula d'un pas, en éprouvant un effroi vague qu'il ne put définir.

Le maréchal des logis, à la vue du gourou, l'avait lâché, et Haïm était retombé sur le sac qui, tout à l'heure encore, lui servait de prison. Il demeurait là, haletant, cherchant à retrouver la respiration qui lui faisait défaut.

Lorsque le souffle rentra dans sa poitrine, lorsqu'il put desserrer

ses lèvres desséchées et bleuies, le premier mot qu'il prononça fut :

—Courez !...

Et son regard désignait la route par où la troupe à laquelle il avait si miraculeusement échappé venait de s'enfuir.

Le lieutenant secoua la tête à deux reprises.

—Mes chevaux et mes hommes n'en veulent plus répondit-il et ils ont sur nous de l'avance.

Haïm alors rassembla ses forces et parvint à articuler :

—Mais vous ne savez donc pas qui vous échappe, malheureux !... C'est... c'est votre ennemi ; c'est ce Français exécré et maudit.

Oui, oui, et avez lui votre chef ! Le major !

Le gourou leva la tête d'un geste menaçant.

—Ah ! ils paieront cher le supplice qu'ils m'ont fait endurer ! Je veux les voir mourir dans les tortures.

Tandis qu'il parlait, ses yeux avaient couru à Sanga-Mytha :

—Tu es là, lui dit-il ; malgré toi, tu as voulu me rejoindre. Eh ! bien,... ta fille est avec eux. Elle est dans les bras de son ravisseur.

Une rougeur fugitive apparut sur les joues pâles du vieillard.

—Tu triomphes, s'écria Haïm, qui l'avait saisi au vol. Toi aussi tu es parjure à ta foi. Misérable paria ! tu la crois sauvée et hors de mon atteinte !... La *Vierge au Lotus* est souillée !... L'as-tu compris... dis ?

Dans la bouche du gourou, ces mots prenaient une signification épouvantable.

Du moment que Maya-Niama avait appartenu à son mari, sa vie cessait d'être sacrée, et le vœu rompu, c'était œuvre pie que de lui donner la mort.

Le regard de Sanga-Mytha s'alluma et ses yeux croisèrent ceux du gourou. Haïm lui avait adressé la parole en tamoul, langue que ne comprenaient ni le lieutenant ni son escorte.

Le paria ne voila pas sa paupière, ne répondit pas une parole, mais dans ce langage muet, Haïm ne put deviner une déclaration de guerre impitoyable et sans merci.

Il parvint à se relever.

Charley Blount lui offrit sa gourde qui contenait un excellent rhum ; le gourou but quelques gorgées de ce cordial, oubliant cette fois la loi de Brahma qui défend les liqueurs fortes. Alors, faisant quelques pas au prix d'insurmontables douleurs, il amena le jeune officier à l'écart, et lui expliqua en détail par quelle fatalité il était tombé dans les mains de ses ennemis.

Le gourou, il faut l'avouer, n'avait pas lieu de se féliciter des trois jours qu'il avait été condamné à passer avec les fugitifs. Non pas que Raoul, Henri d'Alreimpe et le major eussent maltraité leur prisonnier. Ils ne s'en occupaient même pas, s'en reposant entièrement sur Brien, qui en avait tout spécialement la garde, et Yves-Marie qui, on le comprendra sans peine, portait une haine invétérée à l'ennemi acharné de son maître, Yves-Marie n'employait pas toujours à l'égard du gourou des procédés essentiellement parlementaires.

La position d'Haïm dans ce sac, jeté en travers d'une selle, sur un cheval lancé d'ordinaire au grand trot, était intolérable.

Aux haltes, Brien ouvrait simplement les courroies, laissait passer la tête du prisonnier en lui disant :

—Avons-nous faim ? Cette petite promenade nous a-t-elle creusé un brin l'estomac ?

Et, comme un enfant, il faisait boire et manger Haïm.

La collation ou le repas fini, à peine lui laissait-il le temps de respirer, et avec sa grimace habituelle, il faisait entendre ces mots, toujours les mêmes, qui, pour lui, étaient devenus une formule :

—Allons ! hou ! à c'te niche.

Il n'avait pas lieu d'être tendre non plus ce brave Brien. Si lui et son maître étaient encore de ce monde, ce n'était certainement pas la faute du gredin qu'il tenait là sous sa main.

Et il n'était pas content, Yves-Marie.

—Comme si le meilleur ne serait pas de casser tout bonnement la tête ou de tordre le cou à ce vieux gueux-là, au lieu de le trimbaler partout comme un colis fragile ?

Mais Raoul n'avait pas voulu entendre parler d'exécution. Non, il entendait, par une générosité chevaleresque, garder le gourou comme otage jusqu'à ce qu'ils eussent gagné un port de littoral et lui rendre ensuite la liberté.

Brien ne s'était pas fait faute de hausser les épaules.

—La liberté ! avait-il dit, afin qu'une fois sur les pattes il trouve encore le moyen de nous offrir des plats sucrés de sa composition. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai dans l'idée que la conserve en sac de ce singe-là nous portera malheur.

Hélas ! dans cette circonstance, Brien n'était point mauvais prophète.

Les épreuves des fugitifs n'étaient point finies, les plus dures, les plus épouvantables peut-être leur restaient encore à traverser.

La pluie d'abord, l'inondation qui les menaçait eux aussi.

La petite troupe avait été obligée de retourner sur ses pas, et de remonter du côté de la frontière du Népal.

Mais elle était venue se heurter à un corps de cavaliers indigènes.

Djaoud, malgré la tempête, malgré la violence de l'ouragan, était arrivé à destination. Et de toute part des ordres étaient aussitôt partis mettant sur pied des forces imposantes.

Il fallait battre en retraite, éviter les cours d'eau et les torrents qui allaient grossissant d'heure en heure.

Pas de guides. Le major Thurner, qui avait chassé plusieurs fois dans ces parages, connaissait le pays il est vrai, mais il n'en possédait point la topographie complète, comme eût pu le faire un indigène.

La pluie qui tombait sans relâche ne parvenait point à entamer la philosophie du brave major, non plus que celle d'Henri d'Al-reimpe.

Pour Raoul et Nyama, tout entiers à leur amour, la pluie n'existait pas pour eux. Ils ne s'apercevaient ni de l'ondée, ni de l'orage. L'intensité de leur bonheur était telle, après d'aussi rudes épreuves,

d'aussi violentes angoisses, qu'ils oubliaient le reste de la terre pour ne songer qu'à la plénitude de leurs joies.

L'amour est l'égoïsme à deux, a dit un sage. Dans leur égoïsme, eux qui avaient eu tant à se plaindre du sort, ils ne se souvenaient plus de ceux qui leur avaient sacrifié tranquillité, repos, jouissances, pour opérer ce rapprochement de deux cœurs, de deux êtres qui ne pouvaient vivre l'un sans l'autre.

—Moi qui ne suis point amoureux, disait Henri d'Alreimpe en riant, je commence à trouver qu'il fait rudement humide.

Il faut combattre ça par ma mixture, répliqua le major Valérian, c'est le seul moyen.

On se souvenait certainement de la mixture du major.

Tout allait de... pour le mieux, lorsqu'à force d'exécuter des tours et des détours, des marches et contre-marches, la petite troupe du major était allée se taper dans les détachements du lieutenant Charley.

Il avait fallu tourner à bride abattue, et dans la fuite précipitée le cheval chargé du fameux sac s'était abattu, les courroies qui retenaient le précieux fardeau s'étaient rompues, et Haïm avec sa prison de toile roulait au pied du cheval du lieutenant qui s'arrêtait effrayé.

Tandis que le major Valérian et ses compagnons se repliaient en désordre, sans savoir à qui ils avaient affaire, car à travers l'ondée épaisse on avait pu reconnaître les cavaliers, mais bien certains d'être venus se heurter à des ennemis, Brien s'arrachait les cheveux par poignées.

—Je le disais bien, répétait-il, j'en étais bien sûr qu'il arriverait quelque anicroche à ce singe de malheur. Le voilà sauvé maintenant !... Ah ! je n'aurais pas dû écouter mon capitaine. J'aurais dû lui désobéir et serrer la vis à ce marsouin-là jusqu'à extinction de chaleur.

Et si Henri d'Alreimpe et le major Valérian n'avaient pas arrêté Brien, il aurait été, lui seul à la conquête du fameux sac.

Lorsque Maya-Niama qui galopait en tête de la petite troupe avait appris que le gourou n'était plus au pouvoir de ses compagnons, son charmant visage, se décomposant, était devenu d'une pâleur mortelle.

—J'étais trop heureuse ! murmura-t-elle.

Puis tout haut, adressant à son mari un regard dans lequel elle fit passer tout son cœur :

—Ah ! vienne la mort ! maintenant, dit-elle. Je ne la crains pas. Ce que j'avais peur de perdre, Raoul, c'était votre amour. Aujourd'hui, je suis certaine de l'avoir tout entier et jusqu'à votre dernier souffle.

Henri avait entendu ; il avança sa monture à la hauteur de celle de Niama.

—Chère petite sœur, lui dit-il, je ne suis pas de votre avis. On doit d'autant plus tenir à la vie qu'elle est heureuse. Aujourd'hui vous êtes au comble de vos vœux... et des nôtres, ajouta-t-il avec un charmant sourire, il faut donc y être attachée plus que jamais.

Ne serait-il pas navrant que toutes les peines que nous nous sommes données, tous les dangers que nous avons courus ensemble fussent perdus ?

— Oh ! mon bien-aimé frère ! répondit la jeune femme ! ne savez-vous pas que la moitié de mon cœur vous appartient et que jamais il ne pourra vous exprimer toutes ses actions de grâces !

— La moitié, intervint en riant le major, la petite moitié, et encore... car je suis bien certain d'en avoir une petite part.

— Oui, vous aussi, qui avez été si bon, si généreux.

— Alors reprit Heuri, si j'ai une moitié de votre cœur, ma sœur bien-aimée, et le major Valérien l'autre, je me demande avec désespoir ce qui restera à ce pauvre Raoul.

— Oh ! que vous êtes méchants tous les deux, fit la jeune femme en riant et en pressant l'allure de son cheval.

Dans le détachement du lieutenant Charley, on ne riait point. La colonne avait repris sa marche.

Haim, au prix d'un suprême effort de volonté, était parvenu à se maintenir à cheval son corps brisé obéissait à son infernal esprit.

Sous la pluie, la colonne avait repris sa course.

Charley ne pouvait point regagner Patna, toutes les routes étant coupées par l'inondation qui continuait à augmenter.

Puis, les paroles du gourou avaient changé le cours de ses idées. Il savait maintenant qu'il avait M de Blignac devant lui, que sans doute il pourrait parvenir à le joindre. Alors, un espoir de haine satisfaisante s'emparait de lui. Qui sait si cet homme assez osé pour lever les yeux jusqu'à cette incomparable créature qui se nommait Grace Richemond, ne tomberait pas en son pouvoir ? Qui sait s'il ne parviendrait pas à tenir les deux Français et son chef qui l'avait humilié, et à leur rendre injure pour injure, mépris pour mépris ? Car il ne pouvait admettre que le major Valérien eût été de bonne foi en lui donnant les conseils si paternels qu'il s'était cru en devoir de lui adresser.

Et alors, le désir de rejoindre au plus vite Patna pour jouir de la vue de sa divinité, était combattu par la haine, la vengeance.

Il rêvait d'avoir la vie de l'ennemi de lady Richemond.

Pour Haim, il s'omentait, il questionnait le lieutenant et surtout Sanga Mytha sur la contrée que la colonne traversait.

Le grondement que l'on entendait toujours sur la gauche appela son attention.

C'était la rivière, lui fut-il répondu, car le détachement suivait les crêtes d'une suite de collines.

— La Gandah ! fit-il, tandis qu'une joie sauvage brillait dans ses regards ! C'est bien la Gandah ?

Le paria fit un signe de tête affirmatif.

— Mais alors, ils sont perdus ! s'écria-t-il avec une joie féroce.

Encore broyé de sa course, la haine lui faisait retrouver toute son indomptable énergie.

Ah ! si Yambo avait pu le voir la main droite levée, menaçant et envoyant à travers l'espace sa malédiction à ses ennemis, il eût

éprouvé à coup sûr une plus grande frayeur que celle qu'il ressentait en ce moment.

Enfermé dans son sac de toile, le gourou inspirait à l'Hindou une mystérieuse terreur. Jamais il ne s'approchait de ce que Brien appelait « son colis », et Yves-Marie, qui n'avait pas été sans remarquer les regards effarés que Yambo lançait au fameux sac, Yves-Marie, qui ne laissait jamais passer l'occasion de faire une « bonne plaisanterie » à son complice, lui disait parfois :

—Méfie-toi, citron, il va sortir.

Il était sorti en effet.

Et désormais, libre comme l'air, dans un pays où il régnait en souverain maître, dans lequel il pouvait disposer de toutes les forces, il n'aspirait plus qu'à la vengeance.

Et Yambo se disait, avec un frisson qui lui passait entre les épaules, qu'il était condamné tôt ou tard à tomber dans les mains du monstre et à subir les épouvantables tortures qu'il saurait inventer.

Le major Valérian, lui, ne donnait aucune marque de terreur, mais il ne se dissimulait pas que la guerre qu'il croyait terminée à jamais par la frugite du gourou, allait recommencer de plus belle et que lui et ses amis étaient condamnés à se trouver aux prises avec d'incessants dangers.

Henri d'Alreimpe, de son côté, avait des accès de méchante humeur. Il faisait à son ami Raoul le procès de sa générosité outrée.

—Quand on se bat contre des sauvages, lui disait-il, on n'est pas à Fontenoy, et on ne leur dit pas : « Mes petits sauvages, tuez-nous les premiers ! »

Raoul acceptait les railleries comme les reproches avec une égale humeur, il oubliait les dangers dans l'amour de Niama.

Elle aussi était bien heureuse, mais elle connaissait Haïm, et elle savait qu'il n'abandonnerait point la partie.

La pluie continuait. L'inondation étendait ses ravages. Les fugitifs, en remontant vers les bas plateaux du Népal, quittaient la contrée déserte. Sous la pluie sans trêve ils commençaient à reconnaître, des deux côtés de la route, des traces de culture, des champs de cannes, de riz, d'indigo, qui allaient devenir la proie du fléau.

Parfois ils arrivaient à l'entrée d'un pal, d'un petit village, abandonné la plupart du temps. Et plus loin ils rencontraient les habitants hâves, déguenillés, se sauvant de l'eau envahissante.

Tous ces Hindous les regardaient avec défiance, avec mépris. On eût dit que les fugitifs étaient déjà signalés, que la haine du gourou les avait dénoncés aux habitants du pays et que, sans le cataclysme menaçant, on leur eût couru sus comme à des chiens enragés.

Les jours se passaient sans amener de changement dans cette situation critique.

Le major Valérian, qui conduisait l'expédition, devenait, cependant, de plus en plus soucieux ; sa belle humeur disparaissait, un pli, à poste fixe, lui barrait le front. Le brave officier se demandait comment lui et ses amis pourraient sortir de ce mauvais pas.

La petite troupe était heureusement pourvue de vivres, les pro-

visions que portaient les chevaux de main étaient loin d'être épuisées, autrement les fugitifs n'eussent pas trouvé une once de farine dans toute la contrée et ils seraient littéralement morts de faim.

Bientôt ce fut au tour d'Henri d'Alreimpe d'abandonner gaité et philosphie et de donner des marques d'une préoccupation croissante.

Un matin que l'étape à peine commencée le major venait de donner l'ordre de changer la direction de la petite colonne, le jeune créole poussa son cheval auprès de celui de son chef de file et fit signe à celui-ci qu'il avait quelque chose de particulier à lui communiquer.

Lorsque, grâce à un temps de trot, ils eurent devancé leurs compagnons :

—Major, fit Henri d'Alreimpe à brûle-pourpoint, nous sommes perdus n'est-ce pas ?

Le major regarda son interlocuteur dans le blanc des yeux :

—Egarés, vous voulez dire ; vous me demandez si nous sommes égarés et si je ne reconnais plus mon chemin ?

—Pardon, major, répliqua le jeune homme, vous m'avez parfaitement compris. Je veux dire que nous sommes perdus, que vous en êtes convaincu vous-même, et que nous, qui avons échappé à tant de périls, un miracle seul pourrait aujourd'hui nous sauver.

Le major se tut durant l'espace de quelques secondes.

Puis en homme qui prend son parti :

—Vous êtes un garçon courageux, dit-il en faisant une moue significative. Je n'ai pas le droit, après tout, de vous cacher la vérité. M. de Blignac est aveuglé par son amour, et je me ferais un cas de conscience de l'avertir. La réalité, il la connaîtra toujours trop tôt, et mieux vaut qu'il profite de la douce ivresse à laquelle il est en proie, durant les derniers jours qui nous restent. A l'heure du danger, lorsqu'il faudra vendre chèrement sa vie, je suis certain de le trouver vaillant et fort. Il se fera tuer comme un héros.

—Vous avez raison, major, Raoul ne connaît pas la crainte ; mieux vaut lui cacher jusqu'au dernier moment le sort qui nous attend tous ! Comment vous exprimer, d'un autre côté, mon cher commandant, toute notre reconnaissance ? Car, enfin, vous devez vous demander à l'heure qu'il est : « Qu'est-ce que je suis venu faire dans cette galère ? »

—Moi, répliqua le major, mais je suis venu faire une partie de chasse à l'homme, ce qui est pour moi, je vous l'ai déjà dit, le plus beau des sports. Dans cette chasse, je savais parfaitement qu'il y avait des risques à courir. Et si je tombe, ce qui me fait l'effet de devoir arriver avant peu, sachez pour certain que je n'adresserai de reproches à quiconque. Dix fois, vingt fois, n'ai-je pas failli être dévoré par un tigre ou écrasé par un éléphant ? Donc, je connais la mort pour m'être bien des fois colleté avec elle.

—La mort, oui, répliqua Henri, mais les supplices, les tortures qui peuvent amener le plus courageux à la faiblesse ! Si nous tombions vivants dans les mains de ces misérables ?

Le major haussa fortement les épaules.

—Est-ce qu'on est pris vivant ? fit-il avec une superbe insouciance. On se fait tuer, et, quand on est mort, c'est pour longtemps, je me moque un peu de ce que ces polissons-là feront de ma défroque.

—Puisque je sais à quoi m'en tenir, poursuivit le jeune créole, voulez-vous me permettre de vous demander en quoi les dangers que nous avons à craindre, sont devenus inévitables ? Dans votre personne, dans vos gestes, votre allure, j'ai parfaitement compris, ainsi que le disait l'ami Brien, que nous sommes arrivés au bout de notre rouleau. Mais je n'ai pas touché du doigt le péril. Je vous vois changer à tout instant de direction, et je suis certain que vous ne le faites pas sans le plus grave des motifs.

—Et vous avez raison, *my dear fellow*. Il me faut des raisons inéluctables, pour agir comme je le fais. Ce n'est pas l'inondation que nous avons à craindre à présent. Le temps sera remis au beau sous deux jours, peut-être avant, j'en suis certain ; mais notre position n'en demeurera pas moins critique.

Sans doute l'eau nous coupe la retraite, mais nous sommes désormais à l'abri des torrents. Non, vous l'avez deviné, il y a quelque chose. Il y a que les routes sont gardées, toutes, sans exception. Qu'à tout instant je viens me heurter à une vedette. Un cavalier nous barre le passage. Vous ne l'apercevez point, vous, parce que votre œil n'est pas constamment en éveil, qu'il ne fouille pas chaque touffe, chaque buisson, chaque repli de terrain. Mais je le découvre, moi, le cavalier ! Et il a derrière lui un gros d'hommes à cheval qui fondraient sur nous et nous mettraient en pièces. Alors je fais demi-tour, je repars sur un angle de 450... et quelques heures plus tard je viens me heurter à une autre vedette qui fait le guet dans une position identique. Nous sommes enfermés dans un cercle de fer, et ce cercle va toujours se resserrant. Il arrivera un moment...

—Où nous serons obligés de nous défendre, conclut Henri.

—Parfaitement.

—Eh bien ! nous vendrons chèrement notre vie.

—Parbleu !

—Seulement, mon cher major, vous qui êtes le plus noble des gentilshommes, je vais vous demander un serment.

—Lequel ?

—C'est que... c'est assez difficile à expliquer.

—Allons toujours.

—C'est très dur. Mais il faut prendre une détermination suprême. Nous, les hommes, nous saurons toujours nous tirer d'affaire comme vous le disiez tout à l'heure, en ce sens que nous nous ferons tuer plutôt que de tomber vivants dans les mains de ces bandits. Mais nous ne sommes pas seuls. Il y a ma chère sœur, il y a la comtesse de Blignac. Les misérables chercheront à la faire prisonnière.

—Oh ! murmura le major en frissonnant, ce serait horrible !

—Donc, major, jurez-moi sur l'honneur que comme moi vous

vous ferez tuer, nous nous ferons tuer tous ensemble sans permettre qu'ils portent la main sur elle.

Je le jure dit le major.

Entre ces deux hommes qui si froidement, avec une tranquillité d'esprit entière, réglèrent les conditions de leur mort, il y eut un silence lugubre.

— Bien, major, merci !

Et Henri et le brave soldat échangèrent une énergique poignée de main.

— Que complotez-vous donc là ? fit tout à coup une voix fraîche derrière eux ? On dirait réellement que vous avez les plus noirs desseins.

C'était Niama, embellie par le bonheur et l'amour, qui leur parlait avec un radieux sourire.

— Nous serons à Paris avant trois mois, continua-t-elle, promettez-nous, major Valérian, que vous ferez un voyage en France pour venir nous voir. Mon bonheur ne sera pas complet tant que là-bas, chez nous—elle insista sur ce mot—je ne vous aurai pas exprimé ma reconnaissance, vous à qui je dois une si grande partie de mon bonheur. N'est-ce pas, Henri ?

Les deux hommes avaient échangé un regard.

— Eh ! bien, mon frère, vous ne me répondez pas ? fit la jeune femme toute surprise du silence de son frère adoptif.

— Certainement ! certainement ! répondit précipitamment Henri, ne trouvant pas autre chose.

Cette jeune femme, dans tout l'épanouissement de sa jeunesse, de sa beauté et de sa grâce, parlant de l'avenir, de ses joies futures, alors que ces deux êtres venaient de se dire l'un à l'autre que tous ensemble ils allaient bientôt mourir !... c'était navrant.

Maya-Niama rejoignit son mari qui cheminait à l'arrière-garde.

— Je ne sais pas ce qu'ont mon frère Henri et le major Valérian, mais ils sont d'une tristesse mortelle.

Le major n'avait pu s'empêcher de murmurer :

— Pauvre enfant !...

Tout en parlant le major s'était dressé sur ses étriers.

— Tenez ! tenez ! dit-il à Henri en désignant à quelque distance à travers le feuillage mouillé, un point à son interlocuteur, voyez-vous ? Distinguez-vous ce cavalier armé d'une grande lance ? Apercevez-vous les signaux qu'il adresse... Je ne vois pas encore à qui... si, je vois... à cet autre cavalier qui est en faction à deux cents mètres de lui sur la droite

En fixant ses yeux avec persistance, Henri d'Alreimpe reconnut parfaitement la présence des vedettes que le major Valérian lui indiquait.

— Le cercle se resserre, fit celui-ci en hochant la tête, le cercle se resserre... L'instant critique approche. Pour peu que cela continue, nous serons condamnés à pivoter dans un espace de quatre kilomètres carrés.

Vers la fin du jour la pluie cessa, et le bleu apparut dans un

coin du ciel, trouant les nuages gris amoncelés depuis de si longs jours.

Une lune calme, claire, succéda à un coucher de soleil qui se baignait dans une pourpre sanglante. Et lorsque le major Valérien eut décidé le lieu du campement, sur une éminence légère, il s'arrêta terrifié. Tout autour de l'horizon, il était environné par une ceinture de feux.

Cette fois M. de Blignac devait s'apercevoir du danger.

A son tour, il s'approcha du major Valérien.

— J'ai le cœur étreint par une lourde angoisse, lui dit-il tout bas. Au milieu de mon bonheur, il y a un nuage, une tache. Vous croyez sans doute à un égoïsme extrême. Je n'ai pas perdu un des efforts surhumains que vous avez tentés pour nous arracher à la mort. Mais mon silence a eu la même raison que le vôtre.

De la main, il désignait Maya-Niama, qui, à quelque distance, se tenait devant l'entrée de leur petite tente.

— Jusqu'au dernier moment, vous avez voulu qu'elle ignorât tout ! Oh ! j'ai compris, croyez-le bien, votre discrétion héroïque. J'ai compris, tout ce que vous faites pour moi, pour nous.

Et je m'adresse le reproche d'avoir été vous enlever à votre existence heureuse, pour vous vouer à la mort affreuse qui nous attend.

Raoul s'était tu en proie à une émotion profonde.

Le major Valérien lui avait tendu la main, et, l'attirant à lui, tout bas, de peur que Maya-Niama ne l'entendit :

— Vous me remerciez, lui dit-il. Vous regrettez le sacrifice. Et pour quoi ? Vous, à ma place, n'eussiez-vous pas agi de la même manière ? Je serais venu vous trouver en vous disant : « Je suis perdu, » vous auriez fait tout au monde pour me sauver. Donc, pas de reconnaissance entre nous. Et non plus, pas d'attendrissements inutiles. Nous n'avons rien à regretter, mon ami, rien à nous reprocher. Nous subissons la destinée. Elle n'est pas bête, elle n'est pas gaie. Mais nous montrerons à ces gredins comment on se fait tuer, et ce n'est pas une mince satisfaction.

Et elle ? fit Raoul d'une voix sourde en désignant d'un geste Maya-Niama.

— Elle ne se doute de rien, répondit le major. Laissez-la vivre heureuse jusqu'à sa dernière heure.

Ils se trompaient tous. L'héroïque jeune femme savait parfaitement à quoi s'en tenir. Elle était trop rompue à cette existence aventureuse, la vie de dangers terribles qu'elle menait depuis si longtemps lui avait donné une expérience trop cruellement achetée, pour qu'elle ne connût point immédiatement la déduction qu'il fallait tirer de la marche irrégulière et heurtée que le major Valérien ordonnait.

Ainsi, ces êtres nobles, ces êtres dont le cœur renfermait des sentiments si purs, si grands, avaient assez d'empire sur eux mêmes pour se tromper les uns les autres, afin de s'éviter les uns aux autres un chagrin.

Le propre de la créature vraiment supérieure est de se sacrifier pour ceux qui lui sont chers.

Le major Valérian fut debout la nuit entière.

Les feux se mouvaient lentement. Le commandant suivait leur mouvement circulaire.

Plus de bruit ! un sinistre silence. Les fauves faisaient trêve à leurs hurlements. Les panthères, les lynx et les tigres avaient fui.

Ils sont partis, murmura le major, avec un sourire amer, mais ils ont été remplacés par des bêtes féroces autrement redoutables.

Sur la droite, une zone de territoire qui demeurait plongée dans l'obscurité, attira l'attention du commandant.

Point de feux, un noir d'enfer, durant un espace que le major estimait à dix kilomètres.

— Une forêt ou un précipice, murmura-t-il, encore l'hypothèse d'une énorme combe, me semble-t-elle inadmissible, ces enragés auraient gravi la plus verticale des croupes.

La nuit se passa sans une alerte. Au matin les feux tombèrent, pâlirent, s'éteignirent. Bientôt ils ne laissèrent même plus trace de fumée à l'horizon.

Le camp fut levé au plus vite et les fugitifs décampèrent. Mais le major se convainquit bientôt que sa première prévision était la seule exacte.

Le cercle de fer se resserrait.

La journée se passa donc à tourner en quelque sorte sur soi-même.

La tête de la petite colonne arrivait-elle à une gorge, à une route, à un carrefour, à un bras de rivière, à un gué, le regard du major Valérian n'avait point de peine à découvrir l'implacable vedette, qui était évidemment accompagnée d'autres espions cachés dans les hautes herbes ou dans les branches.

Elle fut triste, cette journée, cette veille des dernières armes, les acteurs de ce drame en étaient arrivés à se taire, convaincus qu'ils savaient réciproquement la vérité.

Ce fut avec un sentiment définitif et concluant de sa défaite et de son impuissance, que le major vint le soir à deux kilomètres environ de l'endroit où la veille au soir il campait encore.

Et toujours devant lui, ce trou noir qui lui cachait un effrayant inconnu.

Le jour, il n'avait pu s'en rendre compte, l'espace qu'il avait relevé durant la nuit n'avait rien pu lui apprendre.

Il s'était approché d'une contrée plate, semée de route unies, et tout au loin une zone habitée, des villages espacés, des temples qui dressaient leurs clochetons aigus vers le ciel.

Brien, lui non plus, ne disait rien, mais il relevait les feux avec une grimace de plus en plus significative.

— Vois-tu, citron, répétait-il à Yambo, je ne donnerais pas dix de nos deux peaux réunies. Aussi, vois-tu, laisse-moi te donner un bon conseil. Quand le moment sera venu et que tous ces chimpanzés-là nous entoureront, tape comme un sourd, c'est la seule planche de salut qui pourra te rester. Quand au bonhomme que je tenais si bien dans le sac et que j'ai eu la maladresse de lâcher, si j'avais le bonheur de le retrouver entre quatre-yeux, je ne t'en

dis pas plus. Je ne me plaindrais pas, après l'avoir expédié, de m'en aller dans l'autre monde.

— Nous ne pouvons rien contre le gourou, fit Yambo en secouant la tête. Nous ne réussirons jamais à le tuer.

— Tu crois ça, citron. Si tant seulement je le tenais dans mon sac, tu verrais un peu. Le vieux matelot de troisième classe, tout loup-garou qu'il est, comme tu dis, se chargerait de lui faire passer le goût du cognac.

— On ne peut rien contre lui, répétait obstinément Yambo, avec cet entêtement des Asiatiques que rien ne saurait détruire.

— Bon, bon, je sais ce que je dis. Je ne demanderais qu'à le tenir dans ces deux mains-là.

— Il en sortirait.

— Oui, macache, répliqua Yves-Marie. Enfin, c'est ton affaire de croire à ces bêtises-là. Mais il n'a rien à craindre de nous, s'il nous pince, notre compte est bon.

Après une journée passée, ainsi que plus haut il a été dit, à tourner dans un cercle immense, après un retour au campement, nous devrions dire au lancer, car notre petite troupe n'était-elle pas un véritable gibier chassé par une meute ? la nuit était venue, nuit calme, fraîche, succédant aux orages et aux tempêtes des précédents jours.

Les mêmes feux, plus nombreux, plus pressés, s'étaient allumés tour à tour.

Et alors de ce cercle, qui, dans les profondeurs noires de l'horizon, brillait avec un éclat sinistre, partit tout-à-coup un long hurlement, indistinct d'abord ; c'était comme un cri, une suite de cris poussés par une bande de furieux et de sauvages, rumeur lointaine qui allait grossissant, menant avec elle une trépidation intense, produite par le galop à toute bride de colonnes de chevaux sur la terre encore humide.

C'était l'instant critique, la dernière heure.

Les montures n'avaient point été dessellées. Le major veillait.

Deux ordres donnés d'une voix brève et tout fut prêt pour la fuite.

Il fallait gagner un monticule, un pan de muraille, une ruine et tenir là, en se défendant, en brûlant ses dernières cartouches, et jusqu'à son dernier soupir.

Singulière attaque que celle dont ils étaient l'objet : pas de coups de feu, des cris, rien que des cris ; les cavaliers autour des fugitifs exécutaient une fantasia circulaire, une sorte de ronde infernale.

Cette ronde nouait et dénouait tour à tour ses immenses anneaux.

Au loin, dans la plaine, dans ce steppe ondulé, on voyait à la lueur des étoiles et de la lune tourbillonner ces pelotons désordonnés, et les Hindous qui caracolaient ou poussaient des charges ventre à terre, couverts de leurs vêtements et de leurs turbans blancs, ressemblaient à des nuées de véritables spectres.

Entre les fugitifs, pas un mot. On courait, les éperons au ventre

dés chevaux. Le major avait pris la tête et se soutenait à un galop endiablé. Les autres suivaient.

Maya-Niama était placée entre Raoul et Henri.

La jeune femme comprenait que l'instant fatal était arrivé. Et parfois penchée sur l'encolure, sa main droite touchait avec une sorte de volupté cruelle, le petit poignard qu'elle portait à sa ceinture, sa dernière, sa suprême chance de salut.

Dans toute circonstance critique, quelque funeste qu'elle puisse être, un élément comique vient toujours se mêler.

Cette allure désordonnée, Yves-Marie Brien ne pouvait la soutenir, il était projeté tantôt sur le cou, tantôt sur la croupe de sa monture, le tout entremêlé de jurons et de menaces terribles à l'adresse de son ex-prisonnier.

—Vrai, répétait-il, j'aimerais mieux m'arrêter que de continuer la course. J'aimerais mieux dix fois avoir un quart d'heure de conversation finale avec les galoupian qui sont à nos trousses.

Mais le major ne demandait pas son avis au vieux matelot et continuait à piquer droit sur la zone noire.

Que renfermait cet effrayant inconnu ? Pourquoi la troupe si nombreuse qui poursuivait les fugitifs et qui semblait à tout instant s'accroître de nouvelles recrues, pourquoi n'avait-elle pas gardé cette zone qui demeurerait dans l'ombre ?

Le major n'avait pu résoudre cette question que vingt fois il s'était déjà posée.

Durant le jour, il s'était approché le plus possible de ces parages, toujours maintenu à distance par des sentinelles avancées. De loin il n'avait pu apercevoir que les bois épais couronnant une longue crête, au milieu desquels pointaient de loin en loin les flèches dégradées de pagodes ruinées et désertes.

A tout risque, le major allait droit devant lui. Qu'allait-il trouver avant d'arriver au terme de sa course ? Quel piège nouveau allait-il rencontrer sous ses pas ? Lui et ses compagnons ne s'engouffraient-ils pas tout d'un coup dans un précipice, une fondrière, ne disparaîtraient-ils pas engloutis à tout jamais ?

Il galopait toujours, quand même. Les chevaux, d'admirables bêtes de pur sang, semblaient pouvoir fournir encore une longue carrière.

Tout en galopant, le major se creusait la tête pour y trouver un moyen ou un biais.

Tout à coup Yambo fit faire un bond prodigieux à son cheval et se rapprochant du major.

—À droite, lui dit-il d'une voix brève à droite ; si vous suiviez cette route, nous irions nous brayer sur des roches, au bas desquelles coule un torrent rapide.

Le major Valérian ne put retenir une exclamation de joie.

Yambo, l'indigène qui les suivait, auquel il n'attachait qu'une attention secondaire, ce naturel connaissait donc le pays ?...

Et en tirant sur la droite, où allons nous ?

Yambo demeura quelques secondes sans répondre. Un travail, un effort de mémoire se faisait dans son esprit. Il cherchait.

Pour le major, il comprenait maintenant une chose : c'est que la battue dont lui et ses compagnons faisaient les frais n'avaient d'autre but que de pousser les fugitifs sur ces rochers et de les précipiter dans ce ravin.

Yambo, à son tour, avait pris la tête de la troupe.

Brien était tout fier de l'importance que prenait son cher citron.

— S'il nous sort de ce pas là, fit-il entre ses dents, il méritera d'être porté pour la croix d'honneur.

On entraît sous bois

Un petit sentier étroit, dans lequel les chevaux ne pouvaient passer qu'en file indienne, était tracé au milieu de hauts bananiers et de flamboyants au feuillage épais.

Là, les fers des chevaux ne faisaient point de bruit. Ils enfonçaient mollement dans une mousse épaisse.

Au loin, tout au loin, derrière, on entendait les derniers cris des poursuivants.

Yambo cherchait toujours.

Il s'était arrêté net à un endroit où des sentiers s'entrecroisaient. Il hésitait, cherchait sa route sans dire un mot.

Enfin, prenant son parti, il avança résolument son cheval. Et la troupe le suivit.

Le sentier descendit bientôt avec une pente tellement rapide que l'on dut mettre pied à terre. Yambo avançait toujours.

Il côtoyait maintenant l'un des flancs du ravin dans lequel la meute voulait le précipiter.

Le bruit d'une chute d'eau frappa bientôt leurs oreilles.

Dans le bois il faisait un noir d'enfer. Aussi fut-ce seulement lorsque Yambo et le major qui marchaient en tête furent arrivés au bord de cette eau qui se précipitait à pic, qu'ils aperçurent que le sentier s'arrêtait net, coupé par le torrent.

— C'est bien le chemin, murmura Yambo à l'oreille du major. Je ne me suis pas trompé. Il doit y avoir un pont à cette même place.

Le pont ne se trouvait point. Il n'y avait qu'un vide effrayant, que nul être humain, nul cheval ne pouvait franchir.

Dans le bois, derrière eux, des cris se faisaient de nouveau entendre. Les Hindous battaient la brousse, ne comprenant point comment les fugitifs avaient pu échapper au supplice qui leur était ménagé.

Ils approchaient.

Sous un amas inextricable de lianes et de ronces, Yambo se faufila comme un serpent. Un sifflement léger, un claquement de langue appelèrent l'attention de Brien. C'était le vieux matelot dont Yambo réclamait l'aide.

Et Yves-Marie disparut à plat ventre dans l'énorme buisson. Tout en avançant il grognait. Quelque grave que pût être une situation, elle ne pouvait empêcher Brien de monologuer.

— Il est bon-là, citron, marmotait-il, avec ça que c'est drôle de jouer au lapin dans leur satané pays, qu'on a la peur à tout instant de se fourrer la peau sur une de ces jolies anguilles de haies !...

Il fut interrompu dans son soliloque.

—Par ici, faisait Yambo.

—Bon ! bon ! on y va. Toujours pressé, cet animal-là !

A travers les branchages, il parvint à rejoindre son compagnon.

—Là ! fit Yambo. Faut m'aider à porter ça.

C'étaient quatre fortes poutres mal équarries. Yambo se souvenait de leur existence.

En les réunissant, en les rapprochant, elles formaient un pont mobile sur lequel un à un pouvaient passer plusieurs chevaux.

A eux deux, ils eurent promptement dégagé les poutres. Les maintenant à eux deux, ils les dressèrent, les abattirent, leur extrémité reposant sur l'autre bord du torrent.

Le pont était installé, solide quoique léger. Il fallait seulement du sang-froid pour le franchir. Un faux pas, une hésitation, et le cheval et le cavalier étaient précipités dans ces eaux tumultueuses et se déchiraient sur les pointes aiguës des roches.

—Je passe le dernier, fit le major.

—Je réclame cet honneur, répondit M. de Blignac.

—Pardon, insista le commandant Valérian d'un ton qui n'admettait point de réplique, c'est moi qui ordonne ici. Laissez Brien avec moi. Voilà tout. Vous occupez-vous de la comtesse.

Mais déjà Maya-Niama, tenait son cheval par la tête, sans demander ni appui ni secours, se trouvait de l'autre côté.

Henri d'Alreimpe la suivait.

Les chevaux passaient sans trop se faire prier.

Il ne restait plus à effectuer le dangereux passage qu'un cheval de main, le major Valérian et Yves-Marie.

Le cheval pointa tout à coup, au moment où Brien voulait l'engager sur les poutres. Il fit un tête à cul et faillit renverser le matelot.

—Major, fit Brien sans se déconcerter, celui-ci ne veut pas.

—Bien, répliqua le major. Es-tu assez solide pour te charger de son bât, des sacs de provision ?

—Tout de même, du moment que ce n'est point pour faire six lieues avec.

—Eh ! bien, désangle-le, prend sa charge et passe.

—Bon major, et vous ?

—Ne t'occupe pas de moi.

Brien obéit sans mot dire. Pour le major, il tenta un second effort, une fois l'animal déchargé, pour l'engager à traverser le pont.

Plus brusquement encore que la première fois, la bête refusa. Doucement, le major la conduisit sur le bord du torrent.

Le tenant d'une main par le bridon, il ouvrit de l'autre un cou-teau de poche et en frappa brusquement l'animal entre les côtes. Un hennissement de douleur !... la bête battit l'air de ses pieds de devant qui ne rencontrèrent que le vide...

Et elle alla tomber au fond du torrent ; mise en pièce sur les aspérités rocheuses.

Il était temps.

Des cris rapprochés, des voix humaines qui se répondaient les

unes aux autres prouvaient que la poursuite des fugitifs recommençait de plus belle et que leur trace était relevée.

Le major franchit la passerelle.

Sur l'autre bord, Yambo et Brien tenaient les poutres.

Par leurs soins, elles furent retirées une à une, et mises à l'abri sous un épais buisson.

Pour l'instant, la petite troupe était sauvée.

De l'autre côté du ravin, un bruit de voix se fit entendre.

Par bonheur, les chevaux, entraînés plus loin, ne pouvaient, par un mouvement brusque, un hennissement, révéler leur présence.

Le major Valérian et Brien s'étaient aplatés sur le rebord du torrent. Mais la nuit en cet endroit était assombrie dans ces bois touffus par les hauts arbres, les ronces, les lianes.

D'autre part, le bruit de l'eau couvrait en partie les paroles. On était obligé d'élever la voix pour se faire entendre.

Une main s'était posée sur l'épaule de Brien.

C'était Yambo qui, en rampant, était venu le rejoindre.

Dans l'obscurité, Yambo voyait comme les chats ; à travers le fracas de l'eau bouillonnante, la finesse de son oreille distinguait le sens des paroles.

—C'est lui, murmura-t-il tout effrayé d'apercevoir son terrible ennemi à quelques pas, c'est lui, c'est le gourou !...

—Si tant seulement je pouvais reconnaître l'endroit où il se trouve, c'est moi qui lui enverrais une jolie prune.

Et le vieux matelot tourmentait d'une main fiévreuse la crosse de son revolver.

Yambo ne l'écoutait pas ; toute son attention était concentrée sur Haïm. Il suivait les mouvements du gourou sans le voir, il saisissait les mots prononcés par lui.

—Ils n'ont pu s'envoler, disait Haïm avec colère, ils n'ont pu franchir ce torrent !... Pas de pont !... Que Scyva les étrangle !

Derrière Yambo, un coup de pistolet partit.

Brien n'avait pu y tenir.

Lui aussi, il avait fini par entendre la voix d'Haïm.

Bien plus, il avait cru voir, tranchant sur le noir des arbres, le reflet pâle de son turban blanc.

Et alors il avait tiré au jugé.

Un cri de terreur étouffé s'échappa de la poitrine de Yambo et des lèvres du major un violent : « *God bless me.* »

Au coup de feu avait répondu un éclat de rire sardonique.

La balle s'était logée dans les plis du turban, mais n'avait pas atteint le gourou.

Il avait bien raison de rire, le coup de pistolet de Brien lui avait appris ce qu'il voulait savoir, c'est-à-dire l'abri derrière lequel s'étaient réfugiés ses ennemis. Maintenant il disparaissait. Lui et ses sectaires s'évanouissaient dans la nuit. Ils se retiraient, ainsi qu'ils le faisaient chaque fois, le coup manqué, pour aller ourdir une autre trame.

Brien se cognait la tête et s'arrachait des poignées de cheveux.

—Je me suis conduit comme un méchant mousse, répétait-il.

Brien tout penaud, Yambo et le major rejoignaient le reste de la petite troupe.

Le major ne prononça pas une parole pour accuser Brien de sa précipitation, qui pouvait avoir des conséquences si funestes. Le major était de ces gens pratiques qui ne perdent point leur temps en récriminations inutiles lorsqu'un malheur est arrivé.

XVII

Le premier soin de Nîama avait été de remercier Dieu. Tous ses compagnons l'imitaient et ce ne fut pas Brien qui pria le moins énergiquement.

Mme de Blignac ne croyait point finie la série des épreuves. Elle n'osait même admettre que la mort ne l'attendait point au bout de ces dangers renaissant sans cesse. Mais elle bénissait la Providence des jours de bonheur qu'elle continuait à lui donner encore.

Cela fait, il fallut remonter à cheval et pénétrer plus profondément encore dans la forêt.

Les chevaux ne pouvaient marcher qu'au pas. Mais il était évident cependant que l'on pouvait compter sur une avance très grande. Les sectaires d'Haïm avaient un détour trop considérable à faire pour reprendre cette nuit-là leur poursuite.

Au jour il fallait s'arrêter, donner du repos aux bêtes et aux gens, toute la petite troupe était sur les dents.

Brien se tenait à l'écart, ne se pardonnant pas son coup manqué.

Quant à Yambo, il était monté en grade et le major se reprochait d'avoir négligé trop longtemps les lumières de celui que, jusqu'alors, il n'avait jugé être qu'un vulgaire coolie.

Une fois un campement provisoire établi, le major Valérian s'adressa à Yambo, ses compagnons étaient présents, et lui demanda :

— Quand crois-tu que nous les aurons de nouveau sur les talons ?

— Je m'étonne de ne pas les avoir vus reparaitre, répliqua Henri d'Alreimpe, et ils auraient bon marché de nous à ce moment et nous canarderaient à travers les branches sans que nous puissions leur riposter.

Yambo secoua la tête et découvrant ses dents blanches :

— Ils ne songent pas à nous poursuivre pour l'instant, répondit-il. Pas plus les autres que le gourou.

La major échangea un regard de surprise avec Raoul et Henri. Tous trois ne pouvaient admettre que les Hindous abandonnassent ainsi leurs victimes.

— Et Pourquoi cela ? reprit le major. Es-tu bien certain de ce que tu dis là ?

— Bien certain, fit Yambo, Haïm-Dorani ne trouverait pas un Hindou pour être à ses ordres durant les jours qui vont suivre. C'est la fête de la grande déesse Kali et l'un d'eux et le gourou lui-même rejoignent leur pays, se rapprochent de leur pagode et de leurs temples pour se purifier, se sanctifier et faire leurs dévotions.

—Alors c'est un instant de répit, conclut le major.

Maya-Niama, qui assistait à l'entretien, insista de son côté.

—Vous pouvez croire Yambo, dit-elle, pendant toute la durée des fêtes de la déesse du sang, de l'horrible Kali, les Hindous de toutes les castes se tiendront dans les temples. Ce temps passé, ils reviendront à la charge et leur poursuite sera plus violente, plus acharnée encore que par le passé.

—Bon, cela ! fit le major.

S'adressant alors à Yambo :

—Et toi, qui connais bien la contrée, veux-tu nous dire si nous aurons le temps de sortir de cet endroit maudit ?

Yambo secoua énergiquement la tête.

Pour lui, il n'y fallait pas songer. Ils seraient rejoints en rase campagne, avant d'avoir atteint les bords du Gange.

Car le major avait émis l'avis de prendre ce parti : tâcher de gagner le fleuve, et là de fréter une barque et de descendre le cours du grand fleuve jusqu'à Calcutta. L'eau ne livrerait par les traces des fugitifs, et ils parviendraient sans doute à échapper ainsi au gourou.

—Que Dieu me bénisse ! finit par s'écrier le major Valérian, si je sais à quel saint me vouer. Après être sorti des griffes de ce misérable, y retomber dans ces bois, ce serait par trop bête. J'ai beau me creuser le cerveau, je vous avoue que je ne trouve rien.

—Yambo nous affirme que pour l'instant nous n'avons rien à craindre, intervint M. de Blignac. Profitons de ce moment de repos. Établissons notre campement, dormons au grand jour, et au coucher du soleil nous reprendrons notre route. Nous irons droit devant nous à la grâce de Dieu.

Si nous rencontrons nos ennemis avant d'arriver au bord de la Gandha, car je ne vois point effectivement que nous puissions atteindre les bords du Gange, nous nous défendrons jusqu'à la dernière goutte de notre sang.

—C'est une idée, fit Henri avec son insouciance habituelle. Avant tout, je ne suis pas fâché de dormir.

Et chacun se disposa à faire de ce jour qui se levait éclatant une nuit de repos et de sommeil.

Chacun devait faire le quart à son tour pour surveiller le campement. Les deux premières heures de quart échurent en partage à Yambo, qui s'établit debout contre le tronc rugueux d'un banian, surveillant les tentes et les chevaux attachés au piquet dans le coin d'une petite clairière.

La faction de Yambo durait depuis plus d'une heure, le soleil déjà haut à l'horizon faisait filtrer quelques rares rayons entre le feuillage épais des banians et des palmiers, lorsque l'Hindou tourna brusquement la tête.

Il avait entendu un bruissement de feuilles, un froissement de branches.

Il en était certain, une créature vivante, être humain plus dangereux qu'un fauve dans cette circonstance, avait remué à quelque distance.

Brusquement il se frotta les yeux se demandant si le sommeil qu'il faisait tous les efforts pour combattre obscurcissait ses regards.

Entre le taillis et lui il avait remarqué jusqu'alors un espace vide.

Et maintenant au milieu de cet espace se trouvait un buisson, un amas épais de palmes entrelacées.

C'était ce buisson mouvant, vivant, si on peut dire, dont le bruit l'avait mis en éveil.

Il allait donner l'alarme, appeler à l'aide, lorsque du buisson son nom fut prononcé.

— Yambo, lui disait-on, je suis un ami, ne cherche pas à me reconnaître. Je traîne une vie de misère et de larmes, et cependant je n'ai fait de mal à personne. Bien au contraire, je veux ton bien, je veux celui de ceux que tu accompagnes. Je ne veux pas surtout que la *Perle Jaune* tombe dans les mains d'Haim Dorani.

Yambo, toujours sur la défensive, écoutait cette voix si triste, si douce, empreinte de l'accent de la vérité.

La pensée ne lui venait point qu'elle pût appartenir à un traître.

Yambo était certain que l'être qui lui parlait à travers ces branches ne cherchait pas à le tromper.

— Ne parle pas de ce que tu as vu, de ce que je viens de te dire. Ne fais pas connaître à tes compagnons ma démarche. Mais suis le conseil que je vais te donner. Haim et ses hommes, et tous les cavaliers des villages qu'il traînait à sa suite, sont partis ce matin même pour les fêtes de la déesse Kali. Mais ils reviendront, et alors vous serez perdus sans ressource.

— Que faut-il faire ? demanda Yambo.

— Veux-tu m'écouter, veux-tu suivre mon conseil ?

— Parle, et si tu nous trompes, que ton âme jusqu'aux jours derniers habite le corps des chiens errants.

— Lorsque le soleil sera couché, que tes compagnons et toi vous vous mettiez en marche. La lune éclairera votre route. En suivant le sentier que tu trouveras sur ta gauche, tu arriveras à des roches énormes, qui s'élèveront droit devant vous et vous barreront le passage.

Suis cette muraille pendant l'espace de deux cents pas. Tu atteindras une roche de marbre d'une seule pièce. Elle cache l'entrée des grottes d'El-Mim. Là nos frères ont trouvé le salut durant la guerre contre les envahisseurs. Que les grottes d'El Mim vous servent d'asile. Vous appuierez sur la roche de marbre, elle vous livrera l'entrée, et vous assurerez votre retraite en remplaçant les dalles, en les fixant avec des quartiers de fortes pierres.

— Mais les chevaux ?

— Vos bêtes pourront y entrer avec vous, vous suivre jusqu'au bout. Ces souterrains sont d'une longueur énorme. Vous atteindrez les bords de la Gandah. Et là, vous trouverez une baraque qui consentira à transporter tes armes et toi jusqu'au Gange, et en suivant le fleuve, à Calcutta.

— Bien fit Yambo, j'écouterai ton conseil.

— Adieu, répondit la voix, que Brahma te protège !

—Encore une question : le gourou connaît-il l'existence des grottes d'El-Mim ?

—Je l'ignore. Mais avant qu'il vous ait découverts, vous aurez sur lui une telle avance qu'il ne pourra réussir à vous rejoindre.

L'entretien était terminé, le buisson, ou mieux l'amas de ronces et de palmes, se remit en marche, et bientôt à travers le feuillage, Yambo distingua une forme humaine qui se perdait dans la forêt.

Il ne vint pas à l'idée de l'Hindou de ne point suivre les conseils de ce protecteur invisible.

Le soir venu, au moment où la petite colonne se mettait en marche, Yambo s'approcha du major Valérian et lui proposa, comme une idée à lui, de se réfugier dans la grotte d'El-Mim qui, disait-il, avait servi si longtemps d'asile à des bandes d'étrangleurs.

Avec enthousiasme, le major avait accepté la proposition de Yambo.

Les grottes d'El-Mim, c'était un refuge. Un refuge où l'on pouvait se défendre si l'on était de nouveau—cas très probable—poursuivi et traqué.

D'un pas ferme, Yambo guidait la petite troupe. Ils n'hésitaient plus.

Les instructions données par le protecteur invisible étaient exactes.

On atteignit bientôt une muraille de roches qui se dressaient à pic et barraient le passage.

Avec la hachette et le coutelas, il fallut se frayer un passage le long de ces pierres immenses pour atteindre les dalles de marbre.

Brien s'escrimait de son mieux, il avait à cœur de racheter sa maladresse que personne ne songeait à lui reprocher. Il s'était placé sous les ordres de son ami et était tout fier des services que celui-ci rendait aux fugitifs.

On atteignit donc les dalles de marbre qui devaient donner accès dans le souterrain. Depuis des années elles n'étaient pas sorties de leur alvéole, car des herbes folles avaient poussées dans les interstices. Des pariétaires, des clématites, des lianes de petites espèces, retombaient en manteau de feuillage et couvraient la paroi de marbre.

Brien essaya de se cramponner à l'une de ces dalles, mais il lui fallut y renoncer, elle paraissait scellée dans la pierre, et faire partie d'un tout indissoluble.

Derrière ce mur était peut-être le salut, devant, il fallait demeurer exposé aux plus grands périls.

Tous les hommes, le major et Henri d'Alreimpe compris, opérèrent une poussée violente sur la pierre maîtresse. Elle n'eut pas une oscillation.

C'était à se désespérer.

Yambo lui-même se demandait s'il n'avait pas été le jouet d'un misérable.

Niama ne prononçait pas une parole. Que pouvait-elle dire en effet ? Tous les efforts surhumains de ces hommes ne tendaient-ils pas à la sauver ? Ne savait-elle pas que tous, sans exception, ils lui étaient dévoués jusqu'à la mort, et que pas un d'eux, même au prix

de son salut ne l'eût abandonnée aux mains de ceux qui la poursuivaient ?

Brien n'opérait plus de poussée, le vieux matelot se reposait, convaincu de l'impuissance de ses efforts.

Seul, M. de Blignac semblait conserver une espérance. Il palpait, il examinait les dalles de marbres, comme s'il dût finir par trouver le mystérieux « Sésame, ouvre-toi ! » qui allait les faire se mouvoir.

Du regard le major l'interrogeait, mais Raoul ne lui répondait pas, se renfermant dans une contention extrême.

— Brien, finit-il par dire, courbe-toi.

Yves-Marie obéissait toujours à son maître comme le vieux soldat de Scribe qui devait souffrir et se taire « sans murmurer ».

Et Brien, avançant la jambe droite, rentra le cou entre les épaules.

— Brien, tiens-toi ferme.

Et Raoul s'élança, comme si, avec son vieux serviteur, il eût voulu jouer à saut de mouton.

Du premier bond, M. de Blignac était tombé à califourchon sur le cou de son matelot. Prenant un point d'appui contre les roches, s'accrochant aux herbes et aux lianes qui pendaient en grand nombre, il se dressa et put atteindre l'orle supérieur de l'une des pierres.

Au moyen d'un rétablissement nerveux, il se hissa à la force des poignets et s'installa solidement sur cette sorte de corniche.

— Après mon capitaine ?

— Ça va bien, reste-là et fais ce que je te dirai.

Maya-Niama suivait les mouvements de son mari avec des palpitations d'espérance.

M. de Blignac se maintenait à genoux. Avec son couteau, ses ongles, il enlevait les parietaires, les lianes folles et leurs racines.

Ses compagnons le regardaient faire, doutant du résultat de ses efforts.

Enfin il laissa échapper une exclamation joyeuse, suivie d'un :

— J'en étais sûr.

Et des deux mains il arracha un gros coin de pierre, qui, fiché entre les deux dalles maîtresses, les empêchait réciproquement de bouger.

Cela fait, il se laissa prestement couler à terre.

— Et maintenant, dit-il à ses compagnons, poussons d'un commun effort

Les deux dalles s'écartèrent sans trop de difficulté, ouvrant dans une mesure assez large l'orifice des grottes.

Et la petite troupe s'y engouffra avec un sentiment de satisfaction sans mélange.

— Minute, fit Brien, et des bougies !

Et quelques minutes après il revenait avec des branches de mélèzes qui devaient servir de torches pour éclairer la marche.

L'une de ces torches fut allumée tandis que Yambo et Henri d'Alreimpe par plus ample précaution, allaient compléter leur pro-

visions de *bougies* et, sitôt la petite troupe au complet, on s'occupa de boucher l'orifice.

Les dalles une fois remises en place, elles furent solidement assujetties au moyen de quartier de pierres et, cette retraite fermée, et assurée, le major reprit la tête de la colonne.

Le spectacle des grottes était féerique, les jets et les lueurs de la flamme éclairaient d'une manière fantastique les parois chargées de cristaux brillants, de lamelles transparentes qui réfléchissaient à l'infini la lumière en la chargeant de toutes les couleurs étincelantes du prisme.

Les chevaux marchaient sur un sable fin, doux et sans pierres qui éteignait le bruit de leurs pas.

Le sauveur du buisson avait bien dit : Retraite sûre, dont les galeries s'étendaient à l'infini.

Parfois d'autres galeries ouvraient leurs bouches latérales, mais Yambo, prenant la torche des mains de Brien qui la tenait, relevait un signe sur la paroi de l'allée principale et grâce à cet invisible fil d'Ariane, la petite troupe reprenait sa marche.

—Evidemment, disait le major Valérian, les destinées de ces souterrains sont des plus contradictoires. Ils ont servi, il y a quelque vingt ans, à sauver tous ces bandits qui nous ont si bien canardés, égorgés, étranglés et empoisonnés dans la révolte de Delhi. Yambo m'a parlé de Thugs, mais je n'en ai pas été la dupe. Il voulait ne point effaroucher ma susceptibilité.

—Après tout, reprit Henri d'Alreimpe, les Thugs y ont passé peut-être aussi.

—Et existe-t-il encore des Thugs ? demanda M. de Blignac.

—Parfaitement, répliqua le major. Et vous seriez fort étonnés si je vous en montrais. Vous en croisez à chaque pas. Mais ils ne sont pas si terribles que les romanciers parisiens ont bien voulu le dire. Les Thugs vivent par petites troupes et se font passer pour marchands de perles, vraies ou fausses. Ils voyagent à petites journées et finissent parfois, mais en prenant des précautions extrêmes, car c'est la lâcheté même que ces bandits, à enlever un enfant ou une jeune fille aux abords de l'un des villages auprès desquels ils campent.

Alors, ils entraînent leur victime dans un souterrain, dans un de ces temples abandonnés comme il en fourmille à chaque pas sur la terre de l'Inde, et ils l'étranglent en l'honneur de leur odieuse divinité, la déesse Kali. Mais, je vous le répète leurs exploits et leur audace ont été singulièrement exagérés. Ils n'attaqueraient jamais, je ne dirai pas une troupe, mais un homme décidé à se défendre. Malgré cela, toute la population des basses classes hindoues éprouve pour eux une terreur superstitieuse et pas un indigène n'oserait leur courir sus, tandis qu'il suffirait de quelques gaillards bien trempés et armés seulement d'un rotin pour les mettre en fuite.

—Alors, fit en riant Henri d'Alreimpe, nous avons toutes les chances de ne pas en rencontrer ici, et, s'il s'en trouvait sous nos pas, facilement nous en aurions raison.

—C
pas de
—E
Thugs
—V
tion e
et sur
tous s
progr
vaill
Brah
truit
rent l
—E
reimp
aperce
Le m
ne poi
—O
Mais n
—Ca
un ma
bonzes
la dom
armée
ces pe
—E
point
—P
t-elle
—P
serais
confin
en ce
grande
pas pri
L'ét
l'heur
d'un c
l'orge
major
suffisa
On a
qu'il
d'après
Nul
nuit s'
Une
lourde
me de

—Ceux que nous avons à craindre, riposta le major, ce ne sont pas des étrangleurs, mais ils n'en sont que plus redoutables.

—Et, cependant, ceux-là comme les autres auraient peur des Thugs ! fit M. de Blignac.

—Vous touchez là à une des grandes plaies de l'Inde : la superstition et la terreur. Heureusement pour cet immense pays privilégié et sur lequel le Créateur, avec une profusion incalculable, a déversé tous ses dons, il s'est formé depuis tantôt vingt ans un parti, ami du progrès, de la lumière, le parti de l'Inde jeune et régénérée, qui travaille à écarter les superstitions idiotes, à renfermer la religion de Brahma dans les grandes lignes du simple spiritualisme, et qui détruit peu à peu les divisions si fortes, si infranchissables qui séparent les différentes castes.

—Et il fait chaque jour des progrès immenses, fit Henri d'Alreimpe. J'ai été moi-même, nombre de fois, dans la situation de m'en apercevoir.

Le major baissa la voix, et regardant où se trouvait Yambo pour ne point être entendu de lui :

—Oui, répondit-il, ce parti fait chaque jour des progrès énormes. Mais nous n'avons pas lieu de nous en réjouir, nous les Anglais.

—Car le jour où les peuples de l'Hindoustan auront rejeté comme un manteau inutile et misérable la chape de plomb sous laquelle les bonzes, les brahmes et les gourous les tiennent écrasés, ce jour-là, la domination anglaise aura vécu : les cent mille hommes de notre armée seront étouffés par le premier effort des puissants millions de ces peuples...

—Et, ajouta Raoul de Blignac, la Russie se trouvera là juste à point pour profiter de la victoire.

—Peut-être, conclut le major, mais le fruit de cette victoire, pourra-t-elle le conserver longtemps ?

—Pardieu ! s'écria Henri d'Alreimpe, on m'aurait dit que je me serais enfoui volontairement dans les entrailles de la terre, sur les confins du Béhar et du Népal, car je ne sais trop où je me trouve en ce moment, et que là, je me mettrais à discuter l'une de nos grandes questions politiques, le diable emporte le gourou si je n'aurai pas pris l'auteur de cette prophétie pour un fou.

L'étape fut longue ce jour-là, et la montre du major indiqua l'heure du repos. On s'établit en travers de la grotte, les chevaux d'un côté, les êtres humains de l'autre. Les sacoches contenant de l'orge furent ouvertes, et les chevaux reçurent leur provende. Le major avait eu la précaution de faire remplir des outres en quantité suffisante.

On avait de l'eau, en la ménageant, pour trois jours. C'était plus qu'il n'en fallait pour gagner l'orifice opposé, qui devait s'ouvrir, d'après les affirmations de Yambo, sur les bords de la Gandha.

Nul bruit ne troublait le silence de ces galeries immenses, et la nuit s'écoula sans alerte, après un repos calme et réparateur.

Une seule chose effrayait les fugitifs, c'était cette température lourde, cette atmosphère épaisse qui faisait vaciller parfois la flamme de la torche directrice et menaçait même de l'éteindre. Les poi-

trines s'oppressaient, le sang à coups précipités battait dans les artères et les tempes se serraient sous le poids d'une pression convulsive.

Maya-Niama ne se plaignait point, mais elle souffrait d'intolérables douleurs. Par instants, elle se croyait enterrée vive, et à travers les hallucinations de son sommeil troublé, il lui semblait voir le gourou avec sa face grimaçante, qui ramenait sur son visage le linceul et le recouvrait d'une dalle tumulaire.

Trois jours s'écoulèrent ainsi, sans apporter un changement quelconque au sort des fugitifs.

Mais à la fin de la troisième journée, le major s'étonna de ne voir point poindre l'origine des grottes qui donnait sur la berge de la rivière.

Ses inquiétudes le reprenaient. Il flairait un nouveau danger, un nouveau piège.

Comme les soirs précédents, le campement fut établi dans le sable. L'eau fut parcimonieusement mesurée aux chevaux, et l'on s'endormit se demandant si le lendemain apporterait la délivrance.

Raoul lui aussi était inquiet. Le sommeil ne venait point le trouver.

Il jeta un regard attendri sur Maya-Niama qui, étendue à côté de lui, semblait profondément dormir, et soulevant la toile que l'on avait dressée pour en faire une chambre à coucher particulière, il prit la torche fixée au mur et s'avança seul, en éclaireur, dans la direction que devait suivre, le lendemain matin, la petite troupe.

Une angoisse affreuse lui étreignait le cœur.

Yambo ne s'était-il pas trompé ? N'étaient-ils pas enterrés vivants ? N'allaient-ils pas mourir de faim, perdus dans ces interminables galeries souterraines.

La torche qu'il tenait à la main projetait sa lueur sur le sable.

Vivement, il rapprocha la flamme du sol.

Non ! il ne s'était pas trompé. L'empreinte d'un pied nu venait d'attirer ses regards.

XVIII

Cette empreinte était toute fraîche.

Raoul ne se dit pas qu'à l'abri de l'air extérieur elle pouvait se conserver indéfiniment et qu'elle remontait sans doute à une époque bien éloignée.

Non. De prime abord il fut convaincu qu'elle venait d'être faite immédiatement.

Bien plus, cette empreinte, suivie de plusieurs autres, se dédoublait à certains moments.

— Ils sont deux, se disait-il. Le second marche la plupart du temps dans les traces du premier. Ils sont venus par l'autre extrémité des grottes, et après avoir constaté notre présence, ils s'enfuient.

M. de Blignac était perplexe.

Prévenir ses compagnons, informer Niama, ne valait-il pas mieux

perdre un instant, pousser plus avant et tâcher de connaître les desseins de ces deux êtres qui n'étaient certainement venus là que pour les espionner ?

Raoul revint à l'endroit où il avait laissé ses compagnons, remit ses torches en place, et seul, sans lumière, se guidant à tâtons, il recommença sa reconnaissance.

Comme tous les marins, habitués à se conduire dans l'obscurité, ses yeux, mieux que ceux d'un autre, lui permettaient de se guider à peu près dans cette galerie plongée dans l'ombre.

Il allait doucement, d'ailleurs, mesurant et étouffant le bruit si léger déjà de ses pas sur le sable.

Bientôt un frémissement léger frappa son oreille. On courait à quelque distance de lui. Une course précipitée.

Il ne s'était donc pas trompé, les empreintes relevées par lui étaient fraîches.

Une pierre se détacha même de l'une des parois de la galerie que l'un des fuyards avait frôlée de trop près dans sa retraite.

Que faire ? Les poursuivre ? Il n'y fallait pas songer. C'était aller au devant d'une mort inutile, qui ne servirait même pas à ses amis, qui ne les sauverait même pas.

M. de Blignac était depuis longtemps déjà tout disposé à faire le sacrifice de sa vie. Encore fallait-il que ce sacrifice profitât à Maya Niama et à ses compagnons.

Il se décida à réveiller le major.

— Eh ! bien, quoi ? fit celui-ci, se dressant en sursaut. Quelle diable d'idée avez-vous, mon cher ami ? Je dormais d'un sommeil de plomb. Et je faisais des rêves excessivement agréables. Je chassais le tigre, je tuais promptement ma bête à courte distance d'une balle bien placée et il se trouvait que ce tigre avait les traits et le visage de cette canaille de gourou. Vous voyez que vous êtes inexcusable de m'avoir arraché à ce plaisir sans mélange.

M. de Blignac ne put s'empêcher de sourire en présence de cette bravoure insoucieuse.

— J'ai à vous parler, dit-il, et j'ai cru de mon devoir de vous réveiller.

— Faites, faites ! cher compagnon, je regrette mon rêve et voilà tout.

— Je voudrais nous voir nous remettre en marche.

Le major consulta sa montre.

— Oh ! *my dear fellow* !... il est deux heures du matin. Vous avez une raison, n'est-ce pas ?

Il répugnait à M. de Blignac de déguiser la vérité.

Il s'y décida cependant, car son idée était arrêtée :

— Je crois que nous sommes suivis, fit-il ; je crains que l'on ait relevé nos traces.

— Oh ! en êtes-vous sûr ? Cela me semble bien étrange. Qui vous le fait supposer ? Tenez ! votre Brien dort de ce côté, à cinquante mètres. Il n'a pas bronché, et Dieu sait si le brave garçon à l'oreille fine...

— Je crois avoir entendu du bruit, insista M. de Blignac.

—Un cheval sans doute.

Mais si c'était un ennemi?...

—Eh ! bien, partons ! réveillons notre monde, et en route ; mieux vaut tôt que tard. Je vous avoue que j'ai hâte de revoir la lumière du soleil et de sortir de cet affreux trou. Parlez-moi des dangers à ciel ouvert. Mais la guerre souterraine, mauvaise opération !

En un instant, tout fut prêt pour le départ.

Les torches furent allumées, et la petite troupe se mit à avancer avec rapidité.

—Vous laissez Brien à l'arrière-garde, n'est-ce pas ? demanda M. de Blignac au major Valérian.

—Si vous le voulez bien.

—Moi, je vais prendre les grands devants.

—Ah ! Et le major, levant la torche qu'il tenait à la main, regarda attentivement le visage de son ami.

Celui-ci détourna la tête d'un air indifférent.

—Je vous confie Niama, vous ne la quitterez pas, mon cher major.

—Pas plus que mon ombre. Mais ne vous avancez pas trop. Et de temps en temps un cri d'appel

M. de Blignac s'était approché de la jeune femme, qui avait dressé l'oreille avec inquiétude.

—Je marche aujourd'hui en éclaireur, ma chérie, fit-il en l'embrassant ; le major et Henri restent auprès de vous.

—Vous me quittez, Raoul ! fit douloureusement la pauvre créature.

—A quelques pas devant vous, simplement. Je serai le premier à apercevoir le jour et vous annoncer la bonne nouvelle.

Elle ne répliqua point, bien que son cœur se serrât sous le poids d'une indicible angoisse.

Elle devinait bien que, pour que Raoul l'abandonnât et se portât en avant lui-même, c'est qu'il prévoyait que tous allaient être aux prises avec un nouveau danger.

M. de Blignac s'avancait à pied, donnant son cheval à Yambo qui le tenait en main. Les bêtes suivaient la tête basse, abruties par la demi-obscurité, par cet air raréfié qui leur inspirait une mystérieuse terreur.

Devançant la petite troupe, Raoul marcha précipitamment. Il tenait d'une main son revolver et de l'autre sa branche de bois résineux.

La galerie faisait successivement plusieurs coudes.

Bientôt, en se retournant, il cessa de distinguer la lueur qui révélait la présence de ses compagnons.

Une force aveugle le poussait. Il ne tremblait point. Il ne se disait pas que, peut-être, il venait d'embrasser pour la dernière fois l'objet de ses adorations.

Non. Mais il pensait à Henri, cette admirable nature, qui avait quitté sans regret toutes les joies de la vie pour mener à ses côtés la plus misérable des existences ; au major Valérian, qui était venu à son secours les mains tendues, le cœur ouvert, et qui supportait

sans se plaindre les dures privations et les écrasantes fatigues ; à Brien, sublime dans son dévouement ; à Yambo aussi, et jusqu'à ces serviteurs modestes du major qui suivaient leur maître avec le pur sang-froid britannique, sans demander une explication, sans discuter un ordre, comme s'ils eussent exécuté la chose du monde la plus naturelle.

— Eh ! bien, se disait-il, si l'on m'attaque, si l'on tire sur moi, si je suis pris même, je ne tomberai pas sans décharger mon revolver. Ils seront prévenus du péril, ils se mettront sur la défense. Peut-être pourrai-je, si je suis libre encore, si je ne suis pas tué sur le coup, leur fournir une indication à laquelle ils devront leur salut. Dieu ne permettra pas que le sacrifice de ma vie se fasse en pure perte. Je l'implore du fond du cœur ! Que je meure et qu'ils soient sauvés !

Il n'avait pas achevé d'élever sa pensée vers Dieu, lorsqu'un bruit qui l'avait frappé une heure auparavant arriva de nouveau jusqu'à lui.

C'était bien la même course légère, rapide.

Cette fois, grâce à la lueur de sa torche, il vit deux ombres qui s'enfuyaient au loin et se perdaient dans les profondeurs de la galerie.

Il n'eut pas le temps de tirer, ni même celui d'ajuster.

Mieux valait du reste, ne pas faire feu et savoir à quoi s'en tenir.

Il avança plus rapidement encore et atteignit bientôt un carrefour.

La voûte s'élevait en véritable dôme, d'où pendaient d'étincelantes stalactites, et où montaient des colonnes d'une découpure bizarre et d'une transparence cristalline d'un incomparable éclat.

M de Blignac s'arrêta tout à coup, une sueur de joie lui perla aux tempes.

Une chauve-souris énorme, voletant à côté de lui, attirée par la flamme de sa torche, venait de l'effleurer de son aile.

Et le frôlement de cet animal hideux faisait battre dans son cœur une divine espérance. Si la chauve-souris existait et trouvait à vivre dans cette partie de la grotte, c'est qu'elle n'était non loin de l'orifice, c'est que l'on n'était plus éloigné du but, c'est qu'encore quelques heures peut-être, on allait toucher au port, revoir le bleu du ciel !...

En regardant autour de lui, il se trouva fort perplexe. Dans cette immense salle, tendue de cristallisations étincelantes, des orifices s'ouvraient de divers côtés.

Quel était celui dans lequel il fallait pénétrer ? Celui qui conduisait aux bords de la Gandah ?...

Cachant sa torche derrière un pilier, il plongeait ses regards dans les profondeurs des deux premières ouvertures.

Rien ! il ne voyait rien. Nul bruit ne frappait son oreille.

Au troisième orifice il s'arrêta. Au loin tout au loin, il crut voir briller une étincelle imperceptible.

Était-ce le jour ?

Cette lueur se montrait sur la paroi du roc à une grande hauteur. Précipitamment, M. de Blignac s'avança dans cette direction.

Et à mesure qu'il s'approchait sa curiosité s'éveillait de plus en plus.

Bientôt il n'en fut plus qu'à une courte distance, il arriva perpendiculairement au-dessous.

Et si brave qu'il fût son sang se glaça de terreur.

Il avait reconnu l'objet qui lançait cette lueur pétillante.

Cet objet brillant se balançait légèrement, ses oscillations étaient lentes

C'était un cordon mince, ténu, qui se consumait peu à peu.

M. de Blignac l'avait au-dessus de lui cette chose terrible.

C'était une mèche !... une mèche souffrée !

Elle diminuait de longueur à vue d'œil.

Encore quelques minutes et elle allait arriver au but !...

Raoul avait deviné.

Leur retraite était devinée.

Les deux ombres qu'il avait vu s'enfuir avaient pour mission de mettre le feu à cette mèche qui devait faire éclater une mine.

Un épouvantable cataclysme se produirait, un effondrement effroyable résulterait de l'explosion, un amoncellement de roches barrerait la route aux fuyitifs et ils seraient enterrés vivants dans cette prison de pierre.

M. de Blignac se disait tout cela, et ces idées tourbillonnaient dans son cerveau avec une rapidité vertigineuse.

Le temps pressait. Il fallait prendre un parti au plus vite.

Raoul, au prix d'un violent effort, essaya de parvenir jusqu'à cette mèche et de l'arracher.

Ses ongles s'éraillèrent sur la paroi du roc, qui s'élevait droit à ces places.

La mèche était placée hors de portée de sa main : il apercevait maintenant un petit baril de poudre placé dans une infractuosité de rocher, dans un creux !...

Et que faire ! prévenir ses amis, revenir en arrière ! Mais il n'en avait point le temps. La mèche brûlait toujours et la catastrophe aurait lieu !

Alors, en face de cette mort horrible pour lui et surtout pour ceux qui lui étaient chers, au prix d'un effort de volonté surhumaine, un grand calme se fit en lui.

Il fallait couper cette mèche, ce ruban souffré qui n'était plus qu'à cinquante centimètres de la mine.

Raoul s'appuya sur la muraille du roc, et froidement, commandant à son cœur de ne point battre, à son bras de ne point trembler, il arma son revolver.

Lentement il visa... le coup partit, et la mèche étincelante et fumante tomba à ses pieds coupée en deux.

Un soupir de soulagement, plutôt un râle s'exhala de sa poitrine, et alors il se prit à trembler de tous ses membres tandis qu'une émotion affolante s'empara de lui.

Au coup de feu, des profondeurs de la galerie un cri de douleur avait retenti derrière lui.

C'était Niama ! elle avait cru son mari mort.

Mais non. Il revenait en courant. Il la serrait dans ses bras, il la pressait sur son cœur.

Il vivait ! Bien plus ! il venait de les sauver tous, grâce à son incomparable sang-froid et grâce à cette adresse qui lui venait du cœur, de ce cœur, qui avait obéi à sa volonté.

En quelques mots précis, il expliquait au major Valérian sa découverte et l'effroyable péril que tous ils avaient couru.

Brien arrivait à son tour. Un coup de feu ! On allait se battre et il ne serait pas de la partie ! C'était-y Dieu possible ?

Mais lorsqu'il sut à quoi s'en tenir, lui aussi il se mit à trembler.

— Mon capitaine ! mon capitaine ! fit-il en hochant la tête, tandis que sa voix s'enrouait, c'est mal ! c'est bien mal. Et puis vous alliez vous faire tuer comme cela sans en rien dire à votre vieux Brien !... Eh ! mais, qu'est-ce qu'il serait devenu, alors ?

— C'est une inspiration divine qui m'est venue, mon vieux camarade, répliqua M. de Blignac. Nous devons remercier la Providence. Si je n'avais pas découvert l'existence de cette mèche en cet instant, nous serions, sans aucun doute, ensevelis vivants sous des décombres !

— Bien ! bien ! interrompit le major Valérian, qui ne perdait jamais le point de vue pratique. La mèche est éteinte, mon cher ami, mais la mine reste. Et il faut aller la conquérir, car les gredins qui l'ont placée pourraient bien revenir sur leurs pas et mettre une mèche neuve. Ce qui serait désespérant, je le reconnais.

On fit diligence.

Par bonheur les choses étaient toujours dans le même état. La mine se trouvait à la même place.

Ceux qui avaient cherché à l'allumer n'avaient pas eu le temps de revenir.

Peut-être même ne l'avaient-ils point osé, craignant une explosion tardive.

— Eh ! bien, fit le major, il ne faut pas laisser ce baril de poudre derrière nous. Il faut nous en rendre maîtres.

Brien ne se le fit pas répéter par deux fois. Il plaça un cheval le long de la muraille de roches, monta sur les épaules de Yambo qui lui fit la courte échelle et atteignit le baril de poudre.

Il lui fallut déployer toute sa force pour l'enlever avec précaution.

Quelques secondes plus tard il était à terre, et par les soins du major Valérian on le plaçait solidement attaché sur un cheval.

— Qu'allez-vous faire de cet engin ? demanda Henri d'Alreimpe, j'avoue que je ne suis pas tranquille à côté de ce joli baril. Une étincelle partie d'une allumette ou de l'une de nos torches... et on ne trouverait point trace de nos misérables dépouilles mortelles, auxquelles, je vous l'avoue, j'ai la faiblesse de terriblement tenir.

— Nous ne pouvons pas cependant le laisser derrière nous, insista le major.

Ce mot dit, le jeune créole ne se permit pas une observation. Dès le premier jour, il s'était mis avec le major sur le pied d'une obéissance toute militaire.

Alors Raoul parla de l'émotion si douce qu'il avait eue avant la terrible angoisse à l'aspect de la chauve-souris qui était venue voler autour de son visage.

— Elle nous indique que l'air libre n'est pas loin, dit-il en étendant la main, elle nous promet notre délivrance. Et tenez, la voilà, elle revient, elle est même accompagnée de plusieurs autres.

Et tous suivirent de l'œil, avec une joie inexprimable, ces monstres ailés qui faisaient entendre des cris aigus lorsqu'en voletant, ils brûlaient leurs ailes membraneuses à la flamme des torches.

Plusieurs heures se passèrent ainsi ; avançant avec rapidité, la petite troupe voyait le nombre des chauves-souris augmenter sans cesse. C'étaient de grosses roussettes, de plus de soixante centimètres d'envergure, que l'on appelle vampires sous les tropiques et qui sont si dangereuses pour l'homme endormi, dont elles s'approchent et dont elles sucent le sang parfois jusqu'à la dernière goutte.

Et l'espérance était si forte, si violente que ces vampires n'inspiraient ni crainte ni dégoût aux fugitifs.

Bientôt ce fut une grosse salamandre que le sabot d'un cheval écrasa.

Ce répugnant reptile annonçait aussi que l'on approchait de l'orifice.

Cependant on n'apercevait nulle lueur, mais la présence de ces êtres vivants était autant d'indices sûrs auxquels il était impossible de se méprendre.

Yambo avait passé à l'arrière-garde. Brien remplaçait son maître comme éclaireur.

Un cri d'Yambo se fit entendre et l'Hindou accourut de toute la vitesse de ses jambes.

— Écoutez ! écoutez ! disait-il en donnant toutes les marques de la plus profonde terreur.

Tous, anxieux, prêtèrent l'oreille.

Et un sourd roulement, qu'accompagnait une trépidation inégale, mais constante, vint réveiller toutes les craintes qui étaient à peine apaisées.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? se demanda tout haut le major Valérian.

— Ma foi, fit Henri, je ne saurais vous répondre et ne comprend rien à ce phénomène. Le gourou ne saurait avoir une éruption à sa disposition. Ce n'est pas un volcan, ce n'est pas une coulée de lave ?...

Le major fit un signe de tête négatif.

— Ce bruit ne monte pas des entrailles de la terre, répondit-il, il vient parallèlement, horizontalement sur vous.

— Ce n'est pas le feu, fit à son tour M. de Blignac.

Mais réfléchissant un instant il ajouta :

— Non, cela ne saurait être le feu, mais c'est peut-être l'eau. Tenez ! sentez-vous comme un air frais, humide est refoulé sur nous et nous arrive ? Entendez-vous ce roulement d'eau qui heurte les parois de la galerie ? Voulez-vous savoir ce qu'ils ont fait, ces misérables ? Ils ont détourné le cours du torrent que nous avons franchi.

Pour cela, il n'a fallu peut être que quelques coups de pioches, et ils inondent les grottes d'El-Mim. J'en jurerais.

Le major reconnaissait que M. de Blignac était très probablement dans le vrai. Et il cherchait un moyen pour arracher ses compagnons à la mort.

Raoul s'était approché de Nîama.

— Mon amour, lui dit-il avec une tendresse infinie, avec tout l'amour dont son cœur débordait, je voudrais exiger de vous une promesse.

Un sentiment de douleur extrême se lut dans ses yeux. C'était l'angoisse dans son intensité la plus aiguë.

A l'accent de Raoul, elle devinait qu'un malheur s'abattait sur elle, un malheur plus terrible encore que le nouveau péril qui les menaçait.

Les grondements du torrent qui s'avancait avec une rapidité vertigineuse devenaient plus précipités, plus stridents.

C'était le monstre courant après eux pour les dévorer.

Il n'y avait pas une minute à perdre.

Une trombe de sable le précédait, poussée par la pression et aveuglait les fugitifs.

Les chevaux renâclaient, se cabraient cherchant à fuir ; d'autres tremblaient de tous leurs membres, tandis que leur poil se souillait d'une sueur d'agonie.

— Ma bien-aimée, fit Raoul, d'une voix ferme, je viens exiger de vous le plus cruel, le plus affreux de tous les sacrifices.

— Parlez, mon maître, dit-elle, parlez ! mon amour ! tout ce que j'aime, tout ce que j'aimerai à jamais dans ce monde.

— Nîama, et sa voix sombra dans une tendresse désespérée, Nîama, croyez vous que mon dernier soupir vous appartiendra ?

— J'y crois, comme je crois en Dieu !...

— Alors, laissez-moi ici, partez, partez vite en courant !... au plus tôt !... Vivez !... pour l'amour de moi.

— Que voulez-vous faire ?

— Essayer du seul moyen qui nous reste, opposer un barrage au torrent.

Le major Valérien s'était approché.

— Major, mon ami, emmenez-la, sauvez-la et sauvez-vous ? Je vous en prie, je le veux. Vous vous êtes assez sacrifié pour moi, pour nous. Ce doit être maintenant à mon tour.

— Mais que voulez-vous tenter ?

— L'impossible, mais je le veux, et je le ferai... Partez tous !...

Et, en quelques mots, il expliqua son héroïque projet au major. C'était fou et c'était sublime.

Cet homme devenait un titan, un colosse : il voulait prendre le baril de poudre entre ses bras ! y ajouter de nouveau la mèche, gardée par lui et attendre l'arrivée du torrent pour laisser à ses amis le temps de s'enfuir.

Alors il mettrait le feu... il lancerait le baril au travers de la galerie... la détonation aurait lieu et l'effondrement des roches arrêterait net le courant qui devait englober la petite troupe.

Oui ! c'était fou ! mais c'était grand ! Une pensée telle ne pouvait naître que dans un cœur noble, taillé à l'antique.

— Niama, dit-il, adieu !

Elle lui prit les deux mains, le regarda dans les yeux durant l'espace d'une seconde, mit dans ce regard suprême tout son amour et toute son âme, et alors, calme, héroïque aussi en acceptant ce sacrifice, mille fois plus cruel que la mort même :

— Je t'obéis, je pars, je t'aime !...

— Major, s'écria Raoul, faites diligence, et que Brien ne se doute de rien. Il reviendrait ! Partez !

Le major obéit à M. de Blignac.

Niama marchait d'un pas ferme, du pas des martyrs gravissant leur calvaire.

Bientôt Raoul n'entendit plus le bruit de leurs pas qui se perdaient dans le lointain.

Et Niama, la chère créature, eut la force de retenir le cri d'adieu qu'elle avait sur les lèvres, pour ne lui rien enlever de son courage.

Pendant un instant le bruit avait faibli, il s'était apaisé ; M. de Blignac éprouva durant quelques moments l'espoir que l'eau avait trouvé une issue et qu'elle s'arrêterait avant d'arriver jusqu'à lui.

Mais cette espérance s'évanouit bien vite. La réflexion la lui enleva.

Avec raison il se dit que ce temps d'arrêt était motivé par l'arrivée de la trombe liquide dans la grande salle, le carrefour qu'ils avaient traversé quelques heures plus tôt, mais que ce pas franchi, la salle comblée, l'eau reprendrait sa course comme devant et l'atteindrait promptement.

Certes, il eût pu mettre le feu à la mèche et s'enfuir aussitôt. Mais il ne pouvait calculer la valeur de l'explosion. Il ne savait point si tout n'allait pas s'effondrer, et si ses amis pour lesquels il se sacrifiait, ne seraient pas ensevelis eux-mêmes dans l'épouvantable convulsion qui allait se produire.

Alors il devait attendre jusqu'au dernier moment pour que ce sacrifice leur fût profitable. Que lui importait qu'il succombât écrasé sous cette avalanche de pierres, pourvu que les autres fussent sauvés !

Il recommanda son âme à Dieu, sans faiblesse, et attendit les bras croisés.

La torche fichée dans le sable jetait au loin ses lueurs blafardes ; parfois un nuage de sable, une bordée de vent humide faisait osciller cette flamme et menaçait de l'éteindre.

Il avait remis le bout de la mèche en place, dans la bonde du baril, et il avait soudé par un nœud plat le bout qu'il avait coupé.

Et, le baril à ses pieds, il attendait.

Les minutes s'écoulaient lentes. Si près de la mort qu'il lui semblait la toucher du doigt, il était pressé d'en finir. Sa pensée allait à Niama, Niama qu'il voyait désespérée, torturée par les souffrances les plus atroces, et son cœur se contractait sous le poids d'une angoisse affreuse, car il se disait que ce désespoir, il n'était pas en son pouvoir de l'amoindrir.

Il avait dit adieu au major Valérian, à Henri, à Niama, à Yambo et aux autres.

Et en passant en revue ses souvenirs si proches et en même temps déjà si loin de lui, il s'aperçut qu'il lui manquait quelque chose. Un vide restait dans son cœur. Il n'avait pas dit adieu à Brien. Et penser qu'il allait entreprendre le grand voyage, dormir son dernier sommeil sans avoir embrassé son vieux compagnon, son fidèle serviteur, lui était pénible.

Il l'avait fallu, pourtant. Jamais Brien, nous employons son langage, n'eût consenti à le laisser « de l'arrière ».

Et il songeait à la rage désespérée qu'éprouverait Yves-Marie lorsqu'il saurait que son capitaine était parti sans lui.

Avec un sentiment tout opposé, car dans ces minutes qui le séparaient de la catastrophe dont il disposait à son gré, il vivait des années, il se reprochait de désirer l'arrivée plus rapide du torrent. Plus d'espace de temps s'écoulait, plus ses amis, plus Niama gagnaient de terrain, plus ils avaient chance de revoir la lumière du jour. Il calculait, d'après le nombre de ces minutes, le chemin qu'ils pouvaient parcourir, et il espérait maintenant qu'ils seraient loin, bien loin, hors de portée de l'explosion lorsqu'elle serait nécessaire.

Maintenant le roilement approchait.

Il devenait strident, terrible, c'était le tonnerre se répétant à détonations continues dans les entrailles de la terre.

Le sable soulevé arrivait à lui plus épais, plus pressé.

Encore quelques secondes et il allait approcher la torche du bout de la mèche.

Mais, de l'autre côté, dominant le fracas de l'eau qui arrivait, un cri lui fit tourner la tête.

— Oh ! le malheureux, s'écria Raoul, trop tôt, il l'a su trop tôt !... Il est perdu !

C'était Brien qui accourait, essoufflé, époumoné.

Et il venait de pousser un véritable hurlement de joie en voyant son maître encore debout.

— Ah ! s'écria-t-il, vous avez failli faire un beau coup ! C'était joli ! C'était du propre !... M'abandonner !...

Pauvre Brien, on l'abandonnait parce qu'on cherchait à le sauver !...

— Non !... non ! mon capitaine, et du dos de sa main rugueuse il essuyait une larme, une vraie, qui descendait sur sa joue hâlée, non, mon capitaine, ce n'est pas bien, et je ne m'attendais pas à cela de votre part. Me larguer l'amarre au bon moment ! je vous demande un peu !

— Brien ! mon brave ami, et M. de Blignac, à son tour ne fut pas maître de son émotion si violente, mais ta mort est inutile ; mais n'est-ce pas assez d'un ? pourquoi es-tu revenu ?... Brien, tu m'as vu, tu m'as dit adieu, je t'embrasse !... ça me manquait !...

— Ça vous manquait ! ah ! mon capitaine, voilà une parole pour de vrai ; et à moi donc, vous croyez que ça ne m'aurait pas manqué ?

—Brien, c'est fini, pars !... je te l'ordonne, je te le répète, je le veux !

—Et moi, je ne le veux pas ! entendez-vous ! C'est la première fois de ma vie que je vous dis que je ne veux pas, et ce sera la dernière.

—Oui ! la dernière, répéta Raoul en hochant tristement la tête.

—Eh ! bien, non ! je ne veux pas. Quand il y en a pour un, il y en a pour deux. Et je vais vous dire, vous avez mal agi. C'était à moi que ça devait tomber cette corvée là ! Qu'est-ce que ma vieille chienne de carcasse fait sur la terre, vous demande un peu ? Tandis que vous, vous deviez rester auprès de la chère petite madame pour veiller sur elle !... Et fallait m'appeler, au sifflet, et me dire : « Brien, reste-là, tiens bon et ne mets le feu qu'au bon moment... »

—Mais comment as-tu su... ?

—C'est vrai, vieux fou de chien que je suis, j'oubliais la chose. Pour lors, je filais devant, c'était mon tour... et je filais vite ! V'là que j'aperçois comme qui dirait une étoile, et en marchant l'étoile grandit, grandit. C'est le jour que je me dis, et je fais demi-tour pour arriver droit sur vous, pour vous conter la chose... Va te promener ! mon capitaine n'y était plus. Alors je questionne, je vois matame qui pleure ; j'entendais déjà depuis pas mal de temps quelque chose qui derrière moi battait une manière de générale. Alors, plus de doute, que je me fais, le capitaine est allé voir de quoi y retourne.

—Le major ! Je lui avais dit cependant...

—Le major ne voulait pas en démordre... Quel vieil enragé. M'avait-il pas croché pour me faire rester-là. Ma foi, je crois que je l'ai un brin bousculé, mais faut espérer qu'il ne me gardera pas rancune, car c'est un brave homme tout de même, et c'est si rare pour un Anglais...

Tout en parlant Yves-Marie avait donné son coup d'œil d'amatueur à la mèche.

Il eut une grimace significative, comme pour exprimer sa satisfaction en voyant cette machine infernale bien installée.

Pendant son silence, Raoul remerciait Dieu ! Niama et ses amis étaient sauvés encore cette fois, ils atteindraient sans doute l'orifice de la grotte avant l'explosion.

Tout au moins seraient-ils tellement éloignés du lieu du sinistre qu'ils seraient à l'abri du danger.

—Voilà le moment, fit-il à Brien.

—Un bout de prière, répondit le vieux matelot, un *Pater* et un Ave, c'est tout ce que je sais, et envoyez.

A haute voix, à genoux, ils récitèrent le *Pater*.

Raoul approcha la torche.

—Maintenant, mon capitaine, vous comprenez qu'une fois le feu mis, nous ne moisirons pas ici, nous prenons nos jambes à notre cou et du large... C'est pas probable que nous racontions jamais ce qui va se passer, mais enfin faut toujours faire son petit possible. Vous y êtes ?

—Oui.

Ra
mètre
galop
App
Alo
Les
haleta
La
Il le
du roc
Il le
Enfi
Une
et du s
comme
Le c
baient,
Les p
jusque
depuis
unes su
déchain
Le fe
Une c
elle et c
—Bri
souffrée
—Mor
capitain
Et Br
relever
Ils éta
de la po
pas d'a
—D'at
Et bat
a chute
main.
Alors
L'effon
Et des
ations in
eût pas
Effarés
jamais
avait pa
pais et c
—Ca, fi
n barbet
a sainte

Raoul, en levant sa torche, venait d'apercevoir, à cinquante mètres de lui, une masse grise, bouillonnante qui s'avavançait au galop.

Approchant la torche, il mit le feu à la mèche et celle-ci pétilla.

Alors, à toutes jambes ils s'enfuirent.

Les coudes au corps, la tête basse, ils franchirent un long espace, haletants. Ils perçaient droit, sans regarder, sans voir.

La torche s'était éteinte.

Il leur fallut étendre les bras pour ne pas se heurter à la paroi du roc.

Il leur semblait que cette explosion n'allait jamais venir.

Enfin, elle éclata.

Une lueur intense verte et rouge, le rouge et le vert du soufre et de du salpêtre, les éblouit, les aveugla. Ils furent projetés, lancés comme par une catapulte.

Le craquement formidable s'opérait. Ils étaient soulevés et retombaient, tandis que des débris de roches les inondaient.

Les pierres s'étaient fendues, la montagne avait tressautée, remuée jusque dans ses fondements. Et des assises entières qui dormaient depuis des siècles dans leurs gâches immenses, dégringolaient les unes sur les autres, formant un obstacle infranchissable au torrent déchaîné par l'inférieure invention du gourou.

Le feu était maître de l'eau.

Une cloison de plusieurs milliers de mètres cubes se dressait entre elle et ceux qu'elle devait engloutir.

— Brien !... fit Raoul d'une voix étouffée, car le sable, les vapeurs souffrées et aussi une cuisante chaleur lui coupaient la respiration.

— Mon capitaine, répondit Yves-Marie sur le même ton, mon capitaine !...

Et Brien se dressa tout chancelant, aidant M. de Blignac à se relever au milieu des décombres.

Ils étaient contusionnés, rompus, la pression de l'air et des gaz de la poudre avait fait craquer leur poitrine, mais, rien en somme, pas d'avaries majeures, comme disait Brien.

— D'abord, fit ce dernier, du gaz !...

Et bastant le briquet, il parvint à rallumer la torche que dans la chute M. de Blignac avait gardé convulsivement serrée dans sa main.

Alors ils ne purent réprimer un mouvement d'horreur.

L'effondrement s'était arrêté à quelques mètres d'eux à peine !

Et des lézardes immenses, des fendillements énormes, des perforations inouïes semblaient les menacer encore, comme si l'explosion n'eût pas dit son dernier mot.

Effarés, ils regardaient cet amoncellement de pierres qui fermait jamais la galerie, et involontairement ils remerciaient Dieu qui avait pas permis qu'ils fussent broyés ou ensevelis dans ces sables pais et ces formidables cailloux.

— Ça, fit Yves-Marie en se trémoussant et en se secouant comme un barbet qui sort de l'eau, c'est tout de même une rude chance. La sainte Vierge Marie, saint Joseph, tous les saints que nous invo-

quons s'en sont mêlés ! Il y avait un million à parier contre un sou que nous pouvions écrire à nos parents.

—Oui, reprit Raoul, Dieu nous a protégés, il a fait en notre faveur un miracle.

—Pour sûr ! Et j'ajoute à la liste la grande sainte Barbe, qui est la patronne des marins, aidée en cela par son intime, la grande madame sainte Anne, qui est celle des Bretons, ne sont pas non plus étrangères à la chose. Je vous... colle mon billet qu'une fois que j'aurai jeté l'ancre pour tout de bon dans un port du pays, nous irons à sainte Anne dans le Morbihan, porter aux deux patronnes un de ces cierges auprès desquels tous les cierges passés, présents et futurs ne seront que de la Saint-Jean !

—En attendant, courons, car Niamal...

—C'est vrai. La chère petite madame !... doit-elle être dans un état !... Ah ! et c'est de voir, elle aussi, va remercier le bon Dieu !

Et malgré les horions reçus, malgré l'atroce courbature qui leur rompait tous les membres, la force de volonté aidant, ils reprirent leur course.

Ils trouvaient en eux une force invincible en songeant que chaque élan allait diminuer d'une seconde le martyre de Maya-Niama.

Et bientôt la torche leur devint inutile.

Au loin, la grotte s'élargissait, la voûte de la galerie s'élevant de plus en plus, la lumière du jour parvint jusqu'à eux.

Et à un détour ils aperçurent la petite troupe arrêtée. On attendait !.....

Sans fausse pudeur, sans fausse honte, à genoux, prosternée la tête dans le sable, Maya-Niama priait.

Quel cri !... quelle clameur de joie !...

—Vivants !...

Oh ! alors, sans force, perdant tout sentiment de son être, la jeune femme chancela.

Elle porta les mains à sa tête. Vainement elle chercha un mot pour rendre le bonheur inouï qui lui broyait le cœur, et défaillante elle tomba dans les bras de Raoul, dans les bras du bien-aimé, qui, lui, de son côté, ne chercha pas à combattre la faiblesse qui s'emparait de lui. Les larmes jaillirent de ses yeux, et ces douces larmes inondèrent l'adorable visage de sa bien-aimée.

—C'est ça une chance tout de même, répétait Brien, c'est ça une chance !...

Inutile de lui demander autre chose. Et les poignées de mains, les embrassades, se succédaient.

Il embrassait Yambo, son cher citron ; il embrassait les ordonnances du major, des Anglais ! il embrassait jusqu'au major lui-même, qui le laissait faire, car l'excellent homme était tellement ému qu'il oubliait jusqu'aux notions les plus élémentaires du *cant* et de l'étiquette, auxquelles en bon anglais il était si profondément attaché.

Henri, lui non plus, ne trouvait pas une parole pour exprimer le bonheur qui le faisait tressaillir jusqu'au fond de son être.

Alors, on vit cette chose étrange.

D'un commun accord, ces hommes, qui n'appartenaient pas à la même religion, s'agenouillèrent en même temps, et avec les mêmes paroles, remercièrent le souverain Maître qui les avait si miraculeusement protégés.

Les fugitifs étaient arrivés à l'endroit de la galerie.

Devant eux la campagne, l'air libre, le ciel bleu; l'air chaud, cet air affreux, cuit par le soleil de l'Inde, ils le respiraient avec délices.

Au loin, un ruban d'une nuance indigo plus foncé se déroulait, pareil à un long serpent, au milieu des steppes d'herbes rissolées et jaunies par le soleil.

C'était la Gandah !...

Le mystérieux protecteur, qui s'était servi de Yambo comme trucheman, n'avait point trompé ce dernier. La Gandah était bien là. Grâce à la jumelle du major on pouvait la croire à portée de la main. Dans quelques heures on atteindrait ses bords, et à l'œil nu on pouvait même distinguer de lourdes barques qui, munies de voiles de jonc, descendaient lentement son cours.

Après une longue halte autour d'une source qui heureusement se trouvait là juste à point nommé, la petite troupe se remit en marche. Les chevaux et les hommes s'étaient reposés comme par enchantement, les forces revenaient comme par miracle. A pleins poumons nos amis respiraient cet air de la liberté, si rareté qu'il pût être.

— Si jamais on me voit descendre dans un sous-sol, je veux être pendu, répétait le major Valérian, oui je veux être pendu devant le préau de la prison de Newgate.

Pour mettre le pied dans une cave, quelque garnie de moût qu'elle puisse être, je consens à n'être plus major, à ne plus m'appeler ni Valérian ni Thurner, si cela m'arrive une seule fois dans ma vie. Je crois qu'en souvenir des grottes d'El Mim, je ferai bâtir un cottage au sommet d'une montagne.

— Et moi aussi, répliquait Henri d'Alreimpe, je crois que je consentirais, plutôt que de retourner dans ces atroces galeries, à habiter les sommets les plus élevés de l'Hymalaga ou le pic plus modeste de la Jung Fraun.

— Nous habiterons où Dieu voudra, répliqua en souriant Raoul de Blignac.

— Oui, oui, fit Henri, ce qui veut dire que là où ma chère petite sœur respirera, vous vous trouverez heureux. Ça c'est dit dans l'antiquité, mon cher Raoul, *ubi bene, ibi patria*; ce qu'un fantaisiste a traduit : La patrie est là où l'on aime et où l'on est aimé.

— Ce fantaisiste-là, intervint Maya-Niama, devait être une femme !...

— Croyez-vous donc, lui demanda Raoul, que les femmes aiment mieux que les hommes ?...

— Moi ! reprit elle, je n'aurais jamais le droit de prononcer une parole semblable, mais c'est que je suis une créature privilégiée.

Et ainsi ils devisèrent tout le jour, jouissant par tous les pores du bonheur de la vie, ne pensant plus aux dangers passés, écartant toute idée de périls à venir, contants dans la puissance et la misère.

corde céleste, qui avaient tant fait pour eux, qui si miraculeusement les avaient protégés.

La chaleur du jour passée, le major, qui avait repris le commandement, songea à faire gagner le bord de la rivière à sa petite troupe.

Il se doutait bien que la tragédie n'était point finie et que d'autres actes allaient s'ajouter au drame si terrible qui se déroulait depuis si longtemps sous ses yeux.

La voie de terre n'ayant offert que des embûches à lui et à ses amis, il espérait que la voie de l'eau serait pour eux plus sûre.

On remonta donc à cheval. Et au moment où la colonne se remettait en marche, on entendait Brien qui s'écriait :

— On m'aurait dit que j'aurais éprouvé un sensible plaisir à enfourcher un de ces poulets d'Inde, que jamais de la vie je n'aurais voulu croire ça. Et si on savait combien ça me semble bon tout de même !... C'est à dire que je ne me trouverais certainement pas mieux sur une vergue de perroquet ou de cacatoès. Comme on change tout de même !

Au milieu de sinueux détours, la Gandah, dont le cours était large et profond à cet endroit, formait dans l'une de ces courbes une sorte de petit port qui abritait plusieurs grandes barques, des *dândi*, c'est leur nom, dont les planches sont cousues ensemble avec des cordes et soigneusement calfatées. Ces barques jaugent une trentaine de tonnes et marchent à la voile et à la rame. Le gouvernail est une immense machine mue par une barre fort longue.

L'un des *dândis* semblait désert.

A bord des autres, au contraire, on remarquait une grande activité ; des coolies allaient et venaient, s'employant au chargement des tonnes de toutes sortes de marchandises.

Mais la grande barque qui se faisait remarquer au milieu des autres par son inaction et sa somnolence éveilla l'attention de Yambo qui se souvenait de l'avertissement qui lui avait été donné avant l'entrée dans les grottes d'El-Min.

Yambo se disait que cette barque devait attendre les fugitifs qu'elle était destinée à les transporter jusqu'au Gange, où ils trouveraient un paquebot au moyen duquel ils atteindraient Calcutta,

Comme Yambo s'approchait du plat bord de la barque, qui était mouillée contre le rivage, un Hindou qui dormait à bord se souleva nonchalamment et lui demanda à quoi il pouvait lui être utile.

— Auriez-vous des voyageurs à faire transporter ? lui demanda-t-il, j'ai deux coolies avec moi pour faire le service ; je m'en retourne à vide jusqu'à Gange, et je me chargerais de votre monde bien volontiers.

Yambo s'empessa de traduire ces paroles au major.

Tout se présentait donc pour le mieux. Il ne s'agissait plus que de traiter la question du prix. Et là encore le batelier se montra particulièrement coulant. En sa qualité de patron du *dândi*, il était le maître à son bord et il déclara se contenter de ce qu'on voudrait bien lui donner.

L'affaire en était là, lorsque Brien, qui avait mis pied à terre, plaçant la main sur ses yeux en guise d'abat-jour, laissa échapper une exclamation de surprise.

—Eh ! mais je ne me trompe pas, fit-il, ce sont des cavaliers !... des cavaliers anglais qui viennent à nous.

Le major Valérian dressa la tête. Il avait reconnu l'uniforme de ses dragons. C'étaient bien des cavaliers de son régiment, avec leurs casques blancs.

—Par Dieu ! gronda-t-il entre ses dents, Dieu me pardonne ! c'est le peloton de Charley, et Charley lui-même.

Les cavaliers, développés en fourrageurs, c'est-à-dire couvrant une grande étendue de terrain, s'avançaient au petit pas, prenant comme objectif de la courbe décrite par leur ligne la petite troupe qui s'était approchée du bord du dândi.

Le lieutenant Charley Blount, en arrière de la ligne des cavaliers, à son poste de bataille, marchait ayant à côté de lui un cavalier portant le costume blanc des Brahimes.

C'était Haïm-Dorani en personne.

Dissimulé par des piles de barriques qui encombraient le quai à cet endroit, le major Valérian ne s'était pas laissé voir. Mais, par contre, il regardait curieusement ce peloton qui se mettait en devoir de cerner lentement et sûrement ses amis et lui.

Le regard du lieutenant fouillait les rangs de la petite troupe des fugitifs et, au milieu d'eux, il avait reconnu Raoul de Blignac et Henri d'Alreimpe. Et aussitôt un flot de sang avait envahi ses yeux pâles, tandis qu'une lueur de haine brillait dans ses yeux.

Impassible, le gourou le suivait, sans avoir l'air de s'intéresser à cette scène.

Le lieutenant, d'une voix brève, venait de donner un ordre à son maréchal des logis, qui prenait le trot suivi de tous les cavaliers, lorsque le major, sautant d'un bond en selle, s'avança à découvert à la rencontre du détachement.

—Halte, cria-t-il d'une voix de stentor, se dressant sur ses étriers. Comme un seul homme, les files du peloton s'arrêtèrent :

Alors, sur le même ton, il ajouta :

—Lieutenant Charley ! avancez à l'ordre.

Haïm, à la vue du major, n'avait pu retenir un blasphème.

—Que faites vous ici, lieutenant Charley, demanda le major, et quelle est donc cette manœuvre que vous exécutez en ce moment ? On dirait, ma parole d'honneur, que vous en voulez à ces gentlemen.

Charley Blount chercha vainement une parole. Il était devenu très pâle, et il se mordait les lèvres jusqu'au sang.

—Mais, fit Haïm en s'approchant, le lieutenant Charley a reçu une mission du gouverneur du Béhar, celle de protéger un convoi, et...

—Je ne vous parle point, interrompit le major, vous répondrez lorsque je vous interrogerai, si je le juge à propos. Alors, avançant son cheval à la hauteur de celui du lieutenant, le regardant dans le fond de ses yeux, et à mi-voix, sans que d'autres que lui pussent l'entendre :

—Lieutenant Charley ! voulez-vous que je vous dise ce que vous faites ici ? Vous déshonorez votre uniforme !...

—Major... fit le lieutenant en grinçant des dents.

—Taisez-vous !... vous déshonorez votre uniforme, je le répète, et vos cavaliers devraient vous tirer dans le dos comme un lâche. Vous vous rendez le complice, le serviteur des basses œuvres de ce misérable qui est là à vos côtés.

Et élevant la voix :

—Tête de colonne à droite ! Je prends le commandement, ajouta-t-il.

Désignant alors le gourou, qui jetait des regards effarés autour de lui :

—Dragon, ordonna-t-il, emparez-vous de cet homme.

À l'ordre du major, Haim n'avait opposé aucune résistance.

Il avait jeté simplement un regard sur Charley Blount, regard qui échappait au commandant.

Avec une obéissance automatique, quatre cavaliers s'étaient détachés du peloton, et, entourant le gourou, le mettaient dans l'impossibilité de prendre la fuite.

Il ne semblait pas y songer et demeurait parfaitement calme.

Seulement, lorsque le mouvement opéré par les cavaliers fut terminé, il regarda le commandant bien en face et lui adressa ces simples mots :

—Major, Thurner, voulez-vous me dire pourquoi vous me faites arrêter ? En vertu de quels pouvoirs ?

Le major fut tellement indigné de cet aplomb qu'il ne trouva pas sur-le-champ un mot à répondre.

Le gourou reprenait :

—Ai-je commis un crime ? Me suis-je insurgé contre le gouvernement anglais ?

Après un silence, il poursuivit :

—Pouvez-vous formuler une accusation contre moi ? Vous m'arrêtez, soit. C'est fort bien. Je tiens même à rester arrêté. Mais il y a un gouverneur du Béhar, et je lui porterai ma plainte.

Le major Valérian ne se dissimulait pas que l'arrestation qu'il venait de faire opérer était absolument arbitraire.

—Des preuves, disait ce gredin.

Eh ! bien, oui, des preuves. Le major en pouvait-il fournir une ? Où la prendrait-il ? Et lorsqu'il irait raconter à lord Richemond la série de faits fantastiques, les attentats invraisemblables combinés par ce génie infernal, était-il certain que le gouverneur du Béhar ne le prendrait pas pour un fou ?

Néanmoins son parti était net. Il n'y avait pas à reculer. Ce misérable était en son pouvoir, il ne le lâcherait pas. Il prenait le commandement du détachement, il gardait à vue le gourou, tandis que ses amis, libres, à l'abri de tout danger, descendaient paisiblement la Gandah, le Gange, et s'embarquaient à Calcutta pour l'Europe.

Ah ! qu'il lui en coûtait de se séparer d'eux.

Lui, le vieux garçon confiné jusque-là dans son égoïsme et son bien-être, il s'était tout d'un coup réveillé aimant et dévoué. Il avait

recon
servi
voué
lere
si jeu
fessa
d'élite
très e
comm
Ou
table
fonde
ressé.
envel
Le
—C
reuse
quitté
Pou
du m
—C
ce dé
des fa
—M
misér
—N
dire ?
longu
dans
moins
dans
couch
cela.
—M
surviv
—L
fier se
Vous
c'est l
May
de ce
la por
du co
—M
je doi
à jam
cela
de m
Het
comm

reconnu que l'abnégation est une vertu grande, noble, que rendre service procure les jouissances morales les plus élevées. Il avait voué l'affection d'un frère aîné au comte de Blignac, ce type chevaleresque du gentilhomme ; à Henri d'Alreimpe, si dévoué lui-même, si jeune, si insouciant dans sa bravoure. Pour Maya-Niama il professait un véritable culte. La supériorité éclatante de cette créature d'élite avait détruit chez ce vieil Anglais quelque peu maniaque, et très entêté, le préjugé britannique qui maintient la race hindoue comme une race inférieure.

Où, en peu de temps, ceux-là étaient devenus pour lui une véritable famille. Et Brien ! n'éprouvait-il pas aussi une sympathie profonde et sincère pour ce matelet, ce serviteur si dévoué, si désintéressé, pour ce cœur si pur, si noble, qui battait sous cette grossière enveloppe ?

Le major s'était approché de Raoul.

— Cette fois, je le tiens, lui dit-il, et je ne lâcherai pas. Malheureusement, pour assurer votre tranquillité, il va me falloir vous quitter, et c'est pour moi un chagrin extrême. La croyez-vous ?

Pour toute réponse, M. de Blignac serra chaleureusement la main du major.

— Oui, reprit celui-ci, je vais être obligé de reconduire moi-même ce détachement à Patna. Le jeune Charley, autrement, nous ferait des farces et je me vois forcé de le tenir à l'œil.

— Mais à Patna ne va-t-on pas vous accuser ? L'arrestation de ce misérable.....

— Ne va-t-elle pas m'attirer quelque désagrément, voulez-vous me dire ?... Je voudrais bien voir cela ! Dans tous les cas, la route est longue d'ici à Patna. Ce drôle cherchera, j'en suis sûr, à me glisser dans les mains, et dame un prisonnier qui se sauve, vous savez, le moindre des désagréments qui puisse lui arriver, c'est une balle dans la tête. Je ne serai tranquille que quand ce rascail sera couché par terre pour tout de bon. Je tâcherai de m'arranger pour cela.

— Mon cher major, je serais au désespoir qu'un embarras vous survint à cause de nous.

— Laissez donc ! vous m'avez appris l'affection, l'amitié, c'est un fier service que vous m'avez rendu. C'est moi qui suis votre obligé. Vous ne savez point combien cela me coûte de vous quitter. Mais c'est le seul moyen de vous débarrasser à jamais de ce drôle.

Maya-Niama s'approchait. Elle apprit avec un cruel serrement de cœur le départ du major. Elle lui tendit la main, le commandant la porta à ses lèvres. Mais Maya-Niama lui jeta les deux bras autour du cou et l'embrassa de tout cœur.

— Major, mon cher major, lui dit-elle tout bas, c'est à vous que je dois mon bonheur. Sans vous, je serais depuis longtemps perdue à jamais pour Raoul. Jamais non plus je ne vous oublierai ; de cela vous êtes sûr, mais je veux que vous sachiez que dans le fond de mon cœur il est une place réservée au major Valérian.

Henri et Raoul, à leur tour, embrassaient avec attendrissement le commandant.

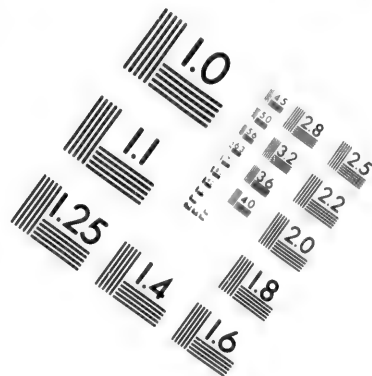
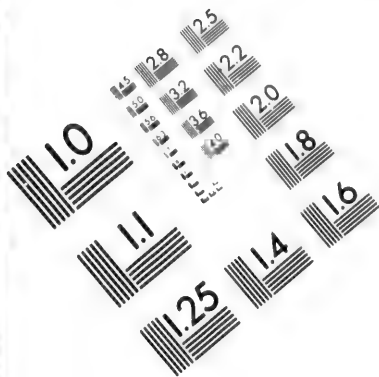
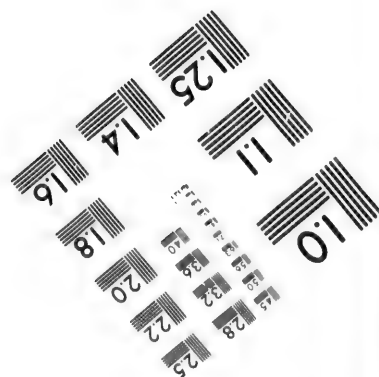
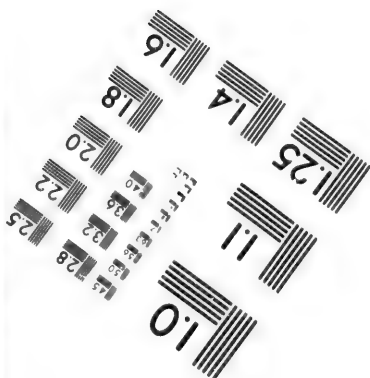
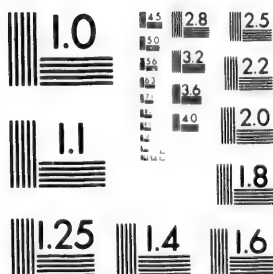


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



28
25
22
20

10

Ce dernier chercha autour de lui. Il aperçut Brien.

—C'est à vous, mon cher garçon, que j'en ai. Je veux vous dire adieu, et, ma foi, nous avons servi ensemble, je crois même que trois ou quatre fois vous m'avez sauvé la vie.

—Oh ! major, fit le vieux matelot, à charge de revanche, car sans vous...

—Enfin, mon cher garçon, je voudrais vous laisser un souvenir.

Et le major mit la main à la poche de son gilet.

Yves-Marie se mordit les lèvres et détourna la tête.

Non ! ce brave major lui causait pour l'instant un grand chagrin. Ne croyait-il pas qu'il allait lui offrir en souvenir une somme d'argent !

Brien se trompait. Le commandant n'avait jamais eu cette pensée.

De son gousset il avait sorti un superbe chronomètre, une montre qui bien des fois avait fait l'adoration du matelot, et il la lui mettait délicatement dans la main.

Brien rougit, puis pâlit.

C'était à coup sûr la chose qu'il désirait le plus au monde.

Ses yeux se portèrent sur M. de Blignac qui, en souriant, ne perdait pas un détail de cette scène.

—Tu peux accepter, Brien, lui dit-il.

Et, tout fier, tout heureux, le vieux matelot prit le chronomètre.

—Major, dit-il en balbutiant, cette montre, voyez-vous, non, ce n'est pour dire, mais enfin... on ne l'aura qu'avec ma peau... parce que, voyez-vous... une montre comme ça, major... enfin suffit... je me comprends.

Il fallait se quitter, le moment de la séparation approchait.

—Lieutenant Charley, fit le major d'une voix qu'il essayait vainement de rendre ferme, c'est moi qui prends le commandement du détachement, je retourne avec vous à Patna.

—Bien, major, fit le jeune homme impassible.

Le gourou, pendant l'entretien du major, s'était approché du lieutenant et échangeait avec lui quelques mots à voix basse.

Déjà le commandant était en selle.

De la main, il adressa un dernier adieu à ses amis, car l'émotion lui coupait la parole. Et la colonne s'éloigna au grand trot, se perdant dans un nuage de poussière dorée. Pas une fois le gourou n'avait dirigé ses regards du côté de Maya-Niama ni de celui de Raoul. Ils semblaient ne pas exister pour lui.

Haim était monté sur cette jument blanche à tous crins qu'il maniait avec une certaine aisance.

Niama, en le regardant s'éloigner, ne put retenir un frémissement de terreur.

Une voix secrète lui disait que le gourou saurait recouvrer sa liberté et qu'il recommencerait la partie.

Il était trop calme, il paraissait trop sûr de lui-même pour renoncer à sa vengeance et à sa haine.

Elle connaissait la terrible puissance de cet homme ; et la mort seule parviendrait à avoir raison de son infernale tenacité.

Le d
pour l
avait
situés
tait d

Bien
courba
monot
demeu
qué u

draît à
cette p
de l'In

Il f
impos
cabine
Bligna
Yamb

Brie
pour l

—J'

tour s
vois-tu

Pou

faire.

le tou

faisait

curait

douce

Les

pas ex

Pen

Il fa

Là, on

Deu

les fug

de leu

—E

femme

—T

cité si

tenir à

ment.

— V

—O

sède u

il f

bord.

Une

pâmée

Le dândi était prêt. Le patron n'attendait plus que ses voyageurs pour prendre le large et se laisser aller au courant de la rivière. Il avait des vivres frais, de plus on devait faire escale à des villages situés au bord du fleuve. Le temps était calme, le ciel pur se réfléchissait dans les eaux blanches et limpides.

Bientôt la lourde barque s'éloigna du rivage et les bateliers, se courbant sur leurs énormes avirons, se mirent à entonner un chant monotone. Les avirons eux-mêmes furent rentrés. Et le patron demeura seul à la barre, tandis que ses hommes, après avoir étarqué une voile de jonc, dans l'espérance qu'une brise légère viendrait à la gonfler, se glissèrent dans l'entrepont et s'étendirent avec cette paresse, cet amour du farniente qui est le propre des peuples de l'Inde.

Il faisait une chaleur étouffante; demeurer sur le pont était impossible. A l'arrière du dândi heureusement se trouvait deux cabines meublées de couchettes de jonc; l'une d'elles servit à M. de Blignac et à Maya-Nîama, l'autre fut occupée par Henri, Brien et Yambo.

Brien n'était pas content. Il professait le plus profond mépris pour la navigation d'eau douce.

— J'aime mieux ne pas m'en mêler, disait-il en s'étendant à son tour sur une natte. Je me ferais une affaire avec tes compatriotes, vois-tu, citron, et je serais obligé de taper dessus.

Pour tout dire, Brien n'était pas fâché de demeurer à ne rien faire. Il voulait jouir de son chronomètre; il le sortait de sa poche, le tournait, le retournait, le plaçait et le replaçait sous ses yeux, faisait à tout instant marcher la répétition dont la sonnerie lui procurait la plus infinie des jouissances, et semblait à son oreille la plus douce des musiques.

Les matelots ne sont que des grands enfants, et Brien ne faisait pas exception à cette règle générale.

Pendant ce temps, Henri d'Alreimpe questionnait le patron.

Il fallait trois jours, répondait celui-ci, pour atteindre le Gange. Là, on serait réellement à l'abri de tout danger.

Deux jours se passèrent dans une tranquillité absolue; si bien que les fugitifs purent réellement croire qu'ils étaient arrivés au terme de leurs épreuves.

— Etes-vous heureuse, ma bien-aimée? demandait Raoul à la jeune femme.

— Trop, répondait celle-ci en lui rendant ses caresses, une félicité si entière, si pleine ne saurait durer, elle ne doit point appartenir à ce monde. J'ai peur... je vous l'avoue, j'ai peur effroyablement.

— Vous, si vaillante !..

— Oui !.. j'ai peur. Oh ! que voulez-vous cher-aimé, quand on possède un trésor, on a toujours crainte qu'on ne vous le ravisse.

Il faisait nuit, c'était la troisième que les fugitifs passaient à bord.

Une nuit calme, pure, une de ces nuits de l'Inde où la nature pâmée se repose de la chaleur du jour.

Sur la rivière une légère fraîcheur. Des bandes de courlis volaient dans l'air, poussaient leur cri plaintif.

Parfois sur la rive, un tigre faisait entendre son rugissement rauque. Et des bandes de daims, de cerfs, d'antilope qui venaient s'abreuver et se plonger dans les eaux du fleuve, s'enfuyaient par bonds désordonnés, car des gravals, se glissant lentement entre les glaïeuls, venaient de bondir et d'enlever une proie sur laquelle ils se battaient.

Tout dormait à bord du *dândi*. La lourde barque descendait lentement au gré du courant, et le patron, qui tenait la barre pour lutter contre le sommeil, avait entonné à mi-voix une interminable mélodie qui chantait et célébrait les amours de la belle Sharriva avec une des innombrables divinités de la mythologie hindoue.

Plusieurs fois par nuit, Brien se réveillait à seule fin de se payer le plaisir de faire sonner sa bien-aimée montre. Le mouvement était excellent, autrement les expériences parfois précipitées d'Yves-Marie l'eussent détraqué.

Il s'étira, bâilla d'une façon formidable et fit tinter le chronomètre.

— Comme c'est commode, murmura-t-il dans l'obscurité, la nuit, n'importe et où, ça serait-y au fond d'un puits, on peut savoir l'heure... Brave Anglais tout de même. Et ce n'est pas une montre anglaise, M. de Blignac m'a dit qu'elle venait de Paris.

La montre sonna deux heures.

— Bah ! reprit Brien, j'ai encore le temps de piquer un rude chien d'ici le soleil.

Il s'était replacé sur sa natte, lorsqu'il se dressa tout à coup.

Le patron du *dândi* avait interrompu son chant.

Et il avait poussé un cri étouffé, quelque chose comme un râle qu'un hoquet termine.

— Qu'est-ce qu'il a ? s'écria le vieux matelot. Est-ce qu'un tigre serait menté à bord ?

Les compagnons de chambre de Brien, Henri d'Alreimpe et Yambo, n'avaient rien entendu.

A travers le hublot, Brien voyait la clarté de la lune, il entendait le clapotis du fleuve ; un peu d'air frais pénétra par cette ouverture.

Devant cette petite fenêtre, il sembla à Brien qu'une ombre passait, puis une autre, et une autre encore. Elles se laissaient glisser sans bruit. Mais l'oreille exercée du matelot entendit le froissement bien léger d'une embarcation tenue à distance le long du *dândi*, et qui filait dans les eaux de la grosse barque.

— Oh ! oh ! fit-il entre ses dents, que veut dire ceci ? Est-ce qu'il va recommencer ses histoires, le vieux caïman ? Est-ce que le major l'aurait lâché ? Je vais toujours aller prendre l'air sur le pont, pour savoir de quoi il retourne. J'ai toujours cru que ce gredin de gourou se glisserait comme une anguille dans les mains du commandant. Quand je pense que je l'ai eu au bout d'un pistolet et que je l'ai manqué ! Voilà un coup que je me reprocherai toute ma vie. Quand on a fait un coup comme ça, on n'est pas digne d'avoir une si jolie montre.

Tout en conversant avec lui-même, suivant son habitude, Yves-Marie s'était levé et se disposait à monter sur le pont. Il grimpa doucement la petite échelle qui conduisait à l'entrepont sur le tillac, mais il s'arrêta tout à coup en poussant un formidable juron, le panneau de l'écoutille était fermé.

— Nom d'un tonnerre !... Nous sommes prisonniers !

Il redescendit d'un bond et ses cris d'alarme réveillèrent ses compagnons.

En un clin d'œil ils furent sur pied.

— J'en étais certain, s'écria Henri d'Alreimpe dès le premier mot de Brien, voilà ce misérable qui recommence ses farces. Ah ! Raoul ! Raoul ! Quand je songe que nous l'avons tenu et que vous avez épargné sa vie !... J'ai bien peur que nous ne puissions l'obliger à épargner la nôtre.

M. de Blignac ne répondit pas, il comprenait que le reproche était juste.

Mais la générosité de certains êtres les conduit fatalement à des fautes inévitables. Dans le vulgaire, il y a même un mot pour expliquer les forces ou les faiblesses du cœur.

On dit : Le cœur ne se refait pas.

Les efforts réunis des quatre hommes ne parvinrent pas à relever le panneau de l'écoutille. Il était solidement fixé.

Alors Brien tenta de sortir par le hublot.

Mais ce n'était point chose facile, l'orifice était exigü.

— Bon Dieu de bon Dieu ! c'est-y possible grognait le vieux matelot, en s'épuisant en tiraillements impuissants pour s'amincir et passer à travers cette petite ouverture, bon Dieu de bon Dieu, c'est donc que je n'ai pas assez trimé, puisque j'ai encore trouvé le moyen d'engraisser.

Il allait de tout son cœur portant.

— Pousse Yambo ! Poussez, mon capitaine ! Allez ! zou ! monsieur Henri.

Un craquement ! On ne sut jamais si c'était la plate-forme du dândi, ou s'il provenait des os du pauvre Brien. Toujours est-il qu'il passa. Et l'effort de ceux qui le refoulaient ainsi était si grand qu'il faillit tomber à l'eau.

— Ah ! j'y suis, fit-il en respirant avec délices, car il avait manqué d'étouffer pour tout de bon. J'y suis. Tâchons maintenant de savoir à quoi nous en tenir.

Et avec son adresse et son agilité de véritable écureuil, il grimpa en deux sauts sur le bastingage.

Il avait longé le plat-bord extérieur pour inspecter l'état des lieux, l'œil au guet, prêtant l'oreille. Rien ! un silence de mort.

Parvenu à la hauteur de l'avant, il sauta sur le pont.

Pas un des matelots ne s'y trouvait.

De loin à la clarté de la lune, il apercevait cependant le patron debout sur la dunette, tenant à deux mains son long gouvernail.

La barre était droite, et le dândi suivait sans en dévier, le milieu du courant du fleuve. En rampant il s'approcha du patron. Celui-ci était toujours immobile.

Brien arriva à le toucher.

Et alors il ne put retenir un cri d'horreur.

Sur le pont, à côté de cet homme, s'étalait une large mare de sang.

L'Hindou, au moyen d'une corde passée autour de son corps, était attaché à la longue poutre qui mettait en mouvement le gouvernail.

Un kandjar l'avait frappé au cœur. L'arme était encore dans la plaie. Sa poignée de jade luisait comme une escarboucle.

Brien détacha la corde et le cadavre alla rouler sur le pont.

Sans perdre de temps, il courut au panneau. Il était fixé par des chevilles de fer. On avait dû les visser dans de l'étope, pour fermer le panneau sans faire de bruit. Mais Brien, sur le pont, ne fut pas longtemps sans trouver une barre de bois taillée en biseau, qui lui servit de barre d'aspect, c'est-à-dire de levier.

Et il se mit en devoir de faire sauter les planches qui recouvraient l'écoutille.

Mais aux premiers efforts, il s'arrêta.

Le dândi s'était mis tout d'un coup à osciller de bâbord à tribord.

Et ce mouvement avait fait dresser l'oreille aux vieux matelot.

—Qu'est ce que c'est que ça ? s'était-il écrié.

Le mouvement en sens inverse se produisit immédiatement après.

Et alors Brien poussa un véritable hurlement de terreur.

—Tonnerre ! cria-t-il, cette damnée barque sombre.

—C'était exact, le dândi coulait.

—Ils ont percé une voie d'eau, reprit le matelot. Ah ! malheur mille fois malheur, et eux qui sont dedans.

Il accomplit un effort surhumain, une plaque sauta.

La tête de M. de Blignac apparut devant l'intervalle.

—Brien, dit-il, nous coulons, n'est ce pas !

—Oui, mon capitaine. Si je n'arrive pas de ce coup-ci, jetez la chère petite madame à l'eau. Je la sauverai, ou je laisserai ma peau.

Heureusement, on n'eut pas recours à ce moyen extrême.

Brien réussit à faire éclater les deux autres planches.

Il n'y avait pas un instant à perdre.

Les ampliations du roulis de la barque devenaient de plus en plus violentes. L'eau avait déjà envahi la cale et l'entrepont.

Evidemment, la voie d'eau que l'on avait percée dans le flanc de la barque était considérable, car elle enfonçait à vue d'œil.

Preuant Niama dans ses bras, Raoul s'était précipité dans la rivière, mais la jeune femme nageait heureusement comme un nayade. Elle battait l'eau de ses pieds et de ses mains, suivant la coutume des baigneuses hindoues pour effrayer dans la mer les requins, dans les fleuves les crocodiles...

Et elle criait à ses compagnons :

—Faites comme moi.

En quelques minutes, tous atteignirent la rive, personne ne manquait à l'appel.

Ils gravirent d'un commun accord une éminence élevée, de là ils aperçurent le *dândi* qui s'enfonçait en tourbillonnant au milieu du cours de la Gandah !

Ils étaient sains et saufs, mais quelle position plus misérable que la leur !... Les épreuves devaient donc commencer une fois encore !... Ils se croyaient sauvés. Ils allaient atteindre le port, toucher au but... et ce formidable rocher de Sisyphe, qui avait failli à tant de reprises diverses les écraser, il fallait donc le remonter, quelque lourd qu'il put être.

Heureusement, dans leur ceinture, Raoul et Henri portaient une somme importante. Une fois le jour paru, on gagnerait un village, on achèterait un chariot et on suivrait le cours de la rivière. Pour comble de malheur, nos quatre amis, en se jetant à l'eau n'avaient songé qu'à suivre Niama. Et la jeune femme ne s'était occupée qu'à gagner la rive la plus proche. Celle à laquelle elle avait atterri, c'était la rive gauche ; c'est-à-dire qu'entre cette partie du Béhar et le Népal, il n'y avait plus de cours d'eau.

Comme toujours, un incident risible se mêla au tragique de cette situation épouvantable.

Lorsque Brien se trouva sur la terre ferme, lorsqu'en jetant les yeux autour de lui il put se convaincre que ceux qui lui étaient chers étaient sains et saufs, à commencer par « la chère petite madame », il sortit sa bien-aimée montre de son gousset et l'approcha de son oreille.

Le bienheureux chronomètre marchait toujours, il n'avait pas bronché, et au premier coup de pousse la sonnerie fit entendre ce son argentin qui réjouissait si fort le cœur du vieux matelot.

Mais il se reprocha bien vite ce sentiment qu'il jugeait déplacé dans une situation aussi grave.

Et tout haut, faisant amende honorable :

— La vérité pure, dit-il ; je donnerais *ma montre* pour que ce brave major Valérian fût encore avec nous. Nous aurions encore ses dadas et nous pourrions peut-être, grâce à eux et à lui, sortir de ce mauvais pas.

Mais le major Valérian n'était plus là, et les malheureux fugitifs étaient livrés à leurs faibles ressources.

Le soleil en se levant les trouva dans un état de prostration complète. Henri d'Alreimpe lui-même se laissait aller au découragement.

A quelque distance se montrait un pal. Yambo, muni d'argent, y alla chercher des provisions, du lait, des bananes, quelques galettes de maïs... C'était maigre, et encore, tout en dévorant cette nourriture insuffisante, les malheureux se demandaient si le lendemain, sur la route qu'ils devaient parcourir, ils parviendraient à s'en procurer autant.

Tout en marchant, Raoul réfléchissait. Il se demandait si c'était Haim, par lui-même, qui avait préparé ce quet-apens ou s'il avait été perpétré par des affidés. Quant à la scène, elle était facile à reconstruire.

Le patron n'avait pas voulu tremper dans cette infamie, et il avait

payé ses scrupules de son existence. Pour les bateliers, ils avaient décampé après avoir assassiné le malheureux patron, dont ils s'étaient approchés sans méfiance tandis que regardant les étoiles il chantait sa complainte.

Toute la journée, les fugitifs marchèrent, cotoyant le cours de la Gandha, persuadés qu'ils n'étaient plus qu'à une faible distance du Gange.

Mais des marais immenses les obligèrent à faire un long détour. Et ils se retrouvèrent alors dans ces plaines maudites, ces jungles immenses, couvertes d'une herbe haute, roussie par l'implacable soleil.

Les petits pieds de Niama s'ensanglantaient aux ronces et aux dures épines de castus ; la vaillante créature ne laissait pas échapper une plainte, mais parfois la douleur devenait tellement violente que son charmant visage se contractait.

Que faire, que devenir ?

Le soir du second jour, Yambo, qui avait quitté la petite troupe sans mot dire, revint avec un chariot traîné par une paire de buffloes. C'était un répit. Au moins Maya-Niama ne serait plus obligée de marcher.

Elle n'en pouvait plus, encore un peu et elle serait tombée au milieu des herbes pour ne plus se relever.

—Allons ! dit-elle avec un sourire plein d'espérance, vous voyez mon aimé, que Dieu ne nous abandonne pas encore.

—Nous en sortirons, allez, madame, lui dit Yambo qui avait entendu sa phrase, nous en sortirons, et quand ce sera fini, nous pourrons nous reposer, nous n'aurons pas volé notre argent.

XIX

Déjà nous avons donné la description de ces charrettes à buffloes, véhicules à deux roues et à un limon qui servent pour voyager dans l'Inde. Sous la bâche, Niama avait trouvé un asile, Yambo et Brien conduisaient tour à tour. Raoul et Henri prenaient place aux côtés de la jeune femme.

A travers ces immenses steppes légèrement ondulés, où le sentier est à peine frayé au milieu de cette végétation énorme sitôt brûlée que poussée, le trajet était pénible, les cahots incessants et douloureux. Mais c'était encore superbe en comparaison de cette fuite à pied dans ces contrées de désolation et de misère.

Depuis quelque temps, Yambo, qui conduisait pour l'instant l'équipage, tournait fréquemment la tête et sondait d'un regard tourmenté les profondeurs de l'horizon. Les deux buffloes donnaient des marques d'inquiétude nerveuse. Ils reniflaient l'air fortement, ils renâclaient et menaçaient de s'emporter.

D'une exclamation brève, Yambo appela l'attention de son ami Brien.

Celui-ci arriva aussitôt à ses côtés, lui demandant :

—Qu'est ce qu'il y a, citron ?

Pour toute réponse, l'Hindou étendit la main et désigna l'horizon qui s'étendait derrière eux sa ligne d'un bleu noir.

Il faisait nuit, la nuit claire, cette ligne sombre c'était le cours de la rivière dont ils étaient obligés de s'éloigner.

Et voilà que tout d'un coup cette ligne se couronnait de flocons blanchâtres. Sur divers points montaient des colonnes de fumée.

Enfin la flamme apparut, se communiquant aux hautes herbes et trouvant dans la sécheresse de la végétation un aliment tout préparé. Cette flamme s'étendit et forma derrière les fugitifs un cordon gigantesque et terrible.

—Le feu ! avait grondé Brien à demi-voix. Ah ! les bandits ! ils veulent nous rôti, puisque, par deux fois, ils n'ont pu nous noyer !

C'était bien le feu. La prairie flambait. Les flammes rendaient tout retour à la Gandah impossible.

Par malheur, de la rivière montait une brise légère qui activait l'incendie et le poussait vers les fugitifs.

C'était un spectacle à la fois imposant et horrible que cette plaine qui s'embrasait, que ces longues langues d'un rouge vif qui semblaient menacer le ciel et se tordaient, se déchiraient, se dévoraient comme des milliers de serpents de feu.

Niama avait sorti la tête de sous la bâche et regardait l'horizon ardent.

Elle noua ses bras autour du cou de Raoul, et sans frayeur, mais avec un accent de reproche qu'elle gardait des émotions passées :

—Au moins, lui dit-elle, si le feu nous prend, nous mourrons ensemble.

Yambo ne parvenait pas à maintenir les bufflons.

Ils avaient couché leurs cornes sur leur cou, reversant leur tête en arrière, et ils piquaient droits, effarés. Tout ce que le conducteur pouvait faire, c'était de les maintenir dans cette route qui traversait la jungle.

Tous les habitants de la prairie étaient en émoi. Des troupeaux de daims et de cerfs filaient comme des flèches, frôlant la carriole. Parfois les bufflons faisaient un violent saut de côté. C'était un tigre, qui, terrorisé par le feu, s'enfuyait à son tour, n'étant pour l'instant nullement à craindre. Et c'étaient des hurlements, de longs cris, des clameurs étranges, inconnues ; les monstres sortaient de leurs repaires et s'enfuyaient côte à côte, oubliant leurs haines, leur férocité pour ne songer qu'à la retraite... Un sabbat du septième enfer.

Dans ce fléau déchaîné sur le steppe, on retrouvait le bras d'Haim.

Comment avait-il réussi à sortir des mains du major Valérian ?

C'est ce que nous allons, en quelques mots, expliquer.

Il n'y était pas resté longtemps en tout cas.

Le premier soin du major avait été de donner, on le comprend, à son sujet, la plus sévère des consignes.

—Lieutenant Blount, je vous rends responsable du prisonnier.

Charley n'avait pas bronché. Il s'était contenté de répondre :

—Bien, major.

Et Haïm avait trouvé le moyen de lui dire :

—Je ne vous demande rien pour moi. Seulement laissez les Hindous s'approcher de ma personne, car il va s'en présenter tout le long de la route.

La nouvelle de l'arrestation du gourou s'était propagée comme une trainée de poudre. Deux ou trois coolies qui flânaient le long de la barque avaient annoncé cet événement qui, aussitôt, prenait les proportions d'une révolution. De tous côtés la population des villages se mettait en branle pour venir rendre hommage au gourou prisonnier.

Tout le long de la route, ce n'étaient que pénitents, brahmines fakirs, se roulant dans la poussière, se prosternant aux genoux d'Haïm, baisant le bout de sa sandale et implorant sa bénédiction. De tous les pals environnants ce n'était donc qu'une procession, un va-et-vient continuel.

Le major Valérian était très inquiet. Cette foule qui allait grossissant n'était pas hostile, elle se montrait désespérée. Des lamentations et des larmes ; mais de là à la colère, aux menaces et aux grincements de dents, il n'y avait plus qu'un pas qui serait bientôt franchi.

Le commandant faisait cette réflexion : c'est qu'il avait charge d'âmes. Il avait pris le commandement du détachement, il répondait de l'existence de ses cavaliers devant la reine, devant Dieu.

Et il n'avait point le droit, lui, soldat, de compromettre cette existence pour une affaire qui lui était toute personnelle.

Il ne se dissimulait pas que si la foule augmentait de plus en plus, elle n'aurait qu'à serrer les rangs pour l'étouffer lui et ses cavaliers. Et il cherchait à sortir de ce mauvais pas sans brûler une amorce et en ne rendant pas la liberté à ce misérable.

Haïm était très calme. Il avait l'air d'être complètement libre. De temps à autre, il adressait une exhortation à cette foule qui se prosternait à ses pieds. Avec un imperturbable sérieux, il donnait sa bénédiction, la main droite étendue, la portant successivement à son front et à ses lèvres.

Le major fronçait le sourcil, voyant la situation qui se compliquait de plus en plus. Il se demandait s'il ne serait pas bien de casser la tête du gourou, par acte de prompt et sommaire justice, et, involontairement, il caressait la crosse de son revolver.

Ce mouvement n'échappa point au regard perçant du gourou, qui vint se ranger tout à côté du major et lui dit à mi-voix :

—Je dois vous prévenir que si l'envie vous prenait de me faire sauter la tête, ni un de vos hommes ni vous ne sortiriez vivants de cette contrée. Alors même qu'un officier anglais consentirait à tirer sur ce peuple sans armes, ils n'échapperaient point au massacre, promptement il arriverait à épuiser les cartouches de ses hommes, et tout, bêtes et gens, serait mis en pièces par cette foule arrivée au paroxysme de la rage. Donc, laissez votre revolver au repos, major.

Du steppe, le détachement passait dans les bois. Là, la marche

des cavaliers se trouva interrompue. Des files de pénitents de brahmines barraient la route, prosternés au milieu du chemin. Les chevaux ne pouvaient plus avancer ; ils étaient entourés de tous côtés par des indigènes qui se seraient laissé écraser plutôt que de céder d'un pas.

Ce fut bien pis quelques instants plus tard. Le major s'aperçut que de longues files de fakirs l'entouraient attachés les uns aux autres par une chaîne de fer. Ils formaient ainsi une muraille vivante, un obstacle infranchissable, contre lequel les chevaux se heurtaient effarés, se cabrant et pointant.

Rien d'effroyable comme la force d'inertie ; c'est la plus violente, la plus redoutable de toutes les forces, parce qu'elle ne se défend pas. Ces fakirs, ces brahmines ne semblaient point vouloir attaquer ; ils ne se projetaient pas davantage. Ils voulaient envelopper Haïm dans les replis de cette chaîne vivante et l'entraîner au loin.

Le major, à bout de patience, allait donner l'ordre de faire usage des armes, lorsqu'un coup de feu partit des rangs hindous, bientôt suivi de deux ou trois autres.

Le major sentit son cheval chanceler, puis s'abattre, l'entraînant et l'engageant sous lui dans sa chute.

Une épouvantable douleur à l'épaule, le bras devenu inerte lui apprenaient qu'il était blessé.

Il s'attendait à être étranglé par la foule, qui s'était fauflée à travers les rangs des cavaliers, lorsque ceux-ci, qui avaient mis sabre en main pour défendre et dégager leur chef, ne purent frapper que dans le vide.

Les Hindous fuyaient, s'évanouissaient sous bois, emportant dans les replis de la chaîne leur bien-aimé gourou.

Impossible de les poursuivre dans la forêt, le indigènes eussent eu raison des chevaux au milieu de cette inextricable fouillis de brousses et de brousses.

On avait réussi à dégager le major, mais une balle dans l'épaule lui avait cassé la clavicule.

Il fallait au plus vite regagner Patna. Encore le soir du même jour la fièvre prenait le major qui pouvait à peine se tenir à cheval, la fièvre aiguë, inexorable, qui vous abat en une heure l'homme le plus robuste et le met à la merci d'un enfant. Sous l'action du soleil, la blessure s'enflammait, les douleurs devenaient insupportables. Le major, au premier pal que traversa le détachement, dut se faire transporter en charrette.

Pour Haïm, il était libre !... Sur sa jument blanche, escorté de cette foule de pénitents et de fakirs qui psalmodiaient ses louanges et célébraient son heureuse délivrance, il recommençait la partie, ou plutôt il allait la poursuivre.

Nous avons vu le coup manqué du dandi.

Maintenant, il lançait ses fanatiques dans la jungle ; armés de torches enflammées ; ils s'étendaient sur un long espace, et les torches lancées dans la brousse, incendiaient la prairie.

Debout sur une éminence, à la lueur rouge, Haïm-Dorani semblait le génie du mal.

A cheval sur sa jument blanche, par un singulier effet d'optique, sa silhouette devenait gigantesque ; il avait l'air de l'une de ces divinités malfaisantes qui déchaînent la peste, la guerre, tous les fléaux sur notre malheureuse humanité.

Yambo, en se retournant, aperçut à l'horizon ce géant rouge, et il se prit à trembler d'une frayeur superstitieuse. Brien lui-même ne put se défendre d'une émotion. Il vit dans ce phénomène inexplicable pour lui un mauvais présage.

A diverses reprises, il secoua la tête, et ne put s'empêcher de communiquer à son ami Yambo ses noires pensées.

—Vois-tu, Yambo, lui dit-il, nous sommes flambés !

C'était depuis longtemps l'avis de Yambo.

La flamme courait derrière la charrette, bientôt le conducteur des bufflones ne put les maintenir ; ils quittèrent le sentier tracé et partirent à fond de train dans la jungle. Ils n'avaient pas fait cinquante mètres que le timon de la carriole se brisa, la bâcle se déchira aux épines des cambrouses.

Raoul, dans le heurt, fut séparé de Maya-Niama. Il voulut se relever, il ne le put, dix monstres bronzés avaient bondi sur lui, s'attachant à ses bras, à ses jambes.

En un clin d'œil il était attaché, ficelé, tout entouré de lanières. Henri, qui était tombé à côté de lui, devenait la proie d'une autre bande qui le terrassait. Brien et Yambo avaient le même sort.

Et alors ils virent un fakir, monté sur un cheval rapide, qui saisissait Maya-Niama et l'emportait dans un galop effréné.

C'est à Mingham que nous transporton le lecteur.

Mingham est la résidence de chasse du prince Tadh'our, l'héritier présomptif de la couronne de Népaul.

C'est une bourgade que domine un château-fort, véritable castel du moyen âge, avec tourelles crénelées, fossés profonds, mâchicoulis, herse et pont-levis, tout l'attirail des demeures des hauts barons.

On ne saurait du reste se faire une idée de ce que le nord de l'Inde actuelle a conservé la couleur moyen âge. On y trouve tout ce qui a rapport à cette époque, depuis le chevalier bardé de fer, qui joute la lance en arrêt dans les tournois, paré des couleurs de sa dame, jusqu'au troubadour errant de château en château, chantant ses lieds et ses légendes en retour de la large hospitalité qu'il reçoit.

On y trouve surtout le baron descendant de son aire et rançonnant et pillant les voyageurs.

Tel aujourd'hui le Népaul, l'une des rares contrées qui échappent encore à la domination anglaise.

Le prince Tadh'our est l'ennemi acharné des Anglais. Le roi son père serait plutôt disposé à entrer en relations avec eux ; mais il vit retiré au fond de son palais, à Kamandou, capitale du Népaul, et toute l'initiative administrative et politique est aux mains de Tadh'our, qui professe une haine invétérée contre les envahisseurs, haine qui n'a d'égale que celle qu'il porte aux autres étrangers qui le menace par le nord, nous avons nommé les Russes.

Dans tout étranger le prince voit toujours un homme appartenant à une de ces deux nations, c'est-à-dire un ennemi, un traître, un espion, et il est porté à lui appliquer toutes les mesures de rigueur, et au besoin le dernier supplice, pour peu qu'il trouve le plus futile des prétextes.

Il croit toujours que l'on veut envahir ses états, les inspecter, lever des plans, des cartes. Soupçonneux et inquiet, il ne rêve que la guerre, une guerre sanglante, contre les Anglais, contre les Russes, contre tous les deux à la fois, s'il se sentait la force de l'entreprendre et de la soutenir.

À défaut de la guerre, le prince Tadh'our se rabat sur la chasse. Il l'aime passionnément, aussi le voit-on plutôt à Mingham qu'à Kalmandou.

Les habitants de la grosse bourgade lui servent de rabatteurs. Ils n'ont d'autre corvée que celle-là, mais ils doivent la remplir la plus grande partie de l'année. À eux se joint la population des autres pays environnants; car on ne peut se faire une idée, en France de ces chasses gigantesques qui demandent des préparatifs durant plus d'une semaine, qui réclament trois, quatre et cinq mille rabatteurs, menés militairement, et qui conduisent, du fond des montagnes à vingt lieues de là, tout le gibier d'une contrée, cerfs, daims, ours, panthères et tigres, jusqu'à portée du fusil princier.

À quatre lieues de Mingham le prince Tadh'our chassait donc depuis le matin, établi dans une sorte de petit blockau, assisté de deux serviteurs maharattes qui lui chargeaient des fusils et les lui passaient à tour de rôle.

Les cerfs tombaient sur les daims; les antilopes, les nilgauts, les yacks, sortes de bœufs sauvages à queue de cheval, ceux-ci en petit nombre, formaient un monceau que les esclaves n'avaient point le temps d'enlever.

Le prince était en train d'ajuster un yack superbe, un mâle, qui n'avancait qu'avec précaution, reniflant l'odeur du sang et se tenant hors de portée, lorsqu'il reposa à terre d'un geste brusque la crosse de sa carabine.

On venait d'élever la voix derrière lui, et le yack, faisant un bond de côté, s'était enfui, fuyant la ligne du rabat.

Le prince Tadh'our était grand, taillé en hercule, avec des épaules larges, un torse de Farnèse, tous les signes extérieurs de la puissance et de la force. Un teint à peine basané, de grands yeux noirs brillants, cruels, des traits réguliers, mais durs et se contractant violemment sous l'empire de la moindre colère.

Imprudent de se mécontenter, de le déranger surtout lorsqu'il se livrait à son plaisir favori. Celui qui aurait eu cette audace aurait pu le payer bien cher.

Le prince, furieux d'avoir manqué son gibier de prédilection, s'était retourné, le sourcil froncé, la lèvre frémissante. Il se préparait à châtier, à sévir, lorsque son regard s'adoucit par enchantement; il remit l'arme qu'il tenait à l'un de ses maharattes et s'avança, les deux mains tendues, à la rencontre de l'arrivant.

Celui-ci, toujours calme, toujours impassible, à cheval sur sa jument blanche, s'approchait lentement.

C'était Haïm-Dorani.

Le gourou répondit avec dignité au salut affectueux du prince. Tadh'our lui tint l'étrier pour mettre pied à terre, et, cela fait, le serra tendrement sur son cœur.

— Quel bon vent vous amène, mon cher gourou ? lui dit-il. Quelle heureuse aventure que votre arrivée ! Voilà bien longtemps que vous nous l'annonciez, et toujours elle était remise. Enfin, vous voilà !...

— Si je n'ai pu me rendre plus tôt auprès de vous, mon cher prince, cela ne m'a pas empêché de penser à mes amis du Népaul. Il ne se passe pas de jours que je ne songe à eux, pas de jour que je n'implore Brahma pour la prospérité, pour la force, pour la gloire de leur empire.

— Merci, gourou, fit le prince, tandis que d'un signe il ordonnait d'apporter un siège de rotang.

Le serviteur maharatte, devançant les intentions de son seigneur et maître, offrit en même temps à Haïm, sur un plateau de marqueterie, un goblet d'eau glacée et un houka allumé. Le gourou prit un temps, but quelques gorgées, aspira deux ou trois bouffées de tabac odorant et continua alors :

— Oui, tous les jours, j'implore Brahma pour la gloire du Népaul, et je vous en apporte la preuve.

Tadh'our eut un mouvement de curiosité.

— Vous savez, mon prince, poursuivit Haïm, que les gourous ont une police à eux, police qui repose sur le culte de notre sainte religion, mais qui, à l'occasion, en dehors des choses sacrées, peut rendre de grands services aux premiers serviteurs de notre foi.

Tadh'our, par un geste, exprima combien il savait grande la puissance du chef des brahmes.

— Je crois, répliqua-t-il, que tout ce que notre glorieux gourou entreprend, il peut, quand il le veut bien, le mener à bonne fin. Et ce serait une grande joie pour nous, une grande gloire pour le roi mon père, pour le Népaul, de le garder toujours auprès de nous, à Kamandou. Malheureusement, Haïm-Dorani a d'autres amis que les princes du Népaul, et il préfère, la plupart du temps, la cour de Bahour-Sing.

Haïm eut un mouvement de mépris.

— Comment Tadh'our peut-il penser que je préfère Bahour-Sing, un prince qui subit l'exécrable influence anglaise, qui est l'ami de nos ennemis maudits, à ceux qui n'ont jamais fléchi le genou devant l'envahisseur, ceux qui n'ont jamais accepté, qui ont toujours refusé avec horreur la présence d'un agent britannique à leur cour ?

— Le gourou est toujours à la cour du Béhar.

— Parce que ma présence y est utile, parce que là plutôt qu'ailleurs, je dois stimuler le zèle de nos croyants.

Parce que là, — et le gourou baissa la voix, — là est le point faible, le point où se lèvera l'étendard de la révolte qui sera celui de la

prince.
fait, le

i dit-il.
gtemps
in, vous

prince,
Il ne se
je n'im-
cloire de

ordonnait

aigneurs
marque-
rou prit
uffées de

u Népaül,

gourous
re sainte
rées, peut
e foi.
le la puis-

x gourou
ne fin. Et
our le roi
e nous, à
amis que
a cour de

Bahour-
e, qui est
s fléchi le
é, qui ont
nnique à

atôt qu'ai
oint faible,
elui de la

délivrance ! Ah ! si le gourou n'écoutait que son cœur, il demeurerait toujours auprès de ses fils bien-aimés !... Mais il a des devoirs, des devoirs pénibles, cruels, car le spectacle de l'invasion lui saigne à tout instant le cœur. Ces devoirs, il sait les remplir.

— Je sais, répliqua Tadh'our, tout ce que notre sainte cause doit à notre gourou. Mais enfin, sa place n'est-elle point marquée à la cour du Népaül ? Ne doit-il point venir au moins l'occuper de temps en temps ?

— Pendant plusieurs mois, le prince Tadh'our va m'avoir à ses côtés.

Un éclair de joie brilla dans les yeux du prince. Cette nouvelle lui fit tout à fait oublier le plaisir de la chasse. En vain Haïm lui demanda-t-il comme une faveur de continuer son tir, de reprendre sa place dans son blockhaus ; le prince ne voulut point en entendre parler. Il laissa les daims, les antilopes passer par troupes, voir deux tigres qui arrivèrent en rampant à portée du blockhaus, sans les honorer d'un regard. Le bonheur de posséder son cher gourou primait tous les autres sentiments.

Haïm laissa écouler quelques instants, comme pour laisser cette bonne nouvelle prendre bien sa place dans le cœur du prince, puis il reprit :

— Je disais tout à l'heure à mon fils bien-aimé Tadh'our que je lui apportais la preuve de mon attachement à sa famille, à lui-même, au royaume de son père.

— Et quelle est-elle ? demanda Tadh'our, dans les yeux duquel brillait une impatiente curiosité, mais qui n'osait en faire montre, ce sentiment étant contraire à sa dignité.

— Des fakirs appartenant aux ordres que je dirige, ont arrêté des étrangers au moment où ils se disposaient à franchir la frontière du Népaül. Quelles sont les intentions de ces hommes, à quelle nationalité appartiennent-ils ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est qu'ils sont conduits par un immonde renégat, un ancien fakir, un ancien fidèle qui a abjuré sa foi et qui n'a pas craint de rompre les serments les plus sacrés qui l'attachaient au culte de Brahma.

— Que sont-ils devenus ? fit Tadh'our, dont le visage avait pris immédiatement une expression féroce.

— Ils sont dans les caveaux d'un temple, pas loin d'ici, et j'attends que le prince statue sur le sort.

— Il faut les faire transférer immédiatement à Katmandou, dans la prison du palais.

— Une bonne escorte est nécessaire. Ce sont des hommes vigoureux, décidés, ils sont...

— Bien ! bien ! fit le prince en riant, toutes les précautions seront prises, et à moins qu'ils n'aient des ailes, je réponds d'eux.

— Je demande donc, poursuivit Haïm, que le prince les interroge, les juge et qu'ils ne soient point rendus au gouvernement anglais, si celui-ci venait à les réclamer.

Tadh'our secoua énergiquement la tête.

— J'aimerais mieux leur couper le cou de ma main, plutôt que de les rendre aux Anglais. Je repars pour Katmandou ce soir, le g

rou voudra bien prendre place à côté de moi sur mon éléphant.

Haïm s'inclina.

—J'ai encore quelque chose à demander à mon cher prince ; il a reçu le message que je lui ai adressé de Béhar.

—Parfaitement, mon cher gourou. Le message et le messenger sont arrivés à bon port à Katmandou.

—Bien. Alors je puis donner l'ordre de faire transporter les prisonniers au palais, le prince les interrogera demain matin.

—Et ma sentence sera immédiatement rendue, vous m'entendez, gourou. Si ce sont des espions, ils paieront leur espionnage de leur vie ; je pense que ce sera un salubre exemple, bien fait pour dégoûter les autres.

Où était-il ? qu'étaient devenus ses compagnons ? C'est la question que se posait M. de Blignac, question douloureuse, incertitude plus pénible encore que la situation critique dans laquelle il se trouvait.

Ceux qui l'avaient fait prisonnier, après l'avoir transporté durant une partie de la nuit dans un char lancé à toute vitesse, l'enveloppaient dans une toile et le jetaient quelque part, il ne savait où.

La toile dans laquelle il perdait respiration enlevée par des mains brutales, on lui passait un cercle de fer au milieu du corps et on l'attachait à une muraille abrupte.

Un air humide et fade lui indiquait qu'il devait être dans un cachot ou dans une cave. Un grand bruit de ferraille, de chaînes, de barres de fer, des voix rudes, tout cela bourdonnait à ses oreilles, car il était tombé la face contre terre, et, au prix des plus grands efforts, il ne pouvait parvenir à se relever, ses mains demeurant attachées derrière son dos.

Enfin, grâce à un mouvement plus violent, plus désespéré, il réussit à se tourner sur le côté d'abord, et enfin à s'asseoir sur son séant.

Une fois dans cette posture, il poussa un soupir de soulagement...

Et aussitôt il tendit l'oreille.

Il ne s'était pas trompé, à ce soupir avait répondu une sorte de grognement joyeux qui ne partait que d'une distance de quelques mètres.

Une voix étouffée lui adressa la parole :

—C'est vous, mon capitaine ?

C'était Brien.

—J'ai bien entendu, fit Yves-Marie, articulant ses mots avec une peine extrême, j'ai bien entendu quelqu'un qui gigotait non loin de moi. Mais d'abord je n'osais point trop faire de bruit. Et puis, je vais vous dire, comme ces faillis chiens-là m'ont attaché par les pieds et un peu court, il s'ensuit que j'étais le nez dans le sable humide et vous me croirez si vous voulez, mon capitaine, c'est une position difficile pour s'expliquer. Mais... chut ! on vient...

On venait, en effet. De grands gaillards cuivrés ouvraient une lourde porte de fer, et apparaissaient dans le cachot à la lueur d'une torche fumeuse.

Ils portaient dans leurs bras deux malheureux prisonniers que M. de Bignac et Brien reconnurent au premier coup d'œil. C'étaient Henri d'Alreimpe et le pauvre Yambo. Ce dernier était l'objet d'attentions toutes spéciales de la part de ses geôliers. Le gourou avait signalé le renégat comme un être à part, auquel on devait faire endurer les traitements les plus durs, car il était digne des plus épouvantables supplices. Et les gredins ne s'en faisaient point faute. Ce n'étaient que des bourades et horions appliqués avec ces injures obscènes qui se retrouvent à chaque instant dans la bouche des Hindous, des Chinois, de tous les Asiatiques, lorsque la haine, la colère et toutes les passions mauvaises les mettent en action.

Yambo supportait tout sans un mot, sans une plainte; il fermait les yeux pour ne point apercevoir ses tortionnaires.

On eut dit d'une masse inerte que se renvoyaient en se jouant ses gardiens.

La porte se referma, tout retomba dans l'obscurité. Mais quand le bruit des pas s'éteignit, Raoul s'écria :

— Henri ! Yambo ! nous sommes ici, et Brien aussi. Ah ! dans notre misère, c'est encore une joie d'être réunis !...

— Pour sûr, appuya Brien, que c'est une joie, car enfin à nous quatre quand nous sommes ensemble, il n'y a rien encore de cassé. Même que si nous avions la libre disposition de nos quatre membres et si ceux qui nous ont muselés revenaient pour nous revoir, ils ne nous obtiendraient certainement pas sans avoir des avaries majeures dans la machine. Malheureusement, ils nous ont ficelés les uns et les autres comme les ours que l'on montre à la foire de Brest, ce qui rend assez difficile le jeu du chausson.

— Henri, demanda Raoul en coupant la parole à l'insupportable bavard, vous n'êtes pas blessé ?

— Non, cher ami, aussi entier que vous, car je reconnais à votre voix que ces gredins ne vous ont rien cassé, ni toi non plus mon vieux Brien ?

— Pour ce qui est d'être au complet, je ne dis pas, répliqua Yves-Marie, enchanté de reprendre le dé de la conversation, mais pour ce qui est d'être tout neuf, comme qui dirait en bon état, c'est autre chose. Ils ont une façon de vous faire navager, ces caïmans-là, qui est tout à fait spéciale. J'ai été jeté en travers sur un cheval qui ruait, bonté de Dieu ! M'y a-t-il secoué tout mon pauvre corps ! J'en ai conclu que, lorsqu'il se trouvait dans son sac, que j'ai eu si grand tort de lâcher, ce gueux de gourou ne devait pas être à la noce. Pourtant, ça se remet un brin, même que...

On entendait quelque chose qui se rompait : c'était Yves-Marie qui, au prix d'un effort surhumain, parvenait à briser les courroies qui lui attachaient les mains.

Yves-Marie laissa échapper une exclamation de joie ; quelques instants plus tard, une petite sonnerie résonna dans le cachot.

Le matelot faisait sonner sa montre.

— Hein ! s'écria-t-il triomphant, faut-y que ça soit soigné une machine comme ça !... Pas dérangée ! rien de cassé !... ça sonne comme

si de rien n'était ; et pourtant elle vous en a eu une secouée ! Bon Dieu ! quelle crâne montre !

Ce qui me chiffonne, c'est que si on nous fait notre affaire, comme j'ai tout lieu de croire, car ces saligots ne nous ont pas mis en cave pour nous laisser vieillir, comme le vin de Bordeaux, ce qui me chiffonne, c'est que c'est un de ces gredins-là qui me la prendra !...

Brien se tut pendant quelques instants, pensant avec douleur au sort réservé après sa mort à son bien-aimé chronomètre ; mais avec lui le silence ne pouvait être de longue durée.

— Mon capitaine, fit-il tout-à coup, j'ai une idée.

— Laquelle, Brien ?

— Je l'avalerai au bon moment. Ça sera dur !... car elle est large, mais peut-être, au moyen d'un violent coup de gosier en viendrai-je à bout.

M. de Blignac ne répondit point à son matelot ; son esprit, on le comprend était ailleurs qu'à la montre de Brien et au sort qui lui était réservé.

Mais Yves-Marie, dans les situations douloureuses et critiques, avait pour principe de parler à tort et à travers, de parler pour parler, pour ne rien dire. Parfois, en débitant toutes les bilevesées qui lui traversaient la cervelle, en dévidant son chapelet, comme il disait, il parvenait à sortir pour un instant son cher capitaine des préoccupations si poignantes qui l'absorbaient ; parfois même il arrivait à le faire sourire, tant les idées d'Yves-Marie étaient empreintes, la plupart du temps, de cocasseries. Et c'était, se disait-il dans son for intérieur, autant de conquis sur l'ennemi.

Ainsi, dans cet instant même où il avait le cœur si gros, si gonflé, si contristé en pensant à la « chère petite madame », il continuait sa conversation.

L'avalage de la montre l'avait té dans un autre ordre d'idées.

— A propos d'avaler ma pauvre toquante, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mon capitaine, et vous aussi, monsieur Henri—je ne parle pas de toi, Yambo, car tu te nourris de l'air du temps—je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je sens au creux de l'estomac de durs tiraillements. Si je ne me trompe, voilà plus de vingt-quatre heures que nous n'avons mis quelque chose sous la dent.

— Oui, reprit M. de Blignac, même au milieu des plus cuisants chagrins, la nature réclame impérieusement ses droits, Dieu sait si j'ai l'âme broyée par l'angoisse, et malgré cela je suis obligé de reconnaître que je meurs de faim.

— Quand je pense, continuait Yves-Marie, que quand j'étais gabier de beaupré, à bord de la *Forte*, je me plaignais avec les camarades de la nourriture !... que je crachais sur le lard salé, les fayots et les gourganes !... Et le vendredi... ah ! le vendredi ! Vous souvenez-vous, monsieur Henri, du couplet de la fameuse chanson le *Vin dans le bidon* ?

Et avec une voix de verjus, Brien fredonna :

Le vendredi, c'est le jour du fromage,
Si quelqu'un dit : Ah ! mon Dieu ! quel dommage !
L'officier qui passe sur le pont,
Lui dit : Tu n'auras pas du vin dans ton bidon.

—J'en voudrais bien avoir du fromage, du biscuit, une galette pour chacun et du vin dans un bidon.

Malheureusement, ces caïmans-là ne songent pas que l'heure de notre déjeuner, de notre dîner et de notre souper a sonné depuis longtemps. Pourvu qu'ils n'aient pas l'idée de nous laisser crever de faim ; c'est capable de tout, ces mauvaises bêtes-là !

Puis, s'adressant à Yambo, car le mutisme de ses compagnons, l'obscurité, commençaient à mettre un terme à sa faconde.

—Tu n'as pas faim, toi, citron ?

—Non, fit Yambo d'une voix creuse, j'ai tellement de terreur en moi en me sentant encore une fois dans les mains du gourou, que je ne sens pas les morsures de la faim.

Et il ajouta d'un ton de reproche :

—Tu m'avais pourtant bien promis de me tuer plutôt que de me laisser prendre par eux !...

—C'est vrai, ça, mon pauvre citron ; mais si j'ai manqué à ma parole, ça n'a pas été de ma faute. Mais cette affaire-là n'est pas finie, et si je puis empêcher ces singes-là de te couper en petits morceaux, tu peux compter sur moi.

—Oh ! s'écria Henri, j'espère qu'ils ne nous feront pas languir... Ils nous tueront bien vite. Mais derrière cette pensée de nous exécuter nous mêmes ! Le suicide est un crime indigne d'un chrétien. C'est une lâcheté de le commettre pour échapper à n'importe quels tourments. Je ne regrette qu'une chose dans la vie !... C'est de n'avoir pu régler notre affaire avec cet Haim. Dans l'autre monde, je suis certain que cette idée me poursuivra. Je ne vous le reproche pas, Raoul, c'est votre volonté, mon bien-aimé frère, mais sans ce monstre, nous eussions été si heureux.

Quelques heures se passèrent, durant lesquelles les malheureux prisonniers essayèrent de dormir sur la terre nue pour tromper leur faim.

Le soir venu, le cachot s'illumina tout d'un coup, les portes s'étaient ouvertes.

Des Hindous, grands, vigoureux et forts, des hommes du nord, qui contrastaient par leur structure avec les races rachitiques du midi de l'Inde, détachaient les quatre amis, mais on leur passait des chaînes légères aux pieds et aux mains, et brutalement on les poussait hors de la prison.

Des cavaliers armés les uns de grandes lances, d'autres de fusils, les escortaient et ils étaient dirigés sur Katmandou.

—Voilà encore une promenade dont je me serais bien passé, disait Yves-Marie. Sans compter que ces singes-là ne vous feraient pas la politesse d'un verre d'eau.

Il fit signe à l'un des soldats qu'il avait faim, qu'il mourait de soif.

Pour toute réponse, le cavalier le frappa du bois de sa lance.

— En voilà des manières ! gronda le vieux matelot. Si tant seulement j'avais les mains libres, tu verrais un peu, espèce de mal bianchi, ce que je ferais de ton sale bout de bois.

— Marche, Brien, marche, lui dit M. de Blignac sur le ton de la prière. Si tu es fatigué, mon vieux camarade, appuie-toi sur moi, je suis encore solide. Mais ne reste pas en arrière, car si je voyais encore un de ces misérables te frapper de sa lance, je souffrirais trop. Ah ! si mes bras n'étaient pas enchaînés, j'aurais étranglé celui qui vient de te toucher.

— Faut pas vous faire de bile pour ça, mon capitaine. Si j'en trouve l'occasion, il ne l'emportera pas dans son paradis.

XX

Toute la nuit il fallut marcher entre ces files de cavaliers indigènes.

Route dure, pénible, car les malheureux étaient exténués, la faim, l'horrible faim leur tordait les entrailles, et cette douleur atroce était doublée par une soif aiguë, féroce, activée sans cesse par la poussière et la chaleur du chemin. Et encore ne fallait-il pas demeurer en arrière !

Les cavaliers ne ralentissaient point le pas allongé de leurs chevaux.

Quel long et cruel supplice !...

Quels barbares que tous ces peuples de l'Extrême-Orient !... Et quand on pense qu'ils sont dépassés encore, et de bien loin, en cruauté, en méchanceté, en férocité, par cette affreuse race du Céleste-Empire !...

La route était tourmentée et abrupte. Partout des vallons et des collines, des rampes escarpées : ce n'était plus les jungles immenses, les plaines plates, ou seulement légèrement ondulées. On commençait à gravir les bas plateaux de l'Himalaya ; c'était bien la terre qui portait cette race de guerriers, sauvages, indomptables qui avaient su garder jusqu'alors et malgré tout leur indépendance.

Au petit jour, perçant la brume bleue, on aperçut les toits pointus, les minarets, les clochetons et les tours d'une grande ville.

C'était Katmandou, la capitale du Népaul.

L'escorte et les prisonniers traversèrent une triple enceinte de fortifications garnies de bastions, de redans et de cavaliers, toute une suite de défenses bien comprises.

Hélas ! elles ne suffiront pas pour défendre le royaume du Népaul ; tôt ou tard, si ce n'est déjà fait, il tombera aux mains des envahisseurs. Il deviendra la proie des Anglais ou celle des Russes, car ce sont ces derniers qui, dans un temps donné, seront les maîtres de la grande presqu'île, chassant à leur tour les hommes de la Grande-Bretagne.

Une foule bariolée se pressait dans les rues étroites de Katmandou et regardait curieusement les prisonniers.

Cette curiosité n'était point du goût de Brien.

Couverts de naillons, souillés de la poudre de la route, pâles, hâves, déguenillés, les prisonniers avaient un aspect misérable et sordide, et le vieux matelot, toujours propre, toujours tenu au pouce et à l'œil, souffrait dans son amour-propre.

—Je vous demande un peu, grognait-il en pressant péniblement le pas pour se maintenir à la hauteur des chevaux, je vous demande un peu ce qu'ils ont à nous regarder comme des bêtes curieuses ? Faut reconnaître aussi que nous ne sommes pas présentables. C'est fichant, en notre qualité de Français, d'être aperçus pour la première fois en pareil état.

Leur mine piteuse n'inspirait nulle compassion, à la population curieuse. Bien plus, les soldats répondaient aux interrogations de la foule que Yambo, le jaune, était un renégat et un chien. Alors les enfants, les femmes, prenaient de la boue et du sable et les jetaient aux prisonniers.

Il était temps qu'ils arrivassent devant un bâtiment immense, d'un aspect sévère, lugubre. C'était le palais royal de Katmandou.

L'escorte s'engouffra sous une voûte sombre passant sur un pont-levis.

Des poternes de fer tournèrent sur leurs gonds avec un grincement sinistre et on enferma les prisonniers dans une salle basse.

Leurs souffrances étaient tellement grandes, qu'ils en étaient arrivés à désirer la mort, la fin des tortures, la fin de tout. Henri d'Alreimpe et Brien lui-même ne desserraient plus les lèvres. Yves-Marie ne faisait même plus sonner sa montre.

La porte de fer tourna en grinçant. On fit traverser de vastes cours aux prisonniers ; ils gravirent un escalier monumental, et se trouvèrent dans une grande salle, aux lambris voyants, tapissés d'arabesques, où se tenait le prince Tadh'our.

Les yeux de M. de Bignac fouillèrent bien vite le groupe de quelques officiers et courtisans qui escortaient le prince pour y chercher des ennemis. Mais Haïm ne se montrait point. Raoul ne put le découvrir.

Le prince était assis, les jambes croisées, sur son divan. Sur sa main droite était posé un gerfaut, qu'il agaçait et caressait tour à tour. Le faucon poussait de temps à autre un cri strident, voletait et disparaissait par les fenêtres ouvertes, mais quelques instants plus tard, il revenait prendre sa place sur le poing du prince.

Tadh'our avait revêtu pour la circonstance un superbe costume de brocard d'or. Sur la tête, un casque à cimier et à cotte de mailles rehaussé d'améthistes et d'escarboucles.

Au moment où l'on introduisait les prisonniers dans la salle, il les regarda d'un air dédaigneux, leur aspect misérable ne lui inspirait que le mépris, et il se remit incontinent à jouer avec son oiseau de chasse.

Deux grands lévriers à poil rude, aux yeux rouges, aux lèvres sanglantes, se dressèrent en poussant un grognement féroce et en découvrant leurs crocs menaçants.

Un nain, qui remplissait auprès du Tadh'our les fonctions de bouffon et de fou, lui imposa silence.

— Jolie société ! gronda Brien ; ce petit mal poussé là me rappelle l'Anglais bossu de si jolie mémoire. Il doit être méchant comme la teigne, ce sapajou-là.

Brien avait parlé bien bas, il s'était exprimé en français, mais on eût dit que le nain avait compris le sens de ses paroles, car ses yeux bigles dardèrent un regard vipérin sur le matelot, et il eut un claquement de langue comme pour ordonner aux deux lévriers qu'il venait d'apaiser de se jeter sur le pauvre Yves-Marie et de le mettre en pièces.

Mais un ordre de Tadh'our le retint.

Le nain mit en laisse les deux molosses et alla s'asseoir sur la droite, se couchant à demi sur une pile de carreaux aux voyantes couleurs.

Avec ses deux chiens, ses coussins, son costume bizarre, son affreuse petite personne contrefaite, c'était bien un vrai fou, digne du pinceau d'un Roy-Bot, une sorte de Triboulet du Népal, n'offrant aucune différence avec celui du roi François Ier.

Le prince ne parlait pas anglais. Force lui fut donc de se servir de Yambo comme d'un interprète.

Yambo reçut l'ordre de s'approcher de Tadh'our à distance respectueuse, de s'agenouiller devant la personne de l'auguste prince, de baisser les yeux pour que la personne de l'héritier présomptif ne fût point souillée par les regards du renégat.

Tadh'our, les sourcils froncés, posa la première question :

— Chien ! demande à ces hommes à quelle race ils appartiennent ?

Yambo allait transmettre et traduire la question, lorsque le nain s'agita convulsivement sur ses coussins et lança dans l'air un strident éclat de rire auquel les deux lévriers répondirent par un glapissement aigu.

— Tadh'our est bien naïf, dit-il, s'il croit que ses hommes vont lui répondre. C'est comme s'il demandait à l'Hindou de mentir, et à ses camarades d'en faire autant.

— Qu'est-ce qu'il baragouine-là, citron, dit Brien, et à qui en a-t-il, cette espèce de chien vert ?

La tête basse, le pauvre citron jeta un regard suppliant à son ami Brien. Et il traduisit la question posée par le prince.

Avant que M. de Blignac pût prendre la parole, Yves-Marie s'avança et répondit au nom de ses compagnons :

— Yambo, dis à ce seigneur que j'aurais les choses les plus intéressantes à lui raconter, mais impossible. Si on ne nous octroie pas une nourriture quelconque et un liquide avalable, nous ne desserreront point les dents.

Yambo, tout tremblant, répéta les paroles de Brien.

Le nain, le prince et ses courtisans se mirent à rire. Le moyen employé par Brien leur semblait original.

— Qu'ils répondent d'abord, dit le prince, et on leur donnera à manger.

—Faut encore attendre ! grogna Brien.

Mais M. de Blignac lui imposa silence d'un geste.

Faisant appel à toute son énergie, car à peine pouvait-il se soutenir, il répondit à Tadh'our.

—Je suis le comte Raoul de Blignac, et je suis officier de la marine française.

Yambo n'eût pas plutôt fait connaître le sens de ses paroles, que l'éclat de rire de l'affreux nain retentit de nouveau :

—Quand je le disais au prince qu'ils allaient raconter des histoires ! Un officier !... un officier qui commande sur la mer !... et qui se trouve dans le Népal. Comme c'est naturel !... et comme le prince doit se croire bien renseigné.

Yambo ne crut point devoir répéter les paroles du nain, mais les prisonniers comprenaient bien que l'affreux gnôme, pour le simple plaisir de mal faire, désirait leur perte.

—Si j'avais les deux mains libres, se disait Brien, c'est moi qui lui dévisserais avec plaisir le marron sculpté qui lui sert de tête.

A Henri d'Alreimpe on demanda également sa nationalité.

En apprenant qu'il était le fils d'un grand négociant français, que son père possédait un important comptoir à Patna même, le prince lui jeta un regard de travers. Un négociant et un officier sur les frontières du Népal sentaient pour lui l'espionnage d'une lieue.

Brien ne fut pas jugé digne d'un interrogatoire spécial. La curiosité du prince se concentrait sur Raoul et sur Henri.

—Quel gouvernement vous envoie ?

Naturellement ils répondirent qu'ils n'étaient, pour l'instant, à la solde d'aucun gouvernement.

—Là ! quand je le disais ! s'écria le nain, le prince va voir que ces jeunes seigneurs ont cherché à pénétrer dans le royaume pour leur plaisir !... Tadh'our croit-il qu'ils vont lui avouer qu'un gouvernement les emploie ?...

Le prince secouait la tête.

—Et qu'êtes-vous donc venu faire dans le Népal ?

Ce fut M. de Blignac qui répondit.

Ils ne cherchaient point à pénétrer dans les Etants du prince. Ils avaient même été faits prisonniers sur le territoire du Béhar, chassés des rives de la Gandha, qu'ils voulaient suivre, par un incendie.

Le prince, le nain, les courtisans riaient et haussaient les épaules en écoutant ce récit, qu'ils trouvaient des plus invraisemblables.

Impatienté, Henri prit la parole à son tour :

—Eh ! dites-lui donc la vérité, Raoul, qu'avons-nous à perdre ? Dites-lui donc que cet infâme gourou d'Häim-Dorani nous a ravi votre femme, la comtesse de Blignac, ma sœur d'adoption ; que nous avons fait tout au monde pour la ravoir ; que le sort nous a encore une dernière fois trahis, et que s'il est un prince juste, s'il ne veut pas être complice d'un crime, il nous rendra Maya Nïama.

Tadh'our avait écouté la voix vibrante et indignée du jeune homme. Il ordonna à Yambo de lui traduire mot pour mot ses paroles. Mais à mesure que l'Hindou avançait dans sa traduction, les éclats

de rire de l'affreux nain devenaient plus aigus, plus stridents.

A la fin ce petit monstre se dressa sur la pointe de ses longs pieds, et hideux, écumant, dans une colère à la fois grotesque et terrible, montrant le poing aux malheureux enchaînés :

—Avouez donc! avouez donc que vous êtes des Russes, des espions!... Croyez-vous donc que vos stupides mensonges vous feront échapper au supplice que vous méritez! Ah! le prince est trop bon de vous écouter. Si j'étais à sa place, j'aurais déjà lâché sur vous mes chiens, pas ces deux-là seulement, d'autres encore. Vous demandez à manger, vous n'en aurez pas besoin.

Et il allait! il allait!

Brien ne comprenait pas un traitre mot, mais il ne put se contenir, il fit quelques pas et, brandissant ses mains enchaînées, il montra le poing au gnôme, en lui criant du peu de force qui lui restait :

—Sale crapaud!!!

Les mauvaises natures se plaisent tout naturellement au mal.

Pan-Pho, le fou, le bouffon du prince Tadh'our, était de celles-là. Avec son bon sens tout naturel de vieux Breton, Brien l'avait bien jugé. C'était une sorte de sir Joë hindou, moins le courage et la force.

Pan-Pho le bouffon était lâche, tandis que sir Joë Egretton était, en fin de compte, un vaillant.

Le nain avait été tellement surpris et épouvanté de l'irruption soudaine de Brien et de sa menace, que, quittant précipitamment sa pile de coussins, il se réfugia, poussant un cri de terreur derrière ses deux molosses qui s'élancèrent furieusement sur le vieux matelot.

Fort heureusement pour Yves-Marie, cette panique du nain réjouit fort le prince et ses courtisans.

Tadh'our perdit toute gravité et se laissa aller en arrière, se tenant les côtes. Ce que voyant les courtisans ils se mirent à se tordre avec de désopilantes contorsions.

Un Maharatte, —cette grande race déchue remplit aujourd'hui, dans le nord de l'Inde, les emplois de la domesticité,—un Maharatte s'empara de la laisse des chiens et refoula Brien hors de l'espace réservé dans la salle au tribunal improvisé. Pan-Pho se remettait de sa frousse, mais sa physionomie hideuse, ses traits convulsés le rendirent plus affreux encore. Son teint jaune avait pris une nuance verte sur les pommettes saillantes, qui révélaient la race mongole à laquelle il appartenait. Il darda sur les prisonniers le regard convergent de ses yeux bigles, et sans mot dire sortit de la salle, poursuivi par les quolibets du prince et ses officiers.

Mais son départ ne modifia point le sort des malheureux.

Tadh'our revenait à l'idée qu'il s'était fichée sous son casque, idée qui y avait été introduite par le gourou. Il avait affaire à des espions, il n'en voulait pas démordre.

M. de Blignac avait pourtant commencé et recommencé le récit de ses infortunes, celles de ses compagnons. Mais on juge toujours les autres d'après soi; la duplicité orientale est telle que l'on s'ex-

prime avec la plus loyale des franchises, le contre sens de vos paroles.

Le prince avait reçu deux mois auparavant, un messenger du gourou. Haïm lui annonçait qu'il se rendrait sous peu à la cour du Népaül, où il était toujours impatiemment attendu, à laquelle il possédait une influence irrésistible. Il lui expliquait par ce message que l'un des grand fétiches des brahmes, que l'une des *Vierges du Lotus* n'était pas en sûreté dans le Béhar, et qu'il la ferait enfermer dans l'une des pagodes, voir l'une des prisons du Népaül.

Tadh'our, en admettant même que M. de Blignac lui dit la vérité, ne pouvait donc voir en lui qu'un ennemi sacrilège s'appuyant sur un renégat pour souiller l'une des incarnations des saints mystères. Mais cet amour d'un Franchi pour l'une des Vierges du Lotus, il ne voulait pas y croire. Cet amour n'était qu'un prétexte pour cacher les noirs desseins d'un espion de la Russie. Ceux qui avaient cherché à s'introduire dans ses Etats en voulaient au Népaül même ; c'étaient des agents anglais ou russes, et ils devaient payer de leur vie leur crime de haute trahison. Tel est le résumé succinct de la conversation que le prince avait avec les courtisans qui l'entouraient.

Tadh'our les consultait pour la forme. A l'avance, il connaissait leur réponse, en tous points pareille à son opinion preconçue.

Quelques mois auparavant, des agents russes avaient été arrêtés, et le prince les avait condamnés au dernier supplice.

Les soi-disant espions qu'il avait sous les yeux devaient donc s'attendre à subir le même sort.

Aussi le prince élevant la voix :

— Nous ne croyons point, vous devez bien le comprendre, à votre histoire d'amour ; vous êtes venus ici pour découvrir les moyens de nous attaquer. Si on vous laisse agir, vous feriez tuer les meilleurs hommes, c'est un acte de justice de vous ôter la vie.

Le prince se leva et se retira suivi de ses courtisans.

Le jugement était rendu sans appel.

Le comte de Blignac et ses compagnons étaient condamnés à mort.

— Eh ! bien, s'écria Brien en hochant la tête, car Yambo venait de traduire aux prisonniers les dernières paroles du prince, je crois que cette fois-ci ça y est. Le gourou aura eu raison de nous tout de même. C'est guignonnant, car j'aurais bien voulu le tenir entre mes dix doigts.

— Peuh ! répliqua Henri, la vie, après tout, est une chose si bête que je ne regrette pas la mienne. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on nous tue le plus vite possible, puisque nous mourons de faim.

— C'est vrai, fit naïvement le vieux matelot. Du moment qu'on ne nous donne rien à nous fourrer sous la dent, vaut autant claquer tout de suite.

Raoul ne disait rien. Si violente que fut la torture de la faim, il ne songeait qu'à Nياما ! à la pauvre Nياما, que sa mort allait laisser sans défense aux mains d'Haïm. Il avait beau se roidir contre

le sort, son courage chancelait, son énergie tombait devant la catastrophe suprême qu'il regardait comme accomplie.

—Ma foi, s'écria Brien tout au milieu d'un grand silence, on dit « parole de prince ! » mais faut croire que celui-là n'est pas un vrai prince, puisqu'il ne tient pas sa parole. Il nous avait promis à manger, et... bernique.

Comme pour donner un démenti aux paroles du vieux matelot, des gardes ouvrirent à cet instant une des portes latérales de la salle, et les quatre affamés aperçurent une table somptueusement servie.

—Par Dieu ! fit Henri, c'est le souper des funérailles, mais je vais y faire royalement honneur.

—Pour sûr, confirma Brien, que je ne donnerai pas ma part aux chiens. Et puis, il faut prendre des forces pour paraître convenables devant ces singes-là, quand le moment sera venu. Si on pouvait faire seulement un bout de toilette.

Des esclaves allaient et venaient autour de la table couverte de mets chauds et froids, de grosses pièces de venaison, de poissons de toute nature.

Des pyramides de fruits, de pâtisseries, du sucreries, formaient au centre du service le plus appétissant des surtouts.

Sur un geste d'un majordome, les prisonniers s'assirent, mais Briun ne put retenir une grimace de répulsion. Il avait devant lui Pan-Pho, le nain qui dardait sur les malheureux affamés ses petits yeux vipérins.

—Bah ! grommela philosophiquement le matelot, ce n'est pas parce qu'on trouve une chenille dans un plat qu'on le jette à l'eau. Tandis que la première et la dernière fois je goûterai à toutes ces bonnes choses, je n'aurai qu'à regarder d'un autre côté pour ne point apercevoir ce singe.

Et tendant l'assiette qu'il avait devant lui, il accepta des mains d'un serviteur une superbe portion de saumon qui étalait sur un grand plat d'argent sa chair rosée et luisante.

—Mâtin, s'écria-t-il à la première bouchée, leur maître-coq a eu la main lourde, c'est salé et poivré en diable, leur satané poisson, ça vous emporte la bouche à quinze pas. Bah ! j'en ai vu bien d'autres.

Henri d'Alreimpe après avoir goûté ce mets, s'était arrêté net. Une inquiétude venait tout d'un coup poindre dans son esprit. Il repoussa son assiette et attendit.

Un carry de dindon fut offert ensuite aux prisonniers. Mais le sel dominait encore comme assaisonnement. Il entra dans la confection du carry pour une forte dose.

—Dieu ! qu'il fait soif ! s'écria le matelot, en tendant à un des esclaves le gobelet, qu'il avait à sa portée.

Il lui fut aussitôt versé une boisson jaune, qu'il avala avec frénésie, mais il s'arrêta à son tour dès la première gorgée.

—C'est du callou ! s'écria-t-il, mais ça ne désaltère pas, au contraire.

En ce moment, il rencontra le regard convergent de Pan-Pho.

Le nain examinait curieusement ses victimes.

M. de Blignac, dans la cruauté de sa préoccupation, mangeait avidement de son côté, sans mot dire, d'une façon automatique.

Il avait tendu son verre, lui aussi, et absorbé quelques gorgées de callou.

Brien, du carry était passé à un aspic de paon dont les ardeurs enflammaient son palais et sa gorge, si habitués qu'ils fussent aux épices tant goûtées dès quatre parties du monde. Il dut se rabattre sur une gelée au sanglier!... le même goût insupportable de saumure vint l'y poursuivre.

Partout du sel, encore du sel, avec adjonction de piment et de poivre rouge. Le pauvre diable essaya de faire contre fortune bon cœur, mais sa gorge se contractait, sa langue s'épaississait, et les souffrances de la soif devinrent intolérables. Le callou ne faisait que rendre aiguës encore les morsures de cette soif ardente. Et rien pour l'apaiser, pour l'assouvir. L'eau-de-vie avait été sévèrement bannie du repas.

Inconsciemment, Raoul était arrivé, lui aussi, à subir cette soif féroce. Avec une rage froide, Henri la supportait également.

Et quand Pan-Pho vit la face congestionnée de ses victimes, les yeux leur sortant de la tête, lorsqu'il vit leurs lèvres violacées, les mots expirant au milieu des contractions de leur gorge, il partit d'un éclat de rire strident, nerveux, il se roula sur le sol, en donnant toutes les marques d'une joie folle, tant il trouvait la plaisanterie excellente.

C'était lui qui en avait eu l'idée. Il s'était lui-même rendu à la cuisine, et sur son ordre le repas avait été confectionné de cette façon.

Et alors il jouissait tout à l'aise de ces véritables tortures, il se complaisait dans ces souffrances, insultant à la misère de ceux qui allaient bientôt mourir.

A cet instant, un événement inattendu vint changer la face des choses.

Le prince Tadh'our était entré dans la salle, amené par les éclats de rire bruyants de son fou.

M. de Blignac se leva alors, fit un violent effort pour retrouver la voix dans sa gorge desséchée et, s'adressant au prince :

— Vous nous avez condamnés à mort, c'est votre droit, dit-il avec un accent de dignité imposante; mais avez-vous donné un ordre indigne d'un prince, avez-vous ordonné à ce misérable bouffon de torturer et d'insulter des condamnés ?

Yambo traduisit mot pour mot les paroles de Raoul.

Le visage du prince devint pourpre, sa main se leva menaçante pour écraser l'imprudent qui osait ainsi le braver en face. Mais il fit un retour sur lui-même. Il eut honte de cette cruauté inutile et barbare.

Sa main relevée s'abattit sur l'épaule du nain, qu'elle saisit et enleva dans l'air.

L'éclat de gaieté de Pan-Pho se termina par un cri de douleur.

Son maître s'était armé d'une courbache en peau de rhinocéros,

et le nain recevait une maîtresse raclée qui marbrait tout son corps de lignes sanglantes. Le nain écumait, se tordait et hurlait sous cette fouaillée ; enfin Tadh'our le relâcha ; comme un chat, il retomba sur ses pattes, et il s'enfuit poursuivi encore par les railleries des assistants.

De l'eau fraîche, glacée, était apportée aussitôt, et les prisonniers pouvaient étancher leur soif ; en même temps, on changeait les mets, ils étaient remplacés par des plats mangeables. En somme, ce qu'Henri d'Alreimpe appelait le repas des funérailles, se terminait pour le mieux.

L'acte de justice accompli par le prince valut un adoucissement aux prisonniers. On leur offrit de la paille dans leur cachot et ils purent reposer leurs membres rompus. Le conseil de Brien était bon. Il fallait prendre des forces pour paraître dignement à la dernière heure devant la foule accourue pour jouir d'un sanglant spectacle.

Partout, en ce monde, chez les barbares comme chez les nations civilisées, la mort violente éveille la curiosité de la masse. Les condamnés se doutaient bien qu'ils ne feraient pas exception à la règle générale.

La journée et la nuit se passèrent sans qu'on les dérangerât de leur repos. Brien s'étonnait de la tranquillité qui leur était laissée. Il eût voulu savoir à quoi s'en tenir.

— Sois tranquille, lui dit Henri avec un sourire, sois tranquille, mon pauvre Brien, la cérémonie n'aura pas lieu sans toi.

— Eh ! je l'espère bien, monsieur Henri, répliqua le vieux matelot avec orgueil, que voulez-vous que je fasse sous la calotte des cieux, une fois qu'on m'aura pris mon capitaine ?

On lui eût offert la liberté et la vie qu'il eût refusé l'une et l'autre, du moment qu'il ne pouvait les partager avec son maître chéri, M. de Blignac.

Celui-ci était plongé dans un silence morne. Non pas qu'il regretât la vie, mais, nous l'avons dit, la pensée qu'il abandonnait Niama aux mains d'Haïm lui mangeait le cœur. Qu'allait-elle devenir sans lui ? Dans un coin de la prison, retiré à l'écart, il demeurait accroupi, la tête entre les mains, dans un sombre silence. Ses compagnons respectaient religieusement son mutisme et son désespoir.

* Mais la prison était vaste. D'une extrémité à l'autre on pouvait parler sans crainte de troubler les méditations de Raoul. Et Brien, on le sait, ne pouvait tenir longtemps sa langue.

De plus il avait l'esprit tourmenté au sujet du supplice qu'il allait subir. Non pas, pas plus que ses compagnons, qu'il craignît la mort, non pas qu'il ne fût point fort contre la douleur, mais enfin, il était curieux. Il désirait connaître, et il avait accaparé son ami Yambo pour obtenir de lui des éclaircissements indispensables.

Pour Henri, peu lui importait. Le jeune créole était beau joueur, il avait perdu la partie, il était tout prêt à payer.

Avec ses bottes de paille, il s'était arrangé un lit moelleux et commode et il dormait les poings fermés.

— Voyons, citron, fit Brien, s'asseyant les jambes croisées en face

de son compagnon, voyons, citron, tâche de dénouer un peu ton chiffon rouge, et qu'on ne soit pas obligé de t'arracher les mots les uns après les autres avec un épissoir. Qu'est-ce que tu crois qu'on va faire de nous ?

—On va vous tuer, répondit l'Hindou en baissant la tête.

—Parbleu—et Brien haussa les épaules—s'ils nous ont enfermés ici, ce n'est ni pour nous faire des rentes, ni pour nous élever au biberon. Je sais bien qu'ils vont nous régler notre dernier trimestre. Mais de quelle façon ? voilà la question. Il y a trente six mille manières de faire passer l'arme à gauche aux gens. S'ils nous donnaient la mort du soldat ou du matelot, douze balles dans la poitrine ou dans la tête, vlan ! ça y est ! ma foi, je ne leur en voudrais pas trop. Mais faut pas compter là-dessus, n'est-ce pas ?

Yambo secoua lentement la tête.

—Non, ils ne tuent pas comme ça dans ce pays fit-il.

—En Turquie, reprit le vieux matelot, ils vous invitent à vous asseoir sur une baïonnette, ce qui est très désagréable sur le moment, et puis ça peu durer longtemps si on ne vous donne pas à boire.

Nouveau mouvement de tête de Yambo.

—Dieu qu'il est assommant, cet animal-là, avec ses cachotteries. Tu ne peux donc pas parler ? Il y a le coup de sabre, de kandgiar. Il paraît qu'ils sont habiles comme tout et vous envoient rouler une tête à vingt pas d'une seule fois. Puis la corde, la pendaison. Ça, ne serais point satisfait le moins du monde. C'est la mort que n'utilise en Angleterre. Et être traité comme un voleur ou un assassin à mes derniers moments... j'avoue que je serai tout ce qu'il y a de blessé dans mon amour-propre... Eh ! bien, tu ne réponds pas, citron ?

—Rien de tout cela, répliqua Yambo. Il y a trois genres de mort, quatre même, employés pour les supplices du Népal. Le premier, et c'est, j'en ai grand peur, celui qui m'est réservé, parce que j'ai renié la foi de Brahma, c'est le bûcher.

—Rôti !... et Brien fit sa grimace habituelle !... Ça n'est pas ce qu'il y a de mieux. Ce qui me console, quant à moi, si on me met sur la grille, c'est qu'au moins ils ne trouveront pas ma montre. C'est certain.

—Tu ne seras pas brûlé, reprit l'Hindou, ni le capitaine, ni M. Henri non plus.

—Et qu'ont-ils envie de faire de nous ?

Yambo hésitait.

—Mais va donc ! s'écria Brien, tu me fais mourir à petit feu.

—Ils vous enterreront peut-être jusqu'au cou, et vous écraseront la tête à coup de pierres !...

—Joli ! fit Yves-Marie. Comme qui dirait le jeu du cochonnet ! Ils ont de charmantes inventions. Il n'y a pas autre chose ?

—Peut-être vous fera-t-on vous précipiter dans un lac sacré, pour servir de pâture aux caïmans.

—Comme sir Joë ; je ne sais pas si je ne préférerais pas le cochonnet.

—Ou encore...

—Ah ! il y a encore autre chose ?...

—Oui... il y a encore l'éléphant...

—Quel éléphant ?

—Le supplice de l'éléphant... On met un billot par terre, on place dessus la tête du condamné et un éléphant lui écrase la tête en appuyant son large pied (1).

—Coui ! fit Yves-Marie. Compris... Ça doit faire une véritable bouillie. Mais on ne doit pas souffrir. Et qu'est-ce que tu crois, toi, citron ?

—Je crois qu'il y a une grande fête demain et qu'ils... nous... enterreront.

—Le cochonnet divertissement public... Ce sera un moment pénible à passer. Mais, après tout, une fois ça fini, ce sera pour tout à fait.

Le brave garçon parlait de sa fin prochaine avec un parfait détachement d'esprit. La fin, on le voit, lui importait peu, mais il attachait une certaine importance à la forme.

La conclusion fut tout entière de ce cœur affectueux et vaillant entre tous :

—Pourvu qu'ils ne fassent pas trop souffrir mon capitaine ça pourra encore s'arranger.

On le voit, l'idée maîtresse, la pensée dominante revenait quand même à Raoul.

Ce dernier était toujours étendu sur la paille, toujours en proie à cette désespérance sans issue qui faisait de sa vie une existence de damné.

Yambo s'approcha de lui, longuement le regarda avec des yeux attendris.

—Mon cher maître, hasarda-t-il à mi voix, mon cher maître...

—Que veux-tu, Yambo ? demanda en se retournant M de Blignac.

—Mon maître, fit Yambo, ils vont me brûler. Je voudrais mourir de votre mort.

Raoul eut un mouvement qui signifiait :

—Que veux-tu que j'y fasse, mon pauvre garçon ?

Mais Yambo reprit :

—Si vous vouliez demander au prince, mon cher maître, croyez-vous qu'il vous refuserait de me laisser partager votre mort ?

M. de Blignac eut sur les lèvres le plus triste des sourires.

—Ah ! si tu le crois, Yambo, je vais immédiatement réclamer de lui une audience.

—Vous feriez cela ?

—N'as-tu pas fait cent fois mieux pour celle qui m'est bien plus chère que la vie !

Yambo baissa la tête.

—Mon maître cher et bien-aimé, lui dit-il, je n'ai fait qu'essayer de réparer le mal que jadis j'ai commis.

(1). Tous ces détails sont rigoureusement historiques.

—Tu l'as racheté cent fois, mon ami, en étant le plus dévoué, le plus généreux des serviteurs.

—Alors, demanda-t-il d'une voix hésitante, vous me pardonnez le passé ???

—Si je te pardonne ! Yambo ! Comment peux-tu m'adresser une question semblable ! Si je te pardonne ? Mais le passé dont tu parles est pour moi comme s'il n'avait jamais existé.

Un esclave suivi de deux geôliers, entra à cet instant dans la prison.

—Dites au prince Tadh'our que je désire lui parler, dites-lui que le chef de ses prisonniers a d'importantes révélations à lui adresser.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, qu'un officier venait chercher M. de Blignac et le conduisait en présence du prince.

Par bonheur pour Raoul et aussi pour le sort de son protégé, Pan Pho, le nain damné, ne se trouvait plus auprès du prince. M. de Blignac pouvait donc plaider la cause *in extremis* de son protégé. Par bonheur aussi, Haim ne se trouvait pas au côté de Tadh'our autrement tout ce qu'eût pu dire Raoul eût été inutile.

—Prince, prononça M. de Blignac, qui avait eu soin de prendre Yambo avec lui pour lui servir d'interprète, je m'accuse d'avoir usé de subterfuge pour parvenir jusqu'à vous. Mes révélations ne sont point fondées, je n'ai rien à apprendre à Votre Altesse. Mais j'ai à demander une grâce. Non pas notre existence, non pas pitié, non pas merci. Mes compagnons réclament, comme faveur suprême, que nous partagions tous le même sort.

Le prince Tadh'our darda sur Yambo des yeux empreints de mépris et de colère.

—Celui-là aussi !... fit-il, ce renégat immonde qui a renié sa foi et ses dieux ?

—Oui, insista Raoul ; il s'est dévoué pour nous. Si vous l'avez rejeté, il est devenu notre égal, notre frère. C'est une grâce suprême que j'implore de vous, mon prince. Pouvez-vous refuser cette grâce à celui qui va mourir ?

—Soit, fit-il, il sera fait ainsi que vous le demandez. En échange, voulez-vous m'avouer ce que vous veniez chercher dans le Népal ?

M. de Blignac regarda Tadh'our bien en face.

—Prince, lui dit-il, mes lèvres n'ont jamais menti. Je ne vous ai dit que la vérité.

On entraînait M. de Blignac. Tadh'our le condamnait d'un geste ; il ne pouvait croire à la sincérité de ses dernières paroles.

Quoi qu'il en fût, Raoul emportait dans son cœur une joie à laquelle il ne pouvait s'attendre. Il évitait peut-être une horrible torture à Yambo ; enfin, ils mourraient tous ensemble. Le même but les avait réunis, la même mort devait également les réunir.

Quand M. de Blignac eut appris cette nouvelle à Yambo, la joie de celui-ci se traduisit par des manifestations folles. On lui eût offert la liberté qu'il n'eût certainement pas été plus heureux. Il se prosternait aux pieds de Raoul, il lui embrassait les mains, des mots entrecoupés se faisaient jour, avec peine, à travers ses lèvres contractées...

—Tu es un brave garçon tout de même, toi, citron, lui dit Brien, en manière d'acquit, et ça m'aurait fait un gros crève-cœur de te laisser aller d'un côté ou d'un autre, tandis que nous partions ensemble pour le grand voyage. Et tu verras que ça ne sera pas plus triste. Tous ensemble, va, mon garçon, nous serons diablement forts.

Au matin du second jour, les condamnés qui avaient dormi d'un profond sommeil, furent réveillés par un bruit strident.

C'était des coups de tam-tam, des roulements de tambours, des houhoulements de corne et de trompe. La population de Katmandou se préparait aux réjouissances, aux fêtes, dont le supplice des espions n'était pas un des moindres attraits.

—Faut croire que c'est pour ce matin, dit Brien en se frottant les yeux. Mon Dieu ! aujourd'hui ou un autre, puisqu'il faut en passer par là, autant que ce soit tout de suite. Après tout faut pas trop se plaindre. Nous pourrions être encore bien plus malheureux.

A travers les murs de la prison, un cliquetis d'armes, un bruit de chevaux parvenaient jusqu'à eux.

C'étaient les préparatifs de l'exécution.

Les portes s'ouvrirent avec fracas. Brien ne s'était pas trompé. L'heure suprême avait sonné.

Des esclaves, des gardiens chargeaient les prisonniers de chaînes plus légères, afin qu'elles n'entrevassent point leur marche. Ils les regardaient curieusement, pour surprendre sur leurs visages quelques signes de faiblesse. Mais nos amis étaient calmes, impassibles, et ces apprêts de supplices ne pouvaient faire trembler ceux qui, depuis tant de mois, s'étaient chaque jour colletés avec la mort.

Par les grandes portes de bronze entraient de larges rayons de soleil.

—Dieu merci ! s'écria Henri d'Alreimpe, il fait beau. C'est encore une idée ridicule, mais ça m'eût été essentiellement désagréable de mourir par un temps de pluie.

—Vous craignez peut-être, monsieur Henri, que ça vous porte malheur

On le devine, celui qui se laissait aller à cette plaisanterie de mauvais goût, c'était maître Brien.

Gai comme pinson, Yves-Marie ! frétilant comme une truite ! C'était à n'y rien comprendre. On eût dit que la chose ne le regardait point. N'eussent été les entraves qu'il portait aux mains et aux pieds, on n'aurait pu croire que ce fût là un condamné à mort.

Des troupes de toutes les armes remplissaient les cours du palais.

Régiments réguliers armés de fusils à tir très rapide, batteries d'artillerie de campagne et de siège, avec canons se chargeant par la culasse, etc... Là comme partout, la machine de guerre se perfectionne. Le jour où l'Hindoustan aura rejeté d'un côté les superstitions qui l'abrutissent, de l'autre la chasse de plomb sous laquelle l'écrase l'Angleterre, on sera tout étonné en Europe d'apprendre que l'Inde avait à portée de sa main une force militaire organisée à l'européenne, des troupes bien armées, vaillantes et exercées.

Bientôt les condamnés traversèrent les longs couloirs et atteignirent une des cours du palais. Le cortège dont ils faisaient partie s'organisait.

Une fois au grand jour, la gaieté et la bonne humeur de Brien se voilèrent pour un instant. Il venait de regarder les haillons qui le couvraient.

—C'est dégoûtant de paraître devant le monde dans une toilette semblable, grondait-il. Ils auraient bien dû nous offrir une mise décente. On va avoir une fichue idée des Français, c'est pas pour dire. Et ce qui me vexe peut-être encore plus, c'est que mon capitaine n'est guère mieux ficelé que moi. Vous demande un peu... le comte Raoul de Blignac!

Henri, qui avait saisi au vol ces derniers mots, se mit à sourire.

—Alors, moi, mon négligé ne te fait rien? dit-il au vieux matelot.

—Oh! vous!... vous... répliqua Brien, embarrassé.

—Oui, ce n'est pas la même chose. Oh! brave garçon! je ne t'en veux pas, crois-le bien, de n'avoir des yeux que pour ton maître.

—Enfin, nous serions mieux mis que ça me ferait un sensible plaisir.

—La coquetterie te prend bien tard, mon pauvre garçon.

Maintenant, c'était la cour d'honneur que traversaient les condamnés, au milieu d'un carré de troupes sous les armes. A une fenêtre du palais se tenait le prince Tadh'our, ayant derrière lui un brillant état-major. M. de Blignac, en levant les yeux, aperçut le prince, mais il crut voir aussi, au milieu des officiers de sa maison, une forme blanche qui lui fit vaguement l'effet de ressembler à Haïm-Dorani. Yambo l'avait reconnu lui aussi, car il s'était mis à trembler de tous ses membres.

Alors, avec un tact parfait, Raoul s'approcha de Yambo, et bien que ses mains fussent enchaînées, il les appuya sur l'épaule de l'Hindou et marcha à côté de lui comme pour bien témoigner aux yeux de tous de l'affection et de l'estime qu'il portait à son serviteur.

Le prince Tadh'our et son état-major descendaient et montaient des chevaux superbement caparaçonnés, que des sicks tenaient en mains. Une salve d'artillerie annonçait le départ du cortège qui allait traverser toute la ville, se rendre à l'un des temples, et de là arriver à une esplanade où devait avoir lieu le supplice.

Pan-Pho, se montra. Il portait un costume de satin cramoisi rehaussé de broderies d'argent et d'or. Ce luxe et cette couleur rouge faisaient paraître davantage encore sa laideur. Une joie féroce brillait dans ses yeux. Ce supplice était pour lui une véritable partie de plaisir; il allait, venait de groupe en groupe, passant à tout instant tout à côté des condamnés, leur lançant des insultes et des injures.

Aux portes du palais une foule inquiète, anxieuse, se bousculait pour voir les Français qui allaient mourir.

Et c'étaient des cris, des impatiences fébriles auxquelles Pan-Pho, le fou, répondait par des contorsions et des hurlements de joie. Les cavaliers formaient un cordon pour écarter et maintenir cette foule qui, sans cette précaution, eût écharper les prisonniers.

Une troupe de sonneurs de trompe, à cheval, ouvrait la marche, puis venaient les condamnés marchant tous les quatre sur la même ligne.

A l'entrée de la pagode, sous le portique, des brahmes attendaient les captifs. Et devant eux une troupe de bayadères se tenaient au repos.

A un signal elles se mirent en branle et exécutèrent un de leurs pas les plus gracieux, tandis qu'elle chantaient une mélodie traînante, sur un mode doux, triste qui revenait pareil à une litanie désespérée. C'était la danse et le chant de la mort.

Un frisson de terreur s'était emparé de M. de Blignac. Ces bayadères, ces nautchies ! dans leurs rangs son œil inquiet ne se prenait-il pas à chercher Maya-Niama !!! Aucune d'elles ne ressemblait cependant à la malheureuse *Perle Jaune* ! Mais tout jusqu'au dernier soupir devait parler à Raoul de la malheureuse bien-aimée.

Ces chants lugubres avaient produit sur Henri d'Alreimpe, sur M. de Blignac, et même sur Brien, bien qu'il s'en défendit, une impression de tristesse. C'était la mort qui s'avancait à grand pas. Debout, ils attendaient devant le portique du temple que cette cérémonie cruelle fût terminée. Mais la litanie recommençait interminable, et les nautchies continuaient à tourbillonner, les bras étendues, en exécutant cette danse des morts.

Ces chants, ces danses, énervaient Brien.

Cette station du chemin de croix que l'on prolongeait pour les condamnés lui semblait intolérable. Il regardait son pauvre capitaine qui ne pensait pas à la mort, non certes, qui songeait à la vie, au contraire, à la vie de celle qu'il aimait et dont la face convulsée disait toute les souffrance de son âme.

Et alors Brien eût voulu que tout fût depuis longtemps fini, que le sacrifice fût consommé !

Et l'émotion nerveuse qu'il ressentait se traduisait par une gaieté forcée, hors de ton, inconvenante, comme celle des gens qui se tortent de rire, alors qu'ils meurent d'envie de pleurer.

Cette gaieté si fausse, c'était navrant, de la part de cet être grossier et elle dépassait la note.

Il voulait faire du bruit, il cherchait à faire du train tandis que le chant de mort continuait à se traîner dans sa monotonie douloureuse, tandis que la ronde des nautchies se roulait, se déroulait, se tournait autour des condamnés.

— Dis donc, citron, fit-il, si nous leur dansions un petit cavalier, seul, à seule fin de prouver à tout ce tas de monde que nous ne sommes pas encore morts.

Ce pauvre citron ne répondit pas et pour cause. Il était absorbé dans la contemplation d'un bonze qui s'était tout d'un coup montré au milieu des autres brahmes. Son arrivé avait produit un extraordinaire brouhaha. Les lévites, les fakirs s'étaient écartés en se prosternant dans la poussière.

C'était le gourou qui, quittant le cortège du prince et faisant un détour, était venu prendre la place d'honneur au milieu de cette foule de religieux, pour jouir de l'agonie de ses victimes.

Tout vêtu de blanc, la tête encadrée dans un turban de brousse de soie immaculée, sa physionomie impassible prenait un caractère d'une dignité effrayante. C'était l'implacable fait homme, la personification de l'Inde ancienne luttant contre la marche du temps et la génération d'aujourd'hui.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Raoul de Blignac et ce dernier vit luire entre ses paupières jaunes un regard de triomphe.

Le regard du gourou disait :

—J'ai vaincu.

Celui de Raoul répondait :

—Je tombe ! mais grand, noble, sans une tache ! Tandis que je suis la victime d'un assassin !

Ce regard disait plus. Une lueur de menace farouche y brillait. Raoul disait dans ce langage muet :

—Si tu touches à celle que j'aime, sois certain que je sortirai de mon tombeau pour te broyer.

Et vraiment, on put croire pendant un instant de la durée d'un éclair que c'était le comte Raoul de Blignac le vainqueur, tandis que c'était le gourou Haïm-Dorani le condamné !...

Oui, il baissa les yeux ! lui, dont la puissance magnétique était insoutenable !... Et ce fut Raoul qui détourna ses regards comme pour lui dire :

—Tu vois que je ne crains pas la mort !...

Fort heureusement, Yambo n'avait pas compris l'invitation cavalier de son ami Brien et naturellement n'y avait pas donné suite.

Sur un signe du gourou, les chants avaient cessé ; les nautchies s'étaient arrêtées dans leur danse. Le cortège se remettait en marche, la station devant le portique du temple était franchie.

Haïm-Dorani reprenait sa place dans le cortège du prince Tad-hour, et les condamnés, eux aussi, résignés, patients, suivaient cette longue route durant laquelle la foule les insultait, poussait des cris du furie et de sang.

Le fou Pan-Pho, avait disparu pendant quelques instants ; il revenait maintenant escorté d'une bande de drôles cuivrés, armés de lances, de lardoires, de tridents de toutes formes, mais qui ne laissaient aucun doute sur leur utilité. Et le petit monstre, coupant l'ordre et la marche du cortège, s'élança à la gorge de Yambo.

Ce qu'il voulait, les condamnés le devinèrent immédiatement.

C'est le bûcher qui expie le crime des renégats. Il voulait avoir Yambo pour le livrer aux flammes. Il n'entendait pas que ce malheureux partageât le sort de ses compagnons. Et pendant la cérémonie du temple, il avait récolté ça et là des fanatiques, des bandits, des gredins enivrés de callou qui attendaient une proie humaine et se disposaient à mettre en pièces ce pauvre Yambo avant de le livrer à la flamme.

Pan-Pho excitait ses hommes.

Mais M. de Blignac avait saisi Yambo ; il lui avait passé ses mains enchaînées autour du corps, et il eût fallu briser ou les mains ou la chaîne pour avoir le captif. En même temps, Brien s'était élancé et faisait à son pauvre citron un rempart de son corps.

Cette échauffourée avait produit un temps d'arrêt dans le cortège, d'autant qu'Henri d'Alreimpe s'était mis à pousser des cris perçants. Un officier de Tadh'our s'était avancé au galop de son cheval pour savoir la cause de ce temps d'arrêt.

Et, faisant traduire ses paroles par Yambo, M. de Blignac criait bien haut qu'il avait foi dans le serment du prince et que l'on n'arracherait Yambo de ses bras qu'avec sa vie.

Le bruit allait croissant, montant comme une marée menaçante... Pan-Pho ameutait la foule. Lorsque écartant à coups de courbache les rangs pressés des coolies, apparut le cheval qui portait Tadh'our lui-même ; le prince lança un regard foudroyant à Pan-Pho. Il se souvenait que sa parole royale avait été engagée. Et malgré les reproches d'Haim qui, penché sur sa jument blanche, lui parlait à l'oreille, le prince donna ordre de laisser Yambo aux mains de ses amis.

Le cortège arriva enfin sur une belle esplanade.

C'était là que le supplice devait avoir lieu, au milieu d'un déploiement de forces extraordinaire.

Des tribunes avaient été installées pour le prince Tadh'our, ses officiers, les dignitaires du Népaül. L'une d'elles grillée, était réservée au harem. On le voit, le supplice était une véritable fête.

Et devant ces tribunes, le cordon de troupe renfermant, enveloppant les condamnés, défila au son d'une musique barbare, qui déchainait la plus bruyante, la plus discordante des cacophonies. En passant devant les estrades où se pressait la foule vulgaire, des huées se firent entendre. Elles s'adressaient au malheureux Yambo. Le peuple voulait le renégat et regrettait qu'on lui enlevât cette proie, sur laquelle il comptait.

Pour Pan-Pho, il marchait, ou plutôt il gambadait devant les prisonniers, exécutant cent cabrioles, se roulant avec des contorsions hideuses dans la poudre du chemin. Et c'étaient des cris de joie sanguinaire, tandis que l'avorton se démenait, pareil à un possédé, une sorte de petit clown épileptique.

Ce qui fit dire à Brien, que ce gnôme horripilait :

—Citron, jette-lui donc deux sous et qu'il décampe.

Devant les tribunes le bourreau l'éléphant, colosse !!!

C'était un animal énorme, qui secouait avec fureur les chaînes qui le retenaient captif quelques instants encore, et qui déchirait l'air de cris de colère.

On eût dit que l'arrivée des condamnés excitait chez lui une rage nerveuse. Il se dressait, labourait le sol de ces redoutables défenses.

A quelques pas de lui, le billot, sur lequel il devait écraser la tête de chaque condamné.

Pour ce supplice barbare, le cornac est à côté de l'éléphant et lui parle, lui explique ce que l'on attend de lui.

Le prince Tadh'our leva la main.

Les musiques se turent. Un frémissement parcourut la foule.

Le prince venait de donner le signal.

Des valets, des exécuteurs déliaient les mains des prisonniers.

Chacun d'eux à tour de rôle devait s'agenouiller sur le cube de bois, et l'éléphant, d'une pression de l'un de ses pieds de devant lui broyait le crâne.

—Je veux mourir le dernier, avait dit Raoul à ses amis.

—Ah ! le premier ou le dernier, répliquait Henri, ça ne sera pas long. Embrassons-nous, recommandons notre âme à Dieu, et dans quelques secondes nous nous retrouverons dans l'éternité.

Sans forfanterie, mais aussi, sans trahir le moindre signe de faiblesse, ils se mirent à genoux et firent une fervente prière, de Bli-gnac exhortant Yambo à remettre son âme au Dieu des chrétiens. Puis ils s'embrassèrent tendrement. La foule surprise regardait ces Européens pressant sur leur cœur ce renégat qu'elle accablait d'injures.

—Allons, fit Brien, c'est moi qui passe le premier. Adieu mon capitaine, nous nous rever...

Le dernier mot expira sur ses lèvres. Il n'eut pas le temps de l'achever.

Le cornac de l'éléphant venait de détacher le colosse, et celui-ci s'était précipité sur Brien ne lui laissant même pas le temps de s'agenouiller.

Mais, oh surprise ! au lieu de lancer son redoutable pied, l'éléphant avait enlacé Brien avec sa trompe, et le plaçait de lui-même à califourchon sur son dos.

—Fi... Fiferlin ! s'écria Yves-Marie, stomaché et étouffant, ce... brave Fiferlin !!! Ah ! mon capitaine, monsieur Henri, Yambo, vite. Prends, Fiferl ! prends-les mon vieux.

Les autres, les chers compagnons avaient compris.

Cette grappe humaine s'accrochait à la trompe du pachiderme, et grimpaient en un clin d'œil sur les larges épaules du colosse.

Et Fiferlin, la trompe haute, les défenses en avant, battant la terre de ses quatre pilliers, balayait les bourreaux, les valets, les exécuteurs, au moyen d'une charge redoutable.

Sauvés ! Ils l'étaient bien cette fois. Il eût fait beau voir que l'on vint menacer ceux que Fiferlin venait de prendre sous sa garde.

A ses pieds s'agita quelque chose de rouge.

C'était Pan-Pho ! le fou. Furieux de voir sa proie lui échapper, mal lui en prit de s'approcher trop près de l'éléphant. Fiferlin baissa sa trompe, cueillit le nain par le milieu du corps, le balança de gauche à droite pendant une ou deux secondes et le lança dans les airs à une prodigieuse hauteur.

Dans la tribune royale, Tadh'our était demeuré médusé. Quel était ce miracle ? Par quelle protection céleste les condamnés étaient-ils ainsi sauvés par leur bourreau ! Superstitieux à l'extrême comme tous les Hindous, il croyait à une intervention divine. Brahma protégeait les condamnés.

Mais un sourd cri de rage se faisait entendre à côté de lui.

Haim-Dorani perdait la respiration en voyant sa proie lui échapper. Et le gourou ne croyait pas à l'intervention divine.

—Courez ! Courez ! Faites tirer sur l'éléphant ! Prince, donnez

des ordres ! Ces maudits vont s'enfuir !... Fou que j'étais ! On s'est trompé ! Le messager que j'ai expédié il y a six semaines au Népaül, c'est leur éléphant !... celui qui déjà les a arrachés à la mort.

Mais Fiferlin n'attendait pas les salves de mousqueterie et d'artillerie à son adresse. A fond de train, il s'était élancé, dévorant l'espace de ses formidables enjambées.

Brien lui avait commandé de sa voix la plus stridente :

—Droit devant toi, Fiferlin !...

Et l'éléphant comprenait la voix de Brien ! Il obéissait au vieux matelot. Il emportait dans une course furibonde les quatre sauvés.

Et Henri d'Alreimpe, qui ne perdait jamais la tramontane, qui gardait sa présence d'esprit dans les circonstances les plus tendues, les plus cruelles, Henri d'Alreimpe qui avait toujours le mot pour rire, ce sel à la fois gaulois et français disait en riant et tout content de se raccrocher à la vie :

—Ce brave Fiferlin !... c'est l'éléphant d'Androclès !...

XXI

Il fait nuit. *ADIEU 1777*

C'est la nuit de ce même jour, qui a été un jour de délivrance pour les condamnés. Katmadou, la capitale du Népaül, est plongée dans le sommeil.

Tout dort dans le palais du prince Tadh'our. Haïm a eu beau expliquer à l'héritier de la couronne, qu'il n'y avait rien de surnaturel dans l'évasion des prisonniers, celui-ci n'a pas voulu croire le gourou. Haïm voit se retourner contre lui les armes qu'il a forgées, les armes de la superstition et de l'erreur.

Tadh'our s'obstine à voir dans le sauvetage de l'éléphant une manifestation de la volonté de Brahma.

L'ordre de tirer sur les fugitifs, il ne l'a donné qu'à regret, et les troupes l'ont exécuté rapidement, mais avec mollesse. Les balles, les obus de la batterie de campagne ont passé bien au-dessus de la tête de l'éléphant.

Haïm sait aussi que la population de Katmandou a été frappée de terreur. Ces hommes qu'elle insultait il n'y a que quelques instants sont devenus sacrés pour elle. L'éléphant est un objet de vénération, personne n'oserait lui dresser une embûche ni attenter à ses jours.

Lui, Haïm, il ne croit ni à Brahma, ni à la providence. Il ne croit qu'à sa haine. Et il se dit avec une terreur qui le fait frissonner que la veine change dans la terrible partie. Il craint de perdre, il pense que des hommes de cette trempe pourraient bien le vaincre dans une dernière bataille, après l'avoir tant de fois défait.

Abandonné par le prince Tadh'our, ne pouvant compter sur le fanatisme de ce peuple qui va à l'encontre de ses projets, il ne doit compter que sur lui-même.

Plus d'hésitation, il veut triompher quand même. Jamais la *Perle Jaune* ne retombera dans les mains de M. de Blignac.

Voilà ce qu'il se dit en partant du palais royal de Katmandou par une porte dérobée. Il est allé aux écuries, il a sellé lui-même la jument blanche, et, maintenant, à toute bride, il a mis les éperons aux flancs de cette fille du désert, il dévore la route qui remonte vers le nord.

Où va-t-il ? Tout à l'heure nous allons le savoir.

Pressé il est d'atteindre son but, car la robe blanche de la jument se zèbre de taches de sang, et ce sang rougit la route. Il vole ! il vole ! Et un sourd rugissement sort de sa poitrine, le sang lui bat aux tempes, tandis que la vengeance roule des lames dans son cerveau en feu.

Il agira seul. Et sa vengeance n'en sera que plus épouvantable.

La jument blanche est engagée dans une longue avenue de palmiers. Au bout de l'avenue, à la clarté de la lune, apparaît une construction, bizarre, heurtée, avec une foule de toits pointus qui menacent le ciel.

C'est un tope, un couvent de bayadères, couvent régi par une confrérie de bonzes à la dévotion du gourou.

C'est là qu'il a déposé la *Perle Jaune*. C'est là qu'il a enfermé la malheureuse Maya-Niama.

Il a trompé les fakirs et les prêtres, l'infâme gourou. Dans le couvent, on a toujours foi dans la *Vierge aux Lotus*.

Elle demeure toujours un objet de culte et de vénération.

Eh ! bien, Haïm va briser son idole.

Là où il l'a mise, elle n'est plus en sûreté pour lui.

Des hommes tels que le comte de Blignac, tels que son frère Henri d'Alreimpe, secondés par Brien et par Yambo, des vaillants semblables ne renonceraient pas à la partie tant qu'il leur reste un souffle. Ils chercheront le couvent où est enfermée la *Perle Jaune*, ils la découvriront, ils en feront le siège, et ils reconquerront leur trésor.

Cela, il ne le veut pas ! et comme il ne peut plus compter sur les autres, sur ses alliés, sur ses instruments qu'il croyait si bien tenir, il agira seul.

La jument haletante s'est arrêtée devant le pagotin qui précède le tope, et d'un bond, le gourou s'est précipité à terre.

Et, sous un coup violent, le gong qui se trouve suspendu sur le pagotin, a lancé dans les airs une détonation formidable.

Tout se met en émoi dans le tope. On va, on vient, les brahmes se lèvent en sursaut, les fakirs, réveillés, poussent de longs cris d'appel.

Les portes de bronze roulent sur leurs gonds, et le supérieur apparaît à la porte, escorté de moines portant des torches.

Haïm-Dorani a été reconnu.

Le gourou ! le grand gourou !... On se prosterne, on lui fait fête.

Un sourire diabolique passe sur ses lèvres ! Là il règne toujours en souverain maître. Il est roi, il est dieu ! On obéira à ses ordres, quelques barbares qu'ils puissent être. Il peut commander, la passivité des fanatiques ne discutera point.

Mais malgré cet accueil, il croit qu'il ne saurait trop prendre de

précautions. Il ne s'ouvrira de ses projets à personne... A aucun des moines, il ne dira le sort qu'il réserve à la Perle Jaune. Un secret peut être livré. Le hasard renverse parfois les combinaisons les plus sûres, ne vient-il pas d'en avoir la preuve ?

Il a fait signe au chef des bonzes qu'il désire l'entretenir en particulier.

Ce moine est gros, court, tout confiant en béatitude. La place de supérieur du tope est une bonne place. Le parc regorge de faisans savoureux, les étangs de poissons exquis, les caves renferment des centaines de jarres de délicieux callou, auxquelles le révérend ne se fait pas faute de toucher, bien que la loi de Brahma le lui défende. Il a eu, ce brave bonze, une grosse inquiétude en voyant le gourou Haïm arriver dans sa communauté à pareille heure.

C'est avec terreur qu'il s'est demandé s'il n'a pas commis quelque fameux péché qui lui attirera une verte semonce, et entraînera une pénitence très dure. Mais non, le grand gourou à l'air très bien disposé en sa faveur. Haïm le regarde avec des yeux bienveillants, et en terme courtois, plein de déférence pour un aussi saint homme, il lui expose le but de sa visite.

Il vient chercher la *Perle Jaune*.

Le supérieur se jette aux genoux d'Haïm. Le coup, bien qu'il soit tout contraire à celui qu'il craignait, n'en n'est pas plus rude.

Enlever la *Vierge aux Lotus* à la communauté ! mais c'est pour celle-ci un véritable désastre ! Mais en quoi le tope cesse-t-il de mériter l'honneur dont on l'a jugé digne ? Pourquoi lui enlève-t-on la *Perle Jaune* ?

La mesure que le gourou se décide à prendre n'a rien de blessant ni pour le couvent, ni pour son personnel. D'ailleurs, elle n'est point définitive. Il y a un miracle à accomplir dans le nord du Népal, et la présence de la *Vierge aux Lotus* peut seulement décider le miracle à s'accomplir. Cela fait, la *Perle Jaune* reviendra prendre sa place au couvent. Tout cela est débité avec forces métaphores et de ce ton onctueux dont Haïm-Dorani a le secret.

—Et quand doit-elle partir ?

—Cette nuit même, répond Haïm.

—Et dans quel endroit le gourou transporte-t-il la *Perle Jaune* ?

Les yeux d'Haïm lancent un regard incisif et pénétrant sur le curieux, si bien que celui-ci se trouve tout décontenancé.

Mais le gourou répond que cette destination, il l'ignore, elle doit être l'objet d'une révélation divine.

Le supérieur n'est nullement dupe de cette fin de non recevoir, mais il s'incline devant son maître.

Des porteurs, quatre pas plus, chargeront sur leurs épaules un palanquin renfermant la Perle Jaune, et lorsque les éléphants sacrés auront frappé aux gongs pour annoncer le milieu de la nuit, le gourou, escortant la Vierge aux Lotus, reprendra son voyage. Sitôt le miracle terminé, la Perle Jaune reviendra au même tope, ainsi que plus haut il l'a déjà dit.

Le gourou sortit avec le bonze pour veiller lui-même à ces prépa-

ratifs,
tête e
Le
poign
—O
tuce,
et te r
tête d
Il p
se per
On
pu ca
pour
de ce
des m
ce vie
parei
gnée
anim
Pa
il ape
Niam
Al
Il pa
respi
press
—
terre
de Sa
Le
triste
un e
D'
la so
et ou
à son
Ce
chai
il éta
C'
phot
enve
long
Co
les m
appr
T
vue
évei
nuit

ratifs, lorsqu'une draperie s'agita et laissa passer, en se relevant, la tête effaré de Sanga-Mytha.

Le visage contracté du vieux paria exprimait une angoisse poignante.

— Oh ! Haïm ! Haïm ! murmurait-il, monstre de cruauté et d'astuce, quand donc pourrai-je te tenir à mon tour, me venger de toi, et te rendre torture pour torture ! Ah ! si un cheveux tombe de la tête de mon enfant !... je saurai bien t'atteindre.

Il prêtait l'oreille, écoutant les pas du gourou et du brahme qui se perdaient dans les longs couloirs.

On le sait, Sanga Mytha avait retrouvé Haïm. Ce dernier n'avait pu cacher ses projets, sa retraite, à ce père qui ne vivait plus que pour la contemplation de sa fille. Le paria allait et venait au milieu de cette tourbe de mendiants, d'estropiés, de lépreux qui végétaient des miettes de la table des bouzes. Personne ne faisait attention à ce vieillard courbé par l'âge, qui longeait lentement les murailles, pareil à un spectre, ne parlait jamais à personne, et à qui une poignée de riz suffisait pour ne point mourir de faim. C'était une chose animée qui se mouvait sans qu'en n'y prit garde.

Parfois à travers un rideau d'arbres, dans les jardins du temple, il apercevait une ombre légère, une forme blanche. C'était Maya-Niama.

Alors, en rampant à travers les feuillages, il se rapprochait d'elle. Il parvenait à regarder son charmant visage, il s'enivrait de l'air respiré par elle. A travers l'espace, il lui envoyait ses caresses, l'expression attendrie de sa passion paternelle.

— Tu es belle, ma fille adorée ! Tu es la plus belle des créatures terrestres !... Si tu étais heureuse rien ne manquerait au bonheur de Sanga-Mytha.

Les jours où Maya-Niama ne sortait pas, c'étaient ses jours de tristesse, ses jours privés de soleil. Alors, le paria se retirait dans un endroit sombre du temple.

D'un œil soupçonneux, il fouillait les coins et recoins. Assuré de la solitude, il soulevait le haillon qui recouvrait son corps décharné et ouvrait un petit sachet en peau de serpent qu'il portait suspendu à son cou par une petite chaînette de fer.

Ce sachet renfermait tout le trésor de Sanga-Mytha. Et il attachait plus de prix qu'à tous les diamants qu'il possédait à l'heure où il était encore le puissant rajah de Dhorali.

C'était une carte, un portrait-carte de la *Perte Jaune*, une simple photographie que le vieillard dévorait des yeux avec amour, et qu'il enveloppait soigneusement dans une lettre couverte d'une écriture longue, fine, marquée en tête d'un chiffre armorié.

Comment ce petit portrait, ce trésor, et ce papier étaient-ils dans les mains de Sanga-Mytha ? C'est ce que la fin de ce récit nous apprendra.

Toujours est-il que cette vie d'ascète n'était illuminée que par la vue de Niama. Le paria, c'était le chien de garde qui se tenait en éveil à la porte du temple. Il n'avait ni repos ni sommeil ; jour et nuit ses yeux étaient grands ouverts ; toute l'âme toute la force

vitale qui restait encore dans ses quatre os recouverts d'une peau sèche était concentrée dans ce seul mot : « Ma fille ! »

Haïm, arrêtant sa jument blanche essoufflée devant le pagotin du tope, et mettant pied à terre, n'avait pas aperçu, étendue sur un amas de feuilles mortes, derrière l'un des piliers, une forme humaine qui s'était levée avec précaution à son approche. Il n'avait point aperçu deux yeux ardents fixés sur lui.

Au moment où les portes de bronze s'entrouvraient, où la foule des fakirs et des prêtres accourait pour souhaiter la bienvenue au gourou et lui rendre honneur, cette forme humaine s'était fauflée dans le temple.

Le paria veillait, lui, qui, connaissant les méandres et le secret du tope, murmurait avec une rage inquiète :

— Haïm !... que peut-il venir faire ici à cette heure ?... A coup sûr, c'est pour Niama !...

Un instant, il avait pu croire, caché derrière cette lourde tenture, qu'il allait connaître les projets du gourou. Ce qu'il savait, c'est qu'il allait emmener la *Perle Jaune*. Où ? L'astucieux Haïm s'était bien gardé de répondre à la question posée par le chef de la communauté.

— Il faut pourtant que je le sache, murmurait Sanga-Mytha ! Il le faut, et je le saurai.

Et au lieu de suivre le gourou et le bonze, il était allé reprendre son poste d'observation dans la niche, sorte de tannière, garnie de feuilles sèches et de mousse, entre deux des larges assises de l'un des piliers du pagotin.

Haïm, précédé par le brahme, qui éclairait son chef spirituel en portant à la main un vélakou, ou lampe sacrée, marchait vite, traversant les salles et les couloirs du temple. Il parvint bientôt à l'une des ailes du tope. C'était le quartier réservé aux nautchies, aux bayadères. Un appartement séparé était occupé par Maya-Niama.

Sur le seuil, Haïm se retourna, prit le vélakou des mains du bonze, et le congédiant d'un geste :

— Que les porteurs du palanquin et le palanquin, tout soit prêt à mes ordres, allez !

Et, soulevant les lourdes portières de bouranka, il pénétra chez la *Perle Jaune*.

Une masse noire vint rouler à ses pieds.

C'était Zulima, la négresse, la suivante de Niama.

Les cavaliers du Népal, qui battaient la contrée en tous sens, d'après les ordres que leur avait transmis l'émissaire du gourou avaient trouvé Zulima en arrivant au bungalow. La négresse était à demi-morte de terreur. Des paroles entrecoupées, des discours incohérents, des larmes et un tremblement convulsif, accompagné du claquement de ses dents blanches, tel était le spectacle qu'offrait la négresse.

On l'avait ramené à Katmandou, où le gourou l'avait retrouvée et l'avait replacée auprès de Maya-Niama, certain de pouvoir compter sur l'obéissance absolue de cette brute.

Et
de sa
d'Haï
Niam
pareil
était d
sauf e
D'u
—T
—O
—E
—N
point
—E
Katma
—O
m'avai
—E
—N
—C
La j
plus cr
La v
le mal
son en
l'aband
maient
si cher
détruit
elle et
justice
L'am
manci
mort n
aient
Pour p
théroi
Aur
cupirs
es lar
ette co
acée à
Et
n avan
parle
Elle n
Zulim
ments
—Pa
alheu

Et Zulima avait pleuré de joie en reprenant son service auprès de sa chère maîtresse, passant son temps à lui chanter les louanges d'Haim Dorani, et ne pouvant pas comprendre comment Maya-Niama ne se trouvait point heureuse d'être servie, adulée et adorée pareille à une divinité, dans un temple, véritable palais où elle était obéie au moindre geste, où l'on allait au devant de ses désirs, sauf en ce qui touchait sa liberté.

D'un mot le gourou releva Zulima.

— Ta maîtresse est là ? lui dit-il, que fait-elle ? Est-elle levée ?

— Oui, mon maître.

— Elle pleure ? demanda Haim.

— Non, elle n'a pas versé une larme. De tout le jour, elle n'a point prononcé une parole.

— Elle a su cependant par toi ce qui avait eu lieu ce matin à Katmandou ?

— Oui, fit Zulima. Je lui ai dit ce que savais, ce que le maître m'avait dit d'apprendre à Maya Niama.

— Et elle n'a pas pleuré ? insista-t-il.

— Non, répondit une fois encore la négresse.

— C'est étrange ! murmura le gourou...

La journée avait été dure pour la pauvre Maya-Niama, l'une des plus cruelles depuis sa captivité.

La vaillante créature ne s'était pourtant point laissé abattre par le malheur. Une fois encore elle était tombée entre les mains de son ennemi : mais pas plus que les fois précédentes, l'espérance ne l'abandonnait. Elle croyait à la délivrance. Les hommes qui l'aimaient, qui se dévouaient pour elle et pour ce Raoul qui lui était si cher, avaient surmonté trop d'obstacles, brisé trop de barrières, détruit trop de résistances pour ne point encore parvenir jusqu'à elle et l'arracher des mains de ses geôliers. Elle avait foi dans la justice suprême. Elle croyait, elle espérait.

L'amour qu'elle avait voué à son mari lui donnait une force invincible. La mort, — en elle demeurait cette conviction forte, — la mort ne pouvait atteindre ces quatre hommes dont les cœurs battaient à l'unisson, dont les bras étaient nus par la même force. Pour parvenir encore jusqu'à elle, ils étaient prêts à tous les actes d'héroïsme et les accompliraient.

Aussi lorsque, le matin de ce jour, elle vit Zulima pousser de gros soupirs, s'essuyer des yeux secs, où la négresse cherchait vainement des larmes, un secret instinct la mit tout d'abord en garde contre cette comédie que devait jouer, par ordre, l'espionne que l'on avait placée à ses côtés.

Et elle se garda d'interroger la négresse, comme tout d'abord elle n'avait eu envie, certaine que ne se voyant point questionnée, celle-ci parlerait d'elle-même.

Elle ne s'était point trompée.

Zulima, voyant Maya-Niama garder le silence, redoubla ses gémissements et ses pleurs.

— Pauvre maîtresse ! répétait-elle, malheureuse maîtresse ! et plus malheureuse Zulima !...

Dès lors, Maya-Niama fut certaine que sa servante obéissait à un mot d'ordre du gourou...

— Vous allez avoir bien des chagrins, maîtresse ! finit par s'écrier Zulima, voyant que la Perle Jaune s'obstinait à ne point ouvrir les lèvres.

— J'en ai déjà, Zulima ; le monstre auquel tu obéis ne peut m'en faire davantage.

— Ce n'est pas lui ! ce n'est pas lui ! répéta la négresse. C'est le prince Tadh'our qui a condamné vos amis à mort.

Cela fut dit brutalement, sans précautions, et si forte, si prévenue que pût être la jeune femme, le coup était tellement dur, qu'elle chancela.

Ils étaient pris ! Ils étaient condamnés à mort ! Ils succombaient dans la lutte. La mort la séparait d'eux !... Est-ce possible que Dieu permit un tel triomphe d'iniquité ?

— Non, répondaient à la fois sa raison et son espérance. Non, c'est encore une nouvelle infamie d'Haïm. Il veut t'abattre, il veut arracher de ton cœur jusqu'à la dernière lueur de foi dans l'avenir, il veut te faire croire que tu es à jamais en sa puissance.

Mais Zulima précisa. Elle avait appris l'arrestation de M. de Blignac et celle de ses compagnons par des fakirs du temple. On était certain, dans l'entourage du prince, d'avoir affaire à des espions russes. Et les espions, concluait Zulima avec force sanglots, on les condamnait toujours au supplice de l'éléphant.

Maya-Niama avait tressailli une fois encore. Ce supplice de l'éléphant, elle le connaissait bien, cet affreux, cet épouvantable écrasement de la tête.

Un voile rouge lui passait devant les yeux, elle vit son Raoul, son bien-aimé, cadavre défiguré et sans tête... et, ce spasme passé, l'espoir lui revint encore, espoir renaissant, indestructible.

Non, Raoul ne succombait point, Raoul ne subissait point le dernier supplice, il était vivant, libre, et il soulèverait des mondes pour reconquérir sa Perle Jaune.

Elle aussi fit appel à la duplicité, et répondit aux lamentations de la négresse par ses mots :

— Qu'ils meurent où qu'ils vivent, ne suis-je pas perdue pour eux comme ils n'existent plus pour moi !!!

Si bornée que fut Zulima, cette résignation lui parut incompréhensible. Elle darda sur sa maîtresse ses gros yeux ronds et mit fin à ses doléances et à ses larmes.

Pourtant cette sérénité était loin du cœur de Maya-Niama. Ce cœur était dévoré par l'angoisse. Tout le long du jour la jeune femme attendit. Quoi ? Elle n'aurait su le dire, un événement extraordinaire, des nouvelles de ses amis.

Elle sentait qu'elle touchait à une phase décisive de son existence. Un pressentiment secret lui disait que ce calme de sa captivité allait être rompu.

Aussi, quand elle vit entrer Haïm, qui dardait sur elle un regard profond et inquisitif, l'espérance, plus forte que jamais, battit plein vol de l'aile dans son cœur. Si le gourou venait à elle, c'e

q
L
l'
ce
ré
vo
le
c
br
tar
l
cel
cra
fer
T
Au
tou
ava
U
de
che
ses
joué
—
toya
dam
—
—
—
vous
El
l'éta
rir a
liber
Ha
Le
cour
C'e
long

que Raoul était vivant, c'est que le gourou craignait ses attaques. De cela elle était sûre. Alors elle devint calme, impassible, comme l'ennemi qu'elle avait sous les yeux, et attendit.

Elle était assise sur un divan. Haim prenait place sur une pile de coussins en face d'elle.

— Maya-Niama ne prend donc point de repos ? lui dit-il.

— Le sommeil, malgré mes efforts, n'est point venu me trouver, répondit-elle.

— Tant mieux, Maya-Niama n'éprouvera donc point de fatigue à voyager pendant la nuit. Elle se reposera pendant le jour.

Voyager ! ce mot avait résonné à son oreille.

— Oui, poursuivit Haim, Maya-Niama va changer de retraite. Il le faut.

C'était maladroit de prononcer ce dernier mot. A la lueur qui brillait dans les yeux de la jeune femme, le gourou le comprit trop tard.

De son côté, Maya-Niama pensait.

— Voyager !... changer de retraite. C'est qu'Haim ne trouve plus celle-ci assez sûre. C'est qu'il craint qu'on ne m'enlève. S'il le craint, c'est que c'est possible. Et si c'est possible, mes amis le feront.

Toute cette suite d'idées n'échappa point au regard perçant d'Haim. Aussi voulut-il y répondre en éteignant dans le cœur de sa victime tout espoir.

— Savez-vous, dit-il brusquement, que les êtres sacrilèges qui avaient osé porté leurs mains sur vous ont subi le dernier supplice ?

Un flot de sang lui monta aux joues. Elle fut tentée de se dresser, de lui crier :

— Tu mens ! misérable ! Ils vivent... et la preuve, c'est que tu cherches à me mettre hors de portée de leurs bras. Mais le sang de ses joues s'évanouit, elle baissa la tête avec une résignation bien jouée et répondit :

— Je le savais, hélas ! Zulima me l'a appris, vous avez été impitoyable.

— Ce n'est point moi, répliqua-t-il. Ils ont été régulièrement condamné par un jugement du prince Tadh'our !...

— Et quand dois je quitter cette retraite ?

— Cette nuit même.

— Zulima m'accompagne-t-elle ?

— Non, vous partirez seule. Un palanquin vous emportera. Tenez-vous prête.

Elle n'avait point besoin de cette recommandation. Prête, elle l'était, mais pas comme il l'entendait, prête pour la lutte, pour mourir au besoin, mais en faisant tous ses efforts pour recouvrer sa liberté.

Haim, cet ordre donné, se retirait.

Le palanquin était là ; les porteurs attendaient dans l'une des cours.

C'étaient quatre fakirs maigres, nerveux et pouvant fournir une longue traite.

Le bonze, d'après les instructions d'Haïm, les avait choisis avec soin.

Où l'emmenait-il ?

Personne autre que lui n'aurait pu le dire.

Dans le fond de cette âme qui n'existait que pour la haine et la vengeance était renfermé ce terrible secret.

A l'heure dite, il était devant elle.

L'instant décisif était arrivé.

La curiosité s'éveilla dans l'âme de la jeune femme.

—Où me conduisez-vous ? lui demanda-t-elle.

Un sourire noir de perfidie vint errer sur les lèvres d'Haïm.

—Inutile de vous le dire, sachez seulement, répondit-il, que c'est dans un lieu de repos.

Malgré elle, elle frissonna.

Le mot « repos », en passant par les lèvres du gourou, prenait une signification sinistre.

Le repos, c'était la tombe.

Dès lors, elle fut convaincue qu'il voulait se débarrasser d'elle, qu'il était résolu à frapper un coup décisif pour terminer cette lutte sans cesse renaissante. Il craignait d'être une dernière fois trahi par la fortune. Il avait peur d'être vaincu.

Oui, elle vit tout cela d'un seul coup. En même temps, tout son cœur volait à Raoul.

—S'il n'arrive pas à temps, se dit-elle, je suis perdue.

—Après lui, elle pensait à ce père mystérieux qui avait tant de fois déjà veillé sur elle.

—Il est peut-être mort, pensa-t-elle, puisque cette fois il n'est point venu à mon aide. Peut-être Haïm se sera-t-il aperçu de cette protection occulte, et l'aurait-il fait disparaître.

Elle porta la main à sa ceinture pour voir si le petit kandjar qu'elle portait toujours se trouvait bien à sa place. C'était sa ressource suprême pour se défendre contre les derniers outrages. Cela fait, elle recommanda son âme à Dieu et, se retournant vers Haïm :

—Je suis prête, lui dit-elle.

Elle ne pouvait lutter, elle était la proie du monstre.

Une résistance de sa part, et à un appel sur un signe d'Haïm, toute cette tourbe de bonzes et de fakirs serait accourue, se serait ruée sur elle, et, dans une lutte ignoble, où elle aurait succombé, elle, faible créature, n'eût-elle pas pu être souillée par ces ignobles brutes ?

Zulima voulait dire adieu à sa maîtresse.

Cette brute noire l'aimait, après tout, mais cette affection ne passait qu'après la crainte que lui inspirait le terrible gourou. La négresse était combattue entre cette affection et la terreur.

Cette dernière fut la moins forte. Zulima se prosterna aux pieds de Niama et laissa couler ses larmes. Peut-être au fond du cœur se reprochait-elle d'avoir trahi, espionné au jour le jour sa maîtresse ? Peut-être maudissait-elle la puissance du gourou qui la maintenait dans cet esclavage terrifiant ? Toujours est-il qu'elle poussa des sanglots déchirants, malgré la présence d'Haïm. Elle se traîna aux

genoux de la jeune femme, baisant le bas de la robe de sa maîtresse, et prononçait des mots entrecoupés, regrets, excuses tardives, déplorant peut-être le mal qu'elle avait causé ou laissé faire.

A l'heure de la séparation, le revirement s'opérait malgré elle. On eût dit que cette sorte de bête noire devinait l'implacable cruauté des desseins du gourou. Ces larmes, ces sanglots, c'était comme une sorte de chant de mort que l'esclave laissait échapper malgré elle.

Certes, la duplicité de la négresse, ses lâchetés, ses trahisons avaient fait cruellement souffrir Maya-Niama. Mais la créature par faite se rendait compte de cette qualité qui existait dans le cœur de la négresse, cette lutte d'Ormus et Arimane, du bon et du mauvais esprit.

Elle lui tendit la main, sur laquelle Zulima appuya ses grosses lèvres, tandis que mentalement elle prononçait.

— Sois en paix, malheureuse créature. Je te pardonne. Je prie Dieu surtout pour que tu n'aies point à souffrir de la cruauté de ce monstre ! Je n'ai point pour toi un atome de rancune dans le cœur.

Haïm, d'un œil méprisant, regardait cette scène touchante.

Maya-Niama fit un pas vers la porte, obéissant à son signal.

Zulima voulut la suivre, mais le gourou la repoussa brutalement d'un coup de pied, et, précédant la *Perle Jaune*, il arriva avec elle jusque dans une des cours centrales.

Au milieu des torches allumées, le palanquin attendait ; auprès de la caisse de bois, cube solide qui une fois fermé devenait une véritable prison, se tenaient les quatres porteurs. C'étaient, nous l'avons dit, quatre fakirs appartenant à la race Bohis, de ces coureurs intrépides qui peuvent faire trente lieues par jour.

Les bonzes, les prêtres, et à leur tête le chef de la communauté, se tenaient tout autour pour rendre hommage à Haïm, pour dire adieu à la *Vierge aux Lotus* qui se disposait à quitter le tope.

Maya-Niama prit place dans le palanquin. Le gourou en fixa lui-même les mantelets avec des verrous extérieurs. On lui amena sa jument blanche, qui avait été pansée et soignée dans l'intervalle, et pourvue d'une ample ration d'orge, et, à un signal donné par lui, sorte de cri aigu qui résonna dans la nuit comme le ululement d'une chouette, les fakirs chargèrent le palanquin sur leurs épaules, les portes de bronze roulèrent sur leurs gonds, et Haïm s'élança au grand trot, passant sous le portique du pagotin extérieur suivi par les quatre porteurs, qui se maintenaient à l'allure de son cheval.

Mais une forme humaine était tout d'un coup sortie de l'ombre et deux mains nerveuses se cramponaient à la bride et aux naseaux de la jument blanche.

Celle-ci se cabrait et menaçait de faire mordre la poussière à son cavalier.

En même temps, une voix que creusait la colère, une voix rugissante s'écriait :

—Tu enlèves ma fille, Haïm-Dorani !... Je veux savoir ce que tu veux en faire.

Frémissante, Maya-Niama s'était dressée sur les coussins du palanquin.

Cette voix, elle la connaissait, cette voix bénie ! aimée ! qui, aux heures du danger suprême, alors qu'elle se croyait perdue, lui avait apporté la consolation et l'espérance !

—Mon père ! Il vit ! Il veillait encore, toujours ! Oh ! mon Dieu ! Je vous remercie !...

Haïm, en se voyant arrêté dans le premier élan de sa course, avait étouffé un blasphème.

Encore un obstacle, ce débile vieillard qui trouvait dans sa passion pour sa fille une force nerveuse ? Encore une entrave, ce paria, cet être dégradé qu'il aurait dû vingt fois écraser comme le plus vil des êtres rampants.

Et le vieillard, arc-bouté sur ses jarrets, maintenait la jument qui essayait vainement de l'enlever de terre, répétait :

—Ma fille ! Haïm... Je veux savoir ce que tu vas faire de ma fille. Les fakirs s'étaient arrêtés, posant le palanquin à terre. Dans leur abrutissement aveugle, ils se demandaient comment le puissant gourou pouvait être arrêté par ce paria abject auquel personne n'accordait attention.

De l'intérieur du palanquin, un cri de désespoir était parti.

—Mon père ! s'était écriée Maya-Niama d'une voix déchirante.

—Ma fille ! répondit Sanga-Mytha, haletant. Il faudra qu'il me passe sur le corps pour l'enlever.

Puis, s'adressant à Haïm :

—Dis-le ! Mais dis-le donc !... fils de chien ! De quel droit enfermes-tu la *Perle Jaune* ?

—Que t'importe ! De quel droit oses-tu dire que la *Vierge aux Lotus* est ta fille ? Retire toi ! Lâche mon cheval, ou sinon...

En prononçant ces derniers mots, il brandissait une redoutable courbache, terminée par une pomme de fer.

Mais le vieillard, sans quitter la bride :

—Tu es un imposteur, Haïm ! tu sais bien que la *Vierge aux Lotus* est mariée à un Franchi

Les fakirs écoutaient !... L'objet de leur culte souillé ! Mariée à un chien de chétien !

Ils ne pouvaient en croire leurs oreilles !... et d'un œil inquiet, qui luisait à travers les ténèbres, ils interrogeaient leur vénéré gourou.

La fureur d'Haïm ne connaissait plus de bornes. Il craignait une fois encore de voir se retourner contre lui le fanatisme de ces esclaves.

Du palanquin partaient toujours des cris de détresse furieuse.

Maya-Niama s'égratignait les ongles contre les planchettes d'éra-ble de la caisse où elle était enfermée.

Au prix d'un violent effort, Haïm devint calme. Il rendit la main à la jument, cessant d'opposer une résistance à la pression de Sanga-Mytha.

—Que veux-tu ? lui dit-il d'une voix posée, comme s'il eût ignoré le motif de l'attaque du vieillard.

—Je veux ma fille, répondit le paria. Tu m'as menti ! Tu m'avais juré que les jours de la *Perle Jaune* seraient sacrés pour toi. Et aujourd'hui, comme un voleur, tu t'introduis dans le temple, tu la prends, te cachant de moi, de tous, de moi surtout. J'ai consenti à demeurer dans l'ombre. Mais je veillais ! J'étais certain que tu finirais par me tromper. Déjà tu avais essayé de le faire, m'abandonnant lâchement ; tu as bien vu pourtant que j'ai retrouvé ta trace. Comme la dernière fois, je me mets en travers de ta route. Tu écraseras le corps du malheureux paria avant d'aller où tu veux conduire cette pauvre créature.

Haïm mit pied à terre.

—La *Perle Jaune* ne court aucun danger, dit-il, elle va où la volonté de Brahma l'appelle. Et tu as tort de te mettre en travers de sa route.

—Ce n'est pas vrai ! j'entends ses cris.

—Parce que tu l'as effrayée par ton attaque au milieu de la nuit.

Le vieillard ne lâchait toujours pas la jument. Il secouait la tête en répétant avec une insistance enragée :

—Tu mens, Haïm !... tu mens !...

Entendant ces paroles, que Sanga-Mytha accentuait d'une voix forte, Maya-Niama s'était tue, ses cris avaient cessé. Haletante, elle prêtait l'oreille.

—Tu mens, Haïm ! tu mens ! disait toujours le vieillard.

—Veux-tu la voir ? fit le gourou. Veux-tu qu'elle-même elle te le dise ?

Sanga-Mytha releva la tête.

Il hésitait.

Voir sa fille, sa bien aimée Niama face à face, lui dire : « Cet être abject, ce paria c'est ton père ! » il n'osait !

—Viens, viens, insista Haïm, que avait saisi au vol cette hésitation.

En même temps il se dirigeait vers le palanquin.

La passion paternelle fut la plus forte.

Sanga-Mytha lâcha la bride de la jument et s'avança à son tour vers le palanquin.

C'est le moment qu'attendait le gourou.

Se penchant comme pour ouvrir le mantelet de la caisse, il porta la main droite à son front et prononça à mi-voix, de manière à n'être entendu que des fakirs, ce mot qui dans tout l'Orient, dans tout le Levant garde la même signification et désigne la folie.

—Maboul ! maboul ! fit-il par deux fois.

Les porteurs eurent un petit rire étouffé pour dire qu'ils comprenaient.

Alors Haïm se retourna ; prompt comme l'éclair, la pomme d'airain de sa courbache s'abattit en sifflant, pareille à une massue, sur la tête du malheureux Sanga-Mytha.

—Ma fille ! cria-t-il en tombant, tandis que le gourou remontait en selle et qu'à un cri aigu lancé par lui les quatre Bohis prenaient

la plus rapide de leurs allures emportant leur précieux fardeau.

Le coup avait été frappé d'une main tellement brutale, que la pomme de fer avait fait au crâne du vieillard une large blessure.

Tout de son long, le paria était tombé étendu la face contre terre.

Un ruisseau de sang coulait à travers ses longs cheveux blancs, se coagulant peu à peu à la fraîcheur de la nuit.

Pendant plusieurs heures, il demeura étendu là, tout auprès du pagotin, sans connaissance.

Enfin, il laissa échapper un douloureux soupir. Une fois de plus, le mort s'éloignait, la vie rentrait en lui.

Il se dressa sur son séant, s'éveillant d'un songe pénible!... Moins pénible encore que la cruelle réalité.

— Ma fille! gémit-il douloureusement. Il retrouvait ses esprits, il comprenait!...

— Ah! le maudit! il a pris ma fille!... il l'emporte.

En tombant, la pensée de Niama était la dernière qui lui restât. C'était encore elle qu'il retrouvait en prenant ses sens.

— Perdue! perdue! répétait-il. Qu'en a-t-il fait?...

Péniblement il se dressa sur ses genoux.

L'aube luisait bleuâtre et rosée à la pâleur des dernières étoiles.

Une humidité froide au contact de ses doigts le fit tressaillir.

— Qu'est ce? se demanda-t-il.

Du sang!... Ah! malheur!... serait-ce le sien?...

La cuisante douleur de sa blessure se fit à cet instant sentir.

— Non? fit-il avec un soupir de soulagement infini, de joie intime, non!... c'est le mien!... Ah! qu'il coule!... qu'il coule jusqu'à la dernière goutte, s'il peut racheter une goutte du sien.

Le soleil venait de paraître, et il demeurait là, rassemblant à la fois ses idées et ses forces. Un ébranlement de son cerveau et de sa raison. Il cherchait à se mettre debout, en même temps qu'à replacer ses idées en ordre.

Les portes du tope s'ouvraient, un bonze venait de faire retentir le tam-tam, cloche sacrée du matin.

Curieusement, il regarda le paria appuyé contre la terre sur les genoux et sur les mains. La blessure, le sang lui firent détourner la tête avec mépris, tandis que ses lèvres murmuraient:

— Ce chien de paria a trop bu de callou hier au soir et il s'est fendu la tête contre le pilier du pagotin. C'est bien fait. La trinité sainte Brahma Scyva-Vichnou a été trop bonne de le laisser vivre encore.

Sanga-Mytha, à cet instant, eût demandé un verre d'eau au jeune bonze, que celui-ci le lui eût refusé, dût le verre d'eau sauver la vie du vieillard.

Tous les brahmes, les moines, les bonzes, les fakirs, tout ce qui appartient à la religion hindoue est implacable. Les mots de charité, de dévouement, de sacrifice, sont souvent prononcés par les lèvres, mais jamais ne partent du cœur.

Quelle différence avec la foi réelle qui repose sur le principe: « Aime ton prochain comme toi-même... »

Des pals voisins, des paysans, des laboureurs des travailleurs de

la terre venaient faire leurs dévotions au temple, se plonger pour les ablutions d'immenses piscines. En passant à côté du paria, tous lui jetaient un regard de mépris, le plus souvent accompagné d'une injure.

Et ceux qui élevaient la voix, répétaient au milieu de leurs insultes les mêmes paroles

« Il était trop bon le callou d'hier, il a fallu le payer cette nuit. »

Mais Sanga-Mytha ne les écoutait pas. Que lui importait ? N'était-il pas au dessus de tout mépris, de toute parole outrageante ? Il se souciait bien d'eux ! Même des pierres et du sable qui lui furent jetés à la tête par un gamin auquel sa mère venait de dire :

— Regarde ce paria, comme il est ivre ! N'oublie jamais ce spectacle ! Ne bois jamais des liqueurs fermentées que proscriit Brahma.

Enfin, il parvint à se lever et, tout chancelant, fit quelques pas. Il se dirigea vers l'une des piscines, mais les Hindous qui faisaient leurs ablutions, le chassèrent et le menacèrent de coups de rotin.

Il se traîna plus loin et réussit à atteindre une flaque d'eau sans maître dans laquelle il se baigna et lava sa blessure, le froid de cette eau le ranima, lui rendit des forces.

Il revoyait la scène de la nuit dans tous ses détails. Sa pensée ne se bornait pas à cette idée fixe :

— Haïm m'a pris ma fille. Dans quel but ?

Il pensait maintenant et pouvait agir, il pouvait marcher.

Il revint au pagotin. Sur le sable, il releva les traces des pieds des fakirs, celles des sabots de la jument.

Et les yeux fixés à terre, il se mit à les suivre. Jamais chien de chasse ne resta mieux collé à une piste. Parfois les passants, les chevaux, les voitures avaient effacé les traces. Alors il revenait en arrière, faisait un détour, reprenait les devants, et un cri de joie s'échappait de ses lèvres lorsqu'il se trouvait de nouveau à découvrir les empreintes.

Il arriva, après bien des tours et des détours, des montées et des descentes, à un entre-croisement de plusieurs routes. Là, la piste s'arrêtait. Il était tombé complètement en défaut.

Avec une patience que rien ne pouvait abattre, il recommença vingt fois ses recherches.

Rien ne le rebutait.

Enfin, sur le sol durci en cet endroit, au milieu des pierres, il retrouva une empreinte, puis une autre. Le défaut était relevé, il était remis sur la voie.

Mais son cri de joie s'éteignit cette fois et devint un gémissement.

Avec une épouvantable terreur il se laissa tomber par terre en disant :

— La Pagode Noire !... L'Idole de Mandhar !

XXII

Toute la nuit, surmenant les porteurs, Haïm avait marché.

La route qu'il parcourait était vallonnée et tourmentée. Elle tra-

versait maintenant des bois de cèdres énormes, de gigantesques mélèzes, bois que rendaient inextricables des fouillis de lianes enchevêtrées.

Le gourou continuait sa route avec sûreté. On eût dit qu'il était pressé d'arriver au terme de son voyage. Parfois il était obligé de s'arrêter. Si rapides qu'ils fussent, les fakirs haletant demeuraient en arrière ; alors Haïm les laissait souffler pendant quelques instants, puis il se remettait en marche.

Fréquemment il se retournait sur sa selle, comme s'il eût craint d'être suivi.

Mais non. Rien dans la nuit ne pouvait l'inquiéter. Sans réserves, sans conteste, il était maître de sa proie.

Aux premières lueurs du jour, il avait franchi dix lieues. Il atteignait avec le palanquin une allée de bananiers centenaire, au bout de laquelle apparaissait un portique en ruine, mais conservant encore des traces de sculptures fantastiques.

Ce portique donnait accès dans un temple abandonné, bien qu'il fût l'objet d'une vénération immense dans tout le Népal et les provinces du nord de l'Hindoustan.

La Pagode Noire était connue à cinquante lieues à la ronde.

Deux fois par an des processions innombrables de pèlerins et de fanatiques venaient y accomplir leurs dévotions. A ces époques, des bonzes et des fakirs s'emparaient du temple qui, le reste de l'année, était complètement désert.

La superstitieuse terreur qu'inspirait ce lieu trois fois saint était motivée par un Boudha gigantesque en bronze doré, que peu de fidèles étaient admis à contempler.

Aux fêtes, tandis que des pénitents, ayant payé une forte aumône, pénétraient dans la partie réservée du temple après avoir traversé la nef et des couloirs souterrains, ils se trouvaient dans une crypte immense, au milieu de laquelle se dressait cette statue énorme, désignée par les Anglais, comme par les indigènes, sous le nom d'*Idole de Mandhar*.

Lorsque la révolution religieuse, qui a changé la face de l'Inde, a éclaté, les bonzes, adroits par-dessus tout, ont accaparé les statues boudhiques, et ils les ont introduites dans les cérémonies du culte, les utilisant à leur façon en leur attribuant des formes particulières des trois divinités Brahma Scyva-Vichnou.

L'idole de Mandhar, qui n'est autre chose qu'un Boudha gigantesque de trente pieds de haut, est de ce nombre.

Il est regardé aujourd'hui, par les fidèles et fanatiques, comme une incarnation de Brahma, et est, comme nous l'avons dit, l'objet d'une vénération qu'augmente encore une terreur profonde.

Les pénitents admis à contempler l'idole de Mandhar affirment que la statue est tout en or, que ses yeux se mettent à briller comme des escarboucles, et tandis que la foule pieuse se prosterne à ses pieds, l'idole lève les bras et les croise sur sa poitrine (1).

Les cérémonies du culte terminées la foule s'écoule en proie à

(1) Historique.

une crainte superstitieuse, les bonzes et les prêtres congédient les fakirs et se retirent dans leurs couvents respectifs, emportant les aumônes récoltées, et laissant déserte la *Pagode Noire*, qui retombe pour six mois dans le silence et la solitude.

C'est vers ce temple à moitié en ruines, abandonné à cette heure, que se dirigeait Haïm-Dorani.

Il était arrivé au bout de l'avenue.

Il mit alors pied à terre et laissa aller sa jument, ruisselante de sueur, se rouler sur l'herbe grasse qui envahissait la pelouse devant les portiques de la pagode.

Les Bohis haletants s'étaient arrêtés, eux aussi, sur un geste de leur maître.

Il leur fit signe de faire entrer le palanquin dans la première des salles de la pagode.

Alors il alluma des torches qui restaient pendues au mur depuis la dernière cérémonie. Cela fait, il donna plusieurs de ces flambeaux aux fakirs et leur dit ce seul mot :

—Venez.

Les précédant, il les entraîna dans une autre salle.

Les quatre porteurs s'accroupirent devant lui, les torches piquées à leurs pieds.

Quand au gourou, éclairé par cette flamme rouge, il demeura debout devant eux.

Alors, les bras levés, d'une voix lente, monotone :

—Le paria fou que j'ai frappé cette nuit n'a pas menti. La *Vierge aux Lotus*, que vous venez de transporter ici, a manqué au vœu du Lotus.

Une exclamation d'horreur s'échappa de la poitrine des fakirs.

—Elle est mariée à un Franchi ; celui-là a déjà payé de sa vie son sacrilège... Quant à la *Vierge aux Lotus* !... elle doit mourir.

Et d'une voix lugubre, à l'unisson, les quatre fakirs répondirent :

—La Vierge au Lotus doit mourir...

—Elle mourra dans les bras du Colosse de Bronze !...

—Dans les bras du Colosse de Bronze...

Allez ! dit encore le gourou. Que le jour ne soit terminé avant qu'elle ait expié son crime.

Ils se relevèrent alors et coururent reprendre le palanquin.

Haïm, une torche à la main, guidait ce cortège funèbre. Ils traversèrent les couloirs et arrivèrent bientôt à la grande chapelle.

Ils étaient aux pieds du colosse, qui, à la lueur des torches, resplendissant sous sa couche dorée, semblait un géant flamboyant et terrible.

Le gourou s'arrêta quelques instants.

Il semblait se contempler dans l'œuvre infâme qu'il allait accomplir.

Puis, pris subitement d'une activité fébrile, il récolta, pendues aux murs, couchées par terre, des torches, des cires qu'il alluma tour à tour, illumina la crypte et l'éclairant ainsi jusque dans ses moindres coins.

Cela fait, il retourna, au palanquin, et d'un coffre situé au-dessous

de la caisse, en sortit une longue échelle de corde munie de crampons de fer.

Cette échelle, en cordonnet de soie serrée, flexible, tenait dans un petit espace.

Elle pouvait supporter sans se rompre les poids les plus lourds.

Oh ! toutes les mesures d'Haim étaient, cette fois bien prises. Il se le disait à lui-même, avec cet orgueil maudit que le prince des ténèbres met au cœur des damnés.

L'un des porteurs s'empara de l'échelle sur l'ordre du gourou et la lança avec force à la tête de l'idole.

Trois fois il manqua son but, mais, à la quatrième, les crampons mordirent sur les bras du colosse de bronze.

L'échelle se tendit, subit une forte pression des quatre hommes aux efforts desquels elle résiste, et sa seconde extrémité fut solidement maintenue à terre.

Revenant une fois encore au palanquin, Haïm en abaissa les mantelets, faisant jouer les ressorts.

Et la Perle Jaune sortit de cette prison, la dernière, qui avait été pour elle le char du condamné à mort.

Comprenait-elle à quel supplice elle était réservée ? Non !

Son âme vaillante ne subissait point cependant le poids de la crainte. Elle gardait à ce moment même la plénitude de ses sensations et de ses pensées, mais ces lumières l'éblouissaient, au sortir de cette obscurité complète. Elle était aveuglée par la lueur des torches, par les reflets projetés sur la surface dorée de l'idole.

A diverses reprises, elle ferma et rouvrit ses beaux yeux. Elle chercha à lire sur leurs visages quels sentiments animaient ses bourreaux.

Elle fut rassurée. Il n'en voulait qu'à sa vie.

Le fanatisme seul les poussait au crime qu'ils allaient commettre.

Pure ! sans tache, elle mourrait ainsi digne jusqu'à l'instant suprême de l'amour du bien aimé.

Sans bravade, sans forfanterie, mais aussi sans terreur lâche, elle regardait Haïm, et sous la clarté de cette flamme chaste, le gourou fut obligé de baisser les yeux et de voiler la lueur de haine qui y brillait.

Il geste de commandement.

que Niama pût s'en rendre compte, elle était dans les bras de l'air.

Pourquoi se défendre, d'ailleurs ? A l'avance, n'était-elle pas vaincue ?... Une lutte n'était-elle pas indigne d'elle ? N'en sortirait-elle pas salie par des mains immondes ? Ah ! si Haïm, les fakirs en avaient voulu à son honneur, elle se fût défendue jusqu'à la dernière goutte de son sang. Le petit kandjar qu'elle portait caché sous sa robe, elle l'eût pris et elle eût frappé ses insulteurs pour échapper à l'outrage.

Elle s'abandonnait ! Et le fakir commença lentement à graver les degrés de l'échelle avec son précieux fardeau. Ses compagnons maintenaient l'extrémité.

Haïm regardait, attendait.

Il s'était reculé de quelques pas, s'appuyant pour juger de son œuvre, à l'un des piliers de la crypte.

Au moment où Niama et celui qui la portait atteignaient le bras du colosse, le gourou poussa un ressort invisible, et les bras lentement se replièrent, serrant la jeune femme et la maintenant dans une étreinte de bronze.

Le fakir avait dû faire un brusque mouvement en arrière pour ne pas être pris lui-même.

D'une main preste, il détachait les crampons de l'échelle et, avec l'agilité d'un singe, se laissait glisser le long des flancs lisses de la statue.

Maya-Niama ne pouvait ni bouger, ni se retourner. Le monstre l'appuyait contre sa poitrine, la condamnant à l'immobilité absolue.

Haïm avait roulé l'échelle et la replaçait dans le palanquin.

Puis, les porteurs se chargeaient de nouveau du coffre de cèdre, et conduits par Haïm se retiraient, laissant la *Perle Jaune* dans les bras de l'idole.

Le gourou, était-ce par surcroît de précaution, leur faisait prendre, pour sortir de la *Pagode Noire*, une autre voie.

Tout à coup parvint aux oreilles de Niama un cri, suivi de clameurs terribles.

Des imprécations, des blasphèmes, un craquement de bois brisé dans une chute.

Puis tout retomba dans un silence de mort.

Haïm, à travers le labyrinthe des salles et des corridors de la Pagode, les avait traîtreusement conduits dans un couloir étroit.

Une fois là, il pressait le pas, gagnait une certaine avance, et se retournant brusquement, ouvrait une large dalle de pierre qui tournait sur son assise.

Fakirs et palanquin s'abîmaient dans un gouffre sans fond.

Les malheureux sacrifiés avaient poussés un hurlement désespéré en sentant le sol manquer sous leurs pas.

La dalle reprenait sa position première, se refermant sur eux étouffant leurs gémissements suprêmes qui montaient maintenant des entrailles de la terre.

Sur eux, le silence éternel s'était fait.

En une seconde, Haïm avait fait disparaître à jamais les témoins et les complices de son crime.

Il était sûr du secret. Nul ne pourrait le révéler maintenant. Il n'était connu que de lui seul.

Et on lui eût arraché la langue, ouvert le cœur, qu'on ne l'eût pas obtenu.

Par un sentiment de cruauté bien facile à comprendre, il revint sur ses pas.

La victime était toujours à la même place.

La tête de la jeune femme reposait contre la poitrine du monstre. On eût dit d'un enfant dans les bras d'un géant, d'un ogre !

Haïm, la tête levée, prêtait l'oreille.

Il attendait des gémissements, des plaintes, des cris de douleur. Mais non !

La jeune femme était emprisonnée, maintenue immobile, mais ne semblait pas souffrir.

Il chercha et trouva bien vite la cause de ce silence.

Un autre être humaine eût été étouffé par la pression des bras de bronze. Mais la Perle Jaune était frêle, mince d'une taille d'une finesse adorable et parfaite. L'étreinte qui eût torturé tout autre ne lui causait qu'une gêne supportable et la retenait simplement prisonnière.

Un instant désappointé, Haïm eut un hochement de tête sinistre.

Sa haine aveugle, bestiale, trouvait son compte à cette complication.

Pour être plus long, le supplice n'en serait pas moins horrible.

La Perle Jaune, au lieu de mourir étouffée lentement, succomberait dans cet enlacement d'airain aux tortures de la faim.

—Nîama, lui cria-t-il, tu vas mourir ! Je t'abandonne !... Ton exécrable amour ne te sauvera pas. Il t'aura perdu... Mieux valait vivre honorée, adoré, vivre la *Vierge aux Lotus* !...

—Haïm, répliqua la jeune femme, tu as pu atteindre mon corps, tu peux me prendre la vie, tu n'as pu toucher mon cœur. Ma dernière pensée, même au milieu des plus atroces souffrances, appartient à celui que j'aime.

—Celui là est mort, cria le gourou en proie à une rage folle, voulant empoisonner l'agonie de la malheureuse créature.

—Tu mens, Haïm ! tu mens ! répondit-elle, je le sais, je le sens.

Triomphant, la menaçant de la main, il se retirait lentement, à regret, comme s'il eût voulu jouir de l'agonie de sa victime.

Pauvre Nîama ! Combien d'heures lui reste encore à souffrir !

Les heures se passent, et bientôt elle subit les cruels atteintes de la faim. La tête lui tournait, le cœur lui manquait. Elle se sentait mourir.

—Raoul ! Raoul ! appela-t-elle défaillante.

Un cri de joie, un cri de bonheur insensé, parvint à ses oreilles.

Était-ce une hallucination ? La fièvre de la faim, celle qui précède le dernier sommeil, faisait-elle passer devant ses yeux assombris, par l'angoisse d'une agonie prochaine, l'image du bien-aimé ?

Non ! c'était Raoul.

Haletant, épuisé, il tendait les bras vers l'objet de son amour.

—Nîama ! Nîama ! répétait-il avec une angoisse poignante.

Alors elle comprit qu'il était réellement aux pieds de la statue. Au prix d'une souffrance, en renversant la tête, elle put l'apercevoir comme dans un rêve. Elle lui tendit les bras en lui disant d'une voix éteinte : « Raoul ! »

Il était là !

Elle lui était rendue ! Et pourtant ils étaient séparés !... Entre eux se dressait un infranchissable obstacle.

Contre la paroi polie de l'idole, il s'éraillait les ongles. En vain il essayait d'embrasser le corps du colosse, de s'attacher à ses flancs. Il retombait écrasé !... vaincu !...

—Raoul ! disait la jeune femme d'une voix éteinte ! Je meurs à toi ! A toi ma dernière pensée.

Se tordant les bras, M. de Blignac s'était abaissé sur les genoux, sentant les étreintes de la folie.

La voir là, lui tendre les bras !... et ne pouvoir l'atteindre !... Quel supplice !...

La bonne grosse voix de Brien se fit entendre.

— Par ici !... Par ici !... cria-t-il à Yambo et à Henri d'Alreimpe, qui le suivaient.

Eux aussi, ils arrivaient rejoindre M. de Blignac aux pieds de la statue : Personne ne manquait à l'appel.

Mais ils reculèrent d'horreur en comprenant l'épouvantable situation à laquelle ils étaient acculés.

Yambo et Brien essayaient vainement de se hisser jusqu'aux bras du monstre. Vainement Henri joignait ses efforts aux leurs. Maya-Niama elle-même avait tenté un mouvement pour se dégager des griffes de bronze, et le cri de douleur qu'elle n'avait pu retenir avait retenti comme un glas funèbre jusqu'au fond du cœur de Raoul.

Comment lui et ses compagnons avaient-ils découvert la *Pagode Noire* ?

Par Haïm lui-même.

En regagnant Katmandou sur la jument blanche, celle-ci avait fait un violent écart à l'entrée d'un petit bois.

Les quatre amis y étaient embusqués en compagnie de Fiferlin.

— Le gourou ! avait dit Yambo en désignant la forme blanche.

Fiferlin avait fait entendre un grognement sourd.

Les quatre amis n'avaient pas perdu leur journée. Dans une petite ville à trois lieues de Katmandou, avant que l'événement de l'exécution manquée pût parvenir jusque là, ils avaient acheté un haoudah afin de pouvoir se tenir sur le dos de leur sauveur.

Ils avaient de plus conservé leurs revolvers, de l'or plein leur ceinture : on ne les avait pas fouillés. Ils pouvaient donc continuer la lutte.

La présence du gourou devait les mettre sur la voie de Maya-Niama.

Et aussitôt, obéissant à la voix de Brien, le brave Fiferlin prenait le contre-pied de la piste d'Haïm, sortant du bois et remontant au grand trot la route.

Haïm, de son côté, s'était retourné, averti de quelque chose d'extraordinaire et d'insolite par le bond désordonné de la jument.

Mais Fiferlin prenait les grandes allures. Et c'est ainsi qu'à la tombée du jour, l'éléphant atteignait les portiques de la *Pagode Noire*.

L'éléphant, la trompe levée, aspirait avec force, s'impatiant de ne pouvoir entrer dans le temple.

— Niama est-là ! s'était écrié Raoul, et le premier il s'était précipité dans la pagode.

Ils sont debout devant l'idole ! désespérés ! ne pouvant délivrer la malheureuse martyre. Elle va mourir, mourir de faim de fatigue, et ils sont là, touchant au but, se tordant les bras.

Leur émotion est si violente, si grand leur désespoir qu'ils n'ont point aperçu qu'un autre être humain vient d'arriver jusqu'à eux

A peine peut-il se traîner, la poussière et le sang souillent son visage. Ses pieds sont déchirés par les cailloux du chemin.

C'est Sanga-Mytha ! Il s'est trainé tout le long de la route ! Il a deviné le projet infâme d'Haïm. Et il connaît le secret de l'idole.

Brien l'a aperçu. Le vieux matelot va ajuster le vieillard.

Mais celui-ci le rassure d'un geste, d'un mot que Yambo a traduit.

—Je viens la sauver.

Dieu bon ! Il leur a dit de tendre les bras ! Il a trouvé le ressort, il le fait jouer !... Les serres du monstre se détendent et, comme une apparition céleste, Maya-Nïama descend, palpitante, dans les mains ouvertes pour la recevoir et amortir sa chute !

Elle est bien sauvée, cette fois ! Elle est rendue au bien-aimé, qui la couvre de caresses et de larmes de bonheur !

Elle ne reste pas sur le cœur de Raoul.

Avec une joie divine, Sanga-Mytha regarde sa fille !...

Maya-Nïama s'est jetée à son cou.

Derrière le colosse de bronze, un cri de rage a retenti.

C'est Haïm.

Il a aperçu, sortant du bois, la grosse masse de l'éléphant, il est revenu sur ses pas. Un poignard à la main, affolé de rage, il s'est précipité sur Maya-Nïama.

Mais Yves-Marie ouvrait l'œil.

Une détonation se fait entendre et le gourou tombe aux pieds de l'idole de Mandar.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

EPILOGUE

La scène se passe à Paris, il y a quelque mois à peine.

Une de nos anciennes connaissances sort du Grand-Hôtel. C'est le major Valérian Thurner.

L'excellent homme a beaucoup maigri. Une fièvre inflammatoire l'a mené aux portes du tombeau. Il en a rappelé, il en est revenu. N'avait-il pas promis une visite à ses amis de France ! Sa robuste constitution a triomphé de la fièvre, sa blessure s'est fermée. Enfin, le major a pu se rendre à Paris, où il compte séjourner quelques mois. Ensuite, il ira reprendre sa vie aventureuse, ses grands sports, ses luttes cynégétiques avec l'ours, le tigre, l'éléphant, au milieu des jungles et des forêts de l'Inde. Le comte et la comtesse de Blignac sont à Paris. Henri d'Alreimpe également. Ils attendent Mme d'Alreimpe, son mari, Nathalie, leur fille. La famille créole doit se fixer définitivement en France, auprès de ses enfants d'adoption. Inutile d'ajouter que ni Brien ni Yambo n'ont quitté M. de Blignac.

Donc le major, par une belle après-midi de printemps, arpente le boulevard des Capucines.

La veille, à la même heure, Raoul et sa femme sont venus le prendre à son hôtel. Il s'est incliné sur la main de la jeune femme que le bonheur a encore embellie, mais Maya-Niama a sauté au cou du cher major et l'a embrassé tendrement. Elle n'a pas parlé de sa reconnaissance, elle brille dans ses yeux, et la joie qu'elle éprouve à retrouver cet ami si loyal et si sûr y luit également. L'effusion de Raoul n'a pas été moins émue, moins sincère.

Cependant, le major a lu sur le visage du comte de Blignac une tristesse sombre, les traces d'un profond chagrin. Ne devrait-il pas être heureux, cependant, après tant d'épreuves ? N'a-t-il pas à côté de lui la merveille des merveilles, l'objet de son adoration et de son culte ? Oh ! de ce côté, rien ne manque à son bonheur. Mais le major ne s'est pas trompé, son ami Raoul porte à l'âme une cruelle blessure. Et tandis que l'attention de la jeune femme est distraite par l'entrée de Henri d'Alreimpe qui arrive au rendez-vous donné par ses amis. M. de Bagnac s'est penché à l'oreille du major, et tout bas, vivement, lui a dit :

—Major, j'ai encore besoin de vous. Demain, à cette même heure, devant le Grand-Hôtel. Pas un mot à Mme de Blignac.

Et le lendemain, le major, à l'instant où nous le trouvons, est fidèle au rendez-vous. Il attend son ami et le voit descendre d'un élégant coupé, accompagné de Henri d'Alreimpe.

Après les poignées de main, le major Valérian aborde lui-même la question.

—J'ai été frappé hier de votre tristesse, dit-il à Raoul, de la dé-

composition de vos traits. Quo peut-il se passer encore ? Et comment, à cette heure, n'êtes-vous pas le plus heureux des hommes ?

—Je suis venu pour vous le dire, pour l'expliquer à Henri ainsi qu'à vous, mon cher major ; pour vous demander à tous deux de me venir en aide. Vous avez raison, je devrais être complètement heureux, et c'est tout le contraire qui a lieu. Je vis dans une angoisse que vous comprendrez, lorsque vous saurez que c'est mon honneur qui est en cause.

—Votre honneur ! s'écrièrent à la fois avec stupéfaction Henri et le major.

—Oui, mon honneur ! reprit Raoul. La vie n'est plus tenable pour moi. Je ne comprends rien à ce qui se passe, où plutôt j'ai peur de comprendre. Niama, de son côté, voit très bien ce qui existe en moi, et depuis quelques jours, je vois ses yeux constamment fixés sur les miens avec inquiétude et tristesse. Il faut donc que vous veniez encore une fois à mon secours, mes chers amis, il faut que vous m'aidez à déjouer la trame invisible au milieu de laquelle je me débats.

Henri d'Alreimpe regardait son frère d'adoption avec une étrange surprise.

—Je vous ai vu triste, mon cher Raoul, et cette tristesse survenant brusquement au milieu de votre joie, m'a causé, je n'ai point besoin de vous le dire, une véritable peine. Je ne peux me l'expliquer, et...

—Si je ne vous en ai point parlé plus tôt, interrompit Raoul, c'est que je voulais douter encore ; mais aujourd'hui ce n'est pas possible, je veux savoir ce dont on m'accuse, je veux connaître et écraser mes calomnieux.

—Mais enfin, s'écrie le major Valérian, que vous est-il arrivé ?

—Je suis de retour à Paris depuis plus d'un mois, mon cher major ; naturellement, j'ai retrouvé des amis, des camarades. J'ai dû rendre visite à mes chefs. Le premier accueil de tous a été affectueux et tout cordial. Puis il s'est brusquement modifié. J'ai vu mes camarades de promotion, ceux avec lesquels j'ai navigué, me tourner le dos au café du Helder ; sur le boulevard, on m'évite. Au cercle, on se lève quand j'arrive et l'on me cède la place. Je ne puis m'en prendre à personne, personne ne me parle. Mancion, mon matelot, mon camarade du *Borda*, je l'ai rencontré hier et j'allais lui poser brutalement la question. Il m'a glissé dans les mains, devenant très rouge, et me disant sur un ton embarrassé :

—Je te quitte ; je suis très pressé.

Le major hochait la tête, Henri, les sourcils froncés, suivait attentivement les révélations de son ami.

—Enfin, termina Raoul, hier matin je me suis présenté au ministère de la marine pour voir le directeur du personnel, l'amiral a refusé de me recevoir. Evidemment, il se passe autour de moi quelque chose d'extraordinaire. Je suis la victime d'une calomnie. Il faut remonter à sa source, et je compte sur vous.

Après un instant de silence, le major Valérian prit la parole :

Vous allez être très surpris, mon cher comte, dit-il avec lenteur,

j'ignore ce dont on vous accuse, mais je crois connaître un de vos calomnieux.

Ce fut au tour de Raoul de manifester une stupéfaction extrême.

Vous, répéta-t-il, vous connaissez un mes calomnieux !...

—J'en jurerais ! continua le major Valérien. Mais avant de vous donner son nom, laissez-moi vous demander si vous connaissez les événements qui se sont passés dans le Béhar à la suite de votre délivrance ?

Non, répliqua Henri d'Alreimpe, nous ignorons ce qui s'est passé ; nous avons descendu la Gange en longeant ses bords, faisant de grande traites, grâce à notre brave éléphant. Mais nous a fallu abandonner à Calcutta. A ce propos, mon cher Henri, lorsque vous retournerez dans l'Inde, je vous prie de faire prendre cette excellente bête dans cette dernière ville, et de la conserver en souvenir et en amitié de nous.

Le commandant remercia du précieux cadeau qui lui était fait, l'iférilin était un excellent éléphant de chasse, et revenant à son point de départ :

—Vous avez cru sans doute qu'Haïm ne s'était pas relevé du coup de pistolet de Brien, qui cette fois ce l'a pas manqué.

M. de Blignac eut un brusque mouvement de surprise qui était presque de l'effroi.

—Haïm vit ! s'écria-t-il. Mais alors...

—Non ! non ! rassurez-vous, reprit le major Valérien. Il est mort bien mort. Mais il n'a pas succombé sur-le-champ. Il a pu gagner Patna. Il est arrivé mourant, mais enfin il n'a rendu sa belle âme à Brahma qu'après plusieurs jours. A Patna, il a fait mander le lieutenant Charley Blount, et grâce aux influences occultes du gourou, le jeune Charley a pu obtenir, je ne sais comment, un congé illimité pour se rendre... en France, à Paris, où je l'ai croisé hier, à deux pas d'ici, sur le boulevard de la Madeleine. Mais il n'y est pas venu seul. Lord Richemond et la marquise de Rosberry, sa charmante femme, —Le major souligna ce dernier mot,—ont quitté précipitamment le gouvernement de Patna, lord Arthur adressant sa démission au gouvernement. C'est le colonel Mamby qui gère le Béhar par interim. Voici tout près de deux mois qu'ils doivent être à Paris. D'un autre côté, Charley Blount à de l'argent, il mène joyeuse vie. Il a repris son existence d'autre fois. Comme moi aussi je m'occupe de ce que peut faire ce jeune drôle que j'ai eu le tort d'affectionner, je sais qu'il s'est fait recevoir du cercle de la rue Royale, qui est le vôtre, mon cher comte. Tenez pour certain que les calomnieux partent de là. Le lieutenant Charley Blount doit se faire l'exécuteur testamentaire d'Haïm-Dorani. Voilà quelles sont les déductions que j'ai tirées de la présence de Charley à Paris. Il est amoureux fou de lady Richemond et il s'est fait l'instrument de deux haines implacables, dont l'une, fort heureusement pour nous tous, est aujourd'hui posthume à l'heure qu'il est.

—Oh ! cette femme ! cette femme ! fit sourdement M. de Blignac, je la rencontrerai donc partout sur ma route.

—Eh ! mais !... s'écria Henri d'Alreimpe, m'est avis que la chose

et des plus simples. Raoul va adresser à cette petite canaille de Charley deux de ses bons amis, vous et moi, par exemple, mon cher major, et il lui logera une balle dans la tête, ou lui administrera un royal coup d'épée !...

L'indignation mettait ce pauvre Henri hors des gonds. Au point de le faire recourir, lui le chrétien convaincu qui remerciait Dieu tous les jours du salut miraculeux accordé à lui et à ses amis, au moyen criminel et insensé du duel.

Le major secoua la tête.

— Mauvais moyen. Charley refusera de se battre. Il a l'âme noire, ce petit serpent, et elle garde tout le venin et le fiel qu'on y a versé. Je cherche un biais. Il faut connaître d'abord quelle est l'infamie qu'il colporte. Après nous verrons. Mais, mon cher comte, puisque vous m'avez appelé à vous, laissez moi mener cette affaire. Il faut que les calomniateurs soient confondus. Que diable ! vous n'avez pas arraché votre vie à des mains criminelles pour leur laisser entre les doigts votre honneur. Vous avez Brien et Yambo toujours avec vous.

— Oui, certes, répliqua Henri, ils ne nous quitteront jamais.

— Je vous les emprunte pour une semaine. Je tiens à savoir les faits et gestes de Charley.

— Vous dînez avec nous, n'est-ce pas, major, fit Raoul, une fois ce plan arrêté. Et maintenant, nous rejoignons au plus vite Niama, qui doit être inquiète de notre absence.

— N'a-t-elle pas son père auprès d'elle ?

— Oh ! sans doute. Mais le pauvre vieillard est bien faible, bien souffrant, et je crains bien qu'elle ne l'ait retrouvé dans la vie que pour le perdre bientôt, ce qui sera un violent chagrin pour elle. Pauvre être, a-t-il été malheureux ! a-t-il souffert !... Et c'est à lui que nous devons la vie !

Plusieurs jours se sont écoulés. Le major Valérian sait maintenant à quoi s'en tenir. Il ne s'est pas trompé. Charley Blount, instruit par Haïm, a colporté contre le comte de Blignac une accusation infâme. Il l'accuse d'avoir, l'année précédente, voulu empoisonner son oncle, son bienfaiteur, lord Arthur Richemond. Cette calomnie, répandue dans le cercle de la rue royale, dans certains salons, s'est propagée avec une rapidité fulgurante. Bien plus, et Raoul heureusement l'ignore, il ne serait rien moins question que de procéder à une enquête, et d'obliger M. de Blignac à donner sa démission.

Les dernières paroles d'Haïm poussent Charley dans une œuvre infâme :

« — Perdez-le ! tuez le, obligez-le à se tuer et une fois son déshonneur rendu public, il ne saura pas y survivre et lady Richemond vous aimera. C'est pour vous le seul moyen de l'obtenir. »

Aussi n'épargne-t-il rien pour atteindre son but, et il peut se réjouir déjà des résultats qu'il a obtenus. Il les suit pas à pas, il marque leur marche croissante. Encore un peu, et M. de Blignac sera déshonoré aux yeux de tous, il ne pourra même plus conserver ses épaulettes. Le vieux duc se meurt, Grâce sera bientôt veuve. Alors il ira

se jeter aux genoux de Grâce Richemond, et lui dira : C'est moi qui ai fait tout cela, c'est moi qui ai poursuivi votre ennemi, que votre amour soit ma récompense.

Elle est bien changée la belle Grâce Hautrope. Le séjour de l'Inde lui est subitement devenu insupportable, et elle a exigé de son mari un départ soudain. Comme toujours, lord Arthur qui n'est plus qu'un squelette ambulante s'est incliné sans murmurer devant cette fantaisie de la jeune femme. Elle est revenue à Paris, toujours belle, toujours jeune. Mais elle a au cœur un chagrin effroyable. Elle sent qu'elle ne se débarrassera de l'amour qu'elle ressent pour Raoul qu'avec la vie.

Le remords accomplit son œuvre, son infamie lui fait horreur ? Elle traîne partout le spectre de sa propre honte. C'est en vain qu'elle voudrait oublier. Au milieu des plaisirs et des fêtes, elle passe froide, hautaine, impassible. Elle se sait condamnée à traîner toute sa vie cet amour insupportable. Elle n'aimera jamais, elle ne sera jamais heureuse. Et tout cet or, tout ce luxe, elle le donnerait de grand cœur pour entendre les lèvres de Raoul lui répéter une fois, une seule, ce mot qu'elle a surpris en le faisant tomber dans un piège : « Je t'aime. »

Une fois, traversant la place de la Concorde dans un splendide équipage, elle a aperçu, dans une victoria découverte Raoul et Nîma, beaux tous deux, jeunes, animés de la même adoration, et, pâle comme un lincoln, elle s'est rejetée en arrière, en proie à une épouvantable torture.

Qui était dépaycé à Paris ? C'était ce pauvre Sanga-Mytha.

Nîma n'avait point voulu le laisser dans l'Inde. Le pauvre parti y aurait trop souffert, et, bien qu'on pût faire, sa misère y était trop grande. Sanga-Mytha s'était laissé emmener sans résistance. Que lui importait ! Il était au comble de ses vœux. Il voyait sa fille, il lui avait sauvé la vie. Chaque matin, chaque soir il pouvait l'embrasser, la caresser, l'aduler tout à l'aise et lui dire dans cet idiome si doux, la langue de la patrie :

— Ma fille bien-aimée, tu es belle, et je t'adore.

Quand Maya-Nîma n'était point à côté de lui, il rêvait, étendu ou accroupi sur un divan, et ses yeux voilés revoient alors le passé, à l'heure où il était le puissant et riche rajah de Dhoraly.

Yambo le servait, ne le quittait point, et veillait sur ce vieillard affaibli qui allait bientôt s'éteindre, la vie étant usée, comme une lampe à sa dernière goutte d'huile.

Ajoutons que Sanga-Mytha avait eu le bonheur de se faire chrétien.

Les démarches du major n'aboutissaient point, deux semaines s'étaient écoulées sans que la situation tendue qu'il rendait Raoul si malheureux se fût en quelque sorte modifiée. Charley Blount continuait à passer la majeure partie de sa vie au cercle de la rue Royale, où, d'après le conseil du major, M. de Blignac avait cessé de mettre les pieds, Henri d'Alreimpe continuait seul à y aller. Mais, lui aussi, s'était aperçu du silence qui se faisait à son approche, les accusations portées contre Raoul ne s'éteignaient pas, mais allaient toujours, grâce au calomniateur, grandissant et grossissant.

Mais n'est-ce pas à l'heure où l'on désespère, au moment où l'on jette le manche après la cognée, que la Providence vous vient soudainement en aide ? Le major Valérian Thurner cherchait une solution et une issue à la situation intolérable de son ami, lorsqu'un soir, un événement inattendu vint changer la face des choses.

Au moment où le major pénétrait dans l'appartement occupé en commun par le comte de Blignac et Henri d'Alreimpe, un domestique s'avança à sa rencontre, l'empêchant de pénétrer dans le salon.

— M. le comte et Mme la comtesse sont auprès du père de madame qui est très mal.

C'était malheureusement exact, ils étaient tous réunis autour du vieillard. En rentrant d'une promenade en voiture, Sanga-Mytha avait été subitement frappé par une congestion cérébrale.

Il s'éteignait ; le dernier souffle de la vie errait sur ses lèvres. Ses derniers regards étaient fixés sur Maya-Niama avec une expression de bonheur et d'extase. Il voyait sa fille bien-aimée heureuse, délivrée du mortel ennemi, à l'abri de tout danger, et sans regret il s'endormait dans le dernier sommeil.

Il vit le major à son entrée et fit vainement un effort pour lui tendre la main, cette main retomba inerte ; il balbutia quelques mots sans suite, un râle léger comme un souffle s'échappa de ses lèvres, et l'âme du rajah de Dhoraly, l'âme munie de toutes les consolations de la religion chrétienne, du paria s'envola vers l'éternel repos.

Raoul, avec une autorité tendre, emmenait la jeune femme, ne voulant pas la laisser en face de la mort.

Le major Valérian et Henri demeurèrent seuls auprès du cadavre pour le veiller et lui rendre les derniers devoirs.

— Pauvre père ! fit Henri, a-t-il été assez malheureux ! a-t-il assez souffert !...

Tout en prononçant ces paroles, il ramenait le drap sur le visage livide du mort, lorsque ses yeux furent attirés par un petit sachet qui était attaché au cou du vieillard par une chaînette. De ce sachet entr'ouvert passait un coin de photographie. Involontairement le jeune homme sortit la carte de sa gaine. Elle lui vint dans la main accompagné d'un papier épais plié en deux et timbré d'un écusson armorié en couleur et en relief.

Le portrait, c'était celui de Maya-Niama, fait à Paris l'année précédente.

La lettre était écrite en anglais, de cette longue écriture aristocratique, régulière et mince.

Henri n'eut pas plutôt jeté les yeux sur elle, qu'il ne put réprimer une exclamation de stupeur.

Sans dire un mot, il la tendit au major qui, les yeux grands ouverts, regardait sans comprendre cette scène surprenante.

Et à mi-voix, le major lut ces quelques lignes :

« Raoul,

« Après ce qui s'est passé cette nuit, je sais que tout est fini entre

« nous. Je ne serai jamais votre femme. Je vous rends votre parole.
 « Cherchez une excuse ; peut-être la trouverai-je moi-même ! Vous
 « n'avez pas voulu me croire ; c'est pour vous cependant que j'ai
 « voulu commettre un crime ; c'est pour vous seul que je voulais la
 « fortune de lord Arthur. Pardonnez-moi, oubliez-moi. Moi, je vous
 « aimerai toujours. Ma vie est perdue. Je veus l'abandonne ; mais
 « en échange, je vous demande celle de ma mère qui, vous le savez,
 « je vous l'ai dit, ne survivrait pas au déshonneur ne sa fille.

« GRACE. »

Le major tenant toujours le fatal papier dans les doigts, se tut pendant quelques instants.

— Il ne faut pas remettre cette lettre au comte de Blignac, finit-il par dire.

— Pourquoi ? demanda Henri, elle lui appartient, elle lui est adressée.

— Parce que, avec le caractère que tous deux nous lui connaissons, il refuserait de s'en servir.

Tandis qu'il est de notre devoir d'utiliser la preuve de son innocence que la Providence vient de remettre dans nos mains.

Donc à lui ni à personne, pas un mot. Je vous prie en outre de me laisser conserver cette lettre. Dans deux jours, il ne restera rien des calomnies infâmes colportées par ce petit serpent de Charley.

Il faut expliquer comment cette lettre se trouvait en la possession de Sanga-Mytha.

À Paris, on s'en souvient, Haïm le traînait à sa suite. Il connaissait donc le premier attentat dirigé contre Raoul ! contre ce Franchi exécrable qui osait porter, le gourou en était instruit, le portrait de la Vierge au Lotus sur sa poitrine.

Aussitôt une idée fixe s'était implantée dans le cerveau du vieillard. Posséder, s'approprier l'image de sa fille. Il était allé s'embusquer dans la tranchée où devait rouler M. de Blignac, et pendant que celui-ci restait tout étourdi de sa chute, le vieillard lui avait prestement enlevé son portefeuille.

Cela fait, il sautait hors de la tranchée. Il était temps, les deux assassins, les deux fakirs aux ordres d'Haïm, se précipitaient sur Raoul et l'auraient étranglé sans la providentielle intervention de Brien. Sanga-Mytha avait dans sa possession la bienheureuse image et une lettre, un billet écrit sur du papier fort. Ce papier avait servi de première enveloppe au portrait, et enfermé dans son sachet, le paria l'avait soigneusement conservé.

Deux jours plus tard, durant lesquels le major Valérian ne parut chez le comte de Blignac que pour rendre les derniers devoirs à Sanga-Mytha. Raoul reçut un petit mot de son vieil ami. Billet mystérieux et laconique s'il en fût.

« Mon cher comte,

« Veuillez vous trouver ce soir au Grand-Hôtel à dix heures précises. Je prie, je supplie Mme de Blignac de bien vouloir vous

accompagner. Il s'agit d'une importante affaire qui vous concerne tous les deux.

« Major VALÉRIAN THURNER. »

A l'heure dite, Raoul et Maya-Niama se présentaient au Grand-Hôtel. Raoul était très intrigué. Pour décider sa femme à cette démarche, il n'avait eu qu'un mot à prononcer :

— Je désire que vous m'accompagniez, mon cher amour. Peut-être notre excellent ami a-t-il trouvé le moyen de dissiper le seul nuage qui m'empêche d'être le plus heureux des hommes.

Le maître d'hôtel prévenu s'tendait dans la cour d'honneur.

Il ne conduisit pas les arrivants à l'appartement du major. Il leur fit traverser une galerie et de grands couloirs pour les amener à une petite salle élégamment tendue et meublée, séparée du reste du bâtiment et des grands salons de réception. Le major quitta précipitamment un roking chair dans lequel nonchalamment il se balançait en face de son ami Henri d'Alreimpe et s'avança à la rencontre de Niama et de son mari. Il leur avança des sièges, Raoul remarqua que ces sièges occupaient l'un des côtés d'une table carrée. On eût dit de la table d'un conseil de guerre. Le major ne lui laissa pas le temps de formuler une question.

— Mon cher ami, lui dit-il, vous avez pu m'accuser de négligence, car je ne vous ai point reparlé de la mission que vous m'avez confiée.

Maya-Niama regardait Raoul avec inquiétude. Pour la première fois son mari lui avait caché une de ses pensées. Raoul surprit ce muet reproche.

— Rassurez-vous, ma bien aimée, lui dit-il tout bas à l'oreille, si je ne vous ai point parlé d'un violent chagrin qui me broyait le cœur, c'est que je voulais vous éviter une peine cruelle.

— Oh ! Raoul ! Raoul ! murmura-t-elle sur le même ton, pourquoi n'avez-vous point eu confiance en moi ? Une peine partagée n'eût-elle pas été amoindrie ?

Le major continuait :

— Je ne méritais pas ce reproche de négligence. Je ne pedrais point notre affaire de vue, mon loyal ami. Et si au lendemain d'un deuil de famille, je vous ai prie de venir jusqu'ici, c'est que votre présence m'était indispensable pour terminer cette délicate affaire, qui va l'être, je puis vous le garantir, à votre entière satisfaction.

Comme il finissait ces mots, la porte s'ouvrit et donna passage au lieutenant Charley Blount.

A l'aspect de M. de Blignac, du major, il voulut tenter une promptre retraite, mais le commandant, se plaçant prestement entre la porte et lui, et entre-bâillant celle-ci, adressa la parole à un personnage invisible.

— Présent, mon commandant, répondit une bonne grosse voix, Yves-Marie Brien, fidèle au poste, accompagné du citron. Pour lorsse, personne ne sortira sans votre mot d'ordre, vous pouvez être tranquille, mon commandant, c'est comme si les notaires et les hussiers y avaient passé.

La porte se referma et le major Valérian Thurner vint prendre place au siège du milieu, devant la table carrée, faisant signe à Raoul de Blignac de s'asseoir à sa droite, Henri d'Alreimpe à sa gauche.

—C'est un petit tribunal de famille, murmura ce dernier, je crois que cela va devenir très gai.

Charley Blount, embarrassé, indécis, demeurait toujours debout au milieu du salon.

Le major Valérian ne l'avait pas honoré d'un regard. Il n'avait pas l'air de se douter de sa présence.

Le lieutenant se sentait gagné par une terreur sourde; il se décida à aller au-devant du danger.

—Me direz-vous, monsieur... commença-t-il.

—Le commandant lui coupa brusquement la parole :

—Appelez-moi major. Je n'ai pas cessé d'être votre chef.

—Je ne suis pas en service, répliqua le lieutenant en relevant la tête. Et j'ai le droit de demander comment j'ai pu être attiré ici dans un véritable guet-apens.

—Tout cela sera réglé tout à l'heure, répondit le major Valérian, dont l'œil brillait de colère. Vous avez reçu un billet sans signature vous donnant rendez-vous ce soir à dix heures dans une des salles du Grand-Hôtel que vous deviez désigner par « la salle B ». Il était dit, dans ce billet, que vous y rencontreriez une personne qui vous est chère.

A mesure que parlait le commandant, Charley Blount relevait la tête. Sa passion pour lady Richemond lui donnait la force de dominer le trouble moral qui l'avait accablé dès l'abord.

—C'est-à-dire, reprit-il que l'on a usé d'un mensonge pour m'attirer dans un piège.

Au prix d'un violent effort, le major Valéria se contint.

—Il n'y a pas eu mensonge, il n'y a pas guet-apens. Le billet a été écrit par moi. J'en revendique hautement toute la responsabilité. Si, après l'explication qui va avoir lieu ici même, vous ne vous déclarez pas satisfait, votre chef croquera avec vous, pour peu que vous en témoigniez le moindre désir, une épée qui n'a jamais été salie ni par la calomnie ni par le mensonge.

En prononçant ces derniers mots, le major regardait à sa montre. Il ne l'avait pas remise à sa place, que la porte s'ouvrait de nouveau, et une femme, grande, svelte, toute vêtue de noir, les traits voilés par une mantille espagnole, fit son entrée dans le salon.

D'un geste brusque elle laissa tomber son voile, et elle apparut en pleine lumière.

C'était Grâce Richemond.

Elle aussi s'arrêta incertaine au milieu du salon. Ses yeux coururent à Raoul, à Nîama.

Elle était très pâle; dans ses regards brillait un feu sombre, une lueur désespérée.

Charley Blount avait été aussitôt se placer à côté d'elle, comme si, courant un danger, elle eût eu besoin de son appui et de son bras. Doucement elle le repoussa.

Tout bas ses lèvres murmuraient :

— Ils sont heureux !... Ils s'aiment !... C'est le châtimement !...

Le major, de la main, lui désignait un siège.

— Madame, dit-il d'une voix lente et grave, je m'accuse de m'être servi d'un subterfuge pour vous conduire ici, à cette place. Je me suis servi du nom du comte de Blignac, tandis que c'était au mien que j'agissais.

La jeune femme eut un geste de surprise.

Pour Nîama, elle regardait Grâce avec des yeux ardents. Elle la trouvait belle, admirablement, royalement belle, cette créature superbe en tête-à-tête avec laquelle, une nuit de malheur, elle avait aperçu son bien-aimé.

Le major Valérien reprenait :

— Votre présence était indispensable pour laver le comte de Blignac d'une accusation infâme qui a été portée contre lui.

Lady Richmond, de pâle qu'elle était devenait livide.

— M. de Blignac, dit-elle d'une voix tremblante, en se levant brusquement, est incapable d'un crime, j'en jurerais !... Je le jure !... Qui donc ose l'accuser ici ?...

Et sur les spectateurs de cette scène, elle promena un regard menaçant.

Charley Blount ne put parvenir à réprimer un mouvement d'effroi ; de son côté, le major Valérien ne sut point retenir un geste de surprise. De son for intérieur, il se demandait comment cette femme pouvait si bien jouer la comédie.

— Et qui l'accuse ? reprit-elle avec véhémence ; qui ose le calomnier à ce point.

Charley commença à trembler. Une lueur vague éclairait son cœur chargé de haine. Aurait-il été le jouet, l'instrument d'Haïm ? Celui-ci l'aurait-il trompé ? D'un geste machinal il essuya les gouttes de sueur qui coulaient le long de ses tempes.

Avec une autorité imposante, le vieil officier avait repris la parole.

— Qui l'accuse ? répéta-t-il, Charley Blount, ici présent. Il a accusé le comte de Blignac d'avoir voulu empoisonner lord Arthur Richmond pour s'approprier sa fortune. Il s'en va partout colportant cette calomnie infâme, dans les cercles, dans les salons, poursuivant M. de Blignac de sa méchanceté et de sa haine aveugle. Et il le fait... par amour pour vous, madame ! parce qu'il espère recevoir de vous, un jour ou l'autre le prix de son infâme conduite.

De nouveau, elle se leva et, marchant à Charley :

— Vous avez fait cela !... vous !... vous !... dit-elle en l'écrasant sous le poids d'un regard chargé de mépris et de haine. C'est vous qui avez fait cela !... et vous avez osé venir me parler d'amour !... Malheureux !

Implacable, le major continuait :

— Je me suis donc servi du nom de M. de Blignac, parce que votre présence était indispensable, je vous le répète, pour démasquer l'imposteur. Cependant, une tentative de crime a été commise, voici

tantôt plus d'un an, contre lord Richemond. Mais vous savez que ce n'est point M. de Blignac qui est coupable...

Et il ajouta en la regardant fixement et en espaçant ses paroles :

— Nous en avons la preuve entre les mains.

Lui tendant la lettre, il ajouta :

— La voici !...

Grâce, machinalement, obéissant malgré elle à l'autorité de son juge, prit le papier. Elle n'y eut pas plutôt jeté les yeux, que ses dents claquèrent et qu'elle dut se roidir pour ne point tomber inanimée sur le tapis.

Charley Blount avait avancé les bras pour la soutenir.

Brutalement elle le repoussa.

— Laissez-moi, dit elle, vous me faites horreur.

Rendant alors la lettre au major Valérian :

— Cette lettre, dit-elle d'une voix ferme, il est inutile que je la lise. C'est moi qui l'ai écrite ! C'est moi ! moi seul ! vous entendez, monsieur Blount, qui suis la coupable !... Et j'expie cruellement le crime...—elle se reprit, et adressant aux deux heureux qu'elle avait poursuivis de son implacable haine un regard dans lequel elle mendiait un pardon,—les crimes que j'ai voulu commettre. J'ai cru que je pourrais oublier et le souvenir me tue !... ma vie est un supplice !...

Charley Blount la regardait, consterné. C'était elle la coupable ! la criminelle !... et c'est un autre qu'il avait accusé, qu'il avait tenté de déshonorer.

— Monsieur, reprit Grâce, s'adressant au major Valérian, je vous ai rendu la lettre que je reconnais avoir écrite. Je vous reconnais le droit d'en faire usage !... Je ne vous demande qu'un délai de vingt-quatre heures.

Alors, se retournant vers Raoul, vers Nïama :

— J'ai eu bien des torts, j'ai été bien coupable ! Mais c'est du plus profond de mon être que je regrette tout le mal que je vous ai fait ! Vous pouvez croire à cette heure que la Grâce que vous avez connue n'existe plus et que c'est une autre qui implore de vous le pardon et l'oubli.

Quant à vous, termina-t-elle en regardant fixement Charley Blount, vous devez détruire la calomnie ! L'honneur de M. de Blignac est immaculé.

Ramenant son voile sur son visage elle se retirait.

Adieu ! adieu ! murmura-t-elle ! vous que j'ai tant aimé ! vous que j'adore toujours.

Charley Blount demeurait immobile, confondu. Un violent combat se livrait dans son âme. Le major Valérian le comprit.

— Charley Blount, dit-il d'une voix où ne perçait plus nulle rigueur, vous souvient-il d'un garçon que j'ai accueilli dans l'Inde, que j'ai traité comme mon fils ? C'est au cœur de celui-là que je fais appel. Je le supplie de reconnaître noblement ses torts, d'avouer qu'il s'est rendu le complice d'une œuvre... mauvaise. Demain, au cercle, en présence d'un petit nombre d'amis, d'un jury d'honneur, il avouera, il reconnaîtra ses torts, il fera des excuses à M. de Bli-

gnac. Oh ! des excuses qui ne seront point pénibles. Je ne lui demande qu'à reconnaître en présence de ces témoins qu'il a été trompé, et qu'on a surpris sa bonne foi. M. de Blignac, de son côté, ne réclame pas de lui davantage.

La voix du major tremblait légèrement.

— S'il prend cet engagement, Charley, mes bras lui sont ouverts, nous oublierons tout ! tout cet affreux passé, et le vieux major Valérien retournera tout joyeux dans l'Inde. Le voulez-vous, dites Charley ?

En prononçant ces derniers mots, le commandant s'était levé.

Un loyal mouvement de cœur vainquit une dernière hésitation et Charley Blount, les yeux pleins de larmes, alla tomber dans les bras de celui qui lui offrait si généreusement son pardon, en murmurant ces mots étouffés :

— Major ! pardon ! mon cher major ! j'ai été bien coupable !...

— Ne parlons plus de cela ; après votre déclaration devant l'amiral G*** et devant trois de nos amis, il n'en sera plus jamais question en ce monde ; n'est-ce pas, Blignac ?

— J'en prends l'engagement formel, répondit Raoul, qui s'avancait la main tendue.

— Alors le major Valérien s'approcha de Maya-Niama.

— Le dernier nuage est dissipé, lui dit-il, j'en suis bien heureux.

Heuri d'Alreimpe prenait les deux mains de la jeune femme en lui demandant :

— Chère petite sœur êtes-vous heureuse ?

— De tout mon cœur, mon frère chéri !...

« Un épouvantable accident mit en deuil toute l'aristocratie anglaise présente à Paris et causa un douloureux écho de l'autre côté de la Manche.

« Hier matin, lady Richemond, dont on connaît l'adresse et l'énergie comme écuyère, essayait un nouveau cheval dans l'avenue des Champs Elysées. L'animal s'est emporté à la hauteur du rond-point et, traversant la place de la Concorde, n'a arrêté son galop furieux qu'au milieu du pont. Alors, lady Richemond, ayant violemment corrigé sa monture à coups de cravache, la bête, prise d'un nouvel accès de fureur, a franchi d'un bond le parapet, se précipitant dans la Seine et entraînant dans cette chute affreuse la malheureuse jeune femme, dont le corps, à l'heure où nous écrivons ces lignes, n'a pas encore été trouvé. »

— Pauvre créature !... murmura Raoul.

FIN

e ne lui de-
a été trom-
son côté, ne

ont ouverts,
major Valé-
vous, dites

était levé.
hésitation
ber dans les
on, en mur-

able!...
evant l'ami-
amais ques-

qui s'avan-

a.
en heureux.
se femme en

.....
cratie an-
l'autre côté

se et l'éner-
l'avenue des
a rond-point
lop furieux
violemment
un nouvel
pitant dans
reuse jeune
nes, n'a pas